This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

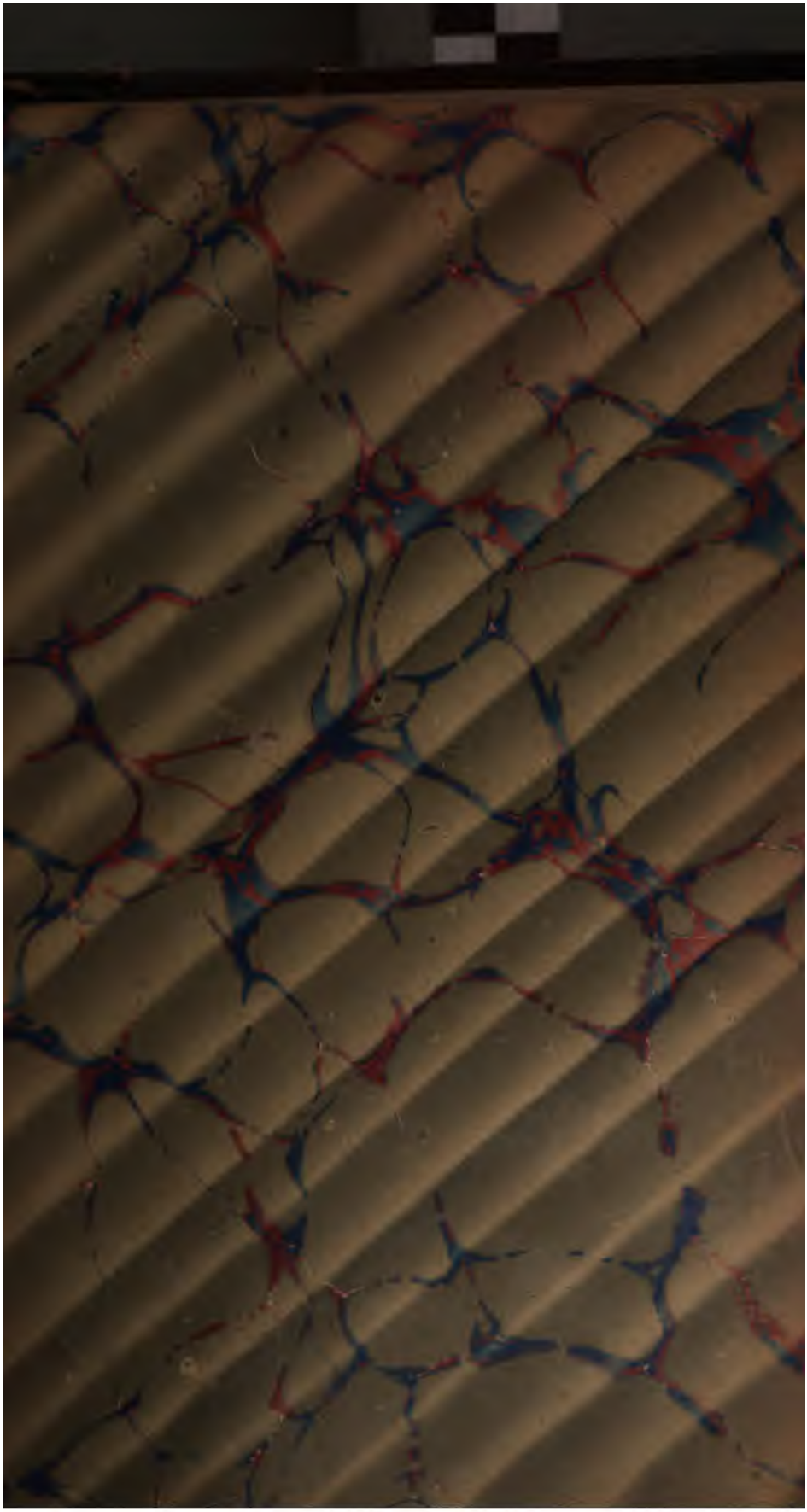
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



PARIS EN 1790

PARIS EN 1790

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Guerre 1870-71. 1 vol. in-18 jésus, avec 28 illu
trations ..... 3 fr. 5

Le Général Chanzy. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 5
(Couronné par l'Académie française, Prix Montyon.)

Paris en 1790. Traduit de l'allemand de HALEM, ave
une introduction et des notes. 1 vol. in-8° carré. 7 fr. 5

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

Couronnées par l'Académie française et par l'Académie des sciences
morales et politiques. Prix Gobert et grand prix Audiffred.)

I. — **La Première Invasion prussienne.**
II. — **Valmy.**
III. — **La Retraite de Brunswick.**
V — **Jemappes et la Conquête de la Belgique.**
V — **La Trahison de Dumouriez.**
I. — **L'Expédition de Custine.**
I. — **Mayence.**
I. — **Wissembourg.**
. — **Hoche.**
. — **Valenciennes.**
— **Hondschoote.**

Halem, Gerhard Anton van

PARIS EN 1790

VOYAGE DE HALEM

TRADUCTION, INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ARTHUR CHUQUET

PROFESSEUR DE LANGUES ET LITTÉRATURES GERMANIQUES
AU COLLÈGE DE FRANCE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1896

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Les pages où l'Oldenbourgeois Halem raconte son séjour à Paris en 1790 sont intéressantes et dignes d'être lues. Nous les avons traduites avec autant de soin et d'exactitude que possible, sans rien omettre ni rien raccourcir : tel détail déplait aux uns et plait aux autres. Les fréquentes citations de Halem ont été conservées, et leurs sources presque toujours indiquées.

Nous donnons également ses notes. Les nôtres, en plus grand nombre, ont pour but d'éclairer les lecteurs, de les orienter, de les renseigner sur les hommes et les événements que mentionne le voyageur, sur les endroits qu'il visite, sur les séances et les représentations auxquelles il assiste, sur les livres et les journaux où il puise quelquefois. L'introduction est très étendue ; le personnage la méritait ; il n'a pas encore été, même en Allemagne, l'objet d'une étude d'ensemble, et peut-être lorsqu'on connaîtra sa vie, son caractère et son œuvre, lira-t-on plus volontiers la relation de cet Allemand qui vint partager la fièvre révolutionnaire de Paris, ressentir les mêmes émotions que les Lameth et le duc de Chartres, applaudir aux discours de Barnave et de Mirabeau, étreindre d'une main de frère la main des Jacobins français.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

VIE DE HALEM

Gérard-Antoine de Halem naquit le 2 mars 1752 à Oldenbourg, capitale d'un comté dont le roi de Danemark était alors souverain (1). Il avait dix ans lorsque son père, avocat et syndic de la ville, fut chargé par ses concitoyens de négocier un emprunt en Hollande. Les deux Halem voyagèrent ensemble. L'enfant pouvait, à son choix, partir ou rester; s'il restait, il aurait un beau denier qu'il mettrait dans sa tirelire; il consulta ses camarades d'école qui lui conseillèrent unanimement de courir le monde. Halem vit ainsi de très bonne heure la Hollande et le nord de l'Allemagne. Amsterdam laissa dans son esprit une impression ineffaçable, et il se souvint toujours d'un repas qu'il avait fait dans le port, au milieu de la forêt des mâts, en une maison bâtie sur pilotis et reliée par un pont à la terre ferme. A La Haye, chez l'amiral de Stöcken, il eut une petite aventure qui mortifia et blessa son amour-propre; on servait de la glace, dessert ignoré des gens d'Oldenbourg; tout à coup, sans qu'il s'y attende, la dame du logis lui fourre dans la bouche une cuillerée de glace; l'enfant, surpris, ne put s'empêcher de rendre à l'instant même ce qu'il avait reçu.

(1) Cf. sur la vie de Halem le fragment de ses mémoires (*Halem's Selbstbiographie*, p. Strackerjan, 1840) et G. Jansen, *Aus vergangenen Tagen, Oldenburg's literarische und gesellschaftliche Zustande während des Zeitraums von 1773 bis 1811* (1877).

Il fit d'excellentes études à l'école latine de sa ville natale. Son maître, Fischer, qui manquait de jugement, mais non d'imagination, lisait aux élèves de sa classe Gleim, Ramler, Ewald de Kleist, et lui-même versifiait dans le goût de Klopstock. A l'exemple de Fischer, le jeune Halem, qui n'écrivait pas encore correctement en prose, composa des poésies de circonstance ; il célébra les anniversaires de sa famille, il rima une ode d'Horace. Il était le favori de Fischer qui le mettait volontiers en évidence. Un jour, dans la salle de l'hôtel de ville, à la fête de la comtesse de Lynar, femme du gouverneur, l'école latine représenta le *Freigeist* de Lessing et le *Deutsch-Franzos* de Holberg. Halem joua Lisette et Jean de France. Il devait dans le rôle de Lisette souffleter un de ses condisciples qu'il détestait ; il le giffla, non à la mode des acteurs, mais sérieusement et de tout cœur. A la fin de ce divertissement scolaire, Halem débita très joliment, en forme d'épilogue, un compliment à madame de Lynar. Le bon Fischer fut ravi ; il embrassait Halem, lui criait bravo, et le lendemain, lorsque l'enfant se rendit au château et que la vieille comtesse de ses doigts maigres lui tapota les joues, il s'avoua que cette froide caresse ne valait pas les chauds remerciements de son professeur.

Halem eut aussi pour maître le recteur Herbart, le grand-père du célèbre pédagogue. Cet Herbart marchait avec le temps, et, comme Fischer, admirait Klopstock. Il fallait alors, dans ce coin retiré d'Oldenbourg où régnait la poésie de Canitz, de Schmolke et de Gottsched, non seulement du jugement et du goût, mais de la résolution et de la crânerie pour proclamer la *Messiade* un beau poème. C'était se compromettre, s'exposer à la risée, passer pour un homme singulier et bizarre que de dire que le style de Klopstock avait de l'éclat et de la noblesse ; que sa langue, si neuve qu'elle parût, était claire et intelligible ; que ses hexamètres, bien qu'ils n'eussent pas de rimes, l'emportaient décidément sur les alexandrins rimés. Le père de Halem, comme le père de Gœthe, ne pouvait souffrir Klopstock. Il était de ceux

qui lisaient avec ferveur Opitz, Brokes et Günther, savaient leur Virgile par cœur et tenaient la littérature française pour incomparable et la première des littératures modernes. Il pensait avec son ami, le spirituel Hambourgeois Dreyer, qu'il fallait, pour entendre Klopstock, le traduire d'abord en bon allemand; que, si Haller écrivait pour les sages, Gellert pour les belles et Stoppe pour les bourgeois, Klopstock était trop obscur pour les bourgeois, trop sec pour les belles et trop ignorant pour les sages; que l'auteur de la *Messiade* pillait les Psaumes et répétait en vers méchants et raboteux ce que Luther avait dit autrefois avec tant de vigueur et dans une langue admirable ; que ses odes, pleines de piété, mais vides de sens, ne convenaient qu'aux vieilles femmes. Herbart défendait Klopstock avec chaleur. Il reprochait aux détracteurs du poète de ne lire que des fragments, des passages isolés, et de les lire mal. On devait, suivant lui, lire un chant entier d'un bout à l'autre, et le lire sans emphase ni solennité, mais gravement, dignement, comme il seyait au sujet, et de façon à le faire comprendre : on verrait alors si c'était du jargon, du baragouin ! Il réussit à gagner des partisans à Klopstock, et Halem fut du nombre.

Le père de Halem souffrait souvent de la goutte et craignait qu'elle ne lui remontât au cœur. Il avait été plusieurs fois en danger de mort. Aussi voulut-il que son fils qui lui succéderait dans sa charge d'avocat, fît rapidement ses études universitaires. Dès l'âge de quatorze ans Halem s'initiait dans les manuels de Heineccius aux antiquités romaines et à l'histoire du droit; il lisait et traduisait les Institutes; il notait sous la dictée de son père les distinctions entre le droit allemand et le droit oldenbourgeois. Il n'avait pas encore dix-sept ans qu'il prenait le chemin de l'Université. Mais il n'alla pas, comme la plupart des jeunes gens d'Oldenbourg, à Iéna ou à Gœttingue : il y aurait retrouvé presque tous ses camarades d'école, et il serait rentré dans le cercle qu'il venait de quitter; mieux valait, disait son père,

vivre au milieu d'étrangers, connaître d'autres mœurs, s'accommoder à des habitudes et à des opinions différentes. Halem se rendit donc en l'année 1768 à l'Université de Francfort-sur-l'Oder.

Il suivit assidûment les cours et, à son départ, en 1770, il était chargé de notes et d'extraits. La fleur du sentiment, dit-il, avait été glacée par le froid de la jurisprudence et de ses gloses. Mais il eut le temps d'apprendre l'italien et de lire les morceaux choisis de Meinhard. Il était lié de sympathie et d'amitié avec des gentilshommes de Courlande, Ropp, Buttler, Manteuffel, et durant l'été il allait avec eux, en robe de chambre et en pantoufles, négligemment, selon les traditions de sans-gêne qui régnaient dans le monde des étudiants, se promener jusqu'au village d'Unterkrug à une lieue de la ville. Avec eux, il visita Berlin, Cüstrin, Kunersdorf. Il vit dans la plaine de Cüstrin le grand Frédéric passer en revue trois régiments de dragons; le roi remarqua, parmi les curieux qui chevauchaient près de lui, le baron de Manteuffel, et, frappé de sa belle mine, lui fit demander son nom et offrir un brevet d'officier. A Kunersdorf, Halem erra, non sans mélancolie, sur le vaste champ de bataille que Prussiens et Russes se disputaient avec tant d'obstination le 12 août 1759, et il chercha vainement dans le cimetière du village, au milieu des épines et des chardons, la tombe d'Ewald de Kleist, qu'un monument ne désignait pas encore. Les distractions ne lui manquaient donc pas, et à Francfort même il trouvait des plaisirs inattendus. Il assista régulièrement aux représentations qu'une troupe ou, comme on disait, une *bande* de comédiens, celle de Schuch, donnait pendant la foire. Il entendit les concerts que le général de Diringhof organisait une fois la semaine en hiver. Aussi dépensait-il beaucoup en objets de toilette, notamment en galons: quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Son père lui avait avec confiance ouvert un crédit illimité chez un banquier de la ville; il se fâcha; il lui écrivait jusqu'alors en français. « Aujourd'hui, lui mandait-il dans sa colère,

aujourd'hui, il faut t'écrire en allemand », *heute muss ich Deutsch schreiben!* Il y avait là un jeu de mots menaçant : en allemand, c'est-à-dire à l'allemande, franchement et crûment.

L'étudiant se modéra, se rangea, mena petit train, et ne donna plus aucun sujet de plainte. Son père lui avait, au départ de Francfort, à Pâques 1770, imposé pour le reste de l'année le programme suivant : se présenter au comte de Lynar qui s'était retiré dans son domaine de Lübbenau, en Basse-Lusace; faire par Dresde et Francfort-sur-le-Mein le voyage de Strasbourg; séjourner à Wetzlar jusqu'à l'automne; prendre à Copenhague le chapeau de docteur, et revenir avant l'hiver à Oldenbourg pour exercer le métier d'avocat. Le programme s'exécuta de point en point. Halem rendit visite au comte de Lynar à Lübbenau et s'étonna des marques de profonde soumission que le vieux gentilhomme recevait de ses sujets : les enfants se jetaient à terre devant lui. Il passa par Dresde qui portait encore les traces du bombardement de 1760 et par « le paradis qui fleurit alentour »; par Halle où le professeur Klotz, homme vaniteux, indiscret et médisant, l'une des victimes de Lessing, lui fit des questions de toute espèce sur les professeurs de Francfort; par Erfurt où il vit la grande Suzanne, la plus grosse cloche de l'Allemagne. Au sortir de Gotha il courut la poste. Berka, une jeune et aimable juive lui demanda une place dans sa voiture; il n'osa dire non à ce joli visage; mais dans chaque endroit où il s'arrêtait, des juifs, des juives s'approchaient en foule de la portière, le regardaient un instant avec surprise, puis chargeaient sa compagne de mille compliments pour leurs parents et amis francfortois, Moïse, Aaron, Rachel, etc. Il tint pourtant sa promesse et mena la voyageuse jusqu'à Francfort.

Il se hâtait; il voulait arriver à temps pour voir à Strasbourg l'archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette qui venait épouser le futur Louis XVI, et il rencontra sur sa route une infinie quantité d'étrangers : les équipages se suivaient d'or-

dinaire au nombre de douze à vingt. Il se rappela toute sa vie l'accueil qu'avait reçu la Dauphine et les spectacles donnés en l'honneur de cette princesse : Bacchus traîné dans un char magnifique par six chevaux tigrés et escorté de plusieurs voitures chargées de tonneaux ; Silène monté sur un âne et environné d'enfants qui jouaient et sautaient ; un parterre apparaissant le soir sur l'Ill avec des buissons et des arbres que l'eau et la flamme traversaient tour à tour ; des noms et des armoiries surgissant au milieu de cet incendie factice ; des troupes de tonneliers en habit de fête dansant l'allemande sur le parterre avec des jeunes filles revêtues du costume strasbourgeois ; la ville entière comme embrasée ; la cathédrale étincelante de lumières du haut en bas et ceinte d'une couronne de feu. Il alla saluer le célèbre Schöpflin qui lui montra sa bibliothèque et sa collection de médailles : c'était, dit-il, « un homme long et très maigre, mais encore très vif pour son grand âge et très complaisant ».

Comme Gœthe, Halem fit une excursion dans la Basse-Alsace. Il poussa jusqu'à Saverne et parcourut les jardins du cardinal de Rohan. A Marmoutier il trouva la bibliothèque des bénédictins dans un extrême désordre et se divertit fort de l'ivresse d'un moine qui ne savait que le français et qui s'obstinait à bégayer l'allemand. Halem portait, selon la coutume des étudiants de Francfort-sur-l'Oder, une polonaise ou *Pekesche* chamarrée de passements et de franges ; le moine, qui le prit pour un Polonais, lui demandait s'il appartenait aux dissidents ou aux confédérés, et, dans les fumées du vin blanc, ne cessait de blâmer son allemand ; « mais, ajoutait-il, vous êtes excusable, car vous êtes Polonais ». Puis par Molsheim, Obernai et Rathsamhausen, le jeune homme se rendit au couvent de Sainte-Odile, et du sommet de la montagne contempla la plaine de l'Alsace, « douze villes et une moisson de villages ». Les moines lui racontèrent une Iliade de miracles et lui montrèrent deux grands tonneaux remplis des pleurs de la sainte, deux excavations que les larmes d'Odile avaient creusées dans le sol et la fontaine qui rend

la vue aux aveugles. La descente, sur un roc rude et abrupt, lui sembla difficile ; il se consola lorsqu'il rencontra des pélerins chargés d'une besace et chantant des hymnes ; ils cherchaient, pour expier leurs péchés, les sentiers les plus durs ; les uns, qui marchaient sans chaussures, avaient les pieds ensanglantés ; les autres n'avançaient qu'avec peine dans leurs souliers remplis de pois.

Après le voyage d'Alsace, Halem devait, conformément aux instructions paternelles, rester quelques mois à Wetzlar. Le tribunal de la Chambre impériale siégeait dans cette ville, et les jeunes gens qui se destinaient à la jurisprudence, y venaient s'initier comme « practiciens », ainsi que firent Stein, Hardenberg et Gœthe, sous la direction des avocats, aux subtilités et arguties des procès d'Empire. Halem se mit en pension chez le docteur Bostell et suivit avec huit autres les cours que ce légiste faisait chaque matin sur le *jus camerale*. Le soir, il allait, selon la mode du temps, chapeau bas et l'épée au côté, soit au concert, soit à la comédie, soit à la promenade.

Au commencement du mois d'août 1770, il rentrait à Oldenbourg. Ses études universitaires étaient terminées. Deux années lui avaient suffi. Mais, à cette époque de sa vie, il était Danois, et lui-même raconte qu'il avait appris dans ses classes l'histoire du Danemark, qu'il avait tressailli de joie au récit de la soumission du peuple à l'autorité despotique des rois, et qu'il s'honorait alors, comme tout bon Danois, d'être sujet du souverain le plus absolu de l'Europe. Il devait donc faire le voyage de Copenhague et obtenir de l'Université royale, « in regia quæ Hafniæ floret Universitate », le titre de docteur qui lui donnerait, non seulement le droit de plaider devant tous les tribunaux, mais le rang d'assesseur de chancellerie. Heureux de voir la *résidence*, la capitale danoise, et de connaître de près les personnages dont dépendait son avenir, muni d'une dissertation à laquelle son père avait collaboré, d'une bourse pleine d'or et de l'audace naturelle à un jeune homme de dix-huit ans, Halem

s'embarqua le 26 août à Travemünde. Mais le vent tourna bientôt; la traversée, qui n'exigeait d'ordinaire que vingt-quatre heures, dura cinq jours; quatre matins de suite, Halem vit devant lui les blanches et crayeuses montagnes de l'île de Möen; il eut le mal de mer. Enfin il toucha la terre ferme.

Les dix semaines qu'il a passées à Copenhague ont été, dit-il, les plus agréables de son existence. Il courut l'île de Seeland et de la terrasse d'Helsingör regarda longuement la côte de Suède et le Sund couvert de vaisseaux. Il fréquenta la meilleure société. L'étiquette était moins stricte dans la capitale que dans les provinces allemandes. Aux « assemblées » où le beau monde se réunissait pour jouer l'hombre ou le quadrille, les chevaliers de l'Éléphant et du Danebrog frayaient sans morgue et sans distinction de rang avec des secrétaires de chancellerie et des subalternes de l'administration civile. En revanche, tout se faisait par faveur, et des influences féminines distribuaient les places. La femme d'un des plus hauts fonctionnaires, intrigante, cupide, âpre au gain, ne donnait des soirées que pour s'attacher les hommes qui disposaient des emplois. Un soir, devant Halem, elle dit à un général en élevant la voix et de façon que chacun des assistants pût l'entendre : « Excellence, je ne sais ce que devient mon protégé X... ; ne puis-je plus donc faire un lieutenant? » Il fallait, pour obtenir son appui, jouer l'hombre avec elle, tâcher de perdre et fermer les yeux lorsqu'elle trichait. Elle prétendit une fois que le père de Halem lui avait promis un cadeau si elle hâtait l'affaire d'une commune d'Oldenbourg, et elle somma le jeune candidat de lui avancer dix ducats; Halem répondit évasivement; mais, quelques jours plus tard, sur une nouvelle mise en demeure, il dut s'exécuter, verser les dix ducats.

Le doctorat le consola de cette plaie d'argent. Pour échapper aux ennuis d'un examen et n'avoir d'autre épreuve qu'une soutenance de thèse, il s'était fait inscrire à Oldenbourg

sur le tableau des avocats du tribunal de première instance. Il présenta son inscription au comte Thott, curateur de l'Académie. Thott voulait que Halem subît un examen parce qu'il n'avait pas suivi les cours de droit à Copenhague. Mais Halem lui rendit visite et admira sa bibliothèque; il lui dédia la dissertation qu'il apportait d'Oldenbourg : Thott céda, et Halem, d'ailleurs recommandé par le président du jury, le conseiller d'État Kofod Ancher, n'eut qu'à défendre publiquement sa thèse. Elle traitait d'un point spécial du droit d'Oldenbourg : Faut-il indemniser les propriétaires lorsqu'une digue est reculée et cesse de protéger leur terrain contre les eaux ?

Treize mois après son retour dans sa patrie, au mois de novembre 1771, le jeune docteur perdit son père. Il lui succéda, et il était avocat consultant lorsqu'un hasard le jeta dans l'administration. Œder, l'auteur de la *Flora danica*, d'abord professeur à l'Université de Copenhague, puis membre du Collège des finances, avait été disgracié parce qu'il devait sa fortune à Struensee, et nommé juge ou bailli à Oldenbourg que la cour de Copenhague considérait comme une sorte de Sibérie. Œder était économiste autant que botaniste; il avait indiqué dans une retentissante brochure les moyens d'émanciper la classe des paysans et de lui donner à la fois liberté et propriété ; il avait pris une part importante à l'établissement d'une statistique de la population danoise, proposé d'excellentes réformes dans l'administration financière, conçu le plan d'une caisse des veuves; il fit en trois ans mesurer et arpenter le territoire d'Oldenbourg ; il publia dans le journal de Schlözer de remarquables articles sur l'argent et le papier-monnaie ; mais il n'entendait rien à la jurisprudence et ne savait comment s'y prendre dans son nouvel emploi, n'avait, disait-il, pour se guider, que la lumière de la raison. Il se logea à Oldenbourg dans la maison de Halem et noua connaissance avec le jeune avocat qui s'était rapidement acquis la réputation d'un homme habile et actif. Après avoir aidé Œder de ses avis, Halem devint

son auxiliaire officiel; il fut nommé en 1775 assesseur du tribunal (1).

Halem devait vivre désormais à Oldenbourg durant de longues années. Il consacra tous ses loisirs à la littérature. Sur les conseils d'Œder, il lut les auteurs anglais. Avec Sturz, il se remit au grec. Sturz, le correct, spirituel et délicat écrivain, s'était vu, comme Œder, enveloppé dans la catastrophe de Struensee et confiné à Oldenbourg. Mais, naturellement inquiet et hypocondre, il ne se consolait pas de sa défaveur et ne cessait de songer avec amertume aux jouissances de Copenhague et au rôle politique qu'il avait eu. Il mourut en 1779, et Halem le pleura dans une pièce de vers, *Près de la tombe de Sturz*, où il vante les qualités de cet élégant prosateur, la finesse de son jugement, son amour du beau, les talents que Sturz avait déployés à la cour « devant le trône du Frédéric danois » et l'affection qui l'unissait à un grand ministre : « Sturz devint l'ami de Bernstorff! »

Les fréquents voyages de Halem durant ses vacances et dans les moments qu'il savait dérober aux affaires, entretenaient ses goûts d'étude et de poésie. Il s'efforçait d'étendre aussi loin que possible le cercle de ses amitiés littéraires. Au temps de sa jeunesse universitaire, il saluait sur son chemin les personnages les plus remarquables, et, comme l'étudiant de Méphistophélès, les priait de tracer de leur main quelques lignes dans son album. « Cette coutume — la *Stammbuchsitte*, — assurait-il, offre ses avantages ; elle mène le jeune homme vers des gens distingués, l'excite à cultiver son esprit pour paraître avec honneur devant eux, et si la maxime dont ils le gratifient est un mot pénétrant, elle sera la semence qui, jetée sur un bon terrain, se reproduit avec profit pour la vie. » Pareillement, il se lie alors avec les écrivains de l'Allemagne septentrionale, avec Boie qui dirigeait

(1) Œder mourut en 1791, et Halem lui consacra, deux ans plus tard (*Andenken an Œder*), une longue notice où respire un touchant sentiment d'affection.

le *Musée allemand*, avec Voss qui publiait un *Almanach des Muses*, avec Bürger, avec Frédéric Stolberg. Les lettres de ces amis de Halem ont été mises au jour, et l'on peut dire qu'elles sauvent son nom d'un éternel oubli ; il est plus connu par cette correspondance que par ses propres œuvres.

Il ne put voir Schiller et Gœthe ; mais il rencontra Wieland à Weimar et Gotter à Gotha. A plusieurs reprises, il se rendit à Hambourg, et Klopstock, l'acteur Schröder qu'il admira dans le rôle de Macbeth, les grands négociants de la ville, Voght et Busch, entrèrent en relations familières avec lui. Il assista chez Busch à des soirées qui commençaient par des lectures et finissaient par des parties de cartes ou des conversations. Klopstock lisait quelquefois, et, au lieu de jouer, riait et folâtrait avec les dames. Halem le trouva tel que Dreyer l'avait dépeint jadis à son père : parlant, plaisantant, badinant, non pas comme un autre homme raisonnable, mais comme un très aimable et gentil compagnon.

Ce cercle de Hambourg donna l'idée à Halem d'assembler autour de lui les jeunes gens d'Oldenbourg qui désiraient s'instruire et aimaient les belles-lettres. En 1780 il fonda la Société littéraire. Elle subsiste encore aujourd'hui, et il lui dut, de son aveu, les joies les plus nobles et les plus pures. Il nous a conservé un fragment du discours qu'il prononça dans la première séance. La lecture, disait-il, est un des devoirs de l'honnête homme ; qui ne lit pas, ne voit que soi dans le monde ; mais on ne peut tout lire ; les membres de la Société devront donc se tenir mutuellement au courant des ouvrages qui paraissent en Allemagne et à l'étranger, et se communiquer les uns aux autres ce qu'ils auront lu, non seulement les livres récents, mais aussi les œuvres du passé auxquelles les circonstances prêtent un intérêt nouveau ; Montaigne témoigne qu'il lit dans Tite-Live ce qu'un autre ne lit pas, et Bolingbroke, à l'âge de cinquante ans, découvrait en un livre des choses qu'il n'y voyait pas dans sa vingt-cinquième année.

Les principaux sociétaires, fixés à Oldenbourg soit pour

toute leur vie, soit pour quelque temps, avaient avec Halem d'étroites liaisons d'amitié : le médecin Gramberg qui publia des vers et s'engoua des *Nibelungen ;* son fils, l'avocat Antoine Gramberg, également poète à ses heures ; le professeur de l'école latine Kruse, le futur auteur d'un Atlas historique qui passa pour un chef-d'œuvre et qui n'a cédé la place que de nos jours à l'Atlas de Sprüner ; le surintendant d'église Mutzenbecher ; des collègues de Halem, Berger et Runde ; des personnes qui tenaient aux entours du duc ; un frère cadet de Halem qui devait être conseiller aulique et bibliothécaire du prince ; le médecin Hellwag ; le secrétaire Widersprecher ; le baron d'Ungern-Sternberg, un de ces aimables et mélancoliques Livoniens qui cherchaient fortune en Allemagne.

Les étrangers de marque étaient admis à ce cercle, et tous, Woltmann, Crone, Gruner, Ewald, ont loué le ton libre, aisé, nullement pédantesque qui régnait dans le club, la politesse des membres, leur gaieté cordiale, l'aménité de leurs manières et l'étendue de leurs connaissances. Woltmann dit que la Société était exempte de prétention et d'esprit de parti ; Gruner, qu'elle comptait des hommes de mérite en tout genre et qu'elle avait fait d'Oldenbourg la ville la plus agréable et la plus intéressante de Westphalie ; Ewald, qu'il y avait vu l'éveil et l'échange des idées, le contact et le frottement des intelligences, le rapprochement des cœurs. Halem était l'âme de la Société. Des récits de l'époque le mettent au premier rang des célébrités d'Oldenbourg et vantent l'accueil que recevaient ses hôtes dans sa maison de la rue des Chevaliers, parmi ses livres, au milieu de ses plantes et de ses fleurs (1).

Il avait, en 1781, épousé sa tante Suzanne. C'était la sœur consanguine de sa mère ; elle avait dix ans de moins que lui et il aimait cette jeune fille aux beaux yeux noirs, la chantait en vers sous le nom de Sélène, lisait avec elle d'un bout

(1) Jansen, *Aus vergangenen Tagen*, passim.

à l'autre la *Messiade* de Klopstock. Le père de Suzanne et le consistoire d'Oldenbourg se refusèrent à cette union entre tante et neveu. Halem déclara qu'il s'établirait en Prusse, et demanda le consentement de Frédéric II : il voulait vivre, disait-il, sous les auspices de Frédéric et lui consacrer ses services; il priait le philosophe couronné de lever les obstacles que rencontrait son mariage et de rendre en sa faveur une décision que rendrait Montesquieu, si l'auteur de l'*Esprit des lois* pouvait être consulté; il décrivait l'angoisse des deux amants qui, de l'extrême frontière de l'Allemagne, suppliaient le monarque de se prononcer contre un préjugé fatal et — ajoutait Halem avec une délicate flatterie en citant à Frédéric un vers de Frédéric — lui donnaient l'occasion de jouir « du plaisir divin de faire des heureux ». Le roi lui répondit : « En considération de votre établissement dans mes États, je veux bien agréer les raisons que vous alléguez pour soustraire à la défense générale votre mariage avec votre tante de dix-sept ans. » Fort de cette dispense et de deux consultations favorables qu'il obtint à Kiel et à Göttingue de la Faculté de théologie, Halem fléchit enfin le père de Suzanne et le consistoire d'Oldenbourg.

Son bonheur conjugal fut de courte durée. Sa femme mourut dès 1782. Il fit graver sur la tombe ces vers d'une ode de Klopstock : « O âme, puisque tu étais si belle, à toi le repos et les couronnes de la victoire ! » Le souvenir de celle qu'il avait si difficilement conquise et si brusquement perdue, lui demeura toujours cher et l'accompagna jusqu'à ses derniers instants. Il la célébra dans ses poésies : « Premier amour, plaisir céleste, longtemps je te cherchai, je te trouvai, et hélas! prochain était le coup de la séparation ! La mort seule guérira cette blessure. » Deux fois encore il se maria, en 1798, avec Frédérique Gramberg dont il eut cinq fils et quatre filles, et en 1816, un an après la mort de Frédérique, avec Sophie Gramberg, sœur cadette de la défunte. Mais il n'avait convolé qu'au bout de seize années de veuvage en

deuxièmes noces, et il n'épousa Sophie Gramberg que pour donner une mère à ses enfants.

Sa carrière administrative fut brillante. Successeur de Sturz et conseiller de la chancellerie de justice dès 1779, il fut nommé en 1807 directeur de cette chancellerie ainsi que du consistoire et du service de l'assistance publique. Ce littérateur était un excellent fonctionnaire, un *Geschäftsmann* absolument supérieur. Il allait vite en besogne, mais il avait une qualité qui manque souvent aux gens lestes et expéditifs : il s'obstinait au travail et achevait tout ce qu'il avait commencé. Étranger aux hésitations, aux scrupules exagérés et aux lenteurs de certains magistrats qui ne prononcent un jugement qu'après l'avoir très longuement différé, Halem pénétrait d'un regard rapide et sûr les affaires qui lui étaient soumises, se déterminait sans retard et facilitait encore la tâche de ses collègues en leur faisant un bref et clair exposé des points essentiels. Ses rapports étaient un modèle de concision et de lucidité. Grâce à cet esprit d'ordre, à cette vivacité, à cette promptitude de décision, il put, tout en vaquant aux devoirs de son emploi, se livrer à ses études favorites (1).

Un grand changement se produisit en 1811 dans l'existence de Halem. Le comté d'Oldenbourg n'appartenait plus au Danemark depuis 1773 ; il avait été cédé à la Russie, qui l'avait à son tour cédé à la branche cadette de Holstein-Gottorp, et le pays, transformé en duché, était devenu indépendant (2). Mais le 28 février 1811, le duc d'Oldenbourg,

(1) On pourrait lui appliquer ce qu'il dit de son ami Berger qu'il chante dans la pièce de vers *l'Initié de Thémis* : Il ne voyait « sur l'Océan des gloses d'autre phare que le droit qui rayonne au fond de l'âme », et il était de ces hommes qui « guérissent là où la justice rigoureuse faisait des blessures » et « redonnent la vie là où la lettre tue ».

(2) Il est assez difficile d'expliquer en quelques lignes cet épisode de l'histoire d'Oldenbourg. Halem l'a raconté dans le petit essai intitulé : *Geschichte des Umtausches des Gottorpschen Antheils um Herzogthum Holstein gegen die Grafschaften Oldenburg und Delmenhorst, und deren Abtretung an die jüngere Holstein Gottorpische Linie* (Schriften. IV, p. 72-119). La maison de Danemark formait deux lignes : l'aînée ou royale, qui possédait le Danemark et les deux comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst ; et la cadette ou de Holstein-Gottorp, qui possédait, conjointement avec la ligne royale, le Schleswig et le Holstein.

forcé par Napoléon d'abandonner son petit État, déliait ses sujets du serment de fidélité. Halem refusa de suivre le prince qui désirait l'attacher à sa personne, et se mit au service de la France. Il fit partie de la députation que les trois nouveaux départements du Wéser, de l'Elbe et de l'Ems-Supérieur envoyaient à Paris, et il rédigea, dit-on, le discours que le comte Grot lut le 31 juillet 1811, en audience solennelle, à l'empereur.

La veille de l'audience, la *Gazette de France* avait inséré dans ses colonnes un éloge de Halem qui « s'était distingué comme historien et comme poète » et qui « avait dirigé dans le ci-devant duché d'Oldenbourg la réforme de la procédure et la rédaction systématique des lois ». Aussi Halem comptait-il être président du tribunal de première instance aux modestes appointements de 3,600 francs, et rester à Oldenbourg où il avait ses amis, sa bibliothèque, qui se composait de huit mille volumes, sa maison, son caveau de famille. Mais Napoléon avait décrété que les présidents et procureurs généraux des nouveaux départements devaient être Français d'origine. Halem n'obtint qu'une place de simple juge qui rapportait 1,800 francs. Il protesta

Après la guerre du Nord (1720), la maison de Danemark s'adjugea le Schleswig. Mais soudain, comme dit Halem s'ouvrirent à la ligne de Holstein-Gottorp, de brillantes perspectives. Le duc Charles-Frédéric épousa la princesse Anne, fille de Pierre le Grand, et le fils issu de ce mariage, Pierre (le futur Pierre III), devait être tsar. « Le Danemark, écrit Halem, ne vit pas sans grande inquiétude cette rapide élévation et la puissance menaçante d'une maison qui était peu disposée à renoncer à ses prétentions sur le Schleswig. Il résolut d'échanger les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst contre le duché de Holstein ; il croyait que les deux parties gagneraient à ce troc, puisque les deux pays étaient égaux en revenus, et qu'ainsi pourraient s'effacer tous les dissentiments difficiles à éviter dans l'administration commune du Holstein. » Cette négociation est la grande œuvre de Bernstorff. Le duc Pierre la rompit, et, devenu tsar, « levait l'épée qui devait lui rendre la possession du Schleswig », lorsqu'il mourut subitement. Sa femme, Catherine II, consentit à l'échange. Elle renonça solennellement à toute prétention sur le Schleswig et céda le Holstein au Danemark ; le grand-duc, son fils, qui fut le tsar Paul Ier, reçut les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst que l'empereur d'Allemagne érigea en duché. Toutefois le traité, signé en 1767, ne fut exécuté qu'en 1773, après que Paul eut atteint sa majorité. Paul abandonna les comtés à son cousin Frédéric-Auguste, duc de Holstein-Gottorp, prince-évêque de Lubeck, qui fut le premier duc d'Oldenbourg (1773-1785). Le neveu de ce Frédéric-Auguste, le duc Pierre-Frédéric-Louis, lui succéda et régna de 1785 à 1829.

et fut nommé conseiller à la Cour impériale de Hambourg aux appointements de 5,000 francs.

Il quitta donc Oldenbourg, avec de poignants regrets, et il se plaignit dans ses vers d'être arraché soudain à sa patrie, à l'amitié, au cercle où il agissait utilement, à la tombe de son grand-père et de son père qu'il avait conduits au suprême repos. Si Oldenbourg était une petite ville mesquinement traitée par la nature, ne lui avait-elle pas donné tous les plaisirs de la vie ? Si sa demeure avait vieilli comme lui, n'était-ce pas celle qu'avaient bâtie ses aïeux ? Là, il se sentait chez lui, et cet endroit de la terre lui resterait sacré. Mais, disait-il, puis-je parer le coup ? « Ne suis-je pas saisi, moi aussi, par le terrible engrenage du temps, et pourrais-je changer des choses que la nourrice ne m'a pas chantées au berceau, que l'historien n'a pas prédites au jeune homme, que la prise de la Bastille n'annonçait même pas à l'homme fait ? »

Heureusement, à Hambourg, il trouva « la main de l'amitié et le divin regard de Thémis ». Antoine Gramberg était, comme lui, membre de la Cour impériale, et se félicitait de son séjour, assurait Halem que dans cette nouvelle existence il se sentait renaître à la jeunesse, qu'il voyait à chaque instant quelque chose de neuf et d'étranger, et que tout, hommes, événements, études, litiges, l'intéressait vivement. Halem suivit l'exemple de Gramberg, et d'ailleurs, les affaires étaient pour ce fonctionnaire scrupuleux une « source de joies ». Il se familiarisa bientôt avec le droit et la procédure des conquérants. Un de ses collègues nous dit toutefois qu'il ne répondit pas à l'attente qu'avait excitée son nom, qu'il ne semblait pas à son aise, qu'il n'aimait pas la robe et la représentation, qu'il n'était pas exercé à la parole et qu'il ne maniait pas facilement la langue française (1). Mais il servit loyalement, et déjà, dans

(1) Cf. p. 127 de la publication de Strackerjan la notice de Runde; Jansen, p. 212 (lettre d'Antoine Gramberg); les poèmes de Halem, *Des Albis Gesang*, *Der Geschäftsmann*, *Kann ich es wenden*, *Wunsch* (*Töne der Zeit.*, 1814, p. 35,

un discours en allemand qu'il prononçait le 27 août 1811, à l'installation solennelle du tribunal d'Oldenbourg, il rendait — non sans accumuler, comme d'ordinaire, les citations et les images poétiques — un hommage éclatant à Napoléon et à ses lois : « Nous avons vu de l'autre côté du Rhin une nouvelle législation s'élever et dans l'orage devenir un arbre dont les rameaux ont bientôt couvert d'ombre les voisins. A nous aussi il donne son ombre, et il la donne après avoir plongé des racines plus profondes, au milieu des tourmentes de l'expérience, et lorsque sa couronne est dans toute sa splendeur. Nous irons avec assurance sous cette ombre qu'étend sur nous la main de Napoléon le Grand. C'est par leur législation que les Romains ont le mieux mérité du monde, et dans la science du droit ils furent inventeurs. La postérité décernera la même louange aux Français, et le nom de Napoléon qui brille sur toutes les cimes, rayonnera éternellement au firmament du droit comme l'étoile polaire. Nous suivons avec confiance cette lumière conductrice. »

Bientôt cette étoile pâlit. Le 19 mars 1813, Tettenborn entrait à Hambourg. La Cour impériale se dispersa, et Halem s'enfuit à Eutin. Le 30 mai, il est vrai, Hambourg retombait au pouvoir des Français et en juin, bien qu'à contre-cœur, Halem regagnait son poste (1). Mais il ne devait plus rendre la justice que cinq mois encore d'après le code Napoléon. En novembre 1813, il se réfugiait derechef à Eutin. Le duc d'Oldenbourg revint dans ses États. Halem s'estima heureux d'être nommé à Eutin premier conseiller du gouvernement aux appointements de 4,800 francs.

179, 208, 210), et la *Correspondance* de M. de Serre, premier président de la cour (1876, I, p. 185); de Serre dit qu'il manque aux Allemands « l'habitude de la publicité de la justice, du maintien et de l'assurance qu'exige cette publicité ».

(1) Cf. la « Liste des membres de la Cour impériale contre lesquels il n'existe aucun fait qui s'oppose à ce qu'ils reprennent tout de suite l'exercice de leurs fonctions » (*Corresp.* de M. de Serre, I, p. 341) : « M. de Halem, ancien directeur de la régence à Oldenbourg, se trouvant sans fortune et chargé d'une famille considérable, a dû se retirer chez ses parents, son beau-frère et ses deux sœurs, à Eutin ; il a produit des attestations qui en justifient, et vient de se rendre à son poste. »

Ce fut à Eutin que s'écoula le reste de sa vie. Il se plaignit d'abord d'être loin de son cher Oldenbourg ; mais il ne tarda pas à se résigner ; il finit par se plaire en cette ville d'Eutin entourée de lacs bleus et de belles forêts de hêtres ; il y eut, comme autrefois à Oldenbourg, des instants de bonheur, de jouissance intime, et il déclarait au bout de quelques mois qu'il était aise de terminer sa carrière dans un séjour conforme à ses goûts, comparable à l'Élysée ou à une vallée de Tempé. Le duc lui fit même une insigne faveur ; il acheta 12,000 francs la bibliothèque que Halem avait laissée à Oldenbourg ; et au lieu de la garder et de la joindre à la bibliothèque de la résidence, l'envoya à Eutin : on put dire que Halem avait vendu ses livres pour les recouvrer.

Il avait soixante-sept ans lorsqu'il mourut. Son esprit conservait encore sa fraîcheur, et ses forces physiques ne semblaient pas diminuer. Mais depuis quelque temps il éprouvait de soudaines et passagères suffocations accompagnées de battements de cœur. Le 4 janvier 1819, après une agonie d'une heure et demie, il s'écria : *Es ist vorbei*, « C'est fini », et il expira.

II

ŒUVRE LITTÉRAIRE DE HALEM

Halem est aujourd'hui complètement oublié. Il n'a pourtant, durant sa vie, cessé de produire. Infatigable, constamment prêt à fournir aux besoins des revues et à livrer de la copie en vers et en prose, il fut un des plus assidus pourvoyeurs des recueils de la fin du XVIIIe siècle et des premières années du XIXe. Il collabore aux *Annonces d'Oldenbourg*, à l'*Almanach des Muses* de Göttingue et à celui de Voss, au *Portefeuille de Westphalie*, au *Portefeuille pour les contrées du Bas-Rhin*, au *Portefeuille de l'amitié et de l'amour*, au *Calendrier des dames*, à l'*Égérie* et à l'*Aurore* de Müchler, à l'*Almanach du printemps* de Bothe, au *Musée allemand* de Boie, au *Nouveau Musée allemand*, au *Mercure allemand* de Wieland, au *Musagète*, à l'*Uranie* d'Ewald, au *Journal de Schleswig*, au *Génie du temps*, à la *Confédération du Rhin*, à la *Gazette de Lubeck*, au *Correspondant de Hambourg*, etc., etc. Il fonde des revues : les *Mélanges* (Blätter vermischten Inhalts, 1787-1797); *Histoire et politique*, qu'il dirigeait avec Woltmann (1800-1804); l'*Irène*, qui parut de 1801 à 1806 et qui publia le prologue de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller, mais qui, suivant le mot d'un critique, ne fut pas aussi connue et ne fit pas autant fortune qu'elle méritait; la *Revue d'Oldenbourg* (1804-1807), qui ne compta que quatre volumes; le *Recueil des documents les plus importants de l'histoire contemporaine* qu'il entreprit, avec son collègue Runde, et qui ne vécut qu'un an (1807).

Il est regrettable que Halem n'ait pas achevé ses *Mémoires ;* s'il avait eu le temps de les terminer, ils formeraient sûrement un agréable et instructif volume qui serait cité, consulté par les historiens de la littérature allemande; mais cette autobiographie ne se compose que de cent petites pages et ne s'étend que jusqu'à l'année 1782 (1).

De tous les genres qu'il ait abordés, l'histoire est le seul où il ait vraiment réussi. Sa *Vie du comte de Münnich*, publiée en 1803, retrace l'existence accidentée de cet Oldenbourgeois qui devint feld-maréchal russe et que Catherine nommait un héros. Elle est encore estimée, et Bourgoing la traduisit quatre ans plus tard dans notre langue. On y trouve, il est vrai, quelques longueurs, et, comme dit Bourgoing, trop d'enthousiasme pour Münnich et une partialité souvent excessive pour les Russes. Mais le style est digne de la gravité de l'histoire, et Bourgoing y reconnaît « le goût et l'aptitude de Halem pour les belles-lettres ».

La *Vie de Pierre le Grand*, en trois volumes (1803-1804), est un récit clair, nettement distribué, écrit avec vivacité, et, par intervalles, avec trop de noblesse et de pompeuse élégance. Elle avait le mérite de présenter un tout et de réunir une foule de traits épars dans les recueils historiques; elle eut l'honneur d'une traduction suédoise, et Reinhard félicita l'auteur d'avoir su tirer de la masse des matériaux les faits les plus saillants et de les avoir exposés d'une façon à la fois lucide et serrée.

Mais les deux livres de Halem sur Münnich et Pierre le Grand, bien que remarquables pour le temps où ils parurent, ne répondent plus aux exigences de la science. En revanche, son *Histoire du duché d'Oldenbourg* (1794-1796), à laquelle il s'était préparé de longue main avec une docte ardeur et comme essayé par la publication de fragments détachés, est une œuvre de valeur durable (2). Elle a trois

(1) Il écrivit les quatre-vingt-dix premières pages en 1798 et les dix suivantes en 1818, peu de temps avant sa mort.

(2) *Geschichte des Herzogthums Oldenburg.* Dès sa jeunesse, il avait, dit-il dans son autobiographie, dépouillé la chronique oldenbourgeoise de Hamel-

volumes et s'arrête à l'année 1731. Les critiques la placèrent au même rang que l'*Histoire d'Osnabrück* de Möser. On jugeait que rien n'avait échappé aux recherches de l'écrivain, qu'il traitait diligemment, minutieusement toutes les parties de sa matière, histoire physique, changements de la constitution et de l'administration de l'État, mœurs et sentiments de chaque époque, destinées des hommes les plus éminents du pays (1), vie domestique des princes. Il y avait une extrême abondance de détails ; Woltmann souhaitait qu'un esprit général, une idée d'ensemble, se fût mêlée à cette masse, mais ajoutait qu'aucune province de l'Empire allemand ne possédait une histoire plus complète.

La publication eut un grand succès dans le duché d'Oldenbourg. Les lettrés, accoutumés jusqu'alors à un style sec et aride, à de confuses narrations et à des dissertations ennuyeuses, goûtèrent la diction de Halem, naturelle, expressive, appropriée au sujet. Ils goûtèrent aussi l'esprit libre, indépendant qui circulait d'un bout à l'autre de ce long récit. « J'ai pu, déclare Halem en son avant-propos, raconter franchement, car je vis dans un pays où l'historien peut faire valoir, sans crainte mesquine, la vérité historique; où le gouvernement, certain que le bon citoyen ne se rendra pas coupable d'indiscrétion, ouvre volontiers ses archives aux hommes compétents dans l'intérêt de la science et, méprisant les chaînes de la censure, se tient avec raison assuré que des recherches sur l'origine et les progrès de la constitution ne changeront pas le présent tel qu'il est déterminé par le temps et les circonstances, ou que l'opinion d'un écrivain puisse donner ou ôter un droit à qui que ce soit. »

Des notes explicites au bas des pages, et de copieux appendices qui renferment à la fin de chaque volume des do-

mann et tenté, dans sa seizième année, ce qu'il devait exécuter dans l'âge mur.

(1) C'est ainsi qu'il parle (II, p. 490) de Pichtel, membre de la Société fructifère, et (*Id.*, p. 498) de Gryphiander ou Griepenkerl dont il analyse le *Fridericus Leonachus*.

cuments inédits, prouvent l'érudition solide et consciencieuse de Halem. Dans son introduction il énumère ses sources, passe en revue ses devanciers, apprécie la véracité des chroniqueurs. On pourra le reprendre sur tel ou tel point; on pourra rectifier telle ou telle particularité qu'il enregistre; aujourd'hui encore on lit son *Histoire* (1) avec profit, parce qu'elle est le seul travail savant et approfondi sur le sujet; parce qu'elle n'oublie rien, ni les institutions, ni les impôts, ni les privilèges de la noblesse, ni même les monnaies et la solde des employés du gouvernement; parce qu'il n'existe pas d'autre étude d'ensemble sur la période qu'il a décrite.

Sans doute elle n'offre pas aux yeux des scènes parlantes, de larges et éclatants morceaux, — à l'exception de l'énergique tableau de l'inondation de 1717 — et Halem a eu tort de ne pas s'étendre plus longuement sur certains épisodes, de ne pas développer d'une façon plus franche, plus colorée, quelques endroits intéressants. Son ouvrage est, comme un manuel ou un précis scolaire, coupé en petits paragraphes, et chacune de ces sections, dont plusieurs comptent huit à dix lignes, a son titre particulier en pleine page et non en marge.

On louera néanmoins dans le premier volume les pages que Halem consacre à Gérard d'Oldenbourg. Il met en relief ce personnage inquiet, remuant, sans cesse entraîné dans des guerres, favorisant le peuple au détriment de la noblesse, menant et attirant sous ses drapeaux les gens du Schleswig-Holstein qui parlèrent longtemps de sa droiture et de sa bonté, infligeant aux troupes brêmoises, près des marais de Paradies, le désastre qu'on nomma le baptême de Brême, puis à son tour éprouvant des revers, chassé de Delmenhorst, « ce dernier repaire de la rapacité », et nullement découragé, nullement abattu, essayant d'obtenir

(1) Qu'il faut nommer, dit Halem, non pas provinciale, mais spéciale ou particulière, puisque le mot de province ne convient pas aux États qui forment la Confédération allemande.

des secours de Charles le Téméraire, conservant jusqu'à la fin de sa vie sa flamme martiale, aussi bienveillant pour ses amis que terrible à ses adversaires, ouvert et jovial surtout dans les festins, ennemi du faste, simple en sa mise, ne portant d'autre ornement qu'une chaîne d'or au cou, constamment ceint de son épée, et « pourtant, conclut Halem, il est triste que ce prince ait dû si souvent la sortir du fourreau ! »

Le deuxième volume retrace l'introduction et les progrès de la Réforme. Halem n'a pas manqué de citer la lettre que Juste Lipse écrivait dans un accès de mauvaise humeur sur le pays et les habitants d'Oldenbourg ; il raconte l'orage qui s'éleva contre « l'injuste » Juste et la riposte de Hamelmann vouant ce diffamateur de sa patrie au feu infernal ; il excuse les boutades de Juste Lipse qui faisait de l'esprit aux dépens de ses hôtes, et rappelle à ce propos que Voltaire, parlant de Podewils qui composait des vers français au milieu des Allemands, disait avec la même exagération :

J'ai cru voir Orphée
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Le héros de ce deuxième volume est le comte Anton Günther ou Antoine-Gonthier auquel il ne manqua qu'un royaume pour briller comme un grand roi. L'historien le représente plein de feu, aimant à bâtir, accueillant volontiers les faiseurs de projets, se livrant à l'astrologie qui « était à peu près, au commencement du XVIIe siècle, ce que fut la physiognomonie de 1770 à 1780 », engoué des voyages et des violents exercices du corps, généreux et prodigue, si connaisseur en chevaux qu'il aurait pu donner aux poulains dans le ventre de leur mère toute sorte de noms comme Jacob aux agneaux de Laban, si passionné pour la chasse que les chroniqueurs du temps comparaient son comté à un jardin zoologique, si hospitalier que Christine de Suède le proclama grand écuyer, grand veneur et hôtelier de l'Empire romain, et, malgré ce qu'il y avait en lui d'aven-

tureux et de turbulent, habile politique et négociateur subtil, intervenant durant la lutte trentenaire entre Impériaux et Danois pour ménager la paix, s'efforçant de préserver ses États du fléau de la guerre, réussissant par sa souplesse à garder la neutralité, n'offrant pas la moindre prise aux récriminations des deux partis, ne penchant ni d'un côté ni de l'autre, et ne semblant appartenir à personne, excitant par son adresse et sa dextérité une telle admiration qu'on le traita de sorcier. Halem a sur cet Antoine-Gonthier une anecdote curieuse. Le prince avait promis par écrit à sa maîtresse, Mlle d'Ungnade, de l'épouser, et signé cette assurance de son sang. Il se ravisa, voulut détruire le dangereux papier. Un de ses affidés parvint par mille manèges à inspirer tant de confiance à Mlle d'Ungnade qu'elle montra le billet; il le saisit aussitôt et le jeta dans le feu. « La déloyauté du procédé, dit Halem, révolta le comte. Amour, pitié et repentir s'éveillèrent dans son âme. « Qu'avez-vous fait ! » s'écria-t-il, et il se précipita dans la chambre de la demoiselle. Le sein nu, les yeux hagards, un couteau à la main, la belle inconsolable était devant la cheminée où sa chère promesse de mariage avait été dévorée par les flammes. Le comte réprouva la conduite de son serviteur, retint l'affligée, la consola — et ne l'épousa pas. » Malheureusement, Halem a répandu çà et là les traits de cette originale figure ; il ne les a pas ramassés et concentrés en une image frappante, vigoureuse, et il a raison de dire dans la conclusion de son deuxième volume qu'il s'éloigne « timidement », comme l'artiste s'éloigne de la toile sur laquelle il a dû reproduire la physionomie d'un mort qu'il ne connaît que par des témoignages d'amis et d'insuffisantes silhouettes.

Le troisième et dernier volume a quelque chose de mélancolique et d'attristant. L'histoire d'Oldenbourg prend un caractère différent. Ce petit pays perd son indépendance et devient une province du Danemark. Une peste de deux ans (1666-1668), le grand incendie de 1676, l'invasion des

Français qui viennent sous le commandement du maréchal de Créqui mettre tout le territoire à contribution (1679), puis celle des Suédois (1700), de violentes inondations assombrissent les premiers jours de cette période danoise. De meilleurs temps luisent ensuite. Christian V établit une constitution et sait choisir, soutenir un excellent gouverneur, Breitenau. Son fils et successeur, Frédéric IV, fait de même, et délègue ses pouvoirs au vieil amiral Chrétien Thomas de Sehestädt, homme sensé, persévérant, résolu. Il faut, après le terrible débordement de 1717 qui coûte la vie à plus de deux mille personnes, opposer des digues puissantes à ce « soulèvement de la nature », et Sehestädt n'épargne ni les dépenses, ni les travaux, ni les moyens d'aucun genre ; il presse les ouvriers, les pousse, les stimule, et lorsqu'ils murmurent, leur assène des coups de canne. Des fonctionnaires distingués administrent la contrée; grâce au renom du Danemark et à l'esprit pacifique de ses rois, Oldenbourg jouit d'une tranquillité profonde tandis qu'une partie considérable du reste de l'Allemagne est en proie à la guerre, et, lors de l'épouvantable désastre de 1717, la population trouve dans le trésor danois des ressources inattendues qu'elle n'aurait pas eues sous le régime antérieur. Mais Halem, en bon Oldenbourgeois, regrette que sa patrie ait appartenu à un grand État et dépendu des lointains bureaux de Copenhague. Mieux vaut, selon lui, un petit prince qui ne soit pas distrait par les affaires étrangères, ou par les divertissements et les cérémonies de la cour; qui voue ses forces à l'accroissement du bien-être intérieur, et emploie son argent à des réformes utiles, et non à l'entretien d'une armée permanente; qui connaisse toutes les parties de son domaine ; qui sache les besoins de son peuple et cherche à les satisfaire ; qui vive au milieu de ses sujets comme au sein de sa famille, sans magnificence ni profusion ; qui voie de près ses auxiliaires et gagne leur confiance ; qui récompense le mérite, écoute les plaintes de chacun et « obéisse aux douces exigences de son cœur ».

Les drames de Halem, *Agamemnon*, *Jeanne de Naples*, *Wallenstein* (1), ne valent pas son *Histoire d'Oldenbourg*. Sur les instances de Boie, il traduisit en vers l'*Agamemnon* d'Eschyle que Herder déclarait intraduisible. Mais il ne savait que très peu de grec. Il devinait le texte plutôt qu'il ne le comprenait, et, comme dit Stolberg, il rencontra bien des passages où le poète lui était invisible. Lui-même s'étonnait plus tard de son audace, et il ne se fâchait pas que les connaisseurs l'eussent traité de dilettante (2).

Jeanne de Naples, tragédie en cinq actes et en prose, offre, malgré sa brièveté, une action compliquée. La jeune reine qui donne son nom à la pièce, avait épousé André de Hongrie; mais la froide politique avait conclu ce mariage, et « la délicate politesse de l'Italie ne peut s'allier à la rudesse hongroise ». Aussi, lorsque André fut égorgé par les seigneurs qu'exaspérait son orgueil, le Pape accusa Jeanne d'avoir assassiné son mari et octroya son royaume à Charles de Durazzo. La reine résiste. Mais elle est assiégée dans Castelnuovo et manque de vivres. Othon de Brunswick qu'elle aime éperdument et qui vient à son secours, est battu par Durazzo et fait prisonnier. Les vainqueurs pénètrent dans la forteresse, et Jeanne tombe en leur pouvoir. Quel sera le sort de la reine? Soupçonnée de meurtre, et non convaincue encore, elle doit comparaître devant un tribunal. Sa mère lui conseille de prendre le voile pour se réconcilier avec Dieu et le monde, puis, au bout d'un an, d'épouser Othon. Mais Durazzo a depuis longtemps conçu pour Jeanne de Naples une passion ardente. La comtesse Masara, éprise de Durazzo et jalouse de Jeanne, n'hésite pas à se débarrasser de sa rivale par un assassinat. « Tue Jeanne, dit-elle à l'officier Sabino, tue celle qui tua son mari, celle que le jugement du monde condamne à la mort et qui mourrait comme mourut Conradin ; devance le glaive de la justice, parce qu'il

(1) Sans oublier *La voix de la nature*, drame révolutionnaire qui doit être apprécié plus loin et à sa place, dans les pages consacrées au *Voyage en France*.
(2) *Agamemnon, ein Trauerspiel nach dem Griechischen des Æschylos* (1786).

tremble dans la main de Durazzo, parce que le roi te remerciera d'avoir ainsi consolidé son trône, parce que tu m'aimes..., et j'ai encore un motif que je te révélerai tout à l'heure dans ma chambre. » Jeanne, frappée d'un coup de poignard, expire en priant Durazzo de rendre à Othon sa liberté.

Cet essai dramatique ne mérite guère d'être exhumé. La critique du temps reconnaissait déjà sur un ton d'indulgence qu'il n'appartenait pas aux œuvres de premier rang. Schröder, à qui l'auteur avait offert sa tragédie, fut plus franc et plus brutal. Il y trouvait quelques beautés de détail; mais, disait-il, les caractères de Jeanne et de Durazzo n'étaient pas attachants; la comtesse Masara révolterait le public; Othon, sur qui devait rouler l'intérêt, ne jouait qu'un rôle subalterne; enfin, il y avait trop de personnages. Ces critiques sont justes, et Schröder pouvait ajouter que *Jeanne de Naples* est par endroits une imitation de *Goetz de Berlichingen*. Sabino, par exemple, l'officier que la comtesse Masara pousse au meurtre en se donnant à lui, ressemble par trop au page Franz qui verse le poison à Weislingen lorsqu'il obtient les faveurs d'Adélaïde.

Toutefois, le drame de Halem doit être mentionné dans une histoire des études italiennes en Allemagne. Boccace et Pétrarque se mêlent à l'action. Ils viennent au camp de Castelnuovo fléchir le vainqueur. Pétrarque entre au château pour consoler Jeanne qui lui récite un de ses propres sonnets (le sonnet 59, *Io son si stanco*) et lui promet l'immortalité : « Tu vivras parce que ton génie t'a enseigné le chemin du cœur : on ira durant des siècles en pèlerinage à ta source comme au Pausilippe sur la tombe de Virgile; tu vivras, Pétrarque, lorsque le souvenir de Jeanne sera depuis longtemps éteint. Ah ! emporte-moi sur les ailes de ton génie; emporte-moi vers Vaucluse (1) ! »

(1) *Johanna von Neapel* parut à part en 1796, et deux ans auparavant, en 1794, dans le recueil *Dramatische Werke* qui contient aussi l'*Agamemnon* et le *Wallenstein*. La pièce n'offre aucune ressemblance avec celle de La Harpe.

Wallenstein, qui parut la même année que l'*Agamemnon* (1786), est la plus importante des œuvres dramatiques de Halem. Il y mit beaucoup de soin et de conscience. « Le Wallenstein historique, dit-il dans son introduction, est à peu près celui que j'ai tenté de représenter. » Il assure qu'il a consulté Puffendorf, Bougeant, Le Vassor; mais il croit que Wallenstein est demeuré fidèle à l'empereur plus longtemps que ne l'admettent la plupart des historiens, et que sa trahison ne fut déterminée que par la méfiance manifeste de Ferdinand.

Voici du reste comment Halem arrange et ordonne les événements de ce drame, de ce *Schauspiel* en prose et en cinq actes. Wallenstein, naguère destitué par l'empereur, semble vivre au château de Znaim en un profond repos; mais le calme n'est pas dans son cœur, ou plutôt c'est « le calme du Vésuve qui est terrible aux voisins et présage une violente éruption ». Il consulte les astres avec le Padouan Seni, et l'astrologue annonce qu'il a vu Mars en conjonction avec Jupiter, que la fortune sourit à Wallenstein, que son nom brillera parmi les rois. Une partie de la prédiction se vérifie sur-le-champ. Gustave a vaincu Tilly, et il faut opposer à ce victorieux, à ce « demi-dieu » un digne adversaire. Eggenberg et Caraffa conseillent à Ferdinand de rappeler le seul général qui puisse créer une armée. Questenberg, Harrach, Eggenberg se rendent à Znaim. Ils supplient le duc de Friedland d'accepter de nouveau le commandement; il est « la dernière colonne » de l'empire, le « roc » contre lequel échouera Gustave; qu'il oublie les affronts, qu'il sauve l'Autriche qui succomberait sans lui, qu'il écoute la prière de Ferdinand qui s'incline devant son mérite méconnu. Wallenstein fait ses conditions : il veut être dictateur, généralissime des troupes, arbitre de la guerre et de la paix, des punitions et des récompenses, et il exige, outre le Mecklembourg, un morceau des États héréditaires de l'empereur. On a beau se récrier contre de telles prétentions : Harrach les juge exagérées; Eggenberg ne les pardonne pas

à l'homme dont il vante le génie. Il faut en passer par là. « Orgueilleux, dit Eggenberg à Wallenstein, jouissez de votre triomphe ; songez pourtant que c'est avec votre empereur que vous traitez! » Le dictateur arrête le roi de Suède devant Nuremberg, et après avoir rétabli l'équilibre, ne pense plus qu'à un accommodement ; au matin de Lützen, il mande à Gustave que son vœu le plus ardent est de le réconcilier avec Ferdinand. Il perd la bataille, se retire en Bohême, et plus que jamais, aspire à la paix : « il sera fier de la donner au monde ». Mais ses ennemis intérieurs se liguent contre lui : l'électeur de Bavière, l'Espagnol, les jésuites. On l'accuse de jouer au grand-vizir et d'être, après la défaite, encore plus superbe qu'auparavant, de ménager les Suédois « qui restent là comme des montagnes de glace », de n'aller qu'à pas de tortue, de parlementer au lieu de combattre, et de conférer chaque jour avec Arnim le Saxon. Eggenberg, Caraffa, Onate s'unissent pour contrecarrer ses desseins, et l'empereur, cédant à son entourage, décide de transporter à Vienne les négociations et de dépêcher au camp de Pilsen le père Quiroga qui, « sous le masque de l'homme simple et pieux, s'entend à faire l'espion ». Déjà le duc de Friedland se flattait de conclure une paix durable ; il aurait restitué les biens ecclésiastiques aux protestants, restauré les princes détrônés, chassé les Suédois avec l'aide de la Saxe et du Brandebourg, décrété la liberté de conscience, renvoyé de l'Empire les jésuites qui, « d'après leurs principes éternels, auraient miné les colonnes de l'édifice ». Soudain, il apprend la résolution du cabinet de Vienne : Arnim rompt les pourparlers, et Quiroga, ce capucin qui « mériterait d'être jésuite », parcourt les tentes en qualifiant le généralissime d'incrédule, d'adversaire de l'Église et d'allié des hérétiques. Wallenstein est donc trahi ! Il est trompé, dupé par Ferdinand ! Ses courtisans ne reconnaissent plus les concessions qu'il avait stipulées ! Sa colère éclate. Eh bien, il brisera les liens qui l'attachaient à l'Autriche ; il marchera sur Vienne pour imposer sa volonté au faible Ferdinand ; il ira tout ensemble se

venger, se défendre et assurer sa propre indépendance; il finira ce qu'il a commencé; il sera le médiateur entre Ferdinand et les princes, maintiendra la constitution de l'Empire, gardera la Bohême comme « prix de son travail ». La paix au monde, et le royaume de Bohême au pacificateur, tel est désormais son but. Vainement sa mère lui remontre qu'il n'est qu'un rebelle et un « héros de tragédie », qu'il renonce au repos et au bonheur, qu'il ferait mieux d'abdiquer avec honneur le commandement et de rentrer dans la vie privée. Questenberg, Terzky, les généraux s'engagent à rester fidèles au « créateur », au « père » de l'armée, et à le protéger contre ses ennemis. Mais, au lieu de se hâter, Wallenstein s'attarde. Piccolomini qu'il charge d'entraîner Gallas, court à Vienne révéler ses projets. A la nouvelle que Wallenstein jette le masque, Onate déclare à Ferdinand qu'il faut prendre sans délai de sérieuses mesures et « étouffer le feu à sa naissance » : que l'empereur prononce un seul mot, un mot qui détruise le charme; qu'un édit public proclame le duc de Friedland traître à la patrie et le mette hors la loi; dès qu'elle entendra le nom du souverain, l'armée désabusée et repentante abandonnera le général. Et en effet, sitôt qu'elle a connaissance de l'édit, l'armée délaisse Wallenstein. Il remarque que les dispositions du soldat sont changées; plus de saluts, plus d'attroupements autour de lui ; on craint de l'approcher, et ceux qu'il aborde, pâlissent et se déconcertent. Terzky, son confident, ne voit que des gens qui se groupent dans les coins pour chuchoter mystérieusement, et si quelques-uns lui parlent, c'est pour lui dire que les choses vont trop loin, qu'ils n'ont pour maître que l'empereur et que lui, Terzky, est la cause de tout le mal. Qu'importe? « L'édit est le vent qui dissipe la paille, et ceux qui demeurent, sont d'autant plus sûrs ». Mais Piccolomini est allé recevoir de Gallas et de ses bataillons le serment de fidélité. Wallenstein n'a plus d'autre ressource que de gagner, avec une poignée d'hommes, Egra sur la frontière de Bohême, et de tendre la main aux Suédois. Le commandant d'Egra, Gordon, son

obligé, l'accueille dans la forteresse. Mais Butler que Wallenstein avait jadis offensé, somme Gordon d'obéir à l'édit, et détermine le lieutenant Geraldio, un Italien aussi discret que résolu, à tuer Wallenstein. Le meurtre s'exécute à une heure du matin. Geraldio, Gordon, Butler entrent dans la chambre de Wallenstein; Geraldio s'enfuit, criant qu'il ne peut tuer son général, et c'est Gordon qui plonge le poignard dans le cœur de son bienfaiteur.

Quelques scènes sont intéressantes, et nous écoutons volontiers le héros de la pièce lorsqu'il s'entretient dans les lieux où s'est écoulée son enfance, avec son ancien maître, magister Trithemius qui se pique d'avoir deviné le grand homme; lorsqu'à la Chartreuse de Tepl, il envie le bonheur des moines et souhaite de reposer, après sa mort, au milieu d'eux; lorsqu'à Egra, il se ressouvient de sa jeunesse et, obsédé par de tristes pressentiments, demande à Seni de lui parler de rois infortunés, de rebelles égorgés ou de météores qui n'ont fait qu'étinceler pour disparaître aussitôt.

Les péripéties de la bataille de Lützen sont marquées en traits dramatiques. Un cavalier suédois, blessé, presque défaillant, raconte à des paysans que Gustave n'est plus, qu'à cette nouvelle les luthériens ont pâli et se sont regardés les uns les autres sans proférer un mot, puis que, l'effroi se changeant en rage, ils se sont ouvert à coup de sabre un passage jusqu'à l'endroit où gisait leur roi, qu'ils ont combattu comme des lions autour du corps, que lui-même a tenté d'arracher aux Impériaux le cadavre sanglant et à peine reconnaissable, qu'un Croate lui a paralysé le bras. « Mais, dit-il, c'est pour mon roi, et ce bras prêchera son trépas; si je survis, j'assemblerai les villageois et leur montrerai mon bras perclus; Lützen sera la pensée de tous, et tous pleureront Gustave! » A cet instant, arrive Pappenheim, frappé à mort, et une conversation que Boie jugeait avec raison très touchante, s'engage entre le général et le reître. Sûr de mourir, Pappenheim prie son chirurgien de soigner le Suédois qui peut réchapper, et le Suédois, ému, remercie son

généreux adversaire, l'assure qu'il parlera plus tard dans sa patrie de l'intrépide Pappenheim, de cet homme que Gustave respectait et nommait *le soldat :* « Que Dieu vous conserve, général ; le Suédois aime ses ennemis, lorsqu'ils sont braves. » Pappenheim admire « l'esprit élevé que Gustave avait répandu sur les siens », et par un juste et fier retour sur lui-même : « Mes dragons, dit-il, ne sont pourtant pas à mépriser ; chacun a fait comme moi ; si j'avais pu venir aussi vite avec tout mon corps, la bataille aurait pris une autre face. » Un officier lui donne des détails : « Sans les dragons, nous étions totalement battus ; mais la mort de Gustave avait tourné la bravoure des Suédois en fureur, et ils devinrent plus que des hommes. Le feu se mit à nos caissons ; l'explosion augmenta notre désordre ; Wallenstein fit ce que peut faire un général, et je l'ai vu de sa main gantelée essuyer son front sanglant et crier courage à ses troupes ; par malheur, son cheval atteint d'une balle, s'emporta, les nôtres crurent qu'il fuyait, et tout fut fini. » Pappenheim répond qu'il meurt consolé : sans lui, la défaite était entière, et il tombe sur le même champ de bataille que Gustave. Puis, lorsque entre Wallenstein qui l'embrasse et lui apprend que l'armée est en sûreté : « Wallenstein, dit le mourant, vous avez des ennemis, et le plus redoutable est dans votre cœur ! »

Le drame n'est donc nullement méprisable, pas plus que les dragons de Pappenheim. Mais Halem ne pénètre pas au fond des caractères. Ses personnages, trop nombreux — comme dans *Jeanne de Naples* — ne paraissent guère que pour disparaître ; ils ne vivent pas ; l'auteur s'est contenté de les ébaucher.

Terzky est assez bien tracé. Actif, infatigable, prêt à tout, il entraîne les généraux par un discours simple et vigoureux ; il montre à Wallenstein le chemin d'Egra ; il brusque le consentement de Gordon, et Butler, furieux, le traite de *Sturmkopf*. « S'il y avait une couronne à ravir, dit Wallenstein, Terzky la saisirait. »

Questenberg que Schiller représente à tort comme l'émissaire de la cour, est dans la pièce de Halem, et selon la vérité de l'histoire, l'intime ami de Wallenstein. Il déclare que, si le général était à la tête de l'armée, Gustave, ce roi de neige, serait bientôt fondu ; il se prononce contre les entours de Ferdinand et déplore que les directeurs de conscience aient plus d'influence que les ministres. Il accompagne le duc de Friedland à Lützen et le suit jusque dans sa rébellion ; il l'engage à se défier des prédictions de Seni : « l'astrologue nous ravit notre liberté ; si toutes nos aventures, nos déterminations étaient notées dans le grand livre du monde physique, que serions-nous, sinon des machines ?»

Harrach, le beau-père de Wallenstein, a de nobles accents lorsqu'il blâme la trahison de son gendre. Comment Wallenstein peut-il croire à la loyauté des Suédois et des Saxons ? Il n'est que l'instrument de leur haine contre l'empereur, et cet instrument, ils le mépriseront, le briseront dès qu'ils seront parvenus à leurs fins !

L'empereur est un brave homme, *ein guter Herr*. Il mettait sa confiance en Wallenstein ; il l'estimait et l'aimait ; il ne l'avait destitué qu'à regret et parce qu'il ne pouvait résister à l'unanime désir des princes de l'Empire. Aussi le rétablit-il volontiers dans le commandement, et il le félicite de donner aux troupes de l'or et du courage, de barrer le chemin à Gustave : il espère que Wallenstein étendra la domination autrichienne jusqu'aux bords de la Baltique et relèvera la grandeur abaissée des Habsbourg. Il le défend contre Eggenberg, contre Caraffa, et ne croit qu'avec peine à sa trahison : « si Wallenstein était ici devant moi, nous serions déjà réconciliés. » Mais Halem n'a pas assez fortement marqué ce que ce caractère a de flottant et d'indécis.

Piccolomini joue un rôle singulier. Malgré les avis du soupçonneux Terzky, Wallenstein compte sur cet Italien : « nous sommes, dit-il, nés tous deux sous la même planète. » Mais Piccolomini aimait Thérèse de Harrach avant qu'elle fût la femme de Wallenstein, et il l'aime encore. Jaloux de

la passion qu'elle voue à son mari, irrité que Wallenstein la rende malheureuse, il se venge en dénonçant à l'empereur les desseins du généralissime. S'il approuve que le traître soit proscrit, c'est donc moins par dévouement à son souverain que par haine du duc de Friedland. Il déteste en Wallenstein, non pas seulement l'époux de Thérèse, mais l'homme qui refuse à Thérèse la félicité domestique que rêvait la fille des Harrach.

Thérèse est sentimentale et mélancolique. Elle aime profondément Wallenstein ; elle espérait le posséder entièrement lorsqu'il perdit le commandement des armées ; elle voudrait passer son existence avec lui dans la solitude. Mais, comme s'exprime subtilement Questenberg, « Wallenstein qui s'est uni à l'ambition, aurait-il dû se marier, et n'est-ce pas une véritable bigamie ? » Aussi, Thérèse dit-elle à la fin du drame que Wallenstein ne lui appartiendra que dans le silence de la tombe.

Wallenstein est franc, nullement dissimulé, incapable de cacher ses haines, et voilà pourquoi les jésuites l'ont en horreur. Il est ambitieux, et cette ambition, cette *Schwungsucht*, le perd. Mais sa grande figure qui devrait dominer l'œuvre d'un bout à l'autre, s'efface trop souvent et manque de vigueur dramatique. On nous dit qu'il est aimé du soldat et que la plupart des officiers ne désirent pas d'autre chef. Les généraux, réunis la nuit dans une prairie, affirment tout d'une voix, lorsqu'il annonce sa démission, qu'ils ne connaissent que lui. Geraldio assure qu'il n'est pas un homme comme les autres hommes, et, sur le point de le frapper, s'arrête et demeure immobile, pris de terreur. Avons-nous cependant et trouvons-nous dans le drame de Halem le puissant et impérieux génie que Schiller a su peindre dans une suite de scènes saisissantes, ce génie qui gouverne des milliers de soldats, les ramasse et les maintient autour de son nom prestigieux, et les pousse, les ébranle à son gré? Et, lorsque Wallenstein veut quitter Pilsen où l'air lui semble empesté, lorsqu'il s'écrie que les moments entre l'idée et

l'exécution lui sont insupportables et lui paraissent des siècles, lorsqu'il se plaint du brouillard qui lui obscurcit la vue et qu'il se jette dans les bras de Terzky qui le mène à Egra, lorsqu'il revoit le couvent de Tepl « comme le marin ballotté par les flots voit une île heureuse où il ne peut aborder », et qu'il souhaite de vivre au milieu des chartreux, lorsque, dans sa chambre d'Egra, il se sent envahi d'une profonde tristesse parce qu'un silence funèbre l'accueillit dans les rues de la ville, lorsqu'il se rappelle les suprêmes paroles de Pappenheim et s'imagine que son lieutenant et ami, « des larmes célestes dans les yeux », lui fait signe de le suivre, est-ce bien le Wallenstein qui disait naguère : « je sortirai de la scène ou je serai seul à la remplir », et qui jouait hardiment le terrible jeu de tout ou rien ?

La pièce de Halem n'est qu'une esquisse, et une esquisse trop vaste. Schiller n'a retracé que les derniers instants du grand conducteur d'armées, et sa trilogie pourrait s'intituler : de Pilsen à Egra. Halem entreprend de dérouler toute une quantité d'événements et son drame peut avoir pour sous-titre : de Znaim à Egra par Nuremberg et Lützen. Mais qui trop embrasse mal étreint. Il faut être un Shakespeare ou un Schiller pour ne pas succomber à pareille tâche. Halem, écrasé par son sujet, n'a pu que crayonner les caractères d'un trait léger et fugitif. Il a dû sauter, omettre bien des choses ou ne les présenter que d'une façon rapide et sommaire. Son œuvre ressemble à ce *Götz de Berlichingen* dont relèvent tous les drames historiques de la fin du XVIIIe siècle ; elle n'offre qu'une série de tableaux, et presque toujours les personnages se contentent d'agir, sans s'expliquer avec le détail nécessaire sur les mobiles de leurs actes, sans dévoiler ni développer les résolutions et les irrésolutions de leur âme. Pourquoi l'Espagnol Onate poursuit-il Wallenstein avec tant d'acharnement et pourquoi écrit-il à Gordon de tuer le scorpion ? Suffit-il de dire que la parole d'Onate et celle de l'empereur, c'est tout un ? Pourquoi Butler veut-il se venger de Wallenstein ? Suffit-il de dire que le souve-

nir d'une vieille offense s'est réveillé en lui et d'ajouter très vaguement que Wallenstein battu l'a traité de lâche et lui « a imputé la faute » ?

Il y a d'ailleurs dans le *Wallenstein* de Halem plusieurs réminiscences du *Götz de Berlichingen*. On songe à Jaxthausen et à ses habitants, au jeune Charles et à sa mère Elisabeth lorsqu'au château de Znaim, le fils de Wallenstein consulte la carte du théâtre de la guerre et que Thérèse attend avec impatience les nouvelles que Harrach a promis d'apporter. La tendre et dolente Thérèse ressemble à Marie de Berlichingen. L'empereur Ferdinand a quelques traits de Maximilien. Le fils du généralissime, avide de combats, désireux d'accompagner son père en pleine lutte, mettant un casque qui brille au clair de lune et se reflète dans le ruisseau, rappelle le vaillant petit Georges (1). Le paysan et la paysanne de Lützen qui restent dans leur chaumière au milieu de la ville embrasée et qui font accueil à deux blessés, au reître suédois et à Pappenheim, ne sont-ce pas les bohémiens qui reçoivent dans leur tente le chevalier Götz, gravement atteint et perdant tout son sang ? Ce paysan qui court voir comment se décide la bataille et qui revient dire que les Impériaux ont cédé, puis regagné le dessus, n'est-ce pas le cavalier de Selbitz qui, du haut d'une tour, retrace les incidents de la rencontre entre Götz et les troupes d'exécution ?

Les critiques contemporains ont très bien apprécié le *Wallenstein* de Halem. Ils louèrent le style ; mais tous furent d'avis que la pièce ne pourrait réussir sur le théâtre et qu'elle était livresque, nullement jouable ; ils trouvaient le sujet trop ample, l'action lente, et le dessin des caractères faible et mou. Schröder jugea la langue de Halem noble et appropriée aux personnages ; la vérité historique, disait-il, était fidèlement observée ; mais il reprochait à l'auteur de trop

(1) Cf. *Götz*, I, 2 « du bist ein braver Junge, die künftigen Zeiten brauchen auch Männer » et Halem, II, 2, p. 39 « guter Junge, du wirst schon deinen Kopf und deinen Arm einst brauchen können »

fréquents changements de scène, et l'engagea vivement à « résister au torrent », à ne pas se moquer des règles (1).

Outre ses drames et ses livres d'histoire, Halem a composé des essais, des études, des morceaux de prose qui sont justement tombés dans l'oubli. Ils témoignent de ses lectures infinies; mais ils n'ont guère d'autre mérite; rien de nouveau et d'original, rien de brillant. Halem se borne à résumer les textes qu'il a sous les yeux et à faire œuvre de vulgarisateur. C'est ainsi qu'il retrace les infortunes des Brancovan et des Cantacuzène, les amours de Gebhard Truchsess et d'Agnès de Mansfeld, la vie d'Eudoxie Lapouchine. Il raconte, d'après Königshofen, la légende de sainte Odile; d'après le moine Justin, les courses et erreurs du comte Bernard, d'Ulysse de la Lippe; d'après Plutarque et Pline, l'héroïsme de Porcia et d'Arria; d'après Commines, l'exploit de Jeanne Hachette — non sans dire en note que cette autre Jeanne d'Arc a été « chantée dans les *Mois* du noble poète Roucher »; — d'après les *Lettres sur l'Égypte* de Savary, et sous le titre *Le second Joseph*, l'aventure de

(1) Voir la lettre de Schröder (Strackerjan, II, p. 28), ainsi que le travail de Wetz (*Weimarisches Jahrbuch*, V, 1856, p. 67-76). Schiller a évidemment connu la pièce de Halem. Je note ici les passages de sa trilogie qui rappellent certains passages du drame de son devancier. Halem, p. 41 (chanson du Wilhelm) mit Trommeln Klang und Pfeifen Gesang; Schiller, *Camp*, VII (chanson du conscrit), Trommeln und Pfeifen, Kriegerischer Klang. — Halem, p. 52, Kann den auch eine Kugel treffen?; Schiller, *Camp*, VI, et (est fest 51 applique à Wallenstein ce que le paysan dit de Gustave). — Halem, p. 78, Seit einigen Tagen schleicht der Pater im Lager umher; Schiller, *Camp*, II, die man seit gestern herumgehen sieht. — Halem, p. 74, mit Wallensteins Commando auch ihr Glück aufhört; Schiller, *Camp*, VI, er bannet das Glück. — Halem, *id.* Hofschranzen; Schiller, *Camp*, XI, Pfaffen und Schranzen. — Halem, *id.* erwarten was sie euch zuwerfen wollten; Schiller, *Camp*, XI, da schreiben sie uns den Küchenzettel. — Halem, p. 92, Trane dem Italiener nicht; Schiller, *Wall.*, II, 3, weil er ein Welscher ist. — Halem, p. 121, Kein Lohn so gross; Schiller, *Wall.*, V, 2, stattliche Belohnung. — Halem, p. 125, Meteoren; Schiller, *Wall.*, IV, 1, dein Meteor. Enfin, Thérèse a peut-être donné à Thécla un peu de sa mélancolie (cf. son chant, p. 51 et *Piccol.*, III, 7, la chanson de Thécla). Le Wallenstein de Schiller, comme celui de Halem, croit à l'astrologie; au dernier instant, Seni l'avertit que les signes sont contraires (Halem, p. 125; Schiller, *Wall.*, V, 5); Geraldin hésite d'abord à le tuer pour les mêmes raisons que Deveroux et Macdonald, et c'est Gordon qui le tue pour ne pas laisser cet office à Geraldin, de même que Deveroux et Macdonald se décident lorsque Buttler leur dit d'envoyer Pestalutz.

Mourad Bey, enlevé dans sa jeunesse à sa famille syrienne et que son père Tharan revoit plus tard « au palais du Caire, entouré d'éclat et de dangers ».

Il aimait Longus, qu'il avait lu dans le texte de Villoison et dans la traduction d'Amyot; il goûtait ses images ordonnées avec art, ses caractères exactement dessinés, la douce tendresse qui respire dans ses tableaux de la passion, et s'il juge que l'auteur de *Daphnis et Chloé* tombe par instants dans les défauts des sophistes et « applique fortement les couleurs », il trouve en lui la simplicité de Xénophon, la grâce de Théocrite, l'élégance fleurie de Bion et de Moschus. Il a donc paraphrasé Longus, non pas Longus tout entier — l'ensemble de la fable, dit-il, a moins de valeur que certaines parties isolées, et elle offre beaucoup de passages qui scandaliseraient nos temps et nos mœurs, — mais il croit qu'on peut tirer de Longus une suite d'idylles ou de pastorales, semblables à celles de Gessner et de Florian qui « sûrement avaient ce Grec devant les yeux », et il lui emprunte quatre idylles : la consécration de l'Amour, la fête de Pan, l'Écho et la Pomme.

C'est surtout dans le moyen âge que Halem aime à séjourner. Un de ses petits récits, *les Francs à Damiette*, met en scène un compagnon de Bonaparte, qui fait la cour à une jeune chrétienne et la distrait en lui contant, d'après Joinville, les douleurs et la noble constance de la reine Marguerite pendant la captivité de Louis IX, la naissance de Tristan, ainsi nommé parce qu'il était « né en tristesse et pauvreté », le revoir attendrissant des époux qui, dans leur joie, oublient qu'ils sont tous deux prisonniers. Il a dépouillé les *Mémoires* de Sainte-Palaye sur l'ancienne chevalerie, les *Fabliaux ou contes du* XIIe *et du* XIIIe *siècle*, l'*Histoire littéraire des troubadours*, et il décrit le culte des chevaliers pour leur dame et le rôle des poètes provençaux qui « furent les peintres les plus fidèles des mœurs de leur époque »; les amours d'Aucassin et de Nicolette (1); les

(1) Mais pourquoi dit-il, lorsque Colette s'enfuit, qu'elle est « une nouvelle

mystérieuses entrevues de Lanval avec l'incomparable fée et ses « expériences dans la grande doctrine de l'amour »; le sage jugement que prononce Hugues de Mataplana et qui rend désormais les amants « moins fougueux dans leurs propositions et d'autant plus fortunés »; la ruse qu'emploie Guilhem de Saint-Didier pour obtenir les bonnes grâces d'Adélaïde de Claustra, femme du vicomte de Polignac, — une de ces histoires de sigisbée, dit Halem, conçues dans la manière que Boccace porta plus tard à la dernière perfection; — le serment du héron, « un des traits qui caractérisent le plus fortement l'esprit chevaleresque ».

Parfois il s'amuse à mettre en dialogue de courts épisodes qu'il a recueillis dans ses lectures à travers les œuvres des contemporains : le généreux Abenaki qui délivre l'Anglais, pour que le père du prisonnier puisse se réjouir encore de la lumière du soleil et de la floraison des arbres; le frère Morave, qui mène les fourrageurs français dans un champ éloigné, parce que ce champ est à lui. *Imiroa, scène otahaïtienne*, représente George Forster causant avec les indigènes qui le nomment Teori, répondant à leurs curieuses questions, goûtant leurs fruits savoureux, et enlevé comme une plume par la belle Imiroa, porté sur les pierres glissantes au delà du ruisseau : « Tiens-toi ferme à mon cou », dit Imiroa. — « Ah ! réplique Teori, ma main resterait volontiers sur ce sein ! »

D'autres fois, Halem écrit, sans trop faire de frais, des études d'histoire littéraire. Dans quelques pages sur Johnson, il apprécie brièvement ce « colosse » de la littérature anglaise, expose les traits les plus marquants de son caractère et répète avec Boswell que Johnson était un grand ours et ressemblait, même dans son style, à l'ours appri-

Atalante » et, lorsqu'elle descend de la tourelle, que « les Amours voltigent autour de la corde fragile : quelques-uns tenaient les nœuds et donnaient de la force à Colette tressaillante; d'autres folâtraient autour de son sein qui se gonflait, ou se jouaient modestement autour de ses petits pieds mignons, autant que le permettaient les zéphyrs souvent espiègles ! »

voisé qui ne cesse de danser sur les deux pattes (1). Il raconte la dernière visite qu'il fit à Klopstock et le voyage de Lavater en Allemagne : la foule s'amassait sur le passage du pasteur suisse et entourait sa voiture; Lavater, craignant un accident, criait : « Loin des roues ! *vom Rade!* » et, penché hors de la portière, étendant les mains, s'efforçait d'écarter le monde ; on crut qu'il donnait la bénédiction.

La plupart de ces articles ne servaient évidemment qu'à combler les vides d'une revue. Ce sont des anecdotes que Halem tire de toutes parts, des traits de mœurs, des singularités, par exemple, qu'au siège de Gibraltar, durant un incendie, les Anglais s'enivrèrent de vin et d'eau-de-vie, mais que les Allemands cachèrent les tonneaux pour y puiser plus tard à leur aise et en toute sécurité, ou bien que le commandant danois de Wardöhus, le point le plus septentrional de l'Europe, ne voit arriver la poste qu'une fois l'an, qu'il reçoit ainsi dans un seul paquet tous les journaux d'une année, mais qu'au lieu de les dévorer en quelques semaines, il se les fait donner peu à peu par son domestique et savoure goutte à goutte le plaisir d'avoir des nouvelles.

De ces morceaux d'haleine longue ou courte, les plus intéressants sont ceux où Halem rapporte ses excursions dans le Hanovre et les pays d'alentour, au château de Baum, où repose le comte de Lippe-Bückeburg, l'ami d'Abbt et de Herder, à Detmold et à la forêt de Teutoburg, à Ratzebourg, cette ville ou mieux cette île riante « à laquelle le mélange des toits rouges et du feuillage des arbres prête un aspect si gai », et sur les hauteurs boisées qui couronnent

(1) Il paraît reprocher à Johnson, comme faisait Stolberg, de ne pas sentir la poésie d'Ossian ; mais dans une lettre au *Deutsches Museum* (1783, I, p. 185-187), il reconnaît la portée des arguments de Johnson. « Que Macpherson, dit-il, montre ses manuscrits et prouve que les chants erses sont encore chantés en Écosse! » Et il se prend à douter, regrette de devoir s'écrier :

> ..... poi me occidistis, amici,
> ..... cui sic extorta voluptas,
> Et demptus per vim mentis gratissimus error !

les bords du lac de Ratzebourg. La relation du voyage qu'il fit en Hollande pour se distraire après la mort de sa première femme (1782), renferme de piquantes et sévères observations. Il s'enquiert de l'état des belles-lettres et juge que la poésie hollandaise est à peu près ce qu'était la poésie allemande quarante ou cinquante ans auparavant, qu'elle manque de goût, et que, prolixe, diffuse, elle ne sait se borner. Le caractère des habitants ne lui plaît pas. Les pasteurs qui se rendent au synode de La Haye en costume noir et les cheveux sans poudre, lui paraissent froids, insensibles, implacablement résolus à damner le coupable. Il montre le Hollandais toujours vêtu d'une robe de chambre, vivant en ladre, n'invitant jamais personne à sa table et donnant volontiers des milliers de florins pour l'affrètement d'un navire. L'argent, voilà le mot d'ordre des Hollandais; pour eux, pas de liberté sans richesse, et leur amour de la liberté, dit Halem, n'est que « l'effort de pouvoir commercer en paix et de s'enrichir ». Ils sont orgueilleux parce qu'ils sortent rarement de leurs marais pour voir le monde. Souvent on lui demandait de quoi il faisait négoce, et lorsqu'il répondait qu'il voyageait pour son plaisir, on le regardait avec surprise. De là vient, conclut Halem, ce que les Hollandais ont d'étroit et d'uniforme; de là, leurs nombreux préjugés; de là, leur manque de connaissances étendues et de sociabilité. Les femmes des classes inférieures lui inspirent une répugnance profonde : effrontées, sauvages dans l'expression de leur joie, parfois ivres comme des bacchantes et chantant ou plutôt criant à pleine gorge, hurlant d'une voix monotone d'obscènes chansons, habillées sans goût, et, lorsqu'elles ont le visage supportable, se mettant des mouches qui effacent le peu de charmes qu'elles possèdent : *horrent in maculas*, dit-il avec Stace (1).

(1) Voir tous ces écrits en prose dans les *Schriften* de Halem, tomes premier (1803), troisième (1805) et quatrième (1808).

Ainsi, *Espace et temps*, dans le goût et la manière des anacréontiques : « Que Kant avec ses petits fils d'araignée mesure l'espace et le temps. Je ne puis mesurer que jusqu'à mon amante; encore l'espace est-il déjà grand. Et le temps? Que je voie et entende Nadine, qu'elle me baise tendrement, voilà le temps pour moi. »

Ainsi, *Chanson à boire*. La vie, selon les sages, ressemble à la fleur : arrosons-la de vin, elle en fleurira mieux; — au voyage : que le vin coule sur les routes, elles n'auront pas de poussière; — au théâtre : vidons nos verres, et nous jouerons notre rôle avec plus de naturel; — à un songe : buvons, et nous ferons un plus beau rêve.

Ainsi, *l'Oiselet*, qui fut mis en musique par Schulze. Cet oiselet ne chante qu'un seul mot : « *Oublie!* » mais ce mot nous pénètre comme un charme, et l'oiselet chante *Oublie!* aux amants fâchés, *Oublie!* à la veuve qui trouve épouseur, *Oublie!* à la mère qui met au monde son enfant. « O belles, dit le poète, si je prenais ce bizarre oiselet? Mais il cesserait aussitôt de chanter, et voilà déjà votre cœur inquiet. Chante, oiselet, chante *Oublie!* »

Ainsi, le petit poème dont le titre est *Dahin, dahin*. Jeunes filles, ne faites pas les prudes; vous avez beau regimber; vous y viendrez, *dahin, dahin*. Glycère aima Miren et l'évita, ne vint jamais dans ses bras, *dahin, dahin*. Elle vieillit, fut délaissée, dédaignée, et vainement elle désira venir *dahin, dahin*. Elle cacha sa douleur, mais elle entendait une voix qui lui disait tout bas : Ne repoussez pas qui vous aime, et courez *dahin, dahin* (1).

Halem sait donner aux strophes une conclusion qui touche l'oreille et le cœur. Dans la pièce *Gretels Warnung*, une jeune fille regrette sa faute. Première strophe : je l'aimai, il s'en aperçut et ne cessa pas qu'il n'obtint tout, tout. Deuxième strophe : les autres filles du village l'attirèrent, et il me laissa, me laissa désespérée. Troisième strophe :

(1) « Das Lied hat einen schönen Ton », disait Voss (Halem, *Selbstbiogr.*, p. Strackerjan, II, 63).

plus de regard d'amour, plus de baiser qui pénètre au fond de l'âme; voyez-moi, voyez-moi, et fuyez (1)!

Wieland et Klopstock furent surtout les modèles de Halem. Il nommait Wieland l'Arioste de l'Allemagne et lui décerna des louanges que Boie jugeait à la fois véritables et élégamment exprimées. « Wieland, disait-il, je suis souvent près de toi. Souvent je suis encore suspendu à ta lèvre. Souvent je soupire après Weimar, comme le cheval après la crèche. Chaque grain que ta main répandait si généreusement devant moi, était un gain pour mon indigence. Qui a, comme toi, nouveau Cook, parcouru la mer de la science? Qui a tiré, comme toi, des mines du cœur un métal plus fin? Qui a cueilli, comme toi, dans les vallées de l'histoire, les plus belles fleurs? » C'est en un passage de son *Iwein* que Halem rend cet hommage à Wieland. Il avait lu le *Chevalier au lion* de Hartmann d'Aue dans le deuxième volume du recueil de Müller et, au grand scandale de Stolberg, il déclarait Hartmann supérieur à Dante, le proclamait le premier des poètes du moyen âge allemand. Pourtant, dans son *Iwein*, il s'est bien gardé de traduire Hartmann; il l'abrège, le résume, le transforme à sa guise, d'une façon très allègre et cavalière, en poète léger qui se soucie peu de l'original, suit son propre caprice et ne vise qu'à être piquant. Il débute ainsi : « Je veux chanter l'homme... Mais à quoi sert-il de dire : je veux, je veux. L'auditeur aimera mieux être incontinent transporté dans le monde où il doit me suivre. Qu'on entre, qu'on entre dans cette vaste salle brillante de lumières : bientôt y retentit le son bruyant des cors et des harpes. Chevaliers et dames s'élancèrent, et dans les méandres de la danse qui les enivrait, le regard noyé, donnaient et recevaient des assurances d'amour. » Et que d'autres changements! C'est Iwein, et non, comme dans le texte de Hartmann, Calogrenant qui, avant d'affronter l'aventure de

(1) Cf. ces poésies de Halem dans le cinquième volume des *Schriften* (1807)

la fontaine, demande l'hospitalité dans un castel voisin. C'est Iwein et non Calogrenant qui débite fleurettes à la fille du châtelain, et, pour mieux intéresser son lecteur, Halem imagine que la demoiselle propose au chevalier de faire un tour dans le parc, sans nul retard, « car le soleil se couche et déjà l'air fraîchit ». Là, sous l'ombre des arbres, au bord d'un ruisseau, la pucelle raconte à Iwein, en versant quelques larmes, qu'elle aime un des tenants de la Table Ronde, Gawain, et que Gawain l'a délaissée : « ma blessure, étranger, saigne encore; ah! si vous étiez moins braves, et plus fidèles à notre sexe! » Iwein proteste que Gawain n'a pas violé ses serments, qu'il reviendra toujours amoureux et constant, que les chevaliers ont une destinée errante, mais non l'humeur volage (1). Et, comme pour sceller l'union prochaine de Gawain, il serre la main à la jeune fille et lui donne un baiser de feu sur la bouche. La causerie continue; Iwein pousse sa pointe, et « guidé par la déesse du Présent, se glisse peu à peu dans le cœur de la belle dont s'ouvraient les avenues », et il aurait à la longue évincé l'ami Gawain, si, « à l'instant de la crise », l'hôte n'avait paru et annoncé le dîner. Le chevalier et la demoiselle regagnent le castel, troublés, embarrassés, muets, le regard baissé, et derechef, pendant le repas, « tissent le fil de l'amour ». A l'aube, Iwein qui s'éloigne en hâte, entend sa compagne de la veille qui, d'une fenêtre, le supplie de rester; mais il fuit « de même qu'Ulysse fuyait l'aimable chant de la Sirène ». Or, cette pucelle, c'est Lunette qui se dit « la dame d'une reine », Lunette, la suivante de Laudine, et Iwein la revoit, lorsqu'après avoir pourchassé le roi Askalon qu'il a blessé mortellement, il est pris au piège dans la cour du château ennemi et ne trouve pas d'issue. Au moment où il se décourage, Lunette lui jette un bouquet de violettes, puis lui ouvre une petite porte et le conduit à travers de sombres

(1) Halem se souvient des vers de Boniface :

Je suis bon chevalier errant,
Mais point chevalier mécréant.

corridors dans un caveau, au milieu de cercueils. Mais « qui ne suit volontiers par l'obscurité la douce main qui le dirige? » Le lendemain, au matin, le corps du roi est porté dans la crypte, et la reine Laudine, vêtue d'une robe blanche et enveloppée d'un long voile de crêpe noir, vient pleurer sur le cercueil de son mari. De l'endroit où il se cache, Iwein la contemple et admire sa beauté. « Des jours et des nuits s'écoulent, et de nouveau, des nuits et des jours où Laudine veille, en proie à un farouche désespoir. » Mais Arthur s'avance avec une armée, et Laudine n'a personne pour protéger son royaume. Lunette lui présente Iwein « beau comme le dieu des guerres », et Iwein s'agenouille devant Laudine : « Puis-je combattre? dit-il galamment. Ton regard, belle affligée, m'enflamme à la victoire, et c'est même un bonheur de succomber pour toi. » La reine se tait, mais son silence pardonne; elle fait signe à Iwein de se lever et prononce ce mot : « Soit; triomphe de la chevalerie d'Arthur. » On voit que Halem n'a cure d'une version exacte, qu'il enjolive le texte de Hartmann, le raccourcit ou l'amplifie à son gré, et qu'il essaie de motiver la complaisance de Lunette pour Iwein, ainsi que le revirement de Laudine qui, dans le poème médiéval, passe soudain de la haine à l'amour et s'éprend si promptement du meurtrier d'Askalon. Cependant Iwein chevauche à la rencontre des assaillants; il désarçonne Kay et lui « ôte l'envie de railler »; il se découvre à ses compagnons, leur narre ses aventures et les mène au château. Laudine le gratifie d'une écharpe qu'elle a brodée et l'invite à s'asseoir à sa droite. « Elle aime donc Iwein, écrit Halem, et des jours, des semaines s'écoulèrent en effet depuis la mort de son époux. Je parie que la plus triste des veuves se serait laissé marier sur la place. Mais Laudine honora mieux sa douleur; « je te donne, dit-elle, tout mon cœur, mais je ne te donnerai ma main devant l'autel qu'après un an d'expiation. » Plus d'un lecteur, ajoute Halem, remarquera qu'elle pouvait, comme de juste, faire des façons, et ensuite, malgré le consistoire, se dispenser de l'année de

deuil. Mais Iwein dut partir. » Et Iwein part avec Gawain que Lunette essaie inutilement de retenir. A peine s'est-il éloigné que Laudine se repent; elle le réclame à la cour d'Arthur; le paladin est allé on ne sait où, et il a l'esprit dérangé. Par bonheur, un soir qu'il dort nu au clair de lune, des nixes l'aperçoivent, le reconnaissent, et l'une d'elles le frotte d'un baume qui rend la raison aux insensés. Iwein, à son réveil, se hâte en rougissant de cueillir des herbes pour se couvrir; puis, de même que Gargantua qui demandait du vin, il demande des armes et les trouve suspendues aux arbres d'alentour. Les nixes s'approchent en dansant et supplient le chevalier de sauver leur maîtresse que le roi Ryon tient enfermée dans le creux d'un pilier de cristal. Iwein délivre la nixe, tue le cruel Ryon, abat le géant Karin, arrache Lunette au bûcher, et « avec la plus chaude effusion d'amour, tombe aux pieds de Laudine ».

Cette analyse d'Iwein démontre à elle seule que Halem s'inspire moins de Hartmann que de Wieland, et, au surplus, il assure qu'il veut courir la même carrière que les deux disciples de Wieland qui chantèrent l'un, *Angélique*, et l'autre, *Doolin*, que Nicolay et Alxinger. Il a le ton alerte et plaisant. Il se met en scène, et lorsqu'Iwein prend congé de Laudine pour combattre l'assiégeant; « moi aussi, s'écrie le poète, je quitte dame et soubrette et vais à la cour d'Arthur! » Il est moderne, et parle, dans le style du temps, de Bellone et de Vénus qui tressent des couronnes aux preux de la Table Ronde. Au début du troisième chant, avant d'invoquer Wieland, il fait une comparaison qui transporte ses lecteurs très loin de Hartmann et de la chevalerie du moyen âge, en plein XVIIIe siècle : un marin, dit-il, pense souvent à ceux qui, comme lui, naviguent sur toutes les mers, à ceux qui vont enlever des nègres sur les rivages de la Guinée, ou à ceux qui voient l'Otahitien plein de confiance monter l'échelle de leur vaisseau et apporter un porc en échange de clous et de coraux; pareillement,

mon esprit erre souvent sur les mers de la poésie où les uns reviennent vides et les autres, chargés de butin.

Son *Iwein* n'a pas l'agrément et le charme de l'*Obéron*. Il emploie assez habilement l'iambe de quatre pieds. Mais Boie observe justement qu'il aurait dû diviser son œuvre en stances ou en strophes de huit vers (ainsi qu'il s'en avise soudain à la fin du deuxième chant). Il a eu tort de renoncer dans la première moitié du quatrième et dernier chant au ton qu'il avait pris jusqu'alors et de conter l'épisode du roi Ryon en une longue romance qui, selon une autre remarque de Boie, nuit à l'ensemble. D'ailleurs — et cette critique est encore du judicieux Boie — ce quatrième chant, un peu obscur, ne se rattache pas suffisamment au reste du poème : Halem, fatigué, avait hâte d'expédier sa tâche, et il a brusqué le dénouement, quoiqu'il eût assez de matière pour composer un quatrième chant (1).

Le plus souvent Halem imite Klopstock dont l'influence avait plané sur sa jeunesse et plana sur toute son existence. Ne dit-il pas que lorsqu'il vit pour la dernière fois le « noble barde » appuyé sur sa canne et parlant avec chaleur de toutes les choses qui touchent et remuent l'âme, il eut des larmes dans les yeux et se sentit ému comme les disciples à l'apparition du Seigneur? N'avait-il pas lu les odes de Klopstock et la *Messiade* entière avec sa chère Séléne, qui savait par cœur les plus beaux passages et les récitait d'une voix douce et pénétrante? Halem use donc, en un grand nombre de ses poésies, des épithètes et des expressions que Klopstock avait mises à la mode; il soupire les mêmes plaintes, goûte la volupté de la mélancolie, verse les pleurs de la suave tristesse, entend le bruissement des ailes de la mort, éprouve les « froids frissons du pressentiment » et le

(1) ... eilen wird nun der Leser (p. 283). Cf. la lettre de Boie du 31 janvier 1789 (Strackerjan, II, p. 77-78). Le poème que Halem intitule *Ritter Twein* (il écrit Twein, d'après Müller, tout en ajoutant qu'il faut peut-être lire Iwein) a été publié dans le recueil *Poesie und Prose* (1789, p. 233-290); les deux premiers chants avaient paru d'abord dans le *Deutsches Museum* de mars et de juillet 1788, p. 224-234 et p. 38-56.

« tressaillement profond » de tout son être ; s'il regrette un de ses compagnons disparus ou s'il célèbre les joies de l'amitié, c'est sur le ton et avec les images du chantre de *Wingolf*.

La première de ses grandes élucubrations poétiques fut inspirée par la lecture de l'étrange *République des lettres*. Déjà Sélène conseillait à son amant de glorifier les actions des anciens Germains comme l'Écossais Ossian glorifiait les exploits de ses aïeux. Or Klopstock avait, dans sa *République des lettres*, appelé l'attention de ses compatriotes sur les « monuments des Allemands », et notamment sur l'histoire des Lombards. Halem feuilleta Paul Diacre, jugea que « le récit du brave Warnefried portait la pleine empreinte de la vérité », et en tira le sujet de *Teudelinde* (Grimoald aime Teudelinde ; mais, trompé par Garibald, il tue le père de son amante ; Teudelinde meurt, et Grimoald, enflammé de rage, perce le cœur au traître Garibald). Le poème parut en 1780. Sélène avait été la muse de Halem, et il raconte qu'il lut son œuvre à la jeune fille par un soir d'hiver, auprès d'un feu pétillant qu'entouraient les esprits d'Ossian ; lorsqu'il eut fini, il vit ce qu'il avait prédit dans les derniers vers : « Je vis une larme tomber des yeux de Sélène, et cette larme m'a consacré ! » Mais le public ne fit pas à *Teudelinde* le même accueil que Sélène. L'ouvrage était confus, embrouillé, tout rempli de noms germaniques. Il n'y est question que des chants des bardes, des clameurs belliqueuses dont retentissent les bois et les gorges des montagnes, des angoisses de l'âme qui pressent un malheur, du « sombre nuage » qui pèse sur les personnages au milieu de leur joie : *O wie ist mir so wohl und so bange !* Partout, des réminiscences d'Ossian et de Klopstock. Est-ce Halem qui parle, ou Klopstock, lorsque Grimoald se remémore les commencements de sa passion : « La nature était le temple de l'amour, et nous étions ses prêtres ; la lumière ondoyante de la lune éveillait de hautes idées de Dieu ; il nous semblait que des ombres nous faisaient signe, les ombres des hommes

nobles qui, ô vertu, vécurent et moururent pour toi, et de doux frissons nous saisissaient. »

Trois autres poèmes historiques, *Conradin* (1783), *Adélaïde* (1784), *Gustave* (1786), ne valurent à Halem que les compliments bénévoles de ses amis.

Conradin, qu'il avait d'abord intitulé *La plainte de Bertold sur Conradin*, est en trois chants. Le premier expose comment le prêtre Seyfried élève Conradin, le pousse à reprendre la couronne et à « suivre le devoir et les commandements de l'honneur », le précède en Italie pour lui frayer la route, et tombe soudainement malade. Dans le deuxième chant, un compagnon de Conradin, Berthold, paraît au chevet de Seyfried et lui narre la défaite et la captivité du jeune prince. Au troisième chant, Robert de Flandre annonce avec indignation à Seyfried l'arrêt de mort prononcé contre Conradin, et Bertold assiste à l'exécution ; mais, avant de tendre le cou à la hache, le dernier des Hohenstauff en affirme son innocence devant le peuple et prédit la vengeance. L'œuvre n'offre qu'un très faible intérêt. Le style est chargé d'épithètes ; l'auteur écrit, par exemple, que « dans l'enivrement de sa *haute* destinée, Conradin, d'un esprit *résolu*, s'arrache aux bras *hésitants* de sa mère *aimante* ». Enfin, comme les bardits de Klopstock, le poème fourmille d'invocations, d'apostrophes, de cris de guerre ou de douleur, et Halem compare Conradin au dieu Baldr, victime de Héla.

Adélaïde de Bourgogne retrace en trois chants les destinées de cette princesse qui fut mariée deux fois, la première, au roi d'Italie Lothaire ; la seconde, à Othon le Grand : enfermée dans une tour sur les bords du lac de Garde, par Bérenger d'Ivrée qui avait empoisonné Lothaire, l'héroïne réussit, grâce au dévouement d'un prêtre, à s'échapper de sa prison : « Othon vint, chassa Bérenger, épousa Adélaïde et unit l'Italie à l'Allemagne ». Le poème a les mêmes défauts que *Conradin*. Halem met dans la bouche du moine Boso le récit des événements ; c'est le libérateur d'Adélaïde

qui « chante les souffrances de la noble martyre et sa haute fortune ». Mais peut-on dire avec Boie que la pensée est heureuse et que, par cet artifice, l'œuvre gagne en chaleur et en attrait? Là aussi, l'imitation de Klopstock est flagrante; là aussi, comme dans *Teudelinde* et *Conradin*, une narration trop pressée, précipitée et haletante; de petites phrases courtes et saccadées, des parenthèses, des apostrophes, des exclamations à foison, les mots favoris de Klopstock, *beben*, *harren*, *strahlen*, *dämmern*, *strömen*, et ses comparatifs, ses expressions, ses tours : « la pensée grande et allemande, qu'il pensait », « les esprits des actions », etc. L'évasion d'Adélaïde est assez bien décrite : « La pâleur du chagrin, le tremblement de la crainte et de l'espoir la rendaient plus belle encore. » De même, la rencontre d'Adélaïde et d'Othon dans le val de Vérone : « Adélaïde, conduite par la reconnaissance, et Othon, par la pitié, s'avançaient, et l'amour qui suit volontiers les traces de la pitié et de la reconnaissance, l'amour flottait au milieu et les environnait de son éclat; la douce union était déjà conclue avant que le mot d'union se fût échappé de leurs lèvres timides. » Néanmoins, quoi qu'en dise Stolberg, si Halem a mérité dans le ciel un baiser d'Adélaïde, il n'a pas « arraché la belle princesse à la nuit de l'oubli par le charme du chant ».

Gustave était un essai d'épopée. Halem avait le dessein de célébrer en vers les victoires du roi de Suède; il ne connaissait pas, assurait-il, après l'exploit d'Arminius, une action qui eût pour l'Allemagne plus d'intérêt national; ne devait-on pas au triomphe de Gustave la constitution germanique? Il n'a publié que le premier chant de ce poème, et il a bien fait. Il dépeint l'état de l'Empire et la honte de l'Allemagne, *Teutonias Schmach*, avant l'arrivée du conquérant, et montre Ferdinand qui jure d'étouffer l'esprit de la liberté teutonique et de convertir les hérétiques ou de les exterminer. Mais ce tableau manque d'énergie et de vigueur; pas de traits saisissants, pas de scène qu'on n'oublie plus, rien de marquant et qui puisse se citer; il y a dans *Gustave*, disait Voss à Ha-

lem, non sans ménagement, « plus d'éloquence que de poésie (1) ».

Ainsi que Klopstock dans la *Messiade*, Halem emploie dans tous ces poèmes l'hexamètre. Il le manie avec assez de gaucherie et de raideur, et il n'a pas satisfait sur ce point l'oreille des meilleurs juges. Gotter qui le vit en 1786, assurait que Halem valait mieux que ses hexamètres (2). Voss louait les sentiments qui respirent dans *Gustave*, mais y trouvait un grand nombre d'endroits où le rythme n'avait ni pureté, ni mélodie. Et pourtant, jusqu'aux derniers jours, Halem eut une malencontreuse prédilection pour ce genre de vers. Malgré les conseils de Boie, il traduisit en hexamètres, sans attraper l'accent de l'original italien, l'épisode d'Olinte et de Sophronie, et il eut même un instant le bizarre projet d' « hexamétrer » toute la *Jérusalem délivrée.*

Citerons-nous encore un poème en cinq chants, *Eleusina* (1802), qui raconte l'enlèvement de Proserpine, les aventures de Psyché, et l'introduction des mystères d'Eleusis? Il n'eut que très peu de succès ; l'érudition mythologique ne se dissimulait pas suffisamment, et si l'hexamètre de Halem s'était assoupli et allégé, le ton noble, solennel d'un bout à l'autre, rebuta les lecteurs par son ennuyeuse uniformité. *Jésus, le fondateur du royaume de Dieu*, en douze chants (1810), eut une honorable mention dans la *Gazette de France ;* mais cette autre *Messiade* méritait-elle les louanges banales du journaliste, et a-t-elle vraiment « fixé l'attention » et « captivé les suffrages du public » ?

Il y a cependant une œuvre de Halem sur laquelle nous devons insister. Cette œuvre, mi vers, mi prose, que Herder jugeait à la fois gracieuse et instructive, digne d'être mise dans les mains de la jeunesse, et par ses courts récits et

(1) On trouvera dans le recueil *Poesie und Prose*, paru en 1789, *Teudelinde* (p. 353-379), *Adelheid von Burgund* (p. 107-155) et *Conradin* (p. 193-225). *Gustave* a été inséré dans le *Deutsches Museum* (juin 1786, p. 481-497) où Halem avait déjà fait paraître *Conradin* (juillet 1783, p. 23-45) et *Adelheid* (juin 1784, p. 481-510).

(2) Holtei, *Drei hundert Briefe*, 1872, I, p 146.

ses doux tableaux de la nature bien préférable à de longs et capiteux romans (1), est celle qui parut en 1798 sous le titre « Fleurs des ruines », *Blüthen aus Trümmern*. On voyait, en ouvrant le livre, une jolie gravure : une jeune femme lavant un vase ; son enfant jouant à ses pieds ; à gauche, la mer, et, sur la mer, un vaisseau ; à droite, une tombe antique dressée contre un rocher, et une eau claire sourdant de ce sarcophage brisé. Cette scène caractérise l'ouvrage. Halem nous transporte en ces îles de l'Archipel où les fleurs poussent au milieu des ruines, où la nature toujours féconde et active se mêle aux débris muets et immobiles du passé, où la vie s'unit à la mort. Gœthe avait, dans sa poésie du *Wanderer*, représenté un artiste qui se désaltère à une source ; soudain le voyageur aperçoit avec une douloureuse admiration les restes d'un vieux temple, mais la femme qui lui puise de l'eau lui met son enfant dans les bras, et il détourne ses regards de l'architrave que couvre la mousse, de l'inscription effacée, de la colonne encore debout et des fûts renversés ; il contemple l'enfant qui s'éveille, la femme qui l'accueille, la cabane bâtie sur les ruines du temple, les buissons, les arbres, ce qui fleurit et verdit aux alentours, et il loue la nature qui produit tous les êtres pour qu'ils jouissent de l'existence. C'est un sujet semblable que traite Halem dans ses *Fleurs des ruines*. Mais il est disciple de Rousseau, et ce qu'il s'attache à montrer, c'est l'aimable simplicité des peuples de l'Archipel. Suivant lui, ces insulaires séparés du continent, éloignés de la corruption, sans beaucoup de lois ni beaucoup de science, conservent leur originalité primitive et restent près de la nature ; ils ne se souviennent du joug

(1) Herder, *Sämmtliche Werke*, éd. Suphan, 1880, tome XX, p. 313.

(2) C'est la planche septième du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de Choiseul-Gouffier (I, p. 13) ; elle représente un tombeau de marbre blanc de l'île de Siphanto ; ce tombeau, d'une belle exécution, est sur le chemin de la mer à la ville ; « fait, dit Choiseul-Gouffier, pour consacrer peut-être la mémoire d'un héros, il a été dévoué aux usages les plus vils. Tous les monuments de la Grèce éprouvent le même sort ; les étables mêmes sont construites avec les ruines les plus riches ; souvent des statues sont maçonnées dans les murailles ; on ne peut faire un pas dans cette contrée sans trouver des chefs-d'œuvre, vestiges de ce qu'elle a possédé et témoins de ce qu'elle a perdu. »

[illegible] exige la capitation; ils gar-
[illegible] des Grecs. hospitalité, sobriété,
[illegible] pauvres. et dans certaines
[illegible] fille lorsqu'elle reçoit en dot
[illegible]

[illegible] des voyageurs qui visitè-
[illegible] Tournefort. Le Roy, Stuart,
[illegible] Riedesel. Chandler, Savary,
[illegible] printemps erré parmi les ruines
[illegible] hellénique ; à leur suite, il a par-
[illegible] observer les Grecs modernes et re-
[illegible] jadis. ainsi qu'un antiquaire net-
[illegible] une médaille brute et y déchiffre des
[illegible] d'un beau dessin. Et, de la sorte,
[illegible] une foule de particularités
[illegible] jolis détails, et les joignant,
[illegible] peint des scènes vives et
[illegible] sans doute, des tableaux
[illegible] aventures réelles et
[illegible] les sources. Mais
[illegible] par la description, fait
[illegible]

[illegible] qui veut s'en-
[illegible] sur les mâles
[illegible] pour préparer
[illegible] l'marre l'aven-
[illegible] montrer à ses
[illegible] mais le prélat
[illegible] par des cor-
[illegible] et à bercer un
[illegible] épisodes : le re-
[illegible] après quatre ans de cap-
[illegible] qui vient la pre-
[illegible] pour s'entretenir plus
[illegible] Lucie consultant à Phères
[illegible] entendant le nom de Dimitri que

prononce une amie dans le vent du soir; mais la voix de cette amie n'était-elle pas la voix de son propre cœur? Il met en scène des étrangers, des Francs qui, comme lui et comme les voyageurs dont il cite le témoignage, ne peuvent visiter sans émotion ni sensibilité ces îles de l'Archipel. C'est un Franc qui à Nio croit découvrir le tombeau d'Homère. C'est un autre Franc qui débarque à Scio pour cueillir des plantes, et qui s'éprend d'une jeune fille et l'épouse : il a trouvé, dit-il, Amour caché sous les brins d'herbe. C'est un autre Franc qui fuit Constantinople où règne la peste pour vivre dans la belle île de Candie. Et Halem a fait de même. C'est au fort des luttes de la Révolution et pendant que l'incendie de la guerre s'étend sur la plus grande partie de l'Allemagne qu'il se réfugie, selon son expression, à Tempé, dans une vallée de paix et de quiétude.

Ainsi revivent dans les *Fleurs des ruines*, sous forme de récits et de dialogues, en un style qui ne manque ni d'animation ni d'élégance, sans que le lecteur sente jamais les traces d'un laborieux assemblage de notes, les bergers de l'Attique souhaitant la bienvenue aux passants; les pêcheurs de Damala accompagnant de chansons leurs coups de rame; les jeunes filles lavant le linge au ruisseau comme dans l'époque homérique, puisant de l'eau à un puits près d'un vieux tilleul en dehors du village, tricotant, filant, dévidant la soie devant la porte des maisons tandis qu'une d'elles leur conte des histoires, ou bien dansant en robes blanches aux sons de la lyre. Et tous ces traits de la vie d'aujourd'hui sont encadrés par la majesté des ruines d'autrefois.

Halem est, en date, un des premiers Philhellènes. Liberté, dit-il avec Voltaire,

> La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue
> Avec ses sages et ses dieux.
> Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,
> Sous les pieds d'un vizir tu languis enchaînée
> Entre le sabre et le cordeau.

Il déplore la servitude des Grecs du continent soumis à d'igno-

de la gloire? La liberté et la noblesse d
auraient-elles à jamais quitté le sol classique de l'H
Non, les Grecs sont encore dignes, encore capables
berté; on reconnaît à travers la rouille du temps l'em
héréditaire du caractère antique; on sent parmi les
tes des montagnes du Taygète le souffle de l'esprit sp
on discerne sur le visage des habitants d'Athènes l'
sion de la profonde tristesse où les plonge leur abaiss
et « la haine des tyrans sillonne leur front hardi
doute la Grèce ne pourra se soulever sans le secours
reux du dehors, *ohne kräftige Hülfe*, et Halem regre
les Russes aient été si peu nombreux en 1770, lor
abordèrent au cap Matapan, et qu'ils n'aient pas pro
leur victoire de Tchesmé (1). Quelle affreuse désillusio
ce peuple qui se croyait délivré du joug après l'em
ment de la flotte turque, qui « pressentait la vie dans
truction » et appelait du regard le phénix de la liber
gissant de ces flammes! Mais un jour viendra où les na
émues de pitié, iront à l'aide de cette Grèce qui leu
ses mains suppliantes et qui doit leur être sacrée puisq
est le berceau de la science. Comme notre André Ch
Halem voit déjà

Le croissant oppresseur toucher à son déclin.

(1) Déjà, en 1785, [illegible]

« Où est le dieu, s'écrie un de ses personnages, qui rejettera les Turcs dans le désert? Où est l'Apollon qui ôtera la vie à ce serpent Python? » Ce dieu, cet Apollon vainqueur, Halem a le ferme espoir qu'il apparaîtra bientôt.

Quelques traits principaux, essentiels, sont à marquer et à retenir dans le caractère et l'œuvre littéraire de Halem : son libéralisme, son déisme à la Jean-Jacques, son patriotisme allemand, son culte pour Frédéric II.

Le libéralisme de Halem éclate suffisamment dans tous ses écrits. Il demandait au duc de Wurtemberg la liberté de Schubart. Il avait tressailli d'émotion en lisant le récit du serment des Suisses au Rütli, et lorsqu'il expliquait Tite-Live, il admirait les Romains qui chassaient leur tyran et fondaient une république. Il vénérait la mémoire de Brutus : « Patrie et liberté remplissaient la grande âme de Brutus ; dans son enthousiasme qui touchait à l'exaltation, ce héros rompit les tendres liens de l'humanité, et César tomba! » Il est un des *Aufklärer* de son temps, un des adversaires les plus résolus de la superstition, un des fauteurs du progrès, de la « propagation des lumières », et Nicolaï, son correspondant et ami, le regarde comme un de ceux qui défendent en Allemagne avec le plus de vaillance la cause de la saine raison, et le félicite de s'élever généreusement contre l'oppression des esprits. Quoi qu'on ait dit, il n'appartenait pas à la secte des illuminés. Mais il en connaissait intimement quelques membres, Knigge, Bode, dont il ne parle qu'en termes bienveillants, et s'il croit, avec Reinhold qui l'entretient à deux reprises de ce grave sujet, que l'*Illumination* a justement échoué en Bavière où « des feux follets l'ont poussée dans des marais », s'il est convaincu qu'en un pays catholique le rationalisme ne peut conduire qu'à l'athéisme ou à un scepticisme qui ne voit dans la morale qu'une simple conséquence de l'éducation et une nécessité politique, il estime néanmoins que cet ordre fameux était l'actif organe

de la libre pensée et s'opposait efficacement à l'esclavage et à l'abêtissement de l'intelligence humaine (1).

Il a été élevé dans la religion protestante, et il voulait, dans son *Gustave*, célébrer la victoire du protestantisme. En un passage du poème, il montre Luther « bravant l'ignorance » et « de ses mains puissantes écartant les décombres » pour que la source coule plus claire et plus pure. Il combat énergiquement le célibat ecclésiastique. « Législateurs, s'écriait-il, donnez au prêtre sa femme! » S'il parle de la Rome pontificale, c'est pour dire qu'elle se courbe sous « l'imbécile tyrannie » de ces monsignors qui

> .....foulent d'un pied tranquille
> Les tombeaux des Catons et les cendres d'Émile

S'il fait mention de saint Louis, c'est pour blâmer le faible et trop pieux roi de France que sa superstition rendit « le jouet du grand moine des bords du Tibre », et dans *Conradin*, il s'irrite que la papauté, « aveuglée par la haine et la cupidité, ait refusé à l'empereur Frédéric II la couronne d'or qu'il avait conquise par son courage ». Lorsqu'il représenta dans *Wallenstein* le cardinal Caraffa et dans *Jeanne de Naples* le légat romain, il peignit ces personnages sous un jour si défavorable que Schröder lui renvoya ces deux drames, qui n'auraient pas manqué de courroucer les ministres du catholicisme. Et Caraffa, en effet, déclare que l'Église n'est pas engagée par les traités et qu'elle peut les rompre, s'il s'agit de son salut; il somme Ferdinand d'étouffer le protestantisme; il accuse Wallenstein d'être un faux catholique, de mettre l'Église de Dieu en péril, de s'entendre avec les hérétiques comme s'ils étaient ses coreligionnaires. Quant au légat qui paraît dans *Jeanne de Naples*, il n'a d'autre mot à la bouche que l'honneur du Saint-Siège ; mais, à l'exemple du « moine de Rome », du « prêtre couronné » qui le délègue, il prend le masque de la justice et

(1) Voyage en France, I, p. 47; Strackerjan, I, p. 24, et II, p. 61, 71, 168; *Schriften*, I, p. 168; Jansen, p. 157.

« ne sert que l'ambition »; lui-même déplore la politique dont il est l'instrument, la « froide politique d'une cour », la « politique des sept collines », et il maudit la mission qui lui « commande de renier l'homme » et le devoir de fer qui écrase si souvent en lui le « germe du plus beau sentiment ».

Halem est surtout un grand haïsseur du froc. Il n'a que du mépris et presque de l'horreur pour les ordres monastiques. Il introduit un moine dans son poème d'*Adélaïde* et lui attribue un rôle brillant, prépondérant; mais ce moine du XIIe siècle a juré de « prêcher l'esprit de liberté et la dignité de l'homme », « de renverser la tyrannie », de « briser les chaînes des prisonniers », de « sauver l'innocence », et il est le seul de son couvent qui pense ainsi; les autres frères « mènent la vie végétative, s'engraissent aux dépens du pays ». Et, dans *Gustave*, quels accents de colère contre « l'engeance rampante de Loyola », contre les moines qui rentrent triomphalement en Bohême, tandis que la Tolérance, « douce fille du ciel », et la Liberté s'enfuient vers le Nord et cherchent asile près du roi de Suède! Il est vrai que le Wallenstein de Halem a fondé le monastère de Tepl et qu'il loue les Chartreux avec effusion : « Un pareil ordre offre un port aux hommes que les vagues du monde ont longtemps ballottés, un refuge d'où ils peuvent en paix élever leurs regards au-dessus des choses d'ici-bas. » Toutefois, Wallenstein exècre les faux moines qui préfèrent la politique à la religion et qui, « de leur morale commode, ainsi que le ténia, enlacent la conscience des grands qui ne savent ce qui les oppresse (1) ».

Mais Halem a lu la profession de foi du Vicaire savoyard et, avec Rousseau, il s'indigne qu'une Église, quelle qu'elle soit, même l'Église protestante, prétende avoir le monopole de la vérité et damne sans pitié quiconque ne pense

(1) Cf. outre *Gustav*, *Conradin* et *Adelheid*, les *Töne der Zeit*, p. 184 (et *ibid*, sur Luther, p. 52 et 115, les pièces *Lutherischer Geist* et *Christianismus*; *Blüthen aus Trümmern*, p. 13 et note; *Schriften*, I, p. 119; *Johanna von Neapel*, p. 5, 10, 12, 42, 52; *Wallenstein*, p. 66, 68, 110-111.

pas comme elle. Il suffit, selon lui, d'adorer la lumière céleste : le savoir terrestre n'est qu'une lueur qui guide souvent le cavalier à travers la nuit et qui souvent l'égare et l'attire dans les marais; le cavalier tombe, mais la lumière terrestre s'éteint, et à la clarté de la lune qui brille soudainement au ciel, il saisit à temps la bride du cheval et regagne le bon chemin. Halem chante donc la construction d'une église catholique à Oldenbourg : « Nous sommes tous égaux dans le royaume de Jésus. Partout où une pieuse communauté, réunie dans un édifice sacré, loue dignement l'envoyé de Dieu, l'esprit de Dieu est là. Oui, esprit de Dieu, descends sur nous; apprends-nous à faire ce qu'enseigne Jésus; nous sommes tous membres d'une même Église, et nous méritons tous un égal bonheur! » En 1792, il fit paraître, en collaboration avec Mutzenbecher et le pasteur Kuhlmann, un « livre de chants pour la piété publique et domestique dans le duché d'Oldenbourg ». Mais, si ce *Gesangbuch* fut regardé comme un des meilleurs recueils de l'époque, il suscita de vives résistances parmi ceux qui restaient attachés à la tradition, et Stolberg n'imaginait pas que Halem pût composer une œuvre d'édification pour des chrétiens sincères. Fréquemment, dans ses conversations et ses lettres, Stolberg reproche à son ami de révoquer en doute les récits de l'Évangile, l'engage à prendre une conviction « transcendantale », à écouter en faveur du christianisme les arguments de la raison et surtout les preuves du cœur, et Halem répond qu'il est persuadé de l'« excellence » de la personne et des préceptes de Jésus, mais qu'il n'a pas la foi et ne peut croire à la divinité du Christ. Lorsqu'il publie, en 1810, son poème de *Jésus*, il n'a d'autre but que de mettre en vers d'admirables leçons et de raconter l'histoire d'un homme qui faisait le bien, qui luttait héroïquement contre l'erreur et le mensonge, qui sacrifiait sa vie à la vérité avec un sublime dévouement. Il veut combattre le fanatisme et, selon le mot de Christine Westphalen, le penchant d'attribuer à des choses naturelles des vertus surnaturelles;

il veut, dit-il lui-même, montrer dans sa primitive vigueur et sa majestueuse clarté cet arbre superbe de la religion d'où partent, comme des branches, tant de généreux enseignements, cet arbre qu'entourent les haies d'une rigide et inflexible doctrine, cet arbre que les nuages des miracles et des mystiques rêveries enveloppent et cachent à nos yeux. Un de ses derniers ouvrages, « Raison qui vient de Dieu », ou *Vernunft aus Gott* (1818), contient des Iambes contre les zélateurs de l'orthodoxie et les nouveaux théologiens qui se disaient les vrais croyants. Il traite ces « gardiens de Sion » d'obscurants qui visent à ramener les vieilles ténèbres. Inspiré par l'esprit évangélique de la tolérance, et, suivant l'expression du comte Moltke, par les idées éternelles de l'humanité, marchant d'un pas ferme vers l'église invisible de Dieu où règnent la paix et l'amour, Halem commente cette parole de Herder qu'il a prise pour épigraphe de son livre : « Les doctrines séparent et exaspèrent; la religion unit, car il n'y a dans le cœur de tous les hommes qu'une religion », et la première des poésies du volume, la *Colonne de feu*, est adressée à l'éditeur de la Bible, Funk, si violemment attaqué par Claus Harms. Notre auteur est donc sur ce point un « rousseauiste » et il a lu les *Dialogues et Entretiens philosophiques* de Voltaire. Il ne croit que ce qu'il peut comprendre, et son Dieu est un Dieu de clémence et de bonté qui ne juge la foi que par les œuvres et n'exige d'autre culte que la droiture et l'honnêteté. Il répudie l'interprétation subtile et raffinée des dogmes; il pense qu'on fait assez en pratiquant ses devoirs et en honorant l'Être suprême qui « créa la lumière et remplit le Christ de courage et de force (1) ».

Disciple des philosophes français, pénétré des idées de son temps, nullement entiché de sa noblesse et se déclarant à l'occasion citoyen du monde, Halem est néanmoins Allemand et fier d'être Allemand. Il assure que l'Allemand

(1) Strackerjan, I, p. 188-190 et 198-202; *Töne der Zeit*, p. 212-219; *Gebet* (*Schriften*, V, p. 344), etc.

s'entend mieux que le Français et que l'Anglais à honorer la femme qui « vit librement avec lui et comme il sied (1) ». Il mêle à ses œuvres l'éloge de sa patrie. Dans *Jeanne de Naples*, il exalte la bravoure des Allemands et montre dans Othon de Brunswick un Allemand qui sait à la fois aimer et se battre. Au début du troisième chant d'*Adélaïde*, il apostrophe ainsi la Germanie : « Toi qui, par la loyauté, par le courage, par la simplicité des mœurs, t'élèves au-dessus de tes sœurs, et ne connais pas ta supériorité ! » Un jour, en 1790, il s'efforce de caractériser les divers peuples et de mettre en relief leurs traits particuliers. Il rappelle le mot de Ganganelli qui comparait les quatre grandes nations de l'Europe aux quatre éléments : l'Italien, c'est le feu qui s'enflamme et pétille; le Français, c'est l'air dont la finesse ne laisse pas la moindre trace; l'Anglais, c'est l'eau mobile et changeante; l'Allemand, c'est la terre qui, malgré sa densité, produit de bonnes herbes et d'excellents fruits (2). Eh bien, soit, dit Halem, l'Allemand n'est pas si poli, si léger, si spirituel que le Français; il n'est pas si entêté, si orgueilleux, si capricieux que l'Anglais; c'est un homme simple, bon, raisonnable, loyal, modeste, infatigable, brave, endurant; il a cette *diligentia* dont se piquait Leibniz, et cette *laboriositas* qui, suivant le philosophe, était la seule des qualités de l'esprit que les Germains eussent conservée; il est le premier, comme Tacite l'écrivait déjà, *armis et fide*. Mais l'Allemagne n'a-t-elle réellement d'autres traits distinctifs que la droiture et la vaillance? Elle est le centre des lumières. On doit à la France, ajoute Halem ironiquement, l'art de désigner les pas de danse, les uniformes des régiments, les perruques, le menuet, la poudre à cheveux, les perles artificielles et toutes sortes de modes; mais l'Allemagne n'a-t-elle pas inventé l'imprimerie? Un prince d'outre-Rhin disait à un conseiller au Parlement qu'il vou-

(1) *Ihre Wurde der Weiblichkeit* (*Töne der Zeit*, p. 197).
(2) Halem a mis également en vers ces mots de Clément XIV (*Töne der Zeit*, p. 180).

lait faire imprimer un livre dans son pays. « Vous avez donc, remarqua son interlocuteur, des imprimeries en Allemagne. » — « Vous n'en auriez point sans les Allemands, » répondit le prince. Et Halem entonne, non sans erreurs ni exagérations, le panégyrique des Allemands : ils cultivent les sciences avec succès; aucun peuple ne peut se mesurer avec eux dans le domaine du droit et de la théologie; leur justice les protège contre le vol et le meurtre; leur système libéral d'éducation et la liberté de penser et d'écrire les garantissent de toute oppression de l'esprit. Il avance même que la constitution politique, consolidée par l'Union des princes ou *Fürstenbund*, préserve l'Allemagne de la servitude intérieure et qu'une armée de six cent mille hommes exercés la défend de l'étranger qui voudrait la subjuguer. Contrairement à l'opinion de Hippel, qui attribuait aux Allemands le génie des Anglais et le goût des Français, il estime qu'ils ont plutôt le goût du vrai que le goût du beau, et un jugement mûri par leur lenteur, affermi par leur savoir. Mais cette gloire est-elle mince? Halem cite les noms des plus célèbres auteurs de l'époque et conte à ce propos une anecdote. Un jeune duc français soutenait à la margrave de Bade que la France comptait plus de grands génies que l'Allemagne. « Nommez-m'en six, » lui dit la margrave. Il écrivit sur une carte six noms : Descartes, Fontenelle, Molière, Buffon, Montesquieu, Gresset. Mais la margrave, prenant le crayon, riposta par six noms : Leibniz, Haller, Lessing, Gmelin, Grotius, Gleim; puis, au revers de la carte, traça six autres noms : Copernic, Frédéric II, Luther, Hasse, Winckelmann et Klopstock. Le duc — singulier Français pour qui n'existent pas Voltaire et Rousseau! — s'avoua vaincu. « Était-ce peut-être, demande Halem, de la galanterie envers une dame et, par-dessus le marché, une princesse? Qu'on prenne le crayon! » Il loue son idiome maternel. On accuse la langue allemande d'être rude, chargée d'articles, de verbes auxiliaires, et l'on répète le mot de Frédéric à Gottsched, qu'elle fait mal aux

oreilles; qu'on n'y trouve que des *k* et des *p*, *knap*, *knip*, *klap*, *klotz*, *krock*; que le nom de Gottsched renferme cinq consonnes; que *rival* sonne mieux que *Nebenbuhler*. Mais ne peut-on répliquer avec Fontenelle que, si l'allemand est plus dur que le français, cette dureté lui donne plus de force et plus de vigueur? Qu'on se garde seulement, conclut Halem, de trop employer les inversions; la langue, riche et abondante, s'est encore accrue et ennoblie dans la dernière moitié du siècle; un temps viendra où les hommes de goût liront les écrivains allemands dans l'original. Les Français connaissaient-ils, en 1740, même de nom, les écrivains anglais? Ne les lisent-ils pas aujourd'hui dans le texte? Ne les traduisent-ils pas à l'envi (1)?

Halem s'inspire de Klopstock lorsqu'il prend si chaudement la défense de sa nation et de sa langue. Il cite, au début de son plaidoyer, des vers que le poète, son maître, a composés pour éveiller chez le peuple allemand l'esprit d'émulation et l'ardeur de combattre et de vaincre les autres peuples : « Germanie, jamais pays ne fut aussi juste

(1) *Hat der Deutsche Ursache auf seine Nation stolz zu sein?* Cf. *der Probierstein* et *der Deutsche* (*Töne der Zeit*, p. 137 et 144). Halem était puriste, et, de même que Klopstock, très hostile aux mots étrangers. Aussi un critique lui reprochait-il de raffiner et d'employer *Abdachung* pour *Glacis*. Dans le Voyage de Hollande, il propose de « pénétrer dans les profondeurs de la langue hollandaise » et de prendre à cet idiome de vieux termes allemands; pourquoi dire *Allee* pour une promenade plantée d'arbres et ne pas emprunter aux Hollandais un mot plus précis, *laan*? Dans les passages des lettres d'Œlsner qu'il insère en son *Voyage de France*, il substitue des mots allemands aux mots français. Dans une épigramme (*Töne der Zeit*, p. 151), il s'indigne que les femmes allemandes aient été longtemps dégradées par le mot français *Madam* et *Mamsell* et les salue de nouveau *Frau* et *Fräulein*, demande même qu'on emploie, au lieu de *Fräulein*, *Jungfrau*, « si vilainement défiguré en *Jungfer* ». Il préfère *Schrifter* à *Schriftsteller* qui lui semble « laid » (*id.*, p. 192). Dans le « Magasin pour le droit criminel de l'Empire français », il propose de rendre « promulgation » non par *Promulgation* qui n'est ni allemand, ni clair, non par *Ausfertigung* ou *Gesetzkrafterklärung* qui n'épuisent pas l'idée, mais par *Gesetzung* (puisque Campe remplace *Sanctionirung* par *Gesetzlichung*), ou bien mieux encore par *Befolgungsbefehl*. « Pas de mots étrangers! s'écrie Halem. Souvent, j'entends ce cri de la langue Teut : « Représentez-moi vraie et sincère, dans ma pureté et ma force natives! » Pratiquez, parlez, écrivez la langue de la France. C'est la première loi. Mais la seconde lui ressemble : quand vous parlez allemand, parlez entièrement l'allemand. Ne vous lassez pas, malgré les mauvaises habitudes, et bien que le pur allemand ne vienne pas aussitôt sous votre plume. Pensez aux paroles de Luther : « Durant quinze jours, durant trois semaines, j'ai cherché un mot et parfois je ne l'ai pas trouvé. »

que toi envers les étrangers ! Ne sois pas trop juste ! Ils ne pensent pas assez noblement pour voir combien t'honore ton défaut. Tu es de mœurs simples, de caractère sage, d'esprit plus grave, plus profond. Ta parole est force, et ton épée, décision. Pourtant, cette épée, tu la changes volontiers en une faux, et, je t'en félicite, tu ne la trempes pas dans le sang des autres mondes ! » Mais, si Halem partage la fierté patriotique de Klopstock et son désir de soustraire l'Allemagne à l'influence étrangère, s'il affirme, à son exemple, la supériorité du génie germanique, il n'a pas, comme lui, de colère et de haine contre Frédéric II. Dans plusieurs de ses odes Klopstock s'est plaint que le roi de Prusse, ce « penseur cuirassé », se soit avec mépris détourné de la poésie allemande qui venait à sa rencontre ; il reproche à Frédéric d'avoir méconnu la flamme teutonique et « tout ce que les rois peuvent récompenser et non créer », d'avoir dédaigné la muse de la patrie et amoindri sa propre gloire en refusant de « couvrir le sang de ses lauriers par des lauriers plus beaux ». Mais Halem n'en veut pas à Frédéric. Il est fritzien, *fritzisch*, selon une expression de cette époque, et il excuse le roi d'avoir écrit en français. La langue allemande était-elle polie, et le goût épuré, lorsqu'il y a cinquante ans, Frédéric entra dans la vie ? Et n'a-t-il pas toujours agi en véritable Allemand ? S'il était grand par le génie — que la France avait formé, — n'était-il pas plus grand par le caractère ? Même après l'apparition du factum *De la littérature allemande*, Halem ne se fâche pas. Qu'importe que le roi qualifie la langue allemande de jargon barbare, et les pièces du théâtre allemand de farces ridicules et dignes des sauvages du Canada ? Il remarque pourtant qu'un changement se prépare dans les esprits ; il annonce de beaux jours à la littérature ; il prédit que l'Allemagne aura ses auteurs classiques, que son idiome se fixera, se perfectionnera, s'étendra d'un bout de l'Europe à l'autre, et que ses écrivains, quoique venus les derniers, surpasseront promptement leurs prédécesseurs ; il aperçoit de loin

[illegible] Et Halem lui sait gré de cette espérance. [illegible]ment. Dans une de ses meilleurs pièces de [illegible] le poète fait entendre la voix de Frédéric, [illegible] ses nobles compagnons de vaincre l'étranger et [illegible] au but, sans se lasser ni se rebuter, avec une [illegible] allemande. Il représente Frédéric prophéti[illegible] triomphe que ses yeux ne verront pas, et applau[illegible] à la victoire de ceux qui, Allemands comme lui, le [illegible] au temple d'Apollon, non par la même route, mais [illegible] chemin tout aussi glorieux. Qu'on écoute donc Fré[illegible] qu'on l'écoute en silence; qu'on imite Diomède [illegible] dans la mêlée, sans s'irriter des injures d'Aga[illegible] [illegible] le roi a raison d'exhorter [illegible] en avant, et déployons notre [illegible]

[illegible] dans Frédéric la merveille des [illegible] le souverain incom[illegible] de batailles que pour re[illegible] qui sut unir [illegible] de plusieurs [illegible] Königsberg, où [illegible] avec une sincère [illegible] pourrait t'en vou[illegible] comme tu l'enseignais? [illegible] encore mûrs pour tes [illegible] ferme les chaînes de [illegible] marque le but aux rois [illegible] Jacob, il re[illegible] comme on s'y attendrait. [illegible] un ancien fedwebel [illegible] Le vété[illegible] dans un coin de la [illegible] Minden et les [illegible] aux mille détours. Il [illegible] lui montre sa vigne. [illegible] il veut être en-

terré, lui montre les blessures qu'il a reçues pour son roi dans mainte rencontre, lui montre un petit arbre sur la pente de la colline : « Je l'ai planté lorsque éclata la guerre de Sept Ans. Grandis, disais-je en le plantant, grandis vaillamment, et sois pour moi le signe des victoires de Frédéric. Et voyez, quelle verdure superbe ! Frédéric vaincra ! Plût au ciel que je pusse suivre encore ses drapeaux et combattre pour lui ! Mais je peux prier et je prierai pour lui du haut de ce rocher, tant que Dieu me prolongera la vie ! » Et avec Halem qui se découvre respectueusement, il boit au succès des armes de Frédéric.

Mais le plus bel éloge que Halem ait fait du « vieux Fritz », est contenu dans les premiers vers de *Gustave*. Le poète exalte le *Fürstenbund* qui assure la constitution germanique, et le fondateur du *Fürstenbund*, « le héros aux boucles argentées qui, tirant son épée, cria aux princes de la Germanie : Jurons de défendre la liberté et les droits que nos pères nous ont conquis ! » Puis, comme entraîné par l'enthousiasme, il s'apprête à célébrer Frédéric. Mais il s'arrête et n'ose ; la grandeur, la gloire rayonnante du personnage l'intimide et l'éblouit ; il préfère traiter un sujet à la fois plus lointain et plus aisé : « Que Gustave soit mon chant (1) ! »

Tel a été le polygraphe Halem. Aucun de ses écrits, si l'on excepte son *Histoire d'Oldenbourg* et la relation de son séjour à Paris en 1790, ne mérite de rester. Traducteur, adaptateur, arrangeur, il ne tire rien de son propre fonds, et ce qu'il aime surtout, c'est à mettre en distique ou en quatrain un mot, une anecdote, une réflexion qui l'a

(1) Cf. *Schriften*, IV, p. 16, 159, 179, 299, et V, p. 15-17, 378; *Poesie und Prose*, p. 66-71. Dans la pièce *Das scheidende Jahr*, l'année 1786 se présente devant le trône de Dieu ; elle tressaille et frémit, bien qu'elle ne dégoutte pas de sang, comme ses sœurs aînées, et qu'elle ne soit pas accompagnée des gémissements de ceux qui succombent à la faim, à l'épée ou au tremblement de terre; elle est marquée, hélas! par la mort du plus grand des hommes, de Frédéric.

frappé (1). Car il a lu beaucoup, il a pris des notes en grand nombre et fait d'abondants extraits; ne dit-il pas dans le fragment de ses *Mémoires* qu'il n'a cessé durant sa vie de lire la plume à la main? Aussi, ce qu'il y a de plus intéressant dans ses œuvres de prose et de poésie, ce n'est pas le talent, qui est mince, c'est la continuelle curiosité de cette intelligence toujours en éveil, toujours à l'affût des productions d'autrui, de quelque genre qu'elles soient; c'est l'activité de ce *helluo librorum*, de cet infatigable amateur de livres, possédé et comme tourmenté du besoin de connaître tout ce qui se pense et s'imprime en Allemagne et au dehors. Il n'est nullement un artiste. Il écrit rapidement et sans soin : facile, prompt à se satisfaire, content du premier jet, fermant les yeux aux négligences, insoucieux, comme la plupart de ses compatriotes, d'un style correct et châtié, croyant sans doute qu'il suffit de semer dans une page deux ou trois fleurs de rhétorique et de dire, par exemple, que « les tonnerres de Robespierre roulaient sur la France tremblante » ou que « le bonheur éclatant de Lanval assembla sur sa tête les nuées du malheur », craignant de perdre son temps s'il s'attarde à polir l'expression, et à revêtir sa pensée d'une forme précise, pure, achevée.

Mais que de services rendent des hommes qui dispersent leur attention sur une foule de sujets, et communiquent au public, clarifient à son usage, lui exposent en abrégé les choses qu'ils ont lues! Le duché d'Oldenbourg doit à Halem une part considérable de sa culture intellectuelle. Ses articles, ses revues, ses ouvrages, la Société littéraire qu'il fonda et anima de son zèle, furent, pour parler comme lui, un ferment, *ein Ferment*, « qui ne demeura pas sans influence sur l'esprit du pays » : on se prit à lire; on parla, non plus de procès, d'incidents de famille et des faiblesses du voisin, mais de la littérature, et si plusieurs, beau-

(1) Voir surtout dans les *Töne der Zeit*.

coup même, furent gâtés par la lecture de misérables romans, le goût gagna dans l'ensemble et progressa (1).

Gœthe et Schiller n'estimaient pas Halem, qui leur semblait médiocre. Ils souffraient impatiemment que des écrivains subalternes leur ravissent la faveur du public, de ce public qui, suivant le mot de Schiller, n'aimait que la divine platitude. Bien que leurs *Xénies* n'aient pas attaqué le poète d'Oldenbourg, ils ne s'exprimaient sur son compte dans leurs conversations et leurs lettres intimes qu'avec dédain. Lorsque Halem les pria de collaborer à l'*Irène*, Schiller s'indigna. Il se rappelait l'accueil froid et hostile que sa revue des *Heures* avait reçue des journalistes et de la plupart des lettrés. « Ces messieurs, s'écriait-il, qui tentent le possible pour nous annihiler, voudraient en outre que nous agissions au profit et dans l'intérêt de leurs œuvres ! » Et Gœthe l'encourageait à répondre vertement, à répliquer à l'invitation par un vigoureux coup de poing, par une épître pleine d'humour, à dire leur fait à ces gens-là : « je leur voue, concluait-il, et je leur jure une haine de plus en plus grande (2). »

Il est vrai que Halem est, en littérature, un partisan de l'ancien régime. Il cite Gœthe et Schiller; il admire *Egmont* et *Faust*, et désapprouve le jugement brutal de Hennings sur *Hermann et Dorothée;* il goûte le *Wallenstein* de Schiller, sans jalousie de métier, sans dépit ni rancune contre l'homme qui lui prend son sujet et le traite supérieurement. Mais il appartient à un autre ordre et mouvement d'idées. Il garde à Gleim un souvenir respectueux, et il est l'ami de Nicolaï. De même que Voss, il ne connaît pas à la poésie de plus noble emploi que celui de répandre les bons sentiments, et le sous-titre de ses revues indique qu'il ne cherche qu'à moraliser et à instruire. Ses *Mélanges* d'Oldenbourg sont « destinés à l'utilité et au plaisir de ses conci-

(1) Autobiogr. (Strackerjan, I, p. 80).

(2) *Correspondance* de Gœthe et de Schiller, éd. Cotta, p. 306 et 307 (17 et 19 mars 1800, nos 847 et 858). Ce qui n'empêcha pas Schiller de donner à l'*Irène* le prologue de son *Wallenstein*

toyens de toutes les classes et particulièrement du bourgeois et du paysan qui méditent. » Son *Irène* est une revue « pour les filles de l'Allemagne ». En 1813, sous la domination française, il publiait un « Manuel statistique pour le département des Bouches-du-Weser », et, dans cet almanach pratique, résumait l'organisation nouvelle, énumérait les fonctionnaires, conseillait aux habitants de planter des frênes, blâmait la malpropreté des villageois, et les engageait à nettoyer et à assainir leurs maisons (1).

C'est pourquoi il préfère Klopstock et Herder aux Dioscures de Weimar. Il compare Herder au divin Platon. L'*Adrastea* lui semble une merveille du monde, un bloc de marbre, l'œuvre même du génie, et « la fille grave de la justice ». Il déclare que l'écrivain a, dans ce livre, selon la sainte coutume de l'Égypte qui jugeait les morts, porté sur le siècle finissant un jugement sans appel. Comme Herder, il ne parle qu'avec tristesse de la faiblesse de l'Allemagne, et, en 1802, lorsqu'il voit sa patrie mise à l'encan dans le cabinet de Talleyrand, il évoque contre les princes l'esprit du barde allemand, de ce Balde que « le charme de Herder éveilla du trépas (2) ».

(1) Strackerjan, II, p. 30; cf. le *Statistisches Handbuch für das Departement Wesermündungen*, et notamment les *Geographische und ökonomische Bemerkungen*.

(2) *Töne der Zeit*, p. 179; *Schriften*, V, p. 278 et 287.

III

1790. LE VOYAGE DE FRANCE

De tous les écrits de Halem, le plus important est, — avec l'*Histoire d'Oldenbourg*, — ce *Voyage en France* qui fait l'objet de notre publication. Ce fut en 1790, lorsque la France « célébrait la deuxième année de sa liberté », que Halem entreprit ce voyage. Depuis la convocation des États Généraux, il attendait avec impatience, ainsi que ses amis d'Oldenbourg, les nouvelles de Paris et les commentait passionnément. La plupart des membres de la Société littéraire ne cachaient pas leur sympathie pour cette Révolution dont les progrès rapides tenaient les esprits en suspens. Gramberg, le premier, avait loué à haute voix ce qu'il appelait le grand œuvre, *das grosse Werk*. « Si le despotisme triomphe, disait-il, si les Français et avec eux tous les hommes ne deviennent pas ce qu'ils pourraient et devaient être, j'abandonne la cause de la libre humanité, et je crois que nous sommes faits pour être esclaves ; — mais je ne cesserai d'admirer Mirabeau (1) ».

Le 1er juillet 1790, avec deux amis, l'assesseur du tribunal supérieur Cordes et l'avocat Erdmann, Halem quittait Oldenbourg et se dirigeait vers Paris par le Hanovre, le Palatinat, le Wurtemberg et la Suisse.

La première partie de sa relation n'intéresse pas spécialement le lecteur français. Elle mérite pourtant d'être analysée.

(1) Jansen, *Aus vergangenen Tagen*, p. 139, note.

champs fertiles, des vignes, des villages semblables à des villes et entourés d'arbres qui leur forment une ceinture de verdure, des routes commodes, des cochers d'humeur joviale, un peuple toujours gai, riant, animé de l'esprit de ce Nierstein et de ce Liebfrauenmilch qui coulent à flots dans chaque auberge ! Mais déjà se fait sentir le voisinage de la France. A Mannheim, le gouvernement de l'électeur défend aux Français de porter la cocarde nationale et interdit la vente et la lecture des brochures qui concernent la Révolution.

Les ruines gigantesques du château d'Heidelberg rappellent également la France. Mais en citant les causes de cette grande destruction, Halem n'oublie pas de mentionner, outre la fureur française, « l'antiquité et le nouvel incendie allumé par la foudre ». S'il déteste la France de Louis XIV, de Louvois et de Mélac, il aime la France de Louis XVI, la France de 1789 et de 1790.

Stuttgart l'arrête plusieurs jours, et ces jours lui semblent des heures. Il se présente au fameux Schubart et passe une soirée avec lui à lui deviser de toutes choses et à vider des bouteilles de vin du Rhin. Il visite l'Académie militaire, créée par le duc Charles, et revient des préventions qu'il avait contre elle. Les élèves, habillés de noir et de bleu, allaient en rangs au réfectoire et au mot de commandement « *zum Gebet !* » faisaient, avant de s'asseoir, leur prière à voix basse ; mais ils avaient une certaine liberté, puisqu'ils sortaient tous les dimanches ; on n'exigeait plus d'eux des preuves de noblesse ; la propreté, l'ordre, l'agrément, régnaient dans l'école.

De Stuttgart, Halem se rendit à Tubingue, et, par Tubingue et Engen, à travers une contrée qui « revêtait déjà la grandeur helvétique », à Schaffhouse. Il vit la chute du Rhin : « C'est le diable, lui disait un Anglais, qui fait cuire une soupe au lait. » Un cocher français le conduisit de Schaffhouse à Constance ; cet homme, rapporte Halem, était tantôt extrêmement poli, tantôt extrêmement impertinent,

Il entre en Hanovre par le village de Harpstadt : là, à l'auberge, pour se distraire, il parcourt le tarif des douanes qui pend au mur ; et que voit-il, non sans pitié ni surprise, au nombre des marchandises frappées d'un droit d'entrée, et tout au bas de la liste... les Juifs !

Minden, Pyrmont, Gœttingue, telles sont les haltes de Halem en Hanovre. Il remarque à Minden des rues courbes et étroites, de vieilles maisons à pignons, et une école normale très simplement organisée. A Pyrmont, après un tour dans l'allée de tilleuls où se promènent les baigneurs, il entre au théâtre et applaudit l'acteur Grossmann qui fait pleurer tout le parterre dans l'*Enfant de l'amour* : « Les pièces de Kotzebue, dit-il, produisent un grand effet sur la scène, mais elles ne devraient jamais paraître imprimées, parce qu'une lecture silencieuse et critique diminue l'impression. » A Gœttingue, il assiste à une conférence de son ami Bürger, le poète de *Lenore*. Bürger était alors privat-docent à l'Université et enseignait l'esthétique. Il parla de l'illusion, développa quelques belles idées et lut à ses auditeurs avec beaucoup de sentiment l'*Ino* de Ramler et un passage du deuxième chant de la *Messiade*, la résurrection de Rachel.

Au sortir du Hanovre, Halem poursuit sa route à travers l'Allemagne, par Cassel, Francfort, Mayence, tantôt sur de bonnes chaussées, tantôt sur des chemins affreux qui lui rappellent sensiblement, comme il dit, la mosaïque politique de l'Allemagne. La tombe du comte Lameth, une des victimes de la bataille de Bergen, attire ses regards à Francfort. Il lit avec émotion l'inscription funéraire : *Rebus in arduis audax et providus*. « Ainsi était le père, s'écrie Halem, ainsi sont les fils, Charles et Alexandre de Lameth, qui défendent maintenant dans l'Assemblée nationale les droits de l'humanité ; ils ont déposé la noblesse pour la recommencer d'autant plus brillamment par leurs propres exploits ! »

Le Palatinat, le pays des *Pelzer*, comme se nomment les habitants, ou, comme Halem le qualifie ailleurs, le jardin de l'Allemagne, le met en joie et en liesse ; partout des

champs fertiles, des vignes, des villages semblables à des villes et entourés d'arbres qui leur forment une ceinture de verdure, des routes commodes, des cochers d'humeur joviale, un peuple toujours gai, riant, animé de l'esprit de ce Nierstein et de ce Liebfrauenmilch qui coulent à flots dans chaque auberge ! Mais déjà se fait sentir le voisinage de la France. A Mannheim, le gouvernement de l'électeur défend aux Français de porter la cocarde nationale et interdit la vente et la lecture des brochures qui concernent la Révolution.

Les ruines gigantesques du château d'Heidelberg rappellent également la France. Mais en citant les causes de cette grande destruction, Halem n'oublie pas de mentionner, outre la fureur française, « l'antiquité et le nouvel incendie allumé par la foudre ». S'il déteste la France de Louis XIV, de Louvois et de Mélac, il aime la France de Louis XVI, la France de 1789 et de 1790.

Stuttgart l'arrête plusieurs jours, et ces jours lui semblent des heures. Il se présente au fameux Schubart et passe une soirée avec lui à lui deviser de toutes choses et à vider des bouteilles de vin du Rhin. Il visite l'Académie militaire, créée par le duc Charles, et revient des préventions qu'il avait contre elle. Les élèves, habillés de noir et de bleu, allaient en rangs au réfectoire et au mot de commandement « *zum Gebet !* » faisaient, avant de s'asseoir, leur prière à voix basse ; mais ils avaient une certaine liberté, puisqu'ils sortaient tous les dimanches ; on n'exigeait plus d'eux des preuves de noblesse ; la propreté, l'ordre, l'agrément, régnaient dans l'école.

De Stuttgart, Halem se rendit à Tubingue, et, par Tubingue et Engen, à travers une contrée qui « rentrait déjà la grandeur helvétique », à Schaffhouse. Il vit la chute du Rhin : « C'est le diable, lui dirait un Anglais, qui fait cuire une soupe au lait. » Un cocher français le conduisit de Schaffhouse à Constance ; ce bonnet, rapporte Halem, était tantôt extrêmement poli, tantôt extrêmement impertinent,

lac des Quatre-Cantons excite son enthousiasme ; il salue ces bords « romantiques » qui furent « le berceau de la jeune liberté » ; il les décrit longuement et avec admiration ; chaque fois qu'il se souviendra de la Suisse, s'élèvera dans son esprit la pensée de ce lac qui présente tous les aspects de la nature. Lucerne le charme. Il y débarque un dimanche et par un temps superbe. Le port fourmille de canots, et les chapeaux de paille des femmes, ornés de fleurs et de rubans, offrent un spectacle qui réjouit l'œil. Au soir une foule nombreuse se presse soit à la promenade, soit aux concerts. La voix des chanteurs est peu exercée. Mais « qui voyage en Suisse pour entendre des concerts et voir des tableaux ? Là, c'est la nature qui peint et jamais ses couleurs ne pâlissent. Ici, la seule musique, c'est le bruissement des cascades, et jamais elles ne se taisent ».

Halem gagne Berne par Unterseen et le lac de Thun, et, sur son chemin, note les mœurs des petites gens, converse avec le villageois. Des paysans de la vallée de Hasli lui racontent qu'ils sont libres et ne paient pas de redevances, mais que l'argent leur manque et que les choses ne sont pas toujours comme elles devraient être. Le voici à Neuchâtel, où — lui dit son domestique de place — toutes les personnes comme il faut parlent allemand ; à Morat, où les émigrés ont crayonné sur les murs de l'auberge des invectives contre les démocrates et représenté Barnave et Mirabeau pendus à la potence ; à Lausanne, où les habitants se plaignent de ces Français qui font renchérir les denrées et qui traînent avec eux une armée de laquais oisifs ; à Versoix, dont Choiseul voulait faire un port et que tout le pays nomme la Folie-Choiseul ; enfin à Genève. Cette ville est celle de Suisse où Halem souhaiterait de vivre, parce qu'elle a la situation la plus avantageuse du monde et qu'elle « rassemble en son foyer les rayons de la sagesse d'Italie, de France et d'Allemagne ». Il vante les promenades publiques : les Bastions où des centaines de dames, habillées avec goût, vont et viennent le dimanche librement et sans gêne ; la Treille que les

Genevois fréquentent surtout le soir au clair de lune ; la Bastie d'où l'on aperçoit Genève; Carouge, qui menaçait d'être pour Genève ce qu'était Altona pour Hambourg ; le Rhône et l'Arve s'unissant l'un à l'autre et courant aussi loin que la vue peut aller, sans mêler leurs flots. Il aime à contempler le lac ; cette masse d'eau manque sans doute de mouvement et de vie ; il y a trop peu de bateaux pour l'animer, et Joseph II l'appelait assez justement la mer Morte. Toutefois, de la promenade Saint-Antoine, notre Allemand considère volontiers les deux bords du Léman couverts de jardins, de villas et de petits villages ; ses regards s'étendent, à droite, sur la rive savoyarde, jusqu'à la pointe d'Yvoire qui s'avance si pittoresquement dans le lac; ils se perdent, à gauche, dans cette mer bleue qui se déroule vers les montagnes enveloppées de nuages.

Halem est, comme on dit aujourd'hui, un excursionniste. Il avait lu Haller, Rousseau, Coxe, Ramond, qui mirent la Suisse en vogue, et, lui aussi, va chercher les grands spectacles de la nature ; il escalade des pics ; il brave la fatigue pour s'élever au-dessus des plaines et voir le monde du haut des Alpes. Il voulait d'abord gravir le Gotthard par le Pont du Diable. Mais le général Pfyffer, l'auteur du célèbre Relief de la Suisse, lui trace un autre itinéraire. Halem se rend de Lucerne à Alpnach ; il salue en passant la cascade du Rotzloch qui fait sur lui une profonde impression par le sombre aspect de ses rochers, le château de Landenberg où « commença, par l'expulsion du bailli, l'accomplissement du serment prêté au Rütli », l'église de Sachseln et le tombeau de Nicolas de Flue qu'il compare à Timoléon ; il s'engage dans le col du Brünig, non sans verser, dit-il, plus d'une goutte de sueur, et, après avoir atteint Meiringen, visite les deux chutes du Reichenbach, visite le Grindelwald et ses voûtes de glace dont la couleur glauque est embellie par les vapeurs du soleil, et sur la route de Grindelwald à Lauterbrunnen, il compose son petit poème de la *Rose des Alpes :* « Moi aussi j'ai gravi la cime des Alpes, le sanctuaire de la terre, et en-

consolation de l'avenir, alors que disparaissent les jo
restres. Brille, petite fleur, brille pour celui qui soupir
toi ; ton parfum annonce le repos ; bénis soient ceu
trouvent ! »

Quelques jours plus tard il est au Locle et à la Cha
Fonds où il parcourt les fabriques d'horlogerie. M
allant de la Chaux-de-Fonds à Neuchâtel il s'extasie
paysage qu'il découvre subitement de la hauteur des
le val de Ruz, le lac de Neuchâtel et celui de Morat,
ton de Fribourg, plus de la moitié du canton de Bern
cela, il le voit au-dessous de lui, comme sur le Relief
néral Pfyffer, et dans le lointain, en demi-cercle, s'é
chaîne des Alpes neigeuses, du Wetterhorn au mont
Il assure qu'il n'a rien contemplé de plus majestueu
plus grandiose, qu'il est à la fois surpris et profond
ému, qu'il n'oubliera jamais ce spectacle, infiniment
rieur à la vue dont on jouit sur la terrasse de Berne.

Lorsqu'il est à Genève, il fait l'ascension du Grand S
et sans être assombri par l'inscription du château ru
l'Ermitage : *Nasci, pati, mori*, il se livre au vif plais
lui donne un immense et magnifique panorama : « D'u
s'ouvrait à nous le vaste paradis au milieu duquel (
s'élève en amphithéâtre autour de son lac. Le lac lui
étend ses belles rives, là jusqu'à Thonon, ici jusqu'à

qu'à l'Écluse, et va reposer dans le fond sur la croupe grise et infinie du Jura. Un autre regard embrasse, jusqu'à Bonneville, la vallée entière qui mène à Chamonix, et derrière, dans sa pleine et brillante beauté, le mont Blanc porte sa tête dans les nues. Un troisième regard atteint jusqu'au lac d'Annecy, resserré dans un groupe pittoresque de montagnes, qui ne laisse entreluire qu'une partie de la ville d'Annecy. Le pays qu'on découvre, Chablais, Gex, Vaud, Genève, est soumis à quatre souverainetés différentes; un prince qui l'aurait, selon l'idée d'Addison, à lui seul, qui comprendrait le lac Léman dans ses états, qui fixerait sa demeure à Genève, comme au centre de ses possessions, ce prince régnerait sur le plus beau royaume de l'Europe, et quel sentiment pour lui, si, du sommet du Salève, il voyait à ses pieds une nation qui l'aimerait et qui le remercierait de la protéger contre les ennemis extérieurs et intérieurs de la liberté ! »

Chamonix attire également Halem. Par Sallanche, par Chède dont il juge la cascade très intéressante, par les bords du Nant Noir qui coule innocemment après avoir roulé des rochers et transformé le pays en désert, par Servoz, il arrive dans la vallée de Chamonix. Il monte au glacier des Bossons. Puis il entreprend l'excursion la plus difficile qu'il ait jamais faite, celle du Montanvers et de la mer de Glace ; il croyait être au Groenland. Aussi n'eut-il pas un instant l'idée de gravir le mont Blanc. Il y avait eu jusqu'alors deux ascensions: la première exécutée en 1786 par Paccard et Balmat ; la deuxième en 1787 par Saussure. Halem refusa d'être « le troisième vainqueur du géant blanc » et déclara qu' « il y aurait du donquichottisme à soutenir le combat ». Il regagna Genève par Martigny, Saint-Maurice, Bex, Aigle, Évian et Thonon : il n'oublie pas de dire qu'en traversant Aigle, il vit à chaque fenêtre et à chaque porte sourire un joli visage de jeune fille.

Mais, avant tout, Halem est littérateur. Il cherche sur sa route à connaître les écrivains de renom que possède la Suisse. A Zurich, il visite la maison de Gessner, ce « confi-

dent de la nature », et s'entretient plusieurs fois avec Lavater. Il s'indigne qu'on ait pu traiter d'hypocrite l'auteur de la *Physiognomonique;* il le représente comme un homme à la figure pâle et empreinte de souffrance, aux façons aisées et avenantes, à la voix douce; « son âme pure et religieuse reluit à travers le visage, de même que la lune à travers les esprits d'Ossian », et Halem lui applique le mot de Mme de Sévigné sur Fénelon, qu'il faut ne l'avoir jamais vu pour ne pas souhaiter son amitié. Il cause, à Genthod, avec l'auteur de la *Palingénésie :* il est touché de la bonhomie de Bonnet qui parle avec chaleur de la famille des Stolberg et estime très haut la science allemande; mais le philosophe ne sait pas l'allemand; il ne connaît Kant que par d'incomplètes et inexactes esquisses. « Je diffère de Kant, dit-il à Halem, *toto caelo;* Kant a l'ambition de devenir chef de secte, et je n'aime pas cela. »

Halem, qui se pique alors d'être cosmopolite, raconte avec fierté qu'après s'être assis aux pieds de Bonnet, il a fait le pèlerinage de Ferney pour rendre hommage aux mânes de Voltaire : un *Weltbürger*, un citoyen du monde, ne peut-il unir des hommes que séparent leurs principes, ne peut-il unir Voltaire et Bonnet? Mais sa description du château de Ferney n'offre rien de saillant. D'ailleurs, il n'aime pas Voltaire. Il ne lui reconnaît guère d'autre mérite que d'avoir « ôté les épines à la rose de la science », et il n'estime pas son caractère. Il le tient, avec Frédéric, pour le plus ladre et le plus détestable des hommes, et lui reproche de n'avoir ni droiture, ni noblesse d'âme, de flatter publiquement les ministres et de les persifler dans ses petits soupers, d'inspirer l'admiration, mais non le respect. De même que la plupart de ses compatriotes, il le met bien au-dessous de Rousseau, et lorsqu'il rappelle cette boutade de Voltaire que Jean-Jacques était malade, et qu'il lui fallait des bouillons, au lieu de conseils et de services, « le temps, dit Halem, a décidé pour le malade contre celui qui se croyait sain ». Le *Contrat social* n'est-il pas aujourd'hui le code de la li-

berté française? Rousseau, le fugitif, le proscrit, s'il vivait encore, ne rentrerait-il pas à Paris en triomphe, au milieu de l'allégresse d'un peuple qui l'acclamerait comme un dieu? L'endroit dont il ferait sa demeure ne serait-il pas un sanctuaire national? Ne lisait-il pas dans l'avenir? N'annonçait-il pas qu'on approchait de l'état de crise et du siècle des révolutions, que les grandes monarchies de l'Europe n'avaient plus longtemps à durer, que la nation française ne serait pas avilie dans vingt ans? Sans doute, remarque Halem, l'âme tendre de Rousseau refusait de participer à une conspiration, voire la plus légitime; le philosophe désapprouvait les entreprises qui ne s'exécutent pas sans troubles ni violences, et à ses yeux le sang d'un seul homme était d'un plus grand prix que la liberté du genre humain. Mais, ajoute Halem, « il n'y a pas en France de conspiration. O Rousseau, c'est un appel légal qui réunit les représentants de la nation; toi-même, tu aurais obéi à cet appel, et sans craindre les baïonnettes du despotisme, tu serais devenu le martyr de la vérité. Mieux vaut, toutefois, que tu ne sois pas entré, comme Moïse, dans la terre promise, et que tu n'aies pas vu le sang qui a rougi la France. Mieux vaut que Mirabeau ait connu le chemin que tu avais frayé et qu'il ait assumé la sublime mission de marcher, comme Josué, en tête du peuple réveillé! »

Aussi Halem rêvait-il depuis longtemps de l'île Saint-Pierre, de cette Papimanie où Rousseau désirait être confiné à perpétuité pour y goûter les charmes d'une vie contemplative et désœuvrée. Huit années auparavant, il s'écriait dans un article du *Musée allemand* : « Les verrai-je jamais, les champs de l'Helvétie, les bords romantiques du lac de Bienne et l'île solitaire où le Genevois persécuté jouit d'un court, mais heureux repos? » Cette île solitaire, cette île fortunée, ou, comme il la nomme, cette île sainte, il y débarqua, il y passa la journée entière du 25 août 1790, et ce fut, écrit-il, une des plus belles journées de son existence. Partout, dans le moindre buisson, sur la moindre

langue de terre, il croyait voir Rousseau, tantôt observant les plantes, son Linné à la main, tantôt s'étendant sur le bord du lac pour compter les vagues ou s'endormir à leur bruit, tantôt se livrant au doux nonchaloir dans une nacelle que les flots entraînaient à leur gré. Halem comprenait ce qu'un pareil séjour avait offert de délices au philosophe et ce que le départ lui avait coûté de peine et de regret. Il murmurait ces vers de Chapelle :

Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
Hélas ! que l'on serait heureux
Si, toujours aimé de Sylvie,
On pouvait, toujours amoureux,
Avec elle passer sa vie !

Mais son ravissement ne connut pas de limites, lorsqu'il vit, dans la seule maison de l'île, au second étage, la chambre de Jean-Jacques. « Me voici donc, s'écriait-il avec emphase et en termes tout klopstockiens, dans la chambre où Rousseau écrivit et fut heureux ! Oserai-je exhaler mes sentiments en cet endroit où l'initié de la nature plongeait la plume dans son cœur ; où il avait à ses côtés un saint enthousiasme, fils de l'énergie ; où il concevait ces pensées qui respiraient ; où il jetait sur le papier ces mots qui brûlaient ! De même que sur le lac des Quatre-Cantons me saisissait le souvenir des hommes qui donnèrent à l'Helvétie la liberté, de même ici, flottent autour de moi les actions moins bruyantes, mais non moins efficaces du sage qui répandit des semences pour l'éternité, sans voir germer le fruit ! » Il lut les lignes que des étrangers avaient laissées en témoignage de leur visite. Le poète danois Baggesen parlait, en six mauvais vers français, de la chambre du philosophe comme d'un autel dont l'approche faisait palpiter les cœurs. Barnave avait écrit simplement : « Je suis venu ici admirer mon maître. » Halem fit un sixain, comme Baggesen, mais en langue allemande : « Lui qui, dans la vie, souvent méconnu, ne chercha que la vérité, ne trouva que la vérité, ici, il chercha le repos et ne le trouva pas ! Ah !

qu'ici, oui, ici, demande un nouveau courage celui qui, réchauffé à la lumière de Rousseau, se repose de la chaude lutte pour la vérité! »

Il ne se contente pas de visiter l'île Saint-Pierre. Il a juré de suivre à travers toute la Suisse les traces de Rousseau. S'il n'escalade pas le rocher de Meillerie, il cueille, comme il dit, une petite fleur sur ce rivage sensible. Lorsqu'il longe les bords du Léman, il ne se lasse pas de contempler Vevey, Chillon, Clarens. Près de Vevey, il s'assied et mange des raisins qui sont à portée de sa main; des fillettes jouent à côté de lui; il demande à la plus âgée comment s'appelle la plus jeune : « Jeannette, répond-elle, et moi, je m'appelle Julie. » Il l'embrasse parce qu'elle se nomme Julie, et il soupire : « Et moi aussi, je fus en Arcadie! » Il veut voir à Genève la maison où naquit Jean-Jacques. Mais quoi? « Alexandre incendiant Thèbes, respecta la maison où était né Pindare; les habitants de Rotterdam montrent celle où Érasme a vu le jour; les Genevois ne connaissent pas celle où Rousseau vint au monde! » Enfin, il se rend dans le val de Travers et fait une enquête à Motiers sur la lapidation de Rousseau. On sait que les *Confessions* disent en ce point la vérité; que Montmollin, le pasteur de l'endroit, excita, monta ses paroissiens contre le philosophe, que Rousseau fut insulté, menacé de mort, et qu'une nuit, on l'assaillit à coups de pierres dans sa demeure. Halem a vu la maison de Jean-Jacques, sa chambre qui donnait sur la cour, la tablette où il déposait ses livres, la planche qu'il avait attachée au mur et sur laquelle, comme sur un pupitre, il écrivait debout, la cuisine où il tournait souvent la broche, la galerie qu'il avait fait clore à l'extrémité, l'ouverture qu'il avait pratiquée dans la cloison pour reconnaître ses visiteurs et les éloigner, lorsqu'ils lui déplaisaient. Un sieur Gérardet s'entretint longuement avec Halem; il fréquentait Rousseau et le dépeint comme un petit homme faible, souffrant, doué d'une extraordinaire bienveillance. Rousseau, dit Gérardet, lisait volontiers à haute

voix des passages de ses œuvres, surtout de la *Nouvelle Héloïse*, et son débit avait plus d'agrément, plus d'attrait encore que la voix de la plus douce chanteuse; il jouait joliment du clavecin et de la guitare. Ce Gérardet était le gendre du pasteur Montmollin et, dans sa conversation avec Halem, il prit chaudement la défense de son beau-père : suivant Gérardet, Rousseau n'avait jamais essuyé les violences qu'il racontait et qui n'étaient que des rêves de son imagination malade; son caftan arménien l'exposait peut-être dans ses promenades aux sifflets des gamins; mais il n'avait pas été attaqué à coups de pierres; c'était Thérèse qui avait mis un gros caillou dans la cuisine, parce qu'elle voulait effrayer Rousseau et quitter Motiers où elle s'ennuyait. Gérardet faisait d'ailleurs le plus défavorable portrait de Thérèse Levasseur : laide et dépourvue de charmes, elle avait des sentiments bas et vulgaires; elle ne savait même pas écrire et ne parlait que sur le ton des poissardes. Halem rapporte, sans trop y croire, le récit de Gérardet ; il rappelle qu'on était alors au temps de la foire, et il incline à penser que des ivrognes ont jeté les pierres; mais il ne peut se persuader que Rousseau ait inventé toute cette terrible histoire de la lapidation.

La seconde partie du *Voyage* de Halem est encore plus curieuse que la première. Il connaît en France plusieurs grandes villes, Paris, Lyon, Strasbourg. C'est à l'aller qu'il visite Lyon, c'est au retour qu'il s'arrête dans la capitale de l'Alsace. Mais ce qui l'attire et le retient, ce qui le charme et l'enchante, c'est Paris, et son récit offre une image presque complète de Paris aux mois d'octobre et de novembre 1790.

Il veut tout décrire, et bien qu'il sente que la tâche dépasse ses forces, bien qu'il n'ait fait, suivant son expression, qu'un mince butin, et que sa plume trop lente n'ait pu fixer assez de choses, il a composé, croyons-nous, une

des relations les plus intéressantes de la fin du XVIIIe siècle. Il se mêle à la foule, se glisse dans les attroupements. Sur le Pont-Neuf où fourmillent, comme dit Mme Roland, les tableaux mouvants, il s'amuse à voir les mendiants qui fouillent dans un tas de chiffons et achètent pour un liard de quoi rapiécer leurs guenilles. Au Palais-Royal, ce quartier à la mode, ce rendez-vous de toutes les attractions et de toutes les délices, cette capitale de la capitale, il se promène volontiers dans l'allée des Soupirs, parmi les belles qui lui offrent des bouquets et lui jettent une œillade languissante, en disant les seuls mots d'allemand et d'anglais qu'elles connaissent : *Wie geht's*, qu'elles prononcent *viquets* et *good night, my dear sir*. Parfois il accompagne une de ces donzelles dans son réduit, lui fait servir un punch ou des petits plats, et la prie de conter ses aventures. Ou bien il entre au café de Chartres, pour lire les gazettes d'outre-Rhin ; il regarde les figures de cire du sieur Curtius, ou les ombres chinoises ; il suit des yeux les colporteurs qui vendent à grands cris les journaux du soir. Il observe les habitants de cet hôtel de la rue Saint-Marc où il est descendu : la propriétaire qui brûle de divorcer ; la fille aînée, actrice à l'Ambigu-Comique, et naguère entretenue par un amant qui l'a délaissée après l'avoir rendue mère ; la cadette, qui reçoit quotidiennement la visite d'un riche libertin ; une jeune veuve, qui vient de rompre avec l'Américain dont elle acceptait l'hommage et la bourse ; une chanteuse qui, par sa voix, a conquis un galant ; une petite dame, maîtresse d'un secrétaire du duc d'Orléans ; et Halem se demande s'il faut juger de toutes les maisons de Paris par la sienne.

Mais des objets plus sérieux appellent et fixent son attention : les établissements d'instruction, le Lycée, l'Institution des aveugles et celle des sourds-muets, la manufacture des Gobelins, le Jardin du Roi et le Cabinet d'histoire naturelle, la Monnaie et les salles de l'École royale des mines, l'hôtel des Invalides, les hospices. Si courts soient-

ils, les détails qu'il donne sur l'Hôtel-Dieu, sur l'hôpital des Enfants Trouvés, sur la Salpêtrière, seront utiles à quiconque étudie l'histoire de la charité parisienne.

Il assiste à une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et s'y ennuie mortellement. Mais à la rentrée publique de l'Académie des sciences, il écoute avec plaisir l'*Éloge* de Franklin, quoique Condorcet l'ait lu d'une voix monotone et traînante.

Il rend visite à des hommes de lettres, à Bitaubé, à Barthélemy. Il noue connaissance avec Mercier, avec Thiébault, avec le fils de Thiébault, le futur général, qui lui raconte, comme il fera plus tard dans ses brillants *Mémoires*, la journée du 5 octobre.

Les « enfers à convulsions » hantent sa pensée, et il voudrait voir une de ces salles où, sous le regard et la baguette d'un « docteur moderne » se rassemblent, autour d'un baquet, des jeunes filles malades des nerfs et livrées au sommeil magnétique. Mais le magnétisme a disparu de Paris, et ne fleurit plus qu'à Strasbourg. On envoie Halem dans une maison, puis dans une deuxième, où le médecin Varnier lui refuse sa porte, puis dans une troisième d'où le médecin La Motte a déménagé, enfin dans une quatrième où La Motte le reçoit et lui déclare qu'il a cessé de magnétiser depuis le départ de Mesmer.

Halem aime les arts, et dans la première partie de son voyage il s'est, au Musée de Cassel, arrêté devant les toiles de Tassard et l'*Éruption du Vésuve* de Hackert; il a parcouru les neuf salles de la galerie de Mannheim et considéré longuement les œuvres de l'école italienne; il a vu, durant son séjour à Lyon, les églises et les couvents qui, selon l'expression de Von Vizine, sont remplis des tableaux des maîtres les plus célèbres. Il entre donc au Louvre, après s'être attardé devant la superbe colonnade de Perrault, et il admire les grandes compositions où Le Brun a retracé des épisodes de la vie d'Alexandre, l'*Achille* de Regnault, l'*Hector* de David, l'*Amour* de Bouchardon. Il s'introduit

dans l'atelier de Houdon, énumère et juge les statues, les bustes, Washington, l'acteur La Rive, Molière et La Fontaine, la *Diane nue*, la *Fileuse*, et cette Lise Noirin qui se présentait à l'Hôtel de ville pour toucher sa dot, et qui répondit naïvement lorsqu'on lui demandait où était son fiancé, qu'elle n'avait pas d'amoureux, parce qu'elle croyait que la ville fournissait de tout. Il voit dans l'atelier de David et il analyse avec finesse le *Serment des Horaces* et les *Licteurs rapportant à Brutus les corps de ses fils*. Il se promène avec ravissement dans l'église cathédrale de Notre-Dame, qu'il compare à un musée, et il est comme ébloui, dans l'église Saint-Sulpice, par la Vierge de Pigalle. Et quelle joie il ressent à la vue des tableaux du Palais-Royal, d'un Raphaël qui l'enivre, d'un Carrache qui l'émeut jusqu'aux larmes ! Quel cri lui échappe sous le dôme des Invalides ! « Saint Ambroise, sainte Thérèse, sainte Monique, c'est ici pour la première fois que vous avez été saintes à mes yeux, et je me prosterne volontiers devant l'image de la mère de Dieu ! » Mais, selon lui, la plus belle toile qui soit à Paris, c'est la *Madeleine* de Le Brun au couvent des Carmélites, et il décrit avec enthousiasme l'impression qu'il en a reçue, et que rehaussaient encore le chant grave et solennel des religieuses, le regard de la femme repentante qui pénétra jusqu'au fond de son cœur, la contrition qui s'exprime dans tous les gestes de la pécheresse, et même dans l'attitude du bras et de la main.

Parfois il quitte Paris pour battre la banlieue et visiter la manufacture de Sèvres, le palais de Versailles et les deux Trianon, le château de Chantilly, la basilique de Saint-Denis, Marly, Louveciennes, Saint-Cloud. Un jour, il gravit la hauteur de Montmartre pour embrasser et saisir d'un coup d'œil le vaste Paris, puis se dirige vers le bois de Boulogne, le traverse dans toute sa longueur, et revient à la ville par Madrid, Bagatelle, la Muette et Passy. Dans la première partie de son voyage, il avait promis d'aller pleurer dans ces jardins d'Ermenonville qui gardaient la

dépouille de Rousseau. Fidèle à sa promesse, il se rend au tombeau de Jean-Jacques. et, sur la pierre, il lit ces mots : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. » Pas de nom. Et pourquoi ? Qui est l'homme de la nature et de la vérité, sinon Rousseau ? Halem entre dans la chambre, s'assied sur le fauteuil où mourut le philosophe ; et là, au crépuscule, il se perd tellement en ses pensées qu'il remarque à peine qu'il est seul et que ses compagnons sont déjà loin.

Ce qui passionne Halem, c'est le théâtre ; il se rend au théâtre dès son arrivée et il passe au théâtre le dernier soir de son séjour. Non qu'il admire aveuglément la scène française. Il eut un sourire de pitié lorsqu'il vit jouer à Lyon les *Amants généreux* de Rochon de Chabannes. Il comparait la pièce à l'original allemand, *Minna de Barnhelm*, et la trouvait singulièrement francisée : le héros, Tellheim, méritait bien l'épithète de galant homme que lui donnait Riccaut ; le maréchal des logis, Werner, était complètement manqué ; l'aubergiste et Just se gardaient de boire et de jurer ; la soubrette Franziska avait perdu sa naïveté, et à la lecture de la lettre du grand Frédéric qui réhabilite Tellheim, elle se jetait sur l'épître royale, pour que l'auteur pût sans doute faire cette réflexion sarcastique qu'il y a des rois qui savent écrire.

Halem ne goûte pas davantage les bruyantes manifestations du parterre, les bravos retentissants, les marques répétées d'approbation, et il a soin de noter qu'il demeure silencieux et livré à ses impressions, tandis que la salle applaudit à tout rompre. A la représentation d'*Athalie*, au théâtre de la Nation, il observe, non sans impatience, que les Français se piquent de savoir leur Racine par cœur, qu'à chaque instant ses voisins finissent le vers commencé par l'acteur, et qu'à certains moments, avant que la tirade soit achevée, les spectateurs se préparent à claquer. Selon lui, les Français ne se laissent pas prendre par les entrailles ;

ils ne veulent pas être entraînés, être comme dupes de l'illusion scénique; ils réfléchissent, ils raffinent, se demandent si le coup de théâtre est bien amené, si l'acteur passe les bornes et si ses gestes blessent les convenances; bref, ils restent maîtres d'eux-mêmes, et leurs mains sont toujours prêtes à l'applaudissement; l'Allemand, au contraire, « oublie qu'il a des mains ».

Toutefois, il n'a pas, sur plusieurs points, les préjugés de ses compatriotes. Il juge impartialement notre tragédie. Comme la plupart des Allemands de cette époque, il croyait, avant de venir à Paris, qu'il y avait sur la scène française peu d'action et trop de harangues, que les grands tragiques n'étaient que des arrangeurs de phrases, que les comédiens ne faisaient que débiter avec élégance et dignité de belles sentences et des maximes pompeuses. Il n'imaginait pas qu'un acteur pût donner la vie à des alexandrins rimés et dire avec expression ces longues tirades tant raillées en Allemagne. Après la représentation de *Tancrède*, il renonce à ses préventions. Il entend Mme Vestris dans le rôle d'Aménaïde; il l'entend parler d'amour, de devoir, d'attachement fidèle, et il assure qu'on ne peut décrire le feu, l'énergie qu'elle mettait à prononcer ces mots.

Son acteur de prédilection, c'est La Rive, qu'il a vu dans le *Cid*, *Pygmalion* et *Andromaque*. Il trouve que le comédien abuse des contorsions et des roulements d'yeux, mais, le *Cid*, tout plein de l'esprit de la chevalerie, exige peut-être plus qu'une autre tragédie, que l'acteur s'agite et se démène. Et, lorsque La Rive représente Pygmalion qui voit la statue s'animer, lorsque ses regards deviennent fixes et que sa lèvre inférieure tressaille sans qu'il puisse proférer un son, n'est-il pas « terriblement beau »? Et lorsqu'il fait Oreste et que, pâle, désespéré, pris de rage, s'abandonnant aux fureurs des Euménides, il s'affaisse sur le sol et perd enfin tout sentiment, ne comprend-on pas l'enthousiasme du parterre qui crie : « La Rive! La Rive! » Halem, lui, reste, à l'allemande, muet, immobile, et comme saisi d'épou-

vante; mais par son silence et son effroi ne rend-il pas au talent de l'artiste un hommage aussi grand que le public français par ses acclamations?

Il n'admire pas moins les actrices; et dans l'aimable essaim du théâtre Italien et du théâtre de la Nation, il distingue Mme Saint-Aubin, Mlle Carline, la ravissante Rose Renaud, Mme Dugazon, qui joue dans l'*Incertitude maternelle* le rôle de Mme de Franval avec tant de naturel, et Mlle Lange, une des plus jolies personnes qu'il ait vues, Mlle Lange, la Galatée de *Pygmalion*, semblable au chef-d'œuvre d'un Praxitèle, svelte et charmante dans la robe qui l'enveloppe comme une vapeur, les cheveux négligemment arrangés et presque entièrement cachés sous une couronne de vert feuillage.

A l'Opéra, il s'extasie sur l'orchestre et sur ce concert de quatre-vingts musiciens exercés, sur les décors, sur la machinerie, sur les grâces incomparables des danseuses et l'inimitable légèreté de Vestris, pareil, lorsqu'il danse sur la pointe du pied, au messager des dieux qui se repose de son vol. « Il n'y a, dit-il, nulle part de plus beaux ballets qu'à Paris. »

Mais Halem ne vient en France que pour voir de près cette Révolution qu'il ne connaissait que par les journaux et n'apercevait qu'à travers un brouillard, et qui, dès lors, se manifeste à ses yeux en plein soleil. Pour lui, ce Paris qu'il nomme bientôt son cher Paris, est, avant tout, le Paris bruissant et frémissant de liberté, le Paris où la fièvre politique qui travaille la France, a son foyer le plus intense. Ce qu'il veut observer et décrire, c'est ce qu'on ne trouve pas ailleurs, « des hommes en état d'exaltation », et il s'est efforcé, dit-il, de vivre au milieu de l'effervescence des Parisiens, de surprendre et d'attraper au vol des traits de leurs mœurs nouvelles, de noter les incidents qui troublent ou transportent ces âmes mobiles et tout ce qui, dans la capitale, se remue d'inattendu, d'orageux et de grandiose.

En un passage de sa relation, il rappelle que Zeus, assis sur les hauteurs de l'Ida, détourne volontiers ses regards de la lutte des Grecs et des Troyens pour contempler les travaux pacifiques des Thraces et des Scythes; de même Halem s'éloigne quelquefois des combats que se livrent aristocrates et démocrates; mais le plus souvent il assiste à la querelle des partis, et il ne cache pas la joie que lui inspirent les triomphes de la cause populaire. Dans les lettres, ou mieux dans les bulletins où il retrace les succès des constitutionnels et les défaites des *noirs*, percent toujours l'émotion et l'allégresse.

Dès ses premiers pas sur le territoire, il remarque que la Révolution « remplit l'âme entière des Français ». A Lyon, tout à la nation : un dégraisseur mettant au-dessus de sa porte les mots *dégraisseur national;* la statue de Louis XIV ornée d'une énorme cocarde tricolore en tôle peinte; Tellheim, le héros des *Amants généreux*, jouant sur la scène la cocarde au chapeau; les inscriptions et les écussons des hôtels de la noblesse recouverts de plâtre; chacun devenu soldat; des enfants, fils d'ouvriers et cadets de la nation, revêtus de l'habit bleu; des détachements de gardes nationaux marchant en désordre au son du tambour, qui en uniforme, qui en civil, et, comme pour contraster avec ces bandes inexercées, un escadron de chasseurs défilant sur de beaux chevaux; la milice civique et les troupes de ligne fraternisant ensemble et faisant le service côte à côte; les officiers des vieux régiments ouvertement dévoués à la monarchie, souhaitant que la monarchie ait bientôt le dessus et profite de son avantage pour augmenter son pouvoir, jugeant que l'Assemblée déraisonne dès qu'elle traite des choses de la guerre et de la marine, mais applaudissant aux changements qu'elle introduit dans l'organisation judiciaire; les bourgeois, par contre, approuvant les réformes militaires de la Constituante; toutes les classes mécontentes qu'on leur « coupe les ailes » et se consolant de leur propre malheur par le malheur des autres. A Fontainebleau, sous

un médaillon du roi, les mots *Jean qui pleure*, écrits en gros caractères par la main d'un Arétin. Partout des biens nationaux à vendre, et leur achat, dit Halem, démontre la confiance des Français dans le nouveau système : « L'intérêt enchaînera celui que l'inclination n'attache pas ». A Paris et à Versailles, quoi qu'il fasse, tout lui rappelle la Révolution. N'aperçoit-il pas au rez-de-chaussée du Louvre, près des statues des hommes illustres du XVIIe et du XVIIIe siècle, le modèle de la Bastille exécuté par le patriote Palloy avec les pierres de la forteresse détruite? S'il assiste un jour dans l'institution de Valentin Hauy aux examens des aveugles et qu'il donne à imprimer la phrase suivante : « La France est le plus beau royaume de l'Europe », le professeur ne se permet-il pas d'allonger la période et d'ajouter : « le plus libre »? Après avoir visité les deux Trianon, ne court-il pas loin des châteaux, et des tableaux, et des lions qu'on voit partout, à un objet plus rare, au berceau de la liberté française, à la salle où Mirabeau déclara que les députés ne quitteraient leurs places que par la puissance des baïonnettes, et à cette salle non moins célèbre du Jeu-de-Paume, où quatre mois auparavant une société de patriotes a fait fixer au mur, au milieu d'un appareil solennel et parmi les cris d'enthousiasme, une plaque d'airain qui reproduit le mémorable serment du 20 juin 1789? Dans le palais de Versailles ne se prend-il pas à penser à cette nuit du 5 octobre où la reine à demi-nue s'enfuit précipitamment à travers l'Œil-de-Bœuf pour gagner la chambre du roi? Aux Tuileries, sur le passage de la cour qui se rend à la messe, à la vue de Louis XVI et de Marie-Antoinette, peut-il s'empêcher de songer douloureusement aux vicissitudes des destinées royales, *regum vices?* Le portrait qu'il trace du roi et de la reine mérite d'être cité. Le roi, robuste et bien portant, si gai et si vif d'apparence qu'il est impossible de le croire malheureux, manque évidemment de résolution et de fierté : son visage n'a rien de grand, d'indépendant, rien qui décèle la maladie naturelle des

rois, le désir du pouvoir absolu. La reine, un peu fanée, a beaucoup de grâce ; mais un nuage de tristesse assombrit son front, et Halem la plaint sincèrement, la compare à cette Marguerite de Parme qui, dans l'*Egmont* de Gœthe, désespère de lutter contre la rébellion et se laisse ballotter par les flots qu'elle ne peut maîtriser.

Dans les rues de Paris, mêmes échos de la politique, même fermentation des esprits. Ici, près du Louvre, un personnage bien vêtu lit à la foule les invectives que Marat exhale dans l'*Ami du peuple* contre les ministres. Là, sur les boulevards, dans des boutiques, on se moque des aristocrates ; on représente Diogène cherchant un homme et en trouvant mille — les mille députés de la Constituante ; ou encore la noblesse et le clergé voyant avec désolation, sans y mettre obstacle, l'eau qui coule d'un rocher et alimente le moulin du tiers état. Ailleurs, au Palais-Royal, des orateurs déclament avec véhémence contre la cour. Parfois s'élève la voix des opposants : un hardi motionnaire prétend, au milieu des murmures et bien qu'on le qualifie de déraisonneur et de fou, que la France n'a rien gagné à la Révolution ; un autre attaque violemment l'Assemblée qui, par le décret du marc d'argent établit, à la place de l'aristocratie des nobles, l'aristocratie des riches. Mais le plus souvent, ce sont les patriotes qui donnent le ton, et la plupart des harangueurs du Palais-Royal appartiennent au parti populaire. Le 13 novembre, de bonne heure, au lendemain du duel de Lameth et de Castries, Halem se rend au jardin du Palais-Royal « pour observer les mouvements de la multitude ». Avant d'entrer, il entend déjà les colporteurs crier à tue-tête une brochure qui raconte l'événement, et il achète pour trois liards ce petit pamphlet « écrit de bonne main ». Il voit de nombreux groupes où des hommes pérorent contre Castries et les aristocrates. Il pénètre avec peine dans le café du Caveau, où un exalté, juché sur une table, démontre les dangers que court la chose publique et assure que la foule n'a pas eu tort de saccager la maison de Castries.

La Révolution envahit même le théâtre. A la reprise du *Tarare* de Beaumarchais, le héros de la pièce n'accepte le titre de roi que pour « s'enchaîner au bonheur de l'État » et il établit le divorce, octroie aux bonzes et aux brahmines la permission de se marier, donne aux noirs de Zanguebar la liberté. Halem ne dissimule pas l'étonnement où le plongent ces singulières additions au *Tarare* de 1787. L'auteur ne s'est-il pas avisé de représenter une émeute, le peuple accourant en désordre sur la place et jurant de n'obtempérer à personne, les magistrats le sommant de reculer et appelant les soldats qui s'avancent en bataillons serrés avec des bannières qui portent ces vers :

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois!

Le public, écrit Halem, ne demande que des pièces « où il est question de secouer le joug. » A la représentation de *Tancrède*, les spectateurs acclament tous les passages où il s'agit de l'expulsion des tyrans et de l'affermissement de la liberté,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux.

Ils battent des mains avec frénésie lorsque Tancrède interrompant Aldamon qui se dit soldat et simple citoyen, déclare qu'il n'est aussi qu'un citoyen :

Je le suis comme vous, les citoyens sont frères.

Mais les monarchistes tiennent tête à ceux qu'ils nomment les « démagogues », et chaque fois qu'on chante dans *Richard Cœur-de-Lion*, l'air fameux : « *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne* » et dans *Iphigénie*, le chœur : « *Chantons, célébrons notre reine* », ils éclatent en applaudissements. A chaque représentation, les deux partis saisissent avec empressement les allusions ou, comme on disait alors, les applications, et les saluent soit par des marques bruyantes d'approbations, soit par des grognements et des huées. La

comédie devient une arène. A Montpellier, lorsqu'on joue *Ericie ou les Vestales*, à ce vers

Est-ce un crime en ces lieux d'aimer la liberté?

un coup de sifflet retentit soudain des quatrièmes loges ; le parterre monte ; la municipalité le suit, un Espagnol qui a sifflé, est forcé de déguerpir, et le parterre, de retour, fait recommencer la scène et l'applaudit à outrance. Le lendemain, au même théâtre, on joue le *Guillaume Tell* de Lemierre, et lorsqu'on crie *liberté*, le parterre et toutes les loges, debout, chapeaux sur les cannes, joignent leurs voix à celle du héros ; durant une demi-heure, la salle résonne de clameurs : « vive la liberté, la nation, la loi et le roi ». A Strasbourg, sous les yeux de Halem, les spectateurs exigent à grand fracas que le *Brutus* soit exécuté dans la huitaine, et le directeur a beau dire qu'il manque de toges ; il devra délier les cordons de sa bourse pour acheter de quoi vêtir ses sénateurs. Même à la représentation d'*Athalie*, au théâtre de la Nation, le 27 octobre, s'élèvent les cris provocants. Un journal du temps déplore que les *noirs*, fiers du triomphe qu'ils ont remporté dans la question des ministres, aient accueilli toutes les allusions antipatriotiques par de scandaleux et coupables applaudissements, et il prétend que des prostituées leur donnaient le signal, que la voix du parti populaire était presque étouffée. Halem ne confirme pas ce témoignage ; il remarque que les passages où le poète parle de la loi, du roi, des droits du peuple, ont excité l'émotion, qu'on a même crié *bis* à un endroit comme s'il s'agissait de bisser une ariette d'opéra, et que lorsque le grand prêtre se prosterne aux pieds de l'enfant et le reconnaît pour roi, l'orgueil des spectateurs s'est révolté, qu'il y a eu de toutes parts des rires et des murmures.

Mais c'est à la représentation du *Brutus* que Halem voit, suivant son expression, les manifestations les plus vives et les plus fortes de l'esprit de liberté. Il nous dit que le théâtre de la Nation était « en odeur d'aristocratisme » et, en

effet, depuis plusieurs semaines les journaux démocratiques sommaient les Comédiens Français de donner le *Brutus*. On se plaignait de l'incroyable audace de ce théâtre qui suspendait les représentations du *Charles IX* de Joseph Chénier pour jouer *Gaston et Bayard* ; on l'accusait d'impudence ; on lui reprochait de prêcher dans ses pièces un royalisme imbécile et de retarder les progrès de la Révolution ; on lui déclarait nettement qu'on voulait *Brutus*. Le théâtre de la Nation finit par s'exécuter, et tout en assurant que quelques-uns de ses acteurs étaient absents ou malades, tout en protestant qu'il redoutait qu'on ne vît Louis XVI dans Tarquin, il annonça la représentation de *Brutus* pour le 17 novembre. Les patriotes se préparèrent à la lutte, et leurs journaux disaient à l'envi que les démocrates devaient l'emporter et ne pas laisser l'avantage au parti contraire, ne pas céder le champ de bataille, même dans les spectacles, aux ennemis de la Révolution. Ne fallait-il pas réprimer une bonne fois la dangereuse insolence des *noirs* et montrer aux loges et aux balcons la vigueur du parterre ? On regrettait la faiblesse de l'esprit public ; n'allait-il pas, en cette solennelle occasion, retrouver toute son énergie ? Ce serait sans doute une sorte de guerre civile, les aristocrates applaudiraient aux maximes d'un Arons et d'un Messala, maximes insidieuses, perfides et dignes des *Actes des apôtres*. Mais de leur côté les patriotes applaudiraient aux discours républicains de Brutus et à la confusion des Maury, des Cazalès de Rome et de ces fauteurs du despotisme que Voltaire avait su rendre odieux ; ils seraient en nombre ; ils témoigneraient avec éclat leur haine contre les tyrans et ils ne souffriraient pas que la faction adverse couvrit d'outrages la majesté du peuple.

Halem n'a qu'entrevu cette représentation mémorable, ce « réveil du lion ». Il doit, comme bien d'autres, sur un ordre tardif de la municipalité, déposer sa canne dans un café voisin, et lorsqu'il veut prendre un billet au bureau du théâtre, une heure avant le lever du rideau, toutes les pla-

ces sont données, et Mirabeau qu'il voit à ses côtés, n'obtient un billet aux quatrièmes loges qu'avec beaucoup de difficulté et parce qu'il est Mirabeau. Cependant, on permet à Halem d'occuper un coin de loge jusqu'à l'arrivée des locataires, et il assiste à l'ovation que le public fait au grand orateur. Dès que Mirabeau paraît avec son ami Mailly, tout le monde bat des mains, et la salle retentit d'un cri unanime : « Mirabeau à la galerie ! » Il ne bouge pas. Aussitôt s'ébranle une députation composée de quatre patriotes et conduite par Jouy. « Le peuple français, dit Jouy, demande son Brutus » et il prie Mailly d'accompagner Mirabeau : « Et toi, Titus, viens aussi ! » Les deux constituants descendent à la galerie, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. De même, une députation va chercher Menou et le duc d'Aiguillon, et les place dans les rangs du parterre.

La pièce eut un succès prodigieux. Les zélateurs de l'ancien régime gardèrent le silence. Les spectateurs, écrit un journaliste, furent autant de Romains, et la liberté triompha de l'aristocratie. A ce vers de Brutus :

Dieux, donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage,

les cris, les applaudissements, les trépignements furent tels qu'on crut un instant que la salle allait crouler ; un nuage de poussière s'élevait si épais qu'on ne voyait plus les acteurs ; on fit répéter le vers, et les acclamations redoublèrent avec plus d'acharnement. Lorsque Brutus dit à son fils :

Mais je te verrai vaincre, ou mourrai, comme toi,
Vainqueur du nom romain, libre encore, et sans roi,

le public voulut montrer qu'il aimait son prince, et cria *vive le roi* à plusieurs reprises, en agitant les chapeaux et les mouchoirs ; mais il ajouta : « *vive la nation, vive la loi, vive la liberté* ! »

Notre voyageur vit de près cet enthousiasme populaire dans la représentation du surlendemain. Il était venu cette fois assez tôt, sans canne, et il eut une bonne place à l'or-

chestre. Son récit est conforme aux chroniques théâtrales de l'époque, et il n'omet pas de dire que le buste de Brutus était sur la scène à côté du buste de Voltaire et qu'à la chute du rideau, les Comédiens Français mirent en action le tableau de David.

La tragédie de Voltaire est d'ailleurs la seule pièce que Halem juge vraiment nationale, la seule qui lui semble offrir de frappantes allusions au présent, la seule qui témoigne d'un talent vigoureux. Il voit d'autres pièces révolutionnaires (1) et les décrit d'une façon attachante : les *Rigueurs du cloître*, *l'Autodafé*, *Le nouveau d'Assas*. Il n'a pu voir *Nicodème dans la lune*, et — on doit rendre à César ce qui est est à César — il emprunte à une lettre d'Œlsner la spirituelle analyse de cette farce du cousin Jacques. Mais sont-ce là des œuvres sérieuses? Et pourtant quatre ans plus tard, Halem apportait, lui aussi, sa contribution au théâtre révolutionnaire et composait un drame en trois actes, inspiré par les idées du temps. Ce n'était pas impunément qu'il avait fréquenté le théâtre Italien et les théâtres du boulevard, l'Ambigu Comique, et le théâtre Français comique et lyrique. Cette œuvre, intitulée *La voix de la nature* (2), reproduit en forme de dialogue quelques-unes des scènes les plus touchantes de *Paul et Virginie*. Tout le deuxième acte est rempli par l'épisode des deux enfants qui reconduisent une pauvre esclave à ses maîtres, obtiennent le pardon de la fugitive et, au retour se perdent dans un labyrinthe d'arbres et de lianes. Mais Halem se permet de singuliers changements. Paul a pour mère Marguerite, et son père est mort. Virginie a pour mère une marquise, Marie, et son père, qui

(1) Voir sur ces pièces de circonstance un article du *Mercure de France*, 20 février 1790, p. 116-117 : « Ce riche, ce magnifique tableau de la Révolution entraîne si fortement les esprits que les talents qu'il ne réduit point au silence s'occupent à le retracer, à en entretenir le public qui a l'air d'en apprendre les détails, quand on ne fait que lui répéter ses propres pensées, et qui est flatté des récits qu'on lui fait, parce que c'est l'histoire de ses conquêtes. Cet intérêt, d'ailleurs, est si grand qu'il paraît exclusif, et les Muses semblent croire que vouloir en détourner l'attention publique est s'exposer à n'être point écouté. »

(2) *Die Stimme der Natur, ein Drama* (*Schriften*, III, p. 393).

vit encore, le roturier Durand, est frère de Marguerite. Arrêté parce qu'il osait aimer une marquise, Durand languit dans une prison du continent, et Marie désespérée a fui depuis huit ans des bords de la Garonne au delà de l'Océan. Vient la Révolution ; on apprend au fond de l'île Maurice que toutes les différences de classe et de condition ont disparu dans la France nouvelle, non sans effusion de sang, et la marquise Marie sait au premier acte que la maison paternelle a été incendiée et que sa sœur s'est réfugiée à l'étranger avec des milliers d'autres émigrés. Au troisième acte, paraît Durand. La Révolution l'a délivré ; elle a, « détruit la lettre de cachet qu'obtint le préjugé et que le despotisme accordait si facilement. » Il apporte avec lui le décret qui supprime la traite et rend aux noirs la liberté. « La voix de la nature a vaincu ! » s'écrie Durand, et il se hâte de marier la domestique blanche Fanchette au nègre Domingue — ce nègre qui découvre, aidé du chien Fidèle, la trace des enfants lorsqu'ils vont au hasard dans les bois. Fanchette s'est en effet éprise de Domingue : « Qu'importe, dit-elle, la couleur de la peau ; Domingue n'est-il pas le meilleur homme du monde ? », et elle chante avec lui une chanson madécasse que Halem a tirée de Parny, comme il prête aux enfants égarés dans la forêt une chanson des *Reliques de Percy*.

Le théâtre révolutionnaire ne faisait que dramatiser les idées qui s'agitaient dans les clubs. Halem apprécie brièvement quelques-unes de ces sociétés qui s'efforçaient de diriger l'opinion. Il ne parle pas des Cordeliers. C'est sur le témoignage d'Œlsner qu'il considère le club de 1789 comme une école très instructive de philosophie, et c'est encore Œlsner (1) qu'il cite et copie lorsqu'il mentionne le club des étrangers, cette succursale secrète du club monarchique, et le club allemand où ses compatriotes trouveront les meil-

(1) Tout ce qu'il emprunte à Œlsner est tiré d'une longue lettre que ce Allemand, son ami, lui écrivit de Paris le 10 décembre 1790.

leurs journaux d'outre-Rhin. Il ne connaît exactement que le Cercle social et les Jacobins.

Tout d'abord il est attiré par le Cercle social qu'ont fondé Bonneville et l'abbé Fauchet. Il est franc-maçon, et il estime Bonneville, l'auteur d'un ouvrage sur la franc-maçonnerie. Aussi lit-il avidement la *Bouche de fer*, organe du Cercle social, et il se rend avec empressement aux premières séances de la *Confédération universelle des amis de la vérité* dont Fauchet est le procureur général. Il ne méconnaît pas ce que cette association a de généreux. Il parle avec un sentiment de respect de l'abbé Fauchet qui ne voit dans l'homme qu'un être aimant et ne souhaite d'autre fondement aux institutions publiques que l'amour. Il a de la sympathie pour ces « confédérés » du Cirque du Palais-Royal qui cherchent en commun la vérité, et désirent sincèrement se préserver de l'erreur, détruire les préjugés et surtout la haine des nationalités, abolir la guerre, régénérer et perfectionner l'espèce, arracher les humains à l'égoïsme et à la discorde, les unir par l'amitié et la fraternité. Ne sont-ils pas frères, puisqu'ils veulent tous soit recevoir, soit répandre la lumière, puisqu'ils sont tous animés de la même foi dans l'avenir, pénétrés de la même pensée de progrès et d'amélioration sociale? Mais bientôt Halem trouve dans la *Bouche de fer* un mysticisme qui lui paraît inutile et suspect, un langage énigmatique et mystérieux qui lui semble absurde, une manie extravagante de faire des prosélytes, et la prétention ridicule d'instruire tous les peuples de la terre. Sans doute, les séances de la confédération sont intéressantes, curieuses, très courues à cause des conférences de Fauchet. L'abbé attaque résolument Voltaire et, sans se soucier des murmures, sans craindre les clameurs des journalistes qui font un dieu du patriarche de Ferney, l'accuse d'aristocratie, le traite de seigneur châtelain et d'homme à grand ton, lui reproche son orgueil, son attachement aux abus de l'ancien régime et sa légèreté d'esprit. Et tout en critiquant Voltaire, Fauchet rend à Rousseau le plus ma-

gnifique témoignage et le proclame l'un des premiers qui aient entendu l'ordre éternel de la justice. Mais si Halem, de même que Fauchet, regarde Jean-Jacques comme un être sublime, il ne peut goûter ce style de l'abbé, noble, soutenu, et toutefois poétique, composite, disparate, ce style étrange, oriental où se côtoient et se mêlent les paraboles bibliques, les termes de la franc-maçonnerie, les locutions de la langue parlementaire, et des expressions douces et tendres qu'on croirait empruntées à l'*Art d'aimer*. Cette fricassée finit par lui répugner.

Aux yeux de Halem il n'y a qu'un club vivant et agissant, ferme dans ses principes, éprouvé dans ses sentiments, le club des Jacobins, et il dirait volontiers avec Camille Desmoulins que les Jacobins sont les patriotes de cœur, les patriotes en esprit et en vérité, ceux qui, malgré leur petit nombre, entraînent avec eux comme par le torrent de leurs opinions les patriotes de peur et les patriotes de contre-cœur (1). Il ne nie pas que des intrigants, des factieux se soient glissés dans la Société. Mais il juge qu'on aurait tort de qualifier de faction un club dont la plupart des membres sont animés d'un zèle réel pour le bien du pays. Il déclare qu'au mois de novembre 1790 les Jacobins ne s'éloignent que très rarement des idées de modération, et que leur but est, non pas d'anéantir le pouvoir royal et de courir sus à la monarchie comme à un fauve, ainsi que font Marat, Desmoulins, Carra et plusieurs autres, mais de réchauffer l'ardeur souvent attiédie de leurs concitoyens, de stimuler leur attention parfois languissante, de leur dire et redire que Carthage n'est pas détruite encore, que tous les abus ne sont pas encore abolis. S'il blâme le grand bruit qu'ils ont mené lorsqu'ils ont cru que Lafayette avait conseillé la formation d'une maison militaire, il les félicite de leur vigilance, et il approuve cette « surveillance et inquiétude jacobite » qui révoltait La Marck : ne faut-il pas avoir l'œil sur les

(1) *Révolutions de France et de Brabant*, n° 40, p. 61.

démarches d'un général qui tient dans ses mains une partie considérable de l'autorité (1)?

Dès son arrivée, il se fait inscrire à cette Société avec Cordes et Erdmann, ses deux compagnons de voyage, et les noms des trois Oldenbourgeois sont imprimés dans la liste des onze cents membres, qui parut à la fin de l'année 1790. Durant son séjour à Paris, le conseiller de chancellerie d'Oldenbourg n'est plus qu'un Jacobin, et il semble tellement captivé par les nouvelles doctrines qu'on le croirait changé jusqu'à la moelle en citoyen français, si l'homme de lettres, l'écrivain allemand ne reprenait par instants le dessus; comme à la représentation de *Louise et Volsan*, ce drame imité du *Père de famille* de Gemmingen ; il pleure, et s'écrie qu'une seule pièce à Paris lui a tiré des larmes, et que c'est une pièce allemande.

Il décrit la salle de la bibliothèque des Jacobins où le club tient alors ses séances, les bancs pourvus d'appui, mais incommodes, parce qu'ils ne sont pas rembourrés, les livres qui garnissent les murs, mais qu'on ne peut enlever à cause des lattes clouées en travers des rayons, l'aspect sombre de cette voûte faiblement éclairée. Du 20 octobre à la fin du mois de novembre, il n'a guère manqué de séances; les Jacobins, dit-il, ou, pour parler comme lui, *ses* Jacobins l'intéressent toujours, et presque chaque soir, vers six heures, à moins qu'un théâtre ne donne une pièce remarquable, il est sur le chemin de la rue Saint-Honoré. Halem ne s'en défend pas; bien souvent il préfère au plus bel opéra où danse Vestris et à la plus belle tragédie où paraît La Rive, ces assemblées où les Français à peine affranchis jouissent de leur liberté et jouent parfois avec leurs chaînes. Il est là, comme il dit encore, derrière les coulisses. Il voit les dessous des cartes.

(1) Cf. le témoignage d'Alexandre de Lameth (*Hist. de l'Assemblée constituante*, I, p. 422-428); il reconnaît qu'à la fin de 1790, comme au début de 1791, le club a « réellement servi la Révolution, et bien loin d'avoir fait naître et favorisé des désordres, contribué souvent d'une manière efficace à les prévenir ou à les arrêter ». Peu de jours après la mort de Mirabeau, Montmorin avouait qu'il était fort étonné de la modération et de la sagesse qui dictaient les réponses du club aux sociétés affiliées.

On regrettera qu'il ait interrompu brusquement au 14 novembre le récit de ses visites au club, sous prétexte que le lecteur en sait assez pour comprendre l'esprit de la société. Mais on lui saura gré des détails où il entre, de ces détails particuliers et intimes dont notre époque est si friande. Quelques-uns sont très peu connus.

C'est ainsi qu'il nous montre Mirabeau dissipant, dans la soirée du 20 octobre, les soupçons des Jacobins et assurant que sa réputation est une partie du domaine de la liberté française, puis ranimant les courages qu'avait abattus un succès passager des monarchistes, excitant ses compagnons d'armes à redoubler d'énergie et à se venger de cette surprise, leur promettant une prochaine et certaine victoire, les éveillant de leur torpeur et les transportant d'enthousiasme (1).

Il raconte, en marquant les moindres détails, la séance saisissante du 31 octobre : Dubois-Crancé proposant de déclarer la salle du Jeu-de-Paume monument national, de faire renouveler en cet endroit sacré le serment du 20 juin par les membres de chaque législature et de suspendre dans le lieu des séances de l'Assemblée un tableau qui représente cette scène grandiose et qui soit de la main du peintre de *Brutus* et des *Horaces;* David s'élançant à la tribune et pâle, tout frémissant d'émotion; jurant qu'il saura répondre à la confiance de ses frères; l'abbé Dillon revendiquant le droit de figurer dans le tableau, parce que ce n'est pas sa faute s'il n'a pu se rendre, comme tant d'autres, au sanctuaire improvisé de la liberté; Noailles demandant que les gentilhommes aient aussi leur place sur la toile, puisqu'ils étaient de cœur avec les signataires, et qu'ils se montrent au moins dans le lointain, qu'on lise sur leurs visages leur ardeur patriotique et leur désir de participer au serment; un troisième réclamant le même privilège pour les suppléants; un quatrième criant qu'il faut exclure ceux qui,

(1) M. Stern, dans son ouvrage *Das Leben Mirabeaus*, II, p. 209, tire parti du récit de Halem.

depuis, ont déserté la bonne cause; un cinquième désirant que l'artiste n'oublie pas l'énergie de Bailly ordonnant à la foule, au nom de l'Assemblée nationale, de garder le silence; David remontant à la tribune et protestant que le peintre doit mettre de l'unité dans son œuvre et respecter la vérité historique; Mirabeau paraissant au milieu d'unanimes applaudissements et se chargeant de rédiger l'adresse à la Constituante.

Il est à la séance du 1er novembre, où un des membres récemment admis, le duc de Chartres, qu'il nomme un joli et modeste jeune homme, remercie les clubistes de leur accueil et leur assure qu'il ne s'écartera jamais des devoirs sacrés de bon patriote et de bon citoyen.

Le 3 novembre, il entend Villette demander la translalation des cendres de Voltaire dans le plus beau des temples de Paris, dans la nouvelle église de Sainte-Geneviève, qui sera dorénavant le Westminster de la France, le dernier asile des grands hommes.

Quatre jours plus tard, il assiste aux incidents que soulève l'affaire Gerdret, et il donne d'instructifs détails sur cette séance, où Noailles, les Lameth, Carra, Beauharnais, prennent successivement la parole.

Il retrace l'émotion qui s'empare des clubistes dans la soirée du 12 novembre, après la rencontre où le duc de Castries a blessé Charles Lameth, et il montre Mirabeau apaisant les esprits, déclarant que la blessure de Lameth n'est pas mortelle, proposant d'envoyer une députation au généreux patriote et engageant les Jacobins à déjouer les manœuvres de l'adversaire et à ne pas tolérer que les aristocrates se débarrassent par le duel des plus vigoureux champions du parti populaire (1).

Enfin, Halem se rend à l'Assemblée nationale. Nous possédons quelques descriptions de la salle du Manège, où la

(1) Halem, comme ses contemporains, ne se doutait guère qu'au même instant Mirabeau accusait secrètement les Lameth de « faire mousser l'aventure de Castries de la manière la plus perverse dans le public ». (*Corresp.*, p. Bacourt, II, p. 316).

Constituante s'était établie après les journées d'octobre; celle qu'a laissée Halem est une des meilleures et des plus complètes. Il assiste à plusieurs séances, les unes froides et insignifiantes, les autres importantes et orageuses. Lorsque le débat ne l'intéresse pas, il s'entretient avec ses voisins de tribune qui lui content naïvement leurs impressions et lui disent si tel ou tel membre est bon ou mauvais, patriote ou *noir*, et il observe la physionomie de l'Assemblée, note des traits du caractère français. Il remarque, par exemple, que l'Assemblée ne souffre pas qu'un orateur hésite ou reste court; elle accueille par des murmures ceux qui cherchent leurs mots avec peine et ne s'expriment pas couramment; elle reprend et corrige ceux qui commettent une faute de langue; elle applaudit aux saillies et aux calembours.

Halem a vu les séances tumultueuses du 20 octobre et du 8 novembre. Au 20 octobre, il entend Malouet proclamer de « terribles vérités », la confusion de toutes choses, l'anarchie du royaume, la nullité du gouvernement, la nécessité d'établir un centre d'unité qui soit l'autorité royale. Il entend Beauharnais parler avec chaleur contre les ministres, les accuser d'inertie criminelle, s'étonner qu'ils n'aient pas eu la pudeur de donner leur démission. Clermont-Tonnerre a plus de calme, s'exprime en termes plus graves, plus posés, et, toutefois, les belles paroles qu'il prononce à la fin de sa harangue : « La raison n'est ni là, ni ici; si le peuple triomphe, je le soutiendrai, mais je ne le flatterai pas », n'entraînent point les esprits; l'auditoire demeure froid. Barnave obtient plus de succès; mais le parti populaire perd tous ses avantages; il se fait tard; on croit, selon le mot de Mirabeau, la question enlevée; on a faim; on se disperse dans les restaurants des environs, et Halem qui, comme la plupart des assistants, a quitté le Manège pour s'attabler au Palais-Royal, apprend soudain avec stupeur que les aristocrates ont eu la majorité parce qu'ils ont fait procéder à l'appel nominal et qu'aucun d'eux n'a déserté son poste.

La séance du 8 novembre est celle où Maury se plaint d'être hué dans les rues et d'avoir dû de sa main empoigner un colporteur qui criait un pamphlet contre lui. Mais l'abbé va recevoir une sévère leçon. Mirabeau se lève, — comme dans les grandes occasions, — souhaite à Maury de montrer à la tribune le même flegme que dans la rue, et après avoir conclu qu'il faut mépriser les injures et les dénonciations, propose l'ordre du jour. « J'entends encore, dit Halem, la voix de commandement avec laquelle il prononça ces derniers mots, je vois encore le mouvement de bras qu'il fit en se retournant et en retombant sur son siège. »

De tous les orateurs de la Constituante, après Mirabeau, c'est Barnave qu'il préfère, et il le nomme le « noble », le « grand démocrate » Barnave et « l'inébranlable appui de la liberté républicaine. » Il le représente comme un jeune homme de taille moyenne, au visage fin et pâle, qui révèle tout ensemble l'abondance des pensées et l'ambition. Il lui attribue la fermeté de caractère et la solidité de principes qui sont naturelles aux montagnards du Dauphiné. Il juge son éloquence à la fois précise et aisée, énergique et élégante; « sa force ne trahit pas la passion et fait une impression d'autant plus profonde qu'on croit entendre les arguments de la raison et d'une raison froide » (1). Mais les attaques dont Barnave est l'objet, les critiques de ses ennemis qui l'accusent, malgré ses beaux airs de modestie, d'aspirer au pouvoir, alarment et inquiètent Halem. Il a lu le factum de Brissot, « d'un certain Brissot de Warville », et i semble craindre que Barnave ne commette des fautes et ne perde bientôt sa popularité.

Chaque fois que Halem parle de Barnave, c'est avec un sentiment manifeste de sympathie et d'estime. Mais chaque fois qu'il parle de Mirabeau, c'est sur le ton de l'admiration et du plus chaleureux enthousiasme. Il ne fréquente l'As-

(1) « Le froid Barnave, » disait Mme Roland.

semblée que dans l'espoir d'entendre Mirabeau, et ce qui l'attache, le fixe aux Jacobins, ce qui le rend invariablement fidèle au club de la rue Saint-Honoré, c'est l' « inépuisable » Mirabeau (1). Il loue ses premiers écrits, le talent qui respirait déjà dans le livre sur les *Lettres de cachet*, la vérité des portraits que renferme l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, la masse des matériaux que contient l'ouvrage *De la Monarchie prussienne*. Il loue les jugements sûrs et pénétrants de Mirabeau sur la constitution allemande. Il loue son activité prodigieuse et l'incessant déploiement de ses facultés de tout genre : si le député de la Provence — Halem semble l'insinuer — doit à des *faiseurs* bon nombre de ses discours et de ses rapports, son esprit anime, vivifie ce qu'il débite, ce qu'il publie sous son nom. Mais les fautes de sa jeunesse! Eh! ne sont-elles pas couvertes et effacées par son génie, par ce génie devant lequel il faut s'incliner? Des péchés d'antan peuvent-ils ternir l'éclat de sa gloire? N'a-t-il pas risqué sa popularité pour braver le despotisme? N'a-t-il pas défendu le *veto* absolu sans se soucier des attaques de la démocratie extrême? N'a-t-il pas juré de combattre les factieux de quelque parti et de quelque côté qu'ils se trouvent? Halem regarde Mirabeau comme le seul grand homme de la Révolution, comme le seul homme de gouvernement que possède la France de 1790, le seul qui ne croie pas à la valeur souveraine de la théorie, le seul qui ait des vues profondes et un sens politique supérieur, le seul qui comprenne l'avenir. Il l'adore et l'idolâtre à l'égal de Rousseau. Dans le jardin d'Ermenonville, il voit six colonnes consacrées à d'illustres renommées; la colonne de Newton porte l'inscription *lucem;* celle de Descartes, *nil in rebus inane;* celle de Voltaire, *ridiculum;* celle de Montesquieu, *justitiam;* celle de Rousseau, *naturam :* Halem voudrait relever un des fûts qui gisent à terre pour ériger une septième colonne avec ces mots : *Mirabeau, libertatem*, et on

(1) Expression d'Oelsner.

se rappelle que s'il assigne à Jean-Jacques le rôle de Moïse, il réserve à Mirabeau le rôle de Josué.

Quel est, en résumé, le jugement de Halem ? Par instants il a l'air de douter des bienfaits de la Révolution. Il semble croire que les gouvernements sont à peu près les mêmes, et partager l'avis de l'Anglais Thisletwayte, que le peuple plie toujours sous le fardeau, que la monarchie et la république ne sont que des mots. Il termine son livre par cette boutade, que les hommes, sous quelque régime qu'ils vivent, n'ont guère d'autre certitude que de mourir et de payer l'impôt. Il soutient même, dans les dernières pages, qu'une révolution serait inutile en Allemagne : les Allemands, au contraire des Français, sont contents de leur sort ; s'ils n'ont pas de patrie politique, si nul d'entre eux ne se jette dans le gouffre, à la Curtius, pour le salut de l'empire germanique, ils ont la sûreté de leurs personnes et de leurs possessions ; presque partout en Allemagne règne la justice. Mais de pareilles assertions sont destinées à désarmer la censure. Halem, Allemand et fonctionnaire, craint de se compromettre : il adoucit, atténue souvent sa pensée, et ne la dit pas tout entière. *Dicenda tacendaque calles*, ce vers de Perse est l'épigraphe de sa relation.

Il ne pallie pas d'ailleurs les excès de la Révolution. Il traite Marat d'insensé et le nomme :

> Ce fou, cet enragé, cet homme forcené
> Qui, s'il n'avait écrit, aurait assassiné,

et il déplore qu'on le laisse sonner impunément le tocsin du meurtre. N'est-ce pas Marat qui par des articles que Halem qualifierait volontiers d'atroces et d'incendiaires — épithètes traditionnelles de l'époque — n'est-ce pas Marat qui provoque l'émeute et félicite le peuple du saccage de l'hôtel de Castries ? De tels articles, s'écrie Halem, sont « des horreurs qui déshonorent la Révolution ! » Il n'est pas aussi optimiste qu'on pourrait le croire à première vue. Dans sa traduction

d'une adresse des Jacobins à l'Assemblée, il supprime cette phrase que « le peuple français deviendra le plus heureux de la terre ». Lorsqu'il fait dire à Barnave que la loi règne sur toute l'étendue du royaume, il ajoute discrètement en parenthèses, pour marquer ses doutes, un point d'interrogation. Il reconnaît enfin, dans sa conclusion, que le peuple, pris de vertige, n'est pas encore soumis à l'ordre civil. « On a bu à la coupe de la liberté; puis on s'est enivré, et l'on danse comme les prêtres de Baal, autour de l'autel de la déesse. »

Mais ces réserves une fois exprimées, Halem excuse les Français; ce sont des Français, vifs, très sensibles à toutes les impressions, et ce sont des hommes, des hommes passionnés, comme les Allemands, comme le reste des mortels. Qu'ils ne craignent plus les empiétements du pouvoir, et l'ordre renaîtra. L'esprit de la Révolution est éternel. La France veut être libre et elle le sera, quand même ses ennemis ne reculeraient devant aucun moyen. Les départements, les tribunaux, la garde nationale, l'Assemblée, le peuple devenu maître des fruits de son industrie, la vente des biens ecclésiastiques, le cours des assignats, les journaux, les clubs, la constitution civile du clergé (que Halem approuve parce qu'il s'imagine que les Français « savent très bien distinguer la religion du papisme »), que peut la cour, que peuvent les partisans de l'ancien régime contre une si forte organisation du nouveau système ? Halem ne voit pas le flot de la démagogie qui ne cesse de monter. La royauté lui semble encore solide et assise sur des bases inébranlables. Malgré les articles de Marat, de Desmoulins, de Carra et des « écrivains démocratiques », il regarde Louis XVI comme l'ami, le restaurateur de la liberté. Que le roi persiste dans son « civisme », surtout dans ses « principes passifs », et il sera aimé, que dis-je, adoré de son peuple. Que la reine reparaisse en public, et se montre au théâtre, qu'elle donne à la population des marques de confiance, et elle touchera les cœurs, et peu à peu se conciliera l'opinion. Que La Fayette — Halem l'appelle

[illegible] — persévère dans sa voie et laisse con-[illegible] Que Mirabeau ne soit pas [illegible] par la mort, et tout ira bien. [illegible]

[illegible] qui s'est fait en France [illegible] de la Bastille [illegible] un voile sur [illegible] la journée du [illegible] gisent les [illegible] en guise de [illegible] coreligionnaire [illegible] d'Allemands, il [illegible] grand événement de [illegible] spectacle plus atta-[illegible] jamais un peuple [illegible] pour choisir [illegible] une constitu-[illegible] aussi nobles [illegible] de tous [illegible] établir l'unité [illegible] conscience et de [illegible] institutions [illegible] française, bien [illegible] ébranlements, [illegible] et les princes. [illegible] les lois de la [illegible] il faudra plus tard [illegible] dans les circons-[illegible] de meilleures? [illegible] marteau, entre les fac-[illegible] à rien, entre les [illegible] furibonds? Comment [illegible] infaillible, et la

[illegible] il rappellera le [illegible] qui veut être à la fois Cromwell et [illegible]

jeune liberté française devait-elle surgir tout armée, comme Minerve de la tête de Jupiter ?

Halem n'aperçoit dans un prochain avenir que gloire et bonheur pour la France. Une éclatante lumière lui semble poindre à l'horizon. Il voit la nation jusqu'alors ignorante et systématiquement écartée des études, s'instruire peu à peu, selon le plan d'éducation qu'a conçu Mirabeau ; il la voit apprendre la constitution avec le catéchisme ; il entend les enfants s'écrier : « Je ne serai pas esclave », et la jeunesse parler avec transport de la nation, de la loi et de la liberté. Dans un instant, un court instant de *Schwärmerei* ou d'exaltation — lui-même le confesse — il se figure le peuple français comme un chœur spartiate de vieillards, d'hommes faits et d'adolescents : les vieillards disent qu'ils étaient esclaves ; les hommes faits, qu'ils sont libres ; les adolescents, qu'ils seront plus libres encore.

C'est dans une conversation avec Barthélemy que Halem, entraîné par son enthousiasme, laissant déborder son âme, mêlant les paradoxes aux idées justes et des vues fausses à d'ingénieux aperçus, développe les magnifiques espérances qu'il conçoit. Abbé, académicien, accoutumé de vivre parmi les gens de haut parage et désormais isolé dans Paris, Barthélemy plaide, faiblement du reste, la cause de l'ancien régime. Il ne croit pas que la démocratie convienne à un grand pays comme la France et qu'une constitution républicaine soit favorable au progrès des sciences et de la littérature. Mais ce n'est pas en vain que Halem a lu les *Idées* de Herder, les *Réflexions critiques* de Dubos et les *Considérations* de Castilhon. L'abbé Dubos avait démontré que les poètes du siècle d'Auguste s'étaient formés sous la République. Castilhon avait attribué aux œuvres littéraires d'un État républicain la franchise, l'énergie, et à celles d'un État monarchique la légèreté, la grâce, l'urbanité, et il concluait que l'unique époque où s'élèvent les arts, est la période révolutionnaire, la période de passage entre la république et la monarchie, parce qu'alors les productions du goût partici-

pent aux avantages des deux systèmes de gouvernement. Fort de ces arguments, Halem entreprend de réfuter Barthélemy. Il lui rappelle l'histoire de l'antiquité, cette histoire que l'auteur d'*Anacharsis* connaît si bien et devrait invoquer dans le litige. Il lui rappelle les splendeurs d'Athènes et le merveilleux éclat de la littérature au temps où la Grèce était libre. Avec une flamme et une verve qu'il n'a pas d'ordinaire, il assure que la liberté crée des chefs-d'œuvre et qu'un regard du souverain n'enfante pas des Corneille (1). Il déclare que Virgile et Horace étaient en possession de leur talent sous la République, avant la bataille d'Actium, qu'il est même regrettable qu'ils aient respiré l'air de la cour, que leur poésie y a perdu de sa puissance et de fierté. Et qu'on ne lui cite pas le siècle de Louis XIV ! En patriote de 1789 et en vrai jacobin, Halem refuse toute admiration, toute justice au grand roi, et il crierait volontiers *A bas Louis XIV !* comme la foule, sur la place des Victoires, aux funérailles de Mirabeau. Naguère, à Marly, devant le solide et utile aqueduc, il éprouvait un sentiment de respect pour l'esprit du XVIIe siècle, et aux Invalides il lui échappait de dire qu'après le canal du Languedoc, cet édifice est le plus beau monument du règne de Louis. Mais il n'oublie pas la révocation de l'édit de Nantes et il exhale son indignation contre Bossuet qui s'est couvert d'une « honte ineffaçable » en célébrant les dragonnades et en traitant le monarque de nouveau Constantin et de nouveau Théodose. Aux yeux de Halem, Louis XIV est un despote, et le despote, — écrit-il en usant d'une comparaison qui choque le bon goût (2) — ressemble au serpent à sonnettes dont le regard paralyse les oiseaux ; il avilit les âmes et déprime les talents. Aussi l'histoire et

(1) Cette opinion était encore en faveur, et dans son ouvrage *Du commerce et des manufactures distinctives de la ville de Lyon* (1782) l'abbé Bertholon disait très nettement : « Un grand roi fait naître les grands hommes ; la nature les prépare longtemps, et lui seul, d'un regard, les anime. »

(2) Il emploie encore cette comparaison dans son drame de *Wallenstein* (p. 106) : « Vous parlez, dit Wallenstein à Harrach, comme un courtisan qui voltige timidement autour du monarque, ainsi que l'oiseau autour du serpent dont le regard le fascine ».

l'éloquence n'ont-elles été sous Louis XIV qu'une déclamation ; il négligeait le véritable mérite et récompensait de misérables poétereaux. Les plus illustres génies de l'époque, Pascal, Fénelon, Jean-Baptiste Rousseau, La Fontaine (1), étaient-ils du parti de la cour. Et que n'auraient-ils pas fait pour la nation, si la cour leur avait donné pleine carrière ! Pourquoi Corneille est-il si grand ? Parce qu'il écrivait à la lueur du feu de la guerre civile, au milieu des derniers efforts de la Ligue expirante, et de là ce qu'il a de mâle et d'altier. Ah ! si Corneille et Racine n'avaient pas dû tirer leurs sujets de l'antiquité grecque et romaine ! S'ils avaient osé mettre en scène des personnages et des événements de l'histoire de France ! S'ils avaient, par de pareils drames, éveillé chez leurs concitoyens la conscience de leur force ! Et ici n'est-ce pas de *son* Rousseau que Halem s'inspire ? Saint-Preux s'étonnait que notre tragédie roule sur des aventures qui ne sont pas fondées sur des traditions historiques, que l'amour de la patrie et de la liberté n'anime pas nos pièces, que notre théâtre n'offre aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulières de la nation, sur ses gloires et ses malheurs, sur les victoires, les défaites ou les folies de ses rois : « Qu'on me dise, s'écriait le héros de Jean-Jacques, de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, et ce qu'importent au peuple Pompée ou Sertorius (2) ? »

Mais la Révolution va rouvrir toutes les sources nationales ; elle va donner aux Français une impulsion salutaire, à leurs idées un essor qu'elles n'avaient pas encore eu, et ils n'ont déjà plus dans leurs manières cette politesse excessive, cette affectation de savoir-vivre, ce vernis d'ancien régime qui tenait de la servilité ; ils ne sont plus esclaves : ils veulent *être* et non *paraître*. Ce changement

(1) Les *Révolutions de Paris* (n° 60, p. 390) disent à ce moment que La Fontaine donnait à son siècle des leçons de liberté : « Le seul La Fontaine, comme autrefois Brutus jouant sa tête pour être libre, semait dans ses *Fables* la haine des tyrans. Ses loups et ses lions sont presque toujours des rois. Il fut de l'Académie française ; c'est la seule tache qui obscurcisse sa mémoire. »

(2) Voir aussi la préface du *François II* de Hénault, et l'essai de Mercier, *Du théâtre*, qui s'élève avec force contre des « pièces muettes pour la multitude ».

s'étendra sans aucun doute à la littérature. Halem pressent qu'elle est dans sa période d'affaiblissement et à son déclin, qu'elle s'affadit et s'use, qu'elle a besoin d'une violente secousse, d'un heurt, qui renouvelle sa sève, lui infuse un sang plus généreux, lui rende le nerf et la vigueur (1). Oui, la Révolution dotera la France d'une autre poésie, marquée au coin de l'époque virile qui commence, et ce n'est pas sans raison que l'Allemagne nomme les Français régénérés *Neufranken* ou Néo-Francs. Un souffle de grandeur et d'héroïsme a passé sur les esprits. Les imaginations se déploient dans un champ vaste et libre. Déjà Mirabeau et Barnave jettent sur la tribune française le plus vif éclat, et leur voix rappelle les accents de l'éloquence athénienne. Déjà David se prépare à peindre fièrement, hardiment, le *Serment du Jeu de Paume*. Déjà se produisent sur la scène des ouvrages où revivent des épisodes du passé national. L'histoire même marche de pair avec les autres genres, et Halem cite à ce propos les *Mémoires* de Richelieu et ceux de Latude. Ce jugement nous étonne un peu. Mais Halem ne voit dans ces Mémoires que « des *sources* qui seraient restées fermées sans la Révolution », et il partage sur ce point l'opinion du temps qui les comparait à un *Livre rouge*. Les hommes de 1789 et de 1790 pensaient que l'histoire devait, elle aussi, jouer son rôle dans la Révolution en révélant les fautes et les hontes de l'ancien régime ; ils regardaient ces recueils de matériaux soudainement mis au jour comme les annales du despotisme décrépit ; cette collection de documents et d'anecdotes qu'ils feuilletaient avec joie, leur présentait le tableau de la vieille monarchie irrésistiblement entraînée à sa perte.

La relation de Halem, qui parut en 1791 (2), passa inaperçue en France. La critique allemande l'accueillit avec

(1) Cf. ce mot que Halem prête, dans ses *Blüthen aus Trümmern* (p. 15), à un Grec qui vient à Paris vers 1770 : « Le peuple ressemblait à un fruit qui menaçait de pourrir avant de mûrir. »

(2) *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs bey einer Reise vom Jahre* 1790. Hambourg, Bohn, 1791.

faveur. La *Gazette littéraire générale* lui donna des éloges, et la *Bibliothèque générale allemande* assura que le récit de Halem était intéressant et instructif, que le ton de l'écrivain, son style sain, son bon goût rehaussaient la valeur de sa publication, toutefois qu'on sentait çà et là le poète, que Halem visait trop à l'élégance et plairait davantage s'il était plus simple et plus naturel. Cramer trouva l'ouvrage excellent : « Vous êtes donc, mandait-il à Halem, un des rares Allemands pour qui l'humanité, la liberté, l'égalité et la France ont encore quelque prix » ! et il le félicitait d'avoir si tôt et si justement apprécié ce Mirabeau que les Allemands regardaient comme le diable, ou comme un intelligent Catilina. Boie lut l'œuvre avec autant de profit que de plaisir : « Elle fera son chemin, disait-il, sans avoir besoin de la louange des critiques : je n'ai pas été en *France*, je ne lis pas le *Moniteur* et, si je me suis [illegible] depuis longtemps considéré les choses comme vous les représentez ». Nicolai avoue : [illegible] les points l'opinion de Halem [illegible] thousiasme : « Votre livre [illegible] coup à rectifier et à [illegible] des Schirach, des Kotzebue et bientôt de [illegible] Seule, une revue [illegible] encore ne fut-ce qu'en passant [illegible] *en France* sur un tel [illegible] « Nouvel exemple que [illegible] il ne suffit pas d'avoir [illegible]

En réalité, [illegible] lution et au milieu [illegible] venait trop [illegible] taient : une [illegible] monarchies [illegible] guerre [illegible] s'affaissait [illegible] prochain [illegible] ne mordait pas [illegible]

Il n'en est pas de même aujourd'hui. A la vérité, le style de Halem laisse à désirer, et il a des défauts et des taches. Non pas qu'il soit poétique comme prétend le « Recensent » de la *Bibliothèque générale allemande*. Non pas qu'il manque de naturel et de simplicité. Mais nous savons que Halem écrit négligemment et à la hâte; sa phrase est quelquefois obscure, quelquefois lourde et embarrassée, chargée de mots superflus ou répétés, de citations de toute sorte — et dans ces citations souvent tirées des poètes, se trahit le poète. Pourtant, ce livre, presque inconnu dans son pays et dans le nôtre, apporte un précieux témoignage sur les commencements de la Révolution. On ne peut nier l'attention de Halem, son scrupule, sa sincérité (1). Lui-même nous dit qu'il ne raconte que ce qu'il a vu et entendu. Il a gardé copie des lettres qu'il envoyait à ses amis d'Oldenbourg, notamment à Gramberg, et ces lettres, il les fait imprimer après avoir « comblé les lacunes où bon lui semble », soit par son *Journal*, soit par les gazettes et les brochures de l'époque, soit par la correspondance d'Oelsner. Sous sa forme épistolaire, sa narration est bien ordonnée. De prime abord elle rappelle ces jardins anglais qu'il admire dans son excursion d'Ermenonville. Mais il y a dans la disposition et la succession des lettres de l'art et de l'arrangement. Après nous avoir introduits à l'Opéra, Halem nous fait assister aux conférences de l'abbé Fauchet et aux séances des Jacobins et de l'Assemblée nationale; puis il nous conduit au Louvre devant les toiles de Le Brun et de David, nous emmène à Versailles, et au retour s'assied à son bureau pour parler tout à son aise de Mirabeau. Les descriptions de Paris et de ses environs alternent avec

(1) Quelle différence, par exemple, entre la relation de Halem et celle de Kotzebue qui ne parle que de sa femme défunte, des petits travers des Français, des donzelles du Palais-Royal et du peu de confort qu'il trouve dans les hôtels et les restaurants de Paris! Kotzebue n'a rien vu ni rien compris du drame qui se passait sous ses yeux. Il ne se rend à l'Assemblée nationale que la veille de son départ et n'y entend que des cris et des éclats de rire qu'il qualifie de vulgaires. Cf. sa *Flucht nach Paris* (1791) et la traduction de M. Rabany (nos 5, 6, 8 et 9 de la *Nouvelle Revue rétrospective*).

les analyses des pièces de théâtre ou des débats de la Constituante et du club de la rue Saint-Honoré. Il règne ainsi dans l'ensemble du volume une agréable diversité; le tableau de Paris avec ses variétés et ses contrastes, n'en est que plus attrayant, et Halem n'a pas tort de dire que s'il a voyagé « pour s'amuser raisonnablement », il amusera ceux qui ne voyagent pas. « Je préviens à l'avance, lit-on dans le début de sa relation, tous ceux qui chercheront ici des détails statistiques, des révélations politiques, des curiosités d'histoire naturelle ou les sources du Nil. » Mais il ne faut pas le prendre au mot. Il reconnait qu'il a voulu s'amuser *en grande partie* (*grossentheils*); il a donc voulu s'instruire aussi, et s'il n'a passé que huit semaines à Paris, s'il n'a visité la ville qu'en courant, s'il n'a pas vu tout et, comme la baronne d'Oberkich, s'il n'a fait qu'apercevoir, s'il a sur l'impression du moment trop embelli les choses que d'autres ont à leur tour trop noircies, son œuvre mérite néanmoins un des premiers rangs parmi les souvenirs de voyage que nous ont laissés tant d'étrangers, témoins oculaires de la Révolution. Vingt années plus tard, en relisant son récit, il en marquait ainsi le trait caractéristique : « Je me sentis tout d'un coup élevé à la hauteur du temps. L'esprit public qui régnait alors se montrait à moi, sérieux et grave. Des présomptueux souriaient avec mépris à la vue des événements de France. Mais celui qui, comme moi, avait, à travers tous les tourbillons, discerné le grand courant, ne pouvait que rester, lui aussi, sérieux et grave; ses doutes disparaissaient; il comprenait cette vérité qu'une nouvelle ère avait commencé! »

IV

1791-1815. — RÉPUBLIQUE ET EMPIRE

« Adieu, Gaule, avait dit Halem en repassant le Rhin, tu m'es devenue chère! » Quelles furent ses idées, ses impressions durant les années suivantes, et que pensait-il sous la Terreur et plus tard sous le Directoire et l'Empire, de cette France qu'au mois de décembre 1790 il portait en son cœur?

Il fut, à son retour, avidement interrogé par ses amis d'Oldenbourg. On regardait avec surprise, avec émerveillement un homme qui avait vu La Fayette et entendu Mirabeau. Il lut à la Société littéraire des chapitres de son livre. Quelques membres partagèrent son enthousiasme révolutionnaire. D'autres, en plus grand nombre, l'envisagèrent avec méfiance et lui reprochèrent un ridicule et funeste engouement pour les Jacobins. On se moquait de sa fugue en France et on racontait malignement qu'à la première audience le duc d'Oldenbourg s'était contenté de lui demander si les routes de France étaient bien entretenues. Erdmann, son compagnon de voyage, avait été nommé secrétaire du gouvernement à Eutin : « Mon séjour, écrivait-il à Halem au mois de juillet 1791, est malheureux avant tout pour les principes dont la Gaule bienfaisante nous abreuvait l'an dernier. Ici, tout est contre-révolution, à cause de la commodité, de l'air de la cour ou du sentiment altier d'une dignité incarnée. On traite de folie la liberté et de farce les droits de l'homme. Que de peine j'ai, pénétré comme je suis d'une foi contraire, et incapable de distinguer aussi bien que

vous le *dicenda tacendaque calles*, que de peine j'ai à me contenir et à réprimer des réfutations passionnées qui ne feraient que surexciter les esprits ! Je ne puis épancher mon cœur qu'avec votre beau-frère Hellwag, avec Voss, avec Rüder ; eux du moins ont une plus digne idée du plus grand événement qu'ait vu le monde (1) ! »

Malgré la froideur de son entourage, Halem resta fidèle à ses convictions. Il correspondait avec Meister et surtout avec Oelsner qui, de Paris, lui mandaient les nouvelles. Meister lui annonçait, dès le mois de juillet 1791, les progrès du parti républicain qui, « bien que le moins nombreux, a des chefs très chauds, très entreprenants, et tient dans les mains bien des ressorts de l'opinion publique ». Oelsner lui marquait la mort de Mirabeau : « Mirabeau est mort ! son esprit immortel a quitté son corps. Tous les partis ressentent sa perte ; seuls quelques ambitieux dont il contrariait les projets, témoignent leur joie : Cazalès le pleure, et Lameth a refusé de le voir. Tous les spectacles étaient fermés. » La dernière lettre d'Oelsner à Halem est du 10 mai 1792 : [illegible] la raison, l'« éternelle et sainte raison » [illegible] les efforts des princes : il nomme la Révolution [illegible] de la Providence » ; il écrit à propos de la [illegible] caractère énergique, mais [illegible] courte, comme toutes les femmes [illegible] sera inondée de sang [illegible]

Dans le [illegible] Knigge, [illegible] Révolution française [illegible]

Boie [illegible] partaa [illegible] comme [illegible] est [illegible] civile et que [illegible] traits [illegible]

(1) [illegible] par [illegible]

tes. C'est un modéré; il veut garder le milieu entre les deux partis, et ne croit ni à l'Église hors de laquelle il n'y a point de salut, ni à la constitution hors de laquelle il n'y a point de bonheur. Il déplore les « rudes combats » que l'alliance de la Prusse et de l'Autriche doit coûter à la pensée humaine. Les premières victoires des Français l'étonnent, et il est surpris du courage de Forster qui, dès le mois de novembre 1792, ose jouer un rôle politique : « Aurait-on jamais cru possible ce qui est arrivé et ce qui arrive encore : je sais que l'air ne peut se purifier sans orage; mais je tremble quand je pense que s'approche de nous un orage auquel nous sommes moins préparés que les Français. Voilà où nous a menés la sagesse trop pressée de nos princes ! N'auraient-ils pas mieux fait de recueillir tranquillement les avis et les leçons qui leur venaient de France, au lieu d'évoquer la tempête sur l'autre rive du Rhin ? Je ne doute presque pas que les Prussiens battront Custine; mais si le feu ne flambe plus sous la cendre, sera-t-il aussitôt éteint ? »

Voss a plus de confiance, plus de hardiesse que Boie. « Dans quels temps vivons-nous, écrit-il gaiement à Halem au mois de septembre 1791, et quelles perspectives d'avenir ! » Il félicite son ami d'exprimer de si beaux sentiments de liberté, l'encourage à combattre sans relâche le *dragon* du despotisme : « Les aristocrates cesseront peu à peu d'invectiver et de railler; ils verront, d'abord avec un sourire sardonique, puis avec une véritable joie, leurs lettres de noblesse, leurs rubans et leurs clefs monter vers la lune ! » Il nomme Halem le « Franc loyal », et lui assure que les Francs finiront par l'emporter, « quand le monde serait plein de Prussiens, et quand les Prussiens voudraient avaler le monde ! »

Cramer, professeur à l'Université de Kiel, ardent, exalté, très étourdi, qualifié par ses amis de tête chaude et par Boie d' « archidémocrate », exhale dans ses lettres à Halem son enthousiasme pour la bonne cause, sa confiance dans les batailles futures qui seront des Marathon, et non des

Philippes, l'allégresse où le jettent les premiers succès des armées françaises, le désespoir où le plongent ses disgrâces, les injustes critiques des journaux, l'abandon de ses amis. « Je m'étais, dit-il au mois d'août 1793, faufilé avec tous les ministres; mon malheureux iconoclasme a détruit toutes ces liaisons, et me voici le bâton à la main. Mais, hélas; il se passe de grandes et de tristes choses ; la France n'est plus la terre promise ; le 31 mai a fait de la République une oligarchie. » Il est destitué; il n'a plus d'autre refuge que la France : « Je suis dans l'alternative, avait-il écrit à Halem, ou de céder la place aux Girtanner ou de devenir mon propre éditeur et mon propre colporteur. » Il tint parole, devint libraire à Paris, et les Xénies lui décochèrent ce jeu de mots, d'ailleurs méchant à tous égards : *Cramer als Krâmer*.

Knigge, franc-maçon comme Halem et, sous le nom de Philon, initié profondément aux mystères des Illuminés, mais désabusé, reconnaissant qu'il avait été dupe et conseillant à chacun de fuir de pareilles associations, Knigge, la bête noire des écrivains réactionnaires, correspond également avec Halem, et, de Brême pousse quelquefois une pointe à Oldenbourg. Il annonce à son ami vers la fin de 1792 que des événements considérables se préparent et que le parti des mécontents grossit en Allemagne ; il lui mande au mois de février 1796 que les adhérents de la vérité doivent s'unir pour « honnir et poursuivre en tous lieux » leurs ennemis, et, lorsqu'il meurt la même année, Halem regrette la disparition de ce « grand adversaire des obscurants ».

Hennings qui, comme Halem, est plus écrivassier qu'écrivain, a salué la journée du 14 juillet 1789 avec transport et, à cette nouvelle, entrevu l'âge d'or. Mais il gémit sur l'exécution de Louis XVI et il écrit à Halem que les Français déshonorent leur noble entreprise et creusent la tombe de la liberté. Il est girondin et ne connaît, dit-il, contre la monarchie qu'exerce Paris, et dans Paris, une bande de monstres, d'autre ressource qu'une république fédérative. La Terreur l'attriste, et il croit qu'elle ne sera pas arrêtée par

la chute du « sanguinaire » Robespierre, que les gouvernants reviendront à ce système parce qu'il faut égorger pour n'être pas égorgé. Et toutefois, il espère : le peuple veut la liberté, puisque les intrigants ne le matent qu'au nom de la liberté. Il ne voit dans les Français ni des Catons, ni des bourreaux ; on a pensé d'abord que leur œuvre serait une œuvre de Catons, et on la regarde aujourd'hui comme une œuvre de bourreaux ; on montre au doigt avec une sorte de joie sauvage ces Français dont les premiers actes paraissaient divins ; mais, remarque Hennings, auraient-ils été saisis de fureur et de rage, si l'on n'avait secoué sur eux « le flambeau de la discorde qu'allumait le feu impur de la flatterie et de l'égoïsme? » Il avouait dans ses lettres à Halem que la victoire de la raison tardait longtemps, que les honnêtes gens avaient un combat terrible à soutenir, qu'il était inutile de « dire quelque chose contre le ton qui régnait, contre le ton rampant des esclaves » ; mais, ajoutait-il, « allons toujours et, quand le monde serait plein de diables, marchons avec courage vers le bon et le vrai ; si nous rencontrons des abatis, tournons-les ; nous trouverons bien quelque part un chemin de traverse! »

Un des plus intimes amis et des plus actifs correspondants de Halem était le comte Frédéric Stolberg. Tous deux avaient les mêmes goûts et les mêmes prédilections ; ils adoraient Ossian ; ils aimaient la langue grecque et s'essayaient à traduire Eschyle ; ils préféraient Timoléon et Brutus aux autres héros de l'antiquité. Ils se rendaient de fréquentes visites, et que de fois, dans la chambre de Halem à Oldenbourg, ou chez Stolberg, à Neuenburg, soit en se promenant sous le ciel bleu, soit étendus sur le gazon à l'ombre du bois, ils causèrent religion et littérature durant des heures entières aussi courtes que délicieuses! Stolberg partage d'abord l'enthousiasme de Halem pour la Révolution et lui écrit qu'il applaudit de tout cœur aux événements de France, qu'il n'a jamais été plus cosmopolite qu'en ce moment, qu'il voudrait crier le *Macte nova virtute* des Pyrénées au Rhin et de la Manche

à la Garonne. La situation politique lui semble la plus attachante qui fût jamais, et il se vante de l'avoir prophétisée dans ses poésies de jeunesse; il attend, dit-il, de grands résultats et il lit les journaux avec un intérêt qui ne se lasse ni ne s'éteint. Mais dès le mois d'octobre 1789 il avait jugé que « bien des *gallicismes* souillaient la superbe cause de la liberté ». Au mois de janvier 1791 il déclare à Halem qu'il n'aime plus la Révolution : l'Assemblée qui s'arroge le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif tout ensemble est un despote; les Français sont et demeurent les mêmes; Paris, « mère de l'immoralité », ne peut être qu'un foyer de troubles; des *coquins fieffés*, Mirabeau, Maury, dirigent la nation, et une nation qui, comme la France, a inondé l'Europe du venin de son irréligion, ne saurait devenir libre; la sainte liberté n'a d'autre fondement que la vertu. Cinq mois plus tard, il s'indigne que les prétendus « réformateurs des mœurs » honorent Voltaire à l'égal d'un héros : « tant qu'il n'y aura pas en France une seconde Chambre et que le pouvoir exécutif sera comme anéanti, je ne verrai que sept cents despotes qui dépendent de la populace de Paris, l'écume la plus corrompue des nations. » Même explosion de colère au mois de janvier 1792. Quelle constitution que celle dont les législateurs foulent aux pieds la morale ! Certaines gens parlent bien; mais où est celui qui commande le respect ? Un Fauchet, « le rebut des hommes », est membre du Parlement ! Et Stolberg met l'Europe en garde contre cet état anarchique qui se compose d'athées. Il ne cesse, dans ses lettres à Halem, d'insister sur ce point qui lui paraît de toute évidence : pas de liberté sans lois, pas de lois sans mœurs, pas de mœurs sans religion, et « n'est-ce pas la plus hasardeuse et la plus bizarre des entreprises que de fonder sur quelques axiomes politiques et métaphysiques, comme sur une pointe d'aiguille, la constitution d'une nation extrêmement dépravée et qu'on s'efforce systématiquement de dépraver encore davantage? » Finalement, il ne veut plus discuter et disputer avec Halem sur cette France qui marche aux abî-

mes : des savants, dit-il, se demandaient au temps de Pline si le Vésuve était un volcan, mais l'éruption qui tua Pline et détruisit trois villes, mit fin au litige, et éclaircit la théorie des volcans. La dernière lettre de Stolberg à Halem est datée du 26 février 1794. Les deux hommes ne s'entendaient plus ; en Allemagne et en France que d'amitiés la Révolution a rompues ; que d'affections, même les plus vieilles et en apparence les plus solides, elle a violemment brisées !

La rupture entre Halem et Stolberg fut éclatante. Déjà Voss et Hennings déploraient l'aristocratisme du comte Frédéric, lui reprochaient ses emportements contre les amis de la France et surtout son ode de Cassandre publiée en 1796 par l'*Eudaemonia*, revue francfortoise qui couvrait d'invectives la Révolution et venait de désigner nommément et de signaler à la vindicte des gouvernements les Allemands suspects de jacobinisme. Dans ce poème de Cassandre, Stolberg se comparait à la prophétesse troyenne qui donne à ses compatriotes d'inutiles avis ; il attribuait la Révolution aux Illuminés, les qualifiait d'hypocrites et de réprouvés, les accusait d'avoir depuis longtemps trahi et vendu l'Allemagne, de se taire et de sourire lorsque rugissait le blasphème, lorsque la courtisane se posait sur l'autel de Dieu, lorsque coulait le sang des justes, d' « enseigner l'horreur », de « répandre le poison », de « verser aux chefs des peuples égarés un doux narcotique », de méditer et de préparer l'anarchie (1). « Quelle méchanceté, disait Hennings à Halem, et quelle vision insensée ! Stolberg ne rêve plus que d'Illuminés et stigmatise de ce nom tous ceux qui, comme vous et moi, pensent autrement que lui, et là où l'on ne travaille que pour la paix, l'ordre et l'harmonie, il crie à l'incendie de Troie ! Oui, par cette accusation d'illuminatisme, il appose son sceau de persécution sur les citoyens et écrivains qu'a dénoncés l'*Eudaemonia*, et cela est affreux ! »

(1) Stolberg, *Gesammelte Werke*, 1821, II, p. 142-146.

Presque au même moment Halem envoyait à Hennings, qui dirigeait le *Génie du temps*, une élégie sur la mort de Knigge, ce « courageux champion de la vérité et persécuteur de l'imposture ». Hennings inséra l'élégie dans son journal et, par inadvertance, la signa du nom de Halem, bien que son ami eût désiré rester inconnu. L'*Eudaemonia* jeta feu et flamme : elle fit paraître une diatribe contre « la lamentation de Halem et de Hennings sur le tombeau de Knigge » et une épigramme ainsi conçue : « Stax jonche de fleurs la tombe de Knigge. Hâte-toi de passer, ami ! Cette tombe exhale la peste et dans les fleurs il y a du poison. » L'épigramme, disait l'*Eudaemonia*, venait d'« un de nos vrais poètes ». On sut bientôt qu'elle était de Frédéric Stolberg, et Halem, Hennings, Voss furent outrés. Stolberg fulminait donc l'anathème contre cette liberté qu'il avait chantée vingt-cinq années auparavant avec tant de fracas ! Était-ce que les fumées de l'orgueil aristocratique faisaient tourner sa tête ? Dans une lettre à Halem, Hennings taxait Stolberg d'irréconciliable : « C'est le pharisien, et nous sommes les pécheurs : lui et sa sainte famille remercient Dieu, en Loyola et en Lavater, qu'ils ne sont pas comme nous. Il clabaudait autrefois contre l'or et les décorations, lorsqu'il était dans [illegible] et les décorations [illegible] temps où les [illegible] appelait l'Allemagne [illegible] décorations et la faveur [illegible] gueil et de [illegible] tous ceux [illegible] ce seraient [illegible] le silence. [illegible] Holmer : [illegible] qu'il [illegible] nies : [illegible] n'avait pas [illegible] remarquée [illegible]

peut-être trompé sur le compte de Knigge, il n'avait jamais pris la moindre part aux desseins funestes que pouvait méditer l'ancien illuminé; il n'était jamais entré dans des associations aux tendances dangereuses, n'avait jamais agi durant toute son existence que pour le bien et l'utilité du pays d'Oldenbourg; « les bagatelles qu'il imprimait et que suscitaient les événements du jour, étaient d'innocents épanchements de ses espérances, de ses désirs et de ses attentes déçues. »

Il ne revit plus Stolberg. Mais le 28 avril 1800, il apprenait que le comte Frédéric était à Oldenbourg. Il lui envoya ce billet : « Stolberg est ici et ne visite pas Halem? Qu'a donc fait Halem qui jadis lui était si cher? » Stolberg répondit : « Je ne vous ai pas envoyé ma carte pour honorer notre liaison d'autrefois, et c'est précisément à cause de cette liaison d'autrefois qu'il vaut mieux rester séparés sans blâme, comme nous nous étions quittés tout naturellement et en silence. » Halem répliqua qu'une correspondance pouvait s'endormir, mais que des amis pouvaient se revoir, qu'il était à Oldenbourg celui de tous que Stolberg visitait le plus souvent, qu'il n'avait jamais blessé la sainte amitié, qu'il demeurait le même qu'auparavant : « Dites-moi, écrivez-moi ouvertement en quoi je vous ai froissé; je me paraîtrais méprisable, si j'acceptais avec indifférence l'éloignement d'un homme dont l'esprit a rempli toute mon âme dans les meilleures années de ma vie. » Le 1er mai, il recevait une lettre où Stolberg le répudiait, le reniait pour toujours : « Les hommes s'unissent parce qu'ils pensent de même sur les choses les plus importantes; Knigge avait révolté mon sentiment moral et il était pour moi un objet d'horreur; vous l'avez loué publiquement! (1) »

(1) Il faudrait encore citer, parmi les correspondants de Halem, le Livonien Ungern-Sternberg. Retiré dans son domaine d'Ullila, près de Dorpat, Ungern-Sternberg applaudit d'abord à la renaissance politique de la France, mais crie bientôt à la banqueroute de la Révolution. Il remontre en 1791, à Halem, que si la masse a de l'enthousiasme et le désir du sacrifice, les chefs n'ont trop souvent que d'ambitieux calculs; que certains décrets de l'Assemblée portent l'empreinte de la passion et renferment « le germe de l'anarchie per-

Mais il faut venir à Halem lui-même, aux articles et poésies que lui inspiraient les événements : il avait besoin de répandre, de décharger son cœur; « la *scribendi cacoethes*, la manie d'écrire, disait-il, ne me quitte point, et ma plume n'est pas tombée avec la tête du roi! » En 1791, en 1792 il épia donc avec empressement, avec amour le progrès de la chose publique en France, et il persista longtemps dans son optimisme. Non seulement il fixait sur le papier d'aimables réminiscences de cette France qu'il avait un instant regardée comme sa patrie, et célébrait le Rhône, fleuve libre et fort, image de l'esprit gaulois. Mais il chantait l'achèvement de la Constitution, le droit de l'homme qui « surgissait vainqueur », la raison qui s'éveillait et brisait la chaîne du despotisme.

Soudain, et comme il dit, retentit le canon et s'éleva la fumée de la poudre; la guerre éclatait, et le *Faustrecht*, la prédominance de la force brutale, s'affirmait de nouveau. Halem vit avec douleur la chaumière du pauvre et le palais du riche devenir la proie des flammes, les hommes s'entr'égorger avec rage, les trônes tomber en ruines. A l'aspect de ce terrible spectacle, il se prenait à remonter aux origines de la Révolution et à évoquer le sage de Genève, celui qui « grava dans les Alpes éternelles le droit de l'homme et du citoyen ». Pourquoi les princes n'avaient-ils pas remarqué ces lettres de feu que Rousseau écrivait et ces éclairs dont il sillonnait l'atmosphère? Lorsque gronda le tonnerre, lorsque s'écroula la monarchie, n'était-il pas trop tard pour reconnaître le danger (1)?

De même que Herder, Halem suivit d'un œil attentif la marche triomphante de Dumouriez. Mais il n'approuva pas

manente et de la tyrannie populaire »; que « les choses les plus hétérogènes, la passion et l'abstraction, ont eu part à la constitution française »; que le pouvoir royal n'a pas la force et l'indépendance nécessaires. Et en 1795, il déplore que la France soit « livrée à la démagogie », prédit qu'épuisée, affaissée, privée de volonté, elle finira par accepter le gouvernement que le hasard lui imposera.

(1) *Schriften*, V, p. 134, 167, 199; *Musenalmanach*, 1793, p. 123-126 (*Eine Rhapsodie im Lehnstahl*); Jansen, p. 148, note.

sa défection. Il le comparait à Pausanias et à Wallenstein, et souhaitait que le général eût succombé l'année précédente, en pleine victoire, pour laisser une mémoire glorieuse et intacte, une renommée pure et héroïque. « Comme Pausanias, disait-il, Wallenstein a expié son crime par une mort violente. Dumouriez... vit encore. Ah! s'il était resté sur le champ de bataille de Jemappes, ce Platée de la Belgique, de quelle splendeur rayonnerait son nom dans l'histoire du siècle (1)! »

De même que Klopstock, il battit des mains lorsqu'il sut l'assassinat de Marat, et il plaçait Charlotte Corday parmi les grandes héroïnes, à côté de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette (2).

Mais lui aussi, comme la plupart de ses contemporains, était désillusionné, *getäuscht*, et revenait peu à peu de son candide et naïf enthousiasme. Tout d'abord, dit-il, en une pièce de vers qu'il intitule *Uranoskopos*, il avait vu le peuple d'Amérique à l'esprit ferme établir sur les droits éternels de l'homme l'autel de la liberté; puis — et il use ici d'une image dont se servent les poètes de l'époque — il avait vu l'aurore se lever en Europe; il avait vu poindre le jour radieux, briller à travers les nues le soleil victorieux; il avait vu les gens de cœur tourner leurs regards vers la France. Mais bientôt des tempêtes avaient assombri, noirci l'horizon, et la nuit, avec la destruction, avait pesé sur la terre (3).

Maintes fois, il resongea mélancoliquement à son voyage de France. Il comprenait la vérité de ces paroles de Malouet qu'il avait entendues dans la salle du Manège : « Le gouvernement est nul pour arrêter l'anarchie! » Il se rappelait ces beaux principes que les Français foulaient aux pieds après les avoir applaudis sur la scène. Il se remémo-

(1) *Pausanias, Wallenstein und Dumouriez* (*Schriften*, IV, p. 17). Il comparait plus tard, dans un distique, Cromwell et Dumouriez (*Tone der Zeit*, p. 156) : « Cromwell atteignit le but, mais sans jamais indiquer ce but; Dumouriez n'agit pas ainsi; en l'indiquant, il ne l'atteignit jamais. »

(2) *Schriften*, I, p. 290.

(3) *Uranoskopos* (*Schriften*, V, p. 247-249).

rait les conversations de Barthélemy, se répétait avec amertume ce mot de l'abbé : « On a dépassé la liberté! » et, se souvenant de la pierre grecque où l'archéologue lui montrait un arbre desséché, entouré de figures que le temps avait rendues méconnaissables, Halem pensait aux arbres de la liberté, desséchés, eux aussi, et entourés d'hommes qu'il ne reconnaissait plus. Le club des Jacobins, qu'il nommait en 1790 son club, n'était plus à ses yeux qu'une calamité publique et le fléau du monde. Cette société, se disait-il, avait été fondée par des amis de la Constitution, par d'honnêtes patriotes qui savaient qu'on ne peut nettoyer l'écurie d'Augias avec un plumeau. Mais, ajoutait-il dans ses tristes réflexions, sitôt que le club formait une assemblée qui s'opposait à l'Assemblée, sitôt qu'il délibérait régulièrement sur les grandes questions, sitôt qu'il s'engageait à faire adopter le vote de sa majorité par le Parlement, n'était-il pas une faction, et le mot *oser* ne résumait-il pas toute sa politique (1)?

Il avouait donc qu'il s'était trompé, et, ainsi que Klopstock, il confessait son erreur. « Non, ce n'est pas une lumière qui rougit le sommet de la Montagne, c'est la lueur du sang! » Ah! pourquoi la Liberté est-elle descendue de l'empire de Kronos sur ces bords de la Seine où des mortels, « pareils à des Harpyes, ont promptement dégradé sa noblesse? » Et — comme il dit dans une lettre confidentielle à Hellwag — il pleure sur ces Français qui sont « traîtres à la cause de l'humanité » et qui semblent faire tout le possible pour rendre détestables les principes qu'ils défendent. « Arrêtez, furieux que vous êtes! » s'écriait-il, et reprenant l'image fameuse de Burke, comparant les Français aux filles de Pélias qui coupent en morceaux le corps de leur père et jettent ces débris dans une chaudière : « Pour rajeunir votre patrie, vous répandez le sang! Et ce rajeunissement, c'est le meurtre! » Et dans une pièce de vers : *Au*

(1) *Erinnerungsblätter* 1811, p. 4-5

peuple des Francs, il exhale des plaintes déchirantes. Quel esprit de vertige a donc saisi les Français? Les malheureux! Seront-ils toujours le jouet des hommes qui du trône ou de la tribune les maîtrisent et les mènent? Ils offrent étourdiment au fantôme de l'honneur les plus sanglants sacrifices! Ils lèvent sur leurs frères le poignard de la vengeance, et ils croient servir l'État et eux-mêmes, lorsqu'ils écrasent dans le sol la fleur de l'humanité (1)!

Épouvanté, écœuré, voyant « l'Ahriman de la Révolution convertir tout le bien en mal », Halem finit par se détourner résolument des scènes tragiques qui fixaient ses regards, et, fuyant les combats terribles que se livrent les puissances, s'éloignant des plaines où le sang coule à flots, il jette les yeux, comme il s'exprime, sur sa propre glèbe, sur le sol paternel, et se plaît à errer dans les ruines des couvents, au milieu des pierres moussues des tombeaux ou parmi les parchemins à la cire pendante. C'est ainsi, écrit-il, que l'homme, durant l'orage, s'enferme avec les siens dans une chambre, près de la flamme du foyer, et ouvre la Bible centenaire où ses aïeux ont d'une main soigneuse marqué les naissances et honoré d'un verset les morts de la famille (2).

Et pourtant, il ne renie pas sa foi. Quoi qu'il arrive, bien qu'en cette époque agir ne soit autre chose que détruire, on doit, dit-il, conserver le culte du droit et de la liberté, considérer avec un frisson de respect l'image de Rousseau et celle de Washington. Quels que soient les excès de la Révolution, la lutte qu'elle soutient contre l'ancien régime est la lutte de la lumière contre les ténèbres. Lorsque le « sans-culotte » Phaéton détourna le char du soleil et faillit incendier la terre, une armée d'obscurants, de gens inconnus qui craignaient la lumière, cria qu'elle se contentait de la clarté

(1) *An die Franken* (1793); *An das Volk der Franken* (1795). Même en 1798 (*Blüthen aus Trümmern*, p. 161) Halem dit que la peste règne à Paris comme à Constantinople et que, dans ses préjugés, le peuple français, semblable au peuple turc, dédaigne les remèdes et court aveuglément à sa perte.

(2) *Die Flucht* (*Schriften*, V, p. 155).

des étoiles et supplia Zeus d'éteindre pour toujours le soleil; Zeus sourit et dit à Phœbus : « Regarde les hypocrites et les insensés qui condamnent la lumière! » Cette lumière, c'est la liberté, la liberté de la pensée, la liberté de la presse, et Halem ne cesse de la revendiquer. Dans un hymne, il invoque la déesse Publicitas, fille du dieu Typographia, qui est pour nous ce que le Palladium était pour les Troyens, la sainte qui nous rend libres, qui répand les grandes idées à travers le monde, qui unit les hommes animés du désir d'améliorer et d'ennoblir leur espèce (1).

Deux apologues qu'il écrivit en 1794 dans le style et la manière de la Bible, sous forme de versets, en ce genre qu'affectionnait Grimm et que cultiva La Mennais, expliquent assez nettement ses vues et ses sentiments sur la Révolution. Depuis des siècles, dit-il dans le premier de ces apologues, la pierre précieuse de la liberté gisait brute et enfermée dans le cabinet des puissants; on en parla tout bas, puis tout haut, et on envahit le cabinet; la nation la plus instruite et la plus vive de l'Europe, celle qui servait de modèle au reste de monde, s'empara de la pierre, et ses artistes s'efforcèrent à l'envi de la rendre brillante et plus belle. Les sages la voyaient avec crainte dans de pareilles mains. Les artistes auraient-ils le loisir nécessaire? Ne seraient-ils pas dérangés dans leur tâche, obligés de se hâter, de se presser, et la pierre ne courrait-elle pas le risque d'être brisée en mille morceaux? Mais les puissants auxquels la pierre avait été ravie, résolurent de troubler les artistes dans leur tâche. Leurs complaisants et leurs faux prophètes prédirent de lune en lune que l'œuvre française ne durerait pas. Leurs écuyers s'ébranlèrent et se mirent en campagne. Et alors arriva ce que les sages avaient redouté. Les artistes perdirent le sang-froid; de mauvais travailleurs se joignirent aux bons et les supplantèrent peu à peu; on cessa de polir la pierre avec attention, on voulut

(1) *Schriften*, V, p. 135, 225, 350.

la façonner à coups de marteau, et les éclats rejaillirent dans l'Europe. « Ne l'avions-nous pas dit? » s'exclamèrent avec joie les faux prophètes. Mais bientôt les sages, d'abord affligés, éplorés, se rassurèrent; ils étaient convaincus que Dieu éprouvait les hommes pour savoir s'ils aimaient de tout cœur et de toute âme la raison qui venait de lui. « O mes amis, s'écrie Halem, voilà le moment qui distingue les véritables confesseurs de la liberté de ses hypocrites apôtres. Ceux-ci se taisent ou sourient avec un mépris insultant; ceux-là rassemblent avec soin les morceaux épars de la pierre précieuse afin de les conserver pour de meilleurs temps, et proclament que le plus noble don de Dieu est la liberté. »

Dans le second apologue, il compare les destins du royaume de la liberté aux destins du royaume de Dieu. Montesquieu, Rousseau, Mirabeau, écrit-il, avaient jeté dans la terre de bonnes semences; mais les anarchistes dont le nom est légion, répandirent secrètement parmi les blés l'ivraie et l'herbe folle. Les sages se désolèrent, et plusieurs regrettèrent que le blé eût été semé. D'autres foulèrent aux pieds le blé avec l'ivraie. Le plus sage dit: « Laissez croître le blé et l'ivraie jusqu'à la moisson, alors je commanderai de rassembler l'ivraie et de la mettre en faisceaux pour la brûler, puis de porter le blé dans mes greniers. » Et Halem conclut qu'il faut de même attendre le temps où l'ivraie sera séparée du froment, et ne pas décrier ou railler la liberté; qu'il faut honorer la liberté, « ce pain de vie de l'homme pensant, » lors même que les mortels oublieraient de l'honorer (1).

Il se décourageait quelquefois, et il crut par intervalles que cette liberté dont il souhaitait l'avènement, n'était pas faite pour régner ici-bas. A certains instants, elle échappait à son regard; il avait beau la chercher dans le monde passé et dans le monde présent; il ne la voyait pas, et il

(1) *Bruchstücke politischer Predigten* (*Schriften*, IV, p. 273-281).

pensait qu'il ne la verrait jamais. Mais un génie lui apparaît dans ses rêves, le mène devant un autel, soulève un voile. Halem reconnaît la Justice tenant d'une main l'épée et de l'autre la balance. Des milliers d'adorateurs entourent la déesse, et voici que, laissant tomber de ses yeux son bandeau et de ses mains la balance et l'épée, elle descend de l'autel, se mêle à la foule; les uns la saluent comme la Liberté, les autres, comme l'Égalité; tous reconnaissent qu'elle les rend heureux. Alors, haussant la voix : « Êtes-vous dignes, dit-elle, de me voir sans armure? Sachez-le, Liberté et Égalité ne sont que la Justice (1). »

Si Halem tient pour la Révolution, quoiqu'elle frustre son attente, et s'il croit avec Hennings et Rebmann qu'elle a, malgré tout, produit un esprit de liberté qui s'opposera désormais à la tyrannie, il ne laisse pas et ne cesse pas d'être Allemand. Ce philosophe, ce cosmopolite qui sait, lorsque les grandes questions de l'humanité sont en jeu, dépouiller les préjugés nationaux, s'irrite et s'exaspère s'il voit sa patrie violentée et vexée par l'étranger. Quand s'organisa le système des réunions ou des annexions, quand une partie considérable de l'empire germanique subit le sort de la Belgique, quand, au contraire des Romains, dont la langue suivait l'épée, les Français conquirent l'Allemagne par le glaive après l'avoir conquise par la langue (2), l'Oldenbourgeois se révolta. Il chanta, non plus la Gaule, mais son duc, et se proclama *Fürstendiener* ou serviteur d'un prince. Et pourquoi pas? Le duc d'Oldenbourg — que Dieu, dit Halem, nous le conserve longtemps — n'ordonnait-il pas de tuer tout le gros gibier? Le paysan n'avait-il pas le droit de mettre à mort les bêtes fauves qui ravageaient ses champs et détruisaient ses moissons?

Halem maudit alors ce drapeau tricolore qu'il saluait naguère à Paris : « Ah! ces couleurs marquent le courant de

(1) *Die Freiheit, ein Traum* (1800).
(2) *Schwert und Sprache* (Almanach des Muses, de Voss, 1756, p. 173).

la passion changeante qui vous pousse impétueusement; jamais le sage n'envia des drapeaux que colore la passion; son regard ne cherche et ne désire qu'une couleur qui réunisse pacifiquement tous les hommes! » Le Français n'était plus un « Néo-Franc » ou un *Franzose;* c'était le *Franzmann;* c'était un « caméléon, » et Halem lui reprochait de ravir l'argent des Allemands soit par la force, soit par les modes, et toujours avec d'amers sarcasmes. Parfois, le poète justifiait certains procédés des envahisseurs, et dans un de ses petits articles en prose, à propos des nouveaux conquérants qui se faisaient livrer par les traités des tableaux et des œuvres d'art, il rappelait avec une sorte d'indulgence que les reliques étaient jadis le prix et le prétexte des guerres. Mais, dans un autre article, il pense évidemment aux républicains abusant de leur victoire, lorsqu'il traduit la lettre d'un Pline espagnol au roi Alphonse : « Heureux celui qui, comme toi, a obtenu par sa bravoure une éternelle louange et qui donne à la postérité un exemple de clémence et d'humanité! Heureux celui qui, comme moi, trouve un maître sous qui je puis espérer de devenir un homme meilleur et un plus célèbre écrivain! » Il plaint les Napolitains, piqués de la *tarentule* de la liberté gauloise : « Riez, dansez et soupirez comme les peuples, du Pô au Rhin, soupirent en riant et en dansant (1)! »

Ce qui lui tenait au cœur, c'était l'intégrité de l'Empire. Il connaissait le mot de Voltaire, que le Saint-Empire romain n'était ni saint, ni empire, ni romain, et à la vue de l'Allemagne si morcelée, si bigarrée, il disait que les îles de l'archipel grec se réuniraient pour former un continent avant que les États de l'archipel allemand se réunissent pour former une nation (2). Mais, en bon fonctionnaire et en juriste élevé à l'école de Pütter, il gardait une sorte de vénération pour cet imposant édifice de l'Em-

(1) *Schriften*, V, p. 141, 202, 229, 290; IV, p. 64 et 71.
(2) *Blüthen aus Trümmern*, p. 16. Cf. aussi la comparaison de l'Empire avec le polype (*Töne der Zeit*, p. 179).

pire germanique et le croyait encore solide et durable.

En 1795, puis en 1797, sous le nom de Visurgin, il publiait quelques pages intitulées : *Un mot pressant au Saint-Empire romain pour assurer la paix future*. Le chef suprême, dit Halem, crie que la patrie est en danger, et demande conseil. Mais pourquoi conseiller? Il faut agir, il faut arrêter le torrent des Français, il faut par une lutte infatigable conquérir une paix avantageuse. Or, l'Empire a-t-il une armée permanente? Hélas! c'est en vain que dans la guerre de Trente Ans Hippolytus a Lapide réclamait cette armée d'Empire et que la Diète de 1654 déclarait qu'elle avait besoin d'une force régulière. Nous n'avons pas de troupes pour inspirer le respect, ou si nous les avons, ce sont des troupes rassemblées à la hâte et qui, depuis Rossbach, sont un objet de risée. Eh bien, propose Halem, que les cercles de l'Empire viennent à la rescousse; qu'ils aient chacun le double de leur contingent: qu'ils exercent leurs soldats: eux seuls sauveront la Constitution et feront de l'Allemagne une nation indépendante: grâce à eux, les petits États, associés, liés les uns aux autres, ne seront pas la proie des grands États qui n'auront plus prochainement de Pologne à partager et de domaines ecclésiastiques à séculariser. Sans doute il n'y a pas d'esprit public et national, pas de patriotisme, et l'on ne voit en Germanie qu'égoïsme, indifférence et froideur. Mais, sans imiter les Français qui ne sont plus Béarnais, Provençaux et Bretons, et ne sont que Français, sans vouloir être tous Allemands, ne peut-on être d'abord Haut-Saxons, Bas-Saxons et Westphaliens? Les cercles ne peuvent-ils s'unir pour un but commun? Ne peuvent-ils avoir chacun leur tribunal d'appel propre à trancher rapidement les litiges qui s'éternisent à Vienne ou à Wetzlar? Et si peu à peu le particularisme s'étend au cercle, puis à la grande patrie, les représentants de la nation ne crieront-ils pas un jour : « Ne soyons pas Westphaliens, Saxons et Bavarois; soyons Allemands! »

Les gazettes louèrent Halem et la vivacité de son style.

Quelques-unes approuvèrent son plan. Mais le *Génie du temps*, une des revues auxquelles il collaborait le plus activement, lui répondit par la plume de Hennings que l'expérience de l'histoire, l'aspect de l'Allemagne géographique, la statistique, tout enfin faisait de la guerre d'Empire une entreprise absolument inexécutable. « Vos désirs, écrivait Nicolai, sont d'innocents et vains désirs qui ne s'accompliront jamais (1). »

Pourtant, Halem ne se décourageait pas, et au mois de mai 1797, dans une pièce de vers, il célèbre l'intégrité de l'Empire germanique; il veut fêter, le verre en main, cette paix glorieuse, fêter le Rhin qui reste aux Allemands, et il tire de la poussière son vieil exemplaire de Pütter, le fidèle et minutieux historien de l'ancienne constitution : « Le Saint-Empire a une fois de plus conjuré l'orage ! »

Mais il fallut plier. Au congrès de Rastadt succéda la paix de 1801, signée dans cette cité de Lunéville que Halem avait traversée au mois de décembre 1790, et qu'il jugeait au passage plus populeuse, mais plus pauvre que Nancy. La France annexait définitivement la rive gauche du Rhin et assignait aux princes dépossédés leurs indemnités sur la rive droite. « Hélas ! s'écriait le poète, la nuit s'approche de nouveau, et c'est plus que la nuit ; les noires nuées effacent ce que la nuit éclairait encore, l'astre de l'antique Constitution ! » Il ne dissimule pas l'indignation que lui inspirent alors les intrigues et les basses sollicitations des princes allemands. Quoi ! ils se plaignent de n'avoir plus certaines parcelles de leur territoire ; ils pèsent et supputent leurs pertes avec soin ; ils comptent les têtes qui leur manquent : ils épluchent les pfennigs qui leur échappent ! Ils mendient des compensations et envoient des messagers du Rhin à la Néva, à la Sprée, au Danube ! Ils obsèdent, assaillent ouvertement les Tuileries ! Pourquoi énumérer leurs sujets? Pourquoi mesurer le sol? N'est-il

(1) *Schriften*, IV, p. 244-272; Strackerjan, I, p. 160 et 167; II, p. 175.

pas difficile de régner paternellement sur beaucoup d'hommes? Ne faut-il pas songer avant tout au bonheur des habitants, et non à leur nombre? « Saisissez le moment, dit Halem aux princes de l'Allemagne, il est important d'acquérir, il est plus important de conserver! Agissez, et avec sagesse rassemblez ce qui est désuni. Que l'Empire se relève de ses ruines et ne soit plus la raillerie de l'étranger. Qu'il se rende formidable par sa force, mais plus honoré encore par le droit et la moralité.

Furchtbar durch Stärke,
Aber geehrter noch durch Recht und Sitte. »

Son patriotisme germanique demeurait donc vivace, et parfois un songe lui montra, comme à Herder, un génie qui venait unir, unir à jamais l'Autriche et la Prusse. Il observa d'un regard anxieux la lutte tantôt sourde, tantôt déclarée de ces deux États contre la France. Ce fut avec douleur qu'il apprit la bataille de Marengo. Il consola le guerrier autrichien : Desaix avait péri et Bonaparte menait les Français. « De cent victoires, aucune n'a donné aux vainqueurs la gloire durable que vous donne la défaite ; lorsque la mort de Patrocle et la force d'Achille ont seules décidé, le vaincu reste grand ; *Autriche, tu tiendras bon*, et ce cri retentit, retentira éternellement des bords du Pô et de l'Adige! »

Mais Austerlitz suivit Marengo. Napoléon fonda la ligue du Rhin, et François II, renonçant au titre d'empereur d'Allemagne et de roi des Romains, ne fut plus qu'empereur d'Autriche. Halem jeta derechef un cri de douleur. L'empire germanique avait succombé pour toujours! Il était, lui aussi, emporté par le torrent! On l'avait cru longtemps indestructible, mais le bras des Francs l'avait soulevé des gonds et renversé. « Elle nous est donc ravie, cette chose sacrée à qui nous avons depuis notre jeunesse voué une pieuse pensée! Et c'est par notre faute! »

Halem désespérait. Il souhaite la venue d'une nouvelle

génération, d'un nation nouvelle qui ait conscience d'elle-même et qui, dans le sentiment de son orgueil, se révolte contre l'oppresseur. Mais il a perdu courage : « la Germanie tombe », les Allemands cessent d'être un peuple, et il a prêché dans le désert (1) !

La défaite d'Iéna l'accabla. Il avait vu dans Frédéric-Guillaume III le digne successeur de Frédéric II, un souverain qui saurait achever ce qu'avait commencé son aïeul, rendre les hommes meilleurs et plus nobles, parcourir d'un pas ferme la carrière royale, rester sourd aux cabales et aux intrigues, unir à l'art de régner la vertu, la vérité, la *Wahrhaftigkeit*, mériter, comme Marc-Aurèle, le nom de *verissimus*. Il l'appelait en 1798 le protecteur de l'Allemagne septentrionale et le montrait animé de l'esprit de son grand-oncle, mais préférant à la gloire du conquérant celle du pacificateur : l'armée n'attendait que son signe pour entrer en lice et livrer une bataille décisive; mais Frédéric-Guillaume III se reposait dans sa force, de même qu'Hercule appuyé sur sa massue ; il avait, ainsi que Popillus, tracé le cercle que la guerre ne devait pas franchir; tout le nord de l'Allemagne bénissait le puissant monarque, et, sans s'effrayer du lointain tonnerre des combats, le laboureur, sûr de sa moisson, creusait son sillon en chantant (2). En 1806, il espéra que la confédération du Rhin serait contre-balancée par une confédération du Nord dont la Prusse aurait le protectorat : « Que l'accusation se taise en ce moment où l'exaspération serait inutile et où seule, une grande résolution, fortifiée à l'école du malheur, profitera au salut de la patrie. Debout, Chérusques et Cattes, et vous, magnanimes habitants des vieux cantons wendes, ramassez la vigueur allemande qui anéantit les légions et frappa César Auguste d'épouvante ! Laissez ce lien fragile qui se dénoue et voltige au vent ! Qu'une nouvelle ligue

(1) *Schriften*, V, p. 172, 249, 287, 269, 342, 355.
(2) *An Friedrich Wilhelm III*. Cf. le même jugement favorable dans une lettre de Nicolaï à Halem, du 12 février 1798.

vous [illegible] on [illegible] de cinquante [illegible] avant [illegible] de [illegible] nous [illegible] échan[illegible] Halem [illegible] que Frédéric-Guillaume [illegible] Machiavel et le Frédéric [illegible] ce qu'il [illegible] lorsqu'il [illegible] face est [illegible] fosse [illegible] méfiance [illegible]

Dès [illegible] Halem [illegible] destinée [illegible] là-bas [illegible] l'Allemagne [illegible] que est [illegible] « L'esprit [illegible] pas la [illegible] (2) ».

V[illegible] de 17[illegible]. Halem [illegible] fonctionnaires [illegible] de paix à [illegible] frère de Halem [illegible] pas sans un serrement de cœur [illegible] son duc que Halem célébrait [illegible] le père de ses sujets et comme celui qui [illegible] les [illegible] dans l'orage du temps ». N'était-ce pas, [illegible] l'historien, à la maison de Holstein-Gottorp que le duché devait son indépendance et sa prospérité croissante ? Mais vainement Halem rappelait les lieux

(1) *Der Zeit[illegible]* [illegible], V, p. [illegible].
(2) *Der Rheinbund* [illegible].

de parenté entre le duc d'Oldenbourg et le tsar de Russie. Vainement il invoquait Alexandre, cet Alexandre qui « commande aux Scythes » et qui lui paraissait dès 1806, le seul souverain capable de penser comme Frédéric II, de pratiquer les règles de Machiavel et de « conjurer le démon du présent ». Vainement il souhaitait que ses vers fussent entendus du Belt aux bords de la Néva, et criait aux princes du Nord : « Faites que votre pays d'origine ne soit jamais aux mains de l'étranger ! » Il fallait courber le front ; il fallait, tout en espérant qu'elle finirait bientôt, accepter la domination française (1).

Halem fut sans doute un de ceux qui s'accommodèrent le plus facilement au régime nouveau. Il subissait le prestige de Napoléon et de cette France dont les armées parcouraient le monde. Déjà, en 1798, un de ses *Paramythes* représentait un patriote grec qui, du haut des rochers de Céphalonie, regardait la lune se lever sur l'Adriatique, et il semblait à ce proscrit que les flots de la mer criaient : « Bonaparte ! » et que le rivage répétait au loin ce nom glorieux. Notre Oldenbourgeois s'était enthousiasmé pour la campagne d'Égypte, pour cette « grande pensée, conçue par un Alcide, de tirer de la fange et de la ruine le berceau de l'humanité » ; il avait gémi, lorsqu'en face d'Aboukir, les canons de l'Angleterre annonçaient de leur voix tonnante le fatal dénouement : « L'expédition sera vaine ! » *Eitel werde der Zug !* et il prêtait à un Français échappé du désastre les paroles suivantes : « Me voici entouré d'éclats de bois ; loin de la patrie — une mer où règne l'ennemi m'en sépare — loin de l'homme unique, de celui que j'accompagnais plein de confiance vers les rives du Nil et qui était si digne de confiance ! » Enfin, Halem était évidemment sous le charme, sous l'ascendant de Napoléon ; comme tant d'autres, il est séduit, fasciné par le génie de l'Empereur, et il vante ce regard ferme et hardi qui pénètre l'avenir,

(1) *Schriften*, IV, p. 113 ; V, p. 353 et 361-363.

il glorifie ces innombrables exploits qu'on ne peut citer, car on ne sait « par où commencer ni comment finir pour les énumérer ». *A lui*, tel est le titre d'un poème de Halem qui date de 1803. Napoléon, dit-il, a conquis la plus belle des renommées; le grand peuple auquel la nature a souri, le peuple de la civilisation s'est donné à Napoléon; après avoir tendu durant dix années ses bras meurtris vers la liberté, après n'avoir étreint que des fantômes ou des hydres, cette nation languissait, voyait s'avancer l'oppresseur étranger; mais elle s'est confiée à Napoléon, elle lui a confié « les débris de ses sentiments de liberté et d'humanité », et Napoléon a rendu des forces à la France fatiguée; il l'a arrachée aux hasards des combats; il l'a couverte de gloire. Ah! sûrement, conclut Halem, un pareil héros ne se contentera pas de la douteuse réputation d'Alexandre et d'Auguste; il sera digne de la confiance des siens; il est trop grand pour anéantir la liberté, pour ne faire de ce beau nom qu'un mot sonore; il ne sera dictateur que pour élever un superbe et nouvel édifice; il songera que son successeur n'aura pas son génie et ne pourra prendre le même essor; il se rappellera qu'il doit sa puissance à l'Égalité (1).

Le poète approcha bientôt le conquérant. Membre de la députation qui vint en 1811 offrir à Napoléon l'hommage des peuples du nord de l'Allemagne, il entendit l'Empereur prononcer ces mots: « Vous êtes réunis pour toujours à l'Empire. » Il a publié la relation de ce voyage en France, de ce second séjour à Paris où il trouvait, suivant son expression, le volcan apaisé, le cratère éteint et la lave nouvellement fécondée. Il décrit les villes qu'il a traversées, Osnabrück, Munster, Dusseldorf, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, et deux champs de bataille qui l'arrêtent un instant, Jemappes et Denain: « deux victoires analogues, parce qu'elles rendirent aux Français découragés le sentiment de leur force et leur ouvrirent le chemin soit d'une paix honorable,

(1) *Blüthen aus Trümmern*, p. 30; *Der Franke zu Kanopus; An Ihn* (*Schriften*, V, p. 204 et 304).

siste guère que sur les œuvres d'art et sur les fêtes, notamment sur le feu d'artifice et sur l'ascension du ballon de Mme Blanchard. Lorsqu'il cite des personnages de marque, il se contente de les nommer ou d'ajouter à leur nom une épithète. Il a même, sans gêne ni scrupule, reproduit plusieurs traits des lettres de sa période jacobine, et tout ce qu'il imprime sur le Jardin des Plantes et le Palais-Royal, sur les tableaux de David et l'*Armide* de Gluck est tiré mot pour mot de son récit de 1790. Son livre, d'ailleurs assez mince, simple assemblage de notes courtes, rédigées à la hâte, nullement liées, est moins un recueil d'impressions qu'un catalogue de curiosités et un guide de voyage (1).

A son retour, Halem parut n'avoir d'autre souci que ses fonctions nouvelles de conseiller à la cour de Hambourg, et ses loisirs mêmes semblaient entièrement consacrés à la jurisprudence. Il fondait, de concert avec l'avocat général Spangenberg et le greffier en chef Demeuré, un *Magasin pour le droit civil et criminel de l'Empire français* qui devait répandre la connaissance de notre législation dans les départements annexés. Mais, en bon Allemand, il pressentait et souhaitait la chute de Napoléon. Les vers qu'il fit alors, sans les confier à l'impression, annonçaient le réveil de l'indépendance nationale. Aussi, lorsque la domination étrangère s'écroula, Halem qui l'avait servie, se tourna contre elle. Son fils aîné, Arnold, s'engagea comme volontaire, à l'âge de seize ans, dans le régiment d'Oldenbourg et prit part à la campagne de France. Lui-même chanta les victoires des alliés, et ces poèmes, réunis aux vers qu'il n'avait osé publier sous le régime impérial, parurent en 1814 sous le titre *Töne der Zeit* ou Accents du temps. « Il avait, disait-il, gardé le silence durant la « triste époque où l'entouraient les ruines et l'horreur » ; il voyait, soupirait et se taisait; mais l'Allemagne respirait enfin, et « les

(1) *Erinnerungsblätter von einer Reise nach Paris im Sommer* 1811. Hambourg, Bohn., 1813.

ailes de l'esprit étaient délivrées ». Peut-être aurait-il dû se souvenir qu'il était naguère fonctionnaire français ; mais il s'excusait, se justifiait en assurant qu'il n'avait cédé qu'à la nécessité, « la plus puissante des raisons et celle que personne ne réfute » ; il avait, ajoutait-il, rendu hommage à la loi, et non à l'empereur ; il avait juré d'être un juge intègre et de faire droit à chacun, *Jedem das Seine*, et il n'avait pas prêté, n'avait pas tenu d'autre serment.

Il n'est pas, comme nous savons, un poète de grand vol. Ses vers n'eurent pas le même retentissement que les vers des « poètes de la délivrance ». Mais, s'il leur manque l'énergie et la chaleur d'Arndt, de Körner, de Rückert, de Schenkendorf, et cet accent vibrant qui semble sortir de l'âme de la nation, ils expriment avec sincérité les émotions de la bourgeoisie allemande, et il faut bien que l'oppression française ait été lourde et vraiment insupportable pour que Halem se soit prononcé si fortement contre elle. Toute l'Allemagne du nord détestait Napoléon. Un des amis de Halem, l'Oldenbourgeois Berger, avait accepté les fonctions de conseiller de département et d'inspecteur des hospices ; mais il ne dissimulait pas dans l'intimité la douleur que lui causaient les maux de la patrie, sa haine des Français, son espoir d'une revanche prochaine, et lorsqu'il sut l'incendie de Moscou, son allégresse fut si vive qu'il ne se montra plus, par peur de la laisser éclater et déborder (1).

Tels étaient aussi les sentiments de Halem. Dès 1811, dans le secret de son cabinet, il écrivait que le peuple germanique, en apparence calme et résigné, restait néanmoins redoutable et que le jour des représailles viendrait. Les Allemands, disait-il, ont la larme courte et la mémoire

(1) Jansen, p. 215. Cf. *Corresp.* de M. de Serre, I, p. 343, la liste des trois présidents de chambre (Jochmus, Bartels, Spilker) et des conseillers, collègues de Halem, que M. de Serre déclare indignes de reprendre leurs fonctions, parce qu'ils étaient rentrés dans leur ancienne charge de sénateur ou de bailli après la première occupation de Hambourg (Jænisch, Brunnemann, Curtius, Degen, Böhmer, Schlütter, Widow). Un des conseillers, Zesterfleth, avait « fait des levées de troupes et répandu des proclamations incendiaires contre la France » ; aussi fut-il, après le retour momentané des Français, le seul nommément excepté de l'amnistie générale.

longue. Un Français les compare au taureau qui ne connaît pas ses propres forces ; gare à ce taureau ! : « Saisi par la corne, il vous sera mortel ! »

Il ne parlait qu'avec colère des royaumes distribués par Napoléon. Les Abdolonymes qu'avait créés le conquérant, s'étaient-ils demandé, comme l'Abdolonyme d'Alexandre, s'ils pourraient porter la couronne ? Chaque peuple ne doit-il pas vivre d'après son droit propre et n'être gouverné que par les siens ? Que tro[illegible] ces étrangers qui prétendent tout mesurer à [illegible] et se rendre maîtres du pays, sinon la haine et la perdi[illegible]on ? « O peuple, ne te donne jamais à eux ; leur mesure n'est pas la tienne, et ils ne partagent jamais avec toi tes [illegible]ies et tes maux ; ils ne veulent qu'acquérir, que posséder a tes dépens, et leurs airs aimables ne cachent que le mépris des plus faibles. »

Il guetta les échecs de Napoléon et applaudit à la résistance de l'Espagne. « La fierté du Castillan, dit-il, était endormie depuis des siècles, et son esprit chevaleresque paraissait tombé avec cette folie que la flèche de Cervantès avait frappée mortellement au cœur ; mais voilà que le chevalier se ranime ; au contraire du Français qui semble plus grand qu'il n'est réellement, l'Espagnol est plus grand qu'il ne semblait. »

Il célébra les succès des Russes, l'incendie de Moscou, « embrasement de la Ruthénie » et ces flammes où s'était fondue la chaîne de fer que Napoléon rivait aux peuples, ce feu où s'étaient allumées les torches de la guerre sainte. C'est du Nord, s'écriait-il, c'est sur les ailes du Nord que vient la vengeance, et l'orgueil criminel qui bravait la nature, a couvert de cadavres les plaines glacées de la Russie. « L'orgueil poussa Napoléon à enchaîner celui même qui boit au loin les eaux de l'Obi ; Dieu fit signe : venez, frimas de la Zemble et détruisez son armée. Un souffle. L'armée s'arrête engourdie, elle s'affaisse, elle n'est plus ! »

Il célébra Leipzig, la victoire décisive. « O vallée de Gustave-Adolphe, un cri de malheur est parti de toi ; je

tremble, mais au milieu du bruit résonne le chant de triomphe ! » Il salua la délivrance de Lubeck, cette « reine de la Hanse germanique », et de Hambourg où « l'infatigable rapacité avait exercé ses horreurs », où l'Elbe affranchi appelait de nouveau les pavillons de l'univers entier : « Tours d'Hammonia, élevez-vous vos créneaux dans les airs aussi hardiment qu'autrefois? Ne vous courbez-vous pas devant la colère de Napoléon ? Redressez-vous, monuments d'un temps heureux, redressez-vous, hérauts de la fortune qui revient ! »

Il félicita les vainqueurs de Napoléon, tous ceux qui s'étaient confédérés pour abattre le despote. L'Angleterre, dit-il, a « montré par l'action » ce que chantait un poète français, que

le trident de Neptune est le sceptre du monde,

et il exalte l'obstination, la ténacité de cette puissance qui n'a jamais perdu courage. « Lorsque de la boîte de Pandore que les Français ouvrirent précipitamment, une armée de maux se répandit sur la terre, l'espérance restait au fond. Quel fut celui qui la saisit ? Anglais, ce fut toi qui la saisis, qui l'enfermas avec force dans un rêts d'or, et les fils anglais tiennent bien. » Il se plut à montrer Alexandre et Frédéric-Guillaume marchant de concert et « ce couple de princes, qu'accompagnait le droit, brillant, comme la constellation des Dioscures, en avant des armées ». La Prusse était surtout l'objet de ses louanges ; il jugeait qu'elle avait généreusement réparé ses fautes et la nommait le noyau de l'Allemagne : « Nous vous remercions, braves Prussiens ; vous vous êtes voués à la grande cause ; vous avez pris les devants ! » Il glorifia l'empereur d'Autriche qui se joignait aux alliés : la race des Habsbourg s'unissait donc à celle des Hohenzollern, et sur ces deux colonnes allait s'élever l'édifice germanique !

Il pria même le roi de Danemark, son ancien souverain, d'envoyer une armée contre le tyran et de défendre, comme

les autres monarques, les droits de l'humanité. « O prince, Allemand d'origine, et vous, Danois, nos frères, fiez-vous à nous, et suivez-nous jusqu'au Rhin, et plus loin ! »

A l'exemple de Mme de Staël qui proclamait Bernadotte le véritable héros du siècle, il fit le panégyrique du régent de Suède, vanta la noblesse de son caractère (1), assura, lui aussi, que Charles-Jean associait la vertu au génie. « Le despotisme ne peut longtemps singer la liberté. Ainsi parlait Bernadotte lorsqu'il espérait que le vainqueur de l'Europe saurait se vaincre lui-même. Il fut trompé, dénoua le lien qui l'attachait au char de l'ambition, et suivit la voix qui l'appelait des bords de la Baltique, pour être le protecteur du plus loyal des peuples. Bernadotte, le tyran de la terre a reculé devant toi et l'armée que tu enflammais; tu vis pour l'éternité ! »

La poésie de Halem est donc, pendant les années 1813 et 1814, une poésie toute nationale et toute martiale. Il maudissait la guerre parce qu'elle « fausse la conscience des hommes, de même que s'affole l'aimant lorsque tremble la terre ». Il s'affligeait que Bellone « qui ne bâtit jamais et qui toujours détruit » fût la déesse de la génération présente. Mais n'était-ce pas la déesse du salut? Aussi prêchait-il cette guerre, la *guerre du peuple*, la guerre vraiment populaire qui confondait dans les mêmes rangs et animait du même zèle tous les Allemands sans exception. « La guerre du peuple rend les monarchies républicaines, elle renoue et rassemble les liens lâches qui séparaient les classes; les distinctions disparaissent; l'État est une république, et le roi, un dictateur. » Il excitait, stimulait ses

(1) On prétendait (cf. *Ueber das Continentalsystem*, 1813, p. 35, et la note de Halem, *Töne der Zeit*, p. 239) que Bernadotte, lorsqu'il était ministre de la guerre sous le Directoire, avait répondu noblement à la confiance du duc d'Enghien. Le jeune prince était venu à Paris pour préparer une Restauration, et il avait offert au général le bâton de maréchal; Bernadotte l'aurait engagé à quitter aussitôt la France. Halem fit là-dessus les vers suivants : « Enghien ici ! Le devoir de l'Etat défend d'accorder ce qu'il veut; mais l'homme s'est fié à moi; que ce soit un mystère pour l'État, et qu'Enghien s'éloigne vite! Ainsi s'exprima le noble Bernadotte. Celui qui parle ainsi, qui agit ainsi, des couronnes ne le récompensent pas. ».

compatriotes, les conviait à la lutte contre l'ennemi qui prétendait anéantir l'Allemagne et le sentiment germanique, la *Deutschheit;* il les encourageait à renouveler les exploits de leurs pères, à secouer les chaînes du Bas-Romain, du *Römling*, comme leurs ancêtres avaient secoué celles du Romain, à creuser une tombe aux légions du monde. Qu'ils se lèvent, écrivait-il, dans leur force originelle; qu'ils connaissent enfin les « esprits » qui rendirent aux Français l'impossible possible, l'enthousiasme et la crainte; mais que leur enthousiasme soit un torrent, et non, comme celui des Français, une bulle d'eau. Il ne cessait de recommander l'accord des volontés et des cœurs, l'*Einherzigkeit :* « Unis, vous êtes invincibles; si l'ennemi vous divise, vous succombez ! »

Mais il croyait l'union allemande à jamais scellée. Elle était faite depuis longtemps dans les esprits : elle avait été préparée par les poètes et par les génies littéraires de la nation : « Salut aux auteurs des Allemands, disait Halem dans le distique qu'il intitule *les Médiateurs;* le peuple était divisé par les avantages personnels des princes; ce sont les auteurs qui l'unissent par la raison. » Pourquoi cette union n'existerait-elle pas dans la réalité ? Les Allemands n'avaient jadis d'autre patrie que le coin de terre où ils étaient nés; mais une lumière nouvelle brillait à leurs yeux, et, à cette lumière, ils voyaient s'élargir, s'agrandir la patrie; ils se sentaient unis par le langage, par la pensée, et ce n'était plus une honte d'être Allemand. Que chacun donc, s'écrie Halem, bouge de sa place et sorte du pays natal pour tendre les bras à l'ensemble, au *Ganzes* qui vit aujourd'hui ! Et comme sous la Révolution, il rêve d'une Allemagne à la fois unie et libre. Il est convaincu que les princes tiendront leur parole, et qu' « un temple s'élèvera, bâti sur les colonnes de la représentation populaire ».

A ces appels aux armes et à ces hymnes en l'honneur de l'Allemagne unifiée se mêlent des invectives contre les Français. Halem rappelle les excès de la Révolution et

apostrophe ainsi la France de 1793 : « Tu ouvres les abîmes de la terre pour trouver des métaux ; ouvre donc tes prisons pour voir encore des vertus ! » ou bien encore : « Peuple de fous, oublies-tu ton Corneille :

Pour insulter les rois, tu te crois quelque chose ! »

et il assure que les républicains d'alors auraient délivré le monde, non pas en criant qu'ils étaient libres, mais en montrant qu'ils étaient heureux. Il cite le vers :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

et ajoute avec ironie, en faisant allusion aux récentes déroutes : « Eh bien, Gaulois, on vous annonce du nouveau, plus que n'en supportent vos oreilles ! » Il s'acharne à flétrir les défauts et les vices de ces « Francs » qui ne font que se singer eux-mêmes et ne veulent rien savoir de l'étranger ; il les regarde comme « incapables de hautes idées » et les accuse de railler les choses les plus sacrées : « L'artifice leur tient lieu de la nature ; la gentillesse, de la beauté ; la mode, de la morale ; la vertu n'est pour eux qu'un mot, et la pensée qu'un bavardage. » Il se moque de leur légèreté dans le malheur : « Vois, on soupire, on se tait, on dîne, et tout est oublié ! » Il leur prédit qu'ils n'auront jamais la liberté, parce qu'il est impossible de la conquérir et de la conserver sans moralité, sans *Sittlichkeit* : « Retournez vite à la chaîne ! Si vous changez d'idole, vous restez idolâtres. » Il déclare que les Français se sont fait détester du monde entier et que cette universelle inimitié ne s'éteindra pas : Kaunitz s'étonnait de ce que ce peuple ignorait ; on devrait plutôt s'étonner de ce qu'il sait ; il sait amasser sur lui la haine de toutes les nations ; « cette haine se nomme éternité, et sûrement elle le suivra par-delà la tombe ».

Un des derniers actes de la conquête française fut pour Halem comme pour ses compatriotes d'Oldenbourg une source de douleur et d'indignation. Lorsqu'en mars 1813

les Russes prirent un instant possession de Hambourg, des Cosaques se répandirent dans le pays environnant; le peuple s'agita; la populace d'Oldenbourg assaillit à coups de pierres les gendarmes français et mit au pillage un magasin de la douane. Effrayé, le sous-préfet d'Oldenbourg, Frochot, s'enfuit à Brême, après avoir installé une commission provisoire formée de cinq personnes qui jouissaient de la confiance des habitants. Mais les Français rentrèrent dans Hambourg, le sous-préfet Frochot revint de Brême à Oldenbourg, et Vandamme, chargé de pacifier le département, envoya devant un conseil de guerre les membres de la commission provisoire qu'il accusait d'avoir outrepassé leurs pouvoirs et dirigé la révolte. Contre toute justice, les deux hommes principaux de cette commission, Finkh et Berger, qui s'étaient opposés au désordre et n'avaient fait qu'exécuter les instructions de Frochot, furent fusillés. Ils étaient les amis de Halem. Il les pleura dans le poème: « Plainte sur la tombe des martyrs Finkh et Berger ». La pièce, un peu confuse, et, comme on s'y attend, remplie d'exclamations et d'apostrophes, gâtée par des répétitions, par de malencontreuses réminiscences de Klopstock, par des expressions qui manquent de précision et de vigueur, respire une haine ardente, inexpiable contre la France. « Que la colère, la colère brûlante anime mon cœur et enflamme mon chant. Haine à l'engeance des Français, éternelle haine aux meurtriers! Ils égorgent non seulement la liberté, mais le droit et la morale; ils égorgent en vous la vertu, Finkh et Berger! Ah! c'étaient deux des hommes les plus nobles! Français, tigres que vous êtes, vous n'avez jamais reconnu la dignité qui ennoblit l'Allemand, dont l'esprit est orné par la science, et même sur le tard vous ne la reconnaîtrez jamais. L'orgueil ne voit que soi, ne contemple que soi dans l'univers et étend complaisamment ses plumes au soleil de la faveur, soit du prince, soit du peuple. Eh bien, admirez-vous éternellement, et n'égorgez pas la vertu! Ah! le sang des nôtres s'est mêlé au sang inutile-

ment versé des autres justes. Mais ce ne sera pas inutilement pour toi, ô Allemagne, que les nôtres auront succombé. Que du tombeau des morts sorte la vengeance, terrible; qu'elle fonde sur les oppresseurs du monde, et les fouette sans ménagement, les pousse hors des contrées où règnent encore la langue et la coutume des Allemands! Alors, Allemands, venez incliner vos épées sur le monument de ces nobles victimes. Que sur ce monument flamboie l'inscription : « Lorsque le joug de la Gaule pesait sur les contrées teutoniques; lorsque de l'incendie de Moscou, comme un phénix, surgissait la délivrance, et que les oppresseurs épouvantés fuyaient de fleuve en fleuve, ceux que couvre ce gazon, se dévouèrent au salut de leur ville où la révolte élevait la tête pour tout détruire. L'ordre subsista, et la couronne civique était prête pour les sauveurs. Mais les fuyards revinrent avec rage, et sous leur rage tombèrent ces hommes; ils tombèrent, — Thémis, voile ta tête! — condamnés par une sentence assassine. Salut à eux! Et vous qui approchez, jurez en regardant le ciel, que jamais, non jamais, l'Allemand ne souffrira le joug (1)! »

Et pourtant, ces Français qu'il exècre, ces odieux « voisins de la rive gauche », Halem les remercie. Ce sont eux qui par leur loi de sang, par la guerre obligatoire, par la douane, par le système continental, ont fondé l'union et l'unité de l'Allemagne. Ce sont eux qui ont échauffé, enflammé le patriotisme germanique. Grâce à l'orage, au *Sturm und Drang* qu'ils ont provoqué, la nation s'est levée. Halem insiste sur ce point à plusieurs reprises sous forme d'images et de comparaisons. L'Allemagne était un lac que les vents n'agitaient pas et qui devenait un marais infect : la conquête française a été le vent qui remue les eaux et qui fait un lac de l'étang. Ou bien l'Allemagne ressemble à l'ours aveugle dont parle Xénophon : cet ours que dédaignent même ses amis, est soudainement guéri par son en-

(1) Cf. *Töne der Zeit*, p. 27-30 et 220-238, et Du Casse, *Le général Vandamme*, 1870, p. 399 et 410.

nemi ; un essaim d'abeilles hostiles lui fait, en le piquant, l'opération de la cataracte et il reprend courage et vigueur. Ou bien l'Allemagne, c'est Samson, c'est ce géant qui, lorsque approchent les Philistins, s'arrache à Dalila, secoue sa chevelure et ramasse toutes ses forces. L'Indifférence, dit encore Halem, régnait sur les Allemands ; mais éveillés en sursaut par la guerre et tirés rudement de leur fauteuil, ils se sont livrés à la sœur cadette de l'Indifférence, à l'Activité. Ils se croyaient libres parce qu'ils n'étaient pas troublés dans leurs rêves métaphysiques ; le cliquetis des chaînes que leur forgeait l'étranger, leur apprit que la liberté était plus qu'un rêve.

Le nom de Napoléon revient fréquemment dans ces poèmes de Halem. Mais l'Oldenbourgeois a pénétré l'homme et lui applique le vers du *Mahomet :*

Pour le mieux détester, apprends à le connaître.

Il prophétise ses désastres. Le « Corse » a cru désunir un peuple qui se dénombre par millions ; il échouera comme Auguste ; s'il a plié le caractère germanique, il ne l'a pas brisé. Il s'imaginait que sa parole était souveraine et qu'à son appel les « fils de Teut » marcheraient avec lui ; ils se sont levés contre lui. Et le voici humilié, fugitif, voué désormais à la plus épouvantable catastrophe. « La Victoire, fatiguée de te suivre, t'a quitté sur la Moskowa ; cherche-la sur l'Elbe, sur le Rhin ; éternellement tu la chercheras en vain ! » Halem prédit à Napoléon le sort de Charles le Téméraire : devant Nancy, le Bourguignon entendit par trois fois ce mot sinistre : « *Tombe !* » ; de même, Napoléon entend un cri qui retentit de la source à l'embouchure du Rhin : « Tombe, et que le monde soit délivré ! » Mais ne méritait-il pas un pareil destin ? Il profanait le saint nom de la paix, et lorsqu'il parlait de paix, ne pensait qu'à la guerre et à la destruction. Il insultait l'humanité, et la foulait aux pieds ; il méconnaissait le droit des peuples, et leur ravissait lois, coutume, langue et liberté ; il criait aux

nations : « Je suis votre dieu ! » il est tombé, celui qui se comparait à Dieu !

Halem n'a nulle pitié, nulle miséricorde pour le grand vaincu. « A bas, dit-il, à bas celui à qui le globe terrestre ne suffit pas, et que ce soit notre *delenda Carthago !* » Que Napoléon aille aux confins de l'Abyssinie, où le Nil épand sa source ; mais non, qu'il aille plus loin, plus loin encore ; autrement, il ravirait l'urne du Dieu-fleuve et noierait le pays où le relègue l'Anglais ! »

Mais, au milieu du triomphe, le poète ne perd pas de vue ce qu'il nomme les enseignements du temps, et il prie ses compatriotes d'être sur leurs gardes : qu'ils se souviennent sans cesse, comme les Romains, qu'Annibal était aux portes ; que chacun songe toujours que Napoléon, l'Annibal de l'Allemagne, a été à Berlin et à Vienne.

Il croit d'ailleurs que la domination napoléonienne n'a pas été inutile, et dans une pièce de vers, *Bonheur de l'avenir*, il entrevoit que Napoléon continuait l'œuvre de la Révolution, et qu'en remuant les nations pour les maîtriser, le conquérant qui fut en même un organisateur et un civilisateur, les tirait de leur engourdissement, et les ouvrait à de nouvelles et fécondes idées. « Après le coup de tonnerre de la Bastille, l'orage de Napoléon était-il peut-être nécessaire au monde ? Oui. De même que le printemps se sépare de l'hiver, de même l'ancien régime s'est séparé du nouveau par une tempête qui ébranla l'univers, et ce fut un bonheur pour les générations humaines, mais pas hélas ! pour celle d'aujourd'hui. »

PARIS EN 1790

PARIS EN 1790

PREMIÈRE LETTRE

Préparatifs de voyage pour la France.

Genève, le 19 septembre 1790.

Nous avons loué une voiture et nous partons demain pour la France, avec l'amour de la vérité comme viatique. Nous entendons depuis si longtemps le bruit lointain des cataractes de la liberté gauloise ! Pourquoi n'irions-nous pas les voir de plus près ? Sans doute il vaudrait peut-être mieux se tenir à distance et faire comme ces sauvages aux bords du Niagara, tomber à genoux en adoration (1). Peut-être même serons-nous étouffés par le vent qu'elles soulèvent. Mais, risquons-nous toujours ! Ce serait le diable si, en voyant les choses de plus près, on ne parvenait à rectifier quelque peu tant de jugements divers. Beaucoup accourent en gémissant : « Le torrent, disent-ils, détruit tout ; il jette des débris de rocs sur nos campagnes florissantes ; il n'épargne ni les plates-bandes, ni les palais des rois et des grands dont il emporte les blasons comme de la menue paille. » D'autres s'écrient : « Sois le bienvenu, torrent béni ! Tu abreuves nos champs brûlés et desséchés. Puisse ta source ne jamais tarir, et faire de notre pays un Eden ! » — Et moi, si tout

(1) Halem a déjà employé cette comparaison dans la première partie de son voyage (I, 195). A la vue de la cascade d'Arpenaz, qui l'émeut profondément, il s'écrie : « Je compris pourquoi les sauvages, aux bords du Niagara retentissant, peuvent tomber la face contre terre et adorer le grand esprit du monde. »

ne me trompe, je m'écrierai avec d'autres : « Torrent bienfaisant, nous aussi, nous te bénissons. Depuis trop longtemps tu t'étais perdu, comme le Rhône, sous des rochers. Non, tu ne te déroberas plus ; tu dois éternellement, par ta propre abondance, arroser ce pays. Et vous qui habitez sur ses rives, laissez passer les fétus de paille qu'entraîne le flot ; enlevez les débris qui couvrent la contrée, faites une digue que les eaux ne puissent plus rompre. Allons, courage et à l'œuvre ! »

Je vous raconterai aussi simplement que possible ce que je verrai et entendrai. Si parfois la vérité semble faire place à la poésie, je n'en puis mais. Telle que des grappes sous les feuilles, la vérité était restée jusqu'ici cachée sous la poésie. Le temps l'a découverte et mise à nu — le temps qui fait de la poésie une vérité. Je ne voudrais pour rien au monde qu'on pût justement m'appliquer le mot de Pétrone : La poésie t'a fait oublier l'homme, *plus poetice quam humane locutus es* (1).

DEUXIÈME LETTRE

Départ de Genève. — Arrivée à Lyon. — Esquisse d'une description de cette ville. — Sentiments des Lyonnais à l'égard de la Révolution. — Les militaires. — Ancienne situation de Lyon. — Une promenade sur les rives du Rhône. — Les édifices. — L'Hôtel-Dieu. — La Charité. — Les manufactures de soie.

Lyon.

J'espère que notre résolution d'aller à Paris ne vous a causé aucune inquiétude. On voyage avec autant de sécurité qu'autrefois, et même les ennemis de la Révolution étaient d'accord pour dire que nous n'avions rien à craindre.

C'est donc avec une pleine confiance que nous avons quitté Genève le 20 septembre après midi, et, au bout de cinq heures de trajet, le long du Jura, nous sommes arrivés

(1) Pétrone, *Satyricon*, 90.

à Collonges, dans le petit pays de Gex, qui compte de quinze à vingt mille habitants, et jouit encore des libertés que Voltaire lui a fait obtenir (1).

Le 21 au matin, nous avons atteint, au fort de l'Écluse, la frontière française. A droite le Jura s'étend toujours et s'approche ; à gauche s'approche aussi une autre chaîne de montagnes au pied de laquelle coule le Rhône. Dans cet abîme de rochers on a bâti le fort de l'Écluse, défilé qui pourrait être aisément défendu par les cinquante invalides de la garnison, et par moins d'hommes encore. Nous dûmes, à cet endroit, exhiber les passeports que nous avait donnés le résident de France à Genève. Le Rhône se cache de plus en plus profondément au milieu de roches étroites et finit par se perdre entièrement quelques heures plus loin au village de Coupy. Nous mîmes pied à terre pour voir de plus près la *perte* du Rhône. Il ne s'épand pas sous une voûte rocheuse. L'eau se perd dans deux gouffres, et le fleuve qu'on pourrait ici, en tout cas, franchir d'un seul bond, se couvre d'une couche plate de rochers. En hiver, lorsque l'eau est à son niveau le plus bas, le premier gouffre l'attire et l'engloutit. Mais au moment de notre arrivée, une grande masse d'eau s'était échappée pour se jeter environ à cent pieds plus loin dans le second gouffre. On pouvait aller de là à pied sec le long du Rhône par un pont naturel, à peu près sur une longueur de deux cents pieds, sous le pont de Lucet qui sépare la France de la Savoie et où le fleuve reparaît. Nous allâmes encore un peu plus loin jusqu'au point où la Valserine s'unit au Rhône. Chose curieuse, cette rivière, elle aussi, se cache avant cette jonction. Puis les deux cours d'eau mêlent leurs flots déchaînés dans un lit de plus de cent pieds de profondeur, et mettent en mouvement plusieurs moulins. La vue qu'offre ce paysage, couronné par le château de Musel qui s'élève de l'autre côté, est très pittoresque. L'après-midi nous avons traversé la ville de Nantua, joliment bâtie et fort agréablement située au bord d'un petit lac. Après avoir passé la nuit à Cerdon, nous sommes venus le lendemain, par Saint-Denis-le-Chosson, Meximieux, Montluel, et

(1) Voir sur l'affranchissement du pays de Gex le huitième volume de Desnoiresterres, *Voltaire et la société française*, 1876, p. 71-73.

Miribel, dans le magnifique Lyon (1). Non loin de la ville, à notre gauche, nous vîmes le Rhône dans toute sa largeur. Sur sa rive dépourvue d'ombre court le quai de Saint-Clair, qu'on met une demi-heure à longer et qui nous frappa par sa rangée de maison neuves, hautes de quatre à six étages et semblables à des palais. Ces maisons sont comme collées au mur de la montagne qu'on a dû creuser et qui borne le côté droit du quai. Elles alternent et font par suite un singulier contraste avec la roche brute qui se dresse aux endroits où l'on n'a pas encore bâti. Nous descendîmes à l'hôtel de Milan (2), sur la belle place des Terreaux, et jamais, dans tout notre voyage, nous n'avons été mieux logés. En face de nous, un superbe couvent de religieuses qu'on appelle l'Abbaye royale (3), s'étend sur toute la longueur de la place ; c'est un bâtiment à quatre étages avec des pilastres d'ordre dorique et une balustrade. L'hôtel de ville occupe le plus petit côté de la place (4) ; c'est aussi une très belle construction à deux étages si l'on ne compte ni le toit ni le rez-de-chaussée. Sur la façade éclate, en bas-relief, l'image de Louis XIV (5), ornée pour le moment d'une énorme cocarde nationale en tôle peinte. Cette place où se tient le marché aux légumes, fourmille sans cesse de gens et d'ânes, et les ânes, montés par les jeunes paysannes qui portent à la ville leurs herbes potagères, sont presque aussi nombreux que les gens. On pourrait rester des heures entières à la fenêtre sans se lasser jamais à cause de la variété du spectacle. Tantôt débouche au son du tambour, une troupe inexercée de gardes nationaux, quelques-uns en uniforme, les autres en civil ; tantôt défile, sur de beaux chevaux, un

(1) Pour tout ce que dit Halem de Lyon, cf. l'ouvrage de Paul Rivière de Brinais (qui serait, d'après le P. Lelong, le pseudonyme d'André Clapasson), *Description de la ville de Lyon avec des recherches sur les hommes célèbres qu'elle a produits*, 1741, in-8°, XVI et 283 p.

(2) C'est à l'hôtel de Milan que Grimod de La Reynière, pendant son séjour à Lyon, renouvelait ses agapes parisiennes (Desnoiresterres; *Grimod*, 1877, p. 161).

(3) Cf. sur l'abbaye royale ou monastère des religieuses de Saint-Pierre. *Description*, p. 116-122.

(4) C'est en 1652 qu'avait été achevé ce beau monument qui coûta dix millions environ (De Valous, *Les anciens hôtels de ville de Lyon*, 1882, p. 15). Cf. *Description*, p. 122-136.

(5) Le milieu de l'attique du premier étage « est occupé par un grand bas-relief de Louis XIV, à cheval, exécuté par Chabry ». (*Description*, p. 128.)

escadron de chasseurs ; tantôt arrivent des cabriolets, des chars à banc ; soudain résonne une sonnette, et un prêtre passe, portant le bon Dieu sous un vieux dais fané ; un paysan se retourne pour s'agenouiller ; son âne prend la fuite et se perd dans la foule (1). Puis, c'est un colporteur qui crie : « Voilà la troisième lettre bougrement patriotique sur les assignats. Achetez ça pour deux sols, vous rirez pour quatre (2). » — « Voilà, crie un autre, le détail de l'affreux incendie, arrivé à Madrid (3). » Et un troisième : « Voilà le complot de quatre forçats, qui devaient brûler le port de Brest (4). » Ce matin, en passant sur un pont, je vis ces mots au-dessus d'une boutique : *Dégraisseur national.* C'est ainsi que tout est « nationalisé », jusqu'aux dégraisseurs (5). A vrai dire l'Assemblée nationale s'efforce d'enlever la tache nationale

(1) On nommait ce prêtre un *porte-dieu.* « C'est un pauvre prêtre, un habitué de paroisse qui veille le jour et une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain eucharistique que l'on porte aux malades. Un dais usé, sale, mais portatif, que les deux premiers galopins soulèvent, une lanterne ou un flambeau de poix-résine, un porte-sonnette, un bedeau en ganache et tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe ; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux ; les fiacres et les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture ; on baisse les glaces et l'on s'incline légèrement à la portière. » (Mercier, *Tableau de Paris*, édit. Desnoiresterres, 1853, chap. CX, p. 320-321.) Voir dans *le Petit Chose* d'Alph. Daudet, p. 21, la scène — à Lyon, également — où le héros, agitant une crécelle, précède le viatique qu'un prêtre, sous un petit dais, de velours rouge, porte à un malade.

(2) C'est la *Lettre* du véritable père Duchesne sur les assignats (Paris, impr. Chalon, 1790, in-8°, 8 p.) que Maurice Tourneux cite comme une réimpression de la troisième des *Lettres bougrement patriotiques* de Lemaire. (Cf. Tourneux, *Bibliographie de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*, 1894, II, p. 733, n° 11489.)

(3) Cet incendie de Madrid (Cf. la *Chronique de Paris*, du 4 septembre, et le *Moniteur*, des 5 et 6) dura du 16 au 19 août ; il y eut 50 maisons brûlées ou démolies, et 1200 personnes furent sans asile ; voir aussi le *Patriote français* du 6 septembre qui ne manque pas d'ajouter que les Espagnols « ont en vain apporté toutes leurs images et leurs madones ».

(4) Quatre forçats avaient été arrêtés, munis d'une fausse clef, d'une lime et de deux paquets d'allumettes, dans le magasin à goudron du port de Brest. (Voir la lettre de l'intendant du port, lue à la séance de l'Assemblée du 7 septembre, *Moniteur* du 8.)

(5) Kotzebue s'étonne également que les mots *nation* et *national* soit prodigués partout. Mais ce fut après l'événement de Varennes qu'ils firent fureur. « Il n'y avait plus, dit Montlosier (*Mém.*, éd. Lescure, 1881, p. 262), de coutelier du roi ; plus de fabriques et manufactures royales ; le mot *national* était commandé et substitué partout. Un marchand de fourrures avait fait peindre un beau tigre ; au-dessous il y avait *Au tigre royal.* « Malheureux, lui dit l'abbé Maury, vous ne savez donc pas que partout on efface le mot *royal* pour mettre à sa place *national* ? » Le marchand s'empressa de suivre cet avis, et le lendemain nous vîmes pour inscription *Au tigre national.* Voilà tout le quartier en rumeur ; le marchand accuse l'abbé Maury. »

du despotisme. Mais, comme on sait, quelques-uns prétendent qu'on perdrait au dégraissage, comme c'est souvent le cas pour les étoffes. D'après tout ce que j'ai vu jusqu'ici, il ne me paraît pas que le nouvel ordre de choses excite à Lyon un bien grand enthousiasme [1]. On arbore à son gré la cocarde nationale et l'on ne court aucun risque à ne pas la porter. Du moins, à table d'hôte, où il y avait beaucoup d'officiers suisses, on parlait fort librement. « L'Assemblée nationale, disaient-ils, déraisonne, dès qu'il est question des choses militaires et de la marine. » Ils ne pouvaient comprendre, par exemple, qu'elle eût à l'instant même révoqué des peines militaires déjà édictées [2] : mais ils paraissaient très contents des changements introduits dans l'ordre judiciaire. Avec les civils, c'est tout le contraire. Chaque état est heureux de voir couper les ailes à l'autre ; mais il trouve très mauvais qu'on lui coupe les siennes. Le peuple, lui, est assez fin pour sentir combien il gagne à l'opération et grandit en importance ; quant aux ordres ainsi rognés et déplumés, ils seront bien forcés de renoncer à leurs mécontentements réciproques.

Lyon qui n'avait pas autrefois de garnison, a maintenant trois régiments : un régiment suisse de 800 hommes, à l'uniforme rouge et bleu ; un régiment allemand, La Marck, également de 800 hommes, à l'uniforme bleu clair garni de jaune ; un régiment français qui arriva pendant notre séjour. Les gardes nationales font leur service à côté de ces troupes régulières, et une parfaite harmonie semble régner entre elles. Tout le monde est aujourd'hui soldat. J'ai vu jusqu'à des garçons d'environ dix ans, fils d'ouvriers, porter l'habit national. Ce sont les cadets de la nation. Un de ces garçons — je l'ai lu dans un journal — faisait dernièrement l'exercice aux Tuileries. Le Dauphin le regardait : « Ah ! ma bonne, dit-il à sa gouvernante, voilà un bien jeune patriote. » — « Mon prince, répondit le garçon sans se troubler, nous le sommes tous en naissant. » Un officier suisse m'a

[1] On sait, remarque Halem en note, que, depuis, les choses ont bien changé à Lyon.

[2] Allusion évidente au décret du 6 août 1790 qui ordonnait que les cartouches jaunes ou infamantes délivrées aux soldats, à compter du 1er mai 1789, n'emporteraient aucune note ni flétrissure.

raconté, et un Lyonnais m'a confirmé le fait, que lors du soulèvement de l'an passé, les Suisses avaient sauvé la ville et, par leur mâle conduite, empêché l'effusion du sang. Sous une grêle de pierres et un feu continu qui, par bonheur, ne blessa que peu de monde, le régiment entra bravement, froidement dans la ville sans riposter, et resta trois jours et trois nuits sous les armes. Le zèle fut tel, que vingt-six malades, qu'on avait dû laisser en arrière, entendant tirer sur leurs camarades, quittèrent leurs lits et l'hôpital pour venir se ranger auprès de leurs frères (1). Cet officier, et beaucoup d'autres avec lui, ne me firent pas mystère qu'à la première explosion d'une révolution favorable au monarque, ils sacrifieraient corps et biens pour établir un pouvoir royal plus étendu (2). Les désordres, ajoutaient-ils, qui avaient eu lieu l'an passé à Lyon, venaient non des habitants, mais de la canaille, d'un ramas d'étrangers à demi nus qui se trouvèrent tout à coup réunis dans la ville (3). Sur 100 prisonniers, 96 avaient subi la peine de la marque, et les dos de ces hommes, rangés devant l'hôtel de ville, offraient une vivante galerie des médailles, où l'on pouvait étudier l'héraldique des puissances de l'Europe (4).

Lyon était situé autrefois sur la montagne de Fourvières. On voit encore les traces des chemins romains qu'y traça le

(1) Cf. sur cette « émotion » et sur la conduite du régiment suisse, le régiment de Sonnenberg (65e régiment d'infanterie), venu tout exprès de Grenoble, le livre de Maurice Wahl, *Les premières années de la Révolution à Lyon*, 1894, p. 95-97. Mais il semble que Halem, en rédigeant ses notes, ait confondu l'émeute des premiers jours de juillet 1789 avec celle qu'on nomme l'émeute des octrois et qui avait éclaté le 26 juillet 1790; c'est dans cette seconde insurrection que Sonnenberg fit preuve d'un admirable sang-froid. (Cf. Wahl *id.*, p. 194.)

(2) Ce sont ces officiers de La Marck et de Sonnenberg qui, le 30 octobre suivant, au théâtre de Lyon, applaudissaient vivement le fameux air de *Richard Cœur de Lion*, le faisaient répéter plusieurs fois et forçaient les patriotes de se taire *(Patriote français* du 9 novembre).

(3) Mme Roland, elle aussi, remarque dans l'émeute de 1790, que Halem, nous le répétons, confond avec celle de 1789, « beaucoup de gens sans aveu, vrais brigands étrangers, reconnaissables au premier coup d'œil » (*Lettres* à Bancal, 1835, p. 36). Cf. Wahl, *Les premières années de la Révolution à Lyon*, p. 189-191; la municipalité, dans une ordonnance, parle d'étrangers et de vagabonds qui infestent la ville.

(4) Ce trait, qui se rapporte à l'émeute de 1789, a été emprunté par Halem à la *Lanterne aux Parisiens*, de Camille Desmoulins, p. 29, note : « Parmi 100 prisonniers, quelle fut leur surprise (des bourgeois lyonnais) de trouver les épaules de 96 chargées de symboles et d'hiéroglyphes! Les dos de cette troupe, rangés à l'hôtel de ville, offraient l'image du cabinet des médailles et écussons de toutes les puissances de l'Europe. »

gendre d'Auguste, Agrippa. Quatre grandes routes militaires sillonnaient la Gaule : la première menait aux Pyrénées, la deuxième au Rhin, la troisième à l'Océan, la quatrième par la Gaule Narbonnaise, à Marseille. Lyon était, par sa situation avantageuse, le point central. Aux temps de Néron la ville brûla en une seule nuit, et Sénèque se plaint que cette opulente cité, l'ornement des provinces, ait ainsi péri, qu'une seule nuit se soit écoulée entre l'instant où cette ville était si grande et celui où elle n'était plus rien. Les mots de Sénèque se lisent au-dessous d'un tableau de l'incendie qu'on voit à l'hôtel de ville. On trouve encore des vestiges de cet embrasement sur la montagne de Fourvières au pied de laquelle Lyon fut rebâti (1).

Pour bien embrasser du regard la situation de la ville, nous avons fait hier une belle promenade, partie en voiture, partie à pied. Nous descendîmes le long du Rhône, la superbe allée de peupliers qui conduit, au bout d'une lieue, à l'endroit où se réunissent le Rhône et la Saône. Il y a environ vingt-cinq ans, on assigna au Rhône comme son lit principal le lit même où coulait un de ses bras, on ferma par une digue et à grands frais la courbure qui existait, et par là on agrandit considérablement la ville qui se trouvait auparavant resserrée dans un étroit espace. Ce fut la grande entreprise d'un architecte lyonnais, du nom de Perrache (2), qui sacrifia patriotiquement ses meilleures forces à l'exécution, mais qui n'a pas assez vécu pour voir l'achèvement de son ouvrage. L'Anglais Howell regardait la Saône qui coule lentement comme une image de l'Espagnol, et le Rhône comme un symbole de la rapidité française. Là, sur la Saône, au confluent des deux fleuves, il y a sept ans encore, était un pont de pierre. Il s'écroula sans qu'il y eût mort d'homme. L'archevêque y avait passé à peine cinq minutes auparavant. On travaille maintenant avec zèle à la construction d'un nouveau pont de pierre, et même le dimanche, la besogne

(1) Ibi. Halem cite en note le quatrième livre de Strabon et les *Lettres* de Sénèque à Lucilius (XCI) : « Civitas arsit opulenta, ornamentum provinciarum; una nox interfuit inter urbem maximam et nullam. »

(2) Antoine-Michel Perrache, né à Lyon le 23 novembre 1726 et mort dans la même ville le 10 octobre 1779, était professeur de sculpture à l'École académique de dessin. Il conçut en 1765 le projet de joindre l'île Mogniat à la ville, et cette entreprise amena la création du quartier qui porte son nom.

ne chôme pas. Nous avons traversé la rivière sur un bac provisoire et suivi le chemin le long de la Saône par les montagnes de Saint-Just et de Fourvières où était la vieille cité. Nous nous sommes arrêtés un instant auprès des ruines d'un aqueduc romain qui amenait l'eau ici-même d'une distance de trois lieues. Tout le chemin de la hauteur offre une belle vue sur le fleuve et ses deux rives. Mais le plus remarquable, c'est la perspective qu'on a du pavillon de M. Olivier; on découvre de là, non sans admiration, la ville entière dans son éclat, ses ponts, ses places, les deux fleuves qui l'alimentent, et la florissante contrée d'alentour.

La plupart des rues de Lyon sont étroites et les maisons, très hautes; mais plusieurs de ses places sont belles. Après la place des Terreaux, la place Louis XIV, plus grande, mais moins animée, est la plus remarquable (1). Elle est bordée d'un côté par une superbe promenade de plusieurs allées. Là aussi, la statue de Louis XIV, qui donna son nom à la place, porte la cocarde nationale. En revanche, dans les églises, les endroits où étaient autrefois les armes du roi et des princes, sont vides. On a, à l'hôtel d'Artois, enlevé le portrait du comte d'Artois. Le propriétaire de l'hôtel de la Reine avait dû, au commencement de la Révolution faire disparaître le mot *Reine* de son enseigne ; ce mot a été rétabli en lettres d'or visiblement toutes neuves (2).

Lyon possède plusieurs établissements de charité remarquables (3). L'Hôtel-Dieu est un immense bâtiment qui peut recevoir près de 1400 malades ; il en contient pour le moment plus de 1100. La plus grande salle, qui renferme 5 à

(1) Cf. sur la place de Louis-le-Grand, connue aussi sous le nom de Bellecour, la *Description* déjà citée, p. 1-9.

(2) Un décret du 19 juin 1790 avait décidé qu'aucun citoyen français ne pourrait porter ni faire porter une livrée, ni avoir des armoiries. « La noblesse, dit Mercier *(Le nouveau Paris*, édit. de 1862, II, p. 64) en reproduisant un mot de Camille Desmoulins *(Révol. de France et de Brabant*, n° 33, p. 466), voilà les inscriptions et les écussons des hôtels d'une espèce de chemise de plâtre ; elle espéra que la Révolution ne durerait pas plus que cette légère enveloppe. »

(3) Cf. A. Vachez, *Du rôle de la charité à Lyon*, 1884, p. 24 ; Wahl, p. 11 ; Brissot, *Mém.*, éd. Lescure, 1877, p. 261 (il distingue parmi les monuments de Lyon les hôpitaux et ajoute que l'humanité paraît avoir été plus écoutée à Lyon qu'à Paris, qu'elle a présidé à la distribution des malades) ; von Vicine, *Lettres de France*, 1888, p. 9 (il est frappé de l'ordre qui règne à l'Hôtel-Dieu et de la sollicitude pour les malheureux) *(Description de la ville de Lyon*, p. 9-15 (sur l'hôpital général de la Charité) et p. 48-52 (sur l'Hôtel-Dieu).

600 fiévreux, est un cloître beau et clair; au milieu, sous une haute coupole, se dresse un autel où l'on dit la messe tous les jours. Chaque espèce de maladies, varioleux (on ne songe nullement à pratiquer la vaccination), blessés, femmes en couches, etc., a une salle à part. Autrefois plusieurs malades partageaient le même lit. Depuis quelques années, grâce aux dons de riches particuliers, chacun a son lit. On reçoit tous ceux qui se présentent sans distinction de nationalité, de religion et de ressources; il suffit que l'un des six médecins, attachés à l'établissement, ait constaté le mal. Les salles étaient bien aérées, mais moins propres qu'en Allemagne et en Suisse, et, par les froides journées d'hiver, insuffisamment chauffées : elles sont carrelées, et je n'ai vu que deux cheminées dans la grande salle. Toutefois chaque malade a sa robe de chambre, et, en hiver, des rideaux d'étamine bleue à son lit. En été, ces rideaux sont en cotonnade blanche. Les revenus de la maison s'élèvent, dit-on, je ne sais si c'est exact, à un million et demi de livres, et les infirmiers ne sont point payés. 130 femmes et 50 hommes ont voué, par religion et par amour du prochain, leur vie entière aux malades de cet hospice et ne reçoivent en retour de leurs soins que le logement et la nourriture. Comme dans les autres ordres religieux, on leur impose un noviciat et ils font vœu de pauvreté et de chasteté. Ils portent une robe noire avec une médaille de la sainte Vierge sur la poitrine. Il y avait parmi les sœurs de bien jolies filles dont les attentions m'eussent été fort agréables. En assistant à quelques opérations, je ne pus me tenir de songer au caporal Trim de *Tristram Shandy*. Une religieuse lui frictionnait son genou malade, et la petite main blanche comme neige et douce comme soie y allait d'une telle force que le pauvre Trim fut comme frappé d'une bombe et devint amoureux sur-le-champ. « Toute la nuit, dit-il, la jolie béguine était, comme un ange, devant mon lit, tirait les rideaux, me donnait ma potion. Toute la nuit je ne fis que couper le monde en deux, pour lui en donner la moitié (1). »

Sans être un édifice aussi imposant que l'Hôtel-Dieu, la

(1) Sterne, *Tristram Shandy*, livre VIII, chap. CCLXIV (tome II, p. 201 de la traduction française de Léon de Wailly).

Charité fait aussi un grand honneur à la ville. Cette maison réunit plusieurs œuvres de bienfaisance. Elle distribue du pain à des familles indigentes, de la soupe et du linge aux prisonniers ; elle fait de secrètes aumônes aux pauvres honteux ; elle donne tous les ans deux cents francs de dot à trente-trois Lyonnaises sans fortune et à toutes les jeunes filles qu'elle a recueillies et qui se marient avant leur majorité ; elle entretient 242 vieillards pourvu seulement qu'ils aient habité la ville pendant dix ans et qu'ils ne puissent plus se nourrir de leur travail ; elle donne asile à des femmes enceintes ; elle recueille jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, les enfants au-dessous de douze ans abandonnés par leurs parents, et tous les orphelins, qui se présentent avant leur quatorzième année ; enfin, elle reçoit tous les enfants trouvés, dont le nombre s'élevait, en 1790, jusqu'à la fin de septembre, à 1560. Il y avait encore là huit enfants qu'on avait trouvés le matin même, et qui devaient être le lendemain portés, comme tous les autres, à la campagne, où la maison veille sur eux jusqu'à leur seizième année. S'ils tombent malades, ils reviennent à la ville, pour être soignés par les frères ou par les sœurs qui sont au nombre de 40. L'établissement ne nourrit que 208 enfants ; les autres sont mis en pension au dehors. Ils s'occupent à tisser, à tricoter, à filer de la soie.

Quatre-vingt mille personnes, c'est-à-dire presque les deux tiers des habitants de Lyon, vivent du travail de la soie. J'ai vu les fabriques les plus importantes. Un cheval qui tourne en rond dans la partie supérieure de la maison, met en mouvement une machine qui dévide, sur des bobines, dans une première salle, la soie de 800 dévidoirs, et qui, dans une deuxième salle, tord et double la soie de 8,000 bobines environ. C'est un coup d'œil unique que ces 800 dévidoirs et ces 8,000 bobines en mouvement ; le bruit ressemble à celui d'une chute d'eau.

Nous avons aussi visité dans leur atelier quelques ouvriers qui travaillent la soie et le velours. Autrefois un maître ouvrier n'avait pas le droit d'avoir plus de 4 métiers ni moins de 3. Aujourd'hui, chacun peut en avoir autant qu'il veut. Les ouvriers disent qu'ils sont obligés de travailler 18 heures pour gagner leur pain. Leur salaire est éton-

namment faible. Beaucoup de femmes ne gagnent que deux sols par jour. On se plaint du manque de débouchés ; on assure que les Anglais ne prennent presque plus de soie, mais que les Allemands sont de bons clients, qui aiment encore la « magnificence » et les lourdes étoffes (1).

TROISIÈME LETTRE

Le théâtre à Lyon. — Impressions des Français aux spectacles.

Lyon.

Au sortir des maisons du travail, il faut bien que je vous mène au spectacle pour vous délasser. Le théâtre de Lyon est bien supérieur à celui de Genève. Nous y sommes allés tous les jours et nous avons chaque fois trouvé la salle comble. J'ai vu avec émotion un vieillard aveugle, d'au moins 70 ans, se faire traîner chaque soir au théâtre, et, assis dans la première loge, jouir avec reconnaissance du sens qui lui restait. J'étais à côté de lui durant une représentation, et je souriais de la joie qu'il avait de nommer, de caractériser, à moi qui *voyais*, les acteurs de Lyon. On donnait justement *l'Aveugle clairvoyant* (2) et *la Dot* (3). La prima donna avait un peu trop d'embonpoint ; mais la

(1) Cf. également le témoignage de H.-A.-O. Reichard qui visita en 1786 (*Selbstbiographie*, p. Uhde, 1877, p. 210-211) ; il insiste sur les fabriques de soie et sur les gilets brodés à la dernière mode où l'on voyait des cavaliers, des compagnies d'infanterie, des ménageries, des jockeys franchissant des obstacles, des airs ou ouvertures d'opéras célèbres. Voir aussi von Vizine, p. 9, et l'ouvrage de l'abbé Bertholon, *Du commerce et des manufactures distinctives de la ville de Lyon* (1782). Mais dès 1779 des députés de Lyon étaient venus se plaindre au roi du dépérissement des manufactures, et le roi, la reine, la cour avaient commandé pour leurs vêtements de riches étoffes en or et argent (*Mém. secrets*, XIV, p. 339).

(2) *L'Aveugle clairvoyant*, comédie en un acte et en vers, de Legrand.

(3) *La Dot*, opéra-comique en trois actes et en prose, paroles de Desfontaines et musique de Dalayrac, joué pour la première fois le 21 novembre 1785 au Théâtre Italien.

meilleure chanteuse était, disait-on, malade. Une autre fois, nous vîmes *les Amants généreux*, en cinq actes, et l'opéra de *Raoul Barbe-Bleue*. La première de ces pièces est une imitation de la *Minna de Barnhelm*, de Lessing (1) ; je m'amusai fort à la voir ainsi francisée. L'actrice qui se hasardait à faire Minna avait une voix très désagréable, mais c'était elle qui s'éloignait peut-être le moins de l'esprit de son rôle. Tellheim, un officier aux joues rouges et pleines, la cocarde nationale au chapeau, *jouait* la générosité de son original. « C'est un très galant homme que ce major ! » dit le Riccaut de Lessing. Werner est absolument manqué, comme bien on pense. Just ne boit ni ne maugrée, et ce n'est pas une perte. Mais on regrette de ne pas retrouver la naïveté de Franciska. Lorsque arrive la lettre du roi qui réhabilite Tellheim, les femmes se la disputent, comme de vrais enfants. C'est évidemment pour placer la remarque ironique, qu'elles sont curieuses de voir ce prodige d'un roi qui sait écrire (2).

(1) *Minna de Barnhelm* que le *Nouveau théâtre allemand* de Friedel et Bonneville qualifie de « chef-d'œuvre des comédies allemandes », avait paru en 1763. Rochon de Chabannes l'imita ou mieux l'adapta dans sa pièce des *Amants généreux*, en cinq actes et en prose, qui fut représentée pour la première fois le 13 octobre 1774 par les Comédiens Français. L'introduction du *Nouveau théâtre allemand* (tome X, p. 29-30) apprécie assez bien l'œuvre de Rochon de Chabannes : « Elle a eu beaucoup de succès. Les plus beaux traits de l'original ont disparu sous la plume de l'auteur français; la fable même a pris une autre marche, et tout ce qui portait l'empreinte des mœurs allemandes a été supprimé. Le dessein de M. de Chabannes était, non point de donner une traduction, mais de travailler pour le théâtre de sa nation sur une pièce allemande dont le sujet lui avait plu. » Cf. également la trop élogieuse notice de l'*Almanach des Muses*, 1775, p. 314-315.

(2) Notre voyageur fait allusion à la scène x de l'acte V des *Amants généreux* :

TELHEIM.

Le roi... le roi...

MINNA.

Eh bien ! quoi, le roi ?

TELHEIM.

Lisez la lettre.

FANCHETTE *(Franziska)*.

Comment, une lettre d'un roi !

LE COMTE DE BRUHNAL.

Eh ! pourquoi pas ? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire ?

FANCHETTE *(prenant les papiers)*.

Voyez, voyez, madame.

MINNA *(lit)*.

« Mon cher Telheim, »

FANCHETTE.

« Mon cher Telheim ! » Madame, ah ! les larmes m'en viennent aux yeux.

MINNA *(continuant de lire)*.

« ..... Je suis le plus heureux des souverains de pouvoir justifier le plus

Raoul a pour sujet le conte de *Barbe-Bleue*. On s'étonnera qu'on ne l'ait pas mis plus tôt au théâtre. La pièce est bien conduite, magnifiquement montée, et la musique, peut-être la meilleure qu'ait composée Grétry (1). L'actrice principale compensait, par un jeu excellent, son manque de beauté. Le cortège de Barbe-Bleue, avec sa suite et les présents destinés à conquérir la dame, tout cela est brillant. La belle, abattue, indécise, reste seule sur la scène, soulève le voile qui couvre les cadeaux laissés par Raoul, trouve une coiffure resplendissante d'or et d'agrafes, de grandes plumes. Elle est femme; pourquoi ne pas mettre aussitôt cette coiffure? Et, avec complaisance, sans cesser de jeter un regard oblique dans le miroir, elle va de long en large à travers la chambre, elle chante gaîment, et lorsque revient Barbe-Bleue — qui résisterait au don d'une jolie coiffe? — elle tombe dans ses bras. Il la quitte bientôt et lui confie la clef fatale du sanglant cabinet. La femme qui succombait naguère à une parure, ne triomphe pas de la curiosité. Elle ouvre. Les *vingt* femmes de Barbe-Bleue, dit le conte allemand, étaient pendues là comme des fusils! Mais la délicatesse française n'a permis que *trois* femmes, et l'on ne voit ni sang ni cadavres. Ce qui fait peur, c'est l'effroi d'Isaure, lorsqu'elle sort de la chambre; la belle coiffure tombe à terre, et la dame traverse la scène d'un pas chancelant, se laisse choir dans un fauteuil, chante d'une voix frémissante et entrecoupée de profonds sanglots:

honnête homme de mon royaume. » Voilà, mon cher Téleim, une lettre dont je n'aurais jamais eu besoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE DE BRUXBAL.

Et à un souverain qui l'écrit. Donnez-moi cette lettre. Elle est bien, mais fort bien. Garde-la dans tes archives, mon cher neveu.

(1) C'est le lundi 2 mars 1789 qu'on représenta pour la première fois sur le Théâtre Italien *Raoul Barbe-Bleue*, comédie en trois actes et en prose mêlée d'ariettes, paroles de Sedaine, musique de Grétry. Mais les journaux du temps jugèrent avec raison que le style était médiocre « parce que Sedaine paraissait avoir toujours dédaigné d'écrire »; que Vergy aimait peu puisqu'il renonçait si facilement à Isaure et qu'il « jouait un rôle faible auprès de sa maîtresse »; que sœur Anne, femme timide et incapable de défendre Isaure, aurait donné plus d'intérêt à la situation; que des longueurs alanguissaient l'action; mais que Grétry avait fait de l'excellente musique, qu' « obligé de prendre souvent un ton très élevé, il avait eu l'art d'en descendre par des transitions fort heureuses et d'allier aux accès de la fureur et de la vengeance les accents les plus sensibles et les plus douloureux ».

Ah ! quel sort
Le barbare
Me prépare !
C'est la mort !
C'est la mort !

Raoul revient, lui annonce que l'heure du trépas a sonné pour elle, et entre dans la chambre sanglante. Elle n'a plus que quelques minutes, et avec Vergy, son amant d'autrefois, qui demeure auprès d'elle sous un déguisement et passe pour sa sœur, elle attend le secours de ses frères informés de son danger. Suit un trio entre Raoul, Isaure et Vergy, qui regarde du haut d'une terrasse s'il voit venir les frères de la belle. Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Cependant la voix de Raoul devient de plus en plus terrible : il appelle sa femme à la mort et vient lui-même pour l'entraîner ; mais alors les frères entrent, et il tombe. A cet endroit, la musique éclate avec bruit, et le son aigu des flûtes produit un grand effet. « Comment vous a plu le coup de théâtre? » me demanda mon voisin au moment où tombait Raoul. Il parlait d'un ton léger, tandis que je frémissais encore de crainte et de plaisir. Pareillement, lorsque la belle, prise d'inquiétude, chantait dans le trio, j'entendis quelqu'un dire derrière moi : « Les enfants chantent, quand ils ont peur (1). » On voit qu'au théâtre les Français ne sympathisent pas. Ils sont si bien élevés qu'ils ne peuvent plus s'abandonner à l'illusion ni à l'émotion. Leur plaisir consiste à étudier si les coups de théâtre sont heureusement amenés, et si l'attitude et les gestes des acteurs ne blessent pas la bienséance conventionnelle. De là vient qu'ils sont toujours maîtres d'eux-mêmes et prêts à claquer des mains; mais nous, Allemands, nous oublions que nous avons des mains, et nous pouvons à peine respirer.

La même personne qui était auprès de moi, dans une loge de premier rang, et qui, par conséquent, n'appartenait pas aux classes inférieures, me demanda bientôt après : « Le sacre de l'empereur sera-t-il à *Berlin?* » N'est-il pas éton-

(1) Un mot que Rousseau avait mis à la mode et inscrit sur le onzième des sujets d'estampes pour *la Nouvelle Héloïse* (VI, lettre II, scène de l'échiquier) : « Claire, Claire, les enfants chantent la nuit quand ils ont peur. »

nant de voir chez ces Français la culture de l'esprit aller de pair avec l'ignorance de l'étranger (1)? En revanche, leur âme est pleine de tout ce qui tient à la Révolution, et ce que la vérité ne raconte pas, c'est l'esprit qui l'invente. La poste venait d'arriver; les lettres s'ouvraient, se dépliaient avec bruit; les anecdotes voltigeaient au parterre et dans les loges. L'abbé Maury, disait un journal de Paris, avait été tout récemment accompagné par des huées à sa sortie de l'Assemblée nationale. « A la lanterne! » cria une voix. — « Vous n'en serez pas plus éclairé », répondit une autre (2). On se mit à rire et l'abbé continua son chemin sans être inquiété. Après l'abolition des noms nouveaux (3), le roi salua sa belle-sœur : « Bonjour, madame Capet. » — « Bonjour, mon roi Capot, répondit-elle vivement. »

Le théâtre était comble et le directeur eut maille à partir avec le parterre. Mlle Lacombe, actrice de Marseille, avait désiré débuter à Lyon dans *Sémiramis;* mais le directeur ne l'avait pas agréée. Le parterre réclama Mlle Lacombe à

(1) Cette ignorance des Français ès choses allemandes était proverbiale en Allemagne. L'un d'eux disait à Francfort dans la guerre de Sept Ans, qu'on ne pouvait faire vingt pas en pays germanique sans être dans un autre Electorat. « Le Nord, écrit Sturz, est pour les Français le pays qui s'étend de Strasbourg à la Nouvelle-Zemble et ils le croient deux fois aussi grand que la Picardie; beaucoup m'ont questionné sur les gens du Groenland, comme si nous demeurions porte à porte. » Pareillement, un Français dit à Forster que le roi d'Angleterre va voyager en Allemagne pour visiter ses domaines non loin de Strasbourg, et vainement on s'efforce de lui faire entendre que c'est l'électorat de Hanovre où se rend le roi; le Français trouve que Strasbourg et Hambourg, c'est tout un. En 1792, lisons-nous dans un écrit de Laukhard, les Français, « aussi mauvais généalogistes que mauvais géographes », s'imaginaient que Frédéric-Guillaume II était fils de Frédéric II et disaient qu'il ne valait pas son père. Halem lui-même raconte ailleurs qu'un coiffeur français, M. Destat, qui parlait avec enthousiasme de ses propres talents et de son merveilleux coup de peigne, croyait, à une demi-lieue de Hambourg, être encore en Hollande et demandait naïvement : « Sommes-nous déjà en Allemagne? » (Sturz, *Schriften*, 1786, I, p. 393, et II, p. 220; Forster, *Ansichten vom Niederrhein*, p. W. Buchner, 1868, II, p. 23; *Briefe eines preuss. Augenzeugen*, 1793, I, p. 198; Halem, *Selbstbiogr.*, p. 85.)

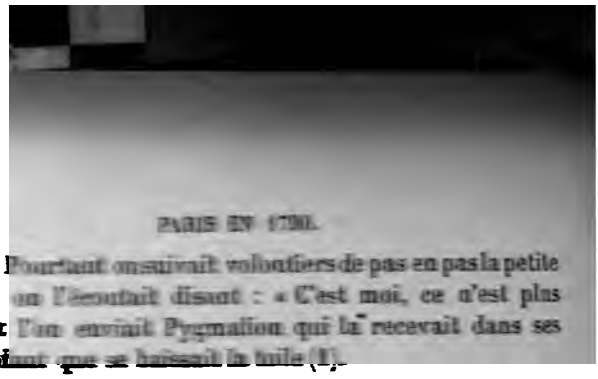
(2) L'anecdote se trouve partout; Montlosier (*Mém.*, p. 261) la place « dans les premiers jours de la translation de l'Assemblée à Paris » et donne à la réponse de l'abbé un tour plus rapide et plus vif : « Y verrez-vous plus clair? »

(3) C'est-à-dire après le décret du 19 juin 1790 « qu'aucun citoyen ne pourrait porter que le vrai nom de sa famille », si bien que les Montmorency seraient appelés Bouchard; La Fayette, Motier; Mirabeau, Riquetti. « C'était dépouiller la France de son histoire, et nul homme, quelque démocrate qu'il fût, ne voulait ni ne devait renoncer ainsi à la mémoire de ses aïeux; *avec votre Riquetti*, dit Mirabeau aux journalistes, *vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours.* Ce mot encouragea chacun à reprendre le nom de son père. » (Mme de Staël, *Consid. sur la Rév. fr.*, 1818, I, p. 366.)

grand fracas, et le tapage ne cessa que lorsque le directeur se présenta et donna satisfaction au parterre en consentant au début de la comédienne.

La dernière fois que nous fûmes au théâtre, on donnait *Tartufe* et le *Pygmalion* de Rousseau. Le *Tartufe* a été représenté pour la première fois en 1664, et voilà 126 ans que les Français se divertissent encore à cette pièce qu'ils savent par cœur. Et nous, Allemands, nous avons si peu de pièces originales ! La *Minna* de notre Lessing est de cent ans plus jeune, et nous la cherchons vainement sur nombre de programmes. M. Restier joua fort bien Orgon ; sa petite personne sèche, sa voix un peu sourde et parfois perçante, sa mimique expressive — non, il ne peut y avoir de meilleur Orgon. M. Amand fit Tartufe, et sa figure, que je nommerais volontiers succulente, le qualifiait pour ce rôle odieux.

Pygmalion ne semble pas fait pour la scène, et Rousseau n'a jamais consenti à le faire jouer. A la lecture, l'imagination s'émeut. On voit une statue réelle, une Vénus de Médicis, revêtue toutefois d'une mince draperie. Mais sur la scène, lorsque tomba le voile qui couvrait d'abord la statue, on aperçut une jeune fille habillée, fardée, aux cheveux frisés, Mlle Mosson, et ajoutez qu'elle est petite et sans beauté. On avait pitié de la pauvre enfant qui restait si longtemps debout et immobile ; et, en effet, on ne distingue pas la corde qui tient son bras étendu. Cependant Pygmalion débitait avec emportement son monologue, et visiblement, il brusquait le sentiment. Ce peut être par instants la faute de l'écrivain. Les mots de Pygmalion : « Je péris par l'excès de vie qui lui manque », rappellent les concetti de Tasse. Même dans la prière touchante : « Dieux puissants, Dieux bienfaisants, Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes ; ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes. Voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes et méritez vos autels », même dans cette prière, on n'entendait pas le langage du cœur, ce langage sûr d'être exaucé... Mais il voit remuer les yeux, il voit le coloris — nous autres l'avions vu depuis longtemps ; — Mlle Mosson, première danseuse, descendit en dansant du piédestal ; la chaîne de fleurs blanches qu'elle tenait dans les mains lui



critique. Pourtant on suivait volontiers de pas en pas la petite créature, on l'écoutait disant : « C'est moi, ce n'est plus moi », et l'on enviait Pygmalion qui la recevait dans ses bras pendant que se baisait la toile (1).

QUATRIÈME LETTRE

L'hôtel de ville de Lyon. — La bibliothèque des Jésuites. — L'église des Feuillants de Notre-Dame du Confalon. — Les beaux tableaux de cette église. — Le couvent des Chartreux et sa belle église. — Œuvres d'art de l'église Saint-Pierre. — Inscription de la Bourse.

Lyon.

Nous nous arrêtons ici plus longtemps que nous ne le pensions. La ville est trop remarquable pour qu'on la traverse en courant (2). Demain cependant nous partons pour continuer notre voyage à petites et commodes journées. Le cocher, que nous avions loué à Genève, nous conduira jusqu'à Paris.

Si vous voulez me suivre dans les quelques édifices que nous avons visités, je vous mènerai d'abord à l'hôtel de ville. Dès l'entrée du portail, les tables de bronze de l'empereur Claude attirent sur elles l'attention. Cet empereur qui était né à Lyon, demanda au Sénat pour sa ville natale le titre de colonie romaine, en faisant valoir les mérites de

(1) Le *Pygmalion* de Rousseau fut très goûté des Allemands : Grossmann l'imita en 1776, et Gemmingen, en 1779 ; Gottlieb Leon le mit en vers (*Pygmalion, ein lyrisches Monodrama nach J.-J. Rousseau*. Voir le *Deutsches Museum*, décembre 1788, p. 541-552). Gœthe le nommait en 1773 un excellent travail ; *cf.* son appréciation dans *Poésie et vérité* livre XI, p. 41 et la note de l'édition Loeper.

(2) « Lyon, dit Mme Roland (*Mém.*, p. Faugères, 1864, II, p. 249), Lyon que j'ai bien connu et dont j'aurais beaucoup à dire. Ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse dont l'empereur Joseph fut jaloux, et qui s'annonçait comme une magnifique capitale. »

la Gaule et sa fidélité envers Rome. On fit droit à sa requête et Lyon fut nommé Colonia Claudia Copia Augusta Lugdunum. Les Lyonnais firent graver sur des tables de bronze le discours de l'empereur, qui, sauf quelques mots, est encore aujourd'hui très lisible. — A l'étage supérieur, nous avons vu la salle où la municipalité se réunit tous les soirs à 4 heures, et ce sans la moindre rétribution. Elle se compose du maire et de vingt-deux personnes, pour la plupart négociants. Mais il y a aussi parmi eux un boulanger (1). Ce qui m'étonna, ce fut de voir là le buste de l'ancien ministre des finances si décrié, l'abbé Terray (2). « Où est notre cher abbé Terray, s'écriait un jour, au milieu de la foule, un homme d'esprit, où est-il pour nous réduire à moitié (3) ? » J'ai encore vu le même buste dans la bibliothèque, d'ailleurs insignifiante, du conseil.

La bibliothèque des Jésuites, donnée par l'archevêque Neufville, est plus importante. Le bibliothécaire a compté plus de 60,000 volumes, et il prétend que la théologie est au complet. Il nous montra toutes sortes de livres rares, des livres chinois imprimés, et en manuscrits. Mais il n'a pu nous montrer un bon catalogue. La salle de la bibliothèque est grande et belle. Ce qui m'a surpris et plus attiré que les livres chinois, c'est la vue qu'on a de la fenêtre : dans ce lointain, par un temps clair, le mont Blanc, en sa blanche beauté, se présentait extraordinairement bien ; nous ne le revîmes plus (4).

(1) Cf. sur la formation de la municipalité lyonnaise le livre de Wahl, *Les premières années de la Révolution à Lyon*, p. 136-140. Il y avait un maire (Palerne de Savy), un procureur de la commune (Dupuis), un substitut du procureur (Dacier), vingt officiers municipaux, qui formaient l'administration permanente, et quarante-deux notables parmi lesquels Pressavin, Carret, Bret, Vitet, Roland, le futur ministre de l'intérieur, et le fameux Chalier.

(2) Il est plus probable que ce buste était celui, non de l'abbé Terray, trop décrié, mais de son neveu, l'intendant Jean-Antoine Terray de Rosières, qui passe pour un administrateur intègre et qui devait mourir sur l'échafaud.

(3) *Mém. secrets*, V, p. 74 (4 février 1770) : « Le jour de l'ouverture de l'Opéra, comme on étouffait dans le parterre, qu'on y était dans une gêne effroyable, quelqu'un s'écria : « Ah ! où est notre cher abbé Terray ? Que n'est-il ici pour nous réduire de moitié ! »

(4) Brissot a vu également cette bibliothèque qui avait appartenu aux Jésuites et qui était alors occupée, ainsi que les bâtiments adjacents, par les Oratoriens ; « rien, dit-il, de plus magnifique que la perspective de cette bibliothèque dont la vue dominait sur le Rhône et sur les campagnes qui sont au delà » (*Mém.*, éd. Lescure, p. 252). Cf. sur cette bibliothèque ainsi que sur le collège des Jésuites ou collège de la Trinité les p. 77-106 de la *Description*.

Nous fûmes ensuite à l'église des Pénitents de Notre-Dame du Confalon. Cette confrérie fut fondée au XIIIe siècle par saint Bonaventure. Le roi Henri III en était membre, et il a donné deux couronnes d'argent doré, qui sont suspendues dans la chapelle. Cette chapelle a été bâtie en 1631, et les Pénitents, habillés de blanc, s'y réunissent pour prier tous les dimanches et jours de fête. Cette chapelle est un des plus beaux monuments de la ville et par la simplicité de son style et par ses jolis bas-reliefs, mais surtout par ses tableaux. Nous admirions la vivacité de la vieille femme qui nous promenait à travers l'édifice et soulevait les voiles des tableaux. Il n'y a qu'en France qu'on trouve une telle obligeance, un tel empressement à tout expliquer et à mettre chaque œuvre d'art dans le jour favorable. Les *Disciples d'Emmaüs* de Cretel et son *Christ devant Pilate* lui font honneur. La Fosse a peint avec succès l'*Adoration des mages* et la *Visitation :* la joyeuse nouvelle qui brille dans le regard de Marie, et la curiosité de la vieille Élisabeth, qui voudrait déjà tout savoir — que sa large robe est belle ! — tout cela est parfaitement exprimé. Un élève de Rubens a montré dans une *Descente de croix* qu'il savait dessiner : la femme qui tend les bras avec tant de sensibilité pour recevoir le corps du Christ, et celle qui se tient à ses côtés, sont, l'une l'épouse, l'autre, la fille de Rubens. Mais le plus remarquable de tous ces tableaux, sûrement un des meilleurs du maître, et peut-être, en même temps, ce que Lyon possède de plus beau, c'est un *Christ mourant*, de Rubens ; au milieu d'une solitude sinistre, une croix, et à ses pieds, Marie-Madeleine qui l'embrasse avec ferveur. Il est impossible de décrire le regard de profonde douleur et d'ardente piété qu'elle lève vers le Christ. Entraînés avec elle vers la croix, nous prions avec elle, et levons les yeux vers le mort (1).

(1) Cf. dans la *Description* les pages 68-74 sur la « magnifique » chapelle des Confalons ; sur la *Visitation* et l'*Adoration des Mages* de La Fosse (né en 1640 et mort en 1716 à Paris), la première, remarquable par « la force du coloris et le grand effet du clair-obscur », la seconde « où le coloris est traité d'une manière admirable » (p. 71 et 73) ; sur les deux tableaux où Cretel « a représenté la fraction du pain et le Sauveur devant Pilate » ; sur la toile « où l'on voit le Sauveur en croix » et qui « est un excellent original du fameux Rubens » et sur la « Descente de croix, vis-à-vis, ouvrage d'un de ses meilleurs élèves » (p. 73)

Au couvent des Chartreux (1), je m'arrêtai longtemps devant le tableau d'autel, une *Descente de croix*, de Le Brun. L'expression des sentiments divers de l'assistance est caractéristique et belle : Marie-Madeleine, trop vivement émue, n'ose qu'à demi lever le regard ; la mère du Sauveur, voilée, accablée par le plus profond chagrin, baisse les yeux à terre ; une troisième femme cache son visage de ses deux mains ; une quatrième, assise au pied de la croix, joint les mains et regarde en haut avec dévotion. L'église de ce couvent est belle et bien éclairée. La lumière tombe d'une coupole au centre même de l'édifice. On remarquera l'autel soutenu par quatre colonnes de marbre d'ordre corinthien, un *Saint Bruno* très bien sculpté sur bois par Sarazin (2), deux tableaux, l'un de Périer (3), l'autre d'un jeune homme, Trémollière (4), qui promettait beaucoup, mais qui mourut à vingt-trois ans. L'*Adoration* de Giordano est exquise. Marie et le Christ n'ont peut-être pas assez de noblesse. Mais les bergers sont superbes. On louera surtout la tête et le cou du premier; il offre à l'enfant du lait dans un bassin et de l'autre main, il tient un pot qui renferme sa provision. Un deuxième berger joue au Christ un air de flageolet. Le troisième lui présente des petits coqs dans un panier, et l'on voit un de ces coqs chanter. Que cette invention est humaine, qu'elle est idyllique ! — Nous visitâmes un bon chartreux dans sa cellule, et, de sa fenêtre, nous admirâmes la charmante situation du monastère qui offre sur la ville et les environs une vue étendue et variée. Je pensais à la belle Chartreuse de Naples, et un de nos compagnons s'écria dans son ravissement : « Comme tout se réunit ici, le site, l'air, les richesses, pour faire de ce séjour l'endroit le plus délicieux

(1) Voir sur l'église et le couvent des Chartreux la *Description de la ville de Lyon*, p. 161-165.

(2) C'est le célèbre sculpteur Jacques Sarazin, né à Noyon en 1588 et mort à Paris en 1660.

(3) Il faut distinguer deux Périer, l'oncle ou le vieux Périer et le neveu ou le jeune Périer; le tableau dont parle Halem, est de Périer l'oncle.

(4) La *Description* cite deux fois Trémollière (p. 72 et 165) « habile peintre, jeune académicien de Paris de grande espérance que la mort vient d'enlever ». Cf. sur Pierre-Charles Trémollière, peintre du roi, les lettres d'Angiviller citées par Alex. Tuetey (*Répertoire général des sources man. de l'hist. de Paris pendant la Révol.*, 1894, tome III, p. 109).

de la terre ! » — *Transeuntibus*, dit le moine qui nous conduisait en baissant les yeux avec tristesse. Cette parole vaut, il me semble, un *memento mori*.

A l'église Saint-Pierre, je trouvai dans la salle où s'assemblent les chanoines, une statue et un bas-relief du premier sculpteur du roi, Blaise (1), qui vit encore à Paris. Ils méritent l'attention. Le bas-relief représente le baptême du roi Clovis. Derrière le roi, qui incline la tête pour recevoir l'eau baptismale, un homme se jette à terre ; son visage exprime vivement le désir du baptême, et ce personnage se remarque mieux que la figure principale. La statue représente saint Jean, qui étend le bras, comme s'il montrait quelque chose : ce bras est extraordinairement réussi.

On bâtit maintenant à Lyon une nouvelle prison, massive et spacieuse, dont Howard se serait réjoui (2).

La Bourse porte cette belle inscription : *Virtute duce, comite fortuna.*

Et me voilà au bout de mes curiosités lyonnaises. Yorick a vainement cherché le tombeau de deux amants pour y laisser tomber une larme, mais, quand il eut trouvé ce monument, les ruines, « *frusts and crusts and ruts of antiquity* », ne vaudraient pas les lignes qu'il a écrites là-dessus dans *Tristram Shandy* (3).

(1) Barthélemy Blaise, que Halem nomme Plaise, était né en 1738 et mourut à Paris le 2 avril 1819 (Nat. Rondot, *Les sculpteurs de Lyon du XIVe au XVIIIe siècle;* 1884, p. 66).

(2) John Howard, le philanthrope (né à Hackney le 2 septembre 1726, mort d'une maladie épidémique à Kherson le 20 janvier 1790), qui parcourut l'Europe pour voir de ses yeux l'état des prisons et qui publia en 1777 l'ouvrage *The state of prisons.*

(3) Cf. livre VII, chap. CCXXXII et CCXLI de *Tristram Shandy* (trad. française par Léon de Wailly, 1870, t. II, p. 133-135 et 149) ; Sterne raconte l'histoire de deux amants, Amandus et Amanda, séparés pendant vingt ans et se retrouvant à la porte de Lyon, leur ville natale, pour mourir de joie dans les bras l'un de l'autre ; il a lu dans un itinéraire quelconque qu'un tombeau a été érigé aux deux amants, en l'honneur de leur fidélité, hors des portes de la ville ; il court à ce tombeau et ne veut pas voir autre chose, pas même les manuscrits chinois de la bibliothèque des Jésuites ; il court : « Tendres et fidèles esprits, m'écriai-je m'adressant à Amandus et à Amanda, longtemps, longtemps j'ai tardé à verser cette larme sur votre tombe ; je viens, je viens. Quand je fus venu, il n'y avait plus de tombe où la verser. Peu importe comment, et dans quelle humeur, mais je m'éloignai vite du Tombeau des Amants, ou plutôt je ne m'en éloignai pas, car il n'exi tait rien de pareil, et j'arrivai au bateau. »

CINQUIÈME LETTRE

Arrivée à Paris. — Le théâtre de la Nation. — Le foyer public. — Route de Lyon à Paris. — Fontainebleau. — Ventes à l'enchère. — Clubs de Paris. — Observations. — Spectacles des boulevards. — Orateurs populaires au Palais-Royal. — Un Anglais et poésie d'un Anglais. — Ruines de la Bastille.

Paris, le 8 octobre.

Ce fut le 4 de ce mois, à 3 heures de l'après-midi, que nous aperçûmes des hauteurs de Villejuif, à deux heures de là, cette énorme masse de maisons qu'on appelle Paris. L'après-midi était splendide, et la vendange qui commençait avait jeté sur toute la contrée environnante un peuple joyeux et riant. Des troupes de garçons avaient formé des rondes et chantaient des chansons dont le refrain était :

Vive l'amour,
Vive l'amour!

Nous continuâmes notre route le cœur content. Les enseignes mêmes des auberges nous amusaient. Une portait ces mots : *A la grâce de Dieu*, et représentait un vaisseau en mer. Non loin de là, nous trouvâmes le *Rendez-vous des cocus*, et tout à côté *Le grand monarque* (1). A la barrière, quelques constructions neuves, inachevées, très bien bâties, mais qui déjà tombent en ruines (2). On ne visita nos bagages que pour la forme, et nous laissa entrer sans nous demander de passeport. Comme nous voulions prendre le

(1) Cf. ce que conte Mercier (*Le [illegible] Paris*, t. XIX) des quatre lettres majuscules qu'on lisait sur un grand nombre de maisons, M. A. C. L., c'est-à-dire « maison assurée contre l'incendie », et qu'on interprétait ainsi : « Marie-Antoinette cocufie Louis ». « Cette licence bouffonne, dit Mercier, fit le plus grand tort au roi, et plusieurs fois furent affichés au coin des rues ces deux vers, parodies de Voltaire :

Les cornes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense
Ils furent tous cornards, tous ces beaux rois de France

(2) Voir sur les barrières, *Paris en 1789*, par Albert Babeau, 1889, p. [illegible]

lendemain la chambre garnie dont on nous avait donné l'adresse à Genève, peu nous importait où nous irions passer cette première nuit. Nous nous laissâmes conduire au gré du cocher, qui nous mena, à travers une foule de rues étroites et sales, dans une toute petite rue resserrée (rue Git-le-Cœur, faubourg Saint-Germain), à l'*hôtel de Toulouse*. Il n'y avait de libre qu'une petite chambre malpropre et humide au rez-de-chaussée. Nous nous regardâmes sans rien dire, songeant à notre appartement de l'*hôtel de Milan* à Lyon, comparant la rue Git-le-Cœur à la place des Terreaux, et la grande idée que nous nous étions faite de la ville des rois, se rapetissait, se racornissait singulièrement en cet instant. « Quelle figure pitoyable on fait, dit tristement mon compagnon, quand on dévale tout à coup dans un petit monde comme celui-ci ! » — « Quel est le théâtre le plus proche ? » demandai-je vivement au garçon. — « C'est le théâtre de la Nation » (c'est ainsi qu'on appelle maintenant le Théâtre-Français (1). — « Mes amis, m'écriai-je comme électrisé, nous sommes près du théâtre où jouaient Lekain, Baron, Préville, où Voltaire fut couronné, près du premier théâtre du monde, et nous ne savons que faire ! Garçon, prends ton chapeau ! » Et nous voilà partis ; nous voilà, au bout de quelques minutes, sur la place spacieuse de ce beau Théâtre-Français. Trois rues y aboutissent. Celle du milieu est la rue du Théâtre-Français ; les deux autres sont la rue de Corneille et la rue de Voltaire. Ce fut Voltaire qui nous conduisit au sanctuaire de Thalie, dont la noble et simple façade s'annonce majestueusement par un péristyle de huit colonnes doriques. On entre par un perron de neuf marches sous le portique, puis par la grande porte dans le vestibule. Là, on est accueilli par la statue de Voltaire, que la main de Houdon a tirée du marbre. La salle est fort bien éclairée par un lustre unique composé d'environ cinquante lampes Argand (2) ; elle forme un cercle parfait ; ce qui permet aux spectateurs, non seulement de voir la scène,

(1) Aujourd'hui l'Odéon.

(2) Cf. sur l'éclairage au théâtre à la fin du XVIIIe siècle et sur le lustre composé de quinquets à l'huile, l'ouvrage de G. Bapst, *Essai sur l'histoire du théâtre*, 1893, p. 462.

mais de se voir très bien les uns les autres. Nous avons depuis visité la salle de l'Opéra, et celle du Théâtre-Italien ; mais nous avons bien remarqué que le Théâtre-Français a, par sa disposition intérieure, de grands avantages sur tous les autres (1). Le rideau, orné d'un soleil aux immenses rayons, se leva, et l'on vit des chevaliers de Syracuse, rangés en demi-cercle et délibérant sur les moyens de secouer le joug des Sarrasins, conquérants de la Sicile. On ne réclame à cette heure que des spectacles où il est question de secouer le joug. Aussi jouait-on ce soir-là (2) le *Tancrède* de Voltaire. Dès les premiers vers, sitôt qu'Argire eut dit à ses chevaliers :

> Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
> Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
> Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
> Et former un État triomphant et tranquille,

toute la salle battit des mains. Mais lorsqu'il continua :

> Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
> Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
> Le droit le plus sacré des mortels généreux,
> La liberté.....

le tonnerre des applaudissements interrompit le spectacle pendant au moins une minute et ne cessa que pour éclater avec plus de force encore aux mots suivants :

> A notre liberté le ciel ouvre une voie ;
> Le moment est propice, il en faut profiter.

Au 3e acte, Tancrède entre en scène et s'écrie :

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Puis Aldamon lui dit :

> Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen.....

et Tancrède l'interrompt par ce vers :

> Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

(1) « La salle de la Comédie-Française, écrivait le prince de Ligne dans son Mémoire sur Paris (*Œuvres choisies*, 1809, II, p. 278), est un chef-d'œuvre ; c'est un beau coup de crayon que sa composition intérieure. »

(2) D'après l'annonce des spectacles, le théâtre de la Nation donnait en effet, le 4 octobre, *Tancrède*, tragédie, et *La pupille*, comédie.

On s'imagine aisément quel effet tout cela produit dans les circonstances présentes. Cette tragédie n'est pas d'ailleurs une des meilleures de Voltaire. Tancrède se jette du haut d'un rocher (1) parce qu'il croit à tort qu'il est trahi par sa maîtresse Aménaïde, et il ne pouvait croire autrement, tant qu'il regardait la lettre qui lui est adressée comme écrite à son rival Solamir. Mais il est tout à fait incompréhensible qu'au IVe acte cette Aménaïde n'ôte pas à son amant un pareil soupçon qu'elle n'a pas le moindre motif d'entretenir. « C'est à toi, à toi que la lettre est écrite », devrait-elle s'écrier, « et pour te sauver de la vengeance, je n'ai pu contredire les apparences, j'ai dû me sacrifier à toi (2)! » Mais il fallait faire une tragédie, et Tancrède mourut au Ve acte. C'était Mme Vestris (3) qui jouait Aménaïde, et très bien. Je ne croyais pas jusqu'alors qu'il fût possible d'animer les alexandrins rimés et les longues tirades: je n'avais aucune idée de l'expression qu'on peut mettre dans des passages comme ceux-ci :

Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour,

ou. lorsque Argire fait des reproches à sa fille ;

Qu'as-tu fait ?

cette réponse d'Aménaïde :

Mon devoir,

ou bien encore, lorsque Fanie, la confidente, plaide auprès d'Aménaïde la cause de Tancrède,

Mais il ne connaît pas.....

(1) Halem dit à tort que Tancrède se précipite d'un rocher ; le héros se lance au milieu des ennemis et tombe percé de coups.

(2) La Harpe répond à cette objection dans sa longue analyse de la pièce (*Cours de litt.*, X, p. 377).

(3) Mme Vestris (Françoise-Rose Gourgaud, sœur du comédien Dugazon et mariée à Ange-Marie-Gaspard Vestris, frère du grand Vestris), avait justement débuté au Théâtre-Français par ce rôle d'Aménaïde « avec un applaudissement universel ». Elle était née à Marseille le 7 avril 1743, et mourut le 6 octobre 1804. Cf. la *Corresp. litt.* de Grimm, par M. Tourneux, passim. (et notamment VIII, p. 260), et Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe française*, 1879. p. 271-272.

cette réplique de la jeune fille :

Il *devait* me connaître ;
Il devait présumer qu'il était *impossible*
Que jamais je trahisse un si noble lien.

On ne saurait décrire avec quel feu, quelle énergie furent prononcés ces vers, et surtout les mots *devoir* et *impossible*.

La représentation était finie. Nous suivîmes le corridor des premières loges et nous nous trouvâmes tout à coup dans un salon éclairé par six lustres, en compagnie des poëtes dramatiques les plus célèbres de tous les temps. C'était ce qu'on appelle le foyer public, endroit où les spectateurs viennent converser et aussi, en hiver, se réchauffer. Le bas forme un carré orné selon l'ordre dorique ; au premier entablement il devient octogone, et, au troisième, qui porte la coupole, circulaire. On voit au-dessus des portes les médaillons de Plaute, de Térence, de Sophocle, d'Euripide, et, tout autour de la salle, les bustes en marbre de Molière, de Piron, de Racine, de Regnard, de Crébillon, de Destouches, de Corneille, de Dufresny. J'étais venu par la rue Voltaire et j'avais été reçu à mon entrée dans le vestibule par la statue de Voltaire ; j'avais entendu en haut une pièce de Voltaire ; il m'apparut pour la quatrième fois dans le foyer, au milieu des rivaux qui lui disputent la couronne de Thalie et de Melpomène. « Tu as assez bien combattu, pensai-je en moi-même à l'aspect du buste, pour être, comme dit Juvénal, digne d'une couronne de lierre et de l'image qui reproduit ta maigre figure (1), mais combien peu ont réussi comme toi ! »

Ainsi se termina notre première journée à Paris. Mais, avant de continuer, il faut que je dise au moins par quelle route nous sommes venus de Lyon. Notre chemin nous a menés à travers le Bourbonnais, par Moulins, Nevers, Nemours, Fontainebleau. Dans les petites villes, on ne peut échapper aux boutiquiers et aux détaillants : empressés, importuns comme des juifs, ils vous imposent leurs marchandises. A l'exception du mont Tarare qui s'élève à une

(1) Ut dignus venias hederis et imagine macra (sat. VII, vers 29).

journée de Lyon, nous n'avons vu que du pays plat, des chaussées larges, belles, et pendant les derniers jours de notre voyage, bordées d'arbres. Au delà de Nemours, à quelque vingt lieues de Paris, où le chemin devient plus sableux, commence un pavé de pierres taillées, ouvrage considérable, mais qu'on maudit, car on est affreusement cahoté trente-six heures durant, et l'on peut à peine chasser l'ennui par la lecture. Nous avions un si vif désir d'arriver à Paris que nous ne nous sommes pas arrêtés à Fontainebleau pour voir l'intérieur du château. L'extérieur n'est pas très attirant. Ce vieux et vaste bâtiment carré n'a même pas le mérite de la régularité (1). Le parc commence à quelques lieues de Fontainebleau et s'étend à plusieurs lieues au delà. Tout près de la ville est un obélisque qu'on pourrait appeler un « monument de famille » de la famille royale. On y voit en bas-relief le buste du roi actuel avec son nom, et au-dessous le nom de la reine. La main d'un Arétin avait écrit en grands caractères sous le médaillon : *Jean qui pleure*. Sur les autres faces, se trouvent les noms des enfants royaux avec la date de leur jour de naissance. Fontainebleau était désert et rien ne fait espérer que l'animation y reparaisse jamais. La vénerie y avait son siège principal (2), mais on l'a singulièrement réduite. Nous avons rencontré quatre-vingts chevaux de chasse et toute une file de voitures chargées de harnais et autres objets qu'on allait vendre à Versailles. C'est maintenant le temps des ventes; partout, comme autrefois à Rome, des piques entourées d'acheteurs et dans la ville, le bruit des enchères (3). Celui qui aurait une somme d'argent à placer, devrait, pour faire fortune, venir à Paris. Toutefois les biens ecclésiastiques que la nation s'est appro-

(1) D'Hézecques (*Souvenirs d'un page*, 1873, p. 258) remarque aussi cette irrégularité des constructions et « une multiplicité fâcheuse de façades et de cours de formes et de dessins divers ».

(2) La Cour venait ordinairement à Fontainebleau vers la fin de l'année « pour profiter des plaisirs que la chasse offrait en si grande abondance dans cette vaste forêt où l'on rencontrait les plus beaux arbres, les sites les plus pittoresques et une multitude de rochers d'autant plus extraordinaires qu'ils se trouvent dans un pays presque plat. Ces paisibles retraites convenaient beaucoup aux cerfs et aux sangliers. Les premiers se faisaient voir par bandes de soixante-dix à quatre-vingts » (D'Hézecques, p. 259).

(3) Halem cite en note ces mots de Tacite : « Ubique hasta, et sector, et inquieta urbs auctionibus » (*Hist.* I, 20).

priés, passent presque d'un tiers leur estimation (1). On les avait évalués environ trois milliards, et l'on croit en retirer plus de quatre. Le succès témoigne donc de la confiance dans le nouveau système, et l'intérêt enchaînera celui que l'inclination n'attache pas. C'est ainsi, disent les patriotes de Paris, que chaque jour l'édifice de la constitution s'approche de la perfection, et 40,000 Parisiens armés (2), unis à deux ou trois millions de provinciaux armés, entourent et protègent contre tout désordre la place où se bâtit ce grandiose édifice. Mais autant et plus que cela, agissent les clubs où se réunissent les patriotes. Ils savent par leur influence diriger l'opinion publique. Le club principal, auquel sont affiliés deux à trois cents clubs des différentes villes du royaume, est celui des *Amis de la Constitution*, dont les membres sont connus sous le nom de *Jacobins*, parce qu'ils se rassemblent dans la bibliothèque des Jacobins. Ce club, qui se compose de 1,500 à 2,000 membres de toutes les classes, depuis le ci-devant duc jusqu'au sellier, et qui grossit tous les jours, se distingue des autres clubs par la fermeté de ses principes. Un Français n'est admis que si ses sentiments ont été mis à l'épreuve. On fait moins de difficulté pour les étrangers, et j'espère obtenir l'accès de la société dans quelques semaines, grâce à deux membres dont j'ai fait ici la connaissance et qui seront mes garants. Il est facile d'entrer à l'Assemblée nationale, surtout si l'on veut aller à la tribune publique et se mettre d'assez bonne heure à la queue. Pour être commodément placé, il faut avoir un billet d'entrée donné par un député. Mais un étranger qui désire, comme moi, ne séjourner ici que deux mois au plus, n'a rien de mieux à faire que de se mêler à la foule. Aussi, durant les premiers jours, où je pouvais à peine reprendre mes sens, j'ai passé la plus grande partie de mon temps à vagabonder par les rues, sur le

(1) Dans la séance du 7 novembre (*Moniteur* du 9), Camus annonçait à l'Assemblée que la vente des domaines nationaux se faisait avec une très grande rapidité dans la plupart des départements, et que partout les enchères surpassaient les estimations. Cf. la lettre d'Oelsner à Halem, 11 déc. 1790 (*Briefe des Legationsraths Karl Ernst Œlsner*, éd. Merzdorf, 1858, p. 8-9).

(2) Cf. Camille Desmoulins, *la France libre*, p. 3 : « La capitale a plus de trente mille hommes prêts à en quitter les délices pour se réunir aux cohortes sacrées de la patrie. »

Pont-Neuf, sur les boulevards, au Palais-Royal. Près du **Louvre**, en plein vent, j'ai vu un homme bien mis qui lisait **à la foule** attentive de longs passages de l'*Ami du peuple* (1), **remplis d'**invectives contre les ministres. Le rédacteur de **cet** ***Ami du peuple*** est Marat, un homme qu'exècrent les **véritables** amis du peuple :

Ce fou, cet enragé, cet homme forcené
Qui, s'il n'avait écrit, aurait assassiné.

Sur le Pont-Neuf, je m'arrêtai devant l'étalage d'un fripier, et me divertis à voir les mendiants s'approcher, se presser, et, pour un liard, choisir dans le tas des lambeaux de drap la pièce qui convenait pour réparer leurs trous. Dans une baraque des boulevards un petit homme annonçait un spectacle à deux sous et ne cessait de crier d'une voix claire : « Entrez! messieurs! voyez la dernière ressource des aristocrates! » J'entrai. Il y avait d'abord une souris blanche qui courait, et en courant faisait tourner Diogène dans son tonneau; au-dessus du philosophe étaient écrits les mots : « Je cherchais *un* homme et j'en trouve *mille* » ; — ce sont, disait l'artiste, les douze cents membres de l'Assemblée nationale, mais pour abréger on prend un chiffre rond (2). Le second tour d'adresse était un rocher au pied duquel tournait une roue de moulin; sur le rocher, d'un côté, un membre du clergé et de l'autre, un noble re-

(1) Cf. sur *l'Ami du peuple ou le Publiciste parisien*, rédigé par Marat, le livre déjà cité de Maurice Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, II, p. 538, n° 10329. C'est d'une lettre d'Œlsner (*Briefe des Leg. K. E. Œlsner*, p. 13) que Halem a tiré les deux vers qu'il cite; mais le premier vers ne se trouve pas dans les mémoires du temps; le second vers, ainsi conçu :

S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné,

termine une épigramme contre Voltaire, composée par un anonyme à la suite du succès de la souscription pour la statue de Pigalle, et faussement attribuée à Dorat (*Mém. secrets*, V, p. 164-165, 27 juillet 1770, et *Corresp. litt.*, IX, p. 104, 15 août de la même année),

(2) Camille Desmoulins faisait dire à la Lanterne (*la Lanterne aux Parisiens*, p. 1) : « Qu'est-ce que la lanterne de Sosie ou la lanterne de Diogène en comparaison de moi? Il cherchait un homme, et moi, j'en ai trouvé deux cents mille. » Plus tard, dans *la Fête de l'Egalité*, jouée en 1793, Planterre et Desvignes montreront Diogène qui brise sa lanterne à la vue des volontaires qui partent pour la frontière :

Depuis longtemps je ne cherchais qu'un homme,
J'en trouve ici des millions!

gardaient avec désespoir l'eau qui tombait de la hauteur et venait au moulin du tiers état. « Et quelle est donc la dernière ressource des aristocrates? » demandai-je. — « De les laisser faire. » La réponse valait bien deux sous. Un peu plus loin, au théâtre de l'Ambigu-Comique, on annonçait une pièce, *la Femme aristocrate*. Les femmes semblent partout plus attachées à l'ancien système parce qu'elles trouvent les démocrates moins galants. Dernièrement, dans une loge, je voulais faire place à une dame : « Restez, me dit mon voisin, c'était bon avant la Révolution (1)! »

Le soir, vers cinq ou six heures, quand on va au Palais-Royal, on trouve toujours dans ce foyer d'où sortit la Révolution (2), plusieurs groupes de gens assemblés autour d'un orateur. Plus la voix est bruyante, plus gros est l'attroupement, et je m'amuse à voir les promeneurs s'arrêter peu à peu, écouter curieusement, et, dans un interstice, tendre l'oreille. Les motions sont parfois surprenantes, très hardies et contraires à l'esprit qui règne actuellement. Ainsi, j'ai entendu un homme discuter franchement les effets de la Révolution. Il finit par interroger ceux qui l'entouraient,

(1) Rapprocher de cette réflexion de Halem un mot curieux de Napoléon Bonaparte, dans une lettre du 8 février 1791, datée de Serves, près de Saint-Vallier, en Dauphiné : « Les femmes sont partout royalistes. Ce n'est pas étonnant; la liberté est une femme plus jolie qu'elles, qui les éclipse » (Nasica, *Mém. sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon*, 1852, p. 161). Cf. aussi ces mots de Mercier : « Les femmes qui, d'abord, admirent tout ce qui est grand, contemplèrent la Révolution comme un spectacle; mais, comme elles aiment toutes le luxe, l'ostentation et les richesses, elles s'affligèrent quand elles virent disparaître les deux épaulettes de leurs amants, le cordon bleu, la mitre, la robe parlementaire, la croix de Saint-Louis, et jusqu'à la canne à corbin du contrôleur des finances. Elles virent qu'il y avait quelque chose de sévère et de sérieux dans la Révolution, et dès ce moment elles tournèrent contre elle » (*Le nouveau Paris*, édit. de 1862, IX, p. 53). On a, dit le *Patriote français* du 19 novembre, à propos de la première représentation du *Brutus* de Voltaire, « on a remarqué, dans le combat de sifflets et d'applaudissements qui s'est livré, que les femmes étaient les plus acharnées en faveur du royalisme contre la liberté : il ne serait pas convenable à des hommes qui ont encore quelques restes de l'ancienne chevalerie française, de faire justice de ces énergumènes femelles; il faut les recommander à la correction des dames de la Halle ». Un des articles les plus remarquables sur ce point « De l'influence de la Révolution sur les femmes » a été publié dans les *Révolutions de Paris*, n° 83, p. 225-235 : « Plusieurs femmes nous mandent qu'il n'y a plus qu'un sexe en France : la chute de leur pouvoir est une suite immédiate du règne de la pensée; elles sont remises à leur place du moment que les hommes reprennent leur rang, etc. ».

(2) « Ce jardin, disait Camille Desmoulins *la Lanterne aux Parisiens*, p. 49), est le foyer du patriotisme, le rendez-vous de l'élite des patriotes. On propose sa motion... Le Forum ne ressemblait pas mal à notre Palais-Royal. » Cf. Ségur, *Mém. ou Souvenirs et anecdotes*, 1843, 5e éd., II, p. 474.

des ouvriers pour la plupart : « Qui de vous tous pourrait me dire ce qu'il a gagné à la Révolution? Je me tiens pour battu, si l'un de vous me déclare exactement ce qu'il espère gagner. » Un murmure s'éleva. On l'appela fou, déraisonneur; le motionnaire resta seul, mais l'on fut assez tolérant pour ne pas le jeter dans le fossé. Je m'approchai d'un autre groupe. Un homme démontrait avec beaucoup d'éloquence que la distinction admise entre *citoyens actifs* et *non actifs* était en contradiction avec l'*égalité* tant vantée (1). « Quoi! disait-il, c'est le paiement de trois livres qui doit faire de nous de vrais *citoyens*, et nous rendre capables de choisir nos représentants? Nos bras et notre sang, que nous vouons à l'État, ne valent donc pas 3 livres! On veut, à ce qu'on assure, éveiller par là notre industrie, nous exciter à acquérir des biens qui nous appartiennent en propre. Mais qu'était-ce que notre effort d'autrefois pour entrer dans la classe des privilégiés et gagner ainsi quelque part au gouvernement? *Cette* industrie-là, la Nation l'a blâmée! Elle devrait être conséquente. Nous allons maintenant avoir une aristocratie de la richesse, et ce sera pis qu'auparavant. Les riches gardent leur argent dans leurs coffres, tandis que les nobles au moins le dépensaient et le jetaient par le monde. » — « Il a raison, il a raison, » entendit-on de toutes parts, et son auditoire augmentait. Un Anglais avait, comme moi, écouté les deux groupes; il se rendit avec moi dans le cabinet littéraire le plus voisin et en riant me récita, non sans à propos, quelques stances de son compatriote Thistletwaite. Le

(1) On sait que l'Assemblée constituante avait déclaré citoyens actifs (c'est-à-dire ayant droit de vote dans les assemblées primaires) ceux qui, âgés de vingt-cinq ans accomplis et domiciliés dans le canton au moins depuis un an, étaient en état de payer une contribution directe de la valeur de trois journées de travail; les électeurs du second degré devaient payer une contribution égale à la valeur de dix journées; les citoyens qui prétendaient à la députation, une contribution d'un marc d'argent ou de cinquante-quatre livres. Ce décret, dit du marc d'argent, souleva l'opinion. Loustallot déclara dans les *Révolutions de Paris* (cf. Marcellin Pellet, *Elysée Loustallot*, 1872, p. 94), que « l'aristocratie pure des riches était établie sans pudeur », et Camille Desmoulins s'écriait : « Prêtres qui avez voté cette loi, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ aurait été inéligible, et que vous reléguez votre Dieu parmi la canaille! » Cf. Mercier, *Le nouveau Paris*, II, chap. CXIII, p. 16 : « Il fallait être *citoyen actif*, c'est-à-dire posséder une propriété pour avoir le droit de voter dans les assemblées primaires, de sorte que Socrate, Corneille, Jean-Jacques Rousseau, s'ils eussent vécu parmi nous, en auraient été exclus : on voit qu'alors l'adjectif tuait le substantif »

29 mai, jour de fête où l'Angleterre célèbre la restauration de Charles II, ce Thistletwaite vit un homme avec un gros sac sur le dos et une feuille de chêne au chapeau, et il composa là-dessus les vers suivants :

« Pauvre diable ! Qu'est-ce que cela peut te faire, un roi ou la Restauration ? Quel que soit celui qui gouverne la nation, il n'y aura pas pour toi de différence.

« Il faudra que toujours ton cou plie sous le faix ; toujours tu gagneras ton pain avec peine ; toujours tu chemineras sur la même route, et toujours les grands se partageront le butin.

« L'âne porte des balais ou des hommes, au gré de son maître ; mais qu'il change et rechange, son sort est toujours un fardeau.

« Les ministres seront toujours des tyrans, et les courtisans des valets ; des Walpoles succéderont aux Walpoles et feront de tes petits-fils des esclaves.

« Toujours les gouvernements ont été les mêmes, et toujours ils seront les mêmes ; les rois ne sont qu'un nom, tout comme la liberté (1) ».

« Les vers de votre compatriote se sont pas mal, lui dis-je, et il y a là dedans quelque chose de vrai. Mais tout n'est pas fait pour élever les cœurs. Bénies soient les illusions qui allègent notre fardeau ! Ne raillons point l'Anglais ni le Français qui trouvent du plaisir à leur feuille de chêne ou à leur cocarde nationale. Quant à moi, si peu que je me sente opprimé, depuis que je suis allé sur les ruines de la Bastille, où j'ai ramassé *cette* pierre, il me semble que je porte sur moi un talisman contre toute oppression. » — « Connaissez-vous le chemin de la Bastille ? me demanda-t-il, je n'y ai pas encore été. » Je lui répondis que je savais

(1) Hallem cite tout au long la poésie anglaise, et, dans une note, la traduit en vers ou, comme il dit, la localise. On traduit ici le texte anglais. Thistletwaite (James) est cité dans les dictionnaires bibliographiques comme l'auteur de *The prediction of liberty* 1776, et de *The consultation, a mock heroic, in four cantos* 1775.

le chemin, et nous partîmes en flânant et causant de choses et autres. « On avait lu, me dit-il, de si terribles récits sur la Bastille, qu'on s'est étonné que le monstre vaincu n'ait vomi que sept de ses victimes. » — « Et moi, lui répliquai-je, je m'en suis réjoui, et non pas étonné. Louis XVI était plus clément que ses prédécesseurs. Mais nous avons sans doute la même opinion sur ce point ; agir arbitrairement n'est pas du despotisme, c'est pouvoir agir (1). » Nous étions arrivés sur la place où les ouvriers retiraient les pierres du sol avec de grands efforts. « Il faut cependant que je prenne aussi un talisman », dit l'Anglais, et il ramassa une pierre du double plus grosse que la mienne. Nous nous regardâmes en nous serrant la main. Un des ouvriers nous observait depuis longtemps. Il finit par nous adresser la parole et nous demanda si nous avions assisté à la fête de la Fédération. Nous lui dîmes que non. « Quel dommage ! s'écria-t-il, les yeux étincelants. Là, à l'entrée, on avait écrit : *Ici on danse !* et nous avons dansé. » Cette danse sur les ruines de la Bastille caractérise les Français à un point extraordinaire. C'est ainsi que les Francs, après la conquête de Constantinople, dansaient dans l'église de Sainte-Sophie. Et ne dit-on pas dans *Tarare :*

« Vive la France,
Où tout va bien, pourvu qu'on danse ! »

Un mendiant remarqua sans doute que nous étions d'humeur joyeuse ; il s'approcha de nous et demanda l'aumône d'un air aimable. « Messieurs, ajoutait-il avec un sourire, je n'ai pas mangé depuis la prise de la Bastille. » — « Génie de la Révolution, m'écriai-je en tirant ma bourse, fais que ces pierres deviennent du pain (2) ! ».

(1) C'est ce que disait La Harpe dans ses *Réflexions sur la Bastille dévoilée :* « Un gouvernement peut être arbitraire et corrompu et n'être pas sanguinaire, et il est vrai que le nôtre ne l'était pas » (*Mercure de France*, 16 janvier 1790, p. 101).

(2) Cf. Évangile de Mathieu, IV, 3.

SIXIÈME LETTRE

Palais-Royal. — Allée des Soupirs. — Arcades. — La maîtresse de la maison et ses filles. — Une jeune fille.

L'inscription des jardins d'Épicure : « Étranger, ici tu seras heureux ! Ici tu trouveras le plus grand des biens, la volupté (1) ! » conviendrait tout à fait au Palais-Royal. On lisait déjà dans plusieurs journaux allemands, avant mon départ, le détail de ses magnificences ainsi que des splendeurs du Pont-Neuf et des boulevards. Si je vous mène dans l'allée des Soupirs, vous ne viendrez donc pas dans un lieu inconnu (2). Mais là, il faut que je vous abandonne à votre sort. C'est à vous de diriger votre barque sans faire naufrage entre Charybde et Scylla, entre la brune et la blonde. Mettez-vous un bandeau sur les yeux pour ne pas voir les belles qui passent bruyamment, leurs attraits que rehausse le soir, leurs regards languissants, les bouquets de fleurs qu'elles vous offrent si aimablement ; faites comme Ulysse, bouchez vos oreilles pour ne pas entendre ces doux chuchotements, ces *sorrisi*, *parolette e dolci stille di pianto o sospiri* dont parle le Tasse, ces *viquets* attirants (3), ces *good night*, *my dear sir*, ce chant des sirènes :

Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil,
Durant la nuit aimons encore!

(1) Halem cite en note un passage des Lettres de Sénèque à Lucilius (XXI) : « Hospes, hic bene manebis, hic summum bonum voluptas est. »

(2) Sur le Palais-Royal, voir le *Provincial à Paris*, de Dampmartin ; le *Tableau de Paris*, de Mercier ; le *Tableau du nouveau Palais-Royal*, en deux volumes (1788) qui est au *Tableau de Paris*, comme on disait alors, ce que le Palais-Royal est à Paris ; le livre de Fréd. Schulz, *Ueber Paris und die Pariser* (Berlin, 1791) ; Goncourt, *la Soc. fr. pendant la Rév.*, p. 223-226 ; Babeau, *Paris en 1789* ; Hipp. Gautier, *L'an 1789* ; l'introduction mise par Alex. Tuetey en tête du tome deuxième du *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, 1892 ; les *Mém.* de Pasquier, 1893, I, p. 72-74 ; ceux du comte de Paroy, éd. Charavay, 1895, p. 81-82, etc.

(3) Pour *wie geht's ?* comment va ?

Seulement ne demandez pas de confession à votre ami qui est parfois assez faible pour suivre une de ces bonnes créatures, visiter son ménage et entendre de sa bouche pour deux gros écus le récit de ses malheurs. Vous croiriez aussi peu à cette confession que je crois moi-même aux histoires de ces femmes du monde, ou mieux de ces femmes de tout le monde, et nous pourrions tous deux avoir tort. Ces filles n'aiment pas à raconter, et pour qu'elles déroulent le fil de quelques aventures, il faut leur faire servir du punch et quelques bons plats (1). Elles ont tout à fait la philosophie anacréontique de Waller (2) : « Ne cherchons pas, vous et moi, à savoir quels ont été nos désirs passés, à quels bergers vous avez souri ou quelles nymphes j'ai séduites ; laissons aux astres à décider notre avenir, et pour les joies que nous pouvons maintenant goûter, ne prenons conseil que de l'amour présent. »

Lorsqu'à neuf heures ou neuf heures et demie du soir nous sortons du spectacle, notre chemin nous mène toujours droit à la capitale de Paris (3), au Palais-Royal, dont les allées fourmillent de monde par ce beau temps d'automne. La différence du climat est très sensible. En Allemagne, sur les bords du Weser, dans les soirées de juillet et d'août, il ne fait pas d'habitude aussi doux qu'ici au milieu d'octobre, et cela, *constamment*. Si, pour varier, vous entrez dans la salle demi-souterraine du Cirque (4), vous êtes accueilli par une musique accompagnée de chant ou de danse. Si vous allez sous les arcades, ce sont les restaurateurs et les cafetiers qui vous appellent. On lit sur le café

(1) Kotzebue fait de même ; il monte chez une Mlle de Vincennes, lui fait servir quatre plats, et lui demande en échange le récit de sa banale existence (*Flucht nach Paris*, p. 154-158).

(2) Edmund Waller, le célèbre poète anglais, né le 3 mars 1605 à Coleshill, mort à Beaconsfield, le 21 octobre 1687.

(3) C'est la maréchale de Luxembourg qui avait nommé le Palais-Royal « la capitale de Paris » ; le mot se trouve aussi dans Mercier (*Tableau de Paris*, CXXIII, p. 362) qui ajoute que le Palais-Royal est « une petite ville luxueuse renfermée dans une grande ».

(4) Sur le Cirque du Palais-Royal, ainsi nommé parce que le duc d'Orléans le destinait d'abord à des exercices d'équitation et d'escrime, voir Mercier, *Tableau de Paris*, CXXIV, p. 370 : « C'est, dit Mercier, un temple, une salle, un édifice qui réunit le mérite de pouvoir y donner des fêtes et d'y rassembler le peuple ; c'est une création souterraine formée d'un coup de baguette magique. » Voir aussi Tuetey, *Répert. gén.*, II, introd., p. XVIII-XIX, et Kotzebue, *Flucht nach Paris*, p. 197).

de Chartres (1), en majuscules ornementées et gothiques qui vous font reculer d'effroi, les mots « journal allemand » ou *deutsche Zeitung*, et en effet, on y trouve la *Mannheimer Zeitung* si abominablement imprimée et écrite, ainsi que la *Kayserliche privilegirte Reichs-Ober-Postamtszeitung*, ce journal au titre si long que je défie tout Français de le prononcer, même après un an d'étude. On avance, et une voix se fait entendre : « Entrez, mes braves citoyens, vous verrez quelque chose de beau. » On entre et on voit les figures de cire du sieur Curtius (2). Le roi, la reine, le dauphin sont assis à une table ; non loin d'eux, se tiennent debout Lafayette et Bailly, puis, pêle-mêle, les héros qui se signalèrent à la prise de la Bastille, et une bande de poissardes. Quelques jours plus tard la scène était changée, et l'on voyait, entre autres personnages, Voltaire, Rousseau et Franklin assis à une même table et philosophant en paix (3). On poursuit son chemin : « Messieurs, entend-on crier, venez voir une tragédie pour rire. » Ce sont les ombres chinoises, pitoyable parodie d'*Alzire* et d'autres pièces célèbres (4). On approche des sorties du Palais-Royal, et déjà retentit aux oreilles le cri du colporteur : « Voilà le journal du soir, voilà le *Postillon, par Calais*, etc. » L'Assemblée nationale se sépare rarement avant trois heures. Peu d'heures après, et le plus souvent avant six heures, on lit déjà les nouvelles de ses débats imprimées dans les gazettes que je viens de citer. Ces feuilles se débitent ; on se les arrache. Aussi un spéculateur eut-il l'idée de crier un *Postillon, par Calais*, où il inséra des décrets qu'il avait inventés, et de le faire crier une heure plus tôt. Mais il n'osa imprimer

(1) Il était surtout fréquenté par les étrangers, Allemands ou Anglais.

(2) Le *Guide* du Palais-Royal cite à « l'arcade n° 8 : *Cabinet de Curtius*, collections de bustes en cire et de figures habillées représentant les personnages du jour, le roi, la reine, les princes, les ministres et différentes scènes que le sieur Curtius varie sans cesse suivant les événements récents ; la vue en coûte deux sous ». Cf. Mercier, *Tableau de Paris*, XXX, p. 243.

(3) Kotzebue (*Flucht nach Paris*, p. 109) sourit également lorsqu'il voit dans le cabinet de Curtius les deux philosophes, Rousseau et Voltaire, assis à la même table.

(4) « Arcade 127 : *Ombres chinoises*, spectacle établi par le sieur Séraphin, breveté du roi ; on y voit des feux arabesques, des tableaux transparents, des ombres exécutant des danses de corde et de caractère, ou figurant des animaux de toute espèce ; à vingt-quatre sous les premières places, à douze les secondes » (*Guide* du Palais-Royal).

le mot Calais. Le titre était : *Postillon par C.....* Durant plusieurs jours il trompa des milliers de gens jusqu'à ce que le *Postillon* authentique eût fait annoncer par ses crieurs : *Voici le véritable Postillon, par Calais* (1). A l'entrée de la rue Vivienne, les changeurs vous courent dans les jambes ; ils secouent des bourses pleines d'argent, et crient : « De l'argent, Monsieur (2) ! » Et le malheur est qu'il faut passer par leurs mains et perdre 6 à 7 pour 100 sur les assignats et les billets de la caisse d'escompte qu'on a reçus des banquiers au lieu d'argent comptant. Mais il est bientôt onze heures. Les grilles du Palais-Royal se ferment et je vous conduis maintenant à mon quartier. Dès le deuxième jour nous avons quitté le faubourg Saint-Germain et la rue Git-le-Cœur, et trouvé un logis passable rue Neuve-Saint-Marc, tout près du Théâtre Italien, dans une maison où demeurent deux Allemands de nos amis. Vous présenter une partie des habitants de cette maison, serait, s'il est permis de juger des autres par celle-là, vous donner une idée peu avantageuse des mœurs de Paris ! La propriétaire, qui vit sans doute en grande partie du loyer de ses chambres, a un mari ; mais il ne compte pas. Madame ne peut comprendre pourquoi l'Assemblée nationale n'a pas encore décrété les moyens de faciliter le divorce ; « c'est par là, dit-elle, que ces messieurs auraient dû raisonnablement commencer». Elle a deux filles. L'aînée a eu longtemps un amant qui l'entretenait, et le fruit de cette liaison se traîne et court dans sa chambre. Pour l'instant, elle essaie de prendre à l'hameçon un nouvel entreteneur, et, en attendant, elle est engagée

(1) Ce journal *le Postillon*, créé par Jean Calais, eut une vogue extraordinaire qu'attestent ses nombreuses contrefaçons, et qu'il devait non seulement à la modicité de son prix, mais à la rapidité de ses informations. « Il y a, dit Mercier (*Le nouveau Paris*, I, XL, p. 197), des noms tels que ceux de Feuillant, de Poultier et du *Postillon de Calais* qui ont été répétés cent fois plus que tous ceux des rois, des empereurs et des grands écrivains de tous les siècles présents et passés. » Cf. le tome deuxième de la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par Maurice Tourneux, II, p. 569-570, nos 10429-10436 ; on y trouvera de curieux renseignements sur le *Postillon* de Calais et ses concurrences.

(2) Voir le même détail dans Kotzebue (*Flucht nach Paris*, p. 122). On nommait ces changeurs du bout de la rue Vivienne les « courtiers des marchands d'argent » (*Révolutions de Paris*, n° 56, p. 171), et la rue Vivienne « le quartier des Arabes ». Cf. Goncourt, *La Soc. fr. pendant la Rév.*, p. 215-219.

comme actrice dans un théâtre des boulevards (1). La cadette a seize ans ; sa mère l'a vendue dernièrement à un libertin (2) qui pourvoit à sa subsistance et vient la voir régulièrement. Au deuxième étage habite une jeune veuve, courtisée par un riche Américain, dont le pauvre cocher passe des heures entières, souvent fort avant dans la nuit, à la porte de l'hôtel. Mais sans doute la source d'or ne coule plus au gré de la dame, car il a trouvé hier porte close, et après avoir fait grand tapage et proféré des milliers de *goddam*, il a dû s'en retourner. De la cour arrive jusqu'à nous la douce voix d'une chanteuse qui, par son chant, a su conquérir, elle aussi, un galant. Au-dessus de nous est une jeune personne qui vit avec un secrétaire du duc d'Orléans — mariage à la mode ! Il vient tous les soirs souper et coucher chez elle, et tous les matins elle le reconduit jusqu'à la moitié de l'escalier et le quitte sur ces mots aimables : « Adieu, mon ami ! »

SEPTIÈME LETTRE

Opéras : *Tarare, Arvire et Evelina*. — Ballet. — Pantomime. — L'Allemand Gluck. — L'*Armide* de Quinault mise en musique par Gluck. — Considérations sur l'art. — L'Opéra-Comique à Paris. — Oreille musicale des Allemands.

Paris, le 9 octobre.

Mortel, qui que tu sois, prince, prêtre ou soldat,
Homme, ta grandeur sur la terre
N'appartient point à ton état,
Elle est toute à ton caractère.

Tels sont les mots que nous avons vus hier (3), à la représentation de *Tarare*, opéra de Beaumarchais, écrits en

(1) Comme on verra plus loin, elle se nommait Fanchette et jouait à l'Ambigu-Comique.

(2) « Si, dit Mercier dans le *Tableau de Paris* (XXXV, p. 110), si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, sans doute, des mères faciles et criminelles, et à un tel point que je n'ose ici l'écrire. »

(3) L'annonce des spectacles porte, en effet, que l'Académie royale de mu-

lettres de feu dans les nuages (1). Atar, roi d'Ormus, est un lâche tyran, et Tarare, un vaillant soldat, que sa vertu et sa bravoure font haïr du despote. L'État est menacé ; on a besoin d'un général ; c'est Brahma qui doit le nommer par la bouche d'un enfant innocent. Au deuxième acte on voit l'intérieur du temple : l'enfant consacré paraît, vêtu d'une robe blanche ; il se jette la face contre terre, et chante cette émouvante prière :

Ainsi qu'une abeille,
Qu'un beau jour éveille,
De la fleur vermeille
Attire le miel ;
Un enfant fidèle,
Quand Brahma l'appelle,
S'il prie avec zèle,
Obtient tout du ciel.

Le roi et tout le peuple entrent alors dans le temple. L'enfant des augures est solennellement élevé sur des pavois, et il prononce le nom de « Tarare ! » Le peuple le répète à haute voix :

Tarare, Tarare, Tarare !
Ah ! pour nous Brahma se déclare ;
L'enfant vient de nommer Tarare !

Le favori du peuple, qui se trouve dans le temple, prend le commandement et s'écrie :

Qui veut la gloire,
A la victoire
Vole avec moi !

et tous de s'écrier :

C'est moi, c'est moi.

Tarare triomphe ; mais le despote, d'autant plus irrité, lui ravit sa femme. Tarare, qui tente de la sauver, est condamné à mort. Délivré par le peuple et proclamé roi, il dit, lorsqu'on veut lui ôter ses chaînes, ces belles paroles :

sique donnera, le 8 octobre, *Tarare* avec son couronnement, paroles de M. Beaumarchais, musique de M. Salieri.

(1) « La Nature et le Feu, dit la *Chronique de Paris* du 5 août en annonçant la première représentation de la reprise de *Tarare* (3 août), prononce ces quatre vers qui se gravent dans les airs en caractères de flamme et qui renferment la moralité de la pièce. »

..... Je garderai ces fers :
Ils seront à jamais ma royale ceinture.
De tous mes ornements devenus les plus chers,
Puissent-ils attester à la race future,
Que, du grand nom de roi si j'acceptai l'éclat,
Ce fut pour m'enchaîner au bonheur de l'État !

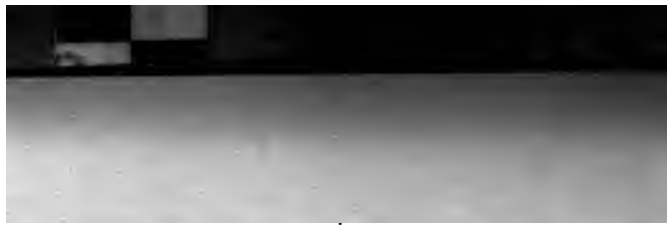
Cette pièce, dont la musique est de Salieri, est montée avec beaucoup de magnificence, et renferme assurément de beaux endroits. Cependant la représentation, dans son ensemble, n'a pas fait sur moi l'impression que j'en attendais. Le prologue, où la Nature apparaît avec son amant, le Génie du feu, et convient avec lui, *dans* les nuages, de tout ce qui devra se passer sur la scène, *sous* les nuages, ce prologue tourne au ridicule. Du reste, pendant toute la pièce, on ne sait si l'auteur plaisante ou s'il est sérieux. Le chef des eunuques, *el povero Calpigi*, comme il se nomme dans une romance fort applaudie (1), fait le personnage du bouffon, et le mot Tarare même, qui revient si souvent et semble si plaisant aux Français, donne à l'œuvre entière le ton d'une farce. Il est vrai que la pièce date de l'année 1787, et dans ce temps-là, en France, la vérité ne pouvait guère être qu'une farce. Après la Révolution on y a cousu et rajouté d'étranges choses que la pièce même et la musique n'admettaient pas (2). Au couronnement de Tarare on apporte sur la scène l'autel de la liberté. Un livre de la loi est déposé sur cet autel. Des bonzes et des vierges brahmines s'appro-

(1) Acte III, scène IV, la romance qui commence ainsi :

Je suis né natif de Ferrare.

« Pauvre Bergasse! ahi povero Calpigi! » s'écriait Camille Desmoulins (*Révol. de France et de Brabant*, n° 23, p. 429).

(2) Cf. sur ce supplément politique de *Tarare* la *Chronique de Paris* du 5 août, qui loue, outre la singularité, la pompe et la richesse du spectacle, les « additions originales » de Beaumarchais, et qui rapporte ce mot qu'on disait dans les corridors : « Beaumarchais a voulu se raccommoder avec le faubourg Saint-Antoine. » Cf. aussi le *Moniteur* du 7 août, qui reproduit l'opinion des deux partis sur ces additions et « changements analogues aux circonstances », les uns y voyant le projet de parodier ou d'improuver les décrets de l'Assemblée; les autres, l'intention de rendre hommage aux décisions de la Constituante et de « présenter le vœu public sur quelque question non encore discutée ». Consulter également Alex. Tuetey, *Répert. gén. des sources man. de l'hist. de Paris pendant la Rév.*, III, p. 167, et le t. II de l'ouvrage de Louis de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, 1856, p. 409-417; mais comment Loménie, qui reconnaît, il est vrai, la médiocrité de la musique et la faiblesse de la poésie, peut-il attribuer à *Tarare* « une certaine puissance d'intérêt dramatique » et « une certaine originalité de construction » ?



chent, demandent à être relevés de leurs vœux et autorisés à se marier (1) ; Tarare y consent en disant :

..... les vrais citoyens
Ce sont les époux et les pères.

Suit un ballet exécuté par un père, une épouse et un enfant heureux. Puis le *povero Calpigi* paraît avec sa Spinette ; ils sont cordialement dégoûtés l'un de l'autre et tous deux crient : « Divorce ! Divorce ! » Tarare prononce sur-le-champ leur séparation et les danses recommencent (2). On voit même paraître les nègres affranchis de Zanguebar, dansant et chantant un chant de liberté (3). Mais la liberté ainsi excitée devient de la licence, une insurrection éclate. La loi martiale est proclamée par trois fois. Des drapeaux se déploient sur la scène et parmi les inscriptions qu'ils portent, la plus belle mériterait d'être gravée en lettres d'or sur chaque porte de Paris :

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois.

Le calme se rétablit bientôt et Tarare est couronné. Ce qui m'a le mieux plu dans toute la pièce, je ne puis le nier, c'est la danse, ainsi que le duo suivant entre une bergère coquette et une bergère sensible :

(1) Ils disent :

Du culte de Brahma prêtres infortunés,
A vivre sans bonheur sommes-nous condamnés ?

(2) Un poète du temps (*Actes des Apôtres*, n° 199, p. 10) raconte moqueusement qu'il assista

A ce brillant morceau d'un chef-d'œuvre si rare,
A ce pompeux couronnement
Où le divorce et le défroquement
Sont, en ballet, prêchés si joliment.

(3) Ce chant de liberté est très bizarre en son « parler nègre » :

Holà ! doux esclavage
Pour Congo, noir visage.
Bon blanc, pour nègre, il est humain.
Nous, bon nègre, a cœur sur la main ;
Nous, pour blanc
Sacrifie ;
Donner sang,
Donner vie.
Priant grand fétiche Ourbala,
Pour grand peuple qu'il est là.
Ourbala ! l'y voilà.
(Montrant les spectateurs)
Ourbala ! l'y voilà.

LA COQUETTE.
Galants, qui courtisez les belles,
Sachez brusquer un doux moment.
LA SENSIBLE.
Amants, qui soupirez pour elles,
Espérez tout du sentiment.
LA COQUETTE.
Toute occasion non saisie,
S'échappe et se perd sans retour.
LA SENSIBLE.
Sans retour pour la fantaisie,
Mais elle renaît pour l'amour.

Arvire et Evelina, opéra de Guillard, musique de Sacchini (1), m'a plus satisfait que *Tarare*. Le sujet offre beaucoup d'analogie avec la *Minona* de notre Gerstenberg (2). Cet opéra fut suivi du ballet pantomime de Gardel : *Le Premier Navigateur*, où l'auteur (3) a développé la belle idée de Gessner. Un couple fortuné d'Arcadie s'est juré solennellement fidélité devant l'autel. Les fêtes et les danses qui suivent les fiançailles sont interrompues par un orage. La terre s'ouvre; la mer fait une île d'une partie de la terre ferme et sépare ainsi l'amant de sa belle. Tout cela, ainsi que l'heureuse traversée qui réunit de nouveau les deux fiancés, se passe devant les yeux du spectateur. On admire l'habileté du machiniste qui rend possible de telles illusions, et plus encore l'art inimitable des danseurs. Vestris n'y était pas (4). Mais je le vis quelques jours après dans l'*Armide* de Quinault et de Gluck.

(1) *Arvire et Evelina* fut représenté pour la première fois le 30 avril 1788; la musique n'est pas toute de Sacchini; J.-B. Rey a écrit le troisième acte que Sacchini avait laissé inachevé.

(2) *Minona oder die Angelsachsen* (1785); cette œuvre de Gerstenberg est, dit Hettner, un mélodrame tragique, d'ailleurs manqué, et qui rappelle très désagréablement les bardits de Klopstock; cf. un jugement curieux d'Ungern-Sternberg dans une lettre à Halem (*Selbstbiogr.*, p. Strackerjan, II, p. 31).

(3) *Le Premier Navigateur ou le Pouvoir de l'Amour* fut joué pour la première fois le 26 juillet 1785. La baronne d'Oberkirch assista à une représentation de ce ballet le 11 mars 1786. « Le ballet, dit-elle, est bien conduit et intéressant; les décorations sont charmantes; Vestris était charmant et faisait le principal succès de la pièce » (*Mém.*, 1853, tome II, p. 309). L'auteur est Gardel aîné, qu'il faut se garder de confondre avec son cadet, auteur de *Psyché*, du *Jugement de Pâris* et du *Télémaque dans l'île de Calypso* analysé plus loin par Halem. Gardel aîné (Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph), né à Mannheim, le 18 décembre 1741, danseur, puis maître des ballets en titre à l'Opéra, après la retraite de Noverre (1781), était mort à Paris le 11 mars 1787. Cf. Campardon, *L'Académie royale de musique au XVIIIe siècle*, 1884, I, p. 325-334.

(4) Halem retrace ici sa soirée du 5 ou du 11 octobre; car le 5 et le 11 octobre l'affiche des théâtres annonce à l'Académie royale de musique *Evelina* et le ballet du *Navigateur*.

L'Allemand Gluck avait depuis longtemps en France vaincu la cabale, et en Allemagne on n'avait encore aucune idée de ce qu'était sa musique, exécutée par un orchestre exercé. Nos musiciens le jugeaient incorrect, parce qu'il n'observait pas les règles de l'école ; ils détachaient, isolaient des morceaux de son œuvre, et les trouvaient languissants parce que Gluck visait avant tout à l'effet d'ensemble ; ils n'entendaient pas le frémissement de son génie, parce qu'ils n'avaient pas d'orchestre parisien. Ce ne fut que peu à peu, dans les dernières années de Gluck et après sa mort, qu'ils revinrent de ce préjugé, et qu'en Allemagne aussi, le génie triompha. Plein d'espoir, je me rendis au théâtre (1), et mon attente fut à beaucoup d'égards satisfaite. On sait qu'*Armide* est, de tous les opéras de Gluck, celui où règne le plus de grâce et de variété. Ah! qui pourrait décrire la musique ravissante qui joue à l'arrivée de Renaud dans l'île enchantée et lorsqu'il s'endort, étendu sur le gazon, au bord d'une rivière? Que de belles scènes! Une naïade sort des eaux et chante avec une douceur infinie :

Ah ! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie !...
La sagesse a son temps ; il ne vient que trop tôt ;
Ce n'est pas être sage,
D'être plus sage qu'il ne faut !

Des groupes de nymphes, de bergers, de bergères — et Vestris parmi eux — dansent autour du dormeur avec une grâce incomparable et l'enlacent de guirlandes de fleurs. Armide appelle des enfers la déesse redoutable de la Haine qui paraît à l'instant, suivie de ses Furies, danse autour d'elle avec des chants terribles, et brise les chaînes de l'Amour. Repentante et toujours possédée par la passion, Armide retient la Haine qui s'enfuit :

Arrête, arrête, affreuse Haine !
Laisse-moi sous les lois d'un si charmant vainqueur !
Laisse-moi, je renonce à ton secours horrible !

La Haine irritée abandonne à son destin Armide aveuglée,

(1) Le 15 octobre.

et le chœur des enfers fait entendre ses accents effroyables, inouïs :

Suis l'Amour, puisque tu le veux.
Infortunée Armide,
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux!

Puis les chevaliers viennent pour sauver Renaud, et les jeunes nymphes, cherchant à les séduire pareillement, voltigent autour d'eux et chantent au milieu des rondes les plus voluptueuses :

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite,
Voici l'heureux séjour
Des Jeux et de l'Amour.

Jamais je ne pense à ce chant souvent répété sans que, de la tête au pied, mes nerfs ne vibrent délicieusement. Mais des héros mêmes, comme Renaud, ne se sentaient-ils pas entraînés? Et je ne suis pas un héros. Voyez ce chevalier éperdument épris qui, désarmé, paré de guirlandes de fleurs, goûte, dans le palais enchanté d'Armide, les jouissances de l'amour. Armide le quitte pour un moment. Mais sans elle, pourrait-il être heureux? Bien qu'environné des plaisirs et des ris, il se sent misérable : « Allez, s'écrie-t-il avec une véritable émotion,

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs: attendez qu'Armide vous ramène! »

Mais ses amis profitent de l'absence d'Armide. Ubalde arrive et présente à Renaud le bouclier de diamant. A cette vue, le héros, reprenant aussitôt connaissance, arrache de son front les couronnes de fleurs, se revêt de ses armes, et il est prêt à suivre les chevaliers, lorsque revient Armide. Elle s'efforce de le retenir; il fuit. Désespérée, elle s'affaisse et défaille : puis elle se relève, se ressaisit. Son palais lui est odieux; dans sa colère, elle le détruit, et à travers une effroyable pluie de feu, s'élève sur un char au milieu des airs.

Les Français sont fiers de leurs danseurs, de leur Vestris, de leur Gardel, de leur Pérignon, et tout le monde reconnaît qu'on ne trouve nulle part de plus beaux ballets qu'à Paris. Ils sont fiers de l'orchestre de leur Opéra, et dans quel

orchestre trouverez-vous ce concours, cet accord de quatre-vingts musiciens exercés, qui tous manient leur instrument avec une telle délicatesse? La musique de Gluck se distingue par le grand nombre des instruments à vent, par la force et la puissance des basses, mais plus encore par l'expression vraie dont il sait animer la poésie; il fait ainsi de la musique la plus intime confidente de la poésie, et c'est ce qu'elle doit être. Vous le savez, je ne suis pas connaisseur en fait de musique, encore bien moins musicien. Mais poètes et compositeurs ne travaillent-ils que pour les poètes, les compositeurs et les critiques? Leurs efforts sont vains, s'ils ne gagnent pas la sympathie de tout homme sensible; et pourquoi celui qui sympathise avec eux ne pourrait-il exprimer ses sentiments? A mon sentiment donc, la musique est une déclamation élevée qui doit augmenter par des sons mélodieux l'expression du sentiment. Loin de moi la pensée de refuser ainsi à la musique le droit de dominer parfois, et, en prodiguant toutes les richesses de la mélodie, de l'harmonie et du rythme musical, de toucher irrésistiblement les cœurs! Mais ce qui m'indigne toujours, c'est que la poésie, à laquelle la musique devrait se plier et s'adapter, s'abaisse à n'être plus que des *mots*, et des mots souvent vides de sens, alignés les uns à la suite des autres, uniquement afin que le chanteur, — ainsi qu'un fidèle qui murmure ses avés en défilant les grains de son chapelet, — puisse profiter de la sonorité des *a* et des *o* pour dérouler ses trilles. Gluck m'a réconcilié avec l'opéra. Chez lui, j'ai vu la musique et la poésie aller de pair, la main dans la main, comme deux sœurs (1), et se tresser mutuellement des couronnes. Gluck a essayé de résoudre le problème de Rousseau : faire de la langue un chant et de la musique une langue. La belle parole du prince Henri à Grétry : « Vous avez le courage d'oublier que vous êtes musicien pour être poète (2) », convient encore mieux à Gluck. « Lorsque j'en-

(1) Ici, Halem ne manque pas de citer en note les vers d'Ovide (*Métam.*, II, v. 13-14) :

..... facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

(2) Ce mot fut dit par le prince Henri de Prusse, le frère de Frédéric II, à Grétry, au sortir d'une représentation de *Richard Cœur de Lion*, et Grétry

tendis, dit Grétry, le premier ouvrage de Gluck, je crus n'être intéressé que par l'action du drame, et je disais : Il n'y a pas de chant ; mais que je fus heureusement détrompé en sentant que c'était la musique elle-même qui était devenue l'action qui m'avait ébranlé (1) ! » Ces mots contiennent, ce me semble, avec l'éloge le plus vrai de Gluck, le secret de la musique dramatique. Souvent, chez Gluck, ce que l'art nomme d'ordinaire récitatif, accompagnement, air, se joint et se confond insensiblement. Aux endroits où le sentiment du poète s'élève et se traduit par un air, le dialogue, obéissant à la routine ordinaire de l'Opéra, s'interrompt et, pendant que l'orchestre prélude pour ramener l'attention des auditeurs qui bavardent, le héros se promène sur la scène, silencieux et froid. Mais le génie de Gluck, qui ennoblit tout, sait maintenir constamment l'attention de l'auditoire. Sa musique s'enfle et se déchaîne sans relâche avec le torrent de la passion et, comme la passion, elle répète les passages énergiques et ne fatigue pas. Ses chœurs surtout ébranlent, entraînent, ravissent l'âme irrésistiblement. On y remarque moins aussi ce que les sons de la langue française ont souvent de dur et de peu mélodieux ; on y remarque moins que les chanteurs et les chanteuses n'ont pas une voix excellente. Mlle Maillard, MM. Rousseau et Lainez (2) tiennent en ce moment les rôles principaux et les jouent avec beaucoup d'expression et de sentiment. Mais le spectacle de l'Académie royale de musique (c'est ainsi que se nomme le grand Opéra) serait parfait, si des opéras italiens très bien composés, comme l'*Armide* de Quinault, étaient mis en musique par Gluck, chantés par des artistes supérieurs, exécutés par l'orchestre de Paris, et rehaussés par la magie des décors et par la danse de Vestris.

On a souvent dit de la langue française qu'elle était im-

ajoute : « C'est surtout à Gluck qu'un tel compliment aurait pu s'adresser. » Cf. Grétry, *Mémoires ou essais sur la musique*, 1789, et t. Ier de l'édition de Paris, pluviôse an V, p. 121-123.

(1) Cf. Grétry, *Mémoires ou Essais sur la musique*, *id.*, I, p. 121.

(2) Cf. sur Mlle Maillard les *Mém. secrets* (XXIII, p. 57, 11 juillet 1783), qui louent sa voix « agréable, flexible et pleine de sensibilité », et sur Etienne Lainez (né le 23 mai 1751 à Vaugirard, mort le 16 sept. 1822) les dictionnaires de biographie.

propre à la musique, et l'on blâme ses *on* et ses *un* peu harmonieux, ses nombreux *r* à la fin des mots, son défaut de longues et de brèves accentuées. Le reproche qu'on faisait, il y a mille ans, aux chanteurs des Francs, que leur gosier, naturellement rude et maladroit, les portait plutôt à des chevrotements qu'à des roulades (1), peut encore aujourd'hui s'adresser aux Français. Leur voix devient souvent criarde, et Rousseau compare les accents que leur fait pousser la passion, à des corps durs et anguleux qui roulent sur le pavé (2). [illegible]end-il que les Français ne peuvent pas du tout [illegible] musique, et que, s'ils en avaient une, ce serait ta[illegible]ur eux (3). Il termine son épître par ce *tant pis pour* [illegible] laisse les lecteurs deviner ce qu'il veut dire. Sherlock (4) [illegible]oit avoir trouvé le mot de

(1) Ici, Halem met en not[illegible]d tremulas vel vinnulas, sive colesibiles vel secabiles vo[illegible]oterant perfecte exprimere Franci, naturali voce barbarica f[illegible]e voces quam potius exprimentes » (*Annal. et Hist. Francor.* [illegible]990). Ce sont, sans doute, les *Nouvelles lettres d'un voyageu*[illegible]. Sherlock, qui lui ont fourni cette citation. On lit en effet dans Sherlock (p. 180-183) : « Voici un morceau curieux qui vient fort à propos et que j'ai déterré dans un livre peu lu, écrit par un auteur très célèbre. Si vous voulez voir l'original en latin, vous n'avez qu'à consulter *Ann. et Hist. Francor.*, etc. », et Sherlock traduit ainsi le passage latin : « Quant aux sons tremblants, flattés, battus, coupés dans le chant, les Français ne purent jamais bien les rendre, faisant plutôt des chevrotements que des roulements, à cause de la rudesse naturelle et barbare de leur gosier. »

(2) Cf. la *Lettre sur la musique française*. On n'y trouve pas la comparaison de Halem ; mais Jean-Jacques parle de « bruyantes et criardes intonations », de « sons renflés », d' « extraordinaire criaillerie », de « maussade pretintaille », et il conclut que « le chant français n'est qu'un aboiement continuel », que « l'harmonie en est brute, sans expression et sentant uniquement son remplissage d'écolier ». Voir aussi ce que dit Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse* (II, lettre XXIII) sur « la dureté de l'organe musical en ce pays : les voix y sont rudes et sans douceur, les inflexions âpres et fortes, les sons forcés et traînants. »

(3) C'est la dernière phrase de la *Lettre sur la musique française* : « D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, et que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux. »

(4) Voir *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais*, par Martin Sherlock, 1780, p. 194-195 (lettre XXXII) : « Pourquoi tant pis pour eux? Que veut dire la phrase ? Il me semble que son sens est clair, et que le moment de ce tant pis est arrivé. Il n'y a, dit cette phrase, qu'une langue dans l'Europe qui paraisse créée exprès pour la musique : une langue sonore, flexible, accentuée, pleine de douceur, d'énergie, de grâce et d'expression ; vous deviez l'adopter. Votre langue est l'opposé en tout ; et si, par les efforts des talents supérieurs, vous recevez quelque chose qui ressemble à la belle musique, vous serez confirmés dans vos préjugés, vous vous obstinerez à aimer une musique qui, lorsqu'elle sera portée au plus haut point de perfection dont elle est capable, restera un million de degrés au-dessous de l'autre, et, contents de votre musique, vous récuserez la seule qu'il y ait au monde, qui est divine, enchanteresse et inexprimablement belle. »

l'énigme. Rousseau, selon lui, a voulu dire que ce serait dommage si des hommes comme Gluck mettaient leur génie et la langue française à la torture, pour marier cette langue à une belle musique. C'est pourquoi il souhaite, comme moi, à la capitale de la France un théâtre italien.

Pour le moment, ce souhait est rempli, tout au moins dans la mesure du possible. A côté de leur Opéra sérieux, les Français ont maintenant un Opéra-Comique italien, et des connaisseurs, qui ont été en Italie, m'assurent qu'il est aussi bon, meilleur même que tous ceux qu'on entend au delà des Alpes (1). Le Théâtre de Monsieur, où se jouent ces opéras italiens, a d'ailleurs beaucoup de succès, et après le prochain achèvement de la salle qui se construit rue Feydeau, près du Théâtre-Italien (2), ce succès ne fera que grandir. On entend à ce Théâtre de Monsieur d'excellents artistes, et parmi eux notamment M. Viganoni et Mlle Baletti (3). J'ai vu leurs plus belles pièces, le *Nozze di Dorina* (4) et l'*Italiana in Londra* (5), et j'ai admiré dans leurs

(1) Halem exprime ici l'opinion du temps : « La compagnie des chanteurs italiens du Théâtre de Monsieur, dit le *Moniteur* du 4 octobre 1790, est la première de l'Europe par le nombre et le mérite des sujets qui la composent ; leur activité étonne tous les amateurs qui ont voyagé en Italie et qui savent ce qu'on y joue. »

(2) Le Théâtre de Monsieur, forcé de quitter la salle des Tuileries, s'était établi provisoirement dans l'ancienne salle des Variétés Amusantes, à la Foire de Saint-Germain, jusqu'à ce que le bâtiment qu'on lui destinait rue Feydeau, fût achevé. Il inaugura cette nouvelle salle le 6 janvier 1791 par les *Nozze di Dorina*.

(3) Giuseppe Viganoni était le « primo tenore » et Mme Rosina Baletti, Anna Morichelli (pour qui Mirabeau afficha une passion d'une certaine durée) et Mandini, étaient les « prime donne ». Cf. le *Journal de Paris* du 5 février qui loue la rare facilité, l'élégance, la justesse continue de Viganoni et qui juge que Mme Baletti « met autant de perfection dans son chant que de grâce, de décence et d'intérêt dans son jeu ». Les deux artistes eurent également les éloges de la presse dans le *Barbiere di Siviglia* de Paisiello : Viganoni avait, disait-on, toute la gaîté, la vivacité d'un Figaro et l'on ne pouvait avoir plus de noblesse et de naïveté que Mme Baletti dans le rôle de Rosine. Louvet parle dans *Faublas* (1790, XI, p. 165) de « la voix la plus enchanteresse, la voix de Baletti ».

(4) Cf. sur les *Nozze di Dorina*, musique del signor Sarti (la première représentation est du 14 septembre 1789), une notice du *Moniteur* du 24 octobre 1790 : le journal fait l'éloge des acteurs cités par Halem, de Mme Baletti au jeu décent, à la voix juste et flexible, et de M. Viganoni dont le rondeau, chanté au second acte, a réuni tous les suffrages.

(5) L'*Italiana in Londra* fut jouée pour la première fois le 9 septembre et, lit-on dans la *Chronique de Paris* du 11 septembre, elle traite le même sujet que l'*Ecossaise ;* elle eut le plus grand succès et le dut entièrement à la musique ; le fond de la musique était de Cimarosa ; mais les morceaux ajoutés par Cherubini réunirent tous les suffrages, et le public demanda

chants l'harmonie de leur voix et leurs trilles sans fin. Mais, malgré tout, je me suis toujours ennuyé et je suis toujours revenu mécontent. C'est que les librettistes d'opéra-comique ne font que tenir le pupitre au musicien, et que toutes les voyelles de la langue italienne, même les trilles de Mara (1), ne corrigent pas la fadeur, le néant de la composition poétique. On a toujours envie de leur dire : Pourquoi n'allez-vous pas chanter dans une salle de concert vos airs en *a* et en *o*? Et ne feriez-vous pas mieux de nous donner le reste du temps des symphonies de Haydn que de débiter des platitudes et des absurdités?

Le Français reconnaît peu de qualités aux Allemands. Il a toutefois un grand respect pour leur oreille musicale et il croit que tout Allemand est musicien. « Les Italiens, dit Marmontel, peuvent avoir un goût plus fin, plus délicat, plus exquis de la bonne musique ; mais ils n'ont pas l'oreille plus sûre et plus sévère que les Allemands pour la précision du nombre et la justesse des accords (2). »

HUITIÈME LETTRE

Le journal « *La Bouche de Fer* ». — Son rédacteur Bonneville. — Une société patriotique, la *Confédération universelle des Amis de la vérité*. — Discours de l'abbé Fauchet, procureur général de la Confédération. — Jugement d'un journal sur ce discours. — Inscription d'un temple.

Paris, le 14 octobre.

Dès la fin de l'année passée, Nicolas de Bonneville publiait ici, sous la direction d'une société de francs-maçons

l'auteur. Cf. le *Moniteur* du 14 septembre et le *Mercure de France* du 27 novembre, p. 160.

(1) Mme Mara Gertrude Élisabeth, née à Cassel le 23 février 1749, morte à Reval le 20 janvier 1833. Elle était la femme du violoncelliste Mara. Cf. les *Mém. secrets*, XX, p. 153, 171, 288-289, XXIII, p. 11, 10 et 29 mars et 12 avril 1780, 16 juin 1781 qui la nomment la première cantatrice de l'Europe et assurent qu'elle excita le fanatisme, qu'elle fait éprouver tous les sentiments qu'elle veut inspirer, par la précision de son chant, par la flexibilité de sa voix, par la réunion des qualités les plus rares et les plus précieuses.

(2) Marmontel, *Eléments de littérature*, art. POÉSIE, t. XV de l'édition des Œuvres complètes, 1819, p. 48.

qui s'est donné le nom de *Cercle social* (1), une feuille hebdomadaire, *la Bouche de fer*. Ce journal (2) est entré, au mois d'octobre, dans sa deuxième année, et j'ai devant moi les deux premiers numéros. Le titre de *Bouche de fer* s'explique par l'épigraphe du premier numéro, tirée de l'*Énéide*: « ... Linguæ centum sunt, oculi centum, oraque centum, *ferrea vox.* » Un fleuron, en tête de chaque numéro, représente une tête d'homme à la bouche ouverte; à sa gauche, un éclair sillonne les nues; à sa droite est une croix, formée d'un équerre et d'un compas, et environnée de rayons; au-dessus chante un coq, et tout autour court cette légende : *Tu regere eloquio populos, o Galle, memento*, « Gaulois, sache-le, c'est par l'éloquence que tu gouvernes les peuples ». Aux portes des bureaux de la Société se trouvent des têtes semblables; elles ont à l'endroit de la bouche une ouverture où l'on dépose toute sorte de nouvelles secrètes, comme on glissait à Venise les dénonciations dans une tête de lion (3). M. Bonneville est connu par les douze tomes de son *Théâtre allemand*, qu'il publia de concert avec Friedel — qui est mort depuis (4), — et par une *Histoire de l'Eu-*

(1) Voir sur le *Cercle social* les p. 119-123 du tome V de l'*Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc, et sur Nicolas de Bonneville (né à Evreux le 13 mars 1760 et mort à Paris le 9 novembre 1828), le jugement de Brissot (*Mém.*, éd. Lescure, p. 115) et l'article du *Patriote français* (2 juillet 1790) à propos de sa tragédie *L'année 1789 ou les tribuns du peuple;* « Bonneville, dit Brissot, est un des bardes de la liberté, et il ne s'est pas borné à la chanter; il est un des premiers qui l'aient défendue et de ses discours et de son épée; il est l'auteur de la motion pour la garde bourgeoise et pour le rassemblement des districts le 25 juin 1789, et l'un des quatorze qui armèrent Paris dans la nuit du 12 juillet; il a véritablement mérité le titre de tribun du peuple, et ce titre vaut bien celui de petit-neveu de Racine. On trouve, ajoute Brissot, de très beaux vers dans sa tragédie; si elle joignait une meilleure conduite à l'énergie des idées, si surtout on en écartait ce mystique qui n'est pas fait pour ce siècle de lumières et qui déroute à chaque instant toutes les idées, elle offrirait un plus grand intérêt; Bonneville est plein de la Bible et des idées de Maçonnerie. »

(2) Cf. sur ce journal le tome deuxième de la *Bibliographie de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*, par Maurice Tourneux, p. 568, n° 10.425.

(3) Michelet (*Hist. de la Révol. fr.*, IV, 5) dit joliment à ce propos : « ... La *Bouche de fer*, titre menaçant, effrayant. Cette bouche toujours ouverte (rue de l'Ancienne-Comédie et près du café Procope), reçoit nuit et jour les renseignements anonymes, les accusations qu'on veut y jeter. Elles y entrent; mais rassurez-vous, la plupart y restent. La *Bouche de fer* ne mord pas. »

(4) Le *Nouveau théâtre allemand*, « Recueil de toutes les pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne », parut de 1782 à 1785 en douze volumes; les six premiers volumes sont signés de Friedel, professeur en survivance des Pages de la grande Ecurie du roi, et le

rope moderne en quatre volumes (1). Il y a deux ans, il s'est fait connaître en Allemagne par son ouvrage sur *les Jésuites chassés de la maçonnerie et leur poignard brisé par les maçons* (2). Quiconque avait envie d'approfondir le sujet, fut alors très frappé que les hypothèses sur l'histoire de la franc-maçonnerie, hypothèses répandues en Allemagne depuis quelques années par des imprimés et des manuscrits, hypothèses que beaucoup avaient raillées et que personne n'avait réfutées, fussent exposées dans ce livre de Bonneville avec bien plus de force et de certitude. Vous n'ignorez pas combien cet écrit a gagné dans la traduction allemande de notre ami *** (3), grâce à ses notes aussi instructives qu'intéressantes. Puisse l'ouvrage qu'il annonce dans sa

premier s'ouvre par une dédicace au prince de Lambesc : « Conduit en France par mon inclination, écrit Friedel, Votre Altesse a bien voulu m'y fixer par ses bontés. » Les six derniers volumes portent deux noms : « par MM. Friedel et de Bonneville ». Mais une note du douzième tome avertit le lecteur que « l'ouvrage a été commencé par M. Friedel le premier de janvier 1782, et continué depuis le troisième volume par MM. Friedel et de Bonneville, auteur de quelques essais publiés dans les *Almanachs des Muses*, 82 et 83; *le Bonheur champetre, quelques fragments du livre de Job et une prophétie contre Tyr* ».

(1) L'ouvrage ne comptait alors, quoi qu'en dise Halem, que deux volumes et il devait en avoir trois. Il s'intitule *Histoire de l'Europe moderne depuis l'irruption des peuples du Nord dans l'empire romain jusqu'à la paix de* 1783. (Genève, 1789.) Le tome premier s'étend jusqu'à l'année 1024, c'est-à-dire jusqu'à la mort de l'empereur Henri II, et le tome deuxième jusqu'à la grande Charte. Le tome troisième parut en 1792. Une traduction allemande de la publication, due à W. L. et Fr. L. Brunn, parut de 1791 à 1795, en trois volumes.

(2) Tel est en effet le titre de l'ouvrage de Bonneville : *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie et leur poignard brisé par les Maçons*, Grand Orient de Londres, 1788. Il y a deux parties, qui comprennent chacune un volume : 1° *La Maçonnerie écossaise comparée avec les trois professions et le secret des Templiers du XIVe siècle* (148 p.) ; 2° *Mémoire des quatre vœux de la Compagnie de Saint-Ignace et des quatre grades de la Maçonnerie de Saint-Jean* (136 p.), avec un appendice de 54 p. qui contient, sous le titre « Notes et preuves », le texte anglais de la *Masonry dissected*. La publication est dédiée à « la très chère et très respectable loge de la Réunion des Etrangers, Orient de Paris ». Voir sur elle le jugement favorable de Mirabeau *(De la monarchie prussienne*, 1788, t. V, p. 76-77, note).

(3) La traduction allemande a pour titre : *Die schottische Maurerei verglichen mit den drei Ordensgelübden und das Geheimnis der Tempelherren aus dem XIV Jahrhundert aus dem Französischen mit Anmerkungen des Uebersetzers. 1° Einerleiheit der vier Gelübde bei der Gesellschaft des heiligen Ignatz ; 2° Die Jesuiten vertrieben aus der Freimaurerei und ihr Dolch zerbrochen.* Leipzig, 1788. Le traducteur que Halem ne nomme pas, est le Bruns *Wiekols* J. J. C. Bode (16 janvier 1730 — 13 déc. 1793), traducteur de Sterne, de Smollett, de Goldsmith, de Fielding et de Montaigne, membre zélé de la franc-maçonnerie qu'il cherchait à réformer, membre (sous le nom d'Amélius) de l'ordre des Illuminés et, avec Weishaupt (Spartacus), Knigge (Philon), Feder (Marc-Aurèle), Koppe (Akakius), chef de cette association. Voir sur lui l'autobiographie de H. A. O. Reichard.

préface comme étant en préparation, être bientôt terminé; nous lui devrons sans doute encore, entre autres choses, des rectifications et des suppléments plus importants et plus complets sur ce travail. Or, en me rappelant les principes, en somme très raisonnables, que M. Bonneville exposait dans son œuvre, je fus surpris de trouver dans la *Bouche de fer* tant de mysticisme inutile et suspect; je le croyais bien au-dessus de telles niaiseries. Il est, à la vérité, simplement éditeur, et se voit peut-être dans le même cas que l'ancien éditeur des *Éphémérides de la franc-maçonnerie*, lequel avouait très naïvement dans la préface que pour être tout à tous, il avait dû accueillir la raison et la déraison. Cependant cette découverte me déplut, et, dans mon dépit, je jetai le journal de côté : « Quoi! m'écriai-je avec Gœthe, voilà ce que chante tout ce livre? J'y ai perdu mon temps, car une parfaite contradiction reste un mystère pour les sages aussi bien que pour les fous... C'est un art à la fois ancien et nouveau. De tout temps ce fut la mode de dire que trois est un et qu'un est trois, et de répandre l'erreur, au lieu de la vérité. Ainsi, l'on bavarde et enseigne tranquillement. Qui voudrait s'occuper des fous! D'ordinaire l'homme croit, lorsqu'il n'entend que des mots, qu'il doit y avoir aussi quelque pensée dessous (1). » Mais, par bonheur, je me souvins que Gœthe met ces paroles dans la bouche du diable; je fus effrayé de mon audace, et pour montrer à M. Bonneville que je ne le range pas au nombre de ceux dont on n'aime pas à s'occuper, je repris ses journaux en main. J'y trouvai l'annonce d'une *Confédération universelle des amis de la vérité* qui devait tenir sa première séance publique le 13 octobre, au Cirque national du Palais-Royal (que ne fait-on pas dans ce palais!) (2); les abonnés de *la Bouche de fer* et les Jacobins auraient droit d'entrée. La nouveauté et la singularité d'une telle Société attirèrent mon attention; car, d'après l'annonce, ce devait être une société

(1) Gœthe, *Faust*, première partie, v. 2202-2213, éd. Schroer (c'est Méphistophélès qui parle).

(2) « La vérité, lisons-nous dans les *Révolutions de Paris* (n° 69, p. 175), vient d'établir son trône au Cirque du Palais-Royal; cette galerie a plusieurs usages : les mardi, jeudi et dimanche, on y chante des ariettes; les mercredi et samedis, les nymphes circonvoisines des entresols y dansent; et les lundi et vendredi, on y dit la vérité. »

de les unir, et n'avaient fondé que la désunion. « Mais, au milieu des désunions universelles, se sont formées des associations particulières qui ont appartenu, non pas à une nation, mais à l'humanité. Ces sociétés antiques se sont perpétuées jusqu'à nous avec les principes de franchise, d'égalité, de liberté, de fraternité, d'amitié, de concorde et d'union ; elles ont conservé ce feu sacré de la nature sociale, cette flamme élémentaire de l'amour unitif qui devait servir au milieu des temps à recréer le genre humain. Ces sociétés vestales ont les premiers droits à entrer dans la Confédération universelle des amis de la vérité. L'instant s'approche où le voile mystérieux peut être sagement levé, où le feu sacré doit être rendu libre, où la statue du genre humain va être animée par les Prométhées qui ont gardé les étincelles de la flamme céleste, seule propre à donner la vie morale aux nations. » Là-dessus, il passa à la philosophie qui avait préparé la chute des préjugés et du despotisme en France. « Nous sommes libres, nous le sommes sans retour, le genre humain va l'être. On achèvera de nettoyer l'aire du genre humain ; car une grande nation ne peut être en harmonie d'amour, sans y faire entrer, par un attrait invincible, toutes les nations. » Il réfuta l'objection que ce projet d'une confédération générale n'était qu'un beau rêve. « La force des volontés réunies est incalculable. Veuillons, et nous sauvons l'univers. » Il parla de la correspondance à établir : « Pour l'étendre à toute la terre, on croirait voir de la difficulté. Hommage à la Providence ! elle en a préparé dès longtemps les moyens. Les cercles maçonniques seront dans chaque ville, dans chaque canton, le centre autour duquel se formeront des cercles plus nombreux des Associés à la grande Confédération des amis de la vérité ; les points de correspondance partiront de chacune de ces centralités particulières pour arriver à la centralité générale », à Paris. Fauchet exposa ensuite les questions dont la Société s'occuperait principalement dans ses assemblées hebdomadaires : elle discuterait sur le meilleur gouvernement et sur les moyens de donner à toutes les nations une Constitution parfaitement bonne ; il était sans doute très difficile d'employer ces moyens ; « mais nos cor-

crétaire, etc., et l'assemblée se dispersa
Révolutions de Paris, — celui qui pre
« Les grands ne nous paraissent grand
sommes à genoux : levons-nous! » — c
ment le discours de l'abbé Fauchet :
lier le dictionnaire oriental et les hiér
çonnerie avec les miracles et le vocabu
gile, et voulant en même temps y in
glossaire de la Révolution; l'orateur, di
style mixte, mais toujours soutenu, po
tes, de manière que ce mélange de phr
de figures orientales, de paraboles juda
litiques et d'expressions amoureuses, li
poétique, donnait à tout son ensemble
prophète, qui a merveilleusement éton

Sur l'un des temples qui appartien
de la salle, sont écrits en lettres d'or,
la Société, les mots : *Orient universel des
chacun un rayon de lumière.* Cet *Orient*,
de nous autres Allemands, ne me semb
sage de succès. Il sera difficile aux Alle
comme véritable ce soleil qui se lève à l'
moment ils se chaufferont sans doute
qu'ils peuvent, à leurs soleils spéciaux.

(1) On a reproduit les passages du discours de Fa
duction d'ailleurs élégante de Halem, mais d'après
de fer, octobre 1790, n° 3, p. 18-31).

(2) Cf. les *Révolutions de Paris*, n° 69, p. 175 (
temps plus tard que les vertus civiques de Fauch

NEUVIÈME LETTRE

L'Assemblée nationale. — La salle de ses séances. — Son aménagement. — Séance du 14 octobre. — Séance du 15 octobre. — Séance du 20 octobre. — Invective de Cazalès contre Necker. — Séance importante du 21 octobre. — L'affaire des ministres. — Discours divers. — Discours de M. Barnave. — Le scrutin de la victoire des aristocrates. — Visite au club des Jacobins le 21 octobre et détails sur le club. — Discours de Mirabeau. — Influence de ce club sur l'Assemblée nationale.

Paris, 26 octobre.

Voici trois fois que je vais à l'auguste assemblée des représentants de la nation, pour me réchauffer au foyer de la sagesse nationale, *the united wisdom of the nation*.

J'y fus pour la première fois le 14 octobre, et je me trouvai dans la tribune réservée au public. Mais il faut auparavant que je vous donne une légère idée de la salle et de sa disposition (1). Lorsque les Parisiens allèrent chercher l'Assemblée nationale à Versailles pour la mener à Paris, on chercha précipitamment un lieu de réunion, et le meilleur qu'on trouva, fut le Manège. Il est assez vaste, en effet, pour les membres de l'assemblée, mais il ne peut admettre autant de spectateurs qu'il y a de curieux. Six rangs de banquettes garnies de vert, rembourrées et pourvues de dossiers, courent en amphithéâtre dans la salle oblongue, pour se doubler aux extrémités. Au milieu de l'un des longs côtés s'élève, sur quelques marches, la tribune où siègent le président et, au-dessous de lui, les secrétaires. Souvent, l'un ou l'autre des membres de l'assemblée vient se placer familièrement à côté du président, et sur le drap qui recouvre les marches, quelques députés sont toujours assis librement et sans gêne. Juste en face du président est la tribune où montent les rapporteurs des divers comités et les autres

(1) On peut comparer cette description avec celle d'Alex. Lameth, de Reichardt, trad. Laquiante, 1892, p. 263-265, et de Lenotre, *Paris révolutionnaire*, 1895, p. 75-76.

orateurs. Ils demandent et obtiennent la parole l'un après l'autre, et le président qui les inscrit, les appelle chacun à son tour. Cependant, comme bien on pense, dans une aussi grande assemblée, et dans une assemblée de Français vifs et ardents, il y a parfois du bruit. Les orateurs sont interrompus par des applaudissements et des murmures, — « les murmures couvrent le reste de la phrase », lit-on souvent dans le *Moniteur*, le journal le plus répandu, — et les journalistes, assis derrière le président dont ils ne sont séparés que par une grille, ne manquent pas de noter fidèlement dans leurs feuilles ces applaudissements de l'assemblée ou de la galerie et toutes les gradations du murmure jusqu'au *grand* murmure, en ajoutant de quel côté partent ces manifestations. Mais ce n'est pas seulement par des murmures et des battements de mains que les orateurs sont interrompus. Bien des députés prennent la parole sans l'avoir demandée et sans monter à la tribune. Il est vrai qu'en ce cas il importe beaucoup pour se faire place, soit d'avoir la voix forte (1), soit de lancer à propos un mot d'esprit. Lorsque se lèvent des hommes qui, par leurs discours et leurs principes, ont déjà conquis une certaine réputation, tels que Mirabeau, les deux Lameth, Noailles, Barnave parmi les démocrates, Maury et Cazalès parmi les aristocrates, on leur donne habituellement la préférence sur un signe qu'ils font et pourvu qu'aucune collision ne se produise entre eux. A la droite du président se tiennent d'ordinaire les membres de l'opposition. On les appelle les *noirs* (2) parce que la plupart appartiennent au clergé. A la gauche du président se réunit le parti dominant qui fait de la France une démocra-

(1) « Mirabeau, dit Halem en note, décrit très bien le tumulte de la première assemblée : « Tous voulaient à la française être entendus avant d'écouter; après une demi-heure de chaos, une voix heureusement constituée, surnageant le tumulte, s'est fait distinguer. » (Cf. la seconde lettre de Mirabeau à ses commettants, p. 14.)

(2) « Les noirs, dit Montlosier (*Mém.*, p. 69), étaient les membres du côté droit et leurs partisans. » « Il y a, lit-on dans le *Pacte fédératif* des soldats de Beauce et de Normandie, deux espèces d'aristocrates, les blancs et les noirs : les blancs acceptent le nouveau régime bien qu'ils y perdent, les noirs sont « d'infâmes égoïstes qui aiment mieux dominer sur des ruines que de déchoir en rien de leur injuste domination. » Et les *Révolutions de France et de Brabant* (n° 62, p. 442) disent, à propos de Lafayette patriote :

Un noir peut-il monter un cheval blanc?

tie royale (1). Au-dessus des sièges des députés tout autour de la salle sont les places des spectateurs. La galerie en face du président est destinée aux suppléants, c'est-à-dire aux députés que des provinces éloignées comme la Corse, ont chargés de remplacer, en cas de départ ou de longue maladie, les députés proprement dits. Mais d'autres encore obtiennent leurs entrées dans cette galerie, soit par des cartes que leur donnent les suppléants, soit par argent (2) et bonnes paroles. Il en est de même de la galerie située au-dessus du siége présidentiel : n'y ont accès que les personnes munies d'un billet donné par les députés. Les tribunes, dites publiques, aux deux extrémités de la salle, sont ouvertes à tout le monde, tant qu'elles ne sont pas pleines. Mais d'ordinaire elles sont pleines à huit heures, sitôt que la porte s'ouvre, et lorsqu'on s'attend à une séance remarquable, il faut être de meilleure heure devant la porte. Cependant, une fois qu'on a pris son rang et qu'on s'est fait reconnaître de ses voisins, on peut aller dans un café du voisinage jusqu'à l'ouverture de la séance, avec la pleine certitude de retrouver sa place libre. Les tribunes publiques étant plus élevées que les deux autres galeries, et, par leur situation aux bouts de la salle, les plus éloignées du président et de l'orateur, on n'entend pas tout aussi bien qu'on le voudrait. A la séance du 14 octobre la question des juges de paix était, pour me servir du terme technique, à l'ordre du jour, et M. Thouret lut le rapport du Comité de constitution. M. Emmery présidait. On donna lecture de tous les articles, puis on discuta chacun d'eux. Les débats ne furent ni vifs ni bruyants (3). Du moins le président sut-il rétablir le calme assez vite par un

(1) On sait que l'expression est de Félix de Wimpffen, le futur défenseur de Thionville et commandant de la petite armée girondine. « Le baron de Wimpffen, en réunissant ces deux mots si éloignés jusqu'à présent l'un de l'autre, exprimait une grande vérité; c'est que la démocratie s'allie naturellement avec la monarchie. » (*Courrier de Provence*, n° XXXIV, p. 7.) Cf. *Mém* de Montlosier, p. 11 et 230, et de Ferrières, p. 14).

(2) Kotzebue assure qu'on faisait commerce de ces billets, et son domestique lui achète pour trois livres une carte d'entrée (*Flucht nach Paris*, p. 294).

(3) Cf. le *Moniteur* du 15 octobre 1790; les articles du décret ont été en effet adoptés, dit le journal, « après une légère discussion ». Thouret (Jacques-Guillaume), et Emmery (Jean-Louis-Claude) dont il est question ici, étaient tous deux avocats en parlement, et députés, le premier, de Rouen, le second, de Metz.

« *silence!* » lancé à propos, et par le branle de sa grosse sonnette. Après la discussion, on crie « *aux voix!* » Si les débats ont embrouillé la question, le président détermine le point en litige, et l'on vote par assis et levé. « Que ceux, dit le président, qui adoptent cet article veuillent bien se lever! » On se lève. « Que ceux qui rejettent cet article veuillent bien se lever! » Si, à ce dernier appel, personne ne se lève, ou s'il se lève si peu de membres qu'ils ne puissent visiblement pas se comparer aux précédents, le président déclare aussitôt que « l'Assemblée nationale a décrété l'article » et annonce ce que le vote a décidé. Si l'on ne sait de quel côté était la majorité, on demande aux secrétaires leur avis consciencieux, et s'ils n'osent pas décider, on procède à l'*appel nominal*, — ce qui, du reste, arrive rarement; — c'est-à-dire qu'on appelle tous les membres par leurs noms, et ils doivent alors opiner par un *oui* ou un *non*, prononcé à haute voix.

Les discussions sur la procédure devant les juges de paix offraient peu d'intérêt, même pour les députés. Les *noirs* surtout bâillaient, lisaient des journaux, coupaient des livres. Des dames qui se trouvaient dans l'auditoire, s'agitaient vivement sur leurs sièges, causaient ou s'échappaient. A côté de moi on s'entretenait des cloches qu'on avait déjà plusieurs fois proposé de fondre pour en faire de la monnaie de cuivre (1). Beaucoup étaient contre, parce que le peuple pouvait, en cas de besoin, les transformer en canons, ainsi qu'avaient agi, au temps des Médicis et des Guise, les protestants opprimés. « A quoi nous serviront, disait un autre, les huit ou dix millions qu'on pourrait en tirer (2)? » « Si l'on veut absolument fondre les cloches,

(1) On venait, suivant un journal du temps, de proposer pour la cinquième fois à la Constituante de convertir les cloches en monnaie, et l'Assemblée avait invité les savants et les hommes instruits à rechercher les moyens de tirer des cloches des couvents supprimés le parti le plus avantageux à la nation. Voir dans le *Journal de la Société de 89*, n° XI (14 août 1790), p. 283, un mémoire de Hassenfratz au comité des finances; *Journal de Paris* du 3 février, une lettre de Mongez, etc.

(2) Ces arguments divers contre la fonte des cloches avaient été exposés dans les *Révolutions de Paris* (n° 66, p. 28) et il semble que Halem les ait empruntés à ce journal : « Citoyens, prenez garde à vous. C'est à huit ou dix millions de mauvaise monnaie de cuivre que se réduirait tout au plus la spoliation de vos clochers. ... Ouvrez l'histoire, vous y verrez que les protestants, forcés de s'armer contre la détestable Médicis, contre les abominables

ajoutait un troisième, je demanderai grâce pour celle de la Saint-Barthélemy, afin que le *Charles IX* de notre Chénier ne périsse pas. Point de cloche, point de *Charles IX*. » — « Point d'argent, point de Mirabeau, » me chuchota mon voisin malicieusement.

Le lendemain 15 octobre, j'étais de nouveau à l'Assemblée nationale, mais j'avais une meilleure place. Devant la tribune de l'orateur, en face du président, se trouve la *barre;* c'est un endroit séparé des sièges des députés et où ont accès les députations que tel ou tel corps envoie souvent à l'Assemblée nationale. Ces députations étant ordinairement admises aux séances du soir, la barre est vide le matin, et l'huissier en permet l'entrée à quelques curieux. J'ai eu aujourd'hui cette bonne fortune : j'étais, par suite, au milieu même des débats et n'en perdis pas un mot. On prit une résolution sur la surveillance de la fabrication des assignats; on discuta vivement sur la réduction du nombre des districts qu'on avait inutilement multipliés dans les divers départements ; on écouta la suite du rapport du Comité sur la contribution foncière. Le rapporteur était M. de La Rochefoucauld (1). Il y eut bien des débats sur le genre de la taxe qui serait prélevée après l'établissement du nouveau cadastre et notamment sur les proportions qu'il faudrait observer dans l'évaluation des terres, des maisons, des viviers, etc. Pour finir, on dénonça un écrit séditieux de l'évêque de Strasbourg. Il était en allemand, et j'allais offrir mes services comme interprète; mais l'enquête sur ce scandale strasbourgeois fut remise et la séance levée (2). J'avais eu plus de plaisir à remarquer des petits traits de l'esprit national, qu'à suivre les débats. Les Français ne peuvent pas du tout supporter les hésitations dans un discours. Au moindre arrêt s'élèvent des murmures ; aussi n'est-il vraiment

Guises, n'ont pas eu d'autres ressources pour se fournir de grosse artillerie, que les tocsins de la patrie. On veut vous dépouiller de vos cloches ! Et que savez-vous si l'on ne veut pas vous dépouiller plutôt de vos canons? »

(1) Louis-Alexandre duc de La Rochefoucauld, qu'il ne faut pas confondre avec son cousin germain, le duc de Liancourt, également membre de l'Assemblée. Cf. sur le duc de La Rochefoucauld et sur le grand rapport où il remaniait l'assiette de la contribution foncière l'étude du marquis de Castellane, *Gentilshommes démocrates*, 1890, p. 86-88.

(2) Cf. le *Moniteur* du 16 octobre 1790.

pas facile de briller comme orateur au milieu de cette assemblée. On pardonne encore moins une faute de langue. M. Tronchet, voulant dire que les maisons perdent de leur valeur selon les habitants, s'exprima ainsi : « Les maisons se détériorent quand ils les ont *dans* la main. » — « *En* main, *en* main ! » lui cria-t-on de tous côtés, et il dut se reprendre avant de continuer. En revanche ils accueillent toujours bien un mot spirituel (1). Un député voulut dire que les Alsaciens avaient mal compris un certain décret sur la vente des biens ecclésiastiques, et que cette erreur en amenait d'autres. « Ils sont, dit-il, à cheval sur le décret. » Cette image provoqua une grande hilarité dans l'auguste Assemblée.

La séance du 20 de ce mois, présidée par Merlin (2), m'a infiniment plus intéressé que celles du 14 et du 15. On attribue les troubles de Brest (3) à l'inactivité des ministres. Aussi la veille, M. de Menou (4) avait-il proposé que le président se rendît auprès du roi pour lui représenter combien la méfiance de la nation envers les ministres actuels entravait le rétablissement de l'ordre et l'achèvement de la Constitution. Cazalès avait déclaré que cette démarche était un empiétement sur l'autorité du roi, qui possédait le droit de choisir lui-même ses ministres, mais en même temps il ne niait pas qu'il fût mécontent des ministres. « Je n'aime pas leurs personnes et je n'estime pas leur conduite », disait-il, et il avait profité de l'occasion pour s'exprimer très énergiquement sur Necker, le ministre des finances fugitif : « Je l'aurais accusé, s'écriait-il, de s'être constamment tenu

(1) Halem ajoute en note : « Et quand ce serait un jeu de mots. J'en ai trouvé récemment la preuve la plus fâcheuse dans le *Moniteur* à l'occasion de la discussion du 28 mars 1791 sur la résidence du roi. Duval (d'Eprémesnil), membre de l'opposition, proposa le décret suivant : « Que la personne sacrée du roi est exempte de toute juridiction et de toute peine dans tous les cas et dans tous les temps. » La majorité se prononça contre lui, et une voix du côté gauche cria : « Je demande le renvoi au Comité d'*aliénation*. » Les choses vont si loin dans l'Assemblée des représentants du peuple qu'on traite de *folie* la proposition de l'adversaire, — et la salle retentit d'applaudissements! »

(2) Merlin de Douai.

(3) Cf. sur les troubles, ou comme on disait, l'affaire de Brest, ainsi que sur les accusations portées par les patriotes contre les ministres La Tour du Pin, La Luzerne, Champion de Cicé, Saint-Priest, le n° 63 des *Révol. de Paris*, p. 524-538, et le n° 67, p. 62-64, ainsi que Lomênie, *Les Mirabeau*, V, p. 176-179.

(4) C'est le Menou de vendémiaire et d'Égypte ; voir ses états de services dans Jung, *Dubois-Crancé*, 1884, I, p. 99-100.

derrière la toile, quand son devoir l'appelait à jouer un rôle honorable ; je l'aurais accusé de ne pas vous avoir servi de guide dans les finances, cette importante partie de l'administration publique, et, selon le mot expressif d'un de nos orateurs, d'avoir laissé l'Assemblée nationale s'embarrasser dans sa propre ignorance, parce qu'il craignait de se compromettre, et qu'au milieu des périls de la chose publique, il calculait bassement les intérêts de son ambition et de sa sûreté ; je l'aurais accusé d'avoir provoqué la Révolution sans avoir pris aucune des mesures nécessaires pour la diriger et pour prévenir ou atténuer les malheurs irréparables de cette Révolution ; je l'aurais accusé d'avoir toujours dissimulé ses principes et déguisé sa conduite... Méprisable est l'homme qui rentre dans la vie privée au moment où tout bon citoyen doit faire à sa patrie le sacrifice de tout son être. Un ministre que la confiance de son roi appelle au maniement des affaires, doit pouvoir mourir comme Strafford mourut. Mais n'est-il pas mort aussi, ce Necker qui naguère a déserté lâchement la chose publique et abandonné le royaume aux maux qu'il avait lui-même suscités ? Son nom n'est-il pas effacé de la liste des vivants (1)? N'éprouve-t-il pas l'affreux supplice de se voir dévoué d'avance au mépris des générations futures? » J'ai donné ce passage qui, dans le discours de Cazalès, comme ici, n'est, à vrai dire, qu'un hors-d'œuvre, pour montrer comment on juge maintenant dans l'Assemblée nationale, et cela au milieu des applaudissements, ce Necker adoré jadis (2). Cazalès parla tout aussi librement des autres ministres encore en fonctions et surtout du ministre de la guerre, La Tour du Pin. Il conclut en disant que si le Corps législatif voulait faire quelque chose, il devait porter contre eux une accusation formelle et précise.

(1) Ici, Halem cite en note un mot de Burke : « La chute du pouvoir, de même que la mort, canonise et sanctifie un grand caractère. »

(2) Aussi ne le nommait-on plus ironiquement que *le ministre adoré*. Halem reproduit à ce propos, dans une note, un passage du discours prononcé par Lally-Tollendal le 13 juillet 1789 sur Necker : « Il se dérobe à la douleur publique, à tous les témoignages de regrets. Le dernier sentiment qu'il a éprouvé, le dernier devoir qu'il s'est imposé, a encore été pour le bonheur de la France. Certes, si ce ne sont pas là les caractères sacrés de la vertu, il est impossible de croire à la vertu. »

La suite de la discussion fut remise au lendemain 20 octobre, et tout Paris attendit cette séance avec impatience. De bonne heure, les alentours de l'Assemblée fourmillaient de monde. J'arrivai dès six heures et demie, et, quoique dans la tribune publique, j'eus une bonne place au premier rang. Alexandre Lameth (1) fut le premier qui remit sur le tapis l'affaire des ministres, et Malouet débuta hardiment par cette terrible vérité, que la France était plongée dans l'anarchie, comme en témoignait la sédition de l'escadre de Brest, et que les causes immédiates de ce désordre étaient « le renversement de tous les principes de subordination, la propagation des idées fausses sur la liberté et les calomnies suggérées contre les officiers et les municipalités. Le gouvernement, ajouta Malouet, est nul pour arrêter tous ces maux, et si vous voulez déclarer cette nullité, j'y adhère de toutes mes forces, et jamais je ne fus plus pénétré de la nécessité d'établir un centre d'autorité qu'il faut confondre avec l'autorité royale. »

Beauharnais se joignit à Malouet : « Le grand intérêt de la nation, dit-il, exige que la Constitution s'achève promptement, et comment pourrons-nous y arriver, si ceux que le roi a appelés pour être nos coopérateurs, arrêtent nos travaux par une inertie criminelle ? Une chose remarquable, c'est que, depuis le bruit répandu sur le renvoi des ministres, ils n'aient pas eu la pudeur de faire précéder le décret de leur démission. »

Après ces orateurs ardents, se présenta Clermont-Tonnerre, plus calme et plus posé : « On veut, dit-il, que vous disiez au roi que ses ministres n'ont plus la confiance de la nation. Mais ou c'est un *ordre* que vous intimez au roi de renvoyer ses agents, et alors vous êtes despotes, ou c'est un *vœu* que vous lui portez auquel il est libre d'accéder, et alors, s'il refuse le renvoi, on sèmera de faux bruits, on excitera du trouble, on calomniera les intentions, et les citoyens ne croiront plus devoir l'obéissance à des hommes accusés par l'Assemblée nationale. Je suis un de ces hommes faibles et changeants ; je ne suis d'aucun parti. Qu'on me

(1) Et non Charles, comme dit Halem.

montre celui qui a toujours raison, et j'avoue que j'ai tort. Mais la raison n'est ni là ni ici — en disant ces mots, il montrait le côté droit et le côté gauche de l'Assemblée — et en venant ici, je me suis dit : Je combattrai le despotisme, mais je ne dépouillerai pas les morts ; je défendrai les droits du peuple, mais lorsqu'il aura triomphé, je ne le flatterai point. » Ces belles paroles furent froidement accueillies (1).

D'autres encore parlèrent, et sitôt que quelqu'un montait à la tribune, on entendait dans les rangs du public : « Qui est-ce? Est-il bon ?» — « Pardieu, il est bon ! », entendit-on tout à coup, lorsque se montra Barnave, le favori du peuple. Ce célèbre député du Dauphiné est un jeune homme de 26 ans (2), de taille moyenne et de mince stature. Son visage fin, pâle, annonce l'abondance des idées, mais aussi l'ambition. Il a, des montagnes du Dauphiné, cette province d'où est sortie la Révolution, apporté ce caractère, cette fermeté de principes qui ont fait de lui l'inébranlable colonne de la liberté publique. Il unit dans ses discours la précision et l'énergie à l'aisance, à l'élégance. Il a de la force sans trahir la passion, et ce qu'il dit fait une impression d'autant plus profonde qu'on croit entendre les résultats de la froide raison. « Je laisse, dit-il, les calomnies pour et contre, et je demande seulement : Est-il vrai que la fondation de la Constitution souffre de l'inactivité des pouvoirs publics? Si cela est vrai, avez-vous le droit de mettre cette vérité sous les yeux du roi? Tout s'accorde à accuser les ministres de lâcheté, d'inertie. Interrogez le Comité des rapports, celui des colonies, le Comité militaire ; tous se plaindront de leur administration. » Différentes voix du côté droit interrompirent ici l'orateur et désirèrent que le président du Comité militaire qui était présent, prît la parole à ce sujet. Il parla et déclara que le Comité n'avait aucune connaissance de

(1) Voir sur ce discours de Clermont-Tonnerre l'appréciation de Brissot (*Patriote français*, 21 octobre) : « Que vous soyez un homme faible et changeant, on le sait. Que vous ne soyez d'aucun parti, c'est une erreur ; » et celle de l'*Orateur du peuple*, n° VI, p. 43 : « Ni là, ni là; moyen infaillible d'irriter les deux partis; et voilà où mène ce sot esprit d'impartialité qui prétend tenir la balance entre le peuple et les ci-devant privilégiés; ces Messieurs les modérés finissent par exciter le mépris de ceux qu'ils flattent et de ceux qu'ils dénigrent ! »

(2) Halem se trompe; Barnave, né le 22 octobre 1761, avait alors 29 ans

plaintes directes contre le ministre de la guerre (1). Cette déclaration inattendue fit une grande sensation dans la salle. Barnave laissa passer les murmures, et sans mentionner cet intermède ni perdre contenance, poursuivit son discours : « N'est-ce pas vous-mêmes qui, l'année dernière, à une triste époque, avez déclaré que les ministres *n'avaient* pas la confiance de la nation et ne *l'obtiendraient* pas? Ce que vous avez fait alors, vous *pouvez*, vous *devez* le faire maintenant encore. Le principe est le même. Vous vous êtes élevés alors contre des ministres qui s'annonçaient comme les calomniateurs d' constitution près de paraître. Le système des ministr. tuels n'est pas une opposition aussi manifeste; mais le système d'inaction est peut-être plus punissable, et il le même but. C'est un principe constitutionnel en Angleterre que la Chambre des communes présente au roi telle adresse qu'elle veut. La mesure qui consiste à déclarer que les ministres ont perdu la confiance de la nation est si connue en ce pays que les Communes se refusent souvent à se mettre en rapport avec eux. Comment donc la monarchie peut-elle être anéantie par l'usage d'un droit qui est son appui et son soutien, d'un droit qu'on a invoqué en faveur de Fox contre Pitt? Encore un mot seulement. Je voudrais bien savoir qui est content des ministres actuels, et je désire que ceux qui sont contents se lèvent (2). »

Personne ne se leva. Tout le monde cria : « Aux voix! » Cazalès voulut parler. Maury et Mirabeau se placèrent près de lui à la tribune, et tous demandèrent la parole d'une voix de plus en plus élevée. Aucun ne l'obtint. La discussion fut déclarée close. Mais Beaumetz proposa, par amendement, d'excepter dans tous les cas le ministre des

(1) C'est le marquis de Rostaing, maréchal de camp et vice-président du Comité militaire, qui fit cette déclaration; deux autres membres du Comité militaire, le maréchal de camp Félix baron de Wimpffen et le vicomte de Noailles, mestre de camp du régiment des chasseurs d'Alsace, prirent aussi la parole, Wimpffen, pour appuyer Rostaing; Noailles, pour le combattre. Cf. sur ce Comité militaire dont le vicomte de Panat, maréchal de camp, était le président nominal, le livre de Iung, *Dubois-Crancé*, I, p. 93-101.

(2) Halem a traduit et arrangé à sa façon ce discours de Barnave, comme plus loin les paroles de Mirabeau; on a conservé son texte, en insérant autant que possible les expressions mêmes de l'orateur.

affaires étrangères, Montmorin, de la proscription (1). L'amendement fut décrété, et la motion principale se trouva par là limitée et réduite. On procéda au vote par assis et levé. Chacun s'attendait à une forte majorité en faveur de cette motion, et cette majorité me parut, sinon prépondérante, du moins incontestable. Pourtant la droite insista sur l'appel nominal, qui fut accordé (2). Mais il se faisait tard. Les jeunes démocrates disparurent, la plupart, je crois, parce qu'ils avaient faim (3). M. d'Orléans vota en personne pour la motion contre les ministres, par un *oui* très haut, et toute la salle retentit d'applaudissements (4). Pour moi aussi il se faisait tard. Trois heures avaient sonné et je venais de passer plus de huit heures assis à la même place. Je me rendis dans un restaurant du Palais-Royal. Je

(1) Montmorin était, en effet, le seul des ministres, dès « vils agents du pouvoir exécutif », qui eût trouvé grâce devant le parti populaire : « On a prôné son honnêteté; qu'il éclaire donc le roi ! » (*Révol. de Paris*, n° 63, p. 537.) Ajoutons, avec Montlosier, que « ses relations avec les Lameth le servirent ». (*Mém.*, p. 146.)

(2) Voir le compte rendu de cette séance du 20 octobre dans le *Moniteur* du 21; cf. aussi Bacourt, *Corresp. entre Mirabeau et La Marck*, 1851, II, p. 248-250; les *Mém.* de Ferrières, éd. Lescure, 1880, p. 322-326; de Montlosier, p. 143-146.

(3) « C'est alors, remarque également Brissot (*Patriote français*, 21 octobre), qu'on a vu avec douleur les patriotes, trop confiants dans leur majorité, s'absenter en grand nombre. » Cf. dans les Variétés du *Moniteur* du 24 octobre une lettre au rédacteur sur la « disparition, ou comme quelques personnes l'appellent, la défection » d'une partie de l'Assemblée, et sur les moyens d'obliger les députés à voter.

(4) « M. d'Orléans, écrit Camille Desmoulins, M. d'Orléans, toujours au chemin de l'honneur, et du nombre, aujourd'hui si petit, de ceux qui seront restés sans tâche dans la législature, a opiné par *oui*. » Le même journaliste (*Révolutions de France et de Brabant*, n° 48, p. 419-421) prétend expliquer ainsi le vote de l'Assemblée : « M. Merlin met aux voix l'expulsion par assis et levé. La majorité était évidente. Mais le cul-de-sac prétendit que l'épreuve était douteuse. Merlin, réfléchissant qu'il est myope, céda à la demande de l'appel nominal. Cent membres de la gauche se sont retirés de peur de désobliger le garde des sceaux dont ils sollicitaient des ganses d'or pour leurs parents et amis. Bailly était absent. Lafayette était allé sur son cheval blanc faire visite à je ne sais quel bataillon. Camus est de ceux qui ont disparu. Quelques-uns, obligés de rester, ont dit *non* en se couvrant le visage des deux mains. » Le *Courrier* de Gorsas (n°s du 22 octobre, p. 324, et du 23 octobre, p. 341) ainsi que l'*Orateur du peuple* (n° VI, p. 47), dit également que cent à cent cinquante membres *métis* sont sortis à l'instant de l'appel nominal parce qu'ils prétendaient aux places des commissaires du roi, et les *Révol. de Paris* (n° 67, p. 59) crient à la corruption : « Pour quelques places pour leurs parents dans les nouveaux tribunaux, plus de 200 membres ont abandonné la cause du peuple! » Ferrières (*Mém.*, p. 325) croit plus justement que « tous les députés attachés aux principes ont rejeté la motion de Menou moins pour conserver les ministres actuels que pour conserver au roi la prérogative, essentielle à la monarchie, de prendre et de renvoyer à son gré ses ministres ».

n'avais pas encore fini mon repas, qu'une consternation, un mécontentement général remplit l'établissement. Les aristocrates avaient profité du moment; aucun n'avait bougé de l'Assemblée, et la motion avait été rejetée par une majorité de 403 voix contre 340. J'allai de café en café, d'un cabinet littéraire à l'autre; partout cette victoire des aristocrates excitait la mauvaise humeur. On n'entendait qu'une plainte, qu'un cri : « Les défenseurs de la liberté ont déserté ses drapeaux (1)! »

Six heures sonnèrent. Les Jacobins coururent au club, et moi avec eux. C'était la première fois que j'y venais. Je passai d'abord dans la chambre du secrétaire pour signer, en échange de mon billet d'entrée, l'engagement de ne donner ou de ne prêter ce billet à personne. On paie par trimestre un demi-carolin ou deux grands thalers (2) : on subvient ainsi aux frais d'éclairage, de chauffage, ainsi qu'aux dépenses d'imprimerie, car il y a des discours qu'on juge bon de publier. L'assemblée était, me dit-on, plus nombreuse qu'elle ne l'avait jamais été, et la salle contenait assurément plus de mille personnes. On n'est pas très commodément assis : si les bancs ont des dossiers, ils ne sont pas rembourrés. Des bibliothèques garnissent les murs; mais des lattes transversales clouées devant les rayons empêchent de prendre les livres. J'ai souvent pensé que, si les esprits des Pères revenaient ici, ils devaient tristement voltiger autour de leurs œuvres poudreuses et tressaillir d'horreur aux terribles vérités qu'ils entendaient. Le faible éclairage de cette salle voûtée, où l'on arrive par un cloître obscur, donne à l'ensemble un sombre aspect. La disposition intérieure est la même que celle de l'Assemblée nationale. Mais, si je ne me trompe, le président change toutes les quatre semaines, et non tous les quinze jours. Il a,

(1) Cette phrase, « Les défenseurs de la liberté ont déserté ses drapeaux », se retrouve dans les *Révolutions de Paris*, n° 67, p. 58.

(2) C'est-à-dire 12 livres, puisque le carolin valait dans l'usage courant 11 florins ou 24 livres, et que le grand thaler ou Laubthaler n'était autre que notre écu de six livres. Mais Halem n'a évidemment payé que les frais de réception qui étaient fixés à 12 livres, et il se trompe en disant que les jacobins payaient 12 livres par trimestre, puisque la cotisation annuelle était de 24 livres, payables aux époques des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre (Louis Blanc, *Hist. de la Révol.*, V, p. 106; Aulard, *La Société des Jacobins*, I, p. XXXIII)

comme à l'Assemblée nationale, sa sonnette d'apaisement, et, en face de lui, est la tribune, où l'on attache une feuille qui spécifie l'ordre du jour (1).

M. Loyseau (2) présidait aujourd'hui. On commença par lire les lettres qui venaient des clubs affiliés (3). Celui de Limoges proposait d'envoyer une députation à la Société des amis de la Révolution à Londres, pour concerter avec elle les moyens d'unir les deux nations. Ce club projetait aussi d'adresser à tous les peuples de la terre un manifeste qui leur ferait connaître les vœux et les intentions pacifiques des amis de la Constitution française (4). On ne fit là-dessus aucune observation. Les autres lettres contenaient pour la plupart des plaintes contre les ministres et le désir de leur renvoi. On arriva de la sorte au décret rendu le jour même par l'Assemblée nationale. Mirabeau parut. Il avait été jusqu'ici membre du Club de 1789. Mais comme cette société, fondée surtout par l'abbé Siéyès et La Fayette, avait beaucoup perdu de son crédit dans les derniers temps, tandis que l'influence politique des Jacobins grandissait tous les jours, Mirabeau avait suivi ses frères d'armes, Barnave et Lameth, qui s'étaient les premiers séparés du Club de 1789 (5). A son entrée, il fut reçu par des applaudissements. Son visage, marqué de petite vérole, était empreint d'une gravité surprenante et d'un haut sentiment de sa valeur. Alors les plus

(1) Cf. sur le local des Jacobins, à cette époque, la description de Millin (*Antiquités nationales*, 4e livr., p. 12) ; Aulard, *La Soc. des Jacobins*, I, p. XXII-XXVII, et Lenôtre, *Paris révolutionnaire*, 1895, p. 316-324.

(2) Ce Loyseau, que Halem imprime *L'Oiseau* et qu'il ne faut pas confondre avec le conventionnel Loiseau, est le légiste Jean-Simon Loyseau ; cf. Aulard, *La Société des Jacobins*, I, p. 52, note ; Charavay, *Assemblée électorale de Paris*, tome II, p. IV, note, et les *Mém.* du général Thiébault, I, p. 390.

(3) « Une lettre du 23 janvier 1791, écrit Halem en note, annonce que les sociétés des amis de la Constitution deviennent toujours plus nombreuses, qu'il s'en établit même dans les villages, que soixante clubs récemment formés demandent en ce moment l'affiliation aux Jacobins. » Cf. *Briefe des Leg. K. E. Oelsner*, p. 33-34.

(4) Cette lettre du club de Limoges a été publiée par les *Révolutions de Paris* (n° 67, p. 65).

(5) Voir sur le Club de 89 Alexandre Lameth, *Hist. de l'Assemblée Constituante*, I, p. 429-430 : « L'extrême modération de leurs opinions, la timidité de caractère de plusieurs d'entre eux empêchaient la Société de suivre la marche énergique qu'exigeaient d'impérieuses et difficiles circonstances. Les députés dissidents qui avaient formé le club de 89, le sentirent eux-mêmes et revinrent presque tous à la Société des Jacobins. » Cf. également sur le Club de 89 et sur le retour de Mirabeau aux Jacobins, *Les Mirabeau*, de Lomênie, V, p. 149-152 et 173-200.

grands orateurs des démocrates montèrent l'un après l'autre à la tribune ; ils développèrent les causes de la bataille perdue, présentèrent des moyens pour réparer l'échec et convinrent de leur vote du lendemain sur l'affaire de Brest. Leur résolution était à l'avantage de la municipalité brestoise ; ils voulaient non pas qu'on agit contre elle avec rigueur, mais qu'on adoucit à son égard la proposition du Comité. A ce moment Mirabeau se leva. Le ci-devant duc d'Aiguillon (1) avait déjà la parole ; mais, sitôt que Mirabeau fit signe qu'il voulait parler, d'Aiguillon lui céda la place avec un compliment qui les honorait tous deux. Mirabeau débuta par se défendre fort bien contre les bruits répandus par ses ennemis qui l'accusaient d'avoir eu des conférences avec les ministres (2) : « Je n'aime pas à parler de moi, s'écria-t-il, mais, je puis le dire, ma réputation est une partie du domaine de la liberté française ! » Il avoua que les patriotes, trop sûrs de leur cause, avaient précipité la discussion de l'affaire des ministres de même que le vote. Il lut un passage de sa dix-neuvième lettre à ses commettants (3) sur les événements du 9 au 24 juillet de l'année précédente. « Je rends hommage aux principes, y dit-il. Sans doute le roi est maître du choix de ses ministres ; mais ne pouvons-nous pas lui présenter l'opinion publique, lui indiquer le choix ou le vœu de la nation ? Le parlement de Paris n'avait-il pas le droit de demander l'éloignement du cardinal Maza-

(1) Le duc d'Aiguillon, né à Paris le 31 octobre 1761, avait été élu par la noblesse de la sénéchaussée d'Agen. Il servit aux armées après la session, émigra en 1792 et mourut à Hambourg le 3 mai 1800. Voir sur lui Reichardt, trad. Laquiante, p. 67, et A. Chuquet, *l'Expédition de Custine*, p. 2-3.

(2) Mirabeau, dit le *Courrier* de Gorsas (n° du 23 octobre, p. 342), Mirabeau « qu'on accusait de s'être rendu clandestinement le 14 à Saint-Cloud, a prouvé non seulement l'alibi, mais encore l'absurdité de l'inculpation ».

(3) « A l'ouverture des Etats généraux, dit Halem en note, Mirabeau commença une feuille sous le titre *Etats Généraux*. Il n'en parut que deux numéros. Le gouvernement s'en empara et en défendit la publication. Mirabeau fit alors paraître l'ouvrage sous forme de rapport à ses commettants, et il écrivit lui-même les *Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants*, lettres qui sont au nombre de dix-neuf et qu'il est difficile de se procurer, ainsi que les deux numéros des *Etats Généraux*. Après la dix-neuvième lettre, il n'eut plus que la surveillance du journal dont Clavière devint le rédacteur principal et qui s'appela le *Courrier de Provence*. » Note très exacte et confirmée par Loménie, *Les Mirabeau* (V, p. 470-471), qui remarque que Mirabeau rédigea en grande partie les onze premières *Lettres*, qu'il remania les lettres XI-XIX écrites par Dumont et Duroveray, et que le reste n'est pas de lui, qu'en février 1790 la direction du journal avait passé à Clavière.

rin ? Depuis quand les bénédictions et les malédictions du peuple ne sont-elles plus le jugement des bons ou des mauvais ministres ? Vous refusez au peuple ce simple droit de déclaration ; et vous accordez celui d'accuser ! Vous n'admettez aucun intervalle entre un morne silence et une dénonciation sanguinaire. Livrons-nous donc sans crainte à l'impulsion de l'opinion publique ; c'est la sentinelle incorruptible de la patrie (1) ! » Il continua : « Telle n'est pas aujourd'hui la pensée de la majorité. Mais la perte n'est pas grande. Avant quinze jours les ministres auront donné leur démission. » Il termina par quelques observations sur l'affaire de Brest, et par des encouragements à ses frères d'armes qu'il excitait à redoubler d'énergie. Après lui, d'Aiguillon, Noailles, Barnave, les deux Lameth, le député alsacien Reubell, homme intelligent et fin, Robespierre et d'autres encore parlèrent successivement. Il y eut des motions de toute sorte : Remettre aussitôt l'affaire en discussion, attendre quinze jours, dresser un acte d'accusation régulier et appuyé sur les faits, déterminer les différentes municipalités à envoyer au roi des adresses contre les ministres, etc. Rien de précis ne fut adopté, et l'on ne prit des résolutions que pour le lendemain. L'avantage principal de la séance fut d'avoir tiré de leur indolence les amis de la Révolution et de les avoir exaltés d'un nouvel enthousiasme. Leur défaite à l'Assemblée nationale devint pour eux un *tocsin de ralliement* et donna à la cause des patriotes un nouvel élan. Cet enthousiasme fit explosion, dès le lendemain, à l'Assemblée nationale, lorsque Mirabeau répondit aux attaques des aristocrates contre le pavillon aux couleurs nationales : « Je ressens les bouillons du patriotisme jusqu'au plus violent emportement. Eh ! quel bon citoyen ne partage pas avec moi cette louable ardeur ? Oui, je dis qu'il est profondément coupable, celui qui rejette et méprise les couleurs nationa-

(1) Cf. *Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants*, 1791. On pourrait croire, d'après Halem, que ces paroles sont de Mirabeau. Mais les trois premières phrases, depuis « Je rends hommage aux principes... » jusqu'à « l'éloignement du cardinal Mazarin... » sont tirées d'un discours prononcé par Lally-Tollendal le 13 juillet 1789 (p. 475 des *Lettres de Mirabeau à ses commettants*). Le reste est extrait du discours par lequel Mirabeau répondit le 16 juillet 1789 à Mounier qui déniait à l'Assemblée le droit de demander le retour ou l'éloignement d'un ministre (*Id.*, p. 498-502).

les. On les verra voguer sur les mers, on les verra dans nos armées, elles traîneront partout après elles, je ne veux pas dire la victoire, mais le symbole d'une paix universelle. » C'est aussi ce que les aristocrates sentirent profondément hier, lorsque le grand démocrate Barnave fut élu président(1). Ils comprirent que ce nouveau feu avait été attisé au club des Jacobins et ils firent les vers suivants :

Le club des Jacobins reprend de l'énergie,
Il occupe de lui tou[illegible].
Hélas ! c'est comm[illegible]cendie,
Dont le foyer s'accroît [illegible]lestruction.

Mais le pis fut qu'ils calomniè[illegible]t la Société, et des journalistes publièrent des horreurs c[illegible]mme celle-ci, qu'un jour le poignard de Clément le régicid[illegible] avait été déposé solennellement dans l'assemblée (2).

DIXIÈME LETTRE

Le Louvre. — Les salles de l'Académie de peinture et de sculpture. — Lebrun et ses toiles d'*Alexandre*, l'*Achille* de Regnault, l'*Hector* de David. — Visites aux ateliers de Houdon et de David.

Paris, le 1er novembre.

J'ai toujours regardé comme un des plus charmants endroits de l'*Iliade* celui où le poète dépeint son Jupiter, assis

(1) La nomination de M. Barnave, disait l'*Orateur du peuple* (n° X, p. 80), est « un triomphe pour le parti patriote dans ce moment surtout où il vient de recevoir un échec douloureux ».

(2) Un des poètes des *Actes des Apôtres* (n° 179, p. 9) fait ainsi parler un jacobin :

A vivre libre ici chacun de nous s'engage,
Sans qu'un seul préjugé nous gêne un seul instant ;
De la Ligue nos mœurs vous retracent l'image,
Et, comme jacobin, je puis impunément
Devenir régicide, et passer pour Clément.

Cf. Dubois-Crancé, *Analyse de la Révol. fr.*, p. lung. 1885, p. 52. « Les royalistes firent courir le bruit qu'il s'assemblait nocturnement aux Jacobins une bande de régicides ; que Barnave, après un discours très animé, avait fait apporter, par le prieur des Jacobins, le poignard de Jacques Clément, et que toute la Société avait juré sur ce poignard la destruction de la monarchie française. »

sur le sommet de l'Ida ; au pied de la montagne les Troyens et les Grecs engagent une lutte ardente, et le dieu tourne ses regards vers les innocents Éthiopiens, qui se nourrissent du lait de leurs vaches. Lorsque à moitié étourdi par les combats des démagogues et des monarchistes, je reviens de l'Assemblée nationale dans ma petite chambre, presque aussi élevée que le mont Ida, je songe à ce passage de l'*Iliade* (1) ; et moi, qui ne vois pas au loin comme Jupiter, mon imagination me reporte alors dans les tranquilles vallées de l'Helvétie, chez les bons habitants de Grindelwald et du Hasli-thal, qui jouissent paisiblement des fruits de la terre et vivent sous des lois équitables, sans demander qui les a faites (2).

Mais pas n'est besoin à Paris de tourmenter son imagination pour trouver les contrastes les plus frappants. Du foyer de la liberté publique où nous étions ensemble dans ma dernière lettre, suivez-moi au Louvre, sur le balcon d'où Charles IX tirait de ses propres mains sur ses sujets. C'est avec un frémissement d'horreur que j'ai posé le pied sur ce théâtre du meurtre.

L'imposant chef-d'œuvre de l'architecture, la célèbre colonnade du Louvre de Claude Perrault, avec ses colonnes cannelées d'ordre corinthien, m'arrête souvent dans mes courses : une vaste place s'étend devant elle et permet d'en jouir. On pourrait se dispenser de voir les appartements intérieurs. Les chambres du Grand Conseil étaient autrefois les chambres de la reine. Elles sont dans le vieux goût, dorées de tous côtés, mais ornées de quelques bons tableaux où Romanelli (3) a peint des épisodes de l'histoire de Moïse.

(1) Cf. l'*Iliade*, ch. XIII, v. 1-6. C'est sur les Thraces et les Scythes, et non, comme dit Halem, sur les Éthiopiens que Jupiter détourne ses regards. Peut-être Halem, qui avait lu les *Jardins* de Delille et les cite plusieurs fois, se souvient-il de ces vers du poète (chant IV, v. 4-10) :

Homère qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur atteignant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs, et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.

(2) Voir la première partie du voyage, introduction, p. 78.
(3) Romanelli, né en 1610 et mort en 1662 à Viterbe, appelé en France par Mazarin.

la copia, surtout dans l'*Entrée à Babylone*, et — oh ! ces antiquaires ! — fut inexact à force de vouloir être vrai. On cherche en vain sur ce beau visage la fierté du conquérant de l'univers. La *Descente de croix* du même maître excite des sentiments tout autres et plus agréables. C'est l'original du tableau d'autel, qu'on nous a montré dans l'église des Carmélites de Lyon comme l'original, et la différence est celle... d'un original et d'une copie.

C'est beaucoup, après avoir vu ces Le Brun, de pouvoir s'arrêter auprès de quelques toiles nouvelles. Renaud (1) a peint en 1783 l'*Éducation d'Achille*. L'adolescent qui tend son arc en présence du vieux Chiron, fixe sur son maître un regard pénétrant, et l'artiste a su mettre dans les yeux d'Achille une confiance modeste, le pressentiment de sa force future, bref la conscience de sa divinité. Dans la même année David donna sa *Mort d'Hector* ; le héros est étendu sur un lit de repos, et une couronne de lauriers entoure ses tempes pâles ; Andromaque, assise près de lui, lui tient la main et détourne la tête, dans l'excès de sa douleur, — qui dépasse peut-être les limites de la peinture et va jusqu'à la contorsion. Son vêtement est parfaitement jeté ; mais ce que l'artiste a le mieux réussi, c'est l'enfant entre les genoux d'Andromaque ; d'un geste touchant, Astyanax étend la main vers sa mère, et le regard qu'il lève sur elle est à la fois affectueux, inquiet, consolant (2).

On trouve dans la salle des antiques, au rez-de-chaussée du Louvre, un grand nombre de statues, de bustes et de bas-reliefs. Je ne parlerai pas des copies des antiques. L'*Amour* de Bouchardon est un original : le regard à la fois doux et moqueur, il transforme en arc la massue d'Hercule ; le bois fortement taillé se courbe déjà sous la pression de sa main. L'idée est charmante. Aussi la reine a-t-elle

réellement que la tête de Minerve à laquelle il a donné un air plus mâle en l'adaptant à son sujet. »

(1) Renaud, comme le nomment tous ses contemporains, et de son vrai nom Regnault (Jean-Baptiste), né le 19 octobre 1754 et mort le 12 novembre 1819 à Paris, pensionnaire à Rome, avait été reçu académicien en 1783 pour son tableau de l'*Education d'Achille par le centaure Chiron*. Cf. sur ce tableau la *Corresp. litt.*, XIII, p. 445, et les *Mém. secrets*, XXIV, p. 23.

(2) Cf. sur le tableau de David *La douleur et les regrets d'Andromaque sur le corps d'Hector, son mari*, la *Corresp. litt.*, XIII, p. 444, et les *Mém. secrets*, XXIV, p. 22.

bâti pour cet Amour, qu'elle a fait reproduire, un temple à Trianon. Dans les yeux railleurs du dieu, je lisais ces mots :

On ne peut rien contre mes charmes;
Je garderai toujours mes armes
Et me ris de tous les décrets.

On passe avec respect devant les autres statues de marbre, qui représentent les hommes les plus illustres de ce siècle et du siècle dernier. Ils sont tous là, reproduits en grandeur naturelle, d'après les meilleurs portraits : Pierre Corneille, le maréchal Catinat, Vauban, d'Aguesseau, Fénelon, Sully, l'Hôpital, Turenne, Bossuet, Descartes, Pascal, La Fontaine, Montesquieu, Duquesne, Montausier, Luxembourg. Les maîtres qui ont cherché à s'immortaliser en même temps que leurs grands sujets, sont Mouchy, Pajou (1), Houdon et autres. Toutes ces statues sont destinées à être exposées dans la grande galerie du Louvre, qui doit devenir un musée. Ce que je ne cherchais pas là, c'était le modèle de la Bastille, fidèlement façonnée avec les pierres mêmes de ses ruines. C'est une spéculation du sieur Palloy; cet entrepreneur a envoyé aux 83 départements du royaume un modèle semblable qui sera conservé dans chaque chef-lieu en souvenir de l'époque glorieuse où le sceptre du despotisme fut brisé sur les créneaux fumants de la forteresse (2). « S'il faut, disait Mirabeau après la prise de la Bastille, s'il faut à nos derniers neveux une médaille du despotisme, laissons debout les sourcilleuses tours de Vincennes (3). »

(1) Mouchy, né en 1734 et mort en 1801 à Paris, élève de Pigalle, académicien, auteur de nombreuses statues, de Sully, de Montausier, de Luxembourg; Pajou, né en 1730 et mort en 1809, à Paris, a, comme on sait, exécuté les statues de Descartes, de Turenne, de Pascal, de Bossuet et de Buffon.

(2) Cf. Victor Fournel, *Le patriote Palloy et l'exploitation de la Bastille*, 1892, notamment p. 29 et suiv. « Presque tous les journaux, écrivait le *Patriote français* du 18 décembre 1790, ont retenti des louanges de ce digne et généreux citoyen. Il ne s'est pas contenté de contribuer à la démolition de la Bastille; il a voulu en perpétuer le souvenir. Des pierres de la Bastille, il en a fait de petits modèles ou copies qu'il a destinés pour tous les départements, pour être portés même au delà des mers. Ces monuments vivants de la barbarie du despotisme ont été partout accueillis avec enthousiasme. » Le 15 octobre, Titon Bergeras, chargé par Palloy de remettre à chacun des départements le modèle de la Bastille, se présentait aux Jacobins et prononçait le discours qu'il se proposait de faire dans sa tournée (*Courrier* de Gorsas du 17 octobre, p. 248).

(3) Cette citation est tirée par Halem de la XIXe *Lettre* de Mirabeau à ses commettants, p. 32; Mirabeau vient de dire que « l'antique édifice est tombé

Houdon et David vivent tous deux à Paris, et comme leurs œuvres m'attiraient, j'allai voir l'un et l'autre dans leur atelier. Je fus chez Houdon dimanche dernier, en très brillante compagnie. Il avait distribué un nombre considérable de billets pour qu'on vînt voir la fonte de la statue en bronze de l'*Écorché*, destinée à l'Académie des beaux-arts. Grâce à la bonté d'un ami, j'eus un de ces billets et le soir, lorsque je fis ma visite, je me trouvai dans une cohue de ci-devant où je ne distinguai que Mme d'Orléans et M. de Chartres. A dire vrai, on ne voit pas grand'chose de la fonte. Elle semble n'être qu'une occasion pour l'artiste de montrer ses œuvres dans une éclatante lumière, aux regards du beau monde. La vaste salle où ses œuvres sont exposées, était éclairée d'en haut d'une manière très favorable. Une des statues principales, dont nous vîmes la maquette, est celle de Washington. Elle sera érigée quelque part, aux États-Unis, et Houdon a fait exprès le voyage d'Amérique pour étudier son original. L'image, telle qu'elle sera taillée dans le marbre, était là maintenant, entièrement achevée, de même que les statues de la place Wilhelm à Berlin. Washington est debout, dans le costume moderne, en uniforme d'officier, un jonc à la main. Son épée pend à côté de lui, au pied d'une colonne. Sur son visage règne une calme grandeur. Il y avait tout près une maquette plus petite dont l'idée n'a pas trouvé d'approbation : elle représentait le héros dans un vêtement plus pittoresque avec le gilet et le manteau. Un chef-d'œuvre de Houdon, selon moi, c'est sa *Diane nue* avec ses flèches et son arc. C'est aussi sa *Frileuse* : une charmante jeune fille sort à peine du bain ; elle a jeté sur sa tête et ses épaules un vêtement dans lequel elle s'enveloppe, et, tremblant de froid, elle resserre les épaules; l'image est tout à fait attrayante ! Pareillement, le buste expressif, parlant, de l'acteur La Rive me causa grand plaisir : je l'ai vu jouer dans le *Cid* et dans *Pygmalion*, et je l'ai reconnu sur-le-champ (1). Les bustes de La Fontaine

dès le premier choc », et qu'il faut « mettre à profit la destruction de cette forteresse de la tyrannie qui, depuis deux cents ans, était la honte et l'effroi de la capitale ».

(1) Barère, dans ses *Mémoires* (IV, p. 247), regarde ce buste de La Rive comme la plus belle tête d'expression que Houdon ait jamais exécutée.

et de Molière sont également d'une remarquable beauté, ainsi qu'une tête de jeune fille, l'idéal de l'ingénuité, de l'innocence féminine. Une fondation de la ville de Paris assure une dot à des filles pauvres. Il y a quelques années, lorsque cet argent fut distribué, une douce jeune fille, qui d'ailleurs avait tous les titres, se présenta à l'hôtel de ville. Quand on lui demanda qui était son fiancé, elle baissa les yeux d'un air timide, confus. On insista, et elle répondit: « J'ai cru qu'ici on fournirait de tout (1). » Le visage d'une jeune fille, qui, dans sa simplicité, put tenir ce propos, voilà ce qu'Houdon a idéalisé. Les yeux sont baissés, et la figure exprime tant de pudeur et de naïveté que je ne pouvais m'en séparer; si j'avais eu le choix, j'aurais préféré cette petite tête à bien des têtes de héros. Je vis encore la maquette d'un monument de Gessner. Il représente l'Éternité avec son serpent dont la queue se replie en cercle. La déesse dans son vol, dépose une couronne sur l'urne à demi voilée du poète. Belle idée, mais qui, à vrai dire, ne caractérise pas suffisamment notre Théocrite (2).

Je suis tout aussi content de ma visite chez le peintre David, qui a son atelier au rez-de-chaussée du Louvre. Les toiles que j'avais vues de lui me l'annonçaient déjà comme un homme qui sait trouver de grandes situations, et après les avoir développées dans son imagination, les représenter grandement à la manière de Raphaël. Je vis dans son ate-

(1) Cf. *Mém. secrets*, XI, p. 233-234 (19 avril 1778) : « En 1774, la ville, au lieu de donner des fêtes vaines en l'honneur du mariage de M. le comte d'Artois, imagina de marier des filles ; de ce nombre fut Mlle Lise. Lorsqu'elle se présenta pour se faire inscrire, on lui demanda où était son amoureux. Elle répondit qu'elle n'en avait point, qu'elle croyait que la ville fournissait de tout, et la ville, en effet, lui choisit un mari. La figure d'une pareille niaise était à conserver. » L'anecdote de Lise Noirin est également rapportée au tome second, p. 135, de *Paris, Versailles et les provinces au* XVIIIe *siècle* (4e éd. de 1817) : « Houdon voulut voir cette fille, et en fit un buste très ressemblant, un des chefs-d'œuvre que les curieux allaient admirer dans son atelier. »

(2) Halem avait déjà comparé Gessner, qu'il nomme « l'orgueil des Allemands » et « mon Gessner », à Théocrite (voir la pièce de vers intitulée « La Muse de Théocrite », *Poesie und Prose*, p. 305). Sur Houdon et les œuvres citées par Halem, cf. la *Corresp. litt.*, XIII, p. 447, et XIV, p. 297 ; les *Mém. secrets*, XI, p. 233 et 239-240; XXXVI, p. 396, et les articles d'Anatole de Montaiglon et de Georges Duplessis dans la *Revue universelle des arts* de 1855 ; t. Ier (Houdon, sa vie et ses ouvrages) ; t. II (Catalogue de l'œuvre de Houdon). Une notice de M. de Mayer, insérée dans le *Journal encyclopédique* (mars 1789, p. 493), contient quelques détails sur le monument de Gessner auquel les Zurichois seuls avaient souscrit, et qui « devait reproduire dans une allégorie ingénieuse ce que fut le poète ».

lier deux nouveaux et vastes tableaux qu'il destine au Musée ; ils dépassèrent mon attente.

L'un de ces tableaux nous montre le premier Brutus, qui condamna ses fils à mort parce qu'ils avaient pris part à la conjuration des Tarquins. Plusieurs peintres ont déjà traité ce sujet ; mais tous diffèrent par le choix du moment. Füger représente l'instant entre la sentence et le supplice : les fils sont conduits au billot ; mais les regards suppliants de l'assistance, fixés sur le père, font encore espérer leur grâce (1). Le second peintre qui ait osé aborder le sujet, Lethière (2), cherche à ôter cette espérance et montre déjà la tête sanglante d'un des fils ; mais on fuit devant le sang, et l'on éprouve cette double crainte que le sang du second fils soit répandu et qu'il ne soit pas répandu. Je serais bien près de soutenir que David a fait le choix le plus heureux ; il a opté pour le moment qui suit l'exécution, et il a su néanmoins nous épargner l'horrible vue de l'endroit du supplice. Brutus, qui souffre en dedans de lui-même et dont le désespoir s'empreint terriblement sur la face, s'est réfugié près du dieu tutélaire de Rome, dans l'obscurité du premier plan. Mais, à quelque distance derrière lui, on apporte le cadavre de son fils, et, près de lui, sa femme et ses enfants accueillent par des pleurs l'arrivée du cadavre en s'étreignant silencieusement, l'un cachant dans le sein de l'autre un visage baigné de larmes. Brutus entend tout, et il se tait. Une pensée sillonne son front : Ah ! si le crépuscule qui m'entoure se changeait en ténèbres ! Il dévore sa douleur, des mouvements convulsifs l'agitent jusqu'aux extrémités, et ses pieds se tordent. Grande et belle image que j'admirerais pleinement s'il y avait plus de noblesse dans les traits du héros, et une grandeur d'âme plus apparente et plus sensible ! Et d'ail-

(1) Füger (Frédéric-Henri), né à Heilbronn, le 8 décembre 1751, mort à Vienne, le 5 novembre 1818, élève d'Œser, fixé à Vienne par les bienfaits de Marie-Thérèse qui le pensionna durant sept années en Italie, directeur de l'École de peinture et de sculpture. Il est surtout connu par les dessins qu'il composa pour la *Messiade* de Klopstock et dont Halem parle avec admiration dans son essai sur le poète (*Schriften*, III, *Pros. Aufsätze*, p. 303-306).

(2) Lethers — que Halem imprime Le Ties — et plus exactement Lethiers ou Lethière, de son vrai nom Guillaume Guillon (1760-1832), était fils d'un créole de la Guadeloupe qui portait le titre de baron ; il s'appelait ainsi, parce qu'il était le troisième enfant de la famille.

leurs, le spectateur ne devrait pas douter un seul instant que le malheureux souffre, parce qu'il a conscience d'une mauvaise action. En revanche, je donne mon admiration tout entière au second tableau, qui paraît être aussi la toile préférée de l'artiste. David a conçu l'idée de représenter les préparatifs du célèbre combat des Horaces et des Curiaces. Son imagination s'est figuré le père des Horaces vouant ses fils à la grande lutte pour la patrie. Le père tient trois épées dans sa main et il prie, les yeux levés au ciel; ses trois fils, la main droite étendue vers les épées, jurent de vaincre ou de mourir pour leur pays. L'expression différente que le peintre a su donner aux visages de ces guerriers qui prêtent le même serment est digne d'un maître. Le visage du premier annonce la noblesse, la gravité, la maturité du caractère : combattre et mourir pour sa patrie ne coûte aucun effort à sa grande âme; il aurait combattu, il serait mort même sans serment. Le second, aux traits juvéniles et moins remarquables, ne s'est visiblement enflammé qu'après son serment, et les yeux du troisième ont une merveilleuse expression de généreux enthousiasme et de complet sacrifice. Au loin se tiennent, affligés, les frères et les sœurs des Horaces, et leur mère qui se penche sur trois de ses enfants comme pour les protéger. La fiancée d'un des Curiaces, Camille, se distingue surtout dans ce groupe par sa beauté, sa grâce et sa noble tristesse. Éplorée, accablée de douleur, elle appuie sa tête languissante sur une de ses parentes, et n'ose pas troubler dans leur serment ceux qui se vouent au combat (1).

C'est une belle composition; aussi a-t-elle fait une éclatante fortune à la grande fête de la Fédération. Sur l'autel élevé au Champ-de-Mars, on avait, d'ailleurs assez mal, copié la scène des Horaces, en écrivant au-dessous le serment d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi. J'encourageai David à profiter des dispositions politiques de la France et à peindre un sujet révolutionnaire. Il me montra une grande toile déployée devant lui; elle était justement con-

(1) Voir sur le *Serment des Horaces*, exposé au Salon de 1785, et sur le *Brutus*, exposé au Salon de 1789, la *Corresp. littér.*, XIV, p. 288-291, et XV, p. 535-537, ainsi que les *Mém. secrets*, XXX, p. 179-181.

sacrée à l'exécution d'une semblable idée, mais il ne me dit pas en quoi cette idée consistait. Ma prochaine lettre vous donnera le mot de l'énigme.

ONZIÈME LETTRE

Voyage de Paris à Versailles. — Sèvres et sa manufacture de porcelaine. — Le château de Bellevue. — Versailles. — Le château. — Son aspect extérieur. — Beautés de l'intérieur et œuvres d'art. — La galerie de tableaux. — Château et jardin du Petit Trianon. — Splendeur extérieure du Grand Trianon et sa ménagerie. — Histoire de l'origine de la liberté gauloise. — Monument du serment de la nation française au Jeu de Paume. — Histoire de son érection solennelle. — Visite aux Jacobins. — Discours de M. Dubois de Crancé au sujet d'un monument national. — Effet et conséquences de cette proposition. — Adresse rédigée par Mirabeau et envoyée à l'Assemblée nationale. — Extrait de cette adresse.

Paris, le 5 novembre,

Pour changer, nous avons fui, par deux fois, loin du tumulte de Paris, à Versailles, la ville morte. On laisse Saint-Cloud à droite et Sèvres à gauche. La route a 4 lieues de long; elle était jadis éclairée la nuit; elle l'est encore jusqu'à Saint-Cloud, où séjourne maintenant la cour. A partir de l'endroit où la route bifurque pour se diriger vers Saint-Cloud, il n'y a plus de réverbères, et le chemin se désemplit.

Le village de Sèvres est situé à 2 lieues de Paris, sur la rive de la Seine. Sa manufacture de porcelaine est encore en pleine prospérité et occupe plus de 800 personnes. Nous avons parcouru toutes les salles et suivi les ouvriers depuis le commencement jusqu'à la fin de leur besogne : couverte, peinture, dorure. Enfin, nous avons visité le grand magasin qui contient les objets une fois achevés. Parmi les pièces auxquelles on travaillait, nous avons remarqué un

[illegible] figures sur champ [illegible] peintre et du doreur [illegible] arabesques domine encore [illegible] mais tout est tellement [illegible] Le magasin n'a [illegible] les plus beaux [illegible] en biscuit dont les [illegible] chefs-d'œuvre de la [illegible] une paire de [illegible] et qu'on estimait [illegible]

[illegible] au bord de [illegible] qu'on nomme [illegible] en effet une vue tout à [illegible] de villages, [illegible] de la Seine. [illegible] Mme de Pompadour [illegible] Bellevue et y bâtit le [illegible] temps à autre, les [illegible]

[illegible] les habi- [illegible] et les [illegible] Le château est [illegible] par l'étendue [illegible] du style. [illegible] d'aigle. Mais [illegible] informes, il [illegible] La solitude règne [illegible] garnissait les cham- [illegible] dans un garde-meuble, et [illegible] reviendra plus. [illegible] parce qu'ils ont ré-

[illegible] par Josiah [illegible] surnommé le [illegible]

[illegible] royal, ce [illegible] le livre d'Edmond et [illegible] et le *Guide* [illegible]

[illegible] *France*, trad. [illegible] blage de bâtiments, un [illegible] édifice. »

cemment nommé juges quelques démocrates déclarés (1), mais on peut trouver très naturel qu'après la scène de meurtre du 5 octobre de l'an dernier, le séjour de Versailles soit devenu odieux au roi et à la reine (2). Nous passâmes rapidement de la vaste salle de spectacle et de la chapelle de marbre dans le salon d'Hercule où Le Moine s'est immortalisé par l'*Apothéose d'Hercule*, qu'il a peinte au plafond. Cette salle est également ornée d'un superbe tableau de Paul Véronèse, *le Christ chez Simon le pharisien et Madeleine baignant de ses larmes les pieds du Sauveur*. Cette toile, digne du Titien, est un présent de la République de Venise à Louis XIV. Du salon d'Hercule, on arrive dans le salon de l'Abondance, ainsi nommé parce que Houasse y a peint *l'Abondance et la Libéralité* (3). On entre ensuite dans le salon de *Vénus*; car c'est là que, par l'art de Houasse, cette déesse, que couronnent les Grâces, trône sur son char attelé de colombes, au milieu d'hommes et de dieux. Je traversai en hâte la salle de Diane pour me rendre au salon de Mars où m'arrêtèrent Paul Véronèse et Le Brun. Avec le premier, on se mêle volontiers aux *Pèlerins d'Emmaüs*. Avec le second, je m'inclinai, à la suite de la malheureuse *Famille de Darius*, devant le conquérant de

(1) Les électeurs de Versailles avaient nommé juges de paix Robespierre, Bouche et Blauzat [illegible] par Buzot [illegible] *Patriote* [illegible] qu'aux élus. » « Elle [illegible] les ministres et [illegible] la contre-révolution [illegible] Cloud et que le château de Versailles [illegible] la garde nationale de Versailles [illegible] ville, disaient-elles [illegible] vous, qui ne [illegible] la pitié et la sensibilité [illegible] efforts impuissants [illegible] indigné de l'offense [illegible] répondit à cette [illegible] sailles, et je [illegible] particuliers [illegible] *nique de Paris* [illegible] « quelque [illegible] députés de Versailles [illegible]

(2) Le roi ne [illegible] dans le parc de Clagny [illegible] garde nationale [illegible] titude », tourna [illegible] aussi p. 1[illegible].

(3) Et non la Liberté [illegible]

l'univers, et je sympathisai alternativement avec les personnages, j'éprouvai leurs sentiments divers, ceux de la vieille mère profondément affligée qui se penche vers la terre tout près d'Alexandre, et ceux de la brillante épouse de Darius et de son cortège dont les regards, élevés vers le vainqueur, expriment plutôt la curiosité et l'inquiétude que la tristesse. Je me rappelai alors une idée dont Marmontel s'est armé contre Shakespeare : « Si Le Brun, dit-il, avait mis des soldats ivres autour de la tente d'Alexandre, un Anglais n'en serait-il pas choqué? Pourquoi donc ce mélange ne le blesserait-il pas dans les œuvres du poète (1)? » La réponse découle bien naturellement de la nature de la peinture et de la poésie. Celle-ci représente une action progressive; celle-là doit se limiter au moment (2). Près de la tente de Coriolan, où la mère du héros et sa femme, tenant son fils par la main, apparaissent suppliantes, Shakespeare n'a pas campé non plus des soldats ivres.

Au salon de Mercure, on admire maintenant (car de temps en temps on change les tableaux) une œuvre de Carrache, *Saint François mourant et consolé par un ange*, et une œuvre de Salvator Rosa, *l'Ombre de Samuel*. Dans la salle du trône (3) il ne manque rien pour le moment... que le trône. Enfin, par les salons de la Guerre et de la Paix on arrive dans la grande galerie qui forme avec les salons que je viens de nommer, toute la façade du château du côté des jardins.

Nous avons également vu la salle d'attente (4), d'où l'on

(1) Voici le passage tout entier de Marmontel qui se trouve dans son *Discours sur la tragédie* (p. xxxvij), en tête des *Chefs-d'œuvre dramatiques ou recueil des meilleures pièces du théâtre françois* (1773) : « Il n'y a pas un Anglais instruit et cultivé qui ne fût choqué de voir un mélange indécent dans la composition d'un peintre, comme si Le Brun, par exemple, avait mis des soldats ivres autour des tentes d'Alexandre. Pourquoi donc ce même assemblage ne blesserait-il pas le goût dans les compositions d'un poète? La scène est un tableau vivant. »

(2) On voit que Halem a lu le *Laocoon* de Lessing.

(3) La salle du trône se nommait le salon d'Apollon. Il y avait là, dit d'Hézecques (p. 144), un trône sous un dais de damas cramoisi, « mais qui ne servait jamais; il était très rare que le roi donnât des audiences du haut du trône, et ce n'était jamais sous celui-là ».

(4) Cette « salle d'attente » n'est autre que l'Œil-de-Bœuf, ainsi nommé de la croisée ovale de la voûte; les courtisans seuls y entraient; les étrangers passaient dans la grande galerie. Au 5 octobre, la reine s'enfuit chez le roi

va dans les appartements du roi et de la reine, situés en face l'un de l'autre. C'est par cette salle que dans la fameuse nuit la reine s'enfuit à demi nue auprès de son mari. Le Suisse qui nous conduisait était peut-être bien informé ; à plusieurs reprises il nous assura que le peuple n'était pas arrivé jusqu'à la chambre de Marie-Antoinette et que la souveraine n'avait jamais été en danger, puisqu'elle pouvait se rendre de sa chambre dans celle du roi par un escalier dérobé, et sans passer par la salle d'attente.

La galerie de tableaux n'est pas dans le château même. Elle se compose de quatre chambres qui ne sont pas belles, mais elle possède quelques œuvres remarquables. Sur les deux côtés d'une grosse ardoise, Michel-Ange a traité le même sujet : *David debout sur Goliath qu'il a terrassé et brandissant le glaive*. L'ardoise est placée au milieu de la chambre sur un tréteau, et je crois qu'on pourrait très bien la scier en deux ; il serait ainsi plus aisé d'observer la différence d'exécution. Je vis encore dans cette galerie les *Pèlerins d'Emmaüs*, du Titien, un beau paysage de Claude Lorrain, beaucoup de toiles du Guide, *Hercule luttant avec Antée*, *Hercule combattant l'hydre de Lerne*, *Hercule sur le bûcher*, le *Centaure enlevant Déjanire*, un *Saint François*, etc. Un tableau français (1), plein de goût, représente l'*Union du Dessin et la Peinture :* le Dessin, jeune homme florissant de beauté à qui l'imagination rayonne dans les yeux ; la Peinture, femme grave, réfléchie, tenant pinceau et palette. Je citerai aussi une noble image du vieux *Bayard*, par Giorgone. Mais le joyau de la collection, c'est la *Sainte Famille*, de Raphaël. Ce tableau avait d'abord été peint sur bois, mais il commença à s'effeuiller, et il y a quelques années, grâce au procédé nouveau de Hacquin et de Picault (2), il fut en-

par l'Œil-de-Bœuf, pendant que Louis XVI, inquiet, venait la chercher par un passage secret qui réunissait les deux chambres. (D'Hézecques, 311 ; P. de Nolhac, *La reine Marie-Antoinette*, 1892, p. 295, et *Le château de Versailles*, 1889, p. 41.)

(1) Ce tableau, *l'Union du dessin et de la couleur*, n'est pas, comme dit Halem, une œuvre française ; il est du Guide, et on le voit aujourd'hui au Musée du Louvre.

(2) On sait que Picault a rentoilé la *Charité* d'André del Sarto et le *St Michel* de Raphaël, que Hacquin rentoila de même la *Vierge de Foligno*. Voir dans l'édition française du *Raphaël* de Passavant (II, p. 621-629) l'appendice sur la restauration des tableaux de Raphaël en France et le rapport adopté dans

levé du bois et mis sur toile, sans souffrir, à ce qu'on assure, de la transposition. Cette œuvre n'attire guère par le coloris; mais elle gagne à mesure qu'on la considère et qu'on se familiarise avec la beauté de l'invention, avec la parfaite ordonnance, avec la grâce répandue sur l'ensemble. On peut, en art, surpasser Raphaël; mais personne, comme a dit Mengs avec tant de vérité, ne sentira comme lui. Je vois encore la figure de sainte Anne, vieille, dévote, recueillie, et jusqu'au fichu qu'elle a noué autour de sa tête; de ses deux mains elle tient devant elle l'enfant Jean, et le petit, plein d'une naïve piété, joint ses mains pour prier. L'enfant Jésus, au visage aimable et parlant, se cramponne à sa mère qui baisse vers lui son doux regard et le prend avec complaisance sur ses genoux. Joseph, appuyé sur un bras, contemple la scène d'un air grave. Au-dessus, plane une gracieuse figure d'ange avec une couronne de fleurs. Ou je me trompe fort, ou ce doit être la même composition que je vis à Mannheim sur un tableau bien plus petit qu'on vénère là-bas comme un original de Raphaël (1).

En 1787, Mme Vigée-Lebrun a fait un portrait de la reine avec ses trois enfants. Je ne puis m'empêcher d'en parler. Jamais je n'ai vu de portrait à la fois plus fidèle et plus beau. Madame Royale, aux traits charmants, expressifs, se serre contre sa mère dont elle enlace le bras droit, et lève vers elle ses regards affectueux. A gauche le Dauphin, mort depuis, est debout, près d'un berceau. La reine tient sur ses genoux le plus jeune de ses enfants, le dauphin actuel. La grâce, l'intelligence se répandent sur le visage de la souveraine. J'admire avec quel art le peintre a su rendre la couleur des étoffes. La soie brune du vêtement de

les séances du 1er et 3e vôse an X et présente à l'Institut national par Guyton de Morveau, Vincent, Taunay et Berthollet (les quatre commissaires y rendent compte des moyens efficaces de restauration qu'on a mis jusqu'alors en usage, et ajoutent que cet art a fait de nouveaux progrès à Paris sous la direction du citoyen Hacquin dont ils vantent l'intelligence, l'adresse et l'habileté.

(1) Voir, sur tous ces tableaux, Piganiol de la Force, *Nouvelle description des châteaux et parcs de Versailles et de Marly*, 9e éd., 1764, t. I, p. 86-87 (*le Christ chez Simon*), 89-100 (*l'Apothéose d'Hercule* par Le Moine), 100 (*Salle de l'Abondance*), 146-148 (*la Famille de Darius*), 148-149 (*les Pèlerins d'Emmaüs*, de Véronèse, avec le jugement de Nocret), 154-155 (*les Pèlerins d'Emmaus* du Titien), 159-162 (*la Sainte Famille* de Raphaël, avec le jugement de Mignard), 166-170 (*les Hercules* du Guide), etc.

Madame Royale et le velours rouge de la robe de la reine sont d'une beauté qui fait illusion (1). Nous eûmes bientôt l'occasion d'admirer le goût de Marie-Antoinette dans la disposition et l'ameublement de son château et de son jardin du Petit-Trianon (2).

> Semblable à son auguste et jeune déité,
> Trianon joint la grâce avec la majesté.
> Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle (3).

Le château est petit, mais orné et meublé avec tant d'élégance et de goût que je n'ai jamais rien vu de plus parfait en ce genre. Dans le boudoir, des arabesques, des bas-reliefs blancs sur fond bleu. Autour, des glaces dissimulées qu'on peut tirer à volonté. Partout on voit de tendres tableaux de Vien. Partout vous sourient des groupes variés d'Amours en biscuit. Tantôt c'est un Amour caché sous les fleurs ; tantôt le fripon se laisse vendre par une folâtre fillette ; tantôt il vise un but et l'on devine qu'il ne le manquera pas. Aussi, comme de juste, lui a-t-on bâti un temple dans le jardin. Ce jardin, tracé à l'anglaise, a, selon le goût d'aujourd'hui, ses rochers, ses allées bordées de rocs, ses ermitages et ses grottes. Mais le plus beau de tout, c'est un charmant village, de neuf maisons environ ; au milieu se trouve une pelouse verte, bordée d'un ruisseau qu'on passe sur de petits ponts très simples. Les maisons sont rustiques, il est vrai, mais très propres et pour la plupart couvertes de vignes grimpantes. Il ne manque rien à ce village, ni son moulin, ni sa tour, qu'on appelle tour de Marlborough. Tout est bien conservé. Mais les maisons qu'habitaient d'ordinaire les gens de service, sont vides ; et l'on n'entend plus les cris de joie qui remplissaient autrefois le

(1) Cf. sur ce tableau, qui fut envoyé au Salon de 1787 et qu'on voit aujourd'hui au Musée de Versailles, les *Mém. secrets*, XXXVI, p. 348-352 ; la *Corresp. litt.*, XV, p. 163 ; les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, I, p. 71-73, et ceux de d'Hézecques (p. 22 et 144), qui vit un jour, sous cette toile même, la reine avec sa famille, habillée de couleurs semblables, et qui put juger ainsi de la parfaite ressemblance.

(2) Cf. outre G. Desjardins, *Le Petit-Trianon*, d'Hézecques, *Souvenirs d'un page*, 1873, p. 244-249 ; Nolhac, *La reine Marie-Antoinette*, 1892, chap. IV, et les témoignages recueillis par Max. de La Rocheterie, *Hist. de Marie-Antoinette*, 1890, I, p. 286-308.

(3) Delille, *Les Jardins*, chant I, vers 89-91.

petit village aux fêtes coûteuses que la reine donnait presque chaque semaine. Il y a plus d'un an qu'elle n'a visité son séjour favori.

Si le Petit-Trianon intéresse par l'*intérieur*, c'est l'*extérieur* qui rend le Grand-Trianon remarquable. Il est bâti dans le goût oriental. Deux ailes, qui se terminent par deux pavillons, sont reliées par un péristyle de vingt-deux colonnes ioniques, la plupart en marbre rouge. Le toit à l'italienne est garni d'une balustrade ornée de vases et de groupes de petits Amours. Cet édifice, qui n'a d'ailleurs qu'un rez-de-chaussée, produit un effet d'une beauté peu commune. Mansard, dont les œuvres remplissent Versailles, est aussi l'architecte de Trianon. Jamais je n'entends prononcer son nom sans me rappeler en même temps avec quel art il savait flatter son Auguste. Les plans qu'il présentait à Louis XIV renfermaient des fautes si absurdes qu'elles frappaient le roi à première vue, et, de surprise, Mansard se récriait alors : « Sire ! vous n'ignorez rien. Vous en savez en architecture plus que les maîtres mêmes. » Il savait que les rois veulent corriger ; et, en homme avisé, pour que la beauté de l'ensemble ne fût pas gâtée, il laissait visiblement des points faibles (1).

C'est dans ce Trianon oriental qu'ont logé les envoyés de Tippoo-Saïb, qui, avec leur suite, composée de cinquante hommes, étaient ici l'an dernier, peu de temps avant la Révolution. Ils coûtèrent cher au roi, et ils partirent à regret, surtout le chef de l'ambassade, qui avait joui, dit-on, de grandes faveurs auprès des dames. Dans un pavillon particulier du jardin on vous montre les portraits de ces envoyés en grandeur naturelle et dans tout leur costume (2).

Les Indiens m'amènent à parler de la ménagerie, qui a perdu beaucoup, mais qui possède encore quelques ani-

(1) Halem écrit lui-même en note qu'il a tiré cette anecdote des « *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire* », p. 189.

(2) Le chapitre XV des *Souvenirs d'un page* (ambassade indienne, p. 229-235 et p. 246) donne de curieux détails sur la mission qui fut envoyée en France par Tippoo-Saïb, et reçue le 10 août 1788 en audience solennelle dans le salon d'Hercule. Cf. également les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun (I, p. 59-62) ; les ambassadeurs, dit-elle, lui parurent si extraordinairement pittoresques qu'elle voulut faire leurs portraits et se rendit à l'hôtel qu'ils habitaient. Kotzebue voit leurs figures en cire dans le cabinet de Curtius (*Flucht nach Paris* p. 108).

maux rares. J'ai vu un grand rhinocéros, âgé de 22 ans, dont l'aspect est effrayant ; un bubal (bœuf montagnard de l'Afrique), un couga, un faisan indien couronné, le plus bel oiseau qu'on puisse voir, et surtout un jeune lion de deux ans, qui vit avec un chien dans la plus grande intimité. Le lion se couche sur le ventre ; le chien, qui est venu avec lui de l'étranger, gambade autour de lui, saute sur lui, le tire par la crinière : il est comme une salamandre dans le feu (1).

Mais pourquoi vous attarderais-je dans des châteaux, auprès de tableaux et de lions qu'on voit partout ? Un plus rare objet nous appelle. Suivez-moi au berceau de la liberté gauloise !

Le 17 juin 1789 le Tiers État s'était, sur la proposition de l'abbé Sieyès, constitué en Assemblée nationale et une partie de la noblesse et du clergé s'était déjà jointe à lui, lorsque, le 20, la salle de l'Assemblée fut tout à coup fermée par ordre du roi et une séance royale annoncée par des hérauts d'armes pour le 22. Mécontents, les membres de l'Assemblée nationale erraient à l'aventure et, faute d'autre local, se réunirent dans la salle du Jeu de Paume, bâtiment qui, couvert d'un toit, mais ouvert de baies, ne les protégeait même pas contre le mauvais temps. C'est là qu'ils se communiquèrent leurs inquiétudes au sujet de la séance royale qui devait avoir lieu. C'est là que les saisit un noble enthousiasme pour la cause de la liberté, qu'ils voyaient en danger. C'est là qu'ils prêtèrent le serment solennel, de ne point se séparer et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeraient, jusqu'à ce que la Constitution fût établie et affermie sur des fondements solides.

La séance redoutée eut lieu le 23 juin. On sait que le roi annula les arrêtés qu'avait pris jusqu'alors l'Assemblée nationale et qu'il termina en ordonnant à l'Assemblée de se séparer aussitôt et à chaque ordre de reprendre ses séances particulières le lendemain matin. Conformément à

(1) Voir sur cette ménagerie les *Souvenirs d'un page*, p. 249; d'Hézecques cite également le faisan de la Chine qui « promenait gravement sa robe et son aigrette dorées », et « ce beau lion amené des forêts du Sénégal avec un chien, compagnon de son enfance, consolateur de son exil ».

cet ordre, les députés de la noblesse et une partie du clergé quittèrent la salle. Les autres demeurèrent à leurs places, et lorsque, bientôt après, le marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies, reparut pour rappeler à ceux qui restaient l'ordre du roi, Mirabeau se leva : « Je vous déclare, dit-il, que si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance de la baïonnette (1) ! » Tous les députés s'écrièrent : « Tel est le vœu de l'Assemblée ! » et le despotisme succomba.

Plein de ces idées, je visitai l'ancienne salle de l'Assemblée et la salle du Jeu de Paume. Dans cette dernière est suspendue une plaque d'airain encadrée dans une bordure de marbre vert antique, sur laquelle on a gravé le serment du 20 juin 1789. Une société de patriotes a fait faire ce monument et, tout récemment, le 19 juin 1790 (2), elle a déposé solennellement cette plaque dans l'Assemblée nationale devant la table du président. Un des députés de la société (3) prononça une courte harangue : « Trois habitants des Alpes, réunis sur les bords du lac des Quatre-Cantons, jurèrent de rendre la Suisse libre, et la Suisse fut libre. Leurs noms sont gravés sur les rochers, leurs vertus sont devenues la leçon des siècles, et le lieu où leur serment immortel est écrit, est encore aujourd'hui le point de ralliement et l'objet de la vénération de tous les hommes libres. Des Français ont fait graver sur le bronze le serment que les représentants ont prêté dans le Jeu de Paume. Ils le présentent à l'Assemblée nationale comme une offrande faite aux peuples et aux siècles. Demain, l'anniversaire du jour où il a été prononcé, ils le porteront religieusement et le placeront dans le lieu que vos vertus ont consacré. »

Menou qui remplaçait à la présidence l'abbé Sieyès, répondit ainsi : « L'Assemblée nationale avait promis solen-

(1) Halem cite ces fameuses paroles d'après le texte donné par Mirabeau dans la treizième *Lettre* à ses commettants (p. 10).

(2) Et non, comme dit Halem, « le jour anniversaire du serment » ; il est vrai qu'il était onze heures et demie du soir (*Révol. de Paris*, n° 52, p. 758).

(3) Cet orateur était Anaclet, ci-devant religieux de l'ordre de Saint-François, et non pas, comme on l'a dit, Gilbert Romme, le futur montagnard.

nellement l'année dernière de ne pas se séparer que la Constitution ne fût entièrement décrétée. Ce serment, elle l'a tenu et elle le tiendra ; je le renouvelle ici en son nom. Vous ne nous devez nuls remerciements, Messieurs, l'Assemblée nationale n'a rempli que ses devoirs ; mais c'est à vous, c'est aux citoyens de Paris, que dis-je, c'est à tous les Français qu'elle doit son existence, et à l'opinion publique, sa force. Soutenue par l'énergie et le courage qui animent la majeure partie des habitants du royaume, elle triomphera de tous ses ennemis, et verra bientôt le terme de ses opérations. Son but sera rempli, la France sera heureuse, et le monument que vous allez élever, sera l'autel autour duquel se rallieront tous les amis de la liberté. »

Le lendemain matin eut donc lieu l'entrée solennelle à Versailles. Les confédérés, chacun une branche de chêne à la main, traversèrent la ville en deux colonnes. Huit d'entre eux portaient la plaque d'airain. Leur suite grossissait à chaque pas. Un détachement de la garde nationale de Versailles les escortait, et à l'entrée du Jeu de Paume, ils furent reçus en grande cérémonie par les officiers municipaux, le maire en tête. La plaque fut scellée (1) et à l'aspect de ce monument tous les assistants renouvelèrent solennellement leur serment civique. Puis, après avoir crié « Vive la nation ! » les confédérés se constituèrent dans toutes les règles en une société qui prit le nom de Société du serment du Jeu de Paume. La fête eut pour conclusion un repas frugal de 250 couverts au Ranelagh du bois de Boulogne. Les bustes de Rousseau, de Franklin et de Montesquieu étaient au centre de la table. On prononça des discours, on porta des toasts à la conversion des aristocrates, etc., et les dames qui ne manquaient pas, eurent la galanterie de couronner de feuilles de chêne les députés de l'Assemblée nationale. Enfin, on apporta sur la table, à la place des bustes, un simulacre de la Bastille (2). Les conquérants de la Bastille s'approchèrent, croisèrent leurs sabres en signe de fédération et mirent

(1) Avec des pierres tirées des fondations de la Bastille et apportées de Paris par la Société.

(2) Que le compte rendu de la fête nomme « ce repaire des lâches vengeances du despotisme ».

l'image en pièces. Elle tomba, et du milieu de ses débris sortit le génie de la France régénérée. Un enfant en long habit blanc et à la ceinture tricolore, tenant d'une main une pique surmontée du bonnet de la liberté et de l'autre main la Déclaration des droits de l'homme, représentait ce génie. Il posa sur les bustes des couronnes de chêne et sur la tête des vainqueurs de la Bastille des couronnes de laurier. Deux cents exemplaires de la Déclaration des droits de l'homme se trouvèrent sous les ruines. On les distribua aux convives, et un poème, récité par M. Joseph (1), termina le banquet (2).

Tout cela, raconté au Jeu de Paume, à la vue même du monument récemment établi, intéresse doublement. Ces élans de la jeune liberté gauloise m'occupaient encore lorsque je me rendis le 31 octobre, dans la soirée, au club des Jacobins. Car, pourquoi le nierais-je ? bien souvent je préfère au plus bel opéra où danse Vestris, à la plus belle tragédie où paraît La Rive, le plaisir que je goûte ici, derrière les coulisses, à voir les Français à peine affranchis jouir de leur liberté et jouer avec leurs chaînes.

Après divers discours, un membre de l'Assemblée nationale, Dubois de Crancé (3), se leva et rappela aux assistants

(1) Ce M. Joseph était, comme Anaclet, un défroqué, et naguère gardien des Capucins ; le journal les *Révol. de Paris* (n° 52, p. 759) déclare qu'il ne peut résister au plaisir de citer au moins les quatre vers suivants de M. Joseph :

Et toi, dans tous les cœurs, Louis, vois ton empire,
Il est digne de nous, il est digne de toi :
C'est sur les murs fumants où le despote expire
Qu'il est beau d'être roi.

(2) Cf. la brochure d'où Halem a tiré tous ces détails et qui s'intitule *Le monument élevé dans le Jeu de Paume le 20 juin 1790, détail extrait des procès-verbaux de la Société du Serment du Jeu de Paume ;* on la trouvera dans les pièces justificatives, p. 79-89, de l'étude de Vatel, *Notice historique sur la salle du Jeu de Paume*, 1883. Voir aussi Alex. Lameth, *Hist. de l'Assemblée constituante*, II, p. 449-450 ; il assistait au banquet du Ranelagh que présidait Romme, et il raconte qu'après le repas il se promena dans le bois de Boulogne avec son frère, Barnave et Du Port, que tous quatre étaient frappés de l'enthousiasme qui avait pu maintenir dans le silence une réunion de près de deux cents individus aussi ardents, aussi exaltés. « Cette teinte de puritanisme qui s'était fait remarquer dans leur contenance comme dans leurs idées, avait quelque chose d'effrayant, et nous inspirait pour l'avenir des craintes que la plupart d'entre eux n'ont que trop justifiées ; presque tous, en effet, se sont livrés pendant la Terreur aux plus violents excès et ont péri victimes de leur propre délire. »

(3) Cf. sur ce personnage l'ouvrage de Th. Iung, *Dubois-Crancé* (1884), et sur la séance des Jacobins du dimanche 31 octobre que retrace Halem, le

ce 20 juin de l'année précédente où six cents députés chassés de tous côtés et sans défense, entourés, selon sa propre expression, de la pompe orientale et des baïonnettes du despotisme, prêtèrent dans la salle du Jeu de Paume à Versailles ce serment qui fonda la liberté française. Dès qu'il pensait à cette journée, disait-il, son patriotisme s'enflammait et son cœur battait plus fort. Il proposa de faire une adresse à l'Assemblée nationale et de la prier de décréter : 1° que le Jeu de Paume de Versailles, ce tombeau du despotisme et ce berceau de la liberté, serait déclaré monument national, qu'il fût fermé, consacré au silence, conservé dans le même état qu'au 20 juin, et, s'il succombait sous les efforts du temps, rebâti dans la même forme ; qu'au commencement de chaque nouvelle législature, les membres de l'Assemblée fussent tenus d'y renouveler le serment solennel qui avait été prêté en ce lieu sacré ; 2° que le beau moment de ce serment, du *premier serment*, fût transmis à la postérité par un tableau de trente pieds de hauteur sur vingt de large, qu'il fût peint par la main du plus grand maître français, et que le tableau fût suspendu dans le lieu des séances de l'Assemblée nationale. « Je dis, ajouta Dubois de Crancé, par la main du plus grand maître, et à quel autre penserais-je qu'à celui qui d'une touche si fière a peint *Brutus* et le *Serment des Horaces?* »

La voûte de la salle retentit d'applaudissements bruyants et répétés. David, le peintre auquel Dubois faisait allusion, était dans l'assemblée. Tous les regards se portèrent vers lui ; le jeune homme, tout pâle d'enthousiasme, monta à la tribune, exprima d'une voix frémissante sa gratitude, ajouta qu'il espérait répondre à la confiance qu'on avait en lui comme aux désirs de son propre cœur et de l'assemblée. Il termina par ces belles paroles : « On m'a ravi le sommeil pour une suite de nuits ! » Alors s'éleva une noble émulation. L'abbé Dillon (1) s'avança le premier et revendiqua son

Patriote français du 2 novembre. Voir également dans *La Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. 330-335, le « Prospectus d'une souscription civique » proposée aux Jacobins pour l'exécution d'un tableau représentant le serment fait à Versailles dans un Jeu de Paume (discours de Dubois-Crancé) et Arrêté des Jacobins concernant la souscription.

(1) Dominique Dillon, curé du Vieux-Pouzauges, élu député par le clergé du

droit de figurer dans le tableau. C'était un des ecclésiastiques peu nombreux qui s'étaient réunis à l'Assemblée nationale, avant le jour du serment. Il avait dû, le 20 juin, garder les archives, d'ailleurs insignifiantes, du clergé, et c'est uniquement pour cette raison qu'il n'était pas présent. Il fit appel au témoignage des assistants, membres de l'Assemblée nationale, et sa demande fut reconnue légitime. Noailles prit la parole après lui et approuva l'idée de glorifier l'acte de ces braves citoyens. « Mais hélas ! dit-il, la ci-devant noblesse se voit exclue (1), et pourtant combien d'entre nous assistaient de cœur à cette séance ! Si seulement le peintre pouvait les représenter, dans le lointain, l'âme brûlante et toute pleine du désir de pouvoir être parmi ceux qui prêtaient le serment ! » Un troisième se leva et souhaita que les suppléants fussent aussi représentés sur la toile. Un quatrième ne voulait pas y voir les misérables qui étaient présents à une pareille scène et qui, par la suite, avaient cependant déserté la bonne cause. Un cinquième raconta que Bailly, après quelques vains efforts pour calmer le peuple qui fourmillait autour de la salle du Jeu de Paume, s'était avancé et, *au nom de l'Assemblée nationale*, avait commandé le silence : cette énergie, l'ordre que donnait résolument Bailly, ce nom d'*Assemblée nationale*, prononcé pour la première fois publiquement et au milieu même du peuple, tout cela avait produit son effet, avait apaisé le peuple, avait peut-être fixé l'opinion pour l'avenir, — et l'orateur s'en rapportait au peintre qui verrait s'il pouvait faire usage de ce trait dans son tableau.

Le peintre remonta à la tribune, déclara qu'il acceptait avec reconnaissance toutes les observations, mais pria l'assemblée de considérer que la vérité historique et l'unité étaient nécessaires au tableau. Il fut unanimement applaudi.

Poitou, s'était réuni à l'Assemblée nationale le 14 juin. Retenu — nous savons pourquoi, grâce à Halem — dans la journée du 20 juin, il ne signa le serment du Jeu de Paume que le 22 (cf. Armand Brette, *Le serment du Jeu de Paume*, 1893, p. XXIX). On vantait son patriotisme ; « tout, disait Camille Desmoulins, n'est pas un Thibault, un Dillon, un Grégoire » (*Révol. de France et de Brabant*, n° 22, p. 392).

(1) On sait, en effet, qu'aucun député de la noblesse ne parut à l'Assemblée nationale avant le 22 juin (Brette, *Le serment du Jeu de Paume*, p. XXVIII). Voir sur le vicomte de Noailles l'étude du marquis de Castellane, *Gentilshommes démocrates*, p. 1-60

Alors Mirabeau, prenant la parole et usant d'une habile tournure, accordant au génie et au talent un despotisme absolu dont l'artiste David devait également profiter, proposa que Dubois-Crancé fût chargé de rédiger la proposition à l'Assemblée nationale. Dubois s'excusa en disant qu'il allait partir pour la campagne. Tout le monde cria : « Mirabeau ! Mirabeau ! » Il comprit cet appel et se chargea de jeter un projet sur le papier. Dans une des séances suivantes, il lut l'adresse, et l'on reconnut la main du maître. Je désespère de vous la traduire tout entière en allemand ; mais je ne résiste pas à l'envie d'en tirer quelques traits.

« Les différentes sociétés des Amis de la Constitution répandues dans le royaume prennent aujourd'hui celle de Paris pour organe ; elles vont fixer votre attention sur le sort d'un monument sacré dont il faut arracher la destruction au temps, puisque les souvenirs que ce monument rappelle sont immortels. Si l'on vous disait que cet heureux vaisseau, cette arche précieuse qui, au milieu du bouleversement du globe, sauva les restes du genre humain, va être apportée au milieu de vous, vous vous empresseriez de la déposer dans le plus beau de vos temples, et vous ne seriez que les interprètes des générations innombrables dont elle a été le berceau ; ces planches antiques n'auraient cependant sauvé que l'existence à quelques hommes, et les auraient également conservés pour la liberté, l'âme de la vie, et pour l'esclavage, pire que la mort. Si l'on vous disait que les représentants d'un grand peuple, envoyés auprès du trône pour faire une constitution et créer des lois nouvelles, n'ayant d'autre force que ce saint caractère et cette auguste mission, d'autre garde que les satellites d'un pouvoir qu'ils venaient détruire, et obligés d'attaquer la tyrannie en délibérant dans le palais même des rois, ont été forcés tout à coup de chercher un autre asile, et, comme si le même génie les eût également inspirés, se sont rendus sans concert dans le même lieu, sous un humble toit, retraite obscure que sa simplicité ne destinait pas à cette scène imposante ; que là, contents d'habiter des ruines, quoique dépositaires de la souveraineté du peuple, contents de pouvoir graver sur des murailles les droits éternels des nations, la première explo-

sion de leur courage fut un serment solennel de ne se séparer qu'après avoir conquis la liberté; si l'on ajoutait que ce serment fut une source féconde de patriotisme, de vertu et de bonnes lois, et que cependant ce premier temple où la liberté prit naissance, reste sans honneur; — ne seriez-vous pas frappés d'une si étrange indifférence? Augustes organes du vœu de la France, l'enceinte de ce temple existe au milieu de nous, et ce temple est sans gloire! Il existe, et la main du temps le détruit, lorsque sa durée doit atteindre la stabilité, l'éternité de vos lois... L'histoire peindra cet instant où les députés, errant dans les rues de Versailles, ne cherchaient qu'à se rencontrer pour se réunir; où le peuple consterné demandait: « Où est l'Assemblée nationale? » et ne la trouvait plus; où le despotisme qui croyait triompher, expirait sous les derniers coups qu'il venait de se porter à lui-même; où quelques hommes, à l'approche d'une horrible tempête et dans un lieu sans défense qui pouvait devenir leur tombeau, sauvèrent une grande nation par leur courage. Mais ces murs nus et noircis, image d'une prison et transformés en temple de la liberté; ces planches servant de siège et qui semblaient échappées à un naufrage; cette table chancelante sur laquelle fut écrit le plus durable et le plus redoutable serment; ce ciel que chaque député prenait à témoin et qui ne donnait qu'une faible lumière, comme s'il avait voulu cacher cet auguste mystère à de profanes regards; ce peuple immense se pressant autour de cette retraite, attentif comme s'il avait pu voir à travers les murs, silencieux comme s'il avait pu entendre; et, près de là, ce palais des prétendus maîtres du monde, ces lambris dorés d'où les législateurs d'une grande nation étaient repoussés: — un tel tableau échapperait à l'histoire! C'est à l'immortel pinceau, c'est à l'impérissable burin à le retracer. Conservez ce précieux monument... C'est là que chaque législature, en prêtant son premier serment, rendra grâce à l'Auteur de l'homme et de ses droits imprescriptibles, de n'être plus exposée aux dangers qui immortalisèrent le choix de cet asile. Les étrangers mêmes, en abordant notre terre hospitalière, viendront recueillir sur le seuil de ce sanctuaire les impressions profondes qu'il fera naître, et emporteront dans leur

patrie les germes féconds d'une sensible et courageuse liberté (1) ! »

Oui, sûrement, ils les emporteront ! Je m'incline devant ton génie, o Mirabeau ! Et toi, David, lorsque tu auras achevé ton tableau du sublime serment, je reviendrai pour le voir; et si je trouve, tendue devant toi, une seconde toile, mon imagination y peindra Mirabeau prononçant ces paroles immortelles : « Nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. » Et alors, ô David, tu me presseras la main, car c'était ce sujet qui, lorsque je te vis naguère, avait enflammé ton âme !

DOUZIÈME LETTRE

Un mot sur Mirabeau et ses écrits.

Paris.

Odero, si potero; si non, invitus amabo.

Haine à lui, si je puis ; mais, vois ! c'est le respect qu'il commande (2). Telle serait l'épigraphe que je voudrais choisir en m'asseyant pour écrire un mot sur Mirabeau.

« Voyez l'ouragan », disait de lui son père, l'auteur de l'*Ami des hommes*. Et certes, c'est un ouragan, qui faisait trembler jusqu'aux palais des rois, mais qui purifiait aussi tout l'air d'alentour.

Ce fut dans son livre sur les *Lettres de cachet* que pour la première fois j'entendis le bruissement et sentis le souffle

(1) Cf. *Moniteur* du 9 novembre. Discours prononcé le samedi 6 novembre au soir, à la barre de l'Assemblée nationale, par une députation de la Société des Amis de la Constitution, établie à Paris. Voir aussi *La Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. 354-360. La Marck, qui juge cette adresse « bien emphatique », assure qu'elle a été rédigée par Mirabeau (*Corresp.*, p. Bacourt, II, p. 300-301).

(2) Le vers que Halem cite et traduit ainsi est tiré des *Amores* d'Ovide, livre III, élégie XI, vers 35. On le trouve écrit sur les murs de Pompéi (*Corpus*, tome IV, n° 1520).

de son génie. Il avait éprouvé lui-même les atteintes du despotisme ; il étendit les mains avec d'autant plus d'ardeur vers la liberté :

> ..... Non ante revellar,
> Exanimem quam te complectar,....
> ..... Roma, tuumque
> Nomen, libertas (1)...

telle était l'épigraphe de son livre. Sa rare connaissance des meilleurs écrivains de l'antiquité et des temps modernes le conduisait par tous les chemins à la rencontre de grandes vérités, et ces vérités qu'il embrassait avec feu, il sut se les approprier, et les rendit familières à sa patrie. Ses lettres au ministre — probablement imprimées à son insu — sur les conjonctures politiques de l'Allemagne et notamment de la cour de Prusse, contiennent, avec beaucoup de rumeurs vagues, quelques portraits qui ne sont que trop vrais et qui, à cause de cette vérité même, lui attirèrent des ennemis. Et qui méconnaîtrait, dans son ouvrage plus considérable sur la monarchie prussienne, le labeur étonnant du compilateur et ce ferme coup d'œil qui considère et mesure les avantages et les désavantages de notre constitution avec plus de sagacité qu'aucun Allemand ne l'a encore fait ?

Il fut élu député aux États généraux par le tiers état de la Provence, et dans ce rôle public il eut une dignité, un courage, qui doit lui gagner le respect de tous les temps à venir. Car il fit ce qu'il avait écrit. *Aut scribenda agere, aut legenda scribere*, telle est encore aujourd'hui sa vie, la plus active qu'un homme puisse mener. Le matin, à 9 ou 10 heures, il arrive à l'Assemblée nationale qui lève rarement ses séances avant 3 heures, et ne les suspend jamais, ni en semaine ni même les dimanches. Ses soirées même ne lui appartiennent pas. Si l'Assemblée nationale, comme c'est souvent le cas, ne siège pas le soir, le club des Jacobins réclame sa présence. Il est, en outre, membre de différents comités qui préparent les rapports à l'Assemblée, et combien de fois n'a-t-on pas entendu dans ces rapports l'esprit de Mirabeau ? Quel est le préjugé qu'il n'a pas atta-

(1) Lucain, II, v. 301-303. « On ne m'arrachera pas à toi, » Rome, avant que je n'aie embrassé ton cadavre et que ta liberté ne soit qu'un nom. »

qué? N'a-t-il pas tenu tête, ici, à l'esprit de faction, là, au despotisme, et en bravant l'un et l'autre, ne risquait-il pas sa popularité? C'est ainsi que, fidèle à ses convictions, il défendit par exemple le veto absolu du roi, sans se soucier des assauts que les démocrates enragés dirigeaient contre lui. Il est animé du véritable esprit de la liberté. S'il fallait que la Révolution fût faite par le peuple — ce qui est assez triste ! — Mirabeau ne savait que trop bien qu'on ne fait pas de constitution par le peuple. « Tout pour le peuple, et rien par lui », disait déjà Montaigne (1). Mais c'est aussi pour ces raisons qu'il a peu d'amis dans les deux partis et, — par suite — jusqu'à ce jour il n'a pas encore été président de l'Assemblée (2).

J'admire cet homme et, de notre temps, où il y a si peu à admirer, où il y a si peu de grands hommes, j'aurais du regret à me laisser ravir cette admiration. Être un grand Romain parmi les Romains, ce n'est pas étonnant. Mais celui qui, au milieu des Français habitués à l'esclavage, montre une grandeur de Romain, celui-là mérite notre admiration. Pour moi Mirabeau est un astre dont le mouvement paraît irrégulier à beaucoup d'entre nous à cause de sa grande distance ; mais le temps nous apprend souvent à trouver son cours (3).

(1) On cherchera vainement [illegible] Montaigne; peut-être [illegible] ce mot n'est-il pas dans [illegible] « le peuple n'est pas [illegible] est la suprême loi » [illegible] 1822, II, p. 251. » « La [illegible] lace. »

(2) « Il l'a été depuis [illegible] refusé; il a cru, comme [illegible] *patria civi tributum* [illegible] ne sont jamais trop [illegible] cessait de demander [illegible] Mirabeau, s'écriait [illegible] lira-t-il le fauteuil? [illegible] première législature [illegible] *de France et de Brabant* [illegible] le fauteuil sera [illegible] le montrer aux [illegible] de l'Assemblée nat[illegible] n° 63, p. 565.

(3) Schiller dira de [illegible] semble aux étoiles par [illegible] prise.

Il a, dit-on, souillé de vices sa jeunesse. Je ne connais pas l'histoire de sa jeunesse et ne veux pas la connaître. Mais, quand les actes qu'on lui reproche seraient vrais, une vie publique honorable, un génie, un courage comme on en voit rarement dans l'espace d'un siècle, tout cela ne peut-il couvrir des péchés de jeunesse, et les faire pardonner ? Voulons-nous donc toujours, comme dit Shakspeare, que les mauvaises mœurs des hommes soient écrites sur l'airain, et leurs vertus, dans l'eau (1) ? Ne voyons-nous pas souvent que les meilleurs hommes ne sont devenus parfaits que par les fautes qu'ils ont commises et que c'est précisément parce qu'ils étaient mauvais qu'ils sont devenus meilleurs ? L'amour de la patrie et un infini désir de gloire ont triomphé en eux :

Vicit amor patriæ laudumque immensa cupido (2)

Pour se convaincre que Mirabeau n'est pas hypocrite, qu'il sent ce qu'il dit, on n'a qu'à l'entendre. N'a-t-il pas lui-même très bien dit qu'« il est un courage, une véhémence, une sensibilité qu'on ne joue pas » (3) ? Il a chez lui des mémoires tout prêts sur plusieurs sujets et il n'attend qu'un moment favorable pour les lire. Ainsi, il a déjà lu, au club de 1789, un mémoire sur le mariage des prêtres, et, à la sortie, les membres de la Société criaient : « *Ils se marieront, ils se marieront* (4) ! Son but principal toutefois, c'est l'éducation nationale, et il en dresse le plan (5). Ce sera le sceau de la Constitution et comme la clef de voûte du grand édifice. Il

(1) Men's evil manners live in brass; their virtues
We write in water.
(*Henry VIII*, acte IV, scène II.)

(2) Vers de Virgile, *Enéide*, VI, 824, que Halem modifie légèrement (*vicit* pour *vincet*).

(3) Citation tirée de l' « Avis des éditeurs » (p. IV) du livre intitulé *Des lettres de cachet et des prisons d'Etat, ouvrage posthume composé en* 1778 (à Hambourg, 1782).

(4) Ce discours sur le mariage des prêtres avait été composé par Reybaz; cf. Stern., *Das Leben Mirabeaus*, II, p. 196 et note, et surtout Aulard, *Les orateurs de l'Ass. constituante*, p. 143-150.

(5) Ce travail sur l'éducation publique a été publié par Cabanis qui y avait probablement collaboré (Loménie, *Les Mirabeau*, V, p. 329 et 503). Cf. pour la date de ce travail les nos 174-175 des *Actes des Apôtres*, qui annoncent que Mirabeau lira prochainement, au club des Jacobins, « un pamphlet de sa composition sur l'éducation nationale ».

mettra la Constitution, ainsi que disent si bien et si justement les Français, sous la sauvegarde des générations naissantes. Si la Constitution ne devient pas en quelque sorte une œuvre d'éducation, elle tombera fatalement dès que tombera l'enthousiasme. La nation était si peu instruite jusqu'ici des choses du gouvernement ! *Inscitia reipublicæ ut alienæ.* — On cherchait, on mettait tout le soin à la détourner de l'étude. Désormais la Constitution sera enseignée à côté du catéchisme. Déjà des idées de nation, de loi et de liberté entourent la jeunesse. Déjà les enfants balbutient : « Je ne serai pas esclave. » Déjà j'entends — pardonnez-moi cette courte exaltation ! — déjà j'entends vieillards, jeunes hommes, enfants chanter un chœur selon la coutume des Spartiates (1). Les vieillards commencent : « Autrefois, hélas ! nous étions esclaves ! » Le chœur des hommes répond : « Que nous sommes heureux ! Nous sommes libres aujourd'hui, éprouve notre esprit qui voudra ! » Le chœur des enfants entre à son tour : « Nous serons plus libres. Plus libres par toi, ô vertu ! »

TREIZIÈME LETTRE

Description du Théâtre Italien et de quelques spectacles donnés sur cette scène.

Paris.

Je ne loge qu'à deux pas du Théâtre Italien et je ne vous y ai pas mené encore. Cependant, de tous les théâtres, c'est celui-là que je fréquenterais, à la longue, le plus assidûment, car il offre un véritable délassement et il met sous les yeux du spectateur des scènes humaines, intéressantes, sans que

(1) Plutarque, *Lycurgue*, XXI, 3. Ce chœur, attribué à Lycurgue, fut célèbre sous la Révolution, et Malte-Brun le citait encore dans un article sur Tyrtée (*Journal de l'Empire*, 9 mars 1814) comme un chœur d'une extrême simplicité et de l'effet le plus puissant.

l'attention soit tendue par des figures de héros et de dieux qui sont au-dessus de l'homme.

Par son péristyle de huit colonnes ioniques et son attique au-dessus de l'entablement, l'édifice rivalise avec l'édifice du Théâtre de la Nation. Mais l'intérieur, de forme ovale, n'est pas aussi favorablement disposé pour le spectateur que l'intérieur du Théâtre de la Nation qui a la forme d'un cercle. Les actrices valent mieux que les acteurs. Lorsque Mme Dugazon paraît, ou bien Mme Saint-Aubin, ou Mlle Carline, ou encore la ravissante Rose Renaud qui n'a que seize ans, oh, alors, j'applaudis de tout mon cœur avec le parterre qui est comble (1).

Il faut cependant que je vous nomme quelques-unes des pièces que j'ai vues sur cette scène.

La première fois que j'y fus (2), on jouait *la Bonne mère*, cette charmante pièce de Florian (3).

Un nouvel opéra de Hoffman, *Euphrosine*, a aussi un grand succès; la musique, excellente, est d'un jeune compositeur du nom de Méhul. Le sous-titre, *le Tyran corrigé*, indique le sujet; et comment un tyran, sur la scène, peut-il être corrigé si ce n'est par l'amour? Trois sœurs visent à le convertir, et leur rôle étant joué par la Saint-Aubin et par les deux Renaud (4), elles ne peuvent manquer de réussir. La musique est meilleure que le texte; car le poète a fait son tyran trop

(1) Il sera question plus loin de Mme Dugazon, Mme Saint-Aubin (Jeanne-Charlotte Schroeder, née à Paris le 9 décembre 1764 et morte le 15 décembre 1850), était femme de l'acteur d'Herbey, dit Saint-Aubin; elle créa plus de deux cents rôles et mérita d'être comparée à Mme Dugazon. — Mlle Carline, de son vrai nom Marie-Gabrielle Malagrida, avait, disait-on, peu de voix, mais beaucoup de naïveté et le plus aimable naturel. — Rose Renaud ou Renaud cadette avait deux sœurs, Renaud l'aînée (qui devint Mme d'Avrigny) et Sophie Renaud, également très goûtées du public; aussi disait-on que la famille Renaud était une couvée de rossignols. (*Mém. secrets*, XXXI, p. 79) Kotzebue, qui vit Rose Renaud vers le même temps, la nomme *allerliebst* et vante son visage « doux et plein d'innocence », sa modestie, son chant qui pénétrait dans les cœurs, sa voix souple et flexible (*Flucht nach Paris*, p. 148-149); ailleurs encore (*id.*, p. 239) il assure qu'elle sert la vertu, parce qu'elle en porte l'uniforme. Cf. Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe italienne*, 1880, II, p. 131-133 (sur Mme Saint-Aubin); I, p. 102-103 (sur Carline); II, p. 78-82 (sur les trois Renaud).

(2) Le 10 octobre où, d'après l'annonce des spectacles, le Théâtre Italien joue *la Bonne mère* et *Euphrosine*.

(3) *La Bonne mère*, comédie en un acte, en prose, avait été jouée pour la première fois le 22 mars 1790.

(4) Le *Journal de Paris* du 16 septembre nous apprend en effet que la pièce fut jouée par Saint-Aubin, Desforges, Gontier et les deux Renaud.

absurdement tyrannique pour qu'on puisse le tolérer même sur la scène (1).

L'opéra de *Richard Cœur de Lion* est déjà connu en Allemagne. Ici l'air fameux : *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne*, cause encore presque toujours du tapage (2). J'assistai le 17 octobre à la représentation ; les premières loges battirent des mains ; le parterre se tut, sans désapprouver hautement cette manifestation. Mais ce fut pis quelques jours plus tard. Un spectateur des premières loges, avait, pour irriter le peuple, applaudi longuement ; sur les grands cris du parterre, il dut quitter la loge (3).

(1) *Euphrosine et Coradin ou le tyran corrigé*, comédie en cinq actes dont un conte de la Bibliothèque des romans (tome I, de juillet 1780) — et non, comme on l'a prétendu, les *Trois sultanes* de Favart — a fourni le sujet, fut jouée pour la première fois le 4 septembre 1790. La *Chronique de Paris* (n° du 8) juge la pièce fort bien écrite et assure que la musique présente des morceaux tout à fait neufs, d'une touche fière et hardie ; le *Mercure de France* (27 novembre, 146-149) regarde le style de Hoffman comme « infiniment supérieur à celui de la plupart des pièces du Théâtre Italien » et ajoute que Méhul « possède parfaitement l'harmonie et a beaucoup de chaleur et de verve » ; le *Moniteur* du 9 septembre dit également que le style est fort soigné et que la musique renferme un grand nombre de beautés de détail et de facture ; le *Journal de Paris*, du 16 septembre, déplore les « longueurs éternelles » du texte, et bien que la pièce ait été réduite à quatre actes aux représentations suivantes, déclare qu'elle gagnerait à n'en avoir que trois — c'est ce qui arriva. Cf. Kotzebue (*Flucht nach Paris*, p. 233-238) qui loue de « très jolis détails » mais se plaint d'un duo « furieux » où l'acteur et l'actrice criaient à l'étourdir ; la *Corresp. litt.*, XVI, p. 28, et M. J. Chénier, *Tableau de la littérature française*, p. 357 : « Le ton de la comédie noble distingua *Euphrosine* et *Stratonice* de M. Hoffman, ouvrages connus, écrits avec sagesse et dignes d'être embellis par la superbe musique de M. Méhul. » Voir la pièce dans le tome I, p. 53-134 des *Œuvres* de Hoffman (éd. de 1829) et l' « avertissement » sur la rédaction définitive, sur la partition, « coup d'essai » de Méhul, et sur les motifs qui déterminèrent Hoffman à confier le rôle d'Euphrosine, non à Mme Dugazon, mais à Mme Saint-Aubin.

(2) « C'est la populace bien vêtue, s'écrient assez comiquement les *Révolutions de Paris* (n° 81, p. 136), qui, placée aux balcons et dans les premières loges de nos salles de spectacles, s'enroue à crier *bis* à la ritournelle de l'ariette *O Richard! ô mon roi!* car il n'y a que la populace qui puisse assimiler ainsi un roi honnête et bon tel que Louis XVI, à un monarque sans mœurs et sans humanité, tel que Richard Cœur de Lion. »

(3) Cet incident eut lieu le 3 novembre : au moment où Blondel chantait « *O Richard!* » les loges et les balcons retentirent d'applaudissements ; le parterre exigea qu'un des applaudisseurs les plus acharnés sortît du balcon ; c'était un personnage vêtu de noir, facile à reconnaître et qui se nommait Sainte-Foy. Mais on répondit qu'il était étranger, et l'officier de garde hésita. Le parterre insista, et, dit le *Courrier* de Gorsas (5 novembre, p. 68-71), un jeune officier de marine ou de nos colonies, Etienne Jouy — le futur académicien et auteur de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* — offrit de mettre le délinquant à la raison ; il monta au balcon et « obtint par les seules armes de la politesse et de la raison ce que le tumulte n'avait pu obtenir ». Au milieu d'un calme plat, Sainte-Foy sortit, suivi de tous ceux qui occupaient le même balcon. « L'aristocratie, écrit le *Patriote français* du 7 novembre, ne cesse pas de faire de petites niches à la Révolution ; on peut caractériser

[illegible] *Louise et Volsan* (1). [illegible] *Époux réunis* (2), est [illegible] du *Père de famille* [illegible] Mme [illegible] de Louise [illegible] aucune idée [illegible] personnage [illegible] Paris, m'a arraché [illegible] allemande.

Mais [illegible] Mme Dugazon surpasse [illegible] à Lyon

[illegible]

[illegible] Mme Dugazon le talent le [illegible] sur la [illegible] qui semblent [illegible] physionomie [illegible] au personnage [illegible] Mme Dugazon (Louise Bouvier Lebrun [illegible] Jean-Henri Gourgaud, dit Dugazon, née

une excellente représentation de *Barbe-Bleue*. A Paris, où la pièce n'avait plus pour moi le charme de la nouveauté, l'effroi me saisit plus fortement encore qu'à Lyon, lorsque Mme Dugazon (1) sortit de la chambre sanglante, et, pâle comme la mort, traversa la scène en chancelant, et chanta d'une voix frémissante :

Ah ! quel sort
Le barbare
Me prépare !
C'est la mort !

Comme Mme Dugazon n'est plus très jeune, elle se rejette, vec un bonheu r surprenant, sur les rôles de mère. Elle triomphe surtout dans l'*Incertitude maternelle*. Cette pièce qui n'a qu'un acte, est en vers. L'auteur serait un baron de Gor (2). Mais quel qu'il soit, le choix du sujet et l'exécution

à Berlin le 18 juin 1755, morte à Paris le 22 septembre 1821), Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe italienne*, I, p. 197-203.

(1) Dès la première représentation, on avait jugé en effet que Mme Dugazon, chargée du rôle d'Isaure, « rendait tous les détails et toutes les nuances avec une vérité et une expression qui souvent arrachaient des larmes ».

(2) *L'Incertitude maternelle ou le Choix impossible*, comédie en un acte et en vers libres, fut représentée pour la première fois au Théâtre Italien le 5 juin 1790. L'auteur est, non pas, comme dit Halem, un baron de Gor, ou, comme écrivait Meister, un baron de Jore, mais J.-E. Bedeno Dejaure, le même qui avait donné *Louise et Volsan* et *Les époux réunis* (né en 1761 à Paris où il mourut en 1799. Dejaure a fait, en outre, des opéras-comiques, *Lodoiska*, *La dot de Suzette* et *Montano et Stéphanie* où se trouvent les vers :

Quant on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.)

Il suppose qu'une Mme de Franval accouche dans une auberge en même temps qu'une femme du village ; l'accoucheur confond les enfants, et Mme de Franval, dans son « incertitude maternelle », les adopte tous deux. Aussi, lorsque son mari meurt, lorsque son beau-frère, l'avide financier Dorgicourt, en sa qualité d'héritier substitué, la somme de nommer son véritable enfant, elle déclare le « choix impossible ». Mais, vainement secondée par le probe Darmans, elle s'efforce d'attendrir Dorgicourt ; ce dernier décide que la loi choisira, et au besoin qu'il choisira lui-même ; désespérée, Mme de Franval s'écrie qu'elle accepte cette décision :

Oui, s'il est un pouvoir au monde, assez barbare
Pour oser exclure l'un d'eux,
A l'instant, je vous le déclare,
S'il y consent, je le prends pour époux.

Dorgicourt ému reconnaît Auguste et Théodore pour ses neveux. « Cette situation neuve, dit le *Moniteur* du 11 juin, est fondée sur un fait réel et fournit des détails du plus grand intérêt ; le rôle de la mère a été joué par Mme Dugazon avec cette énergie, cette chaleur, cette vérité qu'elle est accoutumée de mettre dans ses rôles ; les autres rôles sont aussi très bien joués par Mlle Carline, Renaud cadette, M. Granger et par M. Sollier. » Cf. la *Corresp. litt.*, XVI, p. 31 : « L'auteur a développé avec beaucoup de chaleur

annoncent un maître. Le sujet est si simple, l'histoire si courte, que je puis vous l'écrire en deux mots ; ou plutôt Mme Dugazon va vous la raconter comme Mme de Franval la raconte, dans le cours de la pièce, à son avocat, au procureur Darmans (1).

Mme DE FRANVAL.

..... D'un mutuel amour,
Dans mon sein je portais un gage,
Quand mon époux mourut. Nous étions en voyage.
A peine vers Paris je hâtais mon retour,
Que dans l'auberge d'un village,
Mon état me retient : une autre, en ce séjour,
Au même instant que moi met un enfant au jour.
Ces deux enfants venaient de naître,
Quand celui dont le sort, en ces communs besoins,
Nous avait promptement fait partager les soins,
Ayant peine à se reconnaître,
De l'une à l'autre mère allant à tous moments,
Par malheur sur un lit mêla nos deux enfants.

DARMANS.

O ciel !

Mme DE FRANVAL.

Jugez, Monsieur, de l'état de mon âme,
Lorsqu'à l'instant que je réclame
Le bonheur de presser mon enfant sur mon sein,
On me dit : choisissez ! Je veux choisir en vain ;
Je les fixe tous deux, tous deux je les caresse ;
Chacun à mes baisers sourit également,
Et par un même sentiment,
A tous les deux mon âme s'intéresse.

DARMANS.

Et que fit l'autre mère ?

Mme DE FRANVAL.

Une affreuse détresse
La fit pour un peu d'or consentir à mes vœux ;
Au lieu d'un enfant, j'en eus deux ;
Elle avait juré de se taire ;
Mais sans doute un scrupule est cause qu'en mourant,
A mon beau-frère elle a dévoilé ce mystère.
Le cruel aujourd'hui prétend
Qu'à l'un de ces enfants moi-même je renonce,
Ou que la justice prononce.

tous les mouvements que peut éprouver la tendresse d'une mère, et Mme Dugazon, chargée de ce rôle, l'a rendu avec la vérité la plus touchante et la plus énergique » ; l'*Almanach des Spectacles*, 1791, p. 226-227 ; le *Journal de Paris* du 10 juin : « L'auteur a su développer aux yeux du spectateur tous les replis du cœur maternel, comme Mme Dugazon en a transmis l'expression avec autant de force que de vérité ».

(1) Au lieu de retraduire en prose française la prose allemande de Halem qui d'ailleurs reproduit presque littéralement les vers de Dejaure, on donne ici l'original

Voilà ce que dit Mme Dugazon. Imaginez-vous une mère sensible dans cette situation. Représentez-vous les deux fils qui ne sont qu'un cœur et qu'une âme. Figurez-vous ces brillantes jeunes filles, Carline et Rose Renaud, vêtues pareillement de pourpoints rouges, en garçonnets de quatorze ans, sautillant sur la scène, entourant leur mère de caresses, cherchant avec angoisse ce qui peut lui faire du chagrin. Qui pourrait peindre les regards que cette mère fixe tantôt sur son Auguste, tantôt sur son Théodore, ses plaintes entrecoupées, ses cris de douleur, ses hélas ! Elle prend tour à tour la main à chacun de ses fils et la met sur son cœur, essaie de savoir sous quelle main il bat le plus fort, puis derechef elle les presse, les serre contre son sein; ses yeux trahissent l'égarement; elle déclare comme auparavant qu'elle ne peut pas choisir. C'est dans cette disposition d'esprit que la trouve son cruel beau-frère ; « je saurai lui dit-elle, tromper votre espoir, et s'il est au monde un pouvoir qui m'ôte un de mes enfants, je le prendrai, entendez-vous, je le prendrai pour époux ! » Et, après avoir lâché ces mots, elle recule de quelques pas, frémissante. « Oui, reprend elle, si ce mariage est un crime contre la nature, c'est vous le criminel, vous seul !... Vous pâlissez ! » Au même instant les deux fils se jettent aux pieds de leur oncle, et il les reconnaît tous deux pour ses neveux.

Il y a si peu de pièce en un acte qui soient supportables! Celle-ci produirait de l'effet sur toutes les scènes, si les acteurs avaient seulement la moitié de l'esprit avec lequel on la joue à Paris.

QUATORZIÈME LETTRE

Petit voyage à Chantilly et à Ermenonville. — L'élégant jardin d'Ermenonville. — Tombeau de Rousseau. — Le temple de la philosophie. — Chambre où mourut Rousseau et souvenir de ses derniers moments. — Chantilly, château de plaisance du prince de Condé. —

Le chant des cygnes à Chantilly. — Retour à Paris par Saint-Denis. — Monument de Saint-Denis.

Paris.

Nous avons gagné sur nous de nous éloigner quelques jours de ce cher Paris. Comment aurions-nous pu revenir sans avoir vu Chantilly et Ermenonville ?

Ermenonville, à dix heures de Paris, appartient comme on sait, au marquis de Girardin. C'est un homme dans la cinquantaine. Après avoir été soupçonné, ainsi que d'autres gentilshommes, de fabriquer de la fausse monnaie, il avait dû s'éloigner du pays (1). Il est de retour depuis deux ans, et il a montré, dans la disposition de son jardin, beaucoup de goût et un vrai sentiment de la nature. Mais Ermenonville n'est pas un jardin, c'est un paysage embelli.

Les jardins appelaient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour (2).

Le génie de la contrée l'a inspiré. Car ce ne sont pas les collines qui manquent à la région, ni les sources d'eau vive qui tantôt bruissent tout haut au milieu des buissons, tantôt invitent à la méditation par leur doux murmure, tantôt se répandent à travers de vastes plaines et y forment des lacs. Pour embellir ce pays, il ne fallait qu'une main d'artiste qui le touche légèrement, et nulle part elle ne lui a fait violence.

C'est mieux que la nature et cependant c'est elle (3).

Ici, presque jamais, rien ne rappelle, comme dans tous les

(1) Nous ne savons où Halem a trouvé ce fait surprenant et peu connu. Il s'est probablement trompé. Si le marquis de Girardin eut maille à partir avec la justice, ce fut en 1780 où il « succomba à la cour des aides » ; il s'élevait alors contre une taxe illégale, et se montrait « excellent citoyen, distingué par ses sentiments patriotiques et son zèle pour la défense de ses vassaux ». Cf. *Mém. secrets*, XVI, p. 31 (19 octobre 1780).

(2) Citation de Delille (*Les Jardins*, chant I, vers 497-498) ; à cet endroit de son poème, Delille déclare qu'il cesse de chanter les « jardins bornés » qui l'importunent :

Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles
Dont seul Ermenonville offre encore des modèles.

(3) Encore une citation du Ier chant des *Jardins* (vers 340)

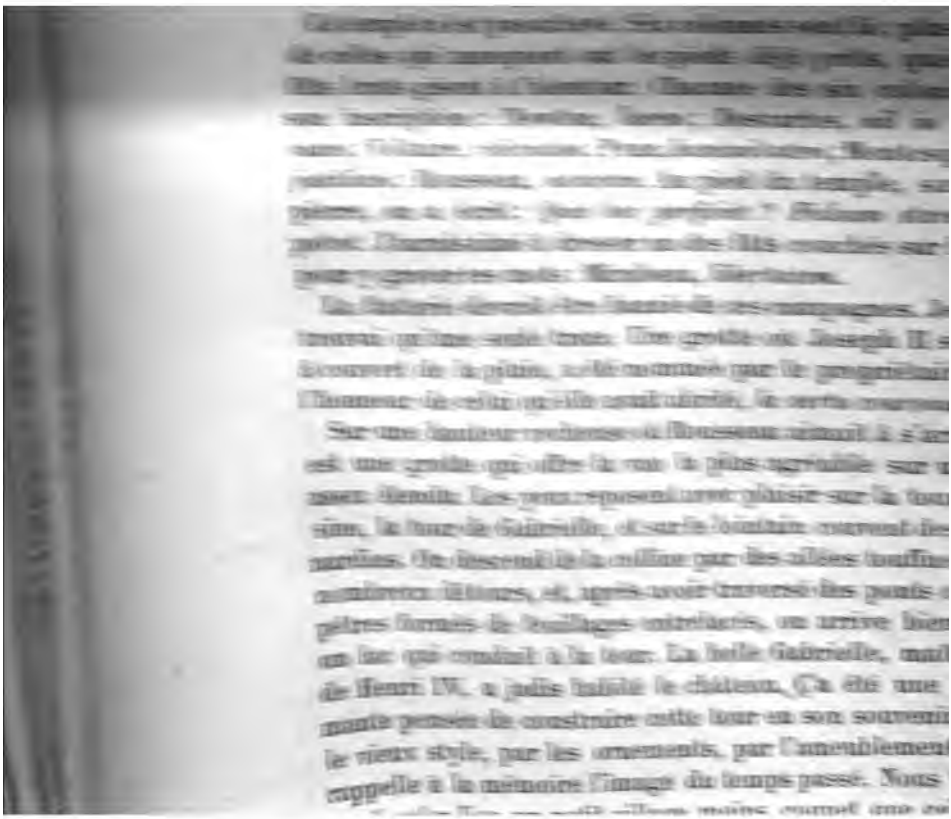
jardins français, l'art de Le Nôtre (1). Une grande et simple unité règne dans l'ensemble, et l'œil ne voit pas de limites. Ce qui fait encore la beauté de cette promenade, ce sont les souvenirs de passages intéressants, tirés des poètes, qui sympathisent, pour ainsi dire, avec le lieu, Pétrarque, le Tasse, Rousseau (2). Sans nous avertir le moins du monde, notre guide nous mena d'une allée touffue, à travers un enfoncement glissant, dans un petit bois de peupliers au milieu duquel s'élève une hutte couverte de chaume. Nous y entrâmes, et, un frisson me saisit lorsque je lus sur un monument ces mots: « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité ». J'étais devant le tombeau de Rousseau. L'île n'est plus une île. L'étang a débordé, et l'eau s'est écoulée (3). Jusqu'à ce que tout soit rétabli, comme cela doit l'être, le monument reste couvert, et l'on s'approche par conséquent de la tombe sans s'en douter. Il est beau qu'on n'ait pas gravé le nom du mort. L'homme de la nature et de la vérité κατ'ἐξοχήν, de la vérité par excellence, ne pouvait être que *lui*, ne pouvait être que Rousseau. Mais c'est dommage que ce monument, noble d'ailleurs, soit d'un grès trop mou et, par suite trop sujet aux détériorations, et les figures, ce me semble, ont déjà quelque peu souffert. Le bas-relief, ainsi qu'on sait, désigne Rousseau comme l'auteur de l'*Emile*, et le personnage principal est une mère qui allaite elle-même son enfant. De l'autre côté de l'île, en un endroit où les peupliers font le plus bel effet, on trouve une simple pierre avec ces mots :

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau.
Approchez, cœurs droits et sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau.

(1) « Le Nôtre, dit Halem en note, était, à ce que j'ai entendu dire, un Allemand, que les Français crurent honorer grandement en le baptisant et le nommant « le nôtre ».

(2) Mme Vigée-Lebrun n'est pas du même avis et se plaint, en visitant ce « beau parc » des inscriptions qu'on trouve à chaque pas : « Cela tyrannise la pensée ». (*Souv.*, I, p. 153), et Le Tourneur (*Voyage à Ermenonville*, p. 130) dit également qu' « on a trop multiplié les vers et les inscriptions qui interrompent trop souvent votre douce rêverie ».

(3) Le Tourneur raconte (p. 138) qu' « une petite barque le conduisit dans ce nouvel Elysée ». D'Escherny qui vint, comme Halem, à Ermenonville, sur la fin de 1790, rapporte, ainsi que le voyageur allemand, que « l'île des Peupliers n'était plus une île que de nom » et qu'il y arriva à pied sec (p. 162 de sa relation).



six semaines environ après son arrivée à Ermenonville, il fut surpris par la mort. J'ai été dans la chambre où il expira. Un moment avant de mourir, il s'était fait conduire à la fenêtre pour voir encore une fois la belle nature. De cette fenêtre la vue est très limitée par le buisson voisin. Je me laissai tomber dans le fauteuil où il rendit le dernier soupir. La nuit commençait à tomber. Perdu dans mes pensées, je remarquais à peine que mes compagnons m'avaient abandonné et que j'étais seul.

Aussitôt après la mort de Rousseau, la rumeur se répandit qu'il avait lui-même mis fin à ses jours ; mais ce bruit ne s'est pas soutenu ; on a fait l'autopsie du cadavre et, à ce qu'on prétend, on a rien trouvé qui justifie l'opinion d'un suicide (1).

Le lendemain matin, nous allâmes d'Ermenonville à Chantilly, château de plaisance du prince de Condé. Le chemin ne traverse que des bois jusqu'à ce qu'apparaisse enfin le vieux château à cinq angles, avec son grand jardin tracé par Le Nôtre, ses larges bassins bordés de pierres taillées, ses cascades, et tout l'appareil de la splendeur. Quel contraste lorsqu'on passe ainsi des mains de la nature dans celles de l'art ! Et en effet, ici comme à Versailles, l'art a exécuté de grandes choses qui lui font pardonner mainte usurpation (2).

Je fus surpris de trouver, sur la vaste terrasse du château,

(1) On peut consulter sur Ermenonville, outre le récit de Halem, l'ouvrage de Stanislas de Girardin, que notre auteur a sûrement eu entre les mains, *Promenade ou Itinéraire des jardins d'Ermenonville* (Paris, 1788, 68 pages, avec 25 vues dessinées et gravées par Mérigot); l'humoristique *Lettre écrite par une jeune dame de Paris à son retour d'Ermenonville à l'une de ses amies à la campagne* (Amsterdam, 1780, 13 pages); le *Voyage à Ermenonville* de Le Tourneur, p. 59-176 du t. I de l'édition des *Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau (éd. de 1788); le t. III, p. 161-165 des *Mélanges de litt., d'hist., de morale et de philosophie* de d'Escherny (1811 « De Rousseau et des philosophes du XVIIIe siècle »). Voir sur la mort de Rousseau et les discussions qu'elle a soulevées, Henri Beaudouin, *La vie et les œuvres de J.-J. Rousseau*, 1891, II, p. 558-572.

(2) Cf. dans les *Mém.* de Mme d'Oberkirch (I, p. 284-293), la description de Chantilly « le plus beau lieu du monde », ce « véritable enchantement », où « Condé est partout ». Mme Vigée-Lebrun décrit également (*Souv.*, I, p. 142-143) ce « séjour admirable » et assure que le parc « donne l'idée d'une féerie ». Voir aussi Le Camus de Mézières, *Description des cours de Chantilly et du Hameau* (1783), l'ouvrage intitulé *Promenades ou Itinéraire des jardins de Chantilly* (1791, avec un plan et vingt estampes), et les p. 80-92 du *Voyage à Ermenonville* de Le Tourneur.

une statue équestre en bronze du dernier connétable de Montmorency, dans sa vieille armure (1). Je m'attardai plus longtemps auprès de la statue en marbre du grand Condé, ouvrage de Coyzevox. Elle est à l'entrée du château, au premier repos du grand escalier. L'air grand et noble du héros vous prévient irrésistiblement en sa faveur, et le physionomiste lui donnerait, je crois, la préférence, sur Turenne, son rival (2).

Il n'y a rien de remarquable, dans le château, si ce n'est un excellent cabinet de physique et d'histoire naturelle très bien classé, et un tableau allégorique des triomphes du grand Condé. On sait que le prince se trouva, pendant un certain temps, dans la nécessité d'abandonner le parti du roi. Les noms des victoires remportées à cette époque sont enlacés autour d'une trompette brisée que Condé foule aux pieds. De la main gauche il arrache à la Renommée sa trompette, qui veut annoncer le secours de Cambrai et de Valenciennes : *Sileat !* dit-il. L'Histoire, assise à ses pieds, lève sur lui des yeux pleins de regrets et déchire de son livre quelques feuillets. Devant le héros vole une seconde Renommée avec les mots : « Combien il s'est repenti ! » *Quantum pœnituit !* Bref, ce tableau est une amende honorable faite au despotisme, et à laquelle Michel Corneille a dû prêter son pinceau (3).

Les écuries de Chantilly sont connues dans le monde entier (4). Les ailes contiennent chacune 120 chevaux. La hauteur de leur voûte me parut plus remarquable que la propreté intérieure. Je ne trouvai pas là autant de splen-

(1) « Nous avons fort remarqué sur la place, écrit Mme d'Oberkirch (*Mém.*, I, p. 290), une statue représentant un connétable de Montmorency; c'est par cette maison de Montmorency que Chantilly est arrivé à celle de Condé. »

(2) Cf. sur cette statue de Condé ainsi que sur le cabinet de physique et d'histoire naturelle, *Promenades ou Itin.*, p. 16 et 24.

(3) Ce tableau est connu sous le nom de *Tableau du repentir.* (Cf. *Promenades ou Itin.*, p. 28, et Damin, *Le voyageur curieux et sentimental*, Toulouse, an VIII, p. 27); l'auteur, Michel Corneille, né en 1612 et mort en 1708 à Paris, avait été admis en 1663 à l'Académie de peinture.

(4) « Tout le monde sait, dit Mme d'Oberkirch (*Mém.*, I, p. 291), qu'on les traverse en voiture à quatre chevaux », et à une seconde visite (II, p. 131), elle admire de nouveau ces écuries. Cf. *Promenades ou Itin.*, p. 53-56 : « Les étrangers les prennent ordinairement pour le château... », « ... la hauteur est de quarante pieds et demi », et Damin, *Le voyageur curieux et sentimental*, p. 19-21.

deur que dans les écuries du château de la Solitude, près de Stuttgart (1).

De l'île d'Amour, ornée si coquettement de salles et de portiques de treillage, de cette île qui fournit l'occasion à toutes sortes de jeux, je ne souhaiterais que le petit Amour de marbre. Qu'il est charmant, debout, sans arc, sans flèche, sans aile, son cœur à la main,

> Sans armes comme l'innocence,
> Sans ailes, comme la constance,
> N'offrant qu'un cœur à la beauté ! (2)

Dans la salle d'Apollon, près de la salle du théâtre, Sauvage (3) a peint en bas-relief Arion sur son dauphin ; l'illusion est merveilleuse.

On conserve dans la salle d'armes, comme une grande curiosité, le fauteuil sur lequel le général espagnol, Fuentes, fut tué à la bataille de Rocroy. Il eut un accès de goutte au moment où commençait l'action. On prit dans la première auberge venue un fauteuil d'où il donna ses ordres et où il périt. On a parfaitement établi que c'est bien le même fauteuil, et on l'a, comme une relique, entouré d'une grille de fer (4). L'épée de Henri IV me parut plus digne d'attention. Je me rappelai la réponse qu'il fit à sa Gabrielle. Il avait dit aux notables de Rouen : « qu'il se mettait en

(1) Dans la première partie du *Voyage* (I, p. 50), Halem visitant le château de la Solitude, assure qu'il n'a jamais vu d'écurie aussi grande et aussi propre que celle du duc de Wurtemberg.

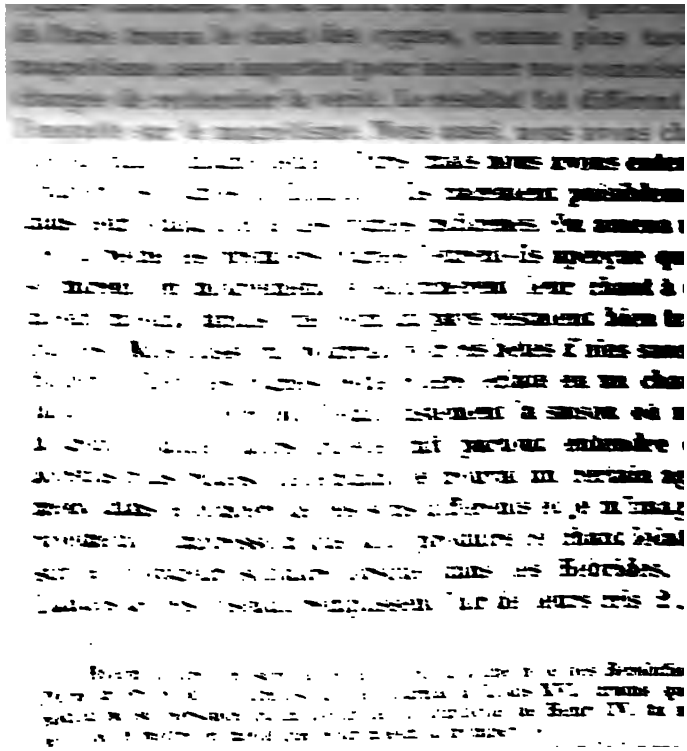
(2) Voir encore les *Mém.* de Mme d'Oberkirch (I, p. 293) qui parle avec enthousiasme de cette statue de l'Amour et qui a copié les jolis vers dont Halem ne cite que la moitié. Ces vers avaient été composés par Grouvelle (cf. *Promenades ou Itin.*, p. 28-29, et *Mém. secrets*, XIV, p. 155), qui était alors, grâce à Chamfort, secrétaire des commandements du prince de Condé.

(3) Peintre de grisailles, né le 19 janvier 1747 et mort le 10 juin 1818 à Tournai.

(4) Les *Promenades* ou *Itin* mentionnent aussi ce fauteuil (p. 11) sur lequel on lisait ce quatrain :

> Ce fauteuil vermoulu de gothique structure
> Fixe encore les regards de la postérité ;
> D'Enguien sut à Rocroy s'en faire une voiture
> Pour aller tout d'un trait à l'immortalité.

Halem a d'ailleurs tort de nommer Fuentes le général espagnol. Bossuet avait très bien dit dans son oraison funèbre de Condé « le valeureux comte de Fontaine ». Les écrivains du XVIIIe siècle, et parmi eux Voltaire, ont substitué à ce comte Paul Bernard de Fontaine qui était Lorrain de naissance, le Fuentes espagnol qui avait bataillé contre Henri IV.



De Chantilly nous revînmes à Paris par Saint-Denis où, comme dit Clodius qui ne pouvait autrement rimer :

..... « Monarchen
Umwölbt von Paros Marmor schnarchen. » (1)

C'est là qu'on voit gravée dans le marbre toute l'histoire du progrès des beaux-arts en France. Quelle distance entre les monuments de Dagobert à François Ier, dont le mausolée témoigne déjà du bon goût (2), et de nouveau entre celui de François Ier et celui du maréchal de Turenne! Les figures de Louis XII et de sa femme, Anne de Bretagne, que le sculpteur a représentés mourants et couchés sur leurs tombeaux, ont tous deux tant de naturel dans leur diverse attitude d'agonisants qu'on recule d'effroi comme devant des cadavres. Le mausolée de Turenne, par Tuby (3), d'après les dessins de Le Brun, m'a enchanté. Le héros mourant — son visage exprime merveilleusement le sentiment qu'il a de sa grandeur — s'affaisse dans les bras de l'Immortalité, qui d'une main élevée vers le ciel tient une couronne de lauriers. L'aigle, épouvanté, est fait de main de maître, et les figures affligées du piédestal, la Sagesse et la Valeur, sont au-dessus de mes louanges (4). Le disert sacristain qui, chemin faisant, nous racontait toute l'histoire de France et

populaires de ces îles comparent les éclats de la douleur humaine à la voix des cygnes sur les flots. Dans le voyage de 1811 (p. 139), il écrit également qu'à la Malmaison, les cygnes noirs de la Nouvelle-Hollande lui ont prouvé pour la seconde fois que le chant des cygnes n'est pas une fable. Cf. Mongez, *Mémoire sur les cygnes qui chantent*, 1783.

(1) Clodius était un mauvais poète, professeur à l'Université de Leipzig, et Gœthe s'est moqué de lui. Dans les vers que cite Halem, « les monarques ronflent sous les voûtes du marbre de Paros ». Clodius emploie ce mot « ronfler » *schnarchen* pour avoir une rime avec « monarques », *Monarchen*.

(2) Surtout à cause des sujets historiques, Marignan et Cérisoles, représentés dans les bas-reliefs sur les faces extérieures du tombeau.

(3) Tuby (Jean-Baptiste), sculpteur des manufactures royales, né à Rome en 1635, mort à Paris, aux Gobelins, le 9 août 1700.

(4) Cf. la brochure, souvent réimprimée au XVIIIe siècle, *Les tombeaux des rois, des reines et des autres qui sont dans l'Eglise royale de Saint-Denis* (16 pages) et ces mots de la page 16 : « Dans la chapelle de Saint-Eustache, au chevet, on voit le superbe mausolée d'Henry de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, mort en 1675, que le roi a fait enterrer à Saint-Denis pour récompense des services qu'il a rendus à la France. » Voir aussi Félibien, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France*, 1706, et, pour ce qui concerne les tombeaux décrits par notre auteur, *id.*, p. 562-564, la « Description du tombeau du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne ». Cf. p. 569-570 la « Description du tombeau du vicomte de Turenne ».

[illegible] est un mortel divin !

[illegible] lorsqu'assis de nouveau [illegible] j'attendais qu'il vînt nous [illegible]

QUINZIÈME LETTRE

[illegible] parisienne.

Paris.

[illegible] sur les composit[illegible] tout à fait décidé [illegible] à ses œuvres, [illegible] a donné dernièrem[illegible] du vieux musicien, [illegible] famille. L'anno[illegible]

[illegible] Le maréch[illegible] « par intérêt » et [illegible] « Je vaud[illegible] Saint-Denis », et lorsqu[illegible] on ne pouvait dire [illegible] tant de *Te Deum* !

priait le public de prendre à cœur la situation d'un homme qui n'était pas sans mérite. Mais rien n'y fit. La salle resta vide (1).

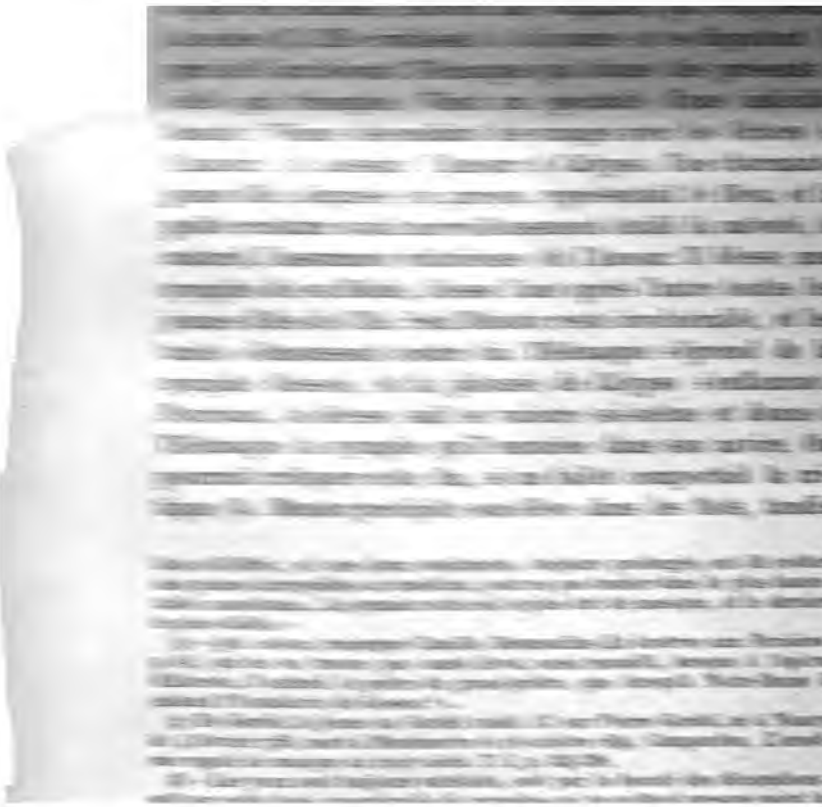
J'ai eu le bonheur de voir les autres opéras de Gluck : *Orphée et Eurydice*, *Alceste*, *Iphigénie*. Le premier est le moins intéressant. On écoute et regarde volontiers les chants et les danses du Tartare et des Champs-Élysées ; on prête une oreille charmée au chant ravissant d'Orphée, et l'on s'effraie au *non* terrible des Euménides qui l'interrompt. Mais lorsqu'ensuite Orphée sort des Enfers avec Eurydice en détournant la tête, parce qu'il lui est défendu d'envisager sa femme ; lorsque tous deux, au moment où Virgile et Ovide les font monter sans retard, passent un quart d'heure à chanter ensemble ; lorsqu'il regarde derrière lui, sans nécessité aucune, à la simple prière de cette femme déraisonnable ; lorsqu'au lieu de retomber dans le Tartare, elle s'affaisse sur un banc de gazon ; lorsqu'une divinité la réveille bientôt, et que la farce se termine par des chants et des danses, tout cela fâche vraiment celui qui voit flotter devant ses yeux la fable qu'ont peinte les anciens. Ce n'est pas un sujet pour la scène (2).

La musique d'*Orphée*, de même que celle d'*Alceste*, a été faite primitivement pour un texte italien, et adaptée plus tard à une traduction française. Rousseau reproche déjà à *Alceste* une trop grande uniformité dans les caractères et l'expression. Il trouve aussi dans le premier acte un pathétique trop élevé, qui doit forcément s'affaiblir dans les actes suivants, et, selon lui, l'intérêt, par conséquent, ne peut qu'aller en décroissant (3). Cependant cet opéra m'a inté-

(1) Ce fut le 6 novembre qu'eut lieu, à l'Académie royale de musique, par extraordinaire, au profit de M. Piccinni, la première représentation de la reprise d'*Iphigénie en Tauride*, et le 28 décembre, le Théâtre de Monsieur jouait encore au profit du musicien *le Gelosie villane*, opéra italien. Cf. l'article du *Mercure de France*, 30 novembre, p. 111-113 sur « l'espèce d'abandon où est réduit ce théâtre de luxe » ; le journal remarque avec peine la « honteuse indifférence » du public à l'égard de Piccinni et se plaint que « le produit de la porte ait été presque nul. » Voir aussi Desnoiresterres, *Gluck et Piccinni* 1872, et sur la gêne de l'artiste et son départ de France, *id.* p. 398-399.

(2) Halem avait mis en vers, d'après Ovide, l'épisode d'Orphée et d'Eurydice (cf. *Poesie und Prose*, p. 328-335).

(3) J.-J. Rousseau fait cette remarque dès le début du *Fragment d'observations sur l'Alceste italien de M. le chevalier Gluck* : « Il n'y a point d'opéra où les passions soient moins variées ; tout y roule sur deux sentiments, l'afflic-



que le vaisseau qui devait sauver Télémaque, est incendié par Calypso, les nymphes et l'Amour au milieu d'une danse aux flambeaux. Mais l'Amour s'élève dans les nues avec la nymphe qu'il aime et dont il est aimé (1).

Le texte d'*Iphigénie*, écrit par un inconnu, est emprunté en grande partie à Racine, mais il n'a pas été taillé pour la musique, ni divisé en airs et en récitatifs avec goût et discernement :

Sur la route de Mycène
Dirige le fidèle Arcas;
Que, trompant ma fille et la reine,
Elles pensent, qu'Achille, oubliant tant d'appas,
Songe à former une autre chaîne ;
Qu'elles retournent sur leurs pas.

Qui croirait que c'est là un air mis dans la bouche d'Agamemnon ? Dans cette pièce, comme ailleurs, Gluck a composé des chœurs excellents. Clytemnestre — et à ses pieds, Iphigénie, — arrive sur la scène dans un char antique avec une grande suite qui danse autour d'elle en chantant :

Que d'attraits, que de majesté !
Que de grâces, que de beauté !

Ce cortège, uni au chant simple du chœur, fait une impression très agréable. Au commencement du deuxième acte, les femmes d'Iphigénie consolent leur maîtresse et interrompent ses plaintes par ce beau chœur qui revient deux fois :

Rassurez-vous, belle princesse !
Achille sera votre époux,
Agamemnon, pour vous plein de tendresse,
Sait trop que ce héros est le seul de la Grèce,
Qui soit digne de vous.

Achille vient, et ses Thessaliens, dans un beau chœur —

(1) *Télémaque dans l'île de Calypso*, ballet-pantomime en trois actes, avait été donné pour la première fois, le 28 février 1790; c'est, dit la *Corresp. litt.* (t. XV, p. 60) « le premier essai des talents de M. Gardel le jeune, et peut-être le meilleur ouvrage qu'on ait vu dans ce genre depuis ceux de Noverre ». Cf. le *Journal de Paris*, du 26 février et le récit de Kotzebue (*Flucht nach Paris*, p. 219-222), qui admire surtout les danseuses, le doux labyrinthe de leurs groupes, leurs maillots de soie couleur chair, et qui s'amuse de l'étonnement de son domestique, un serf esthonien, qu'il a emmené avec lui au théâtre.

que les applaudissements des aristocrates ont usé et gâté (1) — chantent les louanges de leur future reine :

Chantons, célébrons notre reine !
L'hymen qui sous ses lois l'enchaîne,
Va nous rendre à jamais heureux.

Le chœur est très agréablement entrecoupé par les chants des esclaves de Lesbos et par les solos d'une Thessalienne :

Son front est couronné des mains de la victoire.
Et l'Hymen et l'Amour le parent tour à tour.
Ah ! qu'il est doux d'unir au laurier de la gloire
Le myrte de l'Amour !

Enfin, le chœur final est superbe :

Jusques aux voûtes éthérées
Portons nos vœux reconnaissants !

Un ballet anacréontique a terminé le spectacle. Pourquoi anacréontique ? — Ah ! si les Français devaient toujours rendre compte de leurs dénominations ! — Il me suffit de dire que Vestris et la Pérignon (2) dansaient. La musique aimée et connue du texte italien : *le donne hanno tant' inganni*, etc., annonce d'ordinaire leur approche, et le public s'apprête aussitôt à applaudir. Vestris possède un art qui

(1) Le 9 décembre, après le départ de Halem, les aristocrates applaudirent furieusement le chœur, « *chantons, célébrons notre reine* » et demandèrent qu'il fût recommencé. Les patriotes, en petit nombre, crièrent *non*. Mais les loges, insistant, menacèrent le parterre. Lainez qui jouait Achille, se fit le chevalier de la reine et dit tout haut d'un ton tranchant : « Tout bon Français doit aimer sa reine. » Le chant reprit, au milieu des applaudissements aristocratiques, et des quatrièmes loges une personne, la duchesse de Biron, que le parterre traita de catin, jeta à Lainez une couronne de lauriers. Les patriotes jurèrent de se venger de Lainez qui devait leur donner des ariettes, et non des avis et encore moins des leçons. Ils revinrent en force le dimanche suivant, 10 décembre ; ils jetèrent à Lainez des pommes, des écorces d'oranges, des faisceaux de verges, lui crièrent *à genoux !* Lainez dut apporter sa couronne de lauriers, la déchirer et la fouler aux pieds (*Révol. de Paris*, n° 75, p. 527 ; *Courrier* de Gorsas, 12 et 13 décembre ; Kotzebue *Flucht nach Paris*, p. 111 ; Mme de Tourzel. *Mém.* 1883, I, p. 213).

(2) Mme Pérignon est moins connue que Vestris et que Gardel ; mais le public l'estimait, les journaux disent qu'elle « exécuta dans le *Télémaque* plusieurs pas avec la perfection qu'on lui connaît », et on lit dans les *Révol. de Paris* (n° 50, p. 644), à propos d'un opéra ; « Vestris ayant fait une pirouette de seize tours et un quart, l'a emporté, au jugement des connaisseurs, sur Gardel qui n'a pu aller qu'à douze tours et demi (Nous), nous admirerons deux choses seulement : la danse naturelle de Mme Pérignon et le choix des étoffes. »

est propre à lui seul, de tomber comme de haut et de se tenir en mesure, incliné et penché sur la pointe du pied comme s'il était cloué. C'est ainsi que dans les tableaux on voit le messager des dieux se reposer de son vol sur la pointe du pied. Parmi les autres danseurs, il y en a d'aussi forts et de plus forts que lui pour sauter ; mais il les surpasse tous par la grâce. On le dit d'ailleurs insupportablement orgueilleux de son art, et comment ne le serait-il pas ? La première fois qu'il parut sur la scène de Londres, les Anglais suspendirent la séance du Parlement. Lorsque Vestris ne danse pas, il a coutume de s'asseoir au balcon, et de se moquer des efforts de ses collègues (1).

Je me consolerais aisément de ne plus voir dans ma vie la danse d'un Vestris. Mais il m'est pénible de penser que je n'entendrai plus un opéra de Gluck. Quand entendrons-nous semblable musique en Allemagne ? Le compositeur allemand a bien aussi, de temps à autre, de bonnes idées. Mais quand il les a conçues, il ne les lâche plus, et il ronge et ronge jusqu'à ce qu'elles dégoûtent. Il n'est pas ainsi de Gluck (2). Le roi des oiseaux, dit Cowley, ne dévore jamais toute sa proie ; il ne lui suce que le plus pur de son sang ; fier et altier dans sa faim, il dédaigne une nourriture superflue, s'élance avec ardeur sur un nouveau gibier et laisse aux vautours et autres oiseaux qu'il méprise, le reste de son butin déchiré (3).

(1) Cf sur l'orgueil et la « fatuité robuste » des deux Vestris, du père (Gaetan Appoline-Balthazar), le *dieu de la danse*, et du fils, celui que voit Halem, (Marie-Jean-Augustin, dit Auguste Vestris, né le 27 mars 1760 à Paris où il mourut le 6 décembre 1842), les anecdotes contées par la baronne d'Oberkirch *Mém.* II, p. 104-106, et sur la grâce et la légèreté de ce danseur « le plus surprenant qu'on pût voir », Mme Vigée-Lebrun (*Souvenirs* I, p. 132-133) : « personne ne fera jamais autant de pirouettes qu'il en a fait ; puis tout-à-coup il s'élevait au ciel d'une manière si prodigieuse qu'on lui croyait des ailes ; ce qui faisait dire au père Vestris : « Si mon fils touche la terre, c'est par procédé pour ses camarades. » Voir aussi Campardon, *l'Académie royale de musique au* XVIIIe *siècle*, II, p. 345-349.

(2) « Que, dit Halem en note, les Reichardt et les Schulz s'efforcent déjà d'égaler. »

(3) Halem traduit ici librement les derniers vers d'un poème de Cowley, l'*Ode upon Liberty* :

So the imperial eagle does not stay
Till the whole carcase he devour,
That's fallen into his power;
As if his generous hunger understood
That he can never want plenty of food,
He only sucks the tasteful blood.
And to fresh game flies cheerfully away;
To kites and meaner birds he leaves the mangled prey.

rique en relief ; je fis, sous la pression de ma main, ressortir les frontières de la province du Paraguay, et ainsi isolées, l'aveugle sut les nommer après avoir tâté soigneusement les contours. Comme bien on pense, les petits garçons savaient compter sur leurs doigts les royaumes du monde avec leurs capitales. Mais les professeurs aveugles les examinèrent également sur la grammaire, et ces pauvres enfants connaissaient aussi bien que les professeurs les quatre parties du discours « *quatuor partes orationis* » et ce tas de choses qu'on oublie. On nous montra encore des travaux de toute sorte exécutés par les aveugles, des filets, des cordes, des cannes de paille tressée, qu'on offre en vente aux visiteurs à leur sortie. Les aveugles savent pareillement imprimer leur écriture en relief. On me demanda une période. Je donnai : « La France est le plus beau royaume d'Europe ». Un aveugle chercha et rassembla les lettres en notre présence, imprima la phrase, et lorsque la feuille sortit de la presse, il se trouva que le professeur avait allongé ma période de ces quatre mots : « ajoutez le plus libre ». Voilà comment l'esprit de la liberté pénètre jusque dans le temple de la cécité voyante. Puis un aveugle se présenta pour réciter une ode composée, nous dit-on, par lui-même ; elle avait pour sujet la condition des aveugles et le bonheur dont ils jouissent à l'école. Elle est imprimée dans le volume in-quarto, que Haüy a publié sur son institution (1). Dans les intervalles tous les aveugles nous avaient distraits par leur musique et leur chant (2). Ils chantèrent quelques motets d'église avec accompagnement de basse et de violons. Je me rappelai l'académie japonaise des aveugles, dont Zimmermann dit (3) que ses membres se consacrent à l'histoire de leur pays, à la poésie et à la musique, versifient les plus beaux traits des annales du Japon, et mettent les vers en

(1) Cf. l'« *Essai sur l'éducation des aveugles* ou exposé de différents moyens, vérifiés par l'expérience, pour les mettre en état de lire, à l'aide du tact, d'imprimer des livres dans lesquels ils puissent prendre des connaissances de langues, d'histoire et de géographie, de musique, etc., d'exécuter différents travaux relatifs aux métiers » 1786. On trouvera p. 124-126 l'*Ode sur l'Institution des enfants aveugles*, par l'aveugle Huard que Haüy nomme (p. 118) un des élèves montrant quelques dispositions pour la poésie.

(2) On apprenait à chacun d'eux un métier manuel ; mais on s'attachait surtout à en faire des clavecinistes et des organistes.

(3) *Einsamkeit*, III, p. 316.

les comprendrait lui-même. Il ne prétend donc pas posséder l'art problématique d'enseigner à parler aux sourds-muets, et je l'en félicite ; il se borne à leur donner des idées au moyen de signes conventionnels, et à les mettre en état de perfectionner ces idées par la lecture de textes écrits et de les communiquer à autrui par l'écriture. Tous les autres sourds-muets portaient sur le visage la parfaite empreinte de l'imbécillité qui paraît être propre à la plupart d'entre eux. Ils montraient d'ailleurs peu ou point de connaissances, et la seule chose qui m'intéressa, fut d'observer comment ils se comprenaient entre eux par des signes variés. Je demandai si les jeunes gens n'étaient pas excités et exercés aux travaux manuels. On me répondit qu'on y songeait et que quelques-uns tournaient le bois (1).

Il y aurait vraiment de quoi s'étonner, si comme l'a calculé l'abbé de l'Épée, le nombre des sourds-muets s'élevait en France à douze mille.

On pense à unir l'Institution des sourds-muets à celle des aveugles. Peut-être serait-ce une consolation pour ces deux catégories de malheureux s'ils pouvaient adoucir leur existence par des services réciproques, car la cloison qui semble les séparer les uns des autres, est tombée depuis qu'on sait inculquer aux aveugles l'art d'écrire.

(1) Voir sur l'Institution des sourds et muets le *Guide* de Thiéry, I, p. 665 et les documents cités par Alex. Tuetey, *Répert. gén. des sources man. de l'hist. de Paris pendant la Rév.* 1894, III, p. 41-44.

La Motte. On me conduisit à travers trois grandes pièces bien meublées; une quatrième s'ouvrit. Enfin, pensai-je, le spectacle tant désiré va s'offrir à mes regards! Et que vois-je? M. La Motte, un charmant homme entre deux âges, assis devant la cheminée, et entouré de chevaliers de Saint-Louis! Je ne puis nier que j'éprouvai quelque gêne à lui découvrir mon besoin de magnétisme. Cependant, sous la latitude de Paris, mon impertinence de voyageur s'est accrue à un tel point, que je me remis bientôt et sortis assez aisément de mon premier embarras. « Je m'en suis bien occupé autrefois, répondit le médecin d'un air aimable, et je magnétise encore lorsqu'on le désire; mais depuis longtemps je ne m'en soucie guère. Cet art estimable est tombé ici en discrédit, et voilà quatre ans que mon ami Mesmer n'habite plus Paris. C'est à Strasbourg que le magnétisme fleurit et prospère aujourd'hui, et je vais vous donner des renseignements pour vous guider dans cette ville. » Il m'écrivit les plus belles adresses sur un petit papier, et c'est avec cette ordonnance que je quittai, bien portant, M. La Motte (1).

Je ne fus pas plus heureux aux loges des francs-maçons. Le Grand Orient (2) était fermé depuis la Révolution. La loge des Étrangers réunis n'avait eu de six semaines aucune réunion; on ne savait même pas quand elle tiendrait une nouvelle séance, et tous ceux à qui je parlai des loges françaises, me répondirent à peu près ce que la reine Christine disait, sur une médaille, de la couronne qu'elle avait abdiquée : « je n'en ai pas besoin, et elle ne me suffit pas. » *Non mi bisogna e non mi basta.*

Je n'eus pas le temps de poursuivre mon enquête, et lorsque je sentais le besoin de la franc-maçonnerie, je courais à l'Orient universel, au Palais-Royal. Il était facile de prévoir que la Confédération des amis de la vérité attirerait bientôt l'attention en Allemagne, où tout ce qui ressemble, même

(1) En note, Halem écrit : « A Strasbourg aussi, j'ai embrassé une nuée au lieu de Junon ; là aussi le magnétisme a disparu avec Puységur. » Cf. sur Mesmer, Puységur et le magnétisme, le livre d'E. Bersot, *Mesmer et le magnétisme animal*, et les mémoires du temps : Dufort de Cheverny, 1886, II, p. 1-7 ; Mme d'Oberkirch, II, p. 102-104 ; Ségur, I, p. 367-371 ; général Thiébault, I, p. 81-100 ; Montlosier, p. 267-270.

(2) « Le Grand Orient, lit-on dans les *Mém. secrets* (XIII, p. 378) est la mère loge de toutes les loges de France ; elle en a la police et la haute justice. »

[illegible] sensation. Je me [illegible] plusieurs [illegible] trompe [illegible] à peine [illegible] à plus [illegible] absolument [illegible] Les lis- [illegible]

espérances d'un meilleur ordre de choses, enfin les assurances de la régénération universelle et du triomphe de la vérité sur la terre. » Après avoir énuméré quelques autres *points de confiance*, il poursuivit : « Les dérisions de l'ignorance et de la frivolité ne doivent pas affaiblir cette confiance. Voltaire a dit (1) avec cet accent de mépris si familier dans ses ouvrages, que les mystères des francs-maçons étaient fort plats : il en parlait comme de tous les mystères de la nature et de la Divinité que personne ne connut jamais moins et qu'il semblait railler par dépit de ne pas les entendre ; ce sont les mystères des matérialistes eux-mêmes qui sont fort plats... Approchons-nous, d'un esprit franc et d'un cœur unanime, de ces cercles d'hommes initiés dans tous les lieux du monde à la liberté, à l'égalité, à l'union ; allons ensemble au bonheur ; séduisons tous les peuples par un invincible attrait et conquérons l'univers pour le rendre heureux. » Il conclut en annonçant que le prochain travail de l'assemblée serait d'examiner le *Contrat social* de Rousseau pour connaître la vraie législation qui convient à des hommes.

Il était facile de prévoir que la sortie de Fauchet contre Voltaire (2) déplairait à beaucoup de gens. Déjà, au cours de sa harangue, il avait été à diverses reprises interrompu par des murmures ; mais il ne laissa pas de terminer l'invective commencée. Les jours suivants parurent quelques petits écrits qui marquaient leur indignation contre l'orateur. M. de Villette et M. Cloots publièrent une lettre, le premier à M. de Bonneville, le second à Fauchet. Les réponses de Fauchet et de Bonneville sont insérées dans le n° 10 de la *Bouche de Fer* (3). Toutes deux rendent hommage

(1) Article *Initiation* des *Questions sur l'Encyclopédie*.

(2) Voltaire, dit encore Fauchet dans ce discours, est un écrivain « aussi étonnant par les inconstances de son esprit que par les beautés de son talent. Il exerçait sur tous les objets qui exigeaient des réflexions profondes hors de sa mesure un despotisme moqueur qu'applaudissaient les têtes vides et qui faisait sourire les vrais savants. Toutes les idées d'égalité répugnaient à son orgueil. Il trouvait la plupart des abus de notre ordre social fort bons, à raison de ce qu'il était gentilhomme ordinaire, seigneur châtelain, homme à grand ton et fort aristocrate en société comme en littérature parce qu'il y était fort riche. »

(3) Voir, en effet, le n° X, p. 148-150, *Extrait d'une lettre* de Charles Villette sur Voltaire ; p. 150-154, réponse de Bonneville à Villette ; p. 156-159, *Claude*

aux immenses talents de Voltaire et à son grand génie, mais soutiennent obstinément qu'il a été le vil flatteur des grands et le juge superficiel des sujets les plus importants. « Il ne rit point de nos faiblesses comme le bon La Fontaine, dont l'aimable sourire est le sourire des anges ; il rit d'un rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine. » Tels sont les mots de Bonneville qui se réfère à son jugement sur Voltaire dans le troisième volume de son *Histoire de l'Europe moderne* (1) et dans la deuxième partie de son *Poignard des jésuites brisé par les maçons* (2). Pour faire contraste, je vous

Fauchet à M. Cloots. On trouvera dans le *Courrier* de Gorsas (n° du 28 octobre, p. 420-426) le texte complet de la Réponse de Charles Villette et de la lettre de Cloots à Bonneville. Voltaire, dit Villette, « n'a pas mis sa vanité à se faire prédicant d'une église ou d'un hôtel de ville ; il a publié sous toutes les formes qui charment l'esprit et honorent la raison, les vérités qui servent aujourd'hui de base à notre constitution ; il a flatté les rois, mais pour renverser plus sûrement les charlatans d'église et de robe. Voltaire qui bâtissait une ville, qui affranchissait sa colonie et tout le pays de Gex de la tyrannie féodale, avait besoin d'appeler un sot en place *Monseigneur ;* mais il savait bien racheter ces courtoisies en prose par les arrêts qu'il a prononcés en beaux vers contre les aristocrates. » Quant à Cloots, il exprime sa surprise d'avoir trouvé dans la *Bouche de fer* « un ton mystique qui affadit l'âme et un ton incivique qui refroidit le cœur : on y offusque, dit-il, la vérité dans la brume du martinisme, on y soumet la raison et la nation à la truelle des Francs-Maçons » et il s'indigne de la « diatribe » de Fauchet contre Voltaire, de cet « amphigouri sublime » de ces « traits lancés contre le génie du siècle, le père de tous les philosophes modernes et par conséquent de la Révolution ».

(1) Bonneville répond en effet qu'on trouvera dans l'introduction du troisième volume de son *Histoire moderne* le coup d'œil d'un homme franc sur les écrits de Voltaire. Il oublia sa promesse, et l'introduction de ce troisième volume qui parut à la fin de 1792 et qui retrace les événements compris entre les années 1190 et 1308, renferme, au lieu d'un jugement sur Voltaire, des observations sur *les rois parjures*, parues précédemment dans la *Chronique du mois*. Mais, chose curieuse, Bonneville ne se souvient pas qu'il a déjà, au tome premier de son *Histoire* (p. 7-14), dans une notice sur les principaux historiens de l'Europe, apprécié Voltaire, et il est vrai que cette appréciation de 1789 est la reproduction littérale du jugement qu'il portait sur Voltairre en 1788 dans la *Mêmelé des quatre vœux ;* voir la note suivante.

(2) On lit dans cette deuxième partie (*Mêmelé des quatre vœux*, etc.; cf. plus haut (p. 210, note 2), aux pages 133-136) : « Voltaire a imprimé que les mystères des Francs-Maçons étaient fort plats. Cet écrivain ne voulut jamais croire que rien pût échapper à sa pénétration : il s'efforçait du moins de le persuader à l'univers. La vanité de vouloir tout expliquer au premier coup d'œil lui a fait commettre une action indigne de lui et de tout homme de bien. Ses écrits sont pleins d'assertions légères qui se contredisent. Il se livrait sans réserve à la diversité de ses idées que les passions rendent si mobiles. Avait-il le cœur d'un Jean-Jacques ? Avait-il la tête d'un Condorcet ? Il semble n'avoir aperçu les objets que de profil ou ne les avoir vus qu'à travers un prisme de mille couleurs qui les renverse et les défigure. Nous lui devons d'éternels hommages pour avoir combattu toute sa vie un fanatisme insensé. Mais ne s'occupant guère que d'assembler avec art des idées acquises, il n'arrêtait pas sa pensée sur l'avenir. Voilà pourquoi il a plus de tours dans

donnerai un passage de la lettre de Villette : « Que n'avez-vous été, comme moi, le témoin de la scène la plus attendrissante et qui rappelait la simplicité antique? Franklin présente son jeune fils au patriarche de Ferney. A genoux, il reçoit sa bénédiction paternelle. Voltaire l'embrasse et lui dit ces mots : Mon enfant! Dieu et la liberté! »

Fauchet a dû, dans sa réponse, se défendre contre un second reproche très bizarre de M. Cloots. Il avait recommandé la religion chrétienne comme la plus sublime institutrice des sentiments d'humanité et de philanthropie, et il déclarait en même temps qu'il entendait par « religion chrétienne, » non pas la petite et barbare religion des théologiens, mais la profession de foi du Vicaire Savoyard qui était aussi la sienne. M. Cloots et plusieurs autres qui voudraient dans le nouvel ordre de choses abolir toute religion, ne furent pourtant pas satisfaits. On comprend qu'il a été plus facile à l'abbé d'excuser son attachement à la religion chrétienne que son éloignement pour Voltaire. Mais n'est-il pas curieux qu'on puisse aujourd'hui reprocher publiquement à quelqu'un, comme ultraorthodoxes et intolérants, les principes qui firent exiler Rousseau il y a trente ans?

Vous connaissez sans doute ce Cloots par les journaux allemands. Il a publié ces jours-ci une petite pièce satirique : *Anacharsis à Paris ou lettre de J. B. Cloots à un prince d'Allemagne* (1). Il encourage le prince à venir à Paris, lui décrit ses divertissements : « vous irez aux Jacobins où votre cousin, le prince de Hesse que nous nommons monsieur Hesse, est assis entre son tailleur et son cordonnier. » Et, poursuivant sur le même ton, il lâche la bride à son imagination : « L'ancien gouvernement nous a laissé des dettes

le style que d'invention dans les idées. Quel intervalle immense entre un Voltaire et un Bacon ! ».

(1) Sur ce factum d'Anacharsis Cloots, voir la *Correspondance littéraire*, tome XVI, p. 106, et les journaux du temps, ainsi que le livre bizarre d'Avenel, 1865. I, p. 217. Le meilleur jugement qu'on ait porté sur Cloots, est peut-être celui du *Moniteur* (8 novembre) : « Tout ce qu'il publie, donne le plaisir d'une lecture très piquante ; ses pensées sont d'une âme élevée et d'un esprit original ; mais si cette ardeur pour notre Révolution n'est pas commune dans un Prussien, sa manière d'écrire ne l'est pas davantage ; parmi les écrivains amis de la révolution des choses, il y en a qui n'aiment pas moins ces révolutions de mots qu'on appelle tropes ; M. Cloots est de ce nombre, et on pourrait lui demander un peu plus de mesure dans son goût pour les métaphores. »

et des préjugés dont le nouveau nous guérira radicalement. On nous a légué un Dieu qui coûte cent millions et un roi qui en coûte trente. J'applaudis à l'adoption du roi considéré comme instrument nécessaire; mais vous conviendrez avec moi que le ciel serait plus satisfait si nous concentrions son culte dans nos cœurs ou dans les clubs. » Un Allemand qui est à Paris, avait envie de traduire la brochure. Je l'en dissuadai; elle aurait difficilement du succès. On n'écrit plus, il est vrai, de dissertations latines contre de semblables écrits, comme autrefois ce docteur en théologie contre *Candide;* mais je parie que la plupart de nos Allemands prendraient au sérieux et pour argent comptant chacune des plaisanteries sarcastiques de M. Cloots.

A la troisième assemblée fédérative du 29 octobre (1), Fauchet ouvrit la séance par quelques détails sur l'organisation de la société, sa correspondance extérieure, etc. « Je suis chargé, dit-il, d'annoncer à l'assemblée un fait qu'elle n'apprendra pas sans intérêt. M. Wieland (il prononçait Wi-é-lan), un des plus célèbres auteurs d'Allemagne, avait d'abord écrit avec prévention sur l'Assemblée nationale de France; après en avoir mieux connu les principes, il vient de s'en déclarer hautement l'admirateur, et il travaille à les répandre. Le Cercle social demande à l'Assemblée de voter, au nom de la Confédération universelle, un hommage public à ce grand écrivain ami de la vérité, et de l'inviter à entrer d'une manière spéciale dans notre correspondance. » Il avait à peine fini, que toute l'assemblée — cinq mille personnes environ — se levait à grand bruit et faisait entendre d'unanimes applaudissements. Là-dessus Fauchet prononça un discours sur les trois premiers chapitres du *Contrat social*, et, dans sa conclusion, il cita sept propositions tirées de l'ouvrage et que la Société devrait discuter à la prochaine séance. La septième est ainsi conçue : « La conquête de la liberté, dès qu'elle est possible, est un devoir, puisqu'elle est le droit et l'effet de la société légitime, tandis que la domination arbitraire est le principe et l'appui

(1) Pour la troisième séance, voir *Bouche de fer*, n° XI, p. 161-184 (discours de Fauchet) et n° XIII, p. 193-199; le mémoire de l'anonyme sur la guerre a été inséré dans le n° XII, p. 185-200.

d'une dissociation injuste et contre nature. » — Une députation de la section Mauconseil fut alors introduite ; elle accusa des ministres, surtout le ministre de la guerre, et excita la Société à contribuer à leur destitution. On loua beaucoup le patriotisme des députés, mais on ne témoigna pas grande envie de s'engager dans le détail des affaires intérieures de la France, puisqu'on s'occupait de la cause de l'humanité toute entière. On lut ensuite un mémoire envoyé par un inconnu *sur la guerre :* l'auteur propose de lever, en cas d'hostilités, dans chacun des quatre-vingt-trois départements un régiment de *citoyens volontaires*, qui ne seraient soldés que pendant la guerre. Cette lecture fut accueillie avec une grande faveur et interrompue fréquemment par des battements de mains. Un Anglais se leva et demanda l'honneur de la traduire en sa langue ; un Hollandais fit de même : divers négociants offrirent de l'envoyer en Espagne, en Allemagne et en Russie. Le président Goupil refusa toutefois de porter les propositions de ce mémoire à la tribune de l'Assemblée nationale. On se sépara à 9 heures.

Des journaux avaient blâmé l'abbé Fauchet qui, suivant eux, mettait de l'affectation à se montrer toujours aux réunions de la société dans son costume d'homme d'Église. Il se défendit de ce reproche dans son allocution préliminaire, à la quatrième séance du 5 novembre (1). « Je n'affecte rien, dit-il, mais aussi rien ne peut me rendre pusillanime. J'avais ce vêtement le 14 juillet, sous les tours de la Bastille, quand j'exposai ma tête pour épargner le sang des citoyens. Ce manteau fut percé de balles ; — il le développait en même temps et montrait les trous — il me plaît de le porter ; où est la loi qui le défend ? Je suis libre, tous les Français le sont, et, au péril de ma vie, je le serai jusqu'à la mort. » Il annonça aussi que l'abbé Sieyès était devenu membre du Directoire du Cercle social, et à ce nom si aimé les applaudissements éclatèrent avec bruit (2). Puis vint un

(1) Le discours prononcé par Fauchet à la quatrième séance, est contenu dans le n° XV de la *Bouche de fer*, p. 225-240, et le procès-verbal de cette séance, dans le n° XVI, p. 241-250.

(2) Sieyès, dit Fauchet, est « l'un des premiers concepteurs de la Constitution française et l'un de ses plus francs zélateurs. »

les traités des philosophes. Où y a-t-il un pays, et où y eut-il jamais un pays où l'on pût assister à de pareilles scènes? En Allemagne où il commence à être de bon ton de persifler la Révolution française, on ne manquera pas de trouver ridicules les recherches de cette Confédération sur les principes de constitution communs à tous les peuples. On dit volontiers que les États ne sont pas gouvernés par la raison et la métaphysique, et l'on croit par cet arrêt sans appel, comme par un coup d'autorité, culbuter toutes les nouveautés politiques. Il serait pourtant difficile à ceux qui parlent ainsi, de s'expliquer clairement, si on leur posait la question : *par quoi* sont donc gouvernés les États?

Je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne soutiens, ni ne défends pour cela la propagation préméditée de ces principes et l'esprit de prosélytisme politique de cette Société. Je ne crois même pas, quoi qu'elle en dise, que ce soit réellement son but principal. Le véritable dessein de ce club, comme de tous les autres clubs, c'est d'agir *sur la France* et par les discours de ses assemblées, de rendre les idées de la Révolution aussi familières que possible à toutes les classes. On pratique la règle : *docendo discimus*. Les membres s'instruisent eux-mêmes en croyant enseigner tous les peuples de la terre, qui prêtent, il est vrai, bien peu d'attention à leur enseignement.

Cependant le Cercle social a déjà réellement une correspondance extérieure. Du moins trouvons-nous dans le n° 14 de la *Bouche de fer* une lettre anonyme d'une loge allemande ainsi que la réponse à cette lettre (1). Nous lisons dans la réponse : « Vous qui n'êtes entourés que de tyrans, épaississez vos antiques ténèbres, et du fond de ces antres religieux, jadis consacrés aux mystères du fanatisme, méditez les vrais mystères de la liberté; nous n'avons plus besoin de ténèbres, pour y parler des lois de la nature; loin de craindre, comme par le passé, un peu de pluie, nous conjurons les orages. » Provisoirement on charge la loge allemande de traduire la *Déclaration des droits de l'homme* et de la répandre autant que possible. La lettre fourmille en

(1) Cf. le n° XIV de la *Bouche de fer*, p. 213-215. Extrait d'une lettre d'Allemagne au Cercle social, et p. 216-223. Réponse du cercle social.

outre d'expressions mystiques que nul ne peut comprendre s'il n'en a la clef ; par exemple : « On s'arme le 12, on délibère le 13, on exécute le 14 (1) ». Ce sont là des énigmes, dis-je avec l'Ernst de Lessing (2), et je ne médite pas sur des énigmes ».

DIX-HUITIÈME LETTRE

Caractère du club des Jacobins. — Débats de leur assemblée du 1er novembre. — Proposition de Viliette dans la séance du 2 décembre. — Un monument à Voltaire. — Motion à ce sujet.

Mes Jacobins m'intéressent toujours, et il est rare que je manque d'assister à leurs assemblées, qui ont lieu d'ordinaire trois fois par semaine. C'est faire tort au club que de le nommer une *faction*. Je ne voudrais pas nier qu'il n'y ait pas dans la société quelques *factieux* qui ont plutôt l'esprit d'intrigue qu'un véritable zèle pour le bien de la patrie. Mais tel n'est vraiment pas le caractère du club, et ce n'est que rarement et pour quelques moments que les factieux s'éloignent des principes de la modération (3). Il ne nourrit

(1) Halem imprime dans son texte, en séparant les chiffres par des points : « On s'arme le [illegible] on délibère le 13, on exécute le 14. » Il n'a pas compris l'allusion aux [illegible] de juillet 1789, et d'ailleurs le Cercle social explique assez clairement sa pensée dans ces lignes : « nous avons eu, nous autres, nos trois grands jours, 12, 13 et 14, ayez aussi les vôtres en secret : on s'arme le 12, on délibère le 13, on exécute le 14. » Il faut avoir constitué votre section [illegible] par trois grands jours préparatoires. »

(2) Conclusion du premier entretien entre Ernst et Falk dans *Ernst und Falk, Gespräche für Freimaurer*, 1778. Et telle est aussi la conclusion d'un remarquable article de La Harpe (*Mercure de France*, 18 décembre, p. 90-122) : il dit que Bonneville décrit des rêveries, prend le ton d'illuminé et se trouve habituellement dans un état d'extase contemplative, que Fauchet — qui a eu tort de parler de Voltaire avec un accent de mépris si indécent — joint son enthousiasme d'amour, de morale et d'apostolat aux illuminations maçonniques de Bonneville ; « les auteurs de la *Bouche de fer* affectent l'emphase prophétique dans des matières qui ne demandent que du bon sens, substituent à la réalité des droits de l'homme [illegible] des hiéroglyphes et au solide pouvoir de la raison les frivolités mystiques, font du titre de citoyen un grade d'illuminé, de la liberté une enigme et de la Constitution une Apocalypse. »

(3) Ici, Halem cite en note un mot de Mirabeau : « Je combattrai les factieux de quelque parti et de quelque côté qu'ils se trouvent, a dit très bien Mirabeau, et il l'a fait. »

pas le moins du monde des idées de propagande. Le grand but de ce club et des clubs affiliés, c'est d'entretenir constamment l'attention de leurs concitoyens qui pourraient trop facilement se refroidir dans leur ardeur et croire que ce qui est bien, va de soi. Les mots « Carthage n'est pas détruite ! » devraient être écrits à l'entrée de la salle, ou encore ces vers :

> Evasti ? Credo, metues, doctusque cavebis.
> Quæres, quando iterum caveas iterumque perire
> Possis, o toties servus ! Quæ bellua ruptis
> Cum semel effugit, reddit se prava catenis ?

« Tu as échappé, et, je pense, tu craindras, et désormais instruit, tu seras sur tes gardes ? Non, tu iras chercher une nouvelle occasion de peur et de perte, esclave et toujours esclave ! Quelle bête sauvage, une fois en fuite, vient reprendre follement ses chaînes brisées (1) ? »

Or, la bête sauvage, pour les factieux, c'est le pouvoir royal, et ils crient : « à bas ! à bas ! nous la tenons dans la fosse et puisqu'elle est tombée, il faut l'accabler ! » *quæ quoniam in foveam incidit, obruatur* (2) ! Les Desmoulins, les Carra et plusieurs autres nomment avec Ésope la manie de vouloir avoir un roi, une honnête sottise, une niaiserie bien intentionnée (εὐήθεια).

M. de Laclos a reçu l'honorable mission, au nom de la Société, de publier un journal de ses débats (3). On a lu le 1er novembre les noms de plus de quatre-vingt membres nouvellement admis. Parmi eux, était M. de Chartres, fils du duc d'Orléans. Ce beau et modeste jeune homme de dix-huit ans environ se présenta aussitôt et fut accueilli par des applaudissements. M. de Laclos parlait à ce moment ; lors-

(1) Horace, Satires, livre II, sat. VII, vers 68-71.

(2) Cicéron, 4e Philippique, V ; vous avez affaire, dit Cicéron, non à un homme, mais à une bête (*Cum immani tetraque bellua*).

(3) Le *Journal des amis de la Constitution* fut ainsi annoncé dans les gazettes : « ... ouvrage périodique dont il paraît un cahier de trois feuilles in-8° tous les mardis, à dater du 30 novembre. On souscrit à Paris chez M. Baudouin, imprimeur de l'Assemblée nationale. Prix de la souscription : 24 livres par année, 13 liv. 4 s. pour six mois. Ce journal patriotique, rédigé par M. Laclos, doit sa naissance à une délibération du 31 octobre, prise par la Société qui porte ce nom, de publier périodiquement sa correspondance avec les Sociétés des différents départements qui lui sont affiliées. » Cf. *La Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. CIX-CX.

qu'il eut fini, M. de Chartres demanda la parole, monta à la tribune et répéta l'assurance de rester fidèle à la Constitution (1). Quand il descendit de la tribune, M. de Sillery l'embrassa publiquement. Ce Sillery est celui qui disait dans la séance du 15 juillet 1789 : « Les Français adorent leur roi, mais ils ne veulent pas avoir à le redouter (2) ». Sa femme est la dame qui s'est fait un nom par ses écrits, surtout par *Adèle et Théodore*, et qui préside maintenant encore à l'éducation de la maison d'Orléans :

L'auteur charmant qui, crayonnant *Adèle*,
A su former des cœurs sur son modèle.

M. de Chartres est aussi son élève. M. Pieyre, auteur de l'*École des Pères* (3), dit dans une jolie épître adressée à Chartres :

Vous étiez prince, et ce respect si grand
De tous côtés offert à la naissance,
On vous a dit dès votre tendre enfance,
Que ce n'est là qu'un respect apparent,
Un culte vain, et qu'un homme qui pense,
Doit n'y jeter qu'un œil indifférent,
Qu'il faut gagner et l'amour et l'estime,
De la vertu mériter les honneurs,
Que la bonté, les talents et les mœurs
Reçoivent seuls un encens légitime.
Vous étiez prince, et déjà votre voix
Avait proscrit cette foule de droits,

(1) Cf. la *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*, publiée par L. C. R. (Paris, 1800) qui renferme dans sa troisième partie des extraits du *Journal* du jeune duc de Chartres, le futur Louis-Philippe. Le duc de Chartres dit en effet, à la date du 2 novembre (p. 220), qu'il a été reçu la veille aux Jacobins et fort applaudi, qu'il a témoigné sa reconnaissance et assuré qu'il ne s'écarterait jamais des devoirs sacrés de bon patriote et de bon citoyen. Voir aussi *la Société des Jacobins*, p. Aulard I, p. 344.

(2) Cf. le *Moniteur* du 13 au 15 juillet. Le 15 juillet, lit-on dans la 19e *lettre* de Mirabeau à ses commettants (p. 27), M. de Sillery proposa une adresse au roi qui fut très applaudie et où l'on remarqua cette expression : « les Français adorent leur roi, mais ils ne veulent pas avoir à le redouter ». Sur Sillery, voir Iung, *Dubois-Crancé*, I, p. 304-385 et A. Chuquet. *Retraite de Brunswick* p. 140.

(3) Alexandre Pieyre, né à Nîmes le 30 avril 1752, mort vers 1836, attaché à la maison du duc de Chartres depuis 1787 jusqu'à Valmy, et, après la Restauration, secrétaire des commandements de Mlle d'Orléans. Son *Ecole des Pères*, comédie en cinq actes et en vers, publiée en 1788, fut jouée d'abord à Nîmes et à Montpellier, puis à Paris, par les Comédiens Français, le 1er juin 1787 ; il l'a dédiée au duc de Chartres qu'il célèbre dans l'épître dédicatoire comme un prince chez qui « tous les dons de la nature sont perfectionnés par la plus heureuse éducation. »

Tributs honteux que l'altière noblesse
Obtint jadis des mains de la faiblesse.
Tout haut comme eux vous sûtes prononcer,
Avant qu'un père eut pu les dénoncer,
Ils sont détruits, etc.

Puis ce fut M. Du Port (1) qui parla, comme membre du Comité établi pour l'institution de la nouvelle législation criminelle, et il parla deux heures durant, et très bien, sur ce sujet et sur l'introduction du jury. Comme la chose viendra à l'Assemblée nationale et que la discussion de plusieurs points douteux, par exemple de la mise par écrit des dépositions des témoins, sera dans tous les journaux, je n'insiste pas.

A l'assemblée du 3 novembre, M. de Villette, ami de Voltaire, remarqua que l'abbaye de Sellières, où reposait la dépouille mortelle du poète, avait été vendue, et que le corps tomberait dans les mains d'un particulier. Or personne ne pouvait nier que les écrits de Voltaire avaient préparé la Révolution. Il était juste, disait Villette, qu'on fît maintenant amende honorable à ses cendres, auxquelles un zèle aveugle avait autrefois refusé un lieu de sépulture à Paris ; le corps de Descartes avait été, seize ans après sa mort, ramené de Suède en France; le même honneur convenait à Voltaire. Et Villette proposa une adresse à l'Assemblée nationale : un monument serait érigé à Voltaire dans le plus beau temple de Paris, la nouvelle Sainte-Geneviève ; le club ferait recueillir les cendres du mort, et les accompagnerait *in corpore* à leur dernière demeure (2).

(1) Adrien du Port, conseiller au Parlement, député de Paris à la Constituante, était né à Paris le 5 février 1759 et mourut à Appenzell le 15 août 1798.

(2) On trouvera le discours de Villette dans le *Courrier* de Gorsas du 10 novembre, la *Chronique de Paris* du 12 et dans le tome premier de *la Société des Jacobins*, p. 367-369. Voir encore dans la *Chronique de Paris* du 23 novembre la lettre où Villette demande que la basilique de Sainte-Geneviève devienne le Panthéon français et dans le n° du 25 le discours qu'il adresse au public à la troisième représentation du *Brutus*, pour demander la translation du corps de Voltaire à Paris. Cf. aussi dans le *Courrier* de Gorsas (7 novembre, p. 100-102), la curieuse « Adresse aux Français » où on les prévient que Catherine veille sur le tombeau de Voltaire et que bientôt peut-être la cendre du grand écrivain sera sur le chemin de Pétersbourg. Camille Desmoulins prit part à cette campagne et soutint énergiquement Villette qui « rassemblait les voltairiens » (*Révol. de France et de Brabant*, n° 57, p. 228). Voir sur Villette, son mariage avec « Belle et Bonne » et son rôle dans la translation du corps de Voltaire à Paris le huitième volume de Desnoires-

On accueillit la proposition par d'unanimes applaudissements. M. de Saint-Germain se leva ; il se plaignit qu'un prêtre, dans son cercle mystique et de sa *bouche de fer*, eût dit récemment du mal du grand homme (1) ; il appuya la motion ; il déclara que le Champ de Mars où avait été prêté le serment de la fédération, serait l'endroit le plus digne du monument de Voltaire (2). Un troisième, se levant à son tour, démontra qu'il n'était pas exagéré de prétendre que Voltaire avait fondé la Révolution : il invoqua l'article *Droit canonique* des *Questions sur l'encyclopédie* où était contenu tout ce que l'Assemblée nationale avait statué sur les biens ecclésiastiques (3), cita une lettre du philosophe qui exprimait presque littéralement les dispositions de l'Assemblée sur la féodalité, et proposa de placer sa tombe aux pieds de la statue de cet Henri qu'il avait chanté (4). Rien ne fut décidé, et on passa à l'ordre du jour qui concernait le point important de l'impôt.

Je crois qu'on fit bien de clore le débat. L'Assemblée nationale, en effet, ne peut guère se résoudre à honorer ainsi aux yeux de la nation un homme qui s'est moqué hautement de toute religion. Et, avec tout le respect que mérite ce grand génie, y a-t-il eu dans sa conduite assez de noblesse pour inspirer une durable vénération et pour mériter une pareille distinction nationale ? On sait comment il flattait publiquement les ministres des finances, tout en les persiflant dans les petits soupers. Condorcet qui vient de publier une *Vie* du poète (5), raconte, à propos

terres, *Voltaire et la Soc. fr.*. p. 93-102 et 467-501 et les *Mém.* de Ferrières, p. 494-495.

(1) Voir plus haut, p, 287.

(2) Villette répondit que le champ de la Fédération était plus convenable au guerrier qui combat pour la patrie qu'au philosophe qui renverse les préjugés.

(3) Cf. surtout la section II, *Des possessions des ecclésiastiques* : « L'Eglise n'a ni règne ni possession sur cette terre, et les ministres de l'autel doivent être entretenus par la Société, tout comme les magistrats et le soldat le sont. »

(4) Villette répondit pareillement qu'il fallait laisser un pareil honneur au courtisan du despote, à La Feuillade, enterré sous le piédestal de son maître, et Camille Desmoulins s'écriait, à ce propos, que ce serait placer l'image de l'Eternel aux pieds de saint Crépin (*Révol. de France et de Brabant*. n° 57, p. 231).

(5) La *Vie de Voltaire*, de Condorcet, avait paru pour la première fois, en 1789, dans le tome LXX de l'édition de Kehl.

de ces plaisanteries, une jolie anecdote. On parlait d'une fausse lettre de cachet. « Que fait-on, demanda Voltaire à un lieutenant de police, que fait-on de ceux qui falsifient ainsi les mandats d'arrêt ? » — « On les pend » — « C'est toujours bien fait, répliqua Voltaire, en attendant qu'on traite de même ceux qui en font de vraies. »

On l'a mesuré comme il mesurait les autres. Frédéric le nomma le plus ladre et le plus détestable des hommes (1); et — écrivit son éloge. Lorsqu'il mourut, on ne voulut pas donner à son corps une petite place dans Paris, et maintenant on dispute sur l'asile le plus digne de lui : reposera-t-il sous la protection des rois ou sous celle des saints ?

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Excursion à Marly et à Saint-Cloud. — La puissante machine de Marly. — Pavillon de Mme du Barry. — Le château de Saint-Cloud. — La famille royale à la messe. — Louis XVI et la reine.

Paris.

Nous avons fait notre dernière excursion hors de Paris. Nous sommes allés à Marly et à Saint-Cloud. A Marly, à quatre lieues de Paris, nous avons admiré la puissante machine inventée et exécutée dans les derniers temps de Louis XIV par un Liégeois, du nom de Rannequin Sualem, un homme qui ne savait ni lire ni écrire. La machine fait monter l'eau de la Seine à plus de cinq cents pieds de haut dans un réservoir qui alimente Marly et Versailles selon leurs besoins. On imaginera la grandeur de l'ouvrage si l'on pense que plus de cinquante ouvriers s'occupent chaque jour à entretenir le mouvement de la machine. Mais elle a déjà cent ans, son entretien devient de plus en plus

(1) C'est ainsi, dit Halem en note, que Frédéric II qualifie Voltaire dans le *Tantale en procès*.

difficile, et l'on a offert un prix à celui qui donnerait le meilleur plan d'une machine mouvelle. Quatorze roues énormes d'environ trente pieds en moyenne amènent au moyen de 225 pompes l'eau de la rivière que de gros tuyaux de fer portent ensuite dans une tour. La puissance de l'eau ascendante est si forte qu'elle monte perpendiculairement à 80 pieds de hauteur et se répand par trois tuyaux dans le réservoir de la to[illegible] de là par un aqueduc massif dans les réservoirs de M[illegible]. Cet aqueduc est une œuvre vraiment romaine, long[illegible]ue 330 toises, soutenue par 36 arcades élevées. Lorsqu'on [illegible]oit la solidité de cet utile ouvrage dont les murs [illegible] épaisseur de 19 pieds et les arcades, une largeur de [illegible]ieds et une hauteur à proportion, on est pris d'un in[illegible]utaire respect pour l'esprit du siècle de Louis XIV (1).

L'aspect du pavillon que Louis XV fit bâtir ici sur la hauteur à sa maîtresse Mme du Barry, éveille des idées absolument différentes. On a de cette hauteur la plus belle vue sur Saint-Germain-en-Laye, Marly, la montagne du Calvaire (2) et le paysage traversé par la Seine. Le pavillon rivalise de goût avec Trianon et le surpasse peut-être en magnificence. Le salon est tout entier en marbre blanc, tacheté de gris. Le roi a fait cadeau de cette maison à celle qu'il aimait. Aussi, l'on trouve partout les initiales du nom de la dame. Elle a maintenant quelque quarante ans ; elle habite ici, non loin du pavillon, une maison près de laquelle est un petit jardin anglais ; elle reçoit souvent du monde (3).

(1) Arthur Young ne partage pas ce sentiment (I, p. 123) et assure que la machine de Marly « ne fait plus la moindre impression. » Elle devait être le 18 juin 1793, l'objet d'une singulière mesure prise par la Commune de Paris et d'ailleurs rapportée le lendemain : sous couleur que cette « infernale machine, était un vrai crime politique, cimenté avec le sang du peuple », la Commune arrêta de demander au ministre de l'intérieur la destruction de ce « monument de l'orgueil d'un despote » et avec les débris, de faire des moulins et des manufactures d'armes.

(2) On disait alors indifféremment le Calvaire ou le Mont-Valérien ; le Calvaire, lit-on dans les *Mém. secrets* (XXXIII, p. 107, 13 oct. 1786), est un lieu de dévotion situé sur le Mont-Valérien ; « il est surtout fréquenté au mois de septembre, depuis le 14, où l'on fête l'exaltation de la Sainte Croix et durant toute l'octave. »

(3) La Du Barry (née à Vaucouleurs le 19 août 1743, morte sur l'échafaud le 8 décembre 1793), avait à ce moment quarante-sept ans. Elle avait reçu le 24 juillet 1769, de Louis XV, le brevet de don du pavillon de Louveciennes ou Luciennes, près de Marly Cf. Wallon, *Hist. du tribunal révol.* 1880, II, p. 221-

Nous allâmes de Marly à Saint-Cloud, où la cour a passé ces cinq derniers mois (1). Le château, composé d'un corps de logis aux deux ailes, a une neuve et bonne apparence, et la petite ville est admirablement située sur sa colline qui offre au regard le plus beau des panoramas, le bois de Boulogne, Montmartre et Paris. La plus ancienne partie du château renferme le salon peint par Mignard et la galerie d'Apollon, remplie autrefois de beaux tableaux du duc d'Orléans. Mais ces toiles ne sont plus là ; le roi en a acheté quelques-unes, un *Prométhée enchaîné* du Guide et une *Judith* tenant la tête d'Holopherne, de Paul Veronèse. Avec tout le respect que je dois aux noms des peintres, je crois que le duc n'a pas vendu à Sa Majesté les meilleurs tableaux de sa collection. Je m'imagine que sur le fier visage de Prométhée enchaîné respirent l'audace, le mépris et l'endurance dans de visibles souffrances ; j'ai vu un homme qui hurle et qui a l'air commun. Je m'imagine en Judith une femme que l'enthousiasme du patriotisme a poussée au meurtre, et je crois lire sur sa figure d'amazone un mélange d'effroi et de joie triomphante ; j'ai vu une femme vulgaire qui semble revenir de la danse et qui jette une tête dans le tablier d'une vieille ; le portrait de la vieille est décidément le plus beau de la toile. Je trouvai dans la chambre du roi un superbe *Descartes* de Van Dyck (2) que je considérai avec plaisir. Le nouvel appartement du monarque n'a rien de particulier ; les chaises sont garnies de péquin, étoffe de soie peinte qui se fabrique à Lyon à la

38 ; E. et J. de Goncourt, *La Du Barry*, nouv. éd. 1878, p. 63 et 212-215 ; D'Hézecques, p. 103-104. « La maison, dit d'Hézecques, était simple, quoique meublée avec magnificence. Le parc même n'était pas grand, mais ce qui faisait le principal attrait, c'étaient les magnifiques perspectives, c'était cette vue immense sur la belle plaine « où la Seine serpente en sortant de Paris ». De là, en effet, l'œil découvrait une foule de villages et de maisons de campagne, deux grandes routes, la forêt du Vésinet, l'antique château de Saint-Germain, les sommets pointus du château de Rueil. La machine de Marly animait par son mouvement cette partie du paysage, tandis que la grande ville, au milieu de son épais brouillard, terminait du côté de l'est cet incomparable tableau. » Voir également dans les *Souv.* de Mme Vigée-Lebrun, des détails sur la Du Barry à Louveciennes (I, p. 160-169) et une description enthousiaste de Louveciennes (III, p. 297-298).

(1) Le roi séjournait à Saint-Cloud depuis le 4 juin 1790 ; il revint à Paris le 30 octobre, et l'on sait que le lundi saint 18 avril 1791, lorsqu'il voulut retourner à Saint-Cloud, la foule l'empêcha de quitter les Tuileries.

(2) Halem se trompe ; ce superbe Descartes, aujourd'hui au Louvre, est de Frans Hals, et non de Van Dyck.

manière chinoise. Dans la chambre de la reine, tout, tapis, lit, sièges, était de véritable péquin fait en Chine. Quel goût bizarre de s'entourer de ces laides figures chinoises et de paysages sans nulle perspective ! La seule chose qui me semble jolie, ce sont les couleurs qu'on n'a pas aussi vives en Europe, et qu'on ne sait pas aussi bien appliquer ; car les couleurs de péquin de Lyon commençaient déjà à s'effeuiller.

Une colonne de l'église conserve le cœur de Henri III que le couteau de Clément transperça. « Va t'en, voyageur, et déplore le destin des rois ! » *Abi, viator, et dole regum vices !* ainsi est conçue la dernière ligne de l'inscription (1) et ce fut également ma pensée, lorsque je sortis de l'appartement de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

La cour est maintenant rentrée aux Tuileries et j'y ai vu deux fois le roi et la reine, les deux fois un dimanche, lorsqu'ils allaient à la messe. Une foule de gens s'étaient rassemblés dans les chambres où devait passer le couple royal. On nous demanda nos cannes au bas de l'escalier, et nous les laissâmes aux mains de plusieurs femmes qui gagnent ainsi quelques sols ; elles donnent au visiteur un numéro qu'elles fixent également à l'objet qu'il leur confie. On forma la haie ; les beaux grenadiers de la garde nationale se mirent devant nous sous les armes lorsque le nom « Lafayette ! Lafayette ! » courut à travers les rangs ; le grand homme passa lentement au milieu d'eux et avec une extraordinaire amabilité les salua tous, laissa même de ci de là tomber une bonne parole. Puis nous vîmes arriver les uns après les autres les cavaliers et les dames, tout habillés de noir et portant le deuil du duc de Cumberland (2), les Montmorency, le maire Bailly ; tous se réunirent dans la chambre de la cour, et ce fut de là que le torrent partit pour se répandre devant nous. « Je l'ai vu, ce grand roi,

(1) Cf. Piganiol de la Force, *Descr. de Paris*, VIII, p. 272 et abbé Lebœuf *Hist. de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. III, p. 25. L'inscription compte cinq vers ; le premier est ainsi conçu : *adsta, viator, et dole regum vicem*, et le cinquième : *abi, viator, et dole regum vicem*. On eut alors « la cruauté de faire remarquer à Louis XVI que Henri III fut assassiné à Saint-Cloud. » *(Corresp. secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoin., la cour et la ville*, II, p. 475).

(2) Le *Moniteur* du 29 septembre annonce en effet la mort du duc de Cumberland, second frère du roi, décédé à l'âge de quarante-cinq ans.

il se promenait lui-même », disait un jour quelqu'un qui revenait de la cour de Louis XIV. D'abord vint Monsieur, frère du roi (1) ; puis le roi lui-même. Je l'ai longuement observé la seconde fois, où j'étais avec lui dans la chapelle. Il est de forte et saine apparence, et il semble si dispos et si vif qu'on ne peut le croire malheureux. Je ne trouvai pas sur son visage la grandeur et l'indépendance ; comme dit Tacite, on demande à un prince quelque chose de plus noble et de plus élevé (2). Mais ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est que Louis XVI prend à cœur les intérêts de son peuple et qu'il a moins que certains rois dont parle l'histoire, ce désir du pouvoir absolu qui est, selon Platon, la maladie naturelle des souverains. Du reste, les Français l'aiment presque tous, bien que les écrivains démocratiques s'écrient : « Citoyens, vous l'avez proclamé le restaurateur de la liberté française. Ce complément de tous les éloges n'est-il pas un peu prématuré ? Louis XVI a-t-il été une seule fois au-devant de la nation ? Est-il venu de lui-même se jeter dans les bras de la nation ? N'a-t-il pas fallu l'aller chercher ? A-t-il manifesté une seule fois le désir de visiter les ruines de la Bastille ? A-t-il daigné s'approcher de l'autel de la patrie pour y prêter le serment civique ? Le rôle qu'il joue, n'est-il pas tout passif ? Devons-nous lui faire l'honneur déjà de la Révolution et le déclarer l'ami de la liberté qu'il n'a pas encore osé regarder en face ? Bon peuple de France, défie-toi de ton cœur facile, etc. » (3).

Mais le bon peuple continue à aimer son roi, et lors même que Louis persisterait dans ses principes passifs, il ne fera que gagner peu à peu en considération ; que dis-je ? il courra risque d'être adoré (4).

(1) Ici, à propos de Monsieur, le futur Louis XVIII, Halem met cette note : « De quoi vous avisez-vous, disait Mazarin à La Mothe Le Vayer, de faire un habile homme du frère du roi ? S'il devenait plus savant que le roi, il ne saurait plus ce que c'est qu'obéir aveuglément. » *(Anecd. vom franz. Hofe aus den Briefen der Madame d'Orléans*, 1789, p. 272.)

(2) Tacites, Annales, III, 53 « majus aliquid et excelsius a principe postulatur. »

(3) Halem emprunte ce passage aux *Révolutions de Paris*, n° 68, p. 118-119.

(4) C'est ce que disent les *Révolutions de Paris (id.)*. « Bon peuple de France, il ne faudrait peut-être qu'une caresse de ton roi, un acte de bonté placé à propos, une parole qui ait l'air de venir du cœur, pour te remettre sous le joug. »

La reine a le visage long et le front haut. Si la fleur de sa juvénile beauté s'est fanée, la finesse et la grâce répandues sur son visage, le rendent intéressant. Une douce gravité jetait quelque ombre sur son front, et j'y lus distinctement cette pensée, celle de la régente dans l'*Egmont* de Gœthe : « O que sommes-nous, nous autres grands, sur la vague de l'humanité : nous croyons la dominer, et c'est elle qui nous pousse et nous ballotte (1)! » Je la plains de tout mon cœur. Les préventions contre elle sont tellement enracinées qu'il sera difficile de les effacer. « On vous reproche — ainsi l'apostrophe un journal de Paris — un luxe de fantaisie; on vous reproche de n'avoir pas ménagé les intérêts de la France en épousant le roi des ; on vous reproche cette correspondance mystérieuse c vos frères; on vous reproche ces conseils aristocra ies tenus dans vos petits appartements, ce *comité aut hien*, etc.; on vous reproche enfin de connaître ass z peu vos intérêts pour détourner le roi votre époux l'une Constitution qui, en assurant ses droits, consolide aussi les vôtres » (2). D'après un autre journal, Marie-Thérèse doit avoir dit au mariage de Marie-Antoinette : « Je ne puis mieux me venger des Français qu'en leur donnant ma fille », et de pareilles absurdités sont imprimées, et elles trouvent créance (3)! Mais la reine, à ce que je crois, ne fait pas bien de ne plus paraître en public, et surtout d'éviter les théâtres où elle allait autrefois si volontiers. Sa réapparition naturelle, confiante, toucherait, j'en suis assuré, tous les cœurs et la réconcilierait insensiblement avec le peuple (4).

(1) Gœthe, *Egmont*, acte I, scène 2, monologue de Marguerite de Parme.

(2) Cet article, intitulé « A l'épouse du roi » se trouve dans le n° 65 des *Révolutions de Paris* et comprend quatre pages serrées (p. 661-664).

(3) Cf. L'*Ami du peuple* de Marat (n° 299, 3 décembre, p. 6) qui nomme Marie-Antoinette « l'archiduchesse » et « la sultane germanique. »

(4) Halem comme Virieu, croit la reine « magicienne », et comme Montlosier, il voit « sur la figure de la reine quelque chose de triste, mais en même temps de doux et d'attirant. » (Montlosier, *Mém.* p. 103.)

VINGTIÈME LETTRE

Description de quelques pièces de la scène française. — Sensation que fait parmi les Parisiens le *Brutus* de Voltaire. — Honorable réception de Mirabeau au théâtre. — Deuxième représentation de *Brutus*.

Paris,

J'ai vu représenter au Théâtre de la Nation un grand nombre des pièces les plus remarquables de la scène française : le *Cid*, *Athalie*, *Mahomet*, *Brutus*. Voir La Rive jouer le Cid, est une vive jouissance, et dans une œuvre dont l'esprit chevaleresque tend si fortement les ressorts, on trouve les contorsions de l'acteur et ses roulements d'yeux moins exagérés. Mme Desgarcins qui faisait le principal rôle de femme, n'est ni jolie ni intéressante, et avec tout cela, son jeu était pourtant irréprochable (1).

Le *Cid* fut suivi de *Pygmalion*. La Rive jouait Pygmalion, et Mlle Lange, Galatée. Je voudrais presque rétracter mon jugement de Lyon, que *Pygmalion* n'est pas fait pour la scène. Mlle Lange est une des plus jolies femmes que j'aie vues. Svelte et gracieuse dans sa robe légère qui l'enveloppe comme une vapeur, sa chevelure négligée presque entièrement cachée sous une couronne de feuillage vert, elle fait réellement illusion, et l'on croit avoir devant soi le

(1) Que Halem, ou son imprimeur, nomme Mlle Dügersson. Cf. sur Mlle Desgarcins l'*Hist. par le théâtre* de Murel, I, p. 55, et surtout Etienne et Martainville (*Hist. du Théâtre Français*, passim) qui la jugent « douée d'une sensibilité exquise et d'un organe enchanteur ». Sur La Rive qui a laissé un *Cours de déclamation* et des *Réflexions sur l'art théâtral* voir Étienne et Martainville, et *Corresp. litt.*, passim, les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, I, p. 120-122, et Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe française*, p. 178-179. La Rive avait quitté le théâtre ; mais le 14 avril 1790, les Comédiens Français étaient venus, pour la troisième fois, le prier de reparaître sur la scène, et il avait promis de revenir, parce que sa santé était rétablie, à condition de ne jouer qu'une fois par semaine ; il rentra, comme on disait, le 4 mai dans le rôle d'Œdipe (*Journal de Paris* du 30 avril et du 5 mai) et « y mit une sagesse qui ne laissa rien à désirer aux connaisseurs » (*Mercure de France*, 15 mai, p. 118-119). Dans sa relation de 1811 (p. 83), Halem, revenant sur La Rive, écrit qu'il ne manquait pas d'envieux et qu'on disait, par un jeu de mots, que Lekain, passant le Styx, n'avait pas laissé son talent à *la rive*.

chef-d'œuvre d'un Praxitèle. La Rive, voyant s'animer la statue et croyant délirer, était terriblement beau ; je n'oublierai jamais la fixité de ses yeux et le frémissement de sa lèvre inférieure sur laquelle expirait la parole (1).

Je vis encore, peu après, Mlle Lange dans *Nanine* et La Rive dans *Gustave Wasa*. La Rive fit tout ce qu'il était possible de faire, et d'ailleurs *Gustave Wasa* qui est de Piron et qui parut sur le théâtre dès 1733, renferme des vers heureux ; aussi se maintient-il sur la scène ; mais, en somme, il laisse le spectateur froid (2). Lorsque le rideau fut baissé, le parterre demanda brusquement pourquoi Mlle Contat, une des meilleures actrices de ce théâtre, ne jouait pas. M. Fleury s'avança et lut une lettre de Mlle Contat qui se montrait très sensible à plusieurs offenses qu'on lui avait faites et qui annonçait la résolution de ne plus remonter sur la scène (3). L'indignation fut générale ; mais quelqu'un s'écria plaisamment : « Je demande l'ajournement » ; on se mit à rire et le silence se fit. Le lendemain paraissait dans un journal la nouvelle ironique que la section se réunirait le soir pour faire solennellement amende honorable à Mlle Contat (4).

A la représentation d'*Athalie*, le théâtre était prodi-

(1) Quinze années auparavant La Rive jouait déjà le Pygmalion et les *Mém. secrets* (VIII, p. 257, 1 nov. 1775) louent son « exécution libre, ferme, naturelle et chaude ».

(2) Le théâtre de la Nation donna le *Cid* et *Pygmalion* le 9 octobre ; *Nanine* (avec l'*Orphelin de la Chine*), le 11 octobre et le 20 novembre ; *Gustave Wasa* (avec le *Préjugé vaincu*), le 6 novembre. Cf. sur *Gustave Wasa* le jugement de Grimm, de Voltaire, de Sainte-Beuve (*Nouveaux lundis*, VII, p. 420-421).

(3) Mlle Contat, dit Halem en note, s'est pourtant décidée ensuite à reparaître sur la scène. »

(4) « L'esprit de désordre qui règne depuis trop longtemps au théâtre de la Nation, lit-on dans le *Moniteur* du 25 octobre, lui a attiré une espèce de défaveur. » Deux partis s'y étaient formés, le côté droit et le côté gauche, et les noirs, comme on disait, l'avaient emporté, avaient exclu Talma de la Société. Cf. le récit d'ailleurs incomplet de Muret, *L'histoire par le théâtre*, I, p. 25 et surtout Goncourt, *La soc. fr. pendant la Rév.*, p. 91-101. A la suite de ces dissentiments, où, selon le mot du *Mercure de France* (20 novembre, p. 113-115), tous les partis pouvaient mériter des reproches, Mlle Contat s'était retirée. Le 6 novembre, au soir, à la représentation que décrit Halem, Fleury vint lire au public une lettre de l'actrice qu'on trouvera dans le *Courrier* de Gorsas (11 novembre, p. 167-168) et dans le *Journal de Paris* (11 novembre) ; Mlle Contat déclare que ses motifs subsistent, « qu'il est des sentiments avec lesquels on ne compose pas », et qu'elle ne peut reparaître sur la scène à cause des chagrins suscités par Talma ». Le *Courrier* de Gorsas du 9 novembre remarque à ce propos : « On fut édifié du ton larmoyant de cette nymphe et un plaisant demanda l'impression de l'épître. « Mais les Comédiens Français

gieusement plein. On était curieux de voir et d'écouter Mlle Joly qui n'avait fait jusqu'alors que les soubrettes, et qui débutait dans le personnage d'Athalie. Et vraiment, elle récita avec justesse et eut le jeu expressif; mais sa voix est trop aiguë et sa physionomie a trop peu de noblesse pour qu'elle suive heureusement la carrière des héroïnes; comme dit un journal, sa figure n'est pas assez prononcée, et ses gestes tiennent trop à l'habitude déjà longue de son emploi (1). Joas, à ce qu'il me semble, fut très bien joué, et les mots de religion et de piété étaient extraordinairement touchants dans sa bouche. Mais lorsque le grand prêtre se prosterna devant cet enfant qui devient roi, il y eut dans tout le théâtre un soulèvement d'orgueil et d'esprit de liberté, des sourires, des murmures. Je remarquai surtout à cette représentation d'*Athalie* que les Français savent leur Racine par cœur : à chaque instant, j'entendais chuchoter par avance le vers suivant, et sitôt que l'expression avait répondu à leur attente, les spectateurs battaient des mains. La Révolution n'a fait qu'augmenter ces transports ; il n'y

profitèrent de la représentation gratuite du drame de Harny, *La liberté conquise ou le despotisme renversé* pour faire rentrer Mlle Contat, ainsi que Mlle Raucourt (8 janvier 1791). Ils proposèrent au public le retour des deux actrices, et « prirent, disent les *Révolutions de Paris* (n° 79, p. 27-28), le silence et l'insouciance des spectateurs pour un consentement; sur le champ les héroïnes se mirent en rang d'oignon sur la file des patriotes du drame en affectant un petit air pénitent et mortifié. » Cf. sur Mlle Contat, le *Curieux*, de Ch. Nauroy, juin 1886, n° 30, p. 94 et le *Dict.* de Jal.

(1) Ce fut le 23 octobre qu'eut lieu la représentation d'*Athalie*. Mlle Joly, première soubrette du théâtre de la Nation, avait, à la suite de la retraite de Mlle Raucourt, de l'absence de Mlle Saint-Val et Thénard, de l'indisposition de Mme Vestris, proposé d'apprendre et de jouer le rôle d'Athalie, et son début était attendu avec une curieuse impatience (*Moniteur* du 20 octobre). Mais, dit la *Chronique de Paris* (27 octobre), elle « a joué Athalie en soubrette; heureusement elle ne joue pas les soubrettes en reine, et, en demeurant à sa place, elle sera toujours sûre d'être applaudie; ce début est peu intéressant. » Le *Journal de Paris*, du 25 octobre, est moins sévère; suivant lui, le jeu de Mlle Joly a paru « soigné » aux spectateurs qui étaient en grand nombre « et dirigé par beaucoup d'esprit et d'intelligence; on est étonné des difficultés qu'elle a vaincues et point de celles qu'elle n'a pu vaincre. » Cf. l'article du *Moniteur* (25 octobre) dont Halem cite une phrase et qui, tout en reconnaissant que le succès n'a pas été sans nuage, assure que Mlle Joly a déployé « de la vérité, de la diction, de l'énergie et une connaissance étendue de la marche du théâtre. » Même appréciation du *Mercure de France* (6 novembre, p. 45-46) qui trouve que l'actrice n'a pas eu assez de naturel dans la scène avec le petit Joas, mais lui attribue, dans toute l'étendue du rôle, intelligence, flexibilité du talent et connaissance parfaite de la scène. Voir sur Mlle Joly la *Corresp. litt.* XII, 506; Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe française*, p. 149-150; Étienne et Martainville, passim, mais surtout I, p. 182-185.

a pas un passage sur la loi, le roi et les droits du peuple qui ne provoque les applaudissements de l'un ou de l'autre parti. Ces passages abondent dans *Athalie* et, un instant, on cria *bis* comme à l'Opéra, lorsqu'on demande qu'une ariette soit bissée (1).

Mais c'est à la représentation du *Brutus* que j'ai vu les plus fortes manifestations de cet esprit de liberté qui règne aujourd'hui (2). La pièce de Voltaire, telle qu'elle sortit en 1730 des mains du poète, n'avait pas obtenu en France l'ap-

(1) « Il ne manquait, dit Brissot (*Mém.* p. Lescure, p. 424) à la singulière destinée de cette tragédie reçue avec froideur dans le dernier siècle dont elle peignait si bien l'esprit religieux et politique, que de jeter les Français dans le délire des applaudissements, à l'époque où nous nous trouvions. » Cf. les *Mém.* de Ferrières, p. 369, 458, 513. « Les salles de spectacle étaient devenues des champs clos où deux partis se livraient d'éternels combats. On jouait aux Français la tragédie d'*Athalie* avec les chœurs. Royalistes, orléanistes, républicains, saisissant les applications que fournissaient à leurs vœux secrets les vers enchanteurs de Racine, s'en faisaient des armes dont ils se combattaient avec fureur ; tous, uniquement occupés de leur haine, sortaient de ce pompeux spectacle sans en avoir senti les beautés, sans en avoir goûté le charme, mais se haïssant encore plus fortement que lorsqu'ils y étaient entrés. Les orléanistes et les républicains, pour détruire l'impression favorable à la royauté que produisaient les représentations d'*Athalie* et pour affaiblir le tendre intérêt que le rôle de Joas inspirait en faveur du jeune dauphin, firent représenter *Brutus*. »

(2) Cf. Sur la représentation du *Brutus* qui avait été joué pour la première fois le 11 décembre 1730, Etienne et Martainville, I, p. 194-199 ; Goncourt, *La Société française pendant la Révolution*, p. 165-167 ; les deux ouvrages de Desnoiresterres, *Voltaire et la Société française*, t. VIII, p. 474-478 et *La comédie satirique au XVIIIe siècle*, p. 317-318 ; la *Correspondance de Louis-Philippe d'Orléans*, p. 227 (récit du duc de Chartres) ; le *Moniteur* et le *Patriote français* du 19 novembre ; la *Chronique de Paris* des 18 et 19 (et pour les excitations qu'elle fait à l'avance aux patriotes, 27 octobre, 5, 6, 7 et 16 novembre) ; le *Mercure de France* du 4 décembre, p. 40-44 ; la *Corresp. litt.*, XVI, p. 115-117 (sur les trois premières représentations). Voir aussi l'estampe du n° 53 des *Révol. de France et de Brabant* « (honneurs rendus à la mémoire de Voltaire le jour de la première représentation de Brutus) » ; quelques lignes de La Marck (*Corresp.* p. Bacourt, II, p. 354), et le récit de Kotzebue (*Fischt nach Paris*, p. 168-177) qui assiste à une représentation du *Brutus* où il voit « éclater sans contrainte les sentiments de tout un peuple ». Le *Courrier de Gorsas* du 19 novembre (p. 293-298), dans ses *Détails historiques de la première représentation du Brutus*, ajoute aux précédentes relations d'intéressantes particularités : que l'arrivée du duc de Chartres et de ses frères a été fort applaudie ; que le même officier qui avait calmé l'orage au théâtre italien, à la représentation de *Richard*, Étienne Jouy, élève et ami de Gorsas, accompagné de quatre patriotes du parterre, a été l'orateur de la députation envoyée à Mirabeau ; que Mirabeau n'a pas donné d'un bout à l'autre de la pièce un seul signe d'approbation ou d'improbation. Ajoutons que le Mailly qui accompagnait Mirabeau était le marquis de Mailly-Chateaurenaud, né à Vesoul, le 25 novembre 1742. Député suppléant, appelé à siéger en remplacement de Lezay-Marnesia démissionnaire, Mailly succéda dans la présidence du Cercle social à Goupil de Préfelen, puis fut envoyé à la Convention par le département de Saône-et-Loire, devint maire de Vesoul et mourut à Franchevelle, le 12 juin 1819.

probation qu'elle obtint à l'étranger et que les deux premiers actes surtout méritent si grandement. Les idées de liberté qui y sont répandues, diffèrent trop de celles qui dominaient ou qui pouvaient s'exprimer alors. Elle ne fut donnée que seize fois, puis elle disparut de la scène. Les circonstances sont tellement changées aujourd'hui que le théâtre de la Nation — qui est en odeur d'aristocratisme (1) — chercha par la représentation du *Brutus* à afficher d'autres principes. Mais l'œuvre offrait des allusions de diverses sortes. Non seulement les républicains devaient applaudir aux vers énergiques où Brutus tonne contre le pouvoir monarchique qu'il a brisé; mais les monarchistes trouvaient, eux aussi, l'occasion de claquer des mains lorsque Arons vante les douceurs de la monarchie absolue et parle avec mépris du peuple et du Sénat. Tout le monde attendait donc avec impatience la première représentation du 17 novembre, et déjà quelques jours auparavant plusieurs journaux avaient invité les patriotes à voir cette pièce de la liberté. Je me rendis dès cinq heures au théâtre et ne trouvai pas de place. Pour prévenir tous les désordres qu'elle redoutait, la police avait ordonné de ne laisser entrer personne avec une canne et encore moins avec une arme offensive. Mais les affiches ne firent pas connaître, comme aux représentations postérieures, cette décision (2), et l'on ne connut la défense que par la garde; il y eut du mécontentement et de la confusion parce qu'on ne savait où mettre les cannes. On n'avait pas sous la main, comme aux Tuileries, des femmes prêtes à

(1) Sur cet « aristocratisme » des Comédiens Français voir les textes déjà cités, notamment la *Chronique de Paris* et le n° du 15 octobre du *Patriote français* qui les accuse de servilité à l'égard de la cour et d'insolence à l'égard des auteurs et du public.

(2) Le *Moniteur* et la *Chronique de Paris* du 19 novembre, annoncent en effet, lors de la deuxième représentation du *Brutus* : « conformément aux ordres de la municipalité, le public est prévenu que l'on entrera sans cannes, bâtons, épées et sans aucune espèce d'armes offensives. » L'arrêté provoqua des critiques : « pour peu que cette méthode se perfectionne, lit-on dans les *Révolutions de Paris* (n° 71, p. 392) on établira des commis à la porte du théâtre pour fouiller les spectateurs, car on peut porter des pistolets. Une première prohibition prépare la seconde ; *abyssus abyssum invocat*, un abus en amène un autre. Nous invitons les citoyens à s'adresser à l'Assemblée nationale pour qu'elle mette à profit la rubrique ingénieuse de la municipalité, et qu'elle décrète sans tarder l'article des badines, sans oublier le chapitre des chapeaux ».

rendre ce service, et l'on dut porter les cannes au café le plus voisin. Près de moi, au bureau où l'on prend les billets, se trouvait Mirabeau, et il obtint encore une place aux quatrièmes, parce qu'il était Mirabeau (1). Je suivis la queue à tout hasard et j'attrapai une petite place dans une loge louée, mais seulement jusqu'à l'instant où viendraient les locataires. Un tonnerre d'applaudissements accueillit Mirabeau à son entrée. Tout le monde criait : « Mirabeau à la galerie ! » Il n'alla pas à la galerie, mais une députation vint le trouver. « Le peuple français, lui dit quelqu'un demande son Brutus. » — « Et toi, » dit le même personnage au compagnon de Mirabeau, le député Mailly, « et toi, Titus, viens aussi ! » Mirabeau et Mailly durent céder; on les porta pour ainsi dire, en bas, et on les reçut dans la galerie avec des marques répétées d'allégresse. Quel triomphe ce fut pour Mirabeau, lorsqu'on lui appliqua les mots de Valérius à Brutus :

> C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts;
> C'est vous qui le premier avez rompu nos fers !

Je dus pour cette fois m'en aller. Mais à la deuxième représentation qui eut lieu deux jours plus tard, j'arrivai assez tôt et sans canne. Le théâtre était étonnamment rempli. Pour se désennuyer jusqu'au commencement de la pièce, le parterre fit des motions. Un homme sauta sur un banc et proposa de faire sculpter en marbre par souscription un buste de Brutus, père de la liberté, et de le placer en face du théâtre. Le motionnaire fut très applaudi. Le rideau se leva, et la scène montra d'un côté le buste de Voltaire, de l'autre celui de Brutus. Le Sénat romain, en costume antique, est assemblé près de l'autel de Mars. Dans le fond apparaissent les tours de Rome et le Capitole. Quelqu'un avait sur le devant de la scène posé un portefeuille. Un sénateur prit ce portefeuille, en tira un papier et lut ces mots :

(1) Mirabeau voulait, comme La Marck, « voir le brouhaha qu'on ferait à *Brutus* » et il écrivait le jour même à son ami : « et moi aussi, je vais à *Brutus*, si du moins j'y puis pénétrer. » (*Corresp.* p. Bacourt, II, p. 343.)

O buste de Brutus, ô buste d'un grand homme,
Te trouvant à Paris, tu n'as pas quitté Rome (1)

Vanhove joua parfaitement Brutus, et Saint-Phal, le fils du consul. Tout alla bien jusqu'à ce que Arons, envoyé de Porsenna, eût dit dans la deuxième scène du premier acte ces mots

N'allez pas. . . . . .
. . . . renverser l'État au lieu de le changer.

A cet endroit des applaudissements s'élevèrent des premières loges et de l'orchestre où j'étais et dont les places valent le même prix que les premières loges. Les révolutionnaires du parquet avaient soigneusement noté les applaudissements, et firent aussitôt un tapage qui interrompit la représentation dix minutes durant. Tant que les gens des loges ne furent pas éloignés, on ne cessa de les désigner bruyamment. Quant à ceux de l'orchestre, ils tinrent plus longtemps et attendirent qu'une bande du parterre vînt, les poings crispés, se jeter sur eux : alors, cinq ou six qui avaient applaudi, jugèrent qu'il était temps de se retirer; ils coururent sur la scène, et la garde qui débouchait justement des coulisses, les convoya à travers le sénat romain et les sauva ainsi des dangers de la roche Tarpéienne (2).

A la première représentation, lorsque, dans la sixième scène du quatrième acte, Brutus dit à son fils :

Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi,

quelques-uns avaient applaudi. Soudain, retentit un coup de sifflet ; un homme lève son chapeau et crie « vive le roi! »

(1) La *Chronique de Paris* du 25 novembre reproduit autrement ces deux vers adressés au buste de Brutus — qui appartenait à David :

O buste respecté de Brutus, d'un grand homme,
Transporté dans Paris, tu n'as pas quitté Rome;

et le *Courrier* de Gorsas, du 21 novembre (p. 323-326) qui juge la seconde représentation aussi bruyante et aussi remarquable en incidents que la première, donne également sa variante :

Quand Paris, libre enfin, possède ce grand homme,
Quand il est parmi nous, il n'a pas quitté Rome.

(2) « Quelques contre-révolutionnaires ont voulu élever la voix; ils ont été exclus du spectacle » *Chronique de Paris*, 25 novembre).

le parterre et les loges répètent à haute voix : « vive le roi » et rendent hommage à leur roi en même temps qu'à la liberté. A la deuxième représentation, lorsque ces mots furent prononcés, on n'entendit ni applaudissements, ni hommages au monarque, et la pièce se termina sans autre désordre. Je fus frappé, à la fin, de voir représenté ici, sur la scène, le tableau de David (1). Les derniers mots de Brutus — et de la tragédie sont :

Rome est libre ; il suffit ; rendons grâces aux Dieux.

A cet instant, Vanhove (2) prit tout à fait l'attitude du Brutus de David. En même temps, dans le fond, on apportait le cadavre du fils sur la scène. Chaque Parisien connaît l'œuvre de David; chacun reconnut aussitôt l'intention d'honorer ainsi l'artiste publiquement et devant la nation. Ce fut comme une fête nationale que rehaussèrent d'unanimes applaudissements.

Les feuilles démocratiques jetèrent le lendemain un cri de joie : « Les aristocrates ont frémi d'entendre des principes destructeurs de la tyrannie, et aussi anciens que le monde. Ils étaient ébahis de voir que Voltaire, gentilhomme et gentilhomme ordinaire du roi, eût pu tracer en 1730 des maximes de droit politique avec une énergie digne du 14 juillet 1789. Ils semblaient se demander raison de cela et se dire : Eh mais ! mon Dieu ! c'est *inquoyable*, en *véité*, c'est *inimazinable*... mais il n'y avait donc pas de *yeutenant général* de *poïce* dans ce temps-là » (3) ?

(1) Trait rapporté également par la *Chronique de Paris* du 25 novembre. « Les comédiens ont fait au dénouement une addition heureuse ; ils ont mis en action le beau tableau de M. David. Au moment où on annonce à Brutus la mort de son fils, ce père infortuné se place sur un fauteuil antique comme le Brutus de M. David, et de même on voit passer le cortège qui rapporte ses deux enfants dans sa maison. » Cf. sur Saint-Phal les p. 262-263 des *Comédiens du roi de la Troupe française*, par Campardon.

(2) Sur Vanhove, comme sur Saint-Phal, comme sur les acteurs nommés dans cette lettre, voir surtout Étienne et Martainville, *Hist. du Théâtre français depuis le commencement de la Révolution*, 1800, passim.

(3) Ce curieux passage où paraît déjà la prononciation des « incroyables » a été tiré par Halem des *Révolutions de Paris*, n° 71, p. 291.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

Réflexion sur la pièce de *Brutus* comme pièce nationale. — Plusieurs pièces nationales sur d'autres théâtres. — Détails sur l'une de ces pièces. *Nicodème dans la lune* ou *la Révolution pacifique*.

La constitution romaine, après l'expulsion des rois, était à proprement parler aristocratique. Ce n'est donc pas Brutus, ce sont les deux Gracques, ou si l'on veut plutôt passer en Grèce, ce sont les deux Spartiates Agis et Cléomène qui devraient être maintenant les héros de la scène française; car ils furent les véritables démagogues de l'antiquité.

Cependant *Brutus* restera longtemps encore la première pièce de la scène française. Où y a-t-il pour l'instant une pièce qui, comme celle-ci, offre d'aussi frappantes allusions au présent ? Où est le poète qui serait capable de traiter un autre sujet avec la vigueur de Voltaire ? Ainsi que Pope l'a dit du *Caton* d'Addison, de pareilles pièces devraient seules charmer l'oreille du patriote, et Brutus lui-même ne dédaignerait pas de les entendre.

> Such plays alone should please the patriot's ear,
> As Brutus self had not disdain'd to hear.

D'ailleurs, aussi bien que le théâtre de la Nation, les autres théâtres de Paris ont déjà leurs pièces nationales qui intéressent, précisément parce qu'elles sont nationales.

Le Théâtre de Monsieur donne *le Procès de Socrate* où M. d'Orléans est socratisé et le Châtelet persiflé ; on y entend des témoins qui sont *sourds* et qui déposent sur ce qu'ils ont entendu (1).

(1) *Le Procès de Socrate ou le Régime des anciens temps*, pièce en trois actes et en prose, représentée pour la première fois au Théâtre de Monsieur, le 9 novembre 1790, par J. M. Collot (ci-devant d'Herbois), de la Société des amis de la Constitution. Le *Patriote français* du 26 décembre dit que « cette pièce intéressante a eu un grand succès » et reproduit un fragment de l'avant-propos où Collot affirme sérieusement que l'aristocratie est « la contrainte exercée par les hommes de fer » puisque *cratos* signifie « contrainte »

J'ai vu au Théâtre Italien une opérette qui est le produit de la révolution, *les Rigueurs du cloître* (1). Une jeune fille qui aime un jeune homme et dont l'amour doit être étouffé sur l'ordre d'un père impitoyable dans les profondeurs d'un cloître, nourrit même sous le voile cette malheureuse passion. Son amant, déguisé en jardinier, se glisse dans le couvent et noue avec elle des intelligences, mais on surprend une lettre amoureuse de la nonne. L'abbesse a le billet dans les mains; elle assemble le chapitre et l'on voit, dans une scène saisissante, quatorze religieuses paraître sur la scène et l'abbesse — Mme Desforges qui impose par sa grande taille et sa mine sérieuse — s'avancer au milieu d'elles et leur montrer le papier qui mérite châtiment. Mlle Saint-Aubin jouait à ravir la coupable Lucile. La pauvre fille, déjà soupçonnée, est forcée de lire la lettre à haute voix; le sentiment de sa faute, les regards fixés sur elle de tous côtés la font trembler; elle ne peut achever la lecture et tombe dans les bras de son amie. Elle est regardée comme une criminelle qui avoue. Vainement elle et son amie s'avancent tour à tour, et en accents qui déchirent le cœur, revendiquent les droits de la nature, disent contre les rigueurs du cloître tout ce qu'inspirent les idées dominantes de l'époque. Lucile est condamnée selon la sévérité des lois monastiques à être enterrée vive. La grille du souterrain s'ouvre, et la victime y est entraînée au son des chants et d'une musique solen-

et qu'*aristos*, venant de *arès* qui veut dire fer, signifie « homme de fer. » Cf. sur cette pièce, outre les appréciations de Kotzebue (*Flucht nach Paris*, p. 202-206), le *Journal de Paris* du 10 novembre, le *Moniteur* du 13, le *Mercure de France* du 27 (p. 151) et surtout l'article des *Révolutions de Paris* (n° 71, p. 293-295) qui, comme Halem, insiste sur le trait comique du témoin sourd et qui loue Collot et le public, l'un d'avoir persiflé le Châtelet, l'autre d'avoir vu M. d'Orléans dans Socrate. Voir aussi dans les *Actes des Apôtres* (nos 189-190, p. 24-29) les « matériaux pour poursuivre le parallèle » entre Socrate et Philippe d'Orléans.

(1) La comédie en deux actes et en prose, *les Rigueurs du cloître*, musique de Berton, paroles de Fiévée à qui ses ennemis reprochèrent souvent cette peccadille de jeunesse (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, V, p. 219), avait été représentée pour la première fois le 23 août; cf. les comptes rendus de la *Chronique de Paris* du 25 août qui loue surtout le jeu de Mme de Saint-Aubin; du *Moniteur* du 27 août, du *Journal de Paris* du 30 août (« l'auteur est un jeune homme, on s'en aperçoit tant au style qu'à l'exaltation des idées; Mme Saint-Aubin a rempli le rôle de Lucile avec autant d'intelligence que de sensibilité; l'austérité sèche de l'abbesse a été parfaitement rendue par Mme Desforges »), du *Mercure de France* (27 novembre, p. 145-146); Welschinger, *Le théâtre de la Révolution*, p. 279 et Goncourt, *La soc. fr. pendant la Rév.*, p. 134-135.

nelle. Elle s'arrache à son amie éplorée et elle a déjà descendu quelques marches lorsque l'amant, accompagné d'un détachement de la garde nationale, se présente. L'officier annonce à l'abbesse que la nation déteste les cruautés des couvents et qu'un décret de l'Assemblée nationale a rompu les vœux contraires à la nature : cette victime est donc libre et chaque religieuse a le droit de sortir du couvent. Lucile se voit bientôt dans les bras de son amant, et les jeunes nonnains se servent volontiers de la permission qui leur est donnée. Le public ne cesse d'applaudir lorsqu'elles se retirent en jetant autour d'elles un regard fripon (1), et il rit aux éclats lorsque les plus vieilles, après quelque hésitation, se joignent à l'abbesse et se décident, non sans peine, à rester avec elle.

Les théâtres du boulevard, l'Ambigu Comique — qui a donné *le baron de Trenck*, « fait historique en un acte avec divertissement (2) » — et le Théâtre-Français comique et lyrique se signalent aussi par des pièces nationales. J'ai vu à l'Ambigu Comique un véritable *auto-da-fé*. Depuis longtemps la fille de ma propriétaire, actrice du théâtre, m'avait très aimablement invité à ce spectacle. On y représente des Français qui courent risque aux Indes orientales de succomber à la fureur sacrée de l'Eglise. La procédure du saint tribunal, le grand inquisiteur, et ses interrogatoires, et la condamnation, enfin l'auto-da-fé dans toute sa pompe, sans oublier ma voisine et co-locataire Fanchette qui avait un bonnet de diable en papier, tout cela paraît sur la scène au grand plaisir des spectateurs. Le bouffon était fait par une Mauresse qui est attachée aux Français et dont le baragouin amuse infiniment le parterre. Comme on le conçoit bien, un capitaine de vaisseau français et son équipage viennent troubler l'auto-da-fé, fusiller l'inquisiteur et soustraire les victimes à la mort (3).

(1) Les jeunes, remarque à ce propos la *Chronique de Paris*, sont plus près de la nature et plus sensibles; elles forment le côté *gauche* de cette assemblée.

(2) Cette pièce du *Baron de Trenck ou le prisonnier prussien* avait pour auteur Gabiot (né à Salins en 1769, mort à Paris le 12 septembre 1811).

(3) Cf. sur l'*Auto-da-fé, ou le Tribunal de l'Inquisition dévoilé*, pièce à spectacle, en trois actes, de Gabiot, représentée le 2 novembre 1791 à l'Ambigu Comique, le livre de H. Welschinger *Le théâtre de la Révolution*, 1881,

Ce qui vaut bien mieux que ces deux pièces, c'est *Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique* par le Cousin Jacques. Cet « opéra-folie, » donné au Théâtre-Français comique et lyrique, a un succès prodigieux (1).

Le Cousin Jacques (2) représente les habitants de la lune tracassés et vexés par les aristocrates. On soupire dans la lune, on se promet de meilleurs temps, on rit parfois et on aime, absolument à la façon des fils de la terre. Un astronome découvre quelque chose à l'horizon et ne sait pas ce que c'est. L'incertitude ne dure pas longtemps; c'est Nicodème qui débarque en ballon dans la lune. Étonnement, crainte, admiration! On se remet, on s'approche, et l'on n'a pas besoin d'en dire beaucoup pour faire comprendre à Nicodème la félicité des Lunatiques qui reçoivent à l'instant sommation de se mettre en liesse, parce qu'une partie de chasse doit amener le prince dans leur canton. Nicodème, tout plein de la bienfaisante réforme de sa patrie, n'ayant pas de timides égards pour une planète où les vents l'ont jeté, où il ne cherche rien, où il ne pense pas demeurer, et d'ailleurs en tout cas assuré de sa galiote, se détermine à dessiller les yeux à l'empereur de la lune qui, comme la plupart de ses semblables, croit ses sujets contents, parce qu'il l'est lui-même. Malheureusement Nicodème prend un chambellan pour l'empereur et dans une scène extrêmement burlesque, lui chante aux oreilles, avec la franchise et la gaieté d'un paysan français en habit de dimanche, une verte satire contre la valetaille de cour. On met l'avis à profit; on cabale contre Nicodème et, si la réputation de l'étranger

p. 268-269. « Encore un théâtre, disait la *Chronique de Paris* du 16 novembre, qui rend hommage à la philosophie et à l'opinion publique; cette représentation a sur les spectateurs l'effet de leur faire aimer davantage la Révolution et de les encourager à rester fidèles à leur serment. »

(1) Voir sur *Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique*, Th. Muret, *L'histoire par le théâtre*, I, p. 102-107; Welschinger, *Le théâtre de la Révolution*, p. 448-449; la *Chronique de Paris* du 22 novembre (« quoique le fond de cette pièce soit philosophique et même politique, elle est d'une gaieté folle d'un bout à l'autre et, tout en riant, on y puise d'excellentes maximes »); le *Moniteur* du 15 novembre (« la pièce excite d'un bout à l'autre un enthousiasme universel : on n'a point encore trouvé de cadre aussi ingénieux et aussi neuf pour présenter sur la scène le tableau de notre Révolution. »)

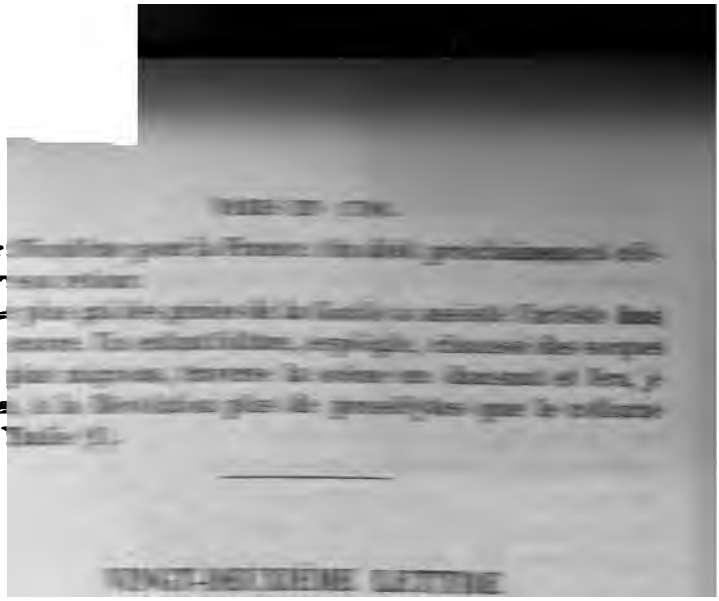
(2) Halem écrit en note : « Le vrai nom du Cousin Jacques est Beffroy de Reigny; au moment où j'écris ces lignes, *Nicodème* a déjà vu quatre-vingt-neuf représentations. ». Cf. sur le Cousin Jacques *Les oubliés et les dédaignés* de Charles Monselet, nouv. édit. définitive. 1876, p. 149-214.

n'avait pas excité la curiosité du beau sexe, il serait difficilement arrivé devant l'empereur. Enfin, il est assez heureux pour obtenir une audience. Cette entrevue amène des scènes remplies de l'esprit le plus original. En décrivant tout ce qui s'est passé là-haut, Nicodème omet très habilement, du moins autant qu'il le peut, les obstacles que la cour et les grands ont de temps en temps placés sur le chemin de la Révolution. Qui ne montre volontiers à l'étranger ses frères et ses parents sous le jour le plus beau ? Les évêques, en particulier, sont, d'après Nicodème, de vrais miroirs de vertu. La chanson suivante, chantée sur l'air « cœurs sensibles, cœurs fidèles, » fait surtout grande impression :

Oui, Messieurs, tout l'monde en France
A tout d'suite été d'accord ;
Clergé, noblesse et finance
Ont cédé leurs droits..... d'abord....
Tout chacun, sans résistance,
D'y r'noncer a pris grand soin.....
(*à part*),
A beau mentir qui vient de loin

Tout l'monde a pensé de même,
Gnia pas eu deux sentiments,
On n'a rien songé d'extrême :
Ni disput' ni différends.
C'est tout simple ; quand on s'aime,
D'disputer gnia pas besoin...
(*à part*),
A beau mentir qui vient de loin.

Ce mensonge opère dans la lune. L'empereur décide d'imiter son cousin le roi très chrétien, avec cette différence seulement qu'il réforme lui-même et sur le champ. Les chevaliers de la lune et les archevêques, honteux, confondus par les exemples que cite Nicodème, rentrent en eux-mêmes, viennent à résipiscence, et sincèrement désabusés, renoncent plus vite que les fils de la terre à leurs préjugés et prétentions. Deux maîtresses de l'empereur — il se contente désormais de sa femme, à la vieille mode — trouvent pourtant le nouveau régime insupportable, et, lorsqu'elles apprennent qu'il n'y a pas à Paris de révolution dans les choses de l'amour, elles s'embarquent



VINGT-HUITIÈME LETTRE

Alors se présenta M. Gerdret, commandant du bataillon de l'Oratoire. Il lut un fragment d'une lettre du roi à La Fayette : Louis annonçait l'intention de former une maison du roi avec les gardes françaises licenciés ou incorporés. C'était La Fayette qui avait communiqué cette lettre aux gardes françaises, et ceux-ci, dans une circulaire, ne cachaient pas la joie que leur donnait cette résolution royale et leur reconnaissance envers un général qui ne les oubliait pas (1).

La lecture de ces pièces répandit une vive alarme dans l'assemblée. Noailles et les Lameth montèrent successivement à la tribune et prouvèrent que le roi, étant bien gardé par les troupes nationales, n'avait pas besoin d'une garde particulière qui serait dangereuse à la liberté ; en tout cas, et comme on l'avait déjà dit dans l'Assemblée nationale, c'était *la nation* qui devait fournir au roi une maison ou une garde. Biauzat insista sur ce point que la chose fût dénoncée à l'Assemblée, et lui-même se chargea de porter cette dénonciation. Carra déclara qu'une maison militaire n'était pas du tout nécessaire ; que le roi pouvait former lui-même sa maison et décorer à son gré ses serviteurs, leur donner de l'or et des croix, mais qu'il ne pouvait sans

que peuvent les arts, sous les yeux de la liberté, pour la conservation précieuse des monuments qui en rappellent la conquête L'assemblée prendra vos propositions en très grande considération et vous invite à assister à sa séance. »

(1) On trouve dans la *Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. 375-379, les pièces relatives à cet épisode qu'on nomme l'affaire Gerdret : la lettre du roi instruisant Lafayette qu'il prendra dans sa garde les grenadiers et les hommes du centre (ci-devant gardes françaises et non, comme dit Halem dans son texte, gardes du corps) ; la lettre-circulaire des grenadiers de l'Oratoire qui remercient Lafayette ; l'adresse des commandants de bataillons de la 1re division protestant contre la motion de Gerdret ; l'arrêté du club qui félicite Gerdret et exclut tous ceux qui l'auront calomnié. Cf. sur cette affaire Gerdret (voir à propos de Gerdret la notice d'Et. Charavay, *Ass. élect. de Paris*, p. 14), sur la question de la maison militaire du roi et sur le mécontentement contre Lafayette qu'on traitait déjà de « dictateur » et de « sultan de Paris » et contre son état-major ou les « majoriens » le *Courrier* de Gorsas, 9 novembre, p. 130-132, les *Révolutions de Paris*, n° 70, p. 218-223 et n° 71, p. 289-291, l'*Orateur du peuple* qui loue la « démarche vraiment patriotique de Gerdret, accuse Lafayette de « lever le masque » et d'être un instrument de contre-révolution » et somme les braves gardes françaises de fermer l'oreille aux propositions insidieuses de la cour », de ne pas devenir des « valets aux gages du prince » (XXV, p. 196-198 ; XXVI, p. 201-206 ; XXVII, p. 209-214) ; l'*Ami du peuple*, n° 276, 10 novembre et n° 286, 20 novembre, p. 7 (« Gerdret à qui la patrie doit une couronne civique »), et la lettre de La Marck à Mercy (*Corresp.*, p. Bacourt, II, p. 299-300).

un mot de la séance orageuse de l'avant-veille au soir (1). Des députés du corps électoral de la Corse avaient, dans cette séance du samedi 6 novembre, donné à entendre que des lettres incendiaires étaient répandues dans l'île et que deux représentants de la Corse à l'Assemblée nationale avaient propagé ces alarmantes nouvelles. Un violent tapage s'éleva; Mirabeau nomma par leur nom les députés coupables et voulut lire là-dessus des lettres particulières; l'abbé corse Peretti s'efforça de l'en empêcher, mais Mirabeau, avec la force qu'on lui connaît, foudroya l'abbé; Peretti, dit-on, leva le couteau contre Mirabeau, qui ne fut sauvé que par les frères d'armes qui l'environnaient; au milieu de ce tumulte (2), le président Barnave, pour montrer que la chose publique était en danger, mit son chapeau sur sa tête, menaça de la prison les perturbateurs, et de la sorte imposa le silence qui permit aux envoyés de la Corse de terminer leur rapport (3).

Ces scènes scandaleuses sont aussitôt répandues, imprimées et criées partout, non sans additions ni altérations de la vérité. L'abbé Maury prit donc la parole et se plaignit d'avoir entendu un colporteur crier : *Grande colère de l'abbé Maury qui a donné dans l'Assemblée nationale des coups de poing à un député corse*; il avait, dit-il, écouté ces cris d'abord avec sang-froid; puis, comme le colporteur les répé-

(1) « Une dame de Paris, dit Halem en note, était invitée à venir à l'Assemblée nationale; elle répondit qu'elle aimait mieux lire les décrets que d'entendre les débats où les décrets se préparaient, de même qu'elle goûtait volontiers à des mets bien préparés et ne pouvait voir le manège des cuisiniers dans la cuisine. »

(2) Ici, Halem ne peut se tenir de citer en note un vers de Lucain (*Phars.* IX, 207) :

Nec color imperii nec frons erat ulla senatus.

(3) Cf. sur cette séance tumultueuse du 6 novembre le *Moniteur* du 8. Les deux envoyés du corps électoral de Corse, Pozzo di Borgo et Gentili, venaient dénoncer deux députés de l'Assemblée nationale, l'abbé Peretti et le maréchal de camp Buttafoco. C'était Pozzo di Borgo qui parlait. Il fut interrompu par le côté droit et notamment par Maury, mais soutenu par un autre député de la Corse à l'Assemblée, Saliceti, qui voulut lire la traduction d'une lettre italienne de l'abbé Peretti; « l'original », disait Saliceti, — « est entre mes mains, » crie tout à coup Mirabeau « d'une voix foudroyante » (*Orateur du peuple*, n° XXIV, p. 188), et il lit la lettre de Peretti, puis une autre lettre; on le menace, on le traite de gueux, d'insolent assassin, etc. Finalement Barnave se couvre, et, — disent les *Annales patriotiques et littéraires* du 6 novembre — « d'un ton plein de grâces et de courage », menace de sévir; l'ordre se rétablit « grâce à la dignité, à la fermeté de Barnave » (*Orateur du peuple*, id., p. 189). Voir aussi les *Mém.* de Ferrières, p. 368-369.

l'autre jour une jolie pensée sur son compte : « Je ne serais pas embarrassé, disait-il, de prendre la défense de Maury; nous lui devons plus d'un décret : *facit indignatio versum*. Où en serions-nous, si au lieu de ce convulsionnaire, un Massillon, un Bossuet était venu plaider la cause du clergé? Certainement, il nous est envoyé par la Providence, cet apostat exalté dont les paradoxes et les sophismes ont tué le parti qu'il défend.

Si Maury n'était pas, il faudrait l'inventer (1).

Ce vers est, comme on sait, une parodie du vers de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Barnave a cessé aujourd'hui de présider l'Assemblée. Il a nommé ceux qui ont eu des voix au scrutin. La majorité s'était décidée en faveur de M. Chasset, dont le choix fut généralement applaudi par le côté gauche. Barnave fit un joli discours d'adieu, et céda le fauteuil à son successeur avec cet air de noblesse et de modestie qui lui est propre (2). Chasset, homme sérieux de quarante ans environ (3), prononça, lui aussi, une petite harangue qui contenait l'éloge de Barnave; il n'oserait, disait-il, lui succéder si, dans un tableau, les ombres n'avaient pas toujours un mérite; cette idée le rassurait, et il marcherait avec sécurité, persuadé de l'indulgence de l'Assemblée et comptant sur son appui (4).

(1) Cette « jolie pensée » de Villette sur Maury est tirée par Halem d'un passage d'une lettre d'Œlsner, du 23 janvier 1791 (*Briefe des Leg. K. E. Œlsner*, p. 50), et déjà Camille Desmoulins avait dit (*Révol. de France et de Brabant*, n° 31, p. 343-344) : « Tant mieux que l'Assemblée ait d'acharnés contradicteurs; tant mieux. Il est utile pour nous qu'il y ait des Maury. »

(2) « Ses ennemis, écrit Halem en note, lui appliquent le mot de Tacite : « Il cache sous les dehors de la modestie un désir effréné des grandeurs; « *Palam compositus pudor, intus summa adipiscendi libido.* » (*Ann.* IV, 1.)

(3) Chasset (Charles-Antoine), avocat et maire de Villefranche en Beaujolais, plus tard député de Rhône-et-Loire à la Convention.

(4) « On a depuis, dit Halem en note, aboli avec raison ces discours de départ et d'entrée. » Cf. sur ces élections du président de l'Assemblée que Camille Desmoulins plaçait au-dessus du roi et nommait le premier personnage de la nation (*La Lanterne aux Parisiens*, p. 20), ce mot du même journaliste, que le président nouvellement élu « monte au fauteuil au milieu de ces battements de mains infinis, inséparables des promotions nationales, et bien plus flatteurs que ces salves d'artillerie et ces mensonges des canons annonçant sous l'ancien régime les promotions royales » (*Révol. de France et*

Je veux espérer que l'encens qui lui est donné chaque jour, ne fera pas tourner la tête au noble Barnave — à cet homme qui me semble le fils de ses œuvres, comme dit si bien Tacite de Curtius Rufus qui, lui aussi, n'était pas patricien (1). Mais je lui crois trop de force d'âme. Il ne manque pas d'ailleurs de patriotes qui le contrôlent quotidiennement par leurs écrits et lui rappellent qu'il est mortel. Un certain Brissot de Warville a fait ces jours-ci imprimer une lettre à Barnave avec l'épigraphe :

..... de votre honneur jaloux
Tremblez que votre nom ne périsse *avant* vous.

Brissot est particulièrement mécontent du rapport de Barnave sur les colonies et il lui crie dans sa conclusion : « Veux-tu juger tes écrits ou tes actions? Place-toi sur ta tombe ou parmi la postérité ; ton siècle que tu flattes, peut te flatter aussi. » Ce factum était distribué à la porte du club des Jacobins où Barnave assistait à la séance (2).

Cependant La Fayette fut bientôt instruit des incidents du club et de la sensation générale que son idée de la mai-

de Brabant, n° 49, p. 437). Déjà, lorsque Barnave était monté au fauteuil, le 25 octobre, Merlin, son prédécesseur, avait, en lui cédant la place, prononcé son éloge et vanté en lui « le patriotisme le plus pur, le jugement le plus sain, la philosophie la plus douce, l'éloquence la plus lumineuse », félicité la France d'avoir à la tête de ses représentants « un de ceux qui l'ont le mieux servie, celui qui, par son âge heureux, lui promet de la servir pendant un plus long espace d'années ». Chasset complimenta de même le 8 novembre son devancier Barnave qui, « avec les grâces de la jeunesse et la sagesse de l'âge mûr, était aussi supérieur dans l'emploi de président qu'à la tribune ». Mais les *Révolutions de Paris* s'élevèrent (n° 69, p. 180-182) contre l'« inconvenance des discours prononcés par les présidents de l'Assemblée nationale, quand ils prennent et quittent le fauteuil » ; selon ce journal, ces discours ressemblaient aux discours de réception à l'Académie française ; c'étaient des compliments d'apparat, des flagorneries insignifiantes, des phrases oiseuses qui ne trompaient personne, des « lieux communs froids et menteurs », des « petitesses qui tenaient lieu de la servitude ».

(1) « *Videtur mihi ex se natus* » (Tacite, *Ann.* XI, 21) : « Il a tiré sa naissance de soi-même et n'a eu que son bras droit pour son père », disait André d'Ormesson de son père Ollivier.

(2) Le factum de Brissot est intitulé « *Lettre de J.-P. Brissot à M. Barnave* sur les rapports concernant les colonies, les décrets qui les ont suivis, leurs conséquences fatales ; sur sa conduite dans le cours de la Révolution ; sur le caractère des vrais démocrates ; sur les bases de la Constitution, les obstacles qui s'opposent à son achèvement, la nécessité de la terminer promptement, etc. ». Paris, in 8°, de 10¼ pages. Brissot l'annonça dans son *Patriote français* du 23 novembre et en donna un copieux extrait dans le numéro du 3 décembre, extrait dans lequel il énumère les principaux caractères du démocrate, et prétend montrer qu'« on ne voit aucune trace de ces qualités » dans les actes et les paroles de Barnave.

son du roi avait produite. Dès le lendemain matin, il paraissait au corps municipal pour se justifier et inviter la municipalité à organiser la garde nationale (1). Mais ç'a été, de sa part, une imprudence de faire espérer aux gardes françaises qu'ils entreraient dans un corps qui n'est pas encore du tout constitué. Et si, d'un autre côté, les Jacobins ont mené trop grand bruit à ce sujet, il est pourtant naturel qu'on soit extrêmement attentif à chacune des démarches d'un homme comme La Fayette, qui tient dans ses mains une part considérable de la puissance du royaume.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Rapport de la malheureuse affaire de Nancy au club des Jacobins. — Récit de l'héroïsme du noble Desilles. — Cette belle action célébrée sur la scène.

Paris.

La malheureuse affaire de Nancy, dont les ressorts étaient cachés jusqu'ici, est sur le point de se dévoiler, autant du moins qu'il est possible aujourd'hui de démêler un événement si embrouillé. J'ai entendu le 10 novembre (2), au club des Jacobins, le rapport que M. de Sillery fera là-dessus à l'Assemblée nationale (3). La lecture a duré deux

(1) Voir au *Moniteur* du 13 novembre la proclamation de la municipalité de Paris, datée du 10 et signée du maire Bailly, proclamation qui « rend compte du récit de M. le commandant-général (Lafayette) et des éclaircissements qu'il a donnés et dont le Conseil général de la commune a déclaré unanimement qu'il était satisfait ».

(2) Cf. également le compte rendu de cette séance du 10 novembre dans le *Patriote français* du 12.

(3) Sillery lut son rapport à l'Assemblée nationale dans la séance du 6 décembre. Dans son *Patriote français* du 9 décembre, Brissot trouve, comme Sillery et Halem, qu' « il y a eu des torts partout », et prenant tour à tour les personnages et les corps qui ont joué un rôle dans l'affaire, il dit chaque fois : « Il faut blâmer..... Il faut blâmer..... » et conclut que les bons citoyens doivent désormais renoncer à leurs ressentiments. Cf. sur l'affaire de Nancy, outre les histoires de la Révolution, la *Relation* de Léonard (1790), les *Mém.* de Bouillé, éd. Barrière, p. 179-206; ceux de Paroy, p. 209-214; de Mme de

heures et demie. Sillery a exposé les faits avec exactitude, d'après les actes officiels, et pourtant il a su constamment entretenir l'attention de l'assemblée. Tout le monde, comme il l'a prouvé et comme c'est ordinairement le cas, tout le monde a failli. Les officiers du régiment de Châteauvieux ont cédé d'abord, puis se sont rétractés. Le rapporteur allègue que leur âge plaide en leur faveur : ce sont pour la plupart des jeunes gens de seize à dix-huit ans. Il excuse en quelque manière les soldats rebelles : on ne leur a pas adressé de remontrances, et des malentendus se sont produits. Bouillé, le général envoyé contre les révoltés, n'est pas du tout exempt de faute : il les a sommés de livrer les quatre plus coupables; mais peut-on exiger que les coupables choisissent eux-mêmes quatre des leurs pour les livrer au châtiment? Le grand coupable, suivant Sillery, c'est la municipalité de Nancy qui, par son insouciance et sa lâcheté, comme il s'exprime, a causé principalement l'effusion du sang : la proclamation de Bouillé qui contenait les motifs de sa venue et sommait les rebelles de rentrer dans le calme, a été, qui le croirait? affichée un jour après le massacre.

A cette occasion, Sillery jeta des fleurs sur la tombe de Desilles, et je sentis la vérité du mot de La Bruyère, que rien ne rafraîchit le sang comme le récit d'une belle action (1).

Desilles, bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, était tellement estimé de son régiment, que les officiers et les simples soldats le consultaient, le choisissaient pour arbitre dans leurs querelles. Dans la fameuse journée du 31 août, il s'est opposé à ce qu'on tirât non pas un, mais trois canons différents. Ils étaient tout près les uns des autres dans une rue extrêmement étroite où se trouvait seulement un mur sans maisons. Les troupes de Bouillé, engagées dans cette rue, auraient subi un grand désastre, si l'on avait déchargé les canons un instant plus tôt. Desilles voit le danger. Il se

Tourzel, I, p. 172-180; de Ferrières, p. 317-322; Poisson, *L'armée et la garde nationale*, 1858, I, p, 249-264.

(1) Halem se rappelle sans doute la réflexion de La Bruyère au chapitre *De l'homme* : « Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise ». (Ed. Servois, 1885, II, p. 30, n° 60.)

jette soudain sur le canon qui est au milieu, et de ses mains couvre la lumière des autres. C'est dans cette honorable attitude qu'il fut atteint de quatre balles tirées par ses propres soldats. Il a reconnu les meurtriers et s'est refusé à les nommer, même devant son père qui lui promettait une inviolable discrétion. Après avoir souffert quarante jours, il dut subir l'amputation de la jambe; il supporta l'opération sans être tenu par personne; mais elle fut inutile. Peu de jours avant sa mort, le chirurgien trouva des morceaux de vêtement dans la blessure, et, ce qui déchire le cœur, c'est de penser que si l'on avait extrait plus tôt ces corps étrangers, il aurait pu échapper à la mort. L'ecclésiastique qui vint au dernier moment le consoler, lui dit qu'il s'affligeait, comme toute la nation, de voir mourir victime de son courage un si grand homme, un héros dans la fleur de l'âge. « Que parlez-vous de grand homme, répondit le mourant, je suis un citoyen qui cherchait à sauver ses frères, et je meurs sans douleur parce que je meurs pour la patrie. » — « Je ne déplore qu'une chose, disait le père, c'est de ne pas m'être trouvé le 31 août auprès de mon fils, non pour le détourner de son acte héroïque, mais pour partager avec lui la gloire et le danger. » L'honneur est héréditaire dans cette famille depuis l'an 1100, où le roi Robert donna à un ancêtre du brave Desilles la seigneurie normande de Bricqueville, en récompense de services rendus à l'État. Un de ses oncles, mort il y a vingt ans, perdit le bras dans une bataille et se fit faire un bras postiche avec lequel il combattit encore cinquante-deux ans. De telles familles ne perdent pas au nouvel ordre de choses (1). Les actions des ancêtres sont toujours pour les petits-fils un puissant aiguillon, et l'esprit de la Révolution distinguera plutôt ces

(1) Tout ce passage sur Desilles est emprunté par Hallem à une lettre d'Œlsner (*Briefe des Leg. K. E. Œlsner*, p. 4-5). Il n'a fait que quelques petits changements; il écrit : « auraient subi un grand désastre », au lieu de « auraient été taillées en pièces »; et il supprime dans la réponse de Desilles à l'ecclésiastique les mots : « que parlez-vous de héros, vous, serviteur d'un Dieu devant qui tous les hommes sont égaux ». Il laisse également de côté ce mot de Desilles au chirurgien : « Lorsque le brave Desilles vit entrer dans la salle le chirurgien avec quelques personnes qui devaient l'assister dans cette cruelle opération, il s'écria : « Pourquoi tant de gens? Croyez-vous que celui qui s'expose à la mort n'aura pas le courage de se voir couper une jambe? »

Desilles vivait encore lorsque son acte d'héroïsme fut mis sur la scène. Le théâtre italien donna « *Le nouveau d'Assas, trait civique en un acte et en prose, mêlé de chants* (1) ». J'ai assisté avec plaisir à la représentation. La scène représente la porte extérieure de Nancy et dans le fond une colline. Les soldats du régiment rebelle de Châteauvieux sont assis çà et là au lever du rideau, boivent, chantent. Ils attendent le retour de leurs camarades envoyés au général Bouillé. Les députés reviennent bientôt avec cette réponse que le général ne peut traiter avec des révoltés, et que le régiment doit, en signe de soumission, s'éloigner de Nancy. Mécontentement universel et résolution de ne pas céder. Desilles paraît et chante l'air :

Amour sacré de la patrie,
Remplis-moi de ta noble ardeur, etc.

Puis il emploie tous les moyens pour calmer les séditieux : « Ah ! mes amis, ah ! rentrez dans le devoir. Je vous en conjure au nom de la loi, au nom des représentants de la nation, au nom d'un monarque vertueux à qui l'effusion de sang est en horreur; je vous en conjure au nom de votre intérêt même, épargnez votre vie, épargnez celle de vos concitoyens. » On ne l'écoute pas. Déjà les troupes de Bouillé descendent de la colline et s'approchent de la porte. Desilles tombe à genoux :

Faut-il tomber à vos genoux ?
Quittez, au nom du ciel, ces projets sanguinaires ;
Ce sont vos amis et vos frères ;
Au nom du ciel, modérez-vous !

l'éloge funèbre « de ce martyr de son dévouement à la liberté », éloge que l'abbé Mulot prononça avec la permission de l'archevêché. Le *Courrier* de Gorsas, 12 novembre, p. 182.

(1) La pièce fut représentée pour la première fois le 15 octobre; le texte est de Dejaure — que les contemporains s'obstinent à nommer le baron de Jore — et la musique de Berton. Cf. *Corresp. litt.*, XVI, p. 102; la *Chronique de Paris* du 17 octobre, qui enregistre un « grand succès »; le *Mercure de France* du 27 novembre, p. 150, qui voit dans la pièce le « simple tableau dialogué d'une immortelle action »; et le *Moniteur* du 20 octobre. « Ce petit drame en musique, dit le *Moniteur*, n'a point la prétention d'une pièce de théâtre. Le titre modeste de « Trait civique », adopté par l'auteur, prouve assez qu'il n'a eu pour but que de célébrer l'action immortelle de Desilles... Il a présenté l'action dans toute sa simplicité; il n'a pas cru devoir rien ajouter à un acte de courage que l'imagination, même la plus exaltée, ne viendrait pas à bout d'embellir; il a présenté avec adresse l'égarement des soldats de Châteauvieux. L'exécution du combat qui termine cette pièce est très bien entendue, et d'un effet aussi vrai qu'intéressant. »

On persiste à ne pas l'entendre. Bouillé somme les rebelles de se rendre. Ils braquent un canon. Desilles s'avance de nouveau, les conjure une fois encore. « Retirez-vous », s'écrient-ils, et ils le mettent en joue. Sans s'effrayer, Desilles, la poitrine nue, se place devant l'ouverture d'un canon : « Eh bien, cruels, tirez sur moi, que je sois la première victime de votre fureur ! En perdant la vie, je n'aurai pas la douleur de voir massacrer mes camarades et mes frères ! » Il dit, et dans l'instant il est atteint de quatre balles. Il s'affaisse dans les bras d'un garde national qui l'étend au pied d'un arbre. Au même moment, le canon est déchargé. Alors les troupes nationales, arrivant de leur colline, se jettent avec fureur sur les rebelles. Un combat sanglant a lieu. La musique mêle son tapage au fracas de la mousqueterie qui ne s'interrompt pas et au bruit du tocsin qui sonne dans la ville ; la fumée de la poudre remplit tout le théâtre ; les révoltés sont enfermés dans un carré et forcés de déposer les armes. Desilles est apporté, à la Tancrède, sur un lit militaire formé de drapeaux et de fusils ; le chef de la garde nationale l'apostrophe ainsi : « Ah ! brave jeune homme, j'ai vu votre action ; votre dévouement sublime égale celui des plus grands héros », et il lui met au cou sa croix de Saint-Louis : « En vous remettant ce prix de la valeur, je ne fais que prévenir l'intention d'un monarque juste et sensible qui versera des larmes en apprenant un si beau trait ; la nation fera bien davantage sans doute ; mais le souvenir de votre action durera plus que toutes les récompenses. » Ensuite viennent les femmes de Nancy, leurs enfants à la main ; elles mettent sur la tête de Desilles une couronne civique ; elles chantent en chœur :

Jeune héros, recevez notre hommage,
Ah ! recevez nos vœux reconnaissants.

Les enfants s'agenouillent et prient :

Ciel, daignez écouter nos vœux reconnaissants,
A son pays conservez-le longtemps !

Si l'on songe que le sujet de la pièce n'est que la pleine vérité, que le héros vivait et souffrait encore, à l'heure

même où ces petits priaient Dieu à genoux de le guérir et mêlaient leurs voix au chœur de leurs mères, non, je ne sache pas que le théâtre ait jamais représenté de scène plus touchante, plus saisissante. Dans la salle régnait une tristesse silencieuse. A la première représentation, on avait crié « l'auteur! » pour honorer l'écrivain; mais de la foule sortit une voix indignée: « L'auteur, c'est Bouillé (1)! » Peu de jours après, arrivait la nouvelle de la mort du héros, et tout Paris fut plongé dans le deuil (2).

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Le cabinet des médailles et des antiques à la Bibliothèque de Paris. — Une séance publique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le nouveau théâtre du Palais-Royal. — Débats au club des Jacobins. — Récit que fait Mirabeau du duel de Charles Lameth avec allusions et propositions. — Détail de l'histoire de ce duel d'après une pièce dramatique. — Motions à ce sujet au Palais-Royal. — Explosion d'indignation et voies de fait. — Séance publique de l'Académie des sciences. — Représentation des « *Coups de l'amour et de la fortune* » ou *Le siège de Barcelone* au Théâtre de la Nation.

Paris, novembre.

Vous avez, m'écrivez-vous, attendu de moi un journal plus régulier, et vous auriez voulu que je vous dise comment j'ai passé chaque jour du matin jusqu'au soir. Eh bien, d'autant que notre départ approche, il est grand temps de rentrer dans cette voie.

Ce fut, je crois, le 12 de ce mois, au matin, que nous nous

(1) Ce détail se trouve dans le compte rendu des *Révolutions de Paris* (n° 66, p. 31) qui, d'ailleurs, critiquent amèrement l'ouvrage, parce que « Bouillé le débonnaire y est célébré sur tous les tons ».

(2) « Le *Tombeau de Desilles*, de Desfontaines — dit Halem en note d'après une lettre d'Œlsner (*Briefe*, p. 3) — a été depuis représenté avec succès sur le Théâtre de la Nation. » Cf. Étienne et Martainville, II, p. 6.

rendîmes à la Bibliothèque pour y voir le cabinet des médailles et le cabinet des antiques (1).

Les monnaies siciliennes du temps des Hiéron me semblent celles qui sont le plus joliment travaillées et qui se rapprochent de la perfection des monnaies d'aujourd'hui. Je vis avec plaisir la monnaie rare, unique, de cette reine Philistis tout à fait inconnue dans l'histoire, que Sturz ressuscita pour un moment (2), afin d'entraîner impitoyablement dans les demeures d'Orcus, à la suite de cette souveraine, l'armée des bergers, et des bardes, et des poètes sensibles, et des critiques pointilleux. La monnaie représente la tête de la reine avec la légende Βασίλισσα Φιλίστης et sur le revers un char de triomphe attelé de chevaux.

Parmi les médailles romaines je remarquai une médaille de Trajan à cause de sa fière légende : *Regna adsignata*. Le vainqueur des Parthes est assis sur un trône élevé ; à ses pieds sont des rois qu'il gratifie de couronnes. D'un autre goût est une médaille de Faustine qui s'est fait représenter avec un groupe de filles d'honneur; mais elle les domine toutes parce qu'elle est placée plus haut qu'elles ; la légende est *Puellæ Faustinianæ*. Deux vieux boucliers d'argent se distinguent au milieu des antiquités : l'un trouvé dans le Rhône par les bateliers d'Avignon, et nommé le bouclier de Scipion, montre Scipion rendant la captive espagnole à son amant Allucius ; les personnages, en relief, ne sont pas remarquablement travaillés. Le second bouclier, déterré par un paysan du Dauphiné, est simple, et montre à son centre, sur un plus petit bouclier, un lion sous un palmier ; on trouve cet animal et cet arbre dans les armes de Carthage, et c'est vraisemblablement un bouclier cartha-

(1) Voir sur la Bibliothèque du Roi, le Cabinet des médailles et le Cabinet des antiques, le *Guide* de Thiéry, I, p. 193-202.

(2) Dans un essai intitulé *Ueber ein Paar alte Münzen* (*Schriften*, 1786, vol. II, p. 107-115), Sturz, l'ami de Halem, dit qu'il existe de très belles monnaies de certains rois et de la reine Philistis, que ces monnaies prouvent l'existence d'un art et d'une civilisation, que ces souverains ne régnaient pas sur des barbares, et pourtant que leur vie, le nom même de leur pays est effacé de l'histoire, avec le nom des hommes qui brillaient à leur cour. « Et vous, s'écrie Sturz, vous qui donnez le ton dans le petit cercle d'une petite partie d'une petite province, vous avez déjà des frissons d'immortalité : vous pressentez la gratitude des races futures !... Ils sont allés par bandes dans les demeures d'Orcus, les bergers, et les bardes, et les poètes sensibles, et les critiques pointilleux ! »

ginois; mais on le nomme d'une façon plus frappante le bouclier d'Hannibal, et ce serait le bouclier que le héros aurait, lorsqu'il passa le Rhône, sacrifié à la déesse des Voconces qui était vénérée surtout dans le Dauphiné (1).

Les magnifiques choses qu'on a trouvées dans le tombeau de Childéric n'intéressent pas beaucoup, et j'aime mieux un vase d'or qu'on a découvert à Rennes et qui représente en jolis bas-reliefs le repos d'Hercule et une Bacchanale.

Le cabinet des antiques proprement dit renferme en grande partie des antiquités de la Gaule. Cette collection a été considérablement augmentée par les antiquités égyptiennes et autres qui viennent du comte de Caylus. Ce sont pour la plupart de petites figures en bronze. Peu m'ont paru belles. Entre toutes, se distingue une grande tête de Cybèle qui fut trouvée à Paris dans les fondations d'une chapelle. On nous montra une sorte de petite maison où étaient conservées les cendres des morts, en nous faisant une savante allusion à la « *domus exilis Plutonia* » dont parle Horace. Parmi les antiquités égyptiennes, je considérai avec plaisir une Isis qui tient Horus dans ses bras. Saint Louis, qui trouva en Égypte ces figures d'Isis, les recueillit fort dévotement dans la croyance que c'étaient des images de la Vierge avec l'enfant Jésus. Je me souviens aussi d'un cercueil d'ibis, petit réceptacle en bois qui contient la momie de l'oiseau sacré; un prêtre est représenté debout devant l'ibis.

Dans l'après-midi, j'assistai à la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'abbé Barthélemy m'avait donné une carte d'entrée. Je n'en avais nul besoin, car la place ne manquait pas. La séance avait lieu au rez-de-chaussée du vieux Louvre, dans une salle assez sombre. Les académiciens, au nombre de seize environ, s'assirent autour d'une table, et sur les trois rangées de chaises placées derrière eux je ne comptais guère plus d'auditeurs que d'académiciens. La politique et cette mordante philosophie

(1) On peut consulter sur ces boucliers dits de Scipion et d'Annibal l'article p. 152-157 du t. IX de l'*Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres* : « Sur un bouclier votif mis depuis peu au cabinet du Roi ». Cf. également Piganiol de la Force, *Nouv. description de Versailles*, I, p. 117-130.

qui règne aujourd'hui, font regarder les académies comme une folie. On dit railleusement qu'elles nourrissent les chanoines de la littérature et qu'on pourrait s'épargner les frais qu'elles causent sans que la science y perdît rien. Deux ou trois fauteuils des quarante, ces fauteuils autrefois brigués avec tant d'ardeur, sont vides depuis longtemps, et de peur, personne n'ose les prendre : ce siège moelleux à peine occupé, ne faudrait-il pas le quitter aussitôt (1)?

En ce qui conc[illegible]e d'aujourd'hui, je déclare qu'on est assis à l[illegible]us mollement, plus commodément que sur l[illegible]uettes des Jacobins. Je voudrais même attril[illegible] de sommeil qui me prit à cette trop grande co[illegible]lais, pour être juste, je dois avouer que les sujets [illegible] aussi bien que la façon de les lire étaient extr[illegible]rcotiques. Tout d'abord, le secrétaire annc[illegible]émie n'avait jugé digne du prix proposé a[illegible]ires envoyés, et qu'elle remettait par suite au concours la question « d'examiner la chronologie des anciens peuples, puisée principalement dans l'Histoire d'Hérodote, la Chronique de Paros, la Bibliothèque de Diodore, etc. ». Par bonheur, on avait distribué un imprimé qui contenait ce que je vous écris là; car il était impossible de comprendre un seul des mots que le secrétaire prononçait d'une voix basse, indistincte et monotone. Puis un académicien, dont je n'ai pas su le nom (2), expliqua quelques médailles des rois perses de la dynastie des Sassanides, et des gravures de ces médailles furent distribuées à la ronde. Heureusement pendant cette lecture, entra un Persan qui dut s'intéresser plus que moi au nom des Balasch, Ardeschir et Schehriar. Deux dames qui se trouvaient parmi les auditeurs, se mirent à bâiller de toutes leurs forces et déchirèrent leurs pauvres éventails à faire pitié. Un académicien au visage expressif, — j'ai su ensuite que c'était Villoison, — parut même trouver la chose si ridicule

(1) Voir, par exemple, l'article des *Révolutions de Paris* (n° 60, p. 389-395) à propos de la séance de l'Académie française du 25 août; le journaliste s'étonne que « cette petite cohorte aristocratique » existe encore, et la nomme « un levier du despotisme ». Cf. aussi Goncourt, *La soc. fr pendant la Révol.*, p. 179-185.

(2) C'était Sylvestre de Sacy; cf. *Hist. de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVII, p. 51-54.

qu'il ne put cacher son impression. Aussi fus-je aise qu'il prît la parole lorsque l'autre eut terminé sa lecture sur les Perses : il exposa sur un ton un peu plus supportable les opinions des anciens sur l'âme du monde (1). Après lui, M. du Theil (2) entreprit de conter les malheurs d'une princesse danoise, fille du roi Valdemar, mariée en France au XIIe siècle (3). J'étais curieux de l'entendre ; mais l'auteur, comme s'il était Allemand, remonta si haut et débita tant de choses étrangères au sujet qu'il dut s'arrêter, faute de temps, juste à l'instant où commençait l'histoire. Nous entendîmes là-dessus une dissertation sur les Druses et la preuve que ce peuple ne descend pas des Francs, comme le prétendent quelques-uns, mais qu'il est d'origine arabe. La séance finit par une communication de M. Lévesque (4) qui lut une bonne traduction en prose de l'idylle de Théocrite, la *Magicienne*, comparée à l'églogue de Virgile sur le même sujet. L'académicien se montra parfois saisi de l'esprit poétique ; il lut avec quelque expression, et sa lecture fut la moins ennuyeuse.

Le tout avait duré deux heures environ, j'allai au théâtre le plus voisin, celui du Palais-Royal, qui n'a été achevé que depuis peu et qui le dispute aux premiers théâtres de la ville par le bon goût de l'architecture. Là aussi, prédomine le goût des arabesques et je regrette de ne pas voir partout la noble simplicité du Théâtre de la Nation. On donne sur cette nouvelle scène ce qu'on nomme d'ordinaire des variétés amusantes, des pièces de Plaute pleines de valets trompeurs et de pères trompés. On représentait aujourd'hui *Les deux Figaro*, pièce inédite que j'avais entendu vanter. C'est une critique très spirituelle, sous forme de parodie,

(1) L'helléniste Villoison est assez connu ; nous nous contenterons de signaler aux chercheurs les lettres qu'il écrit à Knebel (*Aus Knebels Nachlass*, p. Düntzer, 1858, n°s 15, 17-21, 49) et le travail de Ch. Joret.

(2) La Porte du Theil (1742-1815) qui publia l'année suivante, avec Bréquigny, les *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia documenta ad res franciscas spectantia* ; cf. sur lui la notice de Dacier, *Hist. et Mém.* de l'Acad. des Inscr., 1821, t. V, p. 198-216.

(3) Ingeburge, fille de Valdemar Ier le Grand et sœur de Canut VI, mariée à Philippe-Auguste et répudiée presque aussitôt par le roi de France qui ne la reprit qu'après une longue lutte avec le pape.

(4) Pierre-Charles Lévesque (1736-1812), l'auteur de l'*Histoire de Russie* (1782-1783) et de l'*Histoire de la France sous les cinq premiers Valois* (1787) ; cf. sur lui la notice de Dacier, *Hist. et Mém.* de l'Acad. des Inscr., V, p. 161-178.

des pièces figaresques de Beaumarchais. L'auteur évoque un second Figaro qui dupe et confond le premier, et de là un tissu de fourberies, de combats d'esprit, de malentendus qui fournissent l'occasion des scènes les plus comiques. Il y a naturellement un père qui veut forcer sa fille à épouser son protégé, lequel se donne pour un comte d'Alvar. Mais cet Alvar est un imposteur qui s'entend avec le serviteur du comte, Figaro, et lui promet une grosse somme d'argent si le mariage réussit. L[illegible]éjà un autre amant. Celui-ci se présente chez l[illegible]ne domestique, et lorsqu'on lui demande son n[illegible]d : « Figaro. Je me suis formé d'après le grand [illegible]igaro, et je désire, si je ne puis atteindre la célébr[illegible]non modèle, être du moins son ombre. » La *vis comic*[illegible] la pièce est dès lors la joute de ces deux Figaro qui c[illegible]hent à se sonder mutuellement, à déjouer le[illegible]s contradictoires, et de cet assaut naissent l[illegible]les plus drôles qui feraient rire même un Caton. Je citerai surtout le rôle d'un poète dramatique à qui manque un sujet et à qui le vieux Figaro, en sa qualité de dramaturge connu, donne à traiter l'intrigue de la pièce actuelle, sans lui citer de noms ; ce rôle, si oiseux qu'il semble d'abord, contribue au dénouement naturel de la pièce : le jeune Figaro reconnu comme amant de la fille, et le vieux Figaro chassé ainsi que le faux Alvar. Le succès a été prodigieux, et à chaque représentation, le théâtre est comble. Les rôles des deux Figaro et du poète sont joués en effet avec un art supérieur, et je n'ai rien vu d'aussi parfait en ce genre (1).

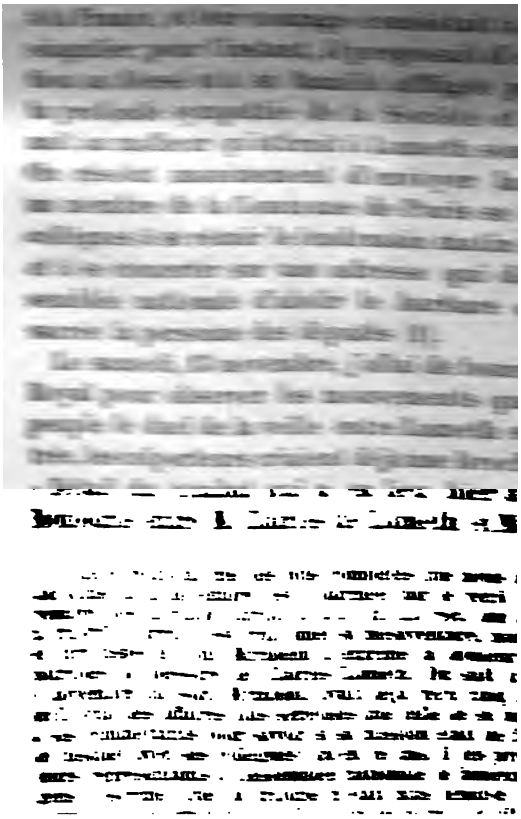
Au lieu d'attendre, après la grande pièce, la petite pièce qui est insignifiante, j'allai aux Jacobins et j'arrivai juste pour assister à une scène intéressante. Carra, un boute-feu connu, à la tête chauve, gravit la tribune et débuta par une comparaison empruntée au renard ; mais je ne la compris

(1) Cf. sur cette pièce en cinq actes, *Les deux Figaro ou le Sujet de comédie*, écrite par un acteur de Bordeaux, Richaud-Martelly, et représentée pour la première fois le lundi 25 octobre 1790 avec le plus grand succès au théâtre du Palais-Royal, la *Chronique de Paris* (27 octobre), qui relève quelques invraisemblances, mais qui juge l'intrigue animée, attachante, et loue le jeu des acteurs ; la *Corresp. litt.*, XVI, p. 121-124 ; Kotzebue, *Flucht nach Paris*, p. 150-151 ; Muret, *L'histoire par le théâtre*, I, p. 51 (« pièce amusante qui se jouait encore de notre temps »).

pas, car il ne put aboutir ; comme il voulait faire l'application, et continuait sur un ton méprisant : « Ainsi le pauvre La Fayette, ainsi le pauvre Bailly... », il fut interrompu par plusieurs voix qui exigèrent du président que l'orateur fût rappelé à l'ordre. Le président se tourna vers Carra et lui signifia que, bien qu'il dût être permis dans la Société de s'exprimer sans ménagement sur un citoyen, lors même qu'il serait au premier poste et qu'il aurait la confiance du peuple, et de contrôler sa conduite par des faits, il fallait cependant, par égard pour la fonction qu'il exerçait, observer la bienséance.

Cette remontrance provoqua un grand tumulte : les uns, prévenus contre La Fayette, demandèrent qu'on pût parler sur son compte en pleine liberté ; les autres approuvèrent le sévère avertissement du président. Mirabeau parut, et debout à la tribune, aux côtés de Carra, fit entendre que Carra avait pu, par des expressions qui manquaient de tact, exciter à bon droit le mécontentement de la Société, mais que les hommes publics ne devaient pas désirer de faveur ni de privilège, que le président n'avait pas le droit de censurer les mines d'un orateur et sa façon de s'exprimer. D'autres avaient une autre opinion. Le président fut heureux de pouvoir reprendre la parole ; il dit avec raison que la faculté de s'expliquer sur des personnes investies de la confiance publique était réglée par des limites très douteuses qu'il n'était guère possible de déterminer aujourd'hui même ; il souhaita que la séance fût levée en considération de l'effervescence qui se montrait dans l'assemblée ; il ajouta que cette levée de séance serait opportune à cause de l'agitation que produisait dans le peuple un malheureux événement.

Le tumulte croissait. Beaucoup partirent. Plusieurs qui restaient, demandèrent que la séance fût continuée et qu'on donnât des éclaircissements plus détaillés sur l'événement auquel le président faisait allusion. Mirabeau parla de nouveau, et de nouveau fut écouté. Il annonça à la Société qu'il était vrai, hélas ! que le généreux Charles Lameth eût été grièvement blessé dans un duel où l'avaient entraîné son ardeur juvénile et le désir de défendre ses principes populaires ;



lequel M. de Lameth a été malheureusement blessé (1). » D'après ce *Détail*, un M. de Sauvigny a cherché noise à Lameth qui lui avait refusé sa voix, lors des élections dans les assemblées primaires pour les États Généraux. Lameth a d'abord souffert ses plaintes ridicules et déclaré qu'il lui rendrait raison après l'achèvement de la Constitution, mais que pour l'instant il croyait appartenir à la nation dont il était un des représentants. Cette réponse ne fit qu'exaspérer le « spadassin aristocrate » (2). Castries, député à l'Assemblée nationale, prit le parti de Sauvigny, son parent, et la veille, à la sortie de la séance, proposa un rendez-vous que Lameth, dans la chaleur de sa jeunesse, ne voulut pas esquiver plus longtemps. La brochure avertit le peuple qu'il est en danger de perdre ses plus zélés champions. « Frémissez, citoyens. La chose publique est en souffrance. L'opiniâtreté et la fureur qui ont accompagné les procédés, annoncent que des ressorts plus puissants que ceux de l'amour-propre, l'ont fait agir (3). » Elle apostrophe Lameth : « Console-toi, et lorsque tu ressentiras les douleurs de la blessure, représente-toi le peuple consterné à la fausse nouvelle de ta mort ; entends les malheureux se dire les uns aux autres : Je donnerais dix francs, je donnerais tout mon avoir pour que *ça ne soit pas arrivé*. Retrace à ton esprit cette foule de citoyens, rassemblés devant ta porte, et si cela ne vous suffit pas, sachez, patriote intrépide, que tous les honnêtes gens, quels qu'ils soient, vous estiment. Vos principes n'ont jamais varié ; votre conduite n'est point tortueuse ; votre caractère est éloigné de tout artifice et vous marchez à la liberté, enseignes déployées ! »

La petite pièce est manifestement écrite de bonne main, et j'en ai tiré quelques traits qui caractérisent Lameth et montrent comment le juge l'opinion publique.

Le Palais-Royal fourmillait de groupes au milieu desquels

(1) Tel est, en effet, le titre du factum qui ne porte pas de nom d'auteur (De l'imprimerie patriotique, in-8°, 8 pages, avec une estampe représentant le duel).

(2) Expression de la brochure, p. 6.

(3) Cette dernière phrase, légèrement modifiée par Halem, se lit ainsi dans le texte (p. 5) : « L'opiniâtreté et la fureur qui ont accompagné *ses* procédés (de l'adversaire de Lameth), annoncent que des ressorts plus puissants que ceux de l'amour-propre *le faisaient* agir. »

un orateur populaire se plaignait de la conduite de Castries et des aristocrates. Les cafés surtout le café du Caveau [1], étaient pleins de bruit. Au Caveau, un homme saute sur une table, dépeint les dangers du peuple et prouve que, bien que la personne des députés de la nation fût sacrée, le peuple n'avait pas porté atteinte à cette inviolabilité en enfonçant l'antigymnase et en détruisant la maison de Castries.

On comprend qu'un orateur du peuple dise pareille chose dans le premier emportement. Mais qu'un journaliste, comme le prétendu ami du peuple, Marat, fasse imprimer pareille chose, apostrophe le peuple et le nomme un lion qui sommeille, lui rappelle qu'il y a un an il n'aurait pas laissé une telle action impunie et qu'il aurait mis le feu à la maison de Castries, ce sont là des abominations qui déshonorent la Révolution [2].

Tout cela a donc donné le signal des désordres qui [illegible] à l'hôtel de Castries. Le duc s'était depuis longtemps échappé [3]. Mais quelques centaines d'hommes se rendirent à la maison de son père où il habite. Les domestiques durent

1. « Les patriotes du Caveau et du café de Foy, disait Marat, Ami du peuple, n° 28, 2 novembre, p. 3, sont les vrais restaurateurs de la liberté. » Cf. sur ces cafés, Goncourt, *La société pendant la Révol.*, p. 289.

2. En réalité, Marat n'a pas poussé le peuple au sac de l'hôtel de Castries; il s'est borné à féliciter, après l'événement, ses concitoyens de cette « petite visite de correction » (n° 28, 2 novembre, p. 6), et dans un numéro suivant de son *Ami du peuple* (n° 28, 4 novembre, p. 4), il dit simplement : « J'ai rendu justice au zèle des braves citoyens qui ont puni les attentats de Castries, et applaudi à cette explosion salutaire de civisme. » Mais il ajoute : « Je suis loin de croire à la sévérité du châtiment. Ce genre de punition n'est rien pour les scélérats qui vous entraînent. Que vos vengeances soient raisonnées : la mort. La mort, voilà quelle doit être la punition des traîtres acharnés à vous perdre. Le despote, avec sa toute-puissance, ne ressuscite pas les trépassés. Imitez donc l'exemple de vos implacables ennemis : n'allez jamais sans armes, et, afin qu'ils ne vous échappent pas par la longueur des apprêts du supplice, poignardez-les à l'instant où brûlez-leur la cervelle... Abattez-les sans pitié sous vos coups : que s'ils demandent grâce à genoux, mettez-les dans l'impuissance de jamais réaliser leurs horribles projets : abattez-leur les pouces des mains ». Et, trois jours plus tard (n° 29, 5 novembre, p. 8) : « Citoyens, connaissez vos droits : n'allez jamais sans armes : à la première provocation criminelle, au premier attentat de ces implacables ennemis, tombez sur eux sans pitié, et commencez par vous défaire du tartufe Bailly. Nous voulons être libres, dussions-nous être réduits à massacrer tous les suppôts du despotisme ».

3. Il émigra presque aussitôt, et le 26 novembre Alexandre Lameth, président de l'Assemblée, recevait une lettre dans laquelle Castries déclarait qu'il avait dû, pour la tranquillité publique et après les événements dont il était l'innocente victime, s'éloigner de Paris; le duc sollicitait un congé qui lui fut accordé, et, sur sa demande, envoyé poste restante à Lausanne.

leur montrer les chambres du fils qui furent entièrement saccagées. Du reste, on ne prit rien ; les destructeurs s'étaient auparavant engagés par un serment sacré à pendre aussitôt à la porte celui sur qui l'on trouverait un objet volé. En une heure, avant que La Fayette fût arrivé avec la garde, tout était accompli. On regrette surtout quelques beaux Vernet qui ont été anéantis dans la bagarre. En revanche, on a respecté le portrait du roi. Un cabinet, où étaient des choses précieuses, a été sauvé par la vaillance d'un garde national qui s'est placé à l'entrée, un pistolet dans chaque main. « Cela vaut bien la prise de la Bastille », me disait ma propriétaire, et elle ajouta qu'il était bon d'inspirer de nouveau l'épouvante aux aristocrates et de leur montrer que le thermomètre du peuple n'était pas meilleur pour eux qu'il y a un an (1).

Aujourd'hui après-midi, séance publique de l'Académie des sciences dans une autre salle du Louvre (2). Comme la séance d'hier n'avait pas d'auditeurs et que les lectures commençaient seulement à quatre heures, je crus avoir du temps. Mais, lorsque j'arrivai à quatre heures, tout était plein de monde et je ne pus entrer qu'avec peine (3) ; pourtant, j'entendis encore la plus grande partie de la lecture de M. de Condorcet, un *Éloge* de Franklin. Condorcet a le visage fin, attrayant. Son *Éloge* contenait beaucoup de jolis traits qui furent justement applaudis. Mais avec son débit traînant, ce débit qui doit être traditionnel dans les académies françaises, il fallait tout l'intérêt du sujet pour fixer l'attention. L'abbé Fauchet, qui a fait imprimer un discours

(1) Cf. sur le sac de l'hôtel de Castries et sur la conduite du peuple — ce tribunal de cassation, comme dit Brissot, qui prononçait et exécutait ainsi son arrêt — le discours de Mirabeau à la séance de l'Assemblée du 13 novembre, le *Patriote français* du 16, la *Chronique de Paris* du 14, le *Moniteur* du 15, les *Annales patriot. et litt.* et le *Courrier* de Gorsas des 14 et 15, les *Révol. de France et de Brabant*, n° 51, p. 577-578, qui nomment cette scène de destruction « une descente de justice plutôt qu'un tumulte populaire. »

(2) Le *Moniteur* du 12 décembre rend compte de cette rentrée publique de l'Académie des Sciences qui eut lieu le 13 novembre. Ce fut Lavoisier qui lut le mémoire sur la respiration, et Buache, premier géographe du roi, le mémoire sur le passage au nord-ouest de l'Amérique : Buache analysa la relation d'un voyage fait en 1598 par Lorenzo Ferrer de Maldonado — relation récemment découverte par le capitaine de vaisseau Mendoza — et proposa d'appeler le passage qu'avait trouvé l'Espagnol, le détroit de Ferrer.

(3) « Les séances publiques de l'Académie des Sciences, remarquaient déjà les *Mém. secrets* en 1778 (XI, p. 247), sont toujours très nombreuses. »

sur Franklin, était à côté de moi dans la foule. Lu par Fauchet, le manuscrit de Condorcet aurait produit un plus grand effet (1).

On lut encore un mémoire sur la respiration et un autre, sur un passage découvert au nord-ouest de l'Amérique par un Espagnol qui se rendait au Labrador. Avant six heures tout le monde était parti.

Une pièce de Quinault, retouchée par Imbert, *Les Coups de l'Amour et de la Fortune ou le Siège de Barcelone*, était annoncée au Théâtre de la Nation. Cela m'attirait. Je me dirigeai vers le faubourg Saint-Germain par le Pont-Neuf que je trouvai encombré de monde. Dans le voisinage de la statue de Henri IV, la garde criait « à gauche » et les passants devaient passer du trottoir sur le milieu de la chaussée. J'entendis que le peuple menaçait de mettre le feu à l'hôtel de Castries et qu'on traînait des pièces d'artillerie pour l'en empêcher, comme du reste on l'en empêcha réellement. Il y a dans l'œuvre de Quinault plus de vacarme que de jeu théâtral. Le tonnerre tombe sur un palais qui est incendié ; on assiège et escalade Barcelone, etc. L'esprit du vieil amour romanesque respire dans la pièce qui n'est pas digne de l'auteur d'*Armide*. Le véritable amant accomplit trois fois des prouesses pour la princesse de son cœur, et trois fois un rival lui en ôte frauduleusement l'honneur. Voilà, comme disent justement les Français, des héros bêtes à force d'être langoureux. Une bague dévoile l'imposture et donne le bonheur à l'amant. Mlles Petit et Fleury faisaient les deux princesses qui se disputent le trône de Barcelone ; elles parurent en amazones avec des casquettes et leur charme y gagna. Un pas russe, sorte de menuet à la reine, qui fut dansé dans le ballet, recueillit à bon droit de grands applaudissements (2).

(1) L'abbé Fauchet avait prononcé le 21 juillet 1790, dans la rotonde, au nom de la Commune de Paris, un *Eloge civique de Benjamin Franklin* ; il ne louait dans Franklin que l'homme et le législateur ; mais on jugea qu'il était à la hauteur de son sujet et qu'il avait déployé dans cet Eloge toutes les richesses de son éloquence (*Chronique de Paris*, 22 août, et *Patriote français*, 17 septembre) ; néanmoins, les *Révolutions de Paris* déclarèrent « que le discours pouvait avoir plu par la magie du débit, mais que la lecture en était à peine soutenable » (n° 55, p. 136).

(2) La *Chronique de Paris* du 13 novembre fait justice de cette pièce qu'elle qualifie d' « héroïglaciale », et la regarde comme un des ouvrages les plus fades

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Description des sites les plus intéressants et des endroits remarquables de Paris. — Barnave annonce au club des Jacobins une décision de l'Assemblée nationale. — Autre discours du club. — Nouveau club des Étrangers. — Nouveau club intéressant pour les Allemands. — Excellente organisation du Lycée. — M. Bitaubé et ses écrits.

Samedi, 14 novembre, nous avons fait par un temps serein une agréable promenade à Montmartre, la hauteur la plus élevée de la contrée (1), pour découvrir de là Paris et ses environs. Le Calvaire, le bois de Boulogne, la Seine, tels sont les objets les plus saillants dans le voisinage de la ville qui se montre ici en son entière étendue. A travers le brouillard et la fumée qui la couvrent éternellement, les tours percent et s'élèvent, comme les mâts sur la mer. Le bois de Boulogne, bois royal, semblait être tout près. Nous y courûmes, mais il nous fallut près d'une heure avant d'arriver au bout où sont le vieux château royal de Madrid et la nouvelle maison de campagne du comte d'Artois, Bagatelle. Le bois est assez vaste et coupé d'allées régulières. Nous rencontrâmes beaucoup de messieurs et de dames qui chevauchaient par couples ou par bandes (2).

et les plus médiocres de Quinault. « Elle ne nous paraît mériter ni le travail d'un homme de lettres (elle avait été retouchée par le poète Imbert qui venait de mourir le 23 août; voir sur lui la longue notice de Sautreau dans le *Journal de Paris* du 11 octobre, et l'*Eloge* en tête de l'Almanach des spectacles de 1791), ni le choix des Comédiens Français qui ont cependant fait beaucoup de frais pour l'établir », et le journal ajoute qu'il avait envie de n'en pas parler, « tant elle est peu digne d'intéresser le public ». Le *Moniteur* du 19 novembre s'écrie pareillement : « Quelle folie que de faire représenter cette tragi-comédie de Quinault! Il n'y a ni action, ni intrigue, ni intérêt; tout y est vide, tout y est nul. C'était bien la peine de faire une dépense énorme pour remettre une production de la plus excessive médiocrité! » Le compte rendu du *Journal de Paris* (13 novembre) est bien plus indulgent. Cf. Etienne et Martainville, I, p. 190-194.

(1) Le *Guide* de Thiéry (I, p. 363) dit que la montagne de Montmartre, au nord de Paris, est remplie de carrières à plâtre et couverte de moulins à vent et de jolies maisons de plaisance.

(2) Sur le nombre de cavaliers qui se rendaient alors au Bois, cf. les *Mém.* du général Thiébault, I, p. 149.

Une jolie dame, restée en arrière avec son cavalier, montait pour la première fois, à ce qu'il nous sembla, le cheval qui la portait. Lorsque nous fûmes près d'elle, elle voulut nous montrer ses talents et vint rouler à nos pieds dans la poussière, Yorick invoquerait ici la Vénus callipyge et, avec son assistance, il peindrait une scène tout à fait sentimentale sur laquelle, hélas ! moi qui suis si pauvre de couleurs, je dois tirer le rideau.

François Ier [illegible] erment à revenir à Madrid. Il bâtit un châ[illegible]adrid et crut avoir dégagé sa parole. C'est [illegible] abandonne cette retraite de la mauvaise foi, [illegible] comme elle est, elle tombe visiblement en ruin[illegible]

Le comte d'Artois [illegible] loin de là sa maison de campagne. « *Parva* [illegible]it l'inscription avec vérité. Le jardin est t[illegible] l'anglaise, et il a de très jolies parties, étang[illegible] s de rochers, ponts, le tout mêlé de sarcophages et d'obélisques. J'y vis aussi peu de plantes étrangères, d'arbres et d'arbustes d'Amérique, que dans les autres jardins anglais que j'ai visités en France (2).

On trouve à manger partout, autour de Paris, et comment au Bois de Boulogne aurions-nous manqué de quoi nous restaurer ? Après le repas, nous revînmes à Paris par le joli village de Passy, en saluant au passage le petit château de la Muette. Les jours où il y a séance des Jacobins, lorsque des pièces remarquables ne m'appellent pas au théâtre, je suis habituellement à six heures sur le chemin de la rue Saint-Honoré.

Barnave annonça aujourd'hui une décision que l'Assemblée nationale avait prise au sujet de la Société des amis de la Constitution. La municipalité de Dax, dont les sentiments sont aristocratiques, vient de contrarier dans ses

(1) Voir sur Madrid le *Guide* de Thiéry, I, p. 31-32.

(2) Cf. sur Bagatelle, qu'on nommait la folie d'Artois, les *Mém.* du général Thiébault, I, p. 155, ceux de la baronne d'Oberkirch, I, p. 247, et II, p. 119, et le *Guide* de Thiéry, I, p. 25-30. Bagatelle, lit-on dans les *Mém. secrets* (XV, p. 187-189, et XXIII, p. 216, 26 mai 1780 et 2 octobre 1783), est un joli palais de féerie ; mais il paraît d'une solidité qui dément son nom ; c'est de plus en plus un des objets de promenade, un point d'amusement et de curiosité. On assurait alors qu'il était à vendre pour 150 000 livres (*Corresp. secrète*, II, p. 48

travaux la Société de cette ville qui est affiliée aux Jacobins, et d'enlever ses papiers. Un décret rendu en ce jour par l'Assemblée nationale établit que de semblables réunions et associations de citoyens ne peuvent être regardées comme contraires à la loi, que la municipalité de Dax n'avait pas le droit de procéder comme elle a fait, qu'elle doit par conséquent rendre sur-le-champ au club les papiers saisis. Cet important décret fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements (1).

Un curé de campagne qui n'était arrivé que de la veille, fit un bon discours sur les espérances que la Révolution inspirait aux paysans, sur ce qu'il disait et voulait dire à sa paroisse, etc. Sa harangue fut approuvée et jugée digne de l'impression (2).

Un rapport du noble Barnave me sembla plus digne d'être imprimé. Grouvelle, celui qui a écrit sur Montesquieu (3), demandait la parole pour mercredi prochain afin d'exposer son opinion sur l'abolition du duel. Il remarquait provisoirement que la loi devait en ce cas trouver des esprits préparés et ne donner sanction qu'à une opinion publique, et, pour disposer d'avance les esprits, il préparait une circulaire dont il développerait la teneur dans la séance de mercredi et qui serait adressée à toutes les sociétés des amis de la Constitution (4). Barnave se leva et dit qu'au temps du système féodal et du despotisme, le duel avait

(1) Dans la séance du samedi soir 13 novembre, Salle avait fait son rapport sur la municipalité de Dax qui avait dissous par la force le club de la ville et mis les scellés sur ses papiers ; à la suite de ce rapport, et sur un amendement de Barnave, l'Assemblée décréta : 1° que tous les citoyens avaient le droit de se réunir paisiblement et sans arme, sous la condition ne pas troubler l'ordre public et de ne pas contrevenir aux lois ; 2° que la municipalité de Dax n'avait pas le droit de troubler le club, de lui interdire ses séances, et de lui enlever ses papiers qu'elle restituerait sur-le-champ.

(2) Cf. le *discours* prononcé au club des Jacobins par un curé, électeur du district de Melun, l'abbé Romain Pichonnier, curé d'Andrezel (*La Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. 369-374).

(3) Dans la première partie de son *Voyage* (p. 235), Halem a déjà parlé de Grouvelle et de sa brochure *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, ouvrage, dit la *Chronique de Paris* du 25 novembre, « par lequel M. Grouvelle a débuté dans la carrière de la politique et de la philosophie, et qui lui a fait le plus grand honneur ».

(4) Voir dans *la Société des Jacobins*, p. Aulard, I, p. 421, la lettre du club de Paris aux sociétés affiliées sur la nécessité d'une nouvelle loi capable d'anéantir l'usage des combats singuliers, et *ib.*, p. 225-239, le *Projet d'adresse* à l'Assemblée nationale sur le duel, par Grouvelle.

peut-être été souvent l'unique moyen de régler un point d'honneur; maintenant que régnait la loi (?) (1), le duel était un outrage manifeste à la loi; l'opinion publique, — du moins il croyait pouvoir l'assurer — était depuis longtemps fixée à cet égard, et il lui paraissait absolument nécessaire, dans l'occasion présente, puisque le duel mettait en danger de mort un des plus grands champions de la liberté populaire et que chaque patriote était indigné, de profiter du moment et de ruiner les restes du faux point d'honneur par un autre sentiment, par la passion même; il annonçait donc son intention de faire là-dessus sans délai une motion à l'Assemblée, et il invitait ses frères d'armes à le soutenir. Il dit tout cela et plus encore avec tant de facilité et néanmoins d'une façon si vigoureuse et convaincante qu'il entraîna de nouveau la salle entière à de grands applaudissements.

Par ce que je vous ai mandé jusqu'ici du club des Jacobins, vous voyez suffisamment l'esprit de cette association, et je ne vous parlerai plus désormais de mes visites à cette société (2).

J'aurais pu obtenir aussi mes entrées au club de 1789 et, si je restais plus longtemps, je profiterais sûrement de ce privilège. Bien qu'il offre une scène moins animée, bien que son influence politique ne soit pas aussi importante que celle des Jacobins, c'est néanmoins une école très instructive de philosophie (3).

Depuis peu de jours se forme au Panthéon, sous le nom

(1) C'est Halem qui met dans son texte ce point d'interrogation.

(2) Mais Halem ajoute en bas de la page : « Mirabeau est, depuis, devenu président. Chabroud avait laissé la discipline se ruiner; Mirabeau l'a rétablie, malgré quelques scènes de mutinerie causées par l'insociable et intolérant Robespierre » (note tirée d'une lettre d'OElsner, *Briefe*, p. 9).

(3) « Un ami (OElsner) — dit Halem en note — m'écrit à la date du 2 décembre : J'ai entendu, dans plusieurs séances, Montmorency, Casaux, Legrand, Ramond, le traducteur de Coxe, mais surtout Dupont de Nemours et Roederer, discuter sur le droit de tester avec une profondeur et une étendue qui surpassent tout ce qu'Anacharsis raconte d'Athènes, et qui pourraient me rendre pour quelque temps infidèle aux Jacobins, si l'esprit inépuisable de Mirabeau ne m'attachait à leur club. » Cf. cette lettre d'OElsner, qui est du 11 décembre, dans ses *Briefe*, p. 9-10, et sur le Club de 1789, Dubois-Crancé, *Analyse de la Révol. française*, p. 1ung, 1885, p. 54; *Les Révol. de Paris*, n° 53, p. 19-23; Alex. Lameth, *Hist. de l'Ass. const.*, I, p. 429-430; *Mém.* de Paroy, p. 146-148, de Montlosier, p. 52-53, de Ferrières, p. 306-308.

de club des Étrangers (1), une société qui donne des concerts et des bals, qui tient des séances politiques et philosophiques, qui cherche à attirer du monde par toute sorte de jouissances intellectuelles et de plaisirs qui flattent délicatement les sens ; ce soi-disant club des Étrangers n'est autre chose, comme je l'apprends à n'en pas douter, que le cercle extérieur d'une société secrète politique, qui s'efforce de guérir l'opinion publique. Elle a déclaré la guerre aux Jacobins à cause de la dénonciation de la maison militaire. Une foule de libelles calomnient les Jacobins et prêchent le droit et la gloire de La Fayette (2).

L'Allemand qui vient ici, s'intéressera au *Club allemand* que le peintre Füessli (3) n'a établi que depuis un an et qui s'assemble à l'Hôtel de la marine, rue des Petits-Champs. Je le recommande à tous les Allemands qui voyagent. On y trouve dans quelques jolies chambres où l'on peut travailler, les meilleurs journaux de la patrie, le *Nouveau Musée*, le *Mercure* de Wieland, la *Gazette littéraire*, etc. On est en train (4) de permettre l'accès à tous ceux de nos compatriotes qui seront pourvus d'une lettre de recommandation d'un savant d'Allemagne estimé et connu. On ne paiera

(1) Cf. sur le club des Étrangers, « remarquable par le nombre des femmes charmantes », les *Mém.* du général Thiébault, I, p. 166-167. Ce club s'ouvrit le mercredi 1er décembre 1790 à l'ancienne salle du Panthéon, rue de Chartres ; on y entrait tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir ; on payait 8 livres par mois pour le salon littéraire, la bibliothèque, les billards, les jeux de trictrac et d'échecs, le cabinet des instruments où les amateurs pouvaient se réunir et exécuter la musique qui leur convenait ; le club donnait des concerts et des bals parés. Le *Moniteur* du 25 décembre donne le programme d'un de ces concerts.

(2) « Ce club, dit Halem en note, a engendré plus tard la *Société des amis de la constitution monarchique*, à la tête de laquelle est Clermont-Tonnerre. » Voir sur ce Club Monarchique, outre l'*Hist. de la Révol.* de Louis Blanc (V, p. 124-126), les *Mémoires* de Ferrières, p. 362-368, de Montlosier, p. 130, et de Malouet, 1868, I, p. 406-411, et les *Révolutions de Paris*, n° 76, p. 581, et n° 77, p. 627. Halem a tiré tout ce passage sur le Club des étrangers de la lettre d'Œlsner déjà citée (*Briefe*, p. 29).

(3) Ce doit être le Henri Füessli, peintre de paysages (1755-1829), qui vécut longtemps à Paris et fonda à Zurich, en 1799, la première grande maison de commerce d'œuvres d'art.

(4) Ici, Halem met en note ces trois mots « auch nachher beschlossen » ; la résolution a été prise postérieurement. Et en effet, d'après la lettre d'Œlsner du 11 décembre (*Briefe*, p. 10), le club prit cette résolution le 2 décembre. C'est dans la lettre d'Œlsner que Halem puise tous ces détails, et Œlsner lui écrivait : « Si vous voulez faire connaître cette institution pour le bien des amateurs de la littérature allemande, je vous donne l'adresse : au Club allemand, hôtel de la Marine, rue des Petits-Champs. »

rien pour être admis ; on versera chaque mois une cotisation de six francs. Le club compte maintenant à peu près trente membres ; ce ne sont que des Allemands et des Suisses.

J'ai été introduit par M. de Meister, Suisse de naissance, mais qui habite déjà depuis vingt ans à Paris. C'est l'auteur du petit livre *De la morale naturelle*, qui a paru naguère en allemand, avec une préface de Wieland, et qui a trouvé bon accueil. Il a parfaitement traduit les dernières idylles de Gessner et tout récemment son *Inkle et Jariko*. Il a également traduit dans le *Journal de Paris* l'ode de Klopstock en faveur de la liberté : *le Despote et la Sultane*, et annoncé la fête de la Fédération qui eut lieu à Hambourg. Il a versé une larme sur les mânes de son ami Diderot. Enfin, dans un livre qui a paru depuis peu : *Des premiers principes du système social appliqués à la Révolution présente*, il examine d'un regard philosophique les circonstances de l'époque actuelle et se plaint que les Français aient « dépassé la liberté » (1).

Une magnifique institution, c'est le *Lycée*, élevé dans le voisinage du Palais-Royal. Je n'ai pu voir que le local, parce que c'est maintenant la période des vacances. On fait bon an mal an, dans une vaste salle, sur la physique, sur la littérature, etc., des conférences qui sont fréquentées par des messieurs et des dames, — pourquoi, disent les Français, excluerait-on le beau sexe qui, par sa seule présence, invite à donner aux leçons les formes les plus douces et les

(1) Jacques-Henri de Meister, né à Bückebourg, le 6 août 1744, mort à Zurich, le 9 octobre 1826, l'ami et secrétaire de Grimm, et l'un des rédacteurs de la *Correspondance littéraire*. Il avait en effet, comme dit Halem, publié en 1788 un traité *De la morale naturelle*, et la même année une plaquette de trente-cinq pages, intitulée *Aux mânes de Diderot ;* il avait imprimé, à la suite des *Contes* de Diderot, une traduction des nouvelles idylles de Gessner (*Contes moraux et nouvelles idylles de MM. D.... et Gessner*, Zurich, Orell. 1773) ; il avait, en 1790, fait paraître *Ynkle et Yariko, supplément aux œuvres de Gessner* (l'histoire d'Ynkle et de Yariko était surtout connue en France parce qu'elle avait fourni à Chamfort le sujet de *La jeune Indienne* ; cf. *Corresp. litt.*, XVI, p. 84) et *Les premiers principes du système social appliqués à la Révolution présente* ; il avait annoncé, dans le n° du 27 septembre du *Journal de Paris*, la fête célébrée à Harvestehude, près de Hambourg, le 14 juillet 1790, par des amis de la liberté, et donné une traduction de l'ode de Klopstock, *Der Fürst und sein Kebsweib* (« l'idée de cette ode, dit le journal, est aussi ingénieuse que possible, et la traduction, quoique presque littérale et dépouillée de l'avantage du rhythme, nous paraît en avoir conservé l'originalité »).

plus attachantes, qui commande à tous ceux qui ont reçu quelque éducation cette bienséance si nécessaire à des cercles littéraires, qui, par la justesse de son tact et sa prompte sensibilité, répand plus d'agrément sur toutes les choses auxquelles il participe, et rend l'impression plus forte? La salle des conférences contient une jolie collection d'instruments. Une deuxième salle sert de chambre de conversation; elle est ouverte du matin au soir. Une troisième, destinée à la lecture, renferme les meilleurs journaux et une belle bibliothèque. Marmontel, La Harpe, Delille sont, d'après plusieurs gazettes, professeurs au Lycée; mais la plupart du temps, ils ne font que prêter leur nom à l'institution, sans donner réellement des cours (1). On paie 25 thalers ou 100 francs par an pour prendre part à tous les avantages qu'offre la Société. C'est le seul lieu de réunion que le sceptre despotique de Breteuil ne put frapper d'interdit. Le Lycée resta l'asile des sciences et de la libre-pensée. Après la Révolution, il lutta un instant contre la ruine pour sortir plus brillant de la crise. Il va maintenant faire accueil aux arts, et on y exposera des tableaux, des dessins et des œuvres de mécanique.

C'est à la bonté de M. Bitaubé que je dois l'entrée du Lycée et plusieurs autres connaissances agréables. Je vis chez lui M. Thiébault et le grand géomètre La Grange. Thiébault a perdu dans la Révolution deux places qui le faisaient en grande partie subsister, l'une au Garde-Meuble de la Couronne, l'autre à la Librairie de France. Pourtant, il est zélé révolutionnaire, et son fils, qui a vingt ans, officier dans la garde nationale. Le jeune homme me raconta avec beaucoup de chaleur l'expédition du 5 octobre, son début, où il avait commandé pour la première fois un piquet de quarante hommes, sans savoir même les mots de commandement; il se les fit chuchoter doucement pendant la marche par un vieux soldat, et tout alla bien.

(1) « M. Sue, dit Halem en note, enseigne l'anatomie et la physiologie; M. Fourcroy, la chimie; M. de la Harpe, la littérature; M. Boldoni, la langue italienne; Garat commence à Pâques un cours d'histoire. Il y a concert le samedi, et lecture de poètes le mercredi (extrait d'une lettre postérieure). » Cette lettre est d'Œlsner (*Briefe*, p. 37-38). Cf. sur le Lycée, Ch. Dejob, *L'instruction publique en France et en Italie au* XIXe *siècle*, p. 130-135.

Bitaubé, membre de l'Académie des sciences de Berlin, est depuis quatre années en congé à Paris, où il a revu sa traduction d'Homère et son épopée de *Joseph*, et publié chez Didot une nouvelle et élégante édition de ces deux œuvres. *Joseph* est, surtout à cause de la pureté de la langue, très estimé et lu en France. La *Mort d'Abel*, de Gessner, m'a avoué Bitaubé, lui inspira l'idée de tenter aussi en français le même genre d'épopée non rimée. Il est vrai qu'il avait déjà un prédécesseur dans l'auteur de *Télémaque*. Après *Joseph*, il poème épique, *Guillaume de Nassau*, do econde édition. Il m'en lut un passage, le ré l'Egmont. Sa muse est douce, mais n'a pas le vo imagination. Ses derniers travaux sont des disse ur la *Politique* d'Aristote; il les a communiqué tie à l'Académie des Inscriptions et Belles-L comme il a tenu compte de la Révolution fra et qu'il a exprimé son opinion, suivan victions, sur les bienfaits de cette grande réforme, il a été souvent interrompu et chicané par ses collègues, antirévolutionnaires pour la plupart. Il avait, en commentant Aristote, cité des écrivains modernes comme Montesquieu et même les décrets de l'Assemblée nationale. Les pédants de l'Académie ne purent y tenir et l'interrompirent en criant : « Mais ce ne sont pas des anciens ! » Le bon Bitaubé se fatigua : il cessa de lire ses dissertations à Paris ; il les destina à l'Académie de Berlin et les envoya au comte de Hertzberg. La réponse de Hertzberg est arrivée ces jours-ci ; elle témoignait d'un bienveillant accueil et d'une juste appréciation ; le vieux Bitaubé en avait une grande joie (1).

(1) Voir sur Bitaubé, l'ouvrage d'A. Sayous, *Le XVIIIe siècle à l'étranger*, 1860, t. II, p. 296-299 (sur sa traduction d'Homère et son Joseph, *ibid.*, p. 331-336), et pour tout ce passage de la relation de Halem, le t. I des *Mém.* du général Thiébault : p. 127, sur la liaison de Bitaubé avec Thiébault le père ; p. 113, sur les deux places de Thiébault père, celle de la Librairie de France (et non, comme dit Halem, d' « une Librairie du Roi ») et celle de garde des archives et contrôleur des inventaires du Garde-Meuble de la Couronne ; p. 240-243, sur le rôle de Thiébault fils, sergent de la compagnie des grenadiers de la section des Feuillants au 5 octobre ; p. 313, sur l'ardeur révolutionnaire de Bitaubé et de Mme Bitaubé.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

Les littérateurs à Paris. — Mercier. — Les rédacteurs des *Annales patriotiques*. — Barthélemy. — Conversation avec lui sur la Révolution actuelle.

Paris.

Il n'est pas facile de connaître les littérateurs d'ici. Ils sont épars dans la grande ville, souvent à la campagne, et souvent occupés. Il faut être ici plus longtemps que nous, changer fréquemment de domicile, et aller de quartier en quartier, pour étudier dans chacun la demeure des hommes remarquables, leur train de vie et leurs loisirs. Les bureaux d'esprit où Mme Geoffrin et Mlle de Lespinasse rassemblaient autour d'elles les plus brillants écrivains, n'existent plus. C'est au faubourg Saint-Germain qu'il faut chercher la plupart des gens de lettres. Ils se promènent assidûment au Luxembourg (1) et fréquentent le café des Arts, dans le voisinage du théâtre de la Nation (2). Or, nous habitions très loin de ces parages. Pourtant, je suis allé deux fois chez Mercier, sans le rencontrer (3). Je l'ai vu, mais n'ai fait que le voir, à la *Bouche de fer*. Il est presque toujours dans une maison de campagne, aux environs de Paris, et ne vient à la ville que deux ou trois fois par semaine. Ce qui l'occupe présentement, c'est une histoire de la Révolution, c'est-à-dire l'histoire du *songe* qu'il avait fait et qui se réalise. Et qui ne voudrait lui remettre sur la tête son *bonnet*

(1) Mercier note (*Tableau de Paris*, XIII, p. 41) le tableau curieux que forment les nouvellistes, dissertant « sous les ombrages du Luxembourg » sur les intérêts politiques de l'Europe, et Mme Dufrénoy, dans des *Vers sur le Luxembourg* (Almanach des Muses de 1790, p. 249-251), écrit que :

Le poète ami de la paix
Aime à se recueillir sous cette ombre chérie,

que La Harpe y a peut-être soupiré les vers de *Mélanie*, et Fontanes, chanté Henri IV tombant aux pieds de Gabrielle.

(2) Il était situé rue de Tournon.

(3) Il demeurait, d'après la *Liste* des Jacobins, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, maison de M. Devert.

de nuit pour entendre ses rêves nouveaux? Mais on peut, sans avoir le don de prophétie, annoncer d'avance qu'on ne lira plus en l'an 2440 des gazettes aussi partiales que les *Annales patriotiques et littéraires* auxquelles Mercier prête son nom, sans y avoir grande part. Le principal rédacteur est Carra, que vous connaissez déjà par les Jacobins (1). On demandait à Mercier pourquoi il s'était associé un homme dont le style rude contrastait tellement avec le sien. « Oh! répondit-il en riant, c'est lui qui est mon pouvoir exécutif. » Écrire une heure une source de profits et un des commerces les plus lucratifs. Aussi les gazettes poussent comme les champignons; on compte à Paris trente feuilles (2), et il y a quarante mille personnes, depuis le journaliste au colporteur, pour qui cette littérature malsaine est un gagne-pain. Le *Mercure* est un journal à deux faces. Le rédacteur de l'article révolutionnaire; en revanche, le Genevois Mallet du Pan, qui écrit l'article politique, est aristocrate. Cet aristocratisme ne devrait pas lui être reproché. Mais on lui en veut d'avoir mutilé des décrets importants de l'Assemblée nationale, et on lui en veut d'autant plus que le *Mercure* a beaucoup de lecteurs à l'étranger. C'est ainsi que Mallet du Pan a cité le décret sur les princes allemands en Alsace, sans ajouter l'article qui charge le roi de négocier avec les princes et de leur offrir un dédom-

(1) Notre voyageur fait allusion, dans ce passage, à deux œuvres de Mercier, *L'an 2440, songe s'il en fût jamais* (1re éd. 1770 et trad. allem. 1782) et *Mon bonnet de nuit* (1re éd. 1783 et trad. allem. 1784) : « Mercier, disait Mme Roland, dont on a oublié le *Bonnet de nuit*, dont on ne reconnaît plus le *Tableau de Paris*, dont on se rappelle encore *L'An 2440*. » Cf. sur Carra les *Mém.* de Mme Roland, éd. Faugère, I, p. 174 et A. Chuquet, *La retraite de Brunswick*, 1887, p. 140-141 et 199, et sur les *Annales patriotiques*, l'introduction de Desnoiresterres au *Tableau de Paris*, p. XXXI, ainsi que M. Tourneux, *Bibliogr. de l'hist. de Paris pendant la Révol.*, II, p. 544, nos 10337.

(2) Aussi La Harpe disait-il à Prudhomme qu'en lisant son journal il l'avait distingué : « Aujourd'hui, lire une feuille périodique, sur la quantité qu'il y en a, est assurément une distinction » (*Révol. de Paris*, n° 29, p. 31), et Cubières, dans une pièce de vers composée en octobre 1790, et publiée dans l'« Almanach des Muses » de 1791, *Les journaux d'à présent*, écrivait :

Quel mortel est capable
De compter seulement tous les journaux divers
Dont les presses de France inondent l'univers?

Cf. d'ailleurs Camille Desmoulins (*Révol. de France et de Brabant*, n° 17, p. 183) : « Les journaux pleuvent tous les matins comme la manne du ciel, et cinquante feuilles, ainsi que le soleil, viennent tous les jours éclairer l'horizon »

magement (1). Quelques jeunes gens en conçurent une telle colère qu'ils signifièrent de bouche à Mallet du Pan que, s'il osait faire encore pareille chose, ils le mettraient à rebours sur un âne et le mèneraient ainsi par les rues de Paris (2).

La Harpe a été antirévolutionnaire, mais, par la suite, il a changé d'opinion et il s'est fait annoncer au club des Jacobins; toutefois, il n'a pas encore été admis, parce que les convertis inspirent difficilement la confiance (3).

Marmontel, Delille, Barthélemy n'appartiennent pas encore tout à fait au nouveau système.

(1) « On vend ici une brochure, écrit Halem en note, qui s'intitule : *Très humbles et très respectueuses observations* sur le rapport fait à l'Assemblée nationale le 28 octobre, relativement aux princes de l'Empire par l'honorable Crispin Merlin, le plus infaillible des publicistes après Honoré Riquetti l'aîné, par Hippolytus à Lapide, rendu à la vie par l'enchanteur Merlin, pour servir de suite au mémoire des princes. On voit, d'après ce titre, le ton du factum ».

(2) Voir sur le *Mercure de France*, Tourneux, *Bibliogr. de l'hist. de Paris pendant la Révol.*, II, p. 488-490, n° 10 191, et sur les menaces qu'on fit alors à Mallet du Pan et ses protestations, le *Mercure* du 27 novembre, p. 289-306 et A. Sayous, *Mém. et corresp. de Mallet du Pan pour servir à l'hist. de la Révol. française*, 1851, I, p. 212-223. On trouvera, dans la *Chronique de Paris* du 19 novembre, le procès-verbal de la manifestation ; les patriotes du café Procope, « profondément affligés de la licence » des auteurs de la partie politique du *Mercure de France*, de la *Gazette de Paris*, de l'*Ami du roi*, des *Actes des Apôtres*, de la *Chronique du Manège*, du *Journal de la cour et de la ville*, décident qu'ils enverront aux rédacteurs ou, comme dit le *Courrier* de Gorsas du 20 novembre, aux gazetiers royaux, une députation chargée de les « ramener dans le bon chemin par des paroles de paix » ; la députation s'acquitte de sa mission et annonce que « la péroraison de chaque discours a fini par la menace faite aux hurleurs aristocrates, s'ils ne viennent pas à résipiscence, de les faire promener dans Paris sur un âne, la face tournée du côté de la queue ». Il faut dire qu'un cri général s'élevait alors contre Mallet du Pan — ou, comme le nommait Camille, Mallet Pandu — et qu'on s'indignait qu'un Genevois, un étranger, osât régenter les législateurs (*Chronique de Paris*, 6 septembre) ; Petion s'était plaint publiquement que ses opinions fussent souvent dénaturées par le *Mercure* et rendues méconnaissables (*Patriote français*, 20 septembre), et Mirabeau, dans ses *Lettres* à ses commettants (I, p. 7, et IV, p. 20), déclare le *Mercure* « indigne de confiance », l'accuse de « mentir impudemment aux habitants de la capitale et des provinces ».

(3) « Mais, écrit Halem en note, s'il est, comme on dit, l'auteur de la belle déclaration du roi qui fut envoyée au mois d'avril 1791 à tous les ministres étrangers, et qui contient l'esprit de la constitution nouvelle, il a dissipé tous les doutes ». Cf. sur le rôle révolutionnaire de La Harpe les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, V, p. 120-121 et 131-138, ainsi que Mercier, *Le nouveau Paris*, I, p. 133 et 176, et une note d'Aulard, *La Soc. des Jacobins*, I, p. 409-410. Pour la lettre du 23 avril 1791 adressée par Montmorin, au nom du roi, à tous les ambassadeurs de France dans les cours étrangères, voir les *Révolutions de Paris*, n° 94, p. 111 : « De tous les écrits sur la Révolution, c'est peut-être le mieux fait et le plus constitutionnel ; on le dit l'ouvrage de M. Du Port du Tertre, mis au net et colorié par un homme de lettres, académicien, etc. ». Montlosier (*Mém.*, p. 142 et 170) prétend, au contraire, qu'elle fut rédigée par Barnave et les Lameth.

Barthélemy ne demeure pas loin de mon logis, et je suis aise d'avoir fait sa connaissance. M. Mounier, l'ami de Mably et l'éditeur de ses œuvres posthumes, avec qui je me suis lié à la *Bouche de fer* et aux Jacobins, m'a introduit chez l'auteur d'*Anacharsis*. L'aimable écrivain, homme grand et maigre, au regard intéressant, me reçut très amicalement, et je fus charmé lorsqu'il commença sur-le-champ à me parler de notre Winckelmann et de notre Heyne qu'il appréciait avec justesse. Il me dit beaucoup de bien des Allemands et me [illegible] pour l'instant, ils cultivaient les sciences [illegible] remarquable supériorité. Il est très content que son [illegible]is trouve partout tant de lecteurs et qu'il soit [illegible]aduit en allemand (1). Le traducteur allemand l[illegible]voyé le premier volume, et Bitaubé lui avait n[illegible]ais plusieurs passages de l'avant-propos qui l'a[illegible] satisfait. En ce moment, il avait grand pla[illegible] une longue inscription gravée sur un vieux [illegible]avait reçu tout récemment de Grèce. Ce marbre ressemble, par la grandeur et par la forme, à une pierre tumulaire dressée, arrondie au sommet. Sur la partie supérieure est sculpté un arbre dépouillé de ses feuilles ; aux deux côtés de l'arbre se tiennent deux personnages qu'on ne peut plus reconnaître. L'inscription qui se trouve au-dessous, est assez distincte, et contient, à ce que dit Barthélemy, un *Compte rendu* (2) de la guerre du Péloponèse qui éclaircissait, ainsi qu'il veut d'ailleurs l'exposer dans un mémoire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, quelques points d'histoire (3). Il fut as-

(1) L'ouvrage de Barthélemy fut traduit en allemand par Biester et Jenisch (1790-1793).

(2) C'est-à-dire, selon le sens qu'avait le mot depuis le *Compte rendu au roi* par Necker, au mois de janvier 1781, un exposé d'opérations financières, un tableau de dépenses.

(3) C'est le « monument précieux » dont parle la *Corresp. litt.* (XVI, p. 130), « la grande pierre sur laquelle est gravé le compte d'une dépense faite du temps de Périclès », ou, pour parler plus exactement et selon les termes mêmes de l'abbé historien, l'état de certaines dépenses faites par les Athéniens sous l'archontat de Glaucippe, de 410 à 409, durant la vingt-deuxième année de la guerre du Péloponèse. Cf. la lecture de Barthélemy à la séance publique (14 novembre 1788) de l'Académie des inscriptions et son ouvrage paru en 1792 (in-4° de 108 pages), dédié à Choiseul-Gouffier et intitulé *Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens.* « Le monument, dit Barthélemy, que j'entreprends d'expliquer, renferme un de ces comptes rendus qui paraissaient à Athènes dans le courant de chaque

sez obligeant pour me permettre de revenir souvent et de faire usage, comme il me plairait, de sa bibliothèque. Vous pouvez penser que j'ai usé de cette permission et que je suis allé plusieurs fois chez lui. Chaque fois, et presque aussitôt, la conversation s'engageait sur la Révolution française, et nous recherchions ensemble jusqu'à quel point les sciences en souffraient actuellement et si partout une Constitution républicaine était aussi favorable à leur progrès qu'une Constitution monarchique.

Barthélemy est abbé, et l'on renverse le clergé. Il est académicien, et l'on se moque des académies. Il a toujours vécu parmi les grands, et il n'y a plus de grands. Ceux qui faisaient étalage d'une apparente grandeur et ne pouvaient s'en séparer, ont quitté Paris, et le pauvre Barthélemy reste comme isolé. Il est vieux, et les héros de la Révolution sont presque tous des hommes jeunes et jusqu'ici sans nom. Lui-même n'a aucune part à ce bouleversement de l'État. On ne lit pour le moment que des écrits politiques, et on regarde plus volontiers le serment du Jeu de Paume gravé sur l'airain que son marbre du Péloponèse. Quoi d'étonnant que l'auteur d'*Anacharsis* devienne insensiblement partial, qu'il ne puisse se résigner au nouvel ordre de choses, et prendre confiance, qu'il ne puisse croire qu'il est transporté au milieu de ses Grecs? Bien plus, il déclame maintenant contre les Grecs dont l'histoire, suivant son expression, n'est qu'un tableau de discordes et de factions. A son avis, la constitution démocratique du moins ne convient pas à un grand pays comme la France; Montesquieu, dit Barthélemy, a été d'abord le héros de la Révolution; puis le *Contrat social* de Rousseau est devenu le code de la politique (1); mais Jean-Jacques n'a-t-il pas

année; comme le peuple devait être instruit de l'emploi des finances, on se hâtait de mettre sous ses yeux la note des sommes qu'on tirait successivement des différentes caisses du trésor public ». On voit, d'après son avant-propos, que la pierre avait été transportée à Marseille et qu'elle appartenait à la riche collection de Choiseul-Gouffier qui « a bien voulu la faire venir à Paris ».

(1) Cf. sur cette influence du *Contrat social* notre étude sur Rousseau, p. 147-151, et un important passage de la XXe lettre de Mirabeau à ses commettants, p. 20. Les *Hévol. de Paris* (n° 65, p. 657) vont jusqu'à dire que « sur ce livre repose la félicité de la France », et d'Escherny (*Mélanges*, I, p. 43) assure que le *Contrat social* était devenu la charte nationale des Français.

déclaré lui-même que ce qu'il avait écrit dans le *Contrat social*, ne s'appliquait en tout cas qu'à un canton suisse, et dans la *Lettre sur la Constitution de Pologne*, n'a-t-il pas professé de tout autres principes (1) ?

Je fus d'accord avec lui sur bien des points et je lui accordai qu'on allait peut-être trop loin dans la limitation de l'autorité royale et quelquefois en d'autres choses. Mais je remarquai qu'on n'établissait pas pour cela une démocratie; que la constitution du canton d'Appenzell où tous les citoyens votent et celle des Français qui donnent leurs voix par des représentants, étaient très différentes; que le pouvoir royal, comme on le voyait clairement en Angleterre, ne sait que trop tôt se créer une influence prépondérante; que les vieilles monarchies n'ont pas joui souvent d'un plus grand calme que les républiques, ou du moins que leur calme a été une « *tranquillité cadavéreuse* » que personne ne peut envier: *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium*, disait, je crois, le père de Stanislas Leczynski (2). « On mine la monarchie, soupira Barthélemy, et la monarchie est pourtant le berceau des beaux-arts et des sciences. Ont-ils jamais eu plus d'éclat que sous Auguste, Léon X, les Médicis, Louis XIV ? » Mais les idées dont Dubos, Castilhon (3), Herder et Barthélemy lui-même m'avaient nourri, ces idées que Barthélemy lui-même niait présentement, me sollicitaient,

(1) [illegible] en effet, dans les *Considérations sur le gouvernement* [illegible] soit élective avec le plus absolu pouvoir, et dans [illegible] la république à la monarchie, il déclare que la [illegible] nations opulentes et la démocratie aux états petits [illegible] ne peut conserver l'exercice de ses droits si [illegible] pense à Genève lorsqu'il recommande la fré[illegible] peuple, il disait même, dans le manuscrit du [illegible] à une seule ville tout au plus.

(2) [illegible] dans la diète de Pologne par le père de Stanislas, [illegible] au chapitre IV du liv. III du *Contrat social*: la [illegible] 1895, n°s 1 et 3 : en réalité, elle est de [illegible] *libertas quieto servitio* » avant-dernière [illegible] contre Sylla, *Histor. fragm.*. Les journalistes [illegible] de la Révol[illegible] cessent de la reproduire et de la paraphraser : « [illegible] vous paraîtra préférable à un gouvernement [illegible] est celui de l'anéantissement et de la mort » (*Révol.* [illegible]).

(3) Il [illegible] en vue l'ouvrage de Dubos, *Réflexions critiques sur* [illegible] 1719 en deux vol., nouv. éd. en trois vol., 1755, et [illegible] de Cast[illegible] *causes physiques et morales de la* [illegible] *gouvernement des nations* 1re éd. 1769; 2e éd. Bouillon, 1770, 2 vol.).

me poussaient. « Noble Barthélemy, m'écriai-je, pourquoi ne restez-vous pas sur votre domaine? Où les arts et les sciences furent-ils jamais dans leur élément, sinon dans votre Grèce libre? La scène était alors une affaire d'un intérêt vivant pour le public; le drame, la fleur naturelle de l'époque et de l'occasion (1); l'éloquence, un établissement, un ressort public; l'histoire, le fidèle miroir du peuple dont elle représentait les actions. Lorsque se perdit chez le peuple l'esprit d'entreprise et de liberté, on chercha vainement un Sophocle, un Démosthène, un Thucydide. La poésie ne fut plus qu'un badinage et fit antichambre à la cour de Ptolémée. Le feu de l'éloquence s'éteignit, ou ne jeta plus qu'une faible lueur sous la poussière des écoles et dans l'étroite enceinte des tribunaux. L'histoire enchaînée s'endormit, et Alexandre ne trouva pas de Xénophon ou de Thucydide, parce qu'il était Alexandre. Et en fut-il autrement chez les Romains? L'éloquence et l'histoire ont été, sans nul doute, les seuls produits nationaux de l'esprit romain, et ils fleurirent tant qu'il y eut à Rome des occasions et des motifs d'éveiller le véritable esprit d'entreprise, l'esprit de l'éloquence et de l'histoire. Tite-Live, Cicéron, Salluste, César, ont en cela perfectionné le goût qui peut s'appeler l'esprit romain. Lorsque cet esprit s'affaissa, lorsque la Rome républicaine tomba sous le joug de la monarchie (2), l'histoire se tut ou parla par énigmes comme chez Tacite; l'éloquence s'enfuit dans les salles poudreuses où enseignaient des pédants et, comme chez Pline, flatta le monarque par d'élégants panégyriques. La poésie et l'art ne furent jamais chez les Romains ce qu'ils furent chez les Grecs, une affaire nationale, un ressort agissant. La poésie n'était née en Italie d'une semence grecque que tardivement, et, cultivée dans les jardins de l'empereur, avec quelle rapidité elle se fana! Les grands hommes qui brillèrent au siècle dit d'Auguste, avaient été formés longtemps auparavant, à l'époque de la république.

(1) Ici, Hallem met simplement en note « Herder ». Il se rappelle ce qu'a dit Herder dans l'essai sur Shakspeare, et surtout dans les *Idées sur la philosophie de l'histoire*, livre XIII, 2 et 3, poésie et arts des Grecs.

(2) Cf. ces mots de Castillon : « La mâle autorité de la poésie latine se perdit entièrement au milieu des débris de la république abattue sous le trône impérial » (*Considérations*, II, p. 220).

Lorsque la victoire d'Actium mit le monde aux pieds d'Auguste, Horace avait trente-cinq ans et Virgile, quarante (1). Si l'air de la cour n'avait pas opéré sur eux, ils auraient chanté pour la nation, et leur lyre, plus vibrante, eût réveillé dans le cœur des Romains la vertu républicaine! Et cela même n'est-il pas vrai du siècle de Louis? Pourquoi le grand Corneille fut-il si grand? C'est qu'il écrivit, pour ainsi dire, à la lueur du feu de la guerre civile, parmi les derniers efforts de la l te. C'est à ce feu qu'il prépara les couleurs les luttes de César (2), la mort de Pompée et on de Cinna. C'est là qu'il acquit cette vigueur orsqu'il met son *qu'il mourût* dans la bouche d· races. Les plus grands des génies du règne de al, Fénelon, Jean-Baptiste Rousseau (3), La For nt pas du parti de la cour. Que ne seraient-il pour la nation, si la cour avait permis à leur lein essor! Le regard des despotes ressemble au regard du serpent à sonnettes qui paralyse autour de lui les ailes des oiseaux et les force à s'abattre étourdis dans son cercle. Corneille et Racine n'au-

(1) Cette idée est empruntée par Halem à Dubos : « Les grands hommes qui composent le siècle d'Auguste ne se formèrent pas durant les jours heureux du règne de cet empereur. Ils avaient acquis leur mérite, ils étaient formés avant que ces jours heureux commençassent... Ces jours, bénis de tout l'univers, ne commencèrent leur cours qu'après la bataille d'Actium. Virgile avait quarante ans lorsque cet événement arriva. Horace avait trente-cinq ans. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands poètes à travailler; mais ils étaient déjà devenus de grands hommes avant cet encouragement » (*Réflexions crit. sur la poésie et la peinture*, II, section XIII, p. 184-185).

(2) C'est de Castilhon que Halem tire cette idée, et même ces expressions : « C'était presque à la clarté du feu de la guerre civile, et pendant les derniers efforts de la Ligue expirante que Corneille écrivait... Au feu de ces discussions mêmes, il broyait les brillantes couleurs qu'il employa ensuite avec tant d'art dans la composition de ces hardis tableaux dont il enrichit le théâtre. Il osa le premier mettre sur la scène des sujets politiques ; tantôt, il présentait César luttant contre les troubles d'Alexandrie, ou Pompée prisonnier chez le perfide Ptolémée; tantôt, il présentait le fier Cinna conspirant contre Auguste » (*Considérations*, II, p. 225-226).

3. La haute idée que Halem a de Jean-Baptiste Rousseau vient peut-être de la lecture de Dubos (II, p. 191), qui reconnait au lyrique « les talents de ces anciens poètes à qui Virgile donna une place honorable dans les Champs-Elysées pour avoir enseigné les premiers la morale aux hommes encore féroces ». Cf. les *Mém. secrets* (XXXVI, p. 397) qui nomment J.-B. Rousseau « l'émule de Pindare », les éloges de Saint-Ange, qui faisait reproduire dans le *Journal encyclopédique*, l'*Ode au roi de la Grande-Bretagne*, en vantant le génie de J.-B. Rousseau et sa « composition non moins sage que sublime, correcte sans contrainte, majestueuse sans enflure » (*Esprit des Journaux*, oct. 1789, p. 270); le mot de Gilbert dans la préface de ses poésies : « Les merveilles des Despréaux et des Rousseau ».

raient pas tiré leurs sujets de l'antiquité grecque et romaine, s'ils avaient osé éveiller chez leurs concitoyens le sentiment de leur propre force par de frappantes peintures des événements de l'histoire nationale. Qu'était l'histoire, sous Louis XIV, sinon une déclamation? Et l'éloquence, à plus forte raison. Pas un Grec n'aurait fondu en larmes au mot sublime de Bossuet : « *Madame se meurt, Madame est morte!* »

« Mais, m'interrompit Barthélemy, les encouragements, les récompenses des grands! » — Ah! répondis-je, elles sont souvent plus nuisibles qu'utiles. Oui, si les princes et leurs ministres étaient toujours de fins connaisseurs, de justes appréciateurs! Mais on a, même sous ce Louis tant vanté, des exemples terribles de l'esprit de parti qui récompense des hommes sans mérite et néglige des génies véritables et reconnus de tous. Richelieu disgracia Corneille, et les Scudéry obtinrent par leurs bassesses l'or et la louange. Mieux vaut mille fois qu'un prince ne récompense personne que de distribuer des récompenses sans distinction. Un génie se console facilement du mépris dont son art est l'objet, un poète même vous pardonne de ne pas aimer les vers. Mais l'indignation le saisit lorsqu'il voit couronner des œuvres qui sont inférieures aux siennes. La secrète estime que le génie a de lui-même n'est-elle pas d'ordinaire la mesure la plus juste de ce qu'il est? » Voilà à peu près, et aussi bien que je pus, comment je m'épanchai.

Pardonnez-moi, très cher ami, mon bavardage, le sujet m'a entraîné, et tout ce qui m'entraîne, me confirme dans ma profession de foi : liberté. Oui, la liberté est l'air où germe de préférence tout ce qui est beau et bon. Quel changement absolu doit se faire en France maintenant que la Révolution fait comprendre et sentir ce qu'était la liberté et ce qu'elle peut être! Oui, tous les arts, toutes les sciences prendront un nouvel essor. Déjà s'ouvrent dans les *Mémoires* de Richelieu (1),

(1) Cf. sur les *Mémoires* de Richelieu le livre d'A. Mazon sur Soulavie, l'arrangeur et le compositeur de l'ouvrage, *Histoire de Soulavie*, 1893, I, p. 97-102, et II, p. 203-217. Les contemporains faisaient grand cas de la publication : « Il est peu de livres de ce genre, lit-on dans la *Corresp. litt.*, XV, p. 586, qui puissent offrir à la curiosité des lecteurs un plus grand nombre de matériaux précieux et intéressants », et le *Moniteur* du 26 mai 1790, tout en

de Latude (1) des sources historiques qui seraient restées fermées sans la Révolution. Déjà Thalie et Melpomène remplissent d'événements nationaux la scène qui devient ainsi, comme chez les Grecs, une affaire d'un intérêt vivant pour le public (2). Déjà, par la bouche de Mirabeau et de Barnave triomphe l'éloquence. Déjà, sous le pinceau de David, éclatent sur la toile des épisodes de l'histoire nationale. Déjà je vois combien l'homme le plus obscur regarde le bien public comme son affa combien le sublime intérêt de la liberté du p accroît merveilleusement les forces de tous.

VIN E LETTRE

Comparaison entre Lyon et Paris. — L'hôpital des enfants trouvés. — L'hospice des pauvres ou la Salpêtrière. — La manufacture des Gobelins. — Le plus beau tableau de l'école française aux Carmélites. — Le couvent des Bénédictins anglais. — L'église de Notre-Dame. — Mausolée remarquable de la chapelle d'Harcourt. — Monument de Richelieu dans l'église de la Sorbonne.

Paris.

Même après avoir vu Paris, je garde de Lyon un souvenir agréable. J'irais même jusqu'à dire que Paris, en son ensemble, n'est pas aussi bien bâti que Lyon. J'ai eu occa-

assurant qu'on y pourrait reprendre beaucoup de choses, la regarde comme un recueil précieux où l'on trouve les causes cachées de plusieurs événements et où « sont révélés les odieux mystères de la tyrannie ».

(1) « *Le despotisme dévoilé ou Mémoires* de Henri Masers de La Tude, détenu pendant trente-cinq ans dans différentes prisons d'Etat, rédigés sur les pièces originales par M. Thiéry, avocat, membre de plusieurs académies, dédiés à M. de Lafayette. » 3 vol. in-12. 1790. C'était, disait la *Chronique de Paris* du 10 juillet, le traité le plus éloquent qu'on eût fait contre le despotisme.

(2) Halem écrit ici en note : « Quatre poètes travaillent à l'envi au sujet de *Calas* : Lemierre d'Argis, Laya, Desforges et M.-J. Chénier. Ce dernier a composé aussi un *Henri VIII*. Il l'avait déjà donné au Théâtre de la Nation; mais il reprit sa pièce à la suite du désaccord des acteurs avec leur camarade Talma. »

sion de comparer les deux villes en visitant ici l'Hôtel-Dieu (1). L'hôpital parisien n'a pas de salle aussi grande, aussi haute, aussi imposante que l'hôpital lyonnais. Je n'y ai pas trouvé tout à fait la propreté qui m'avait plu à Lyon : à Paris, deux ou trois malades couchent ensemble dans le même lit ; à Lyon, chacun a son lit. A Paris, il faut, pour coucher seul, avoir des protections. On compte maintenant à l'Hôtel-Dieu 4500 malades à peu près, et, l'hiver passé, il y en avait un instant 7000 à la fois. On y voit du reste des aménagements qui manquent à l'hôpital de Lyon. L'eau est amenée par des tuyaux dans toutes les chambres, même dans celles des étages supérieurs, et une machine qu'un homme met en mouvement, ne cesse de chasser le mauvais air et d'aspirer l'air frais. Quatre-vingt religieuses environ servent les malades. Elles étaient, à Lyon, habillées de noir ; elles sont, à Paris, vêtues de blanc, et, ce qui m'étonna, cependant très propres. J'entrai à côté dans la salle des morts. Sept morts étaient encore là, enveloppés de leur blouse ; ils avaient trépassé dans la journée, et c'est l'habituel tribut quotidien ; tout près, une quantité de planches mal jointes pour des cercueils.

C'est avec un plaisir extraordinaire que j'ai visité aussi l'hôpital des Enfants Trouvés (2). On ne peut désirer plus d'ordre et de propreté. Huit enfants avaient été apportés dans la nuit précédente. Ils ne restent dans la maison que quelques jours, jusqu'à ce qu'on ait fait venir de la campagne des nourrices qui les emmènent au village et les élèvent. Je fus aise de voir avec quelle attention les religieuses — dont vingt sont ici chargées du service — s'occupaient de ces petits êtres. Nous dûmes regarder toutes leurs armoires remplies de linge, et elle nous expliquèrent

(1) Cf. le *Guide* de Thiéry, II, p. 70-73 ; les *Mémoires sur les hôpitaux de Paris* par Tenon (1788), et Alex. Tuetey, *Répert. gén. des sources man. de l'hist. de Paris pendant la Rév.*, III, p. 30-31.

(2) Kotzebue visite également l'hôpital des Enfants Trouvés — qui était au fond du Parvis Notre-Dame, entre les rues Saint-Christophe et Neuve-Notre-Dame, — et c'est peut-être le passage le plus intéressant de sa *Flucht nach Paris* (268-273). Cf. dans les *Révolutions de Paris*, n° 31, p. 30, la visite du roi et de la reine à cet hospice dont le journal vante « la propreté et l'ordre », et la curieuse estampe « le roi et la reine visitant l'hôpital des Enfants Trouvés, après avoir entendu la messe à Notre-Dame, accompagnés de Mgr le Dauphin ». Voir aussi le *Guide* de Thiéry, II, p. 68-70.

avec une extrême obligeance comment on recevait les enfants et quelles précautions on prenait pour les reconnaître plus tard. 3600 à peu près avaient été présentés cette année du 1er janvier au 12 octobre. « Ne sommes-nous pas de bonnes mères nourrices ? », me dit en souriant l'une des sœurs. Je lui fis un compliment et lui répondis qu'après ce que j'avais vu, je pardonnais à Rousseau d'avoir confié ses enfants à cet établissement.

Le vaste édifice de la Salpêtrière (1) abrite 7000 pauvres environ dont plus de 5000 femmes et enfants du sexe féminin. Nous le vîmes un jour de fête : les pauvres avaient tous fait leur toilette et remplissaient de leur joie les grandes cours de l'hôpital. Ils nous montrèrent pourtant leurs travaux, et notamment des gilets très joliment brodés, L'endroit où avait été enfermée Mme de la Motte (2) était, nous dit-on, muré. Du reste, depuis la Révolution, la Salpêtrière n'est plus une maison de force (3).

Non loin de cet hospice est la célèbre manufacture des Gobelins. On n'y travaille que pour le roi qui donne en présent les tapisseries dont il ne fait pas usage. On estime que le travail, s'il était payé, vaudrait six cents livres par aune carrée. On distingue les tapis de haute lisse et ceux de basse lisse seulement à la façon de tisser, et non, à moins qu'on ne soit connaisseur, à l'étoffe une fois finie. Une des pièces toutes faites suspendues dans la salle, représentait des animaux et des fruits, et nous frappa par la merveilleuse vivacité du coloris. A voir la fureur du tigre, on reculait d'un pas. J'admirai parmi les tapisseries historiques

(1) Voir le *Guide* de Thiéry, II, p. 203-205.

(2) Mme de La Motte, après avoir été marquée sur l'épaule, avait été enfermée le 21 juin 1785 à la Salpêtrière d'où elle s'était échappée, déguisée en homme, le 5 juin 1787. (Campardon, *Marie-Antoinette et le procès du collier*, 1863, p. 166-178.) On parlait beaucoup de cette aventurière au mois de novembre 1790; on la croyait cachée à Paris et l'on supposait que les ennemis de la reine voulaient « la remettre sur la scène ». Cf. la *Corresp.* de Mirabeau et de La Marck, II, p. 301 et suiv.; *Corresp. secrète*, II, p. 481.

(3) Notre auteur a tort de dire que la Salpêtrière n'était plus une maison de force, puisque le Comité de mendicité écrit le 5 décembre 1790 (*Moniteur* du 20) au ministre de la justice pour le prier d'adoucir la situation des détenues les moins coupables. — La Salpêtrière était pour les femmes ce que Bicêtre était pour les hommes. — Cf. dans Granier de Cassagnac, *Hist. des Girondins et des massacres de septembre*, 1862, 2e éd. II, p. 455-463, la liste des prisonnières massacrées ou mises en liberté

une Europe montant sur le taureau et entourée de nymphes qui rient. Le taureau semble vivant. Un dieu marin, à la tête couronnée de vert feuillage, lève hors des flots un voluptueux regard sur cette scène. Je pensai aux vers de Bürger : « Neptune, appuyé sur sa rame, crie : que bien te fasse, cher frère (1) ! » Il faut cinq ans pour tisser une pareille pièce ; il n'en fallut pas tant à Bürger pour composer sa romance.

Il y avait, en outre, dans la salle, des tableaux d'académiciens qu'on devait reproduire sur tapisserie. Je remarquai surtout la *Veuve de Malabar* de Lagrenée. Il règne dans cette toile la grâce et la douceur dont un pinceau français est peut-être seul capable, et qui caractérisent aussi les tableaux de Vien (2).

Mais le plus beau tableau de l'école française que nous ayons vu, est peut-être la *Madeleine* de Le Brun dans une des chapelles des Carmélites (3). Elle lève vers le ciel ses yeux noyés de pleurs, et ce regard de repentir, du plus profond repentir, a pénétré dans mon âme. Même dans la tenue du bras droit qui sort de la robe et en jaillit, pour ainsi dire, tout vivant, dans cette main penchée qui saisit faiblement une partie de la robe, s'exprime la contrition. Le chœur solennel des nonnes qui venait de la grille voisine, exaltait peut-être l'impression que ce tableau fit sur moi. Aucune des quatorze religieuses qui habitent ce couvent, n'a profité de la permission octroyée par l'assemblée ; aucune n'a quitté sa Madeleine.

Près des Carmélites est le couvent des bénédictins anglais (4). Là demeurent quatorze moines, Anglais de nation

(1) Hallem cite ici quatre vers (v. 317-318 et 323-324), de la romance de Bürger *Historia von der Prinzessin Europa und einem uralten heidnischen Götzen, Jupiter ilem Zeus genannt*. Cf. sur la manufacture des Gobelins les documents cités par Alex. Tuetey, *Répert.*, III, p. 135-143.

(2) Les *Mém. secrets* (XXIV, p. 14-17), ne sont pas du même avis ; ils jugent que Lagrenée, « l'Albane français, n'a pas réussi dans ce sujet austère et triste. »

(3) Ce monastère des religieuses carmélites, où se retira la duchesse de La Vallière, était situé rue Saint-Jacques. Le tableau de Le Brun, tant admiré par Hallem, se trouvait dans la chapelle dite de la Madeleine. Il a été superbement gravé par Edelinck. (*Guide* de Thiéry, II, p. 251-255) ; mais il ne reproduit pas, comme on l'a cru, les traits de La Vallière. (Lair, *Louise de La Vallière*, 1881, p. 420.)

(4) Le couvent des bénédictins anglais où la famille de Fitz-James avait sa

et ce chiffre n'est jamais dépassé. Ils sont fiers de posséder tout près de leur église dans un caveau défendu par une grille de fer le corps de Jacques II, l'ami, comme on sait, des jésuites et des bénédictins. Il repose ici, à côté de sa femme (1), et il est vénéré comme un saint. D'ordinaire une lampe dite perpétuelle brûlait dans le caveau. Mais l'huile s'est tarie et la petite lampe s'est éteinte. Est-ce un signe que s'éteint tout espoir de la restauration des Stuarts? Ou bien ceux qui visent à rétablir cette famille, ont-ils cru plus opportun de travailler dans l'ombre? Je ne sais. En tout cas, l'huile n'aura pas manqué.

On voit au même endroit, dans une boîte, la tête royale, en cire, telle qu'elle a été moulée d'après un masque pris aussitôt après la mort.

J'ai été un autre jour dans la célèbre église de Notre-Dame. On croit, à l'entrée, pénétrer dans une galerie de tableaux. On remarque dans le chœur le *Magnificat* de Jouvenet, l'*Adoration des Mages* de La Fosse, et l'*Assomption de la Vierge* de Coypel. Dans la chapelle de Saint-Louis et Saint-Rigobert est un excellent tableau de Saint-Étienne, par Houasse, et dans la chapelle de Vintimille, un saint Borromée communiant les pestiférés, par Vanloo (2). La chapelle d'Harcourt nous arrêta le plus longtemps. Il y a là un chef-d'œuvre du ciseau de Pigalle, le mausolée que la comtesse d'Harcourt fit élever à son mari. Le dieu des songes a donné l'idée du monument. Une nuit, dans un rêve, la veuve désolée voit son époux sortir du cercueil

sépulture, était presque vis-à-vis du monastère des Carmélites. Il possédait, outre le corps de Jacques II, le corps de sa fille Louise-Marie Stuart ; mais il ne possédait pas la cervelle du roi qui se trouvait dans une urne de bronze doré élevée sur un monument de marbre au Collège ou Séminaire des Ecossais (*Guide* de Thiéry, II, p. 250-251 et 167; Piganiol de la Force, *Descr. de Paris*, V, p. 341-342). Voir sur Jacques II que « la voix publique a déjà canonisé » et sur le transport de ses restes au faubourg Saint-Jacques, le livre du Père Bretonneau, *Abrégé de la vie de Jacques II*, 1703, p. 162 et sur ce qu'il advint de son corps, Alger, *Englishmen in the English Revolution*, 1889, p. 164-166.

(1) Halem se trompe; c'était la fille de Jacques II, Louise-Marie Stuart, qui reposait à côté du roi dans une chapelle de l'église des Bénédictins anglais au faubourg Saint-Jacques: la femme de Jacques II, Marie d'Este, avait été ensevelie au monastère des religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, au faubourg de Chaillot. (*Guide* de Thiéry, I, p. 46.)

(2) Cf. sur les cinq tableaux de Notre-Dame cités par Halem le *Guide* de Thiéry, II, p. 100, 105 et 106.

dont un génie lève le couvercle. Elle court à lui les bras étendus. Mais dans ce même instant paraît le squelette de la Mort qui montre le sablier vide, et le génie attristé baisse sa torche. C'est ce moment que le sculpteur a fixé. Son talent a su rendre touchante cette idée, d'ailleurs malheureuse. Je dis que l'idée est malheureuse, car, si la Mort est assez cruelle pour nous ravir notre objet le plus cher, le génie de la vie qui baisse sa torche, n'est pas assez cruel pour nous offrir de nouveau cet objet ravi, et lorsque nous étendons la main, pour redoubler par une terrible désillusion notre première douleur. Dans ce cas, la Mort dont Pigalle a couvert d'une belle draperie l'affreux squelette, ne saurait être aussi affreuse. Mais l'art ne devrait pas immortaliser ces rêves d'une imagination malade. Les monuments des morts devraient remplir d'une silencieuse douleur les survivants, et non déchirer leur cœur. La comtesse d'Harcourt a été victime de son amour conjugal, ou plutôt de la résolution qu'elle prit, dans le premier transport du désespoir, de faire tailler dans le marbre son rêve effrayant. Dès qu'elle vit l'œuvre achevée, elle ne quitta plus la chapelle, et peu de mois après, elle mourut (1).

L'œuvre de Pigalle me rappelle le monument de Richelieu. Cette œuvre maîtresse de Girardon, d'un marbre blanc de Paros devenu assez jaune, se trouve dans la belle église de la Sorbonne, au milieu du chœur. Le cardinal, à demi-couché, est soutenu par la Religion qui tient dans la main gauche le livre depuis longtemps oublié qu'il écrivit pour la défense du catholicisme. A ses pieds est la Science en deuil. Une muse a sûrement conduit le ciseau de l'artiste, lorsqu'il a fait cette statue de la Science qui appuie la tête sur le bras droit, et essuie ses larmes de la main gauche. Mais à quoi bon les génies qui portent les armes

(1) Voir sur ce mausolée élevé à Henri-Claude, comte d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi, mort en 1763, par sa veuve Marie-Magdeleine Thibert des Martrais, comtesse de Chiverny, morte en 1780, le *Pigalle* de Tarbé, p. 74-78, ainsi que les *Mém. secrets*, VII, p. 137 (7 février 1774), et IX, p. 269 (12 août 1776); les *Mém. secrets* se moquent de la douleur immodérée de l'Artémise nouvelle, de sa « tête mélancolique », de son « état vaporeux qui tient de la folie », et, suivant eux, l'idée du monument est « assez triviale », trop semblable à celle du mausolée de Maurice de Saxe.

du cardinal ? Ils semblent moins affligés que fâchés de la vaine tâche qui leur est confiée.

Au-dessus de l'autel, Le Brun a peint le Père éternel dans une gloire. Mais la sculpture a ici vaincu la peinture. D'ailleurs, le tableau a beaucoup perdu à cause de l'humidité du lieu.

Je quittai la Sorbonne avec les mêmes sentiments que Casaubon. « Voilà, lui disait son guide, plus de trois cents ans qu'on [illegible] on n'a rien résolu », interrompit [illegible]

VI[illegible]E LETTRE

Plaidoyers. — Les [illegible]e. — La statue de Louis XIV et souvenirs désagréables. — [illegible] Sainte-Geneviève. — La Vierge, statue en marbre de l'église Saint-Sulpice. — Tableaux. — Le jardin du roi.

J'ai entendu deux plaidoyers, l'un à l'Hôtel de ville, l'autre au palais de justice, et le dernier jusqu'au bout. C'était une cause en appel, et il s'agissait de la liquidation d'une somme considérable. Les deux avocats — ils sont habillés de noir et portent des bonnets qui ont la forme d'un pain de sucre et que surmonte une houppe — improvisèrent leur plaidoyer, exposèrent leurs motifs très éloquemment et avec feu, lurent les documents auxquels ils se référaient, puis, la cause entendue, en présence des parties et des spectateurs, les sept juges noirs assis sur les fleurs de lys se rapprochèrent et, après une courte conférence à voix basse, prononcèrent le « *bene judicatum et male appellatum* », avec condamnation de l'appelant aux frais et dépens.

En face de l'hôtel de ville, sur la place de Grève qui n'est ni grande ni belle, au-dessus d'un magasin de chocolat, est la fameuse lanterne de fer (1), qu'on nomme improprement

(1) Cf. sur la Lanterne les *Révol. de Paris*, n° 2, p. 20, qui la nomment «

un pieu. Je m'enfuis à sa vue et me réfugiai sur la place intérieure de l'Hôtel-de-Ville (1). Mais, là aussi, on ne peut s'arrêter sans recevoir des impressions désagréables. On y voit la statue de Louis XIV, et tout autour, sur le mur des galeries, sont dénombrés chronologiquement les plus remarquables de ses faits et gestes, entre autres, ce grand acte : « 1685, l'édit de Nantes révoqué et l'hérésie entièrement éteinte en France par le zèle et la piété du roi ». On sait que le chancelier La Tellier disait : « Laisse aller maintenant ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu son salut », lorsqu'il signa le joli édit qui chassa de leur patrie 700 000 Français industrieux (2). On sait que Bossuet vanta la singulière piété du chancelier, qu'il fit sonner tous les grelots de la flatterie en l'honneur du grand coupable, du principal auteur de l'attentat, qu'il s'écriait : « Touchés de tant de merveilles, — les dragonnades, — épanchons nos cœurs sur la piété de Louis ; poussons jusqu'au ciel — c'est-à-dire jusqu'à Versailles — nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi ; vous avez exterminé les hérétiques ; c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre

réverbère fatal dont la colonne a servi de gibet à tant de traîtres », et les œuvres de Camille Desmoulins qui menace Necker de le faire monter sur ce « fâcheux piédestal » (*Révol. de France et de Brabant*, n° 40, p. 17) et qui, dans *La Lanterne aux Parisiens*, fait parler cette lanterne, désormais plus célèbre que celle de Sosie et celle de Diogène, la reine des lanternes, contemplée chaque jour avec admiration par « quelques voyageurs anglais, hollandais ou des Pays-Bas » (p. 1).

(1) Cette cour était petite, mais décorée d'arcades au-dessus desquelles étaient des inscriptions. Au milieu d'une de ces arcades dont la baie était incrustée de marbre et ornée de deux colonnes ioniques aux chapiteaux et soubassements de bronze doré, on voyait l'œuvre de Coyzevox, la statue pédestre de Louis XIV. Le piédestal, en marbre blanc, portait deux bas-reliefs : l'un représentait la Religion foudroyant l'Hérésie, et l'autre, la Charité ailée donnant de l'argent à un pauvre dans la famine de 1662 (*Guide* de Thiéry, I, p. 558). On sait ce que devint cette statue ; quelques jours avant le 10 août, Manuel, alors procureur de la Commune, proposait déjà de la faire fondre et de la changer en canons ; le 26 juillet 1792, le Conseil général arrêtait de la supprimer et de la remplacer par une statue de la Liberté ; au 10 août, le peuple lui mettait la corde au cou et la renversait (*Mon.*, 30 juillet et 13 août 1792 ; *Révol. de Paris*, n° 156, p. 31, et n° 161, p. 240.)

(2) « Il dit, en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il ne se souciait plus de finir ses jours » (Oraison funèbre de Michel Le Tellier).

caractère. Par vous, l'hérésie n'est plus. Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre (1) ! »

On a, sur la place des Victoires, enlevé les esclaves enchaînés autour de la statue de Louis — noble sentiment, naturel à un peuple déchaîné (2) ! On aurait mieux fait d'effacer l'inscription que j'ai lue sur la galerie de l'Hôtel de ville. (Quant à la honte de Bossuet, elle est ineffaçable.) Mais bénie soit l'Assemblée nationale qui, appelée à faire cesser les forfaits des rois, ne se bornera pas à effacer l'inscription, qui rétablira l'édit d'Henri IV, qui ouvrira de nouveau des bras fraternels à des frères proscrits (3) !

Je ne trouve presque rien à redire à la nouvelle église de Sainte-Geneviève, sinon qu'elle ait été dans notre temps consacrée à cette sainte de la légende. Mais M. Soufflot qui l'a bâtie, a-t-il bien fait de choisir la forme d'une croix grecque? Le grand portail, construit sur le modèle du Panthéon de Rome, est plein, peut-être trop plein de belles œuvres de sculpture. La construction de l'église dure depuis 1764. On dit que douze millions de livres auraient été déjà dépensés, et l'édifice est encore loin d'être achevé (4).

La vieille église de Sainte-Geneviève renferme dans son chœur les ossements du premier roi chrétien et au pied d'un de ses piliers le tombeau de Descartes, qui n'est marqué que par une inscription du pilier. Nous autres, Allemands, ne sommes donc pas les seuls qui négligeons d'honorer la mémoire des grands hommes (5).

(1) Cf. l'Oraison funèbre de Michel Le Tellier. Halem cite, en note, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français*. Berlin, 1782.

(2) Dans la séance du 19 juin 1790 où elle décréta la suppression de la noblesse héréditaire, l'Assemblée constituante avait décidé, sur la proposition d'Alexandre Lameth, que les quatre figures enchaînées au pied de la statue de Louis XIV comme des esclaves, et représentant quatre provinces, seraient enlevées avant le 14 juillet.

(3) « Qui ne sait, écrit Halem en note, ce qu'elle a fait depuis? »

(4) « Elle a, dit encore Halem dans une note, elle a été depuis destinée par l'Assemblée nationale à la sépulture des grands hommes. L'inscription sera ainsi conçue : *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante*. Autant l'idée est belle, autant je désirerais néanmoins que la reconnaissance nationale eut voué aux grands hommes une place hors de la ville. La simplicité de l'église, dont l'intérieur n'a pas été du tout arrangé dans ce dessein, en sera d'ailleurs compromise. »

(5) Voir le *Guide* de Thiéry. II, p. 233-240, sur l'abbaye de Sainte-Geneviève; *id.*, p. 236, sur le tombeau de Clovis et le tombeau de Descartes dont l'épitaphe se lisait sur un tombeau de la nef, à la droite. (On a déjà, dit Thiéry, proposé par souscription un projet pour l'érection d'un monument plus digne

Dans la belle église de Saint-Sulpice, au bout de l'édifice, nous surprend la chapelle de la Vierge. La statue en marbre de la Vierge dans sa gloire est l'œuvre de Pigalle. La niche où elle se trouve et la haute coupole où est peinte l'Assomption, reçoivent la lumière par une voûte dont l'architecte a su masquer l'ouverture. Le tout fait un effet merveilleux (1).

Je n'ai vu des collections de tableaux que celle d'Orléans au Palais-Royal. Encore n'ai-je pu la voir entièrement, parce qu'on en déplaçait la plus grande partie. J'y ai trouvé beaucoup de Téniers et de Callot, de ces tableaux de la vie rustique que Louis XIV ne souffrit pas dans ses palais durant tout son règne ; « ôtez-moi ces magots ! », s'écriait-il. Je me souviens de plusieurs bons tableaux du Guide, entre autres du martyre de saint Sébastien. Les mains relevées au dessus de la tête et liées à un arbre, le saint, percé de flèches, excite la pitié du spectateur. Le Guide a peint aussi la décollation de saint Jean. Les quatre assistants — j'aurais attendu plus de variété dans l'expression de leurs visages — et le bourreau même qui vient de remplir son office, ne témoignent que sympathie et que regret ; seule, Hérodiade qui reçoit la tête coupée, montre un insultant mépris ; cette vue nous révolte, mais le Guide savait jusqu'où peut aller la dureté de cœur des femmes lorsque leur passion est en jeu. Une autre œuvre du Guide m'a semblé parfaite : c'est un amour qui brandit une flèche au-dessus de sa tête ; une couronne et un sceptre sont à ses pieds.

Titien, le peintre des femmes, est représenté par une Callisto enceinte que des nymphes traînent devant Diane irritée.

Une Danaé qui attend la pluie d'or, est, dit-on, du Corrège. Je n'ai pas trouvé que la belle eut le visage gracieux. Mais

de ce grand homme) ; *id.*, p. 240-242 sur la nouvelle église de Sainte-Geneviève dont Louis XV avait posé la première pierre le 6 septembre 1764. On sait que sur le rapport fait par M. J. Chénier au nom du Comité d'instruction publique, la Convention décrétait, le 2 octobre 1793, que Descartes méritait les honneurs dus aux grands hommes et que son corps serait transféré au Panthéon.

(1) Cf. sur la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, le *Guide* de Thiéry, II, p. 435, et sur la Vierge de Pigalle, outre les *Mém. secrets* (XII, p. 116, 9 septembre 1778), l'ouvrage de Tarbé, p. 63-66.

les deux petits Amours sont tout à fait charmants et dignes du maître.

Poussin montre son remarquable talent d'invention dans un tableau qui a pour sujet Moïse exposé sur les eaux. La mère affligée repousse de la rive la corbeille qui contient l'enf nt. Le père supporte à peine ce spectacle et s'éloigne, profondément attristé. Une femme aux aguets regarde si perso ne ne voit cette exposition, et, en effet, on aperçoit déjà se qui vient, et l'on voit volontiers alut.

Pa ésentent le Christ, celui du Dom tre tous ; on y voit l'homme-dieu u de la croix. Un saint Jean du même pin ns ma mémoire plus profondément qu' n de Raphaël qui se trouve dans cette

Je n'oublierai vanche, un petit tableau de Raphaël qui gro an, encore tout jeunes, avec Marie. Les deux enfants sont beaux à ravir. Mais sur l'aimable visage de Jésus éclate, à ne pas s'y tromper, quelque chose de plus haut et de plus noble, la divinité même. Quant au petit Jean, il se penche vers son compagnon de jeu dont il sent facilement la supériorité, et le regarde dans les yeux comme s'il voulait épier ses désirs. On grave en ce moment sur cuivre tous les tableaux de la collection, et celui-ci est déjà gravé, mais si imparfaitement que je pus à peine le considérer, dans l'ivresse où me transportait la vue de l'original (1).

Ah ! si le tableau d'Annibal Carrache, suspendu au fond du cabinet des fils d'Orléans, pouvait tomber dans les mains d'un bon graveur ! A mon avis, c'est la plus grande parure de la collection. Carrache fut l'élève de Raphaël et du Corrège, et il unit l'art de ses deux maîtres lorsqu'il peignit sa *Descente de croix*. Le mort est étendu sur le genou de sa mère qui tombe évanouie dans les bras d'Elisabeth déses-

(1) Cf. la publication, qui paraissait alors par livraisons, et qui a pour titre : *Galerie du Palais-Royal*, gravée d'après les tableaux des différentes écoles qui la composent, par J. Couché, avec un abrégé de la vie des peintres et une description historique de chaque tableau, par l'abbé de Fontenai.

pérée. Madeleine et Anne sont debout et leur profonde tristesse s'exprime différemment. La scène est touchante ; elle arrache des larmes, comme le plus bel endroit du *Stabat* de Pergolèse (1).

Voulez-vous me suivre encore au Jardin du roi ? La promenade est longue. Mais pourrait-on quitter Paris sans avoir vu ce célèbre jardin et le cabinet d'histoire naturelle fondé par Buffon (2) ? L'œuvre de Buffon n'est à vrai dire qu'une description de ce superbe cabinet qui dépasse tout ce que j'ai vu dans ce genre. Ce qui me parut intéressant, c'est que chaque pièce de la collection porte son étiquette et que le compartiment inférieur des vitrines contient les pétrifications des végétaux qu'on voit non pétrifiés dans le compartiment supérieur. Le buste en marbre du grand homme qui sema de fleurs le chemin du temple de la nature, se voit sur l'escalier qui conduit au cabinet. Non loin, dans le jardin, s'élève un monument en l'honneur de Linné ; mais il n'est que de bois bronzé. Des conférences sur l'histoire naturelle ont lieu dans un joli bâtiment du jardin. C'est au roi actuel qu'on doit l'établissement tout entier.

> ..... Louis à grands frais
> De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
> Ces peuples végétaux, surpris de s'habiter ensemble (3).

Aussi son nom est-il justement célébré sur la hauteur la plus élevée du jardin qui offre une vue magnifique sur Paris et les environs. Un kiosque qui porte un méridien, a été élevé sur ce monticule, et on y lit ces mots : « *Dum lumine et calore sol mundum vivificat, Ludovicus XVI sapientia et justitia, humanitate et munificentia undique radiat* ». Tout près, l'inscription du méridien est ainsi conçue : « *Horas numero non nisi serenas*, « je ne compte que les heures sereines » : un Français qui nous accompagnait, un aristocrate sans doute, appliqua l'inscription au roi et assura que le bon Louis XVI n'avait encore eu que peu à compter.

(1) Le *Guide* de Thiéry, I, p. 239-262, contient le catalogue de la collection des tableaux du Palais-Royal ; mais on n'a là qu'une simple énumération.

(2) Cf. sur le Jardin royal des Plantes et le Cabinet d'histoire naturelle du Roi le *Guide* de Thiéry, II, p. 172-184, et Hamy, *Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Muséum d'histoire naturelle* (10 juin 1893).

(3) Delille, *Les Jardins*, chant II, vers 542-544.

Ce fut avec un grand plaisir que je me promenai par le plus beau temps du monde dans ce vaste jardin qui s'étend jusqu'aux rives de la Seine, parmi les productions variées des différents climats. Je me rappelai le jeune Otahaïtien Potaveri. Il reconnut en ce même lieu un arbre de sa patrie et il l'embrassait comme on embrasse une maîtresse. « C'est O'Taïti », écriait-il, puis, regardant les autres arbres : « Non, ce est pas O'Taïti » ; l'arbre et la patrie ne faisaient qu'un dans

Ces be pleins de charmes,
Le fle ui le virent heureux,
La fo vigoureux,
Ces bana l'hôte sauvage,
Et le toit s et d'ombrage,
Ces bois q entour,
Il croit les x aux chants d'amour,
Du moins p attendrie
a sa patrie (1).

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Vue du Pont-Neuf. — Le magnifique édifice de la Monnaie. — Le palais de Bourbon. — L'Hôtel des Invalides. — Sa belle église. — Le Champ de Mars. — La Halle aux blés. — Départ de Paris. — Post scriptum.

Paris, 28 novembre.

La vue qu'on a du Pont-Neuf est vantée dans le monde et mérite bien cette louange, surtout si l'on se place devant la statue du « bon Henry » et qu'on découvre devant soi le pont Royal, à sa droite la grande galerie du Louvre et à sa gauche l'hôtel de la Monnaie et le Collège Mazarin ou des Quatre-Nations.

Le superbe édifice de la Monnaie ne sert pas seulement à

(1) Nouvelle citation de Delille, *Les Jardins*, chant II, vers 552-560 ; cf. la note du poète sur ce « trait très connu et très intéressant ».

la fabrication de la monnaie. On y construisit en 1784, pendant le ministère de Calonne, une belle salle où eurent lieu des conférences publiques sur la chimie métallurgique (1). La salle est décorée de colonnes d'ordre corinthien dont le stuc tacheté de jaune imite le marbre de Sienne. Les murs sont ornés de sculptures blanc et or. La cheminée, pourvue d'un fourneau destiné aux expériences, fait face à la porte; on y monte, comme si c'était un temple, par des degrés de marbre. En s'approchant, on trouve des figures égyptiennes de bronze antique en grandeur naturelle, et ce n'est qu'en voyant de plus près le fourneau et les instruments de chimie qu'on sait vraiment où l'on est. Il y a dans la salle un siège pour le professeur, et tout autour, un amphithéâtre garni de sièges pour deux cents personnes. M. Sage dont le roi a acheté le cabinet, et d'autres savants font ici un cours gratuit qui commence au mois de décembre. En haut, est encore une galerie octogone pour des auditeurs ; on va de là dans quelques pièces qui renferment une belle collection de minéraux et de pétrifications. Les élèves de l'École des mines ont fait placer dans l'escalier de la galerie un buste en bronze de leur professeur avec cette inscription : *discipulorum pignus amoris*. L'image de Calonne était dans une niche au-dessus de la porte; on l'a enlevée depuis la Révolution, et la niche est vide.

Puisque nous sommes sur le chemin, vous allez me suivre le long du quai. Le monument de Mazarin par Coyzevox au collège des Quatre-Nations ne nous arrêtera pas; nous avons vu à la Sorbonne le monument de Richelieu qui est bien plus beau. Mais il faut entrer au palais de Bourbon. On a, de la terrasse du château, une vue admirable sur les Champs-Élysées, les Tuileries, la place Louis XV et le grand édifice du garde-meuble de la couronne. Joseph II s'attardait volontiers en cet endroit et s'écriait : « C'est trop beau pour l'existence de l'homme ! » On reconstruit à neuf tout le bâtiment qui appartient au roi. Provisoirement, le prince de Condé, lorsqu'il est ici, habite, tout près, le petit palais

(1) Sur l'Hôtel des Monnaies et le Cabinet de l'École royale des mines, voir le *Guide* de Thiéry, II, p. 473-482, et les *Mém. secrets*, XXXIII, p. 111 (14 octobre 1786).

de Bourbon. J'ai vu dans la grande galerie quatre beaux tableaux de Casanova et de Le Paon (1) ; ils représentent les batailles du grand Condé. J'eus plaisir à trouver dans le cabinet du prince le buste du défunt roi de Prusse modelé en cire d'après nature dans son uniforme bleu. A côté de lui étaient le prince Henri et Louis XVI ; en face, le grand Condé, entre Duguesclin à droite et Bayard à gauche — ces bustes que j'avais vus en bronze à Chantilly, étaient ici en plâtre rouge — et le combat des Horaces et des Curiaces (2).

Après le canal de Languedoc, le plus beau monument du siècle de Louis XIV est l'hôtel des Invalides (3). Jusqu'à la fin de sa vie, Louis l'aima singulièrement et le recommanda dans son testament à son successeur. J'ai vu là, et n'ai vu que là, dans la salle du Conseil, et non sans quelque satisfaction, le portrait du roi qui fonda l'établissement, et ce portrait, qui est l'œuvre de Rigaud, a depuis, à cause de sa ressemblance, servi de modèle à tous les peintres de Louis. « J'aimerais mieux, a écrit Montesquieu, avoir élevé ce monument que gagné trois batailles ; je le regarde comme le lieu le plus respectable de l'Europe (4) ». Il y a maintenant aux Invalides environ 2,800 hommes dont l'entretien, d'après un rapport de Dubois-Crancé, coûte annuellement 2.200.000 livres (5). Le ministre Saint-Germain voulait déjà supprimer la maison en 1776 (6), et en cet instant elle courut un pareil danger (7). La grandeur et la belle simplicité de l'édifice aux deux rangs d'arcades superposées me semblent

(1) Jean-Baptiste, dit Louis Le Paon (1736-1785), peintre de batailles et élève de Casanova.

(2) Voir sur le Palais de Bourbon, le *Guide* de Thiéry, II, p. 596-608.

(3) C'est aussi le jugement d'Arthur Young (I, p. 125) : « Que ceux qui veulent conserver des créations de Louis XIV l'impression qu'ils ont prise dans les écrits de Voltaire, aillent voir le canal du Languedoc, et non Versailles », et encore (I, p. 58) : « Le canal du Languedoc est la plus belle chose que j'ai vue en France. Ici, Louis XIV, tu as été vraiment grand ! » Cf. dans le *Guide* de Thiéry, II, page 609-617, la description de l'Hôtel royal des Invalides.

(4) *Lettres Persanes*, LXXXV : « J'aimerais autant avoir fait cet établissement que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre. »

(5) Cf. au *Moniteur* du 18 février 1791 l'extrait du rapport fait par Dubois-Crancé sur les Invalides au nom du Comité militaire.

(6) Voir sur ce point et sur l'ordonnance du 17 juin 1776 Mention, *Le comte de Saint-Germain et ses réformes*, 1884, p. 256-257.

(7) « L'Assemblée nationale, dit Halem en note, l'a conservée avec de sages réductions. »

conformes à la dignité de l'établissement. L'église a été bâtie sur les plans de Mansard et achevée en trente années. Ce qui ne répond pas à la magnificence et à la noblesse de l'ensemble, c'est l'autel avec ses six colonnes torses de bois doré. Mais un frisson de respect vous saisit lorsque vous entrez dans la coupole qui est un des chefs-d'œuvre de l'architecture, et vous éprouvez une grande jouissance lorsque, vous tenant au centre, vous embrassez du regard les six chapelles environnantes qui reçoivent d'en haut la lumière, comme le dôme lui-même. Le marbre a été prodigué. Peinture et sculpture se disputent ici la préférence. Le Moyne, Caffieri, Pigalle, Coustou, Falconet, Monnot, voilà les noms des sculpteurs ; La Fosse et Noël-Coypel, voilà les noms des principaux peintres. Ah ! saint Ambroise, sainte Thérèse, sainte Monique, c'est ici pour la première fois que vous avez été saintes à mes yeux, et je me prosterne volontiers devant l'image de la mère de Dieu sculptée par Pigalle (1) !

L'aspect d'une plaine comme celle du Champ-de-Mars pouvait seul succéder aux sensations qu'avait excitées en moi le dôme des Invalides. Imaginez une place oblongue entourée de fossés, de murs, d'allées, et qui peut contenir dix mille hommes en ordre de bataille. Le souvenir de la Fédération célébrée naguère en cet endroit élève encore le cœur davantage. Tout le bois qui servit à la fête, est encore là, et jamais il n'y eut, du moins dans les temps modernes, amphithéâtre semblable. Sur l'un des côtés, le plus petit, se trouve le beau bâtiment de l'École militaire (2) qui, pour l'instant, a cessé d'exister, et devant elle l'échafaudage peint et couvert, sur lequel le roi parut au 14 juillet pour

(1) Sur la Vierge de Pigalle, aujourd'hui à Saint-Eustache, voir le *Pigalle* de Tarbé, p. 35 et 229-230.

(2) L'École militaire de Paris, établie, grâce à Pâris-Duverney, en 1751, réformée sous le ministère de Saint-Germain par les ordonnances du 1er février et du 28 mars 1776, reconstituée comme école de cadets-gentilshommes et école militaire supérieure par les ordonnances du 17 juillet et du 18 octobre 1777, avait été supprimée par un règlement royal du 9 octobre 1787. Dès le mois de janvier 1788 l'hôtel fut livré à une compagnie qui en fit un magasin de blé et de farines ; en 1789, la ville de Paris y établit le tailleur chargé de l'habillement de la garde nationale ; la même année, le corps de l'état-major de l'armée vint s'y installer. (Léon Hennet, *Les compagnies de cadets-gentilshommes et les écoles militaires*, 1889, p. 109-110.)

prêter le serment. De là, partent et s'étendent autour de l'immense plaine soixante bancs divisés en six séries et s'élevant de dizaine en dizaine les uns derrière les autres. Au milieu de la place se dresse sur ses hauts degrés l'autel où fut dite la messe solennelle. Heureux Gaulois dont la fédération jurée sur ce Champ-de-Mars ne sera pas aussi périssable que l'échafaudage de bois qui y reste en souvenir ! Voilà sept ans que Montgolfier osa ici sa première ascension. Heureux Gaulois dont la fédération ne passera sûrement pas dans sept ans pour aussi frivole que cette ascension (1) !

A la fête de la Fédération, la nouvelle Halle aux blés, dans le quartier Saint-Eustache, était brillamment illuminée. Après le dôme des Invalides et la colonnade du Louvre, cette Halle aux blés a fait sur moi le plus grand effet. C'est un édifice de forme circulaire, percé de vingt-cinq arcades, dont six mènent à autant de rues. Les voûtes du rez-de-chaussée sont portées par des colonnes toscanes, et au-dessus sont les vastes greniers où l'on accède par deux escaliers supérieurement appareillés. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est la coupole hardie qui couvre toute la cour intérieure. Cette voûte, la plus grande qu'on trouve en France, forme un demi-cercle parfait et a cent vingt pieds de diamètre. La lumière tombe d'en haut dans la cour qui est aussi claire que si la voûte ne la recouvrait pas. Une inscription, gravée à l'intérieur, nomme les architectes de ce bel ouvrage, Le Grand et Molinos (2).

Mais j'aurais à revenir sur trop de détails, si je voulais

(1) Allusion à l'expérience faite au Champ-de-Mars le 27 août 1783 avec un ballon en taffetas enduit de gomme élastique, plein d'air inflammable tiré du fer. « L'idée qu'un corps parti de terre voyageait dans l'espace, avait quelque chose de si admirable et de si sublime, elle paraissait si fort s'écarter des lois ordinaires que tous les spectateurs ne purent se défendre d'une impression qui tenait de l'enthousiasme. » (Faujas de Saint-Fond, *Descr. des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, 1783, p. 20). Mais cette expérience est due aux mécaniens Robert qui construisirent le globe ainsi qu'au physicien Charles qui surveilla les travaux, et non pas, comme dit Halem, à Montgolfier. Elle fut renouvelée par Montgolfier jeune le 19 septembre 1783, dans le jardin de Reveillon, au faubourg Saint-Antoine devant les commissaires de l'Académie des sciences, et le 19 septembre à Versailles, en présence du roi.

(2) Cf. dans le *Guide* de Thiéry, I, p. 413-419 la complète description — que Halem a eue certainement sous les yeux — de la Halle aux blés, ou comme on la nommait alors, de la Halle aux farines.

vous citer et vous décrire tous les édifices et endroits que nous avons visités peu à peu dans nos excursions. Vous trouverez cela dans d'autres relations. Moi, j'ai plutôt considéré ce qu'on n'y trouve pas. J'ai cru qu'il serait plus intéressant de vous mener parmi les hommes dans l'état d'exaltation où ils sont maintenant; partout où je l'ai pu, j'ai été au milieu d'eux, et j'ai cherché à attraper, à saisir leurs coutumes et leurs mœurs toutes vives, telles qu'elles montaient pour ainsi dire, devant moi, et, comme dit Pope, *to catch the manners living as they rise* (1). Mais il m'est échappé infiniment plus de choses que ma plume trop lente ne pouvait en fixer. Contentez-vous du mince butin que je vous envoie.

Demain, hélas ! demain, à huit heures, nous quittons ce cher Paris. M. de Calonne ne tarit pas sur les difficultés qu'on fait aux voyageurs qui veulent sortir du pays, et certes, depuis qu'il a passé la frontière, il est difficile, *moralement*, de quitter la France. Mais nous n'avons pas trouvé le moindre obstacle physique. Le fils de notre propriétaire et notre laquais de louage ont témoigné devant l'autorité du district de l'irréprochable honnêteté de nos personnes ; le secrétaire leur a délivré un certificat; nous avons exhibé cette attestation à la mairie, et reçu sur le champ — et gratis — le plus beau des passeports :

> Un beau papier où nos droits sont écrits ;
> Il est signé du bon roi Louis,
> Et, qui plus est, du maire de Paris.

Post scriptum. — Le Théâtre de la Nation avait eu, à Paris, ma première visite ; il a eu aussi ma dernière. Je reviens de la représention d'*Andromaque* où La Rive faisait Oreste, Mme Fleury, Andromaque, et Mlle Sainval, favorite du public, Hermione. Mlle Sainval est trop peu jeune, trop peu jolie pour son rôle. Mais son accentuation extraordinairement belle, son jeu remarquablement juste lui ont valu les plus chauds applaudissements du nombreux auditoire. Il y a pourtant dans cette pièce si vantée quelque chose de révol-

(1) En un petit écrit, *Etwas über Johnson*, Halem applique cette citation à Johnson, imitant Juvenal dans sa satire de Londres.

tant. Comment un homme de sentiment, tel que le Pyrrhus dépeint par Racine, peut-il s'imaginer qu'il pourra conquérir le cœur d'Andromaque qui déteste en lui le meurtrier de son mari, en la menaçant de livrer également son fils à ses ennemis ? Mais l'acte d'Oreste est motivé ; la conduite d'Hermione abhorrant le crime qu'elle a conseillé, est naturelle et fondée sur la connaissance du cœur de la femme ; enfin, le désespoir d'Oreste est admirablement décrit. Je vois La Rive, ses yeux qui lui roulent dans la tête, ses joues qui pâlissent et tressaillent. C'est le dernier ouvrage de l'art que j'ai vu à Paris (1), et cette image pleine de vie m'accompagnera longtemps. Lorsqu'il s'affaissa épuisé et que le rideau s'abaissa, cette scène de terreur me plongea dans de silencieuses réflexions. Mais le parterre, en revanche, éclata bruyamment, battit des mains, cria de toutes parts : « La Rive ! La Rive ! », et il ne cessa de crier que lorsque le pauvre La Rive qu'on avait vu tomber dans la pièce, apparut de nouveau. L'acteur, essuyant la sueur qui ruisselait de son front, se présenta sur la scène et fit une légère révérence : on comprenait, à le voir, qu'il se serait passé volontiers d'un tel honneur. Pareillement, Mlle Sainval, qui venait de se poignarder sur le cadavre de son Pyrrhus, parut en manteau à l'appel du parterre et reçut le tribut des plus vifs applaudissements (2).

(1) C'est à la représentation du 23 novembre, donnée au profit des incendiés de Limoges, que Halem assista. Cf. l'article du *Journal de Paris*, du 27 suivant : « La Rive a déployé les superbes moyens qui fécondent si bien un talent devenu si précieux ; Mlle Sainval a rendu à la satisfaction des spectateurs divers morceaux qui exigeaient une forte expression ».

(2) Halem met en note, à propos de La Rive, un mot de Cicéron (*Pro Q. Roscio comœdo*, VI) : *Quem populus meliorem virum quam histrionem esse arbitratur, qui ita dignissimus est scena, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* « Chez qui le peuple romain estime encore plus l'homme que l'acteur et qui par son art honore autant la scène qu'il honoreçait le Sénat par la pureté de ses mœurs », et il renvoie le lecteur au discours de La Rive qui « respire la vertu civique » et qu'a reproduit le *Mercure allemand*. Ce discours est celui que La Rive prononça dans la séance du 14 décembre (*Moniteur* du 16) : il lut à l'Assemblée nationale, au nom de l'Assemblée électorale du département de Paris, une adresse qui annonçait la récente nomination des trente juges et protestait du dévouement et de l'obéissance religieuse des électeurs à la Constitution. La Rive, écrivait à ce propos Camille Desmoulins (*Révol. de France et de Brabant*, n° 56, p. 179), « a prononcé un discours, le plus beau peut-être que l'Assemblée nationale ait encore entendu, et c'est bien le cas de dire, comme Eschine : que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même ? » (Cf. *Mém.* de Thiébault, I, p. 173). L'acteur avait, du reste, peu auparavant, fait hommage à Lafayette d'une chaîne d'or qu'il avait reçue à Grenoble,

TRENTIÈME LETTRE

Voyage de Paris à Strasbourg. — Nancy. — Lunéville. — Les environs de Saverne. — Arrivée à Strasbourg. — Caractère allemand des seigneurs allemands.

Strasbourg, 15 décembre 1790.

Nous avons aujourd'hui célébré la mémoire de l'audacieux architecte Erwin de Steinbach sur son monument éternel, la tour de la cathédrale (1). L'air était serein, et la vue de la contrée environnante me causa une joie profonde, la première que je ressentais depuis mon départ de Paris. Je dis adieu pour toujours aux lointaines montagnes de l'Helvétie et je saluai de nouveau le « père Rhin ». Le bon vieux, me semblait-il, ne se lassait pas de fixer son grave regard sur la Gaule, sur le pays où la liberté commençait à germer.

Depuis le 3 de ce mois nous sommes ici à l'Esprit (2). L'hôtelier ne veut pas qu'on nomme sa maison l'hôtel du Saint-Esprit : « Nous n'avons pas, dit-il, de Saint-Esprit à Strasbourg. » Notre voyage s'est fait pendant un mauvais temps et dans les courtes journées d'hiver. Nous sommes passés par Meaux, Châlons-sur-Marne, etc. « Ne désirez-vous pas du vin du pays ? » nous demandait-on. « Si fait, si fait, » répondais-je, car nous étions en Champagne. O Saint-Dizier, ton vin mousseux et couleur de rose est le breuvage des dieux (3). Trois jours durant nous avons traversé ce beau

après la représentation de *Gaston et Bayard*, d'un descendant du chevalier sans peur et sans reproche. (*Journal de Paris*, 18 février.)

(1) Vingt années auparavant, Gœthe, arrivant à Strasbourg, se hâtait de monter sur la fameuse plate-forme et il raconte qu'il alla souvent sur ce « haut et large balcon » où il donnait rendez-vous à ses amis pour saluer, un verre en main, le coucher du soleil. (*Poésie et Vérité*, éd. Loeper, II, livre IX, p. 132, et livre X, p. 185).

(2) L'hôtel de l'Esprit (*zum Geist*) où Gœthe, puis Herder étaient descendus en 1770, où Gentz logea en 1815, se nommait, en effet, autrefois l'hôtel du Saint-Esprit (*zum heiligen Geist*). Cf. Ch. Schmidt, *Strassburger Gassen und Häusernamen*, 2e éd., 1888, p. 142.

(3) Voyez également comme Arthur Young se régale de vin mousseux à Epernay et à Reims (I, p. 237-238).

pays de [illegible]ignes et trois jours durant nous nous sommes à peine dégrisés. N'avions-nous pas assez de temps pour cuver notre pointe dans notre voiture fermée ? Ce ne fut qu'à Nancy que nous primes du repos. Je visitai cette ville qui est très jolie et régulièrement bâtie. Elle a beaucoup perdu de sa population, depuis qu'un grand nombre de nobles ont, après la Révolution, quitté le royaume et depuis qu'une partie considérable de la garnison a été, après la malheureuse insurrection [illegible]sférée dans le pays d'alentour. [illegible]ir du noble Desilles devant la porte [illegible].

La pl[illegible] [illegible]lus belles places que j'aie jamais vues [illegible] [illegible]i comparer que l'Amalienborg à Copenha[illegible] [illegible]s, comme bien des places, par exemple co[illegible] [illegible]yale à Paris, entourée de maisons t[illegible] [illegible]lle n'a pas non plus, comme la place L[illegible] [illegible]op vaste pourtour, ce qui fait perdre à de hauts ed[illegible] [illegible]eaucoup de leur grandeur et de l'impression qu'ils produisent. C'est un carré régulier de moyenne étendue. Deux côtés qui se correspondent sont occupés par quatre bâtiments publics absolument semblables, comme la Comédie, l'Intendance, etc., tous construits dans le goût le plus noble et ornés à leur faîte d'une rangée de statues. Le troisième côté est entièrement rempli par le bel Hôtel de Ville. En face, le quatrième côté offre à ses deux bouts une série de maisons particulières. Au milieu s'ouvre une belle et large rue qui mène bientôt par une grille de fer à la longue promenade de la Carrière. Un palais aujourd'hui inhabité, d'ailleurs d'un beau style et en forme de demi-cercle, borne cette promenade. Au centre de la place est la statue en pied de Louis XV.

La chapelle où sont enterrés les princes de Lorraine, n'a rien de saillant que des colonnes en marbre noir; elle reçoit sa lumière par une coupole.

La Comédie est mal construite intérieurement. Elle était

(1) Sur Desilles, voir ci-dessus, p. 326.

(2) Même jugement d'Arthur Young (I, p. 245); il trouve superbe la Place Royale et le quartier qui y touche. Cf. également ce que dit le chevalier de Mautort (*Mém.*, 1895, p. 31).

bien vide, et le spectacle eût été médiocre même pour des gens qui ne venaient pas de Paris. On donnait le *Barbier de Séville* et *Rose et Colas* (1). Le *Charles IX* de Chénier était annoncé pour le lendemain.

Lunéville est plus populeux que Nancy, mais s'appauvrit davantage (2). L'École vétérinaire a cessé d'exister, et le château où Stanislas vécut et mourut, est habité par des officiers de la garnison (3).

Le pays de Saverne est le plus joli que ayons vu dans notre voyage actuel à travers la France. On descend des montagnes de Lorraine à Saverne par une route qui a été percée à grands frais (4). Le côté du château épiscopal qui regarde le jardin fut consumé par l'incendie il y a onze ans (5). On a commencé à le rebâtir dans un goût bien plus beau, à deux étages et en pierres de taille rougeâtres. Le corps de logis a un péristyle de huit colonnes cannelées d'ordre corinthien, et au-dessus une attique. Toute la façade est ornée de pilastres corinthiens et les deux côtés ont des frontons. On a creusé au-dessus de chaque fenêtre cintrée un bas-relief différent. Mais depuis cet été les travaux ont été interrompus. Rien n'est encore terminé à l'intérieur; ce bel édifice restera peut-être inachevé et deviendra ruines.

Un large canal (6) qui a une lieue de long et six cascades, conduit à travers le jardin à un joli kiosque de trente-deux colonnes. A l'intérieur de ce kiosque, dans une salle

(1) *Rose et Colas*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de Sedaine, musique de Montigny.

(2) Arthur Young dit également (I, 248) que Lunéville, n'ayant pas d'industrie, se trouve très pauvre et que la moitié de la population est dans le dénûment.

(3) Halem se trompe; il n'y avait pas d'école vétérinaire à Lunéville, et le château avait été affecté à la garnison, d'abord au corps des gendarmes de la reine, puis, lorsque la gendarmerie fut réformée, aux carabiniers. (Delard, *Notice sur le château de Lunéville*, 1850, p. 11-12; Guerrier, *Annales de Lunéville*, 2e éd., 1818, p. 85.)

(4) Cf. sur cette route, le *Steig* ou le *Steige* de Saverne, le passage de Gœthe (*Poésie et Vérité*, éd. Loeper, II, livre X, p. 186); Gœthe, le nomme une « merveille architectonique » et une « œuvre d'inconcevable travail ». Elle avait été construite de 1728 à 1737 par l'ingénieur Régemorte. Cf. *Beschreibung des Elsasses*, 1782, p. 189-190.

(5) L'incendie avait eu lieu le 6 septembre 1779. Cf. sur le château le passage de Gœthe précédemment cité et les témoignages reproduits par Aug. Stoeber dans ses *Curiosités de voyages en Alsace*, 1874, p. 177.

(6) Sur ce canal, voir, outre Gœthe le livre de Dagobert Fischer, *Das alte Zabern*, 1868, p. 154.

de forme ovale, un artiste du nom de Weissbrod a peint en manière d'arabesques des figures chinoises qui sont tout à fait charmantes. On a, de là, une très belle vue sur le canal et le château reconstruit. En arrière, s'élèvent deux montagnes; à leurs cimes pendent les ruines de vieux manoirs qui contrastent étrangement avec la nouvelle ruine de la vallée (1).

Sur toute notre route entre Paris et Strasbourg nous avons trouvé, surtout à la campagne, des gens qui vaquaient à leurs affaires, qui se sentaient libres (2) et qui étaient en train d'élire leurs juges de paix ou venaient de les élire. Les paysans d'Alsace étaient fiers de leur député à l'Assemblée nationale, Reubell, qui se signale par son sage patriotisme, et ils se réjouirent, lorsque nous leur dîmes dans quelles occasions nous l'avions entendu parler.

Dès le premier soir de notre arrivée à Strasbourg, des traits du caractère allemand nous frappèrent très vivement. Il y avait à table d'hôte des barons et des comtes de Suède et d'Allemagne qui se rendaient à Paris. Ici, à la frontière, ils soulevèrent une dernière fois encore leurs heaumes respectifs et s'entretinrent très bruyamment de leurs ancêtres et de leur blason. Durant toute la soirée, on n'entendit que des mots, comme armes parlantes, quartiers de noblesse, droits d'entrée au chapitre, exploits de chasse. Vous faites bien, pensais-je, de vous épancher ici encore sur ces matières intéressantes. Heureux vous êtes de pouvoir ici vous entretenir publiquement sur de pareils sujets sans qu'on éclate de rire à votre nez! Mais qu'allez-vous faire en France, en France où les armes même les plus parlantes sont réduites au silence, où chacun a le droit de chasse, et l'exerce terriblement, surtout contre les insensés !

(1) Les châteaux de Haut-Barr et de Greifenstein.

(2) Cf. l'impression de Ségur, à son retour de Russie, sur la route de Paris : « Au milieu des villages et des bourgs des groupes d'hommes qui se parlaient avec vivacité... ils me répondaient avec un regard fier, un ton haut, hardi. Partout je voyais l'empreinte des sentiments d'égalité et de liberté. » (*Mém.*, II, p. 454.)

TRENTE ET UNIÈME LETTRE

Strasbourg. — Diminution de l'affluence du peuple. — Le château épiscopal. — Théâtre et spectacles. — La Société des *Amis de la Constitution* affiliée aux Jacobins. — Esquisse de la vie des frères Lameth. — Don de Schöpflin à la ville. — Tombeau du maréchal de Saxe.

Strasbourg, 6 décembre.

Quel affreux silence règne ici ! Quelle différence entre le Strasbourg de 1790 et je ne veux pas dire Paris, mais le Strasbourg que j'ai vu en 1770 (1) ! Vous savez qu'il y a vingt ans, oui, il y a vingt ans, j'étais ici à l'époque où la dauphine Marie-Antoinette passa pour la première fois la frontière française pour être menée à son époux. La ville fourmillait de monde et une fête alternait avec une autre. Le contraste entre la foule infinie qui s'agitait alors dans Strasbourg et le vide d'aujourd'hui est presque aussi grand que le contraste entre l'allégresse que le peuple témoignait à la réception de la florissante *dauphine* et le dépit actuel contre la *reine*.

Nous avons cette après-midi visité le château épiscopal des bords de l'Ill (2) où Marie-Antoinette descendit alors, et la femme qui nous guidait, n'a pas manqué de nous indiquer exactement où la dauphine a dormi, où elle a mangé, où elle a regardé par la fenêtre. Le château a de vastes et belles chambres dans le goût de l'année 1740. Dans la grande salle, les portraits des précédents évêques en grandeur naturelle font un contraste singulier avec leurs voisins, les bustes de marbre des Césars romains.

(1) Voir sur le séjour de Halem à Strasbourg en 1770, l'introduction de ce volume.

(2) Le château ou palais épiscopal de Strasbourg, commencé en 1728, achevé en 1741 par l'architecte parisien Massol, allait être vendu à l'enchère comme domaine national et acquis par la commune en 1791. Il fut offert à Napoléon en 1806. (Hermann, *Notices hist., stat. et litt. sur la ville de Strasbourg*, 1817, t. I, p. 301.) Ses belles pièces doivent prochainement recevoir les collections artistiques de la ville et Halem a raison de les nommer *schoen;* leurs tons blancs et or mat se sont merveilleusement conservés jusqu'à ce jour.

Nous sommes également allés au théâtre. Il y a un an et demi Strasbourg avait un spectacle allemand et un spectacle français. Mais une ville d'environ cinquante mille habitants ne peut entretenir deux spectacles à la fois. Le théâtre allemand, étant le moins favorisé, dut se retirer. Comment, en effet, le directeur pouvait-il supporter — et tel était son engagement — de livrer une partie de son faible gain au directeur français ? Bien qu'il soit seul maintenant, bien qu'il dirige aussi la troupe de Nancy, bien qu'il ait fait récemment à Francfort une tournée fructueuse, M. Emmery peut à peine subsister (1).

La salle de spectacle est assez spacieuse, mais elle n'a même pas un peu d'élégance dans la structure. C'était un dimanche et il y avait assez de monde. Les acteurs ne jouèrent pas mal les deux pièces de Florian, la comédie du *Bon Père* et l'opéra de *Sargines* (2), avec musique de Dalayrac. La naïveté de Florian perce à travers ces deux ouvrages qui ont parfois trop de platitude et de diffusion. Je m'étonnai de trouver encore dans le *Bon Père* un père à l'Italienne sous le masque de Pantalon. Un auteur qui, dans une pièce, désigne le bouffon par un masque, n'agit guère plus raisonnablement qu'un peintre qui écrirait au-dessus d'un lièvre qu'il a peint : ceci est un lièvre (3). Lorsqu'on annonça une nouvelle pièce, le parterre et les galeries demandèrent le *Brutus* à haute voix, selon la coutume de Paris, et de fait, tous les journaux sont pleins de l'effet que *Brutus* a produit sur le public de la capitale. Le Pantalon s'avança, et fit de plaisante manière la remarque qu'en ouvrant la pièce

(1) On trouvera la confirmation de ces détails dans le livre de H. Ludwig, *Strassburg vor hundert Jahren*, 1888, p. 156-157 : la troupe allemande devait donner à la troupe française le sixième de ses recettes quotidiennes.

(2) *Sargines ou l'Elève de l'amour*, comédie lyrique en quatre actes, en prose et en ariettes, paroles de Monvel, musique de Dalayrac.

(3) Dans la comédie du *Bon Père ou la Suite du Bon Ménage*, Florian qui avait présenté Arlequin comme amant dans *les Deux Billets* et comme époux dans *le Bon Ménage*, le présente comme père : l'intrigue est simple : après quelque résistance, Arlequin donne sa fille Nisida à Cléante, capitaine de cavalerie, qui s'est introduit chez lui comme secrétaire, dès qu'il reconnaît dans Cléante le fils du comte de Valcour, son bienfaiteur. La pièce, déjà jouée sur divers théâtres et d'ailleurs imprimée, parut le 1er février 1790 sur le Théâtre Italien ; elle fut goûtée ; mais on trouva que Florian l'avait « plutôt écrite avec son cœur qu'avec son esprit ». Cf. la *Corresp. litt.*, XV, p. 592-593 ; le *Journal de Paris* du 2 février qui trouve qu'il faudrait supprimer quelques détails pour accélérer l'action ; le *Mercure de France* du 13 février.

de Voltaire, il avait trouvé qu'un sénat de dix-sept personnes pour le moins était assis sur la scène, que sa garde-robe n'était pas assez riche de toges pour habiller dix-sept sénateurs, qu'il n'avait pas assez d'argent dans sa caisse pour monter une pièce à grand frais, mais qu'il serait tout prêt à satisfaire le public si on lui permettait de jouer *Brutus* sans le costume antique ou si l'on voulait réunir une somme de quarante louis d'or pour vêtir l'auguste sénat. Le public rit, mais après une pause, et bien qu'un magistrat eût de sa loge donné raison à Pantalon, il redemanda *Brutus ;* le directeur dut céder et promettre de donner la pièce dans huit ou quinze jours (1).

Plus encore que le théâtre, mon entrée à la Société des amis de la Constitution — d'ailleurs affiliée aux Jacobins — me rappela que je n'étais pas à Paris. La Société se rassemble une fois la semaine (2) dans une salle spacieuse mais très mal éclairée. Chacun peut entrer, même sans billet. La salle regorgeait de monde; il y avait surtout des soldats ; ils écoutaient avec attention deux lecteurs qui alternaient entre eux. La Société avait témoigné sa sympathie à Charles Lameth blessé. La réponse de Lameth dont on fit lecture, fut très applaudie (3). On esquissa à cette occasion la vie des deux frères, et j'ai retenu les traits suivants : « Leur famille est une des premières du royaume. Mais leur fortune n'était pas considérable. On trouve dans le fameux *Livre rouge* que la cour a avancé de l'argent pour leur éducation (4). Charles Lameth alla servir en Amérique et en ra-

(1) « Il faut, avait dit la *Chronique de Paris* du 19 novembre, que *Brutus* soit représenté dans les provinces, que ce spectacle soit regardé comme une des fêtes de la Liberté jusqu'à ce que nous ayons des pièces vraiment nationales. »

(2) L'auteur a tort de dire que la Société ne se réunissait qu'une fois, et la séance à laquelle il a assisté, était une séance de lecture française, organisée surtout en faveur des militaires de la garnison. Cf. Heitz, *Les Sociétés politiques de Strasbourg*, 1863, p. 49 et suiv.

(3) On sait que Charles Lameth avait été blessé dans un duel à l'épée par le duc de Castries. A une séance de lecture, les auditeurs strasbourgeois, parmi lesquels 500 à 600 soldats, demandèrent que la Société écrivît en leur nom à Lameth pour lui annoncer qu'ils prenaient une part cordiale à son malheur et le prier de ne plus exposer sa vie dans un duel. Cette lettre fut rédigée le 22 novembre. La réponse de Lameth fut lue le 7 décembre à la Société et le 8 dans la séance de lecture publique à laquelle assistait Halem. (Heitz, *Les Soc. polit.*, p. 66 et 69.)

(4) Dans la séance de l'Assemblée du 14 février 1791, Charles Lameth prit

mena une Américaine qu'il avait épousée. Il en rapportait aussi des principes de liberté. La faveur de la cour le fit aussitôt colonel; mais il savait qu'il devait ce grade à la faveur de la cour, non à ses propres mérites, et ce sentiment l'affermit dans sa haine américaine des despotes. A l'assemblée des États Généraux les deux frères prirent sur-le-champ parti, et depuis lors, leur conduite n'a jamais été équivoque. Ils restent les idoles du peuple dont ils sont les avocats et les médiateurs. »

On lut ensuite toute sorte d'extraits de l'histoire du passé, en les appliquant à la Révolution. On lut aussi les derniers décrets de l'Assemblée Nationale sur la Constitution militaire et le serment civique des ecclésiastiques. Enfin, suprême ressource ! on lut des brochures du jour. C'étaient des satires contre la noblesse et le clergé. L'adversaire de la noblesse prouvait que lors même qu'un homme serait anobli par les vertus paternelles, ses vices devraient du moins lui faire perdre ses privilèges. Il partait de là pour passer en revue toutes les familles nobles de la France et montrer, par exemple, comment la vieille noblesse des Rohan et des Breteuil aurait dû s'éteindre depuis longtemps à cause des mauvaises actions de leurs descendants. Puis les γαστέρες ἀργοὶ, les moines entrèrent en danse à leur tour, et un numéro du *Père Duchesne* où foisonnaient les *bougres* et les f....., amusa la galerie : les moines étaient comparés aux punaises qui nous piquent et s'engraissent de notre sueur et notre sang; mais ces deux sortes de vermines, ajoutait le *Père Duchesne*, sont également faciles à écraser.

Schöpflin a, comme on sait, donné à la ville sa bibliothèque et sa collection d'antiquités. La collection comprend surtout des pièces trouvées dans cette contrée du Rhin : des vases, des dieux en bronze parmi lesquels se distingue surtout un Jupiter. Nous vîmes aussi le document original qui tomba par hasard dans les mains de Schöpflin lors du démeublement d'un vieil édifice; il en tira ses *Vindiciæ typographicæ* qui sauvent la gloire de Gutenberg (1).

l'engagement solennel de rendre à la Nation les 60,000 livres que sa mère, fille et sœur de généraux qui avaient honorablement servi l'État, avait reçu du roi pour l'éducation d'une famille nombreuse et peu fortunée.

(1) Lorsqu'on déménagea les archives du Pfennigthurm qui menaçait

Nous nous rendîmes enfin à l'église Saint-Thomas pour voir le tombeau du maréchal de Saxe. Ce chef-d'œuvre de Pigalle a été assez souvent décrit, souvent loué, souvent blâmé. Je ne me souviens d'aucun de ces jugements. Mais ce que je sais bien, c'est que le monument de Turenne à Saint-Denis a fait sur moi une plus grande impression. Turenne tomba atteint par un boulet ennemi à la tête de son armée, et c'était faire une œuvre caractéristique que de le représenter tombant dans les bras de l'Immortalité. Mais le maréchal de Saxe est mort dans son lit, et il y avait moins de raisons pour le représenter comme un sage qui, le corps sain et couvert d'une armure, descend dans un cercueil. Peut-être aussi le maréchal n'est-il pas assez grand; peut-être est-ce un défaut qu'en descendant dans la tombe, il doive marcher sur le couvercle du cercueil qui s'ouvre devant lui; peut-être le plaisir du spectateur est-il gâté par le mélange de l'ancienne et de la nouvelle mythologie; peut-être la foule des figures distrait-elle l'attention. Faut-il toutefois chicaner, lorsqu'il y a tant de choses à admirer dans l'exécution? La fière résignation, la conscience d'une noble vie, tout cela est merveilleusement exprimé sur la face du mourant. La tristesse inquiète de la femme qui personnifie la France forme un contraste touchant avec la tristesse grave qui couvre comme d'un nuage la tête penchée d'Hercule, et la draperie qui enveloppe le squelette de la Mort, est d'un art achevé (1).

ruine, Schœpflin les parcourut et y trouva, parmi les protocoles du Sénat, les actes d'un procès que Gutenberg avait eu à soutenir; il y était question d'un art secret, évidemment l'imprimerie. » La preuve était décisive, et Schœpflin sut fort bien la mettre en lumière dans les *Vindiciæ typographicæ* qu'il publia en 1760 et qui forment peut-être l'un des livres les plus éminents dus à sa plume. En quelle ville l'imprimerie avait-elle été inventée? C'était un procès pendant; Schœpflin le plaida, pièces en main, et il gagna pour Strasbourg ». (Ch. Pfister, *Jean Daniel Schœpflin*, « Annales de l'Est », 1888, p. 199.)

(1) Cf. sur l'œuvre de Pigalle la plaquette de Dandré Bardon, *Description historique et pittoresque du mausolée de Maurice, comte de Saxe* (1777), les premières lignes de l'*Éloge* de Thomas, les *Mém. secrets*, V, p. 165-168, *La vie et les œuvres de J.-B. Pigalle*, par Tarbé, p. 178-190, la louange du « jeune didachophile » dans les *Curiosités* de Stoeber, p. 186, celle de Von Vizine, p. 5, de Sherlock (*Nouv. lettres d'un voyageur anglais*, p. 110), et en revanche, dans ces mêmes *Curiosités*, p. 259 et 331, les critiques de Seume et de Lefèvre dans la *Corresp lit.*, de Grimm, III, p. 298-300 celles de Diderot (cf. également X, p. 380), dans les *Mélanges de littérature*, 1803, III, p. 295-302, celles de

Chacun a honoré le grand Allemand à sa façon. On connaît l'inscription latine du monument ainsi que les mots de Schöpflin qui ne s'y trouvent pas (1). Mais l'orgueil national règne surtout dans cette ligne de Voltaire : « Ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous (2). » Le maréchal était si grand qu'on aurait pu le prendre pour un Français de naissance! Mais qui ne pardonnerait *maintenant* au Français son orgueil national? Adieu, Gaule! Tu m'es devenue chère! Mais il me faut suivre l'appel de ma patrie, et demain je sacrifie au Rhin ma cocarde nationale.

Suard. Rod. Reuss dit très bien *(Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg*, 1883, p. 57), que ce catafalque est « massif et fastueux ».

(1) Cf. dans Hermann *Notices hist. sur Strasbourg*, II, p. 394, l'inscription latine du tombeau de Maurice et celle d'ailleurs trop longue et peu remarquable, qu'avait composée Schöpflin : *(Ad Fontenoam Rocoam Laffeldam — Praeliator triumphans — Ad Rhenum et Lisam — Sine praelio Victor — Praga, Egra, Bruxella, — trajecto ad Mosam expugnatis — Poliorcetes — imperio et libr. de re bell. scriptis — Cæsar — militum amore — Turennius).*

(2) *Poème de Fontenoy*, vers 24 (Voltaire voit les combattants que conduit Louis XV) :

C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son âme fugitive
Et qui demande à Mars dont il a la valeur
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur !

Piron, félicitant Maurice de la victoire de Rocoux, lui écrivait de même : « Vous croyez-vous un étranger parmi nous? Le roi a-t-il un meilleur Français que vous dans son armée? »

CONCLUSION

VUE D'ENSEMBLE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Que sont toutes les scènes que l'histoire des nations nous a montrées jusqu'ici, comparées au spectacle que la Gaule nous offre maintenant? Cent batailles, victoires et alliances n'ont rien changé pour le genre humain ; qu'importe, en effet, à l'humanité qu'un bout de terrain paie ses impôts sous les auspices de l'aigle à une tête ou de l'aigle à deux têtes? Selon les principes du *statu quo*, aujourd'hui cher à tous les cabinets, ces déplacements des frontières ne peuvent plus même résulter des guerres les plus sanglantes.

Combien plus intéressant pour l'ami de l'humanité sera donc le spectacle d'un peuple qui cherche à augmenter son bien-être intérieur par la législation!

L'historien s'arrêtait déjà, non sans complaisance, aux efforts de quelques hommes, comme Moïse, Charondas, Lycurgue, Solon, Numa; puis il tournait des abîmes de siècles; il voyait la Constitution anglaise, de la Grande Charte jusqu'à la Déclaration des droits, acquérir comme par un heureux hasard une certaine consistance; et il attendait le moment où une nation se réunirait formellement au moyen des représentants élus par elle-même, mettrait à profit son expérience passée et ses connaissances acquises, fonderait un système de gouvernement grâce auquel elle pourrait jouir de la plus grande somme de bonheur.

Ce spectacle unique nous était réservé, à nous qui vivons dans la dernière moitié du XVIIIe siècle. Nous avons vu préparer la pièce: nous la voyons exécuter.

Une seule inquiétude pouvait troubler le philosophe dans sa joie : le peuple qui, convoqué par son chef, allait faire ce grand pas, était-il suffisamment préparé? L'histoire n'enseignait-elle pas que l'effervescence soudaine du patriotisme ne donna jamais une liberté durable à des peuples sans culture?

Cette inquiétude n'a pu troubler le philosophe qu'un seul instant. Nul ne doutait que la nation française était la plus vive de la terre, la plus accessible à toutes les impressions, la plus civilisée, et que chez elle circulait la plus grande masse de connaissances diverses. Il ne s'agissait, pour voir fleurir sur ce sol la véritable liberté politique et morale, que de diriger vers des objets plus sérieux un esprit occupé aux raffinements du luxe et de permettre à une juste sensibilité sa pleine expansion.

Mais comment cela était-il possible tant que durait l'oppression exercée par le gouvernement? La philosophie avait depuis plusieurs années levé le voile de la vérité. Elle s'écriait avec Voltaire que celui qui n'osait fixement regarder les deux pôles de la vie humaine, la religion et le gouvernement, n'était qu'un lâche (1). Tous les Français ouvrirent de grands yeux. Tous lurent l'histoire et trouvèrent avec Montesquieu que la triple couronne de César ressemblait à la couronne de lauriers qui ne couvrait que sa tête chauve (2); ils dirent ce que le dauphin défunt disait à son professeur : « Père Corbin, dans tous ces rois, je n'en vois aucun de bon » (3); ils virent que la nation n'avait aucun garant constitutionnel de sa liberté et de sa propriété.

Beaucoup s'exprimèrent là-dessus à haute voix. Ils

(1) Voir les *Dialogues et entretiens philosophiques* de Voltaire, XXI, l'*A B C ou Dialogues entre A, B, C, dixième entretien, sur la religion.*

(2) Halem cite ici une lettre de Montesquieu au Père Cerati (Londres, 1er mars 1730) : « Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettait César, pour empêcher qu'on ne vît qu'il était chauve. »

(3) Tiré évidemment par Halem du chapitre V (*Des Rois*) de la *France libre* de Camille Desmoulins, p. 52 : « Comment pourrais-je mieux terminer ce chapitre que par ces mots touchants qu'adressait à son instituteur, après la lecture de l'Histoire de France, le dauphin que nous venons de perdre : Père Corbin, dans tous ces rois, je n'en vois aucun de bon. » Le Père Corbin était prêtre de la Doctrine chrétienne et supérieur du Collège royal de la Flèche; il avait publié en 1787, à Angers, un *Traité d'éducation civile, morale et religieuse* à l'usage des élèves du Collège; le duc d'Harcourt qui avait lu ce livre, proposa le P. Corbin au choix du roi (*Mém. secrets*, XXXIV, p. 365, 3 avril 1787).

prêchaient dans le désert. On s'écoutait mutuellement, mais le trône était tellement entouré qu'on ne pouvait s'ouvrir un chemin pour arriver jusqu'à lui, et la foule qui l'environnait, s'épaississait d'autant plus que les classes privilégiées voyaient le danger s'approcher. Le pays ressemblait, selon l'expression de l'abbé Sieyès, à une grande antichambre où les grands jouaient décidément au maître et sacrifiaient tout au bonheur de plaire à leur roi (1). C'est ainsi que le gouvernement tomba peu à peu dans une fatale inertie ; ainsi que peu à peu se dénouèrent les liens des vertus sociales. Déjà, au temps de Louis XIV, le surintendant des finances Emery pouvait dire que la bonne foi n'est que pour les marchands et que ceux qui l'invoquaient dans les affaires royales, méritaient châtiment (2). Déjà Louis XIV lui-même pouvait assurer naïvement que la forme du gouvernement de Turquie et de Perse lui paraissait la meilleure du monde (3).

La France ne comptait que deux sortes d'hommes, les oppresseurs et les opprimés. La noblesse, ce pouvoir intermédiaire entre le monarque et le peuple, la noblesse pour qui l'on rêve le rôle de protecteur du peuple, s'était plutôt jointe aux oppresseurs. Un de ses membres, M. d'Antraigues, a déclaré sincèrement au début de la Révolution que la noblesse héréditaire était le plus épouvantable fléau dont le ciel, dans sa colère, put frapper une nation libre (4).

(1) « Cette partie de la nation en est venue à former comme une grande antichambre où, sans cesse occupée de ce que disent ou font ses maîtres, elle est toujours prête à tout sacrifier aux fruits qu'elle se promet du bonheur de plaire. » *(Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* Ed. Champion, p. 38.)

(2) Ce mot de Michel Particelli, seigneur d'Emery, est cité par le cardinal de Retz (*Mémoires*, éd. Feillet, 1870, I. p. 291) : « La foi n'était que pour les marchands, et les maîtres des requêtes qui l'alléguaient pour raison dans les affaires qui regardaient les rois, méritaient d'être punis ».

(3) Halem a mis ce mot en dialogue sous le titre « La meilleure Constitution ». *(Töne der Zeit*, p. 124) : Le roi : « Quoi qu'on dise, la Constitution des Turcs me semble la meilleure ». — Le maréchal d'Estrées : « Sire, on a, depuis que vous régnez, étranglé trois sultans ». Cf. *Lettres persanes* XXXVII : « On lui a souvent entendu dire (à Louis XIV) que, de tous les gouvernements du monde, celui des Turcs lui plairait le mieux ».

(4) Voir le livre de d'Antraigues, *Mémoire sur les Etats généraux, leurs droits et la manière de les convoquer*, 1788, p. 61, et L. Pingaud, *Le comte d'Antraigues*, 1894, 2e éd. p. 31. Cette phrase de d'Antraigues était devenue célèbre ; Camille Desmoulins la cite dans sa *France libre*, p. 27, en ajoutant que toute la nation a pris acte de cet aveu et que les nobles eux-mêmes ont porté leur arrêt.

Cet insupportable despotisme devait donc disparaître avant que l'énergie des esprits, si fortement tendue, pût leur être de quelque profit. Le manque d'argent décida la cour et ouvrit un chemin *légal* jusqu'au trône. « O mon cher Calonne, ô le bienheureux déficit! », s'écrie Desmoulins (1).

Mais les notables de Calonne ne devaient être que des têtes de plâtre qui, par signes, approuveraient la cour, et ce fut aussi sous ce symbole qu'on les vendit sur le Pont-Neuf (2). D'ailleurs, Brienne n'avait-il pas pour principe qu'un roi de France ne peut trouver dans les représentants des trois ordres qu'un *Conseil plus étendu*, et qu'il est toujours l'*arbitre suprême* de leurs représentations et de leurs doléances?

Alors parut Necker. Alors parut le livre de l'abbé Sieyès: *Qu'est-ce que le tiers état?* qui, avec son *Essai sur les privilèges* (3), a été pour la Révolution ce que les *loci communes* de Melanchton furent autrefois pour la Réforme (4).

Le peuple apprit à connaître ses droits qui sont semés dans le sol de chaque pays, et les diverses instructions données aux députés montrent combien il les connaissait. Juste égalité des droits et sûreté contre tout arbitraire, tel était l'esprit général des cahiers. C'est dans cet esprit que

Dulaure la cite également dans son *Histoire critique de la noblesse* et la *Chronique de Paris* du 31 août 1790 remarque à ce propos qu' « on est forcé de conclure avec d'Antraigues que la noblesse héréditaire est le plus cruel fléau qui ait jamais affligé l'humanité »; Mirabeau la rappelle aussi dans ses *Lettres à ses commettants* (VI, p. 13, et VIII, p. 14-15), en ajoutant qu'elle a dû échapper à d'Antraigues dans un moment d'humeur, car d'Antraigues n'est plus du tout « celui qui s'est fortement élevé contre les restes de la féodalité ».

(1) Citation tirée de la *France libre*, p. 8 : « En France, le déficit aura rétabli la liberté. Tout le monde sera devenu citoyen, parce que tout le monde aura été contribuable. O bienheureux déficit! O mon cher Calonne! »

(2) Voir cette anecdote dans les *Mém. secrets* (XXXIV, p. 95, 28 janvier 1787). Une femme qui vendait aux enfants des pagodes en faïence à tête branlante, se plaignait de ne pas trouver d'acheteurs; un passant lui donne un écu de six livres et lui dit : « Bonne femme, criez *notables à vendre*, et vous verrez le monde accourir ». Elle suit ce conseil et chacun s'empresse, jusqu'à ce que survienne un exempt.

(3) L'*Essai sur les privilèges* parut en 1788 et *Qu'est-ce que le Tiers Etat?* en 1789. Cf. l'édition critique de ces deux écrits, avec introduction, par Edme Champion, 1888, XV, et 93 p.

(4) Halem cite ici en note « Planck, *Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs*, II, 81, et il ajoute : « Un critique allemand qualifie ainsi l'ouvrage de Sieyès : *misérable, superficiel, mal écrit*, et il le prouve ..... dès les premières lignes. A cela, il est vrai, on n'a rien à répondre. Le pauvre Sieyès! ».

les représentants du peuple devaient faire une constitution. Naturellement et du reste selon l'usage anglais, ils n'avaient pas besoin, à chacune de leurs démarches, de demander une instruction particulière à leurs commettants. Ceux-ci avaient confiance dans la personne de leurs députés, et ils n'auraient eu simplement qu'à envoyer les cahiers, s'ils n'avaient tenu qu'à l'exécution de ce que ces cahiers contenaient.

Mais, dira-t-on, un complet bouleversement était-il nécessaire ? *Spartam nactus es, hanc exorna !* Était-il indispensable de porter atteinte à des droits qui existaient déjà depuis de longues années ?

Il faut, répondrai-je à cette objection, prendre les circonstances comme elles étaient ; une nation extrêmement endettée et qui ne voulait pas entendre le mot odieux de banqueroute ; une monarchie sans constitution légale ! Rien n'empêchait de faire complètement cette constitution selon l'esprit actuel de la nation et de peser avec soin, de proportionner les uns aux autres les droits du citoyen et ceux du prince. On s'efforçait justement de trouver quelque chose de plus parfait que ce que le monde avait encore vu. L'esprit de Burke planait sur l'assemblée : « Il viendra un temps, avait dit autrefois l'orateur anglais, où les hommes ne souffriront rien de mauvais, parce que leurs ancêtres ont souffert pis ; il viendra un temps où la tête chenue de l'abus invétéré n'aura plus ni respect ni protection » (1). Mais auparavant il était nécessaire de sauver le vaisseau de l'État si lourdement chargé et engagé sur un écueil. Il ne suffisait pas de fuir de l'avant à l'arrière. Il fallait vider le navire. Le « tocsin de la nécessité » retentit donc, et ceux qui possédaient le plus perdirent naturellement le plus. Il ne pouvait y avoir, dans cette crise, de distinction des ordres. On unit ses forces pour suivre celui qui savait donner le meilleur conseil, et l'on ne considérait pas si l'avis venait d'un noble ou d'un bourgeois.

(1) L'auteur cite ici un discours de Burke, *Speech of Edm. Burke on presenting a plan for the econ. reform of the civil and other establishments*, p. 10, et il ajoute : « Maintenant, au bout de dix années, Burke pense que le moment n'est pas encore venu en France. Le temps nous apprendra s'il a raison, ou si, par crainte que cet esprit ne puisse nuire aujourd'hui à sa patrie, il a représenté les choses sous un autre jour. »

La majorité de l'Assemblée nationale trouva ce principe également utile pour l'avenir. Elle abolit la noblesse si justement caractérisée par d'Antraigues. La minorité protesta, comme Calonne, contre ce « délire de nivellement » (1). La majorité répondit avec Mirabeau : « N'allez pas croire que nous adoptons la belle chimère de l'égalité parfaite entre les hommes ; mais nous pensons que c'est bien assez de l'inégalité de la nature et des choses, sans y joindre une inégalité de convention » (2). Le même esprit inspira ce beau moment de la législation où l'on cria : « Ne soyons plus Béarnais, Provençaux, Bretons, Dauphinois ; soyons Français ! » Le même esprit... Mais vais-je écrire l'*Esprit des lois* de l'Assemblée nationale ?

Mettre la loi au-dessus de l'homme, tel fut de tout temps le grand problème que Rousseau place dans la même catégorie que la quadrature du cercle. Comment peut-on croire que le corps législatif français le résoudrait entièrement ? Comment peut-on croire que la jeune liberté française surgirait toute armée comme Minerve sortant de la tête de Jupiter ? Solon se résignait à reconnaître qu'il avait donné, non de bonnes lois, mais les meilleures qui fussent possibles dans les circonstances. Ce fut Lycurgue, ce me semble, qui essaya d'abord ses lois une année durant et qui décida ensuite, après cette expérience, s'il fallait les conserver et les mettre en vigueur.

La plus rejetable, ou plutôt la plus impuissante de toutes les dispositions de l'Assemblée nationale, c'est l'immutabilité de ces mêmes dispositions qu'elle a établie. Dracon, lui aussi, avait attribué à ses lois cette invariable fixité, et elles ne durèrent pas cinquante ans. L'Assemblée

(1) Le mot est de Calonne. *De l'état de la France présent et à venir*, 1790, p. 417.

(2) Citation empruntée aux *Lettres* de Mirabeau à ses commettants, 7e lettre, page 5, seconde lettre à M. l'évêque duc de Langres — sauf que *je* est remplacé par *nous*. « Il est naturel, remarque Halem en note, que les ci-devant aient jeté les hauts cris lorsque l'assemblée abolissait la noblesse et détruisait ses antiques privilèges. Mais la question : si un homme qui n'est pas noble, peut avoir le coup d'œil, la vue d'ensemble nécessaire à l'administration des grandes affaires de l'État, cette question ne pouvait être sérieusement débattue que par des Allemands. Voir les longues dissertations de la *Berlinische Monatsschrift* et les notes révoltantes qui accompagnent dans ce recueil la « Lettre du Français ».

nationale n'a pas fait, il est vrai, de lois draconiennes ; mais, tourmentée par les factions et par les intérêts les plus divers (1), comment pourrait-elle garder toujours un juste milieu, comment pourrait-elle être infaillible? Les législateurs de l'avenir devront, guidés par l'expérience, modifier, changer bien des choses.

Sûrement, bien des choses auraient été améliorées et bien des extrêmes, évités ; sûrement, les passions auraient été moins en jeu, et le roi ne serait pas resté comme isolé dans la nation, si les représentants de la nation n'avaient pas été troublés par la cour dans la liberté de leurs délibérations. Le lit de justice du 23 juin 1789, l'approche des troupes (2), le renvoi de Necker témoignaient, sinon de la mauvaise volonté du roi, du moins de sa faiblesse et prouvaient qu'il se laissait conduire par des ministres qui n'étaient pas patriotes. Évidemment de pareilles démarches ne pouvaient affermir la confiance de la nation en son chef. « Quand un roi citoyen, dit Lally-Tollendal, nous donnait la liberté, quand nous n'avions qu'à la recevoir, pourquoi donc voulions-nous la conquérir, comme s'il fallait l'arracher à un tyran? » Mais, après tous les événements qu'on connaît, ce bienveillant *civisme* du roi était bien douteux.

L'opinion publique suffisamment préparée et fixée s'élève alors dans son énergie; la Bastille tombe; etc. Quel homme, même parmi ceux qui ne pensent qu'à demi, ne s'attriste des excès que la populace soulevée par le peuple irrité, a commis depuis? Mais qui donc a provoqué par

(1) « Tourmentée, dit Halem en note, par la fureur des démagogues qui la harcèlent sans cesse, par la rage de l'aristocratie expirante et par l'inepte philosophisme d'une démocratie enthousiaste qui ne sait où elle doit s'arrêter».

(2) Halem cite ici dans une note ces mots de l'adresse de Mirabeau au roi : « Des soldats français, approchés du centre des discussions, participant aux passions comme aux intérêts du peuple, peuvent oublier qu'un engagement les a faits soldats pour se souvenir que la nature les a fait hommes. » (Cf. la séance du 9 juillet dans le *Moniteur* du 8 au 10 juillet et la XVIIIe lettre de Mirabeau à ses commettants, p. 23.) Halem ajoute qu'un écrivain allemand, hostile à la Révolution, Girtanner, a reproduit ce passage de Mirabeau en l'appréciant ainsi : « Belles paroles qui n'ont pas de sens ! Grand Frédéric ! comme tu aurais souri de cette tirade ! » « Je ne le crois pas, réplique Halem, et il y aurait beaucoup à dire sur le livre de Girtanner ; *non sibi consul*, voilà ce que j'en pense ; il est vrai que le modeste auteur destine son œuvre à la postérité ; je lui rappellerai ce mot de Voltaire sur l'ode d'un poète à *la postérité* : « cette lettre n'ira pas à son adresse. »

des tergiversations cette force populaire? Si le mot de Montesquieu est vrai, qu'il « y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile sur la liberté, comme on cache les statues des dieux (1) », la journée du 14 juillet 1789 peut revendiquer ce voile.

Si les représentants de la nation ont fait quelque bien, et si les législateurs de l'avenir font aussi quelque bien, ne devons-nous pas avouer, pour être justes, que le soulèvement populaire du 13 au 15 juillet 1789 et l'armement des citoyens qui s'ensuivit, ont assuré leurs démarches (2)? Ne doit-on pas avouer qu'il y avait beaucoup de sens dans ce cri que le peuple poussait à travers les rues : « On ne veut que mettre des emplâtres sur la plaie ; non, il faut la percer? »

Sans doute, on devait alors enlever le voile qu'on avait jeté sur la déesse de la liberté, se prosterner à ses pieds, et rendre hommage au code qu'elle tient dans sa main. Mais les Français étaient des hommes, des hommes passionnés, comme nous tous; ils n'avaient encore bu que *par besoin* à la coupe de la liberté; ils *s'enivrèrent* alors et dansèrent autour de l'autel de la déesse, comme les prêtres de Baal.

Il s'écoulera quelque temps avant que le peuple revienne entièrement de son vertige et se soumette derechef à l'ordre civil. Mais sûrement et bientôt renaîtra la paix, lorsqu'auront peu à peu disparu des craintes qui ne sont que trop justifiées par les incidents passés, lorsqu'on ne redoutera plus les empiètements et usurpations d'en haut.

La cour a maintenant, je pense, la conviction que l'esprit de la Révolution est éternel, comme le sol même où, sous les douces influences du soleil de la philosophie, a germé la semence de la liberté. Pour se pénétrer de l'idée qu'un retour à l'esclavage est impossible, on n'a pas besoin d'avoir séjourné en France aussi longtemps que nous.

(1) *Esprit des lois*, livre XII, chap. XIX.

(2) Ici, en note, nouvelle citation de Hallam ; il la tire de la *Dunciade* de Pope (II, 363).

So clouds, replenished from some bog below,
Mount in dark volumes and descend in snow,

et la traduit en un distique allemand : « Ainsi montent du verdâtre marais les vapeurs fétides; mais dans l'air elles se changent en neige et retombent par flocons. »

« Les fleuves, disent les Français, remonteraient plutôt vers leurs sources que l'esprit national vers la patience de l'esclavage, et si nos tyrans voulaient reparaître, ils seraient reçus par nous entre la mort et la liberté ». Et ce n'est pas là de la poésie ; c'est le véritable sentiment national. Un peuple, écrit Stolberg dans son *Timoléon*, « un peuple qui a déjà goûté le bonheur de la douce liberté, ressemble au lion qui a goûté du sang ; regarde, il ouvre la gueule pour te dévorer (1) ».

La nation veut être libre, et elle le sera. Cette liberté ne dépend plus de circonstances fortuites, de la vie de quelques démagogues. Les Mirabeau, les Barnave peuvent mourir, et l'Assemblée nationale peut se dissoudre ; la même force qui les suscita, éveillera de nouveaux défenseurs de la liberté. Les 83 départements, les 800 districts, les tribunaux récemment créés, la garde nationale, le décret sur la durée permanente du corps législatif, ce peuple qui a changé ses chaînes contre des armes et qui est devenu maître des fruits de son industrie, la vente des biens nationaux, le cours des assignats, les journaux patriotiques, les clubs au loin répandus, tout cela garantit la nouvelle constitution. Les principes de cette constitution sont gravés en traits ineffaçables dans le cœur de chaque citoyen ; aussi sont-ils immuables : la liberté française n'est pas une liberté de papier (2). Les ennemis de la Révolution ont compté sur les suites de la constitution civile du clergé, du serment refusé, de l'excommunication papale qui peut-être en résulterait. Mais à coup sûr ils se mécomptent, comme le pape, lui aussi, se mécomptera ; — suivant un bon proverbe italien, le pontife voit-il la vérité, sinon lorsqu'il lit l'Évangile ? Naturellement, les dévôts mécontents ne manqueront pas ; mais, en son ensemble, le peuple sait très bien distinguer la religion du papisme. J'en ai vu moi-

(1) Cf. Le *Timoléon* de Frédéric Stolberg, l'ami de Halem (Stolberg, *Gesammelte Werke*, 1821, V^e^ vol., p. 32, acte III, mots d'Orthagoras à Timophane, tyran de Corinthe et frère de Timoléon).

(2) Notre voyageur cite ici dans une note l'ouvrage d'un de ses amis, Ungern-Sternberg, *Blick auf die moralische und politische Welt*, 1785, p. 191 et suivantes : ce petit livre, dit-il, est peu connu en Allemagne, mais il contient des idées que la législation française, dans ses progrès, nous ramène, comme de vieux amis.

même plusieurs exemples dans la classe moyenne. Je me souviens qu'un concierge qui nous promenait dans un château et nous savait protestants, disait avec un soupir: « Vous êtes bien heureux; notre religion, à nous, n'a pas le sens commun ».

Paraître, et non pas *être*, tel a été jusqu'ici l'esprit des Français. Ils avaient des façons polies qu'on nommait le savoir-vivre, et qui n'étaient en réalité que des façons serviles. Leur civilisation, pour employer une belle et frappante expression de Tacite, n'était qu'une partie de leur servitude : *idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum pars servitutis esset* (1). Ils passent maintenant du « paraître » à l' « être », et il n'y a que des esclaves pour nier le gain qu'y fait la France.

Mais le reste du monde gagnera-t-il à la Révolution française? On objectera ce que dit contre la Réformation luthérienne l'historien allemand Schmidt (2); il pense que la Réformation même a retardé pour longtemps le progrès des réformes religieuses parmi les catholiques. Et de même, ne pourrait-on dire qu'à la fin du XVIIIe siècle les princes étaient en voie de s'approprier des principes de douceur et de clémence, d'honorer les droits de l'homme, d'accorder la liberté des cultes et celle de la presse, de se sentir appelés à faire le bonheur d'un peuple pensant? Les événements de France n'exciteront-ils pas leur attention? Et par crainte de voir leurs privilèges amoindris et leurs états livrés à l'anarchie, ne croiront-ils pas qu'il est de leur devoir de tendre et de serrer les rênes trop lâches du gouvernement, de restreindre la tolérance et la publicité? Mais non, ils n'iront pas jusque-là. Leur cœur le leur défend, et, s'ils n'écoutent pas leur cœur, ils écouteront du moins la prudence. Les édits n'empêchent pas du tout la marche progressive de la raison dans les choses de la religion et de l'état. Ce qu'on ne peut publier en un endroit, s'imprime

(1) Tacite, *Agricola*, XXI (Il s'agit dans ce passage des Bretons qu'Agricola s'efforce de rendre Romains, et « ces hommes sans expérience, dit l'historien, appelaient civilisation ce qui était une partie de leur servitude. » Rousseau cite également ce passage de Tacite dans le *Contrat social* (livre III, ch. IX, note) pour montrer le funeste effet de la culture des lettres et des arts.

(2) Halem cite ici en note *Neue Gesch.* I, p. 293 : il s'agit sans doute de la *Neuere Geschichte der Deutschen* de Michel-Ignace Schmidt.

à quelques lieues de là, et ce que la presse ne dit pas, se dit tout haut et d'autant plus haut dans les mémoires et les cercles. L'opinion publique ne souffre ni bornes ni barrières, et le prince n'est heureux et ne rend son peuple heureux que s'il est dans ses actes l'organe de l'opinion. Alors, et seulement alors, chacun se paraît libre ; chacun croit avoir part à l'administration de l'état, et les bons citoyens n'envieront pas à la France une constitution obtenue par le sang et de violentes secousses. Pourtant, ils la béniront, cette Révolution, et ils lui souhaiteront stabilité et durée: n'est-ce pas comme un miroir des peuples et des princes exposé au milieu de l'Europe ?

Pour nous, Allemands, nous sommes cosmopolites plus qu'aucune autre nation. Nous n'avons guère, au sens politique, de patrie allemande. Comme l'a très bien dit Möser, pas un Curtius ne se jetterait dans le gouffre pour sauver le système de l'Empire germanique (1). Et cependant, en ce qui concerne la sûreté de nos personnes et de nos biens, nous pouvons affirmer que nous sommes assez libres. Sans doute, le prestige de l'autorité impériale et les tribunaux de l'Empire n'effraient que le petit despote — les grands despotes cherchent précisément leur grandeur dans le mépris qu'ils professent pour l'Empereur et l'Empire. Sans doute les états, les *Landstände* qui devraient être l'intermédiaire entre le peuple et le prince, sont enchaînés par les mille faveurs de la cour et dépendent du prince — il faut que les choses soient au pis avant qu'ils bougent pour... défendre leurs propres privilèges. Mais presque partout règne le bon esprit de la justice ; les pays même qui ne connaissent que de nom les lointains tribunaux d'Empire et qui n'ont pas d'États, sont ordinairement les plus heureux.

En somme, personne n'est libre que Dieu (2), et pour nous, pauvres mortels, quel que soit notre gouvernement, il n'y a rien d'assuré, comme dit Franklin, sinon la mort et les impôts.

(1) Ce mot de Justus Möser est tiré d'un de ses essais « Sur la langue et la littérature allemandes, lettre à un ami » (*Vermischte Schriften*, p. Nicolai, 1re partie, p. 187); nous n'avons tout au plus, dit Möser, qu'une ville natale et une patrie savante, que nous aimons comme bourgeois ou comme savants

(2) C'est un vers d'Eschyle (*Prométhée*, v. 35), et Halem le cite en note :

Ἐλεύθερος γὰρ οὐτις ἐστὶ πλὴν Διός.

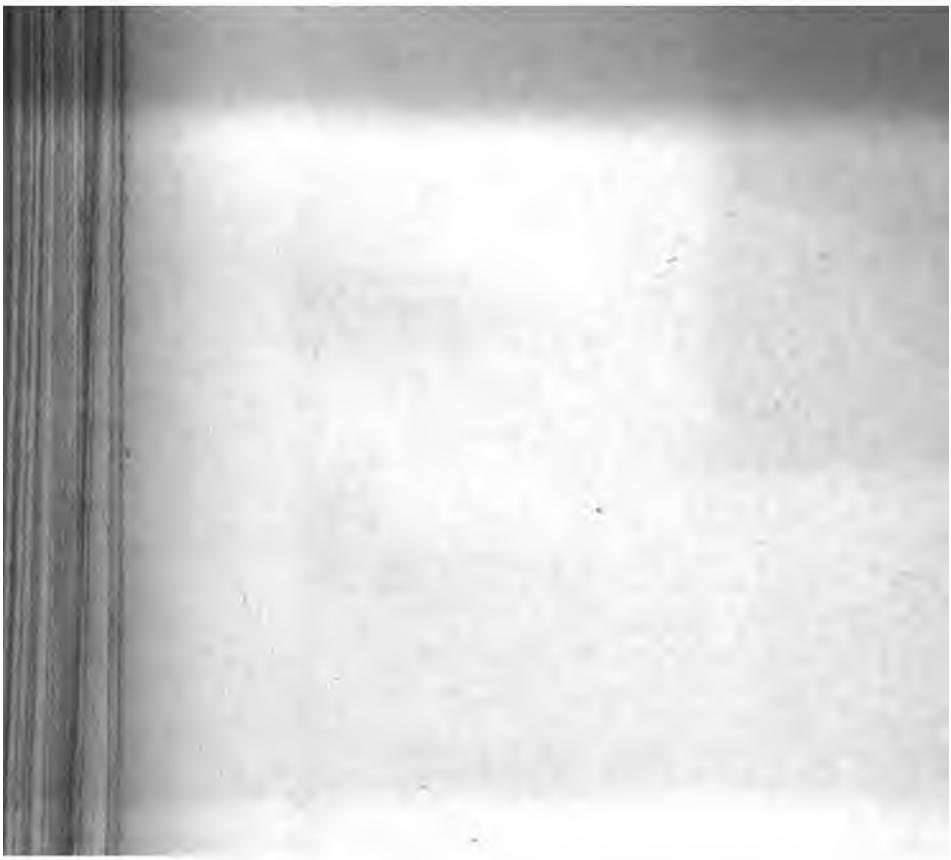


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

	Pages
I. Vie de Halem	3
II. Œuvre littéraire de Halem	21
III. 1790. — Le voyage de France	73
IV. 1791-1815. — République et Empire	120

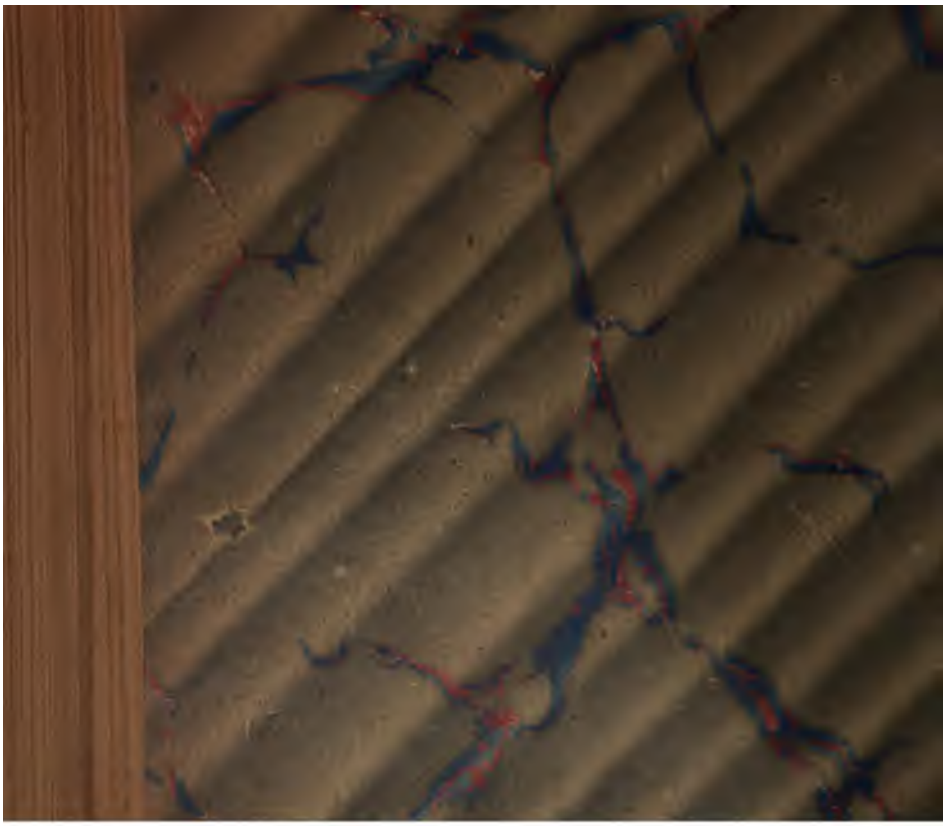
PARIS EN 1790.

Première lettre	159
Deuxième lettre	160
Troisième lettre	170
Quatrième lettre	176
Cinquième lettre	181
Sixième lettre	193
Septième lettre	197
Huitième lettre	208
Neuvième lettre	215
Dixième lettre	230
Onzième lettre	239
Douzième lettre	255
Treizième lettre	259
Quatorzième lettre	265
Quinzième lettre	274
Seizième lettre	280
Dix-septième lettre	284
Dix-huitième lettre	294
Dix-neuvième lettre	299
Vingtième lettre	305
Vingt et unième lettre	313
Vingt-deuxième lettre	318
Vingt-troisième lettre	325

Pages.
Vingt-quatrième lettre..... 331
Vingt-cinquième lettre..... 343
Vingt-sixième lettre..... 351
Vingt-septième lettre..... 360
Vingt-huitième lettre..... 366
Vingt-neuvième lettre..... 372
Trentième lettre..... 379
Trente et unième lettre..... 383
Conclusion : Vue d'ensemble sur la Révolution Française..... 389

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1048-95. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.



DC 731 .H33 C.1
Paris en 1790 i.e.dix-sept-cen
Stanford University Libraries
3 6105 037 680 993

DC
731
.H33

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305